

UNIVERSITÉ PARIS-OUEST-NANTERRE-LA DÉFENSE

École doctorale Lettres, Langues, Spectacles

DU PAYSAGE DE L'UN
À L'AUTRE DU PAYSAGE

Discours du paysage, identité(s) et pouvoir
en Colombie au 19^e siècle

Par Philippe COLIN

Thèse de doctorat

sous la direction de Thomas GOMEZ

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont tout d'abord à mon directeur de thèse, Thomas Gomez, qui, malgré mes errances et mes doutes, s'est toujours montré convaincu de la pertinence de mes travaux. Il a su m'accorder une entière liberté dans mes recherches tout en m'apportant un soutien décisif.

Ma reconnaissance va aussi à Juliana Jimenez, ma chère épouse, présente toutes ces années. Le présent volume doit beaucoup au soutien inconditionnel, à sa patience si rassurante pendant les inévitables moments de découragement et, plus prosaïquement, à son minutieux travail de mise en forme du manuscrit.

Je remercie mon frère Jean-Baptiste et mes amis, Aude Peleket et Jesús Martínez pour leur regards attentifs, leurs talents de polyglotte et leurs commentaires perspicaces lors de la dernière relecture du manuscrit.

Je pense aussi à mon ami (et maître) Luis Elias Calderón qui m'a fait découvrir la poésie *costeña* et la richesse de la culture populaire colombienne.

Je suis aussi redevable à María Helena Aguilar et Véronique Bellanger qui m'ont non seulement logé de longues semaines à Bogotá mais m'ont aussi encouragé à poursuivre mon travail.

Je tiens aussi à remercier mes amis et compagnons de fortune (et d'infortune) Balkis Aboueleze, Daniel « Bolero » Damasio, Daniel Gutierrez, Andrés Vélez, Camilo « el pájaro » Uribe et Charles Fonlupt qui, au gré de conversations souvent passionnantes, m'ont aidé à formuler ma pensée.

Merci enfin aux collègues du département d'espagnol de Paris X pour l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail.

INTRODUCTION

Dans ses « Apuntes de viaje », publiés en 1853 dans le journal *El Neo-granadino*, Santiago Pérez, alors jeune secrétaire de la *comisión corográfica*, une vaste entreprise de description du territoire organisée par le gouvernement de la *Nueva Granada*, décrit ce qui a souvent fait l'objet de la curiosité, parfois scandalisée, des voyageurs européens : la traversée de la cordillère à dos d'homme ou, plus précisément, sur une chaise fixée sur le dos d'un « *sillero* ». Avec un ton badin qui en dit long sur le degré d'acceptation de cette pratique au sein des cercles lettrés néogrenadins, le voyageur décrit ainsi l'étrange figure de Janus qu'il forme avec son porteur :

Comenzamos a andar mirando más o menos hacia arriba, según que nuestro porta persona se doblaba más o menos hacia abajo. Quedamos confundidos *de macomun et in solidum* con nuestros cargueros, a cuya buena fe, o más bien, a cuyas buenas piernas teníamos que consignarnos en cuerpo y alma. Verdad es, por otra parte, que nosotros ni de vista los conocíamos a ellos, y que aun cuando esos sitios no eran de los que más nos pudieran confortar, nosotros los veíamos por primera vez, y esto al revés; por cuanto que al fin cada uno era sino la espalda mirona y pensativa de un animal, prójimo nuestro, que había asumido sobre la suya nuestra respectiva personalidad.¹

C'est juché sur ce promontoire humain quelque peu instable que le narrateur-voyageur, qui a pris soin de reléguer la partie muette et invisible de l'assemblage dans la sphère de l'animalité tout en se réservant celle du *logos*, va contempler et interpréter la

¹ Santiago Pérez, « Apuntes de un viaje por el sur de la Nueva Granada, en 1853 », dans : *Museo de Cuadros de Costumbres, Variedades y Viajes, "El Mosaico"*, Bogotá, Banco Popular, 1973, Vol. 2, p. 149.

portion de territoire qui se déploie le long du trajet :

Desde el momento en que se penetra en la montaña, el horizonte se estrecha y no va encontrando a su alrededor el viandante sino un cerco de bosques impenetrables, conjunto de una vegetación vigorosa, que se ha desarrollado virgen durante siglos.

En la aparente unidad de perspectiva, siempre de árboles, de palmas, de arbustos, de hojas y de flores, a las miradas del viajero estudioso debe presentarse la más extraordinaria variedad, como en el seno opulento de la naturaleza. Allí se ven las gesnereáceas con su brillante corola de formas diversas y de variados matices, con sus hojas cubiertas de vello finísimo, verdes las unas como esmeraldas, sembradas las otras de líneas negras y con el reverso morado en éstas, rojo aquellas, y de color de la candela en las demás.²

La description paysagère poursuit son cours, passant incessamment du panorama englobant aux descriptions taxinomiques, mêlant discours scientifique et discours littéraire. Elle est finalement interrompue par le récit d'un incident qui rappelle au souvenir de l'Un ébloui « *ante la sublime originalidad de aquel espectáculo* » l'existence de L'Autre et permet à l'inscripteur de citer sa parole racialisée sous une forme typographique stigmatisante : « *-cuidao con rebuyírseme, patroncito* ».

Si nous avons choisi d'ouvrir notre étude par cet extrait d'un récit de voyage, c'est que le discours du paysage et la scène d'énonciation à partir de laquelle il se déploie nous paraissent exemplaires d'un certain régime de la représentation qui s'est imposé de manière quasi-hégémonique dans la constellation des discours « nationalisants » pendant une grande partie 19^e siècle. En Colombie, comme ailleurs en Amérique, le projet post-colonial de construction d'une identité nationale impliquait en effet l'élaboration d'un nouveau treillage culturel qui fût en adéquation avec le modèle de civilisation désirée par les élites. À cet égard, l'invention d'un territoire qui pût servir d'infrastructure symbolique à ce programme fondé sur les grands paradigmes de la modernité européenne, fut essentielle. Comme l'ont récemment montré certains historiens sensibles à la dimension culturelle des

² *idem*, p. 150-151.

processus post-coloniaux, les discours scientifiques, politiques et littéraires furent des éléments fondamentaux dans la construction d'un nouvel imaginaire territorial.

Bien entendu, cette politique de la représentation fut essentiellement le fait de l'élite qui en détenaient les clés : une élite lettrée dont l'imaginaire, comme l'a montré le philosophe colombien Santiago Castro-Gómez, était profondément informé par un habitus colonial structuré autour de la blancheur ethnique et sociale.³ La mise en conformité du territoire national avec le programme civilisateur promu par l'intelligentsia colombienne fut donc aussi une affaire de violence symbolique : en naturalisant certains principes de vision et de division du monde tenant à la fois de l'habitus colonial et de la nature même du projet modernisateur – lui-même inséparable de sa dimension impériale - le corps de discours qui se constitua autour du territoire national visait en effet à la légitimation et à la perpétuation d'un certain ordre des choses articulé autour d'un principe structurant fondamental : la race. Nous dirons, en reprenant le concept du sociologue péruvien Aníbal Quijano, que la *colonialité du pouvoir* est la matrice discursive préalable et silencieuse à partir de laquelle tout propos sur le territoire national se déploie.⁴

Cette double dimension, qui fait du discours sur le territoire un véritable système de lecture du monde, nous semble manifeste dans le passage cité plus haut : le paysage qu'il élabore est en effet inséparable d'une mise en scène discursive instaurant un certain partage du pouvoir-dire et du pouvoir-voir : pendant que l'Un paysage, son double négatif marche; pendant que l'Un discours, l'Autre silencieux travaille; pendant que l'Un évalue l'espace, son Autre a les yeux rivés sur l'immédiateté du sentier. L'on pourrait même dire, en faisant jouer les mots, que le paysage de l'Un s'élabore *sur le dos* de l'Autre. Quoi qu'il en soit, la chose saute aux yeux : il existe une *économie spécifique de l'énonciation paysagère* et celle-ci, comme le faisait remarquer Edward Saïd à propos de l'orientalisme, ne vaut finalement pas nécessairement par son objet⁵ ; sa nature, ses enjeux et ses fonctions se situent à l'évidence ailleurs. Ce constat ouvre une série de questions qui sont

³ Santiago Castro-Gómez, *La Hybris del punto cero*, Pontificia Universidad Javeriana / Instituto Pensar, Bogotá, 2004, p. 78.

⁴ Aníbal Quijano, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », dans : Edgardo Lander (dir.), *La colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, CLASCO, Buenos Aires, (en ligne) : <http://www.clacso.org/wwwclacso/espanol/html/libros/lander/10.pdf>

⁵ Edward Saïd, *L'orientalisme. L'orient créé par l'occident*, Seuil, Paris, 2005, p. 35.

précisément au centre de notre problématique : quels sont les différents discours que mobilise la mise en paysage du territoire ? Quelles objets élaborent-ils ? Quel partage des ressources symboliques institue et fonde la discours du paysage ? Quel partage du sensible instaure-t-il ? Quelles figures de l'*Autrui* entérine-t-il ?

DISCOURS

Il est d'usage, lorsqu'on débute une étude sur le paysage, de s'étendre longuement sur les positions théoriques concurrentes qui font du paysage soit une pure réalité physique, soit une pure production culturelle, pour finalement conclure par une position « équilibrée » qui reconnaît la double réalité du paysage. Si nous préférons épargner au lecteur l'inventaire fastidieux des différentes positions qu'a généré le débat autour du paysage au cours des quinze dernières années, mentionnons celle qui semble aujourd'hui faire consensus : comme l'a résumé l'historien de l'art Michael Jakob, le paysage peut être défini par la formule lapidaire suivante : « $P = S + N$ ». Ce qui, développé, donne ceci : « *le paysage renvoie (...) à trois facteurs essentiels ou conditions sine qua non : 1. à un sujet (pas de paysage sans sujet); 2. à la nature (pas de paysage sans nature); 3. à une relation entre les deux, sujet et nature, indiquée par le signe + (pas de paysage sans contact, lien, rencontre entre le sujet et la nature)* ».⁶ Dans une perspective comparable, W.J.T. Mitchell s'est attaché à dépasser l'opposition factice entre réel et représentation du réel en résumant la liminalité constitutive du paysage par une comparaison qui nous semble productive à plus d'un titre :

Landscape is a medium of exchange between the human and the natural, the self and the other. As such, it is like money: good for nothing in itself, but expressive of potentially limitless reserve of value.⁷

Dans un tout autre contexte, Christine Chivallon récuse aussi toute dissociation

⁶ Michael Jakob, *Le paysage*, Infolio éditions, Gollion, 2008, p. 34.

⁷ W.J.T. Mitchell (dir.), *Landscape and power*, University of Chicago Press, Chicago/London, 1994, p. 5.

entre l'imaginaire et le perceptible en rappelant que « *l'imaginaire est radicalement partout, pour emplir de sens un univers qui se présente indifférencié* ». ⁸ En d'autres termes, la matérialité est toujours sémiotisée par un travail de l'imaginaire puis une activité symbolique qui ne peut elle-même advenir au perceptible qu'en se fondant sur certains traits objectifs de la réalité matérielle. On pourrait ajouter, en paraphrasant Pierre Bourdieu, que le travail de sémiotisation de la matière qu'opère le paysage fonctionne dans la mesure où il est astreint à un « *principe de réalité* » rigoureux, c'est-à-dire à une opération de sélection, de découpage et de symbolisation de l'existant. ⁹ Qu'il apparaisse *in visu* ou bien *in situ*, selon la distinction proposée par Alain Roger, le paysage n'est ni le tout réel lui-même ni une simple surface miroitante mais une opération de transfiguration symbolique de traits qui appartiennent à l'espace objectif. ¹⁰

Quoi qu'il en soit, afin de dissiper tous les malentendus que le terme polysémique de paysage - dont on ne voit au demeurant pas très bien au nom de quoi il devrait être rivié à une signification exclusive -, nous avons choisi ici de concentrer notre étude sur ce que nous avons appelé le *discours du paysage*. Parler de *discours* implique en effet que nous nous concentrons sur les opérations discursives d'encodage de la réalité que produit la mise en paysage d'un espace donné. Notre étude portera donc bien moins sur l'espace paysagé lui-même que sur le travail d'écriture, de scénarisation, en un mot, de *médiatisation* dont il fait l'objet à une époque où s'élabore une image de la Nation émergente. Dans un sens plus restreint, parler de *discours* nous permet de centrer notre étude sur les représentations verbales et plus précisément textuelles de l'espace, sans aborder d'autres formes de mise en paysage pour lesquelles nous abandonnons au demeurant toute prétention (comme, par exemple, celles qui relèvent de l'iconographie).

Nous sommes conscient qu'en introduisant la notion herméneutique, instable s'il en est, de *discours* nous risquons d'épaissir l'imprécision de notre propos au lieu de la dissiper. Aussi, convient-il de définir au plus près ce que nous entendons par *discours du paysage*. Si l'on reprend la fameuse définition qu'en donne Michel Foucault dans *l'Archéologie du savoir* - « *on appellera discours un ensemble d'énoncés rapportables à*

⁸ Christine Chivallon, « Retour sur la communauté imaginée d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue », *Raisons politiques*, n°27, 2007/3, p. 157.

⁹ Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, Paris, 2001, p. 302.

¹⁰ Alain Roger, *Court traité du paysage*, Gallimard, Paris, 1997.

un même système de règles, historiquement déterminés »¹¹ - l'on pourrait caractériser notre objet étude comme l'ensemble des énoncés textuels qui, dans un état historique du champ de production des discours, mettent en scène une représentation visuelle du territoire depuis un point de vue extérieur à l'objet contemplé. Le paysage ainsi défini fait partie d'une formation discursive, c'est-à-dire d'un ensemble de règles qui déterminent les conditions de possibilité de son effectuation. Ces règles, comme l'a montré Michel Pêcheux, sont indissociables de positionnements idéologiques et politiques transindividuels qui relèvent de formations sociales spécifiques.¹² Investir le discours du paysage, c'est en effet toujours se positionner à l'intérieur d'un certain interdiscours idéologiquement connoté; c'est par conséquent soumettre l'espace paysagé à un traitement en terme de valeurs dans le mouvement même de sa production.

Reste que les formations discursives ne sont pas des structures monadiques étanches : elles sont inséparables d'un *interdiscours* par lequel circulent constamment des éléments de provenances multiples. Ainsi, les énoncés paysagers appartiennent à des formations distinctes qui ne cessent de communiquer, empruntant l'un à l'autre leurs protocoles de représentation, leurs régimes spécifiques d'autorité et leurs modes d'intervention sur le monde : le paysage constitue en cela une forme éminemment transversale. Aussi nous proposons-nous d'examiner toute une série d'énoncés provenant de champs discursifs que la tradition universitaire maintient en général strictement séparés : récits de voyage, discours scientifiques, roman et poésie. Toutes ces œuvres constituent à notre sens un vaste réseau intertextuel ou, pour reprendre l'expression d'Edward Saïd, « *un système de citations d'ouvrages et d'auteurs* ». ¹³ Ajoutons que le discours textuel du paysage étant une forme de « traduction » d'une technologie de la représentation empruntée au domaine des pratiques picturales, il nous paraît impossible et vain d'assigner à ce phénomène discursif des limites trop tranchées. Il nous semble en outre que c'est précisément dans l'épaisseur de ses frontières que se jouent certains des effets les plus intéressants du discours paysager. Aussi envisagerons-nous la forme-paysage comme un discours instable qui s'articule et se constitue à la limite de représentations textuelles de

¹¹ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969, p.153.

¹² Michel Pêcheux, « la sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », dans : Denise Maldidier, *L'inquiétude du discours*, Éditions des Cendres, Paris, 1990, p. 133-154.

¹³ Edward Saïd, *op. cit.*, p. 37.

l'espace et du territoire qui ne sont pas proprement paysagères. Précisons enfin que nous nous intéresserons à ces dernières dans la mesure où, à une époque où le paysage apparaît comme une forme doxique de représentation de l'espace, elles disent souvent en creux quelque chose sur son absence.

Avançons une évidence : un discours est toujours pris en charge. Le fait que le discours du paysage, à l'instar de n'importe quel discours, s'inscrive toujours dans une certaine *doxa*, c'est-à-dire un fond idéologico-culturel, n'empêche nullement qu'il soit aussi le champ d'opérations concret d'un sujet (collectif ou individuel) qui y met volontairement en œuvre les valeurs dont il se veut le porteur. Aussi, le discours est-il inséparablement un espace où se met en scène le sujet qui le profère et un espace où s'élaborent toute une série de stratégies langagières visant à l'obtention d'un certain effet sur le récepteur. Conscient que, comme l'a admirablement formulé Michel Serres, « *ce qu'on nomme idéologie n'est jamais qu'un discours qui dessine la place où se tient celui qui tient à tenir son discours* »¹⁴, nous serons toujours très attentif à la mise en scène subjective qu'implique le recours à l'énonciation paysagère. Une réflexion à partir de la notion d'*ethos* rhétorique, telle qu'elle a été enrichie par les apports récents de l'analyse du discours, nous aidera à déterminer les procédés par lesquels le texte paysager construit des lieux de parole légitime, des postures subjectives autorisées, des scénographies crédibilisantes. Une démarche d'analyse du discours attentive aux marques linguistiques de l'énonciation nous permettra de les rapporter sans cesse à l'instance subjective individuelle ou collective qui s'y déploie.

Analyser le discours du paysage comme le lieu d'une mise en scène du sujet *paysageant*, c'est aussi l'appréhender en termes de stratégie discursive : le paysage constitue en effet un choix parmi une multitude d'autres discours visant à projeter une certaine réalité. Si la notion de stratégie s'impose comme une évidence pour les textes relevant, d'une manière ou d'une autre d'une logique argumentative, elle peut paraître plus problématique pour les textes qui relèvent de la sphère littéraire, *a priori* moins orientés vers l'efficacité de l'acte de communication. Sans escamoter cette difficulté, il peut être utile de rappeler, avec Dominique Maingueneau, que « *les oeuvres littéraires elles-mêmes constituent un acte d'énonciation* » et que « *si le concept de loi du discours a quelque*

¹⁴ Michel Serres, *Hermès III, La traduction*, Minuit, Paris, 1974, p. 58.

validité, il doit s'appliquer également à ce niveau ». ¹⁵ Dit autrement, le discours littéraire n'est en toute logique qu'un cas particulier du discours. Bien évidemment, il possède ses propres spécificités qu'il s'agira de prendre en compte : le camouflage du contexte de l'énonciation réel, la mise en place de scène d'énonciation fictives, l'importance des contraintes génériques rendent, en effet, difficile l'appréhension des instances de communication en jeu. Il s'agira dès lors non pas tant de les identifier que d'analyser les identités fictives censées les réaliser. Nous les saisissons selon deux modes complémentaires : d'une part, à partir de la caractérisation sociale du locuteur et d'autre part à partir de la manière dont le locuteur convoque par son discours des systèmes de valeur, se situe par rapport à eux et met en œuvre, à partir de procédés rhétoriques repérables, une entreprise persuasive à l'intention du destinataire.

Ajoutons que le fait que le discours paysager puisse constituer une stratégie visant à produire un certain nombre d'effets n'implique nullement qu'ils soient tous conscients, qu'ils obéissent tous à une intentionnalité souveraine. Il possède de toute évidence une part irréductible d'impensé. Ainsi, comme l'a montré la socio-critique, le locuteur est toujours en partie surdéterminé par un contexte socio-culturel, à travers ce que Pierre Bourdieu nomme *l'habitus*, c'est-à-dire l'ensemble des dispositions acquises par un apprentissage implicite ou explicite qui permettent aux agents sociaux d'agir dans un champs spécifique ; il s'appuie dès lors toujours, de manière en partie inconsciente, sur une certaine *doxa* préexistante. Par ailleurs, comme l'a montré Mikhaïl Bahktine, le discours étant toujours porteur d'une multiplicité de discours contradictoires qui le rendent éminemment polyphonique, le locuteur qui le tient n'est jamais absolument maître de ce qu'il dit :

Tout discours concret découvre toujours l'objet de son orientation comme déjà spécifié, contesté, évalué, emmitouflé, si l'on peut dire, d'une brume légère qui l'assombrit, ou au contraire éclairé par des paroles étrangères à son propos. Il est entortillé, pénétré par les idées générales, les vues, les appréciations, les définitions d'autrui. ¹⁶

¹⁵ Dominique Maingueneau, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990, p. 23.

¹⁶ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978, p. 100.

Il apparaît dès lors que les différentes modalités d'énonciation qui se succèdent dans un discours, au lieu de renvoyer à la synthèse parfaitement cohérente d'un sujet souverain, laissent surtout entrevoir une série de positions de subjectivité. Ce qu'il nous faudra saisir, en établissant un va-et-vient permanent entre la signification du discours comme macro-acte de langage et les microphénomènes discursifs qui sans cesse défont cette prétention à la synthèse, c'est donc avant tout que Michel Foucault appelle un « *champ de régularités* » des positions subjectives. Nous n'envisagerons pas simplement le texte comme la traduction d'une synthèse opérée par ailleurs : tout en ne renonçant pas à cerner une intentionnalité à l'œuvre, il nous faudra aussi viser, comme l'a formulé Jacques Derrida, « *un certain rapport, inaperçu de l'écrivain, entre ce qu'il commande et ce qu'il ne commande pas des schémas de la langue dont il fait usage* ». ¹⁷

Croyant avec Edward Saïd « en l'influence déterminante d'écrivains individuels sur le corpus de textes (...) constituant une formation discursive », nous avons voulu privilégier dans notre étude les œuvres qui nous paraissent constituer rétrospectivement des événements discursifs, c'est-à-dire des discours qui opèrent une reconfiguration de l'ordre doxique du discours. Quelles que soient les raisons qui font de ces œuvres des événements disruptifs, elles ont démontré selon nous une capacité à reconfigurer le champ du possible en élaborant de nouveaux systèmes de citations, un agencement inédit de l'intertextualité. Plus concrètement, nous considérons que ces œuvres ont produit ce que nous appelons des *représentations-ruptures* du territoire. Pour les saisir, il nous faudra procéder par une démarche herméneutique - par « explication de texte » - en nous montrant particulièrement attentif aux relations entre le texte et la formation discursive à laquelle il s'intègre dans un complexe processus dialectique.

POUVOIR

Parler de *discours du paysage*, c'est bien entendu parler de ce qui rend l'effectuation d'un discours opérante ou non, de ce qui rend possible son insertion dans la texture perceptible du monde : la question du *pouvoir*. Il ne s'agit pas ici seulement d'affirmer que les discours reflètent les luttes de pouvoir d'un espace social donné : le

¹⁷ Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Seuil, 1967, p. 227.

pouvoir est en réalité intrinsèque à tout discours. Comme l'a montré Foucault dans son fameux discours inaugural au collège de France, « *le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer* ». ¹⁸ En soi ni vrai ni faux, le discours est ce par quoi se construit un « régime de vérité », c'est-à-dire un système symbolique capable de créer ce sur quoi il va s'exercer et se déployer. Or, la mise en place d'un régime de vérité spécifique, en tant qu'elle constitue la condition de possibilité de toute intervention sur le monde, constitue l'objectif de toute forme de pouvoir.

Poser la question du pouvoir du discours revient par conséquent à s'interroger non pas seulement sur ce qu'il *dit* mais sur ce qu'il *fait*; c'est-à-dire, à l'appréhender en tant qu'outil de symbolisation du monde. Si l'on accepte, comme nous l'avons proposé d'emblée, que la représentation du réel soit intriquée dans le réel, on peut alors considérer que le discours du paysage, comme toute activité de symbolisation, a pour enjeu d'imposer une certaine vision du monde à travers ce que Bourdieu appelle des « *principes de division* ». ¹⁹ Mettre en relief certains aspects du territoire, en occulter d'autres et surtout, sémiotiser ses saillances, c'est en effet consacrer une certaine vision de l'espace comme allant de soi.

Le pouvoir est bien entendu lié à une certaine distribution des ressources de la symbolisation au sein de l'espace social. De ces ressources ancrées dans le capital social, économique et culturel du groupe ou de l'individu qui opèrent la « mise en paysage » dépend en effet la capacité des représentations à « faire paysage », c'est-à-dire à informer le perceptible. Comme l'a montré Bourdieu, la performativité du discours - sa capacité à faire la réalité - dépend de l'autorité que le capital symbolique confère à celui qui le profère. ²⁰ Ce sont en effet les agents « les plus visibles » du point de vue des catégories de perception dominantes qui sont les plus à même de faire passer leurs représentations pour « naturelles ». De manière symétrique, l'absence d'efficacité performative d'un discours est aussi le résultat des luttes de pouvoir et des pratiques de domination : l'on dira, en nous référant à la terminologie lacanienne détournée par Henri Lefebvre, qu'une représentation

¹⁸ Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Gallimard, 1979, Paris, p. 12.

¹⁹ Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 283.

²⁰ *idem*, p. 306.

est dominée lorsque, ne parvenant pas au symbolique, elle s'épuise dans le domaine de l'imaginaire.²¹ Il sera donc capital lorsqu'on nous aborderons les textes de notre corpus de nous interroger sur l'autorité préalable dont bénéficie l'auteur : Qui parle? Depuis quel lieu institutionnel? À partir de quelle position relative dans le champ spécifique qu'il occupe? Au niveau proprement discursif, le pouvoir de faire croire s'inscrit dans le texte par tout un ensemble de procédés rhétoriques et linguistiques qui visent à créer ce que Ruth Amossy définit comme « *un rapport de force* »²² entre le locuteur et le destinataire. L'autorité qui fonde l'efficace du texte se déploie simultanément sous la double forme d'un discours autorisé et d'un discours autorisant : le discours doit en effet exhiber simultanément un savoir crédible et crédibiliser l'émetteur du savoir exhibé.

Reste qu'il ne faut pas oublier que ce qui est institué comme conforme à la réalité par un discours dominant n'est jamais immuable : l'institué est non seulement traversé par les contradictions du réel mais toujours aux prises avec d'autres représentations qui prétendent elles aussi faire advenir au perceptible ce qu'elles énoncent de la réalité du monde. Il n'est, pour reprendre l'expression de Bourdieu que « la résultante, à un moment donné, de la lutte pour faire exister ou « *inexister* » *ce qui existe* ». ²³ En tant qu'il constitue une forme historiquement déterminée de représentation du territoire, le discours du paysage apparaît donc comme participant de la production d'un certain « sens commun », d'une apparence hégémonique, visant à la légitimation (et surtout à l'auto-légitimation) d'une certaine vision du monde et des rapports de domination qui lui sont attachés. Aussi, même si la *doxa* paysagère peut participer d'une certaine visée hégémonique au sein de l'espace dominant, est-elle toujours en concurrence avec des discours dissensuels qui, depuis les frontières du champ étroit de la parole légitime, cherchent à reconfigurer le visible, à énoncer un nouveau partage entre l'existant et l'inexistant.

Une fois sommairement posés ces quelques repères théoriques qui nous guideront tout au long de notre travail, il convient de rappeler quelques-unes des théories qui, au cours des quinze dernières années et pour l'essentiel dans la champ de la géographie

²¹ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974, p. 48-53.

²² Ruth Amossy, article « Ethos », dans : Patrick Charaudeau, Dominique Maingueneau (dir.), *dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002, p. 238-239.

²³ Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 288.

culturelle anglo-saxonne, ont tenté de décrire comment le paysage, tel qu'il a été élaboré puis développé à partir du 16^e siècle, constitue non seulement l'expression d'une certaine idéologie mais a participé de la construction-même de la réalité. Deux grands paradigmes d'analyse sur lesquels nous reviendrons constamment nous intéressent tout particulièrement : l'un, du côté du sujet de la représentation, s'attachant aux effets d'autorité que produit la mise en scène paysagère; l'autre, du côté de la *mimesis*, à ses effets de vérité. Il va de soi que ces deux analyses sont non seulement complémentaires mais indissociables : comme l'a formulé Pierre Bourdieu, « *lors même qu'il se contente d'énoncer l'être, l'auteur produit un changement dans l'être* ». ²⁴ Autrement dit, seuls les choses prononcées avec autorité parviennent à devenir conformes à la nature des choses.

Posons une première évidence : en tant qu'il se construit ostensiblement autour de la mise en scène d'un *regard surplombant* sur le territoire, le paysage constitue une forme discursive fortement « subjectivante » et « autorisante ». Pour comprendre cette spécificité du régime paysager de la représentation, il convient de faire un rapide détour archéologique : le discours du paysage qui s'impose au 18^e et au 19^e doit en effet beaucoup aux technologies de la représentation élaborées au cours de la Renaissance dans le domaine des arts picturaux. L'on pourrait même dire qu'il constitue une forme discursive fondamentalement ekphrasique. La perspective linéaire, comme le montre Denis Cosgrove dans son étude aujourd'hui classique *Social formation and symbolic landscape*, constitue la clé de voûte d'un certain régime de vérité qui fait de l'observateur situé hors de la représentation à la fois l'origine et le centre convergent de la vision :

Perspective was regarded not merely as a technique, a visual device, but as a truth itself, the discovery of an objective property of space rather the solely of vision. It regulated the space of their pictures of the theatre, representing as reality that which is observed by the eye of the spectator conceived as the static centre of the visible world. The eye was regarded as the point of convergence of an infinite number of rays which tied it to the external world. Reality was frozen at a specific moment, removed from the flux of time and change, and rendered the property of the

²⁴ *idem*, p. 284.

observer.²⁵

Denis Cosgrove a montré de manière convaincante que l'émergence de cet « œil souverain » dans le champ des arts picturaux est indissociable de l'émergence du capitalisme moderne dans les cités-États italiennes et par conséquent d'une reconfiguration des rapports de production. Selon Cosgrove, l'esthétique du paysage apparaît et se développe en Europe au moment où les terres, devenues aliénables, sont envisagées non plus en tant qu'elles posséderaient une *valeur d'usage* mais une *valeur d'échange*. Alors que dans une économie non capitaliste, la relation entre les êtres humains et l'espace est globalement non aliénée et fondée sur la valeur d'usage de la terre, dans une économie capitaliste, leur relation, concrète ou imaginaire, devient celle qui lie un propriétaire à son bien. Il s'agit donc d'une relation aliénée où l'homme se postule comme extérieur à cet espace, lequel devient par conséquent un bien circulaire, une marchandise. Liée à l'accumulation primitive des propriétés, l'espace distancié, réifié, entièrement soumis à la visibilité que produit la représentation paysagère constituerait ainsi l'expression d'une prise de contrôle du sujet individuel bourgeois sur l'espace :

Landscape is thus a way of seeing, a composition and structuring of the world so that it may be appropriated by a detached, individual spectator to whom an illusion of order and control is offered through the composition of space according to the certainties of geometry. That illusion very frequently complemented the very real power and control over fields and farms on the part of the patrons and owners of landscape painting.²⁶

Discours euphémisé de l'appropriation et du contrôle spatial, le paysage instaure par ailleurs une coupure radicale entre le sujet de la représentation externe et ce qui se trouve représenté, assigné au rôle passif d'objet de la représentation. Ainsi, selon Julian Thomas, « *because landscape arts presents the world from the point of view of the outsider, that is which is inside the frame takes the passive roles of object, represented,*

²⁵ Denis Cosgrove, *Social formation and symbolic landscape*, The University press of Wisconsin, Madison, 1998, p. 21-22.

²⁶ *idem*, p. 55.

manipulated and alienated, denied any agency of its own (...) ».²⁷ Le discours du paysage, dans la mesure où il se construit autour d'un partage radical de la vision (« voir » *versus* « être vu ») et qu'il occulte simultanément ce partage en externalisant le sujet de la représentation, possède une structure fondamentalement panoptique. Aussi, apparaît-t-il comme la scène d'un vouloir-voir et d'un pouvoir-voir totalisant : « as a dominant mode of perception within a civilisation - note Julian Thomas - the gaze aspires to be all-seeing, to gather everything in make it visible.²⁸

Comme l'a montré Julian Thomas, l'externalisation du sujet de la représentation paysagère constitue une opération d'universalisation du point de vue particulier :

Landscape in the western tradition is a product of distance and position which constructs a particular impression of the world, but are at the same time denied and the view is taken as universal, taking in everything.

La mise en scène paysagère, en rendant par conséquent insaisissable son dispositif de représentation, suggère que ce qui est représenté n'est pas un point de vue possible sur l'espace mais constitue la réalité objective. On retrouve là, d'après W.J.T Mitchell ce qui constitue l'opération élémentaire de toute idéologie, c'est-à-dire l'universalisation du particulier :

Landscape as cultural medium that has a double role with respect to something like ideology : it naturalizes a cultural and social construction, representing and artificial world as if it were simply given and inevitable, and it also makes the representation operational by interpellating its beholder in some more or less relation to its givenness as sight and site.²⁹

En sacrifiant la distance entre le signe et le référent, en produisant massivement de la vraisemblance, le paysage se construit donc autour d'une opération fondamentale de

²⁷ Julian Thomas, « the politics of vision and the archeologies of landscape », dans Barbara Bender (dir.), *Landscape Politics and perspectives*, Berg Publishers, Oxford, 1993, p. 22.

²⁸ *idem*, p. 23.

²⁹ W.J.T. Mitchell, *op. cit.*, p. 1-2.

négarion de sa propre artificialité. Le fait qu'on lui ait traditionnellement dévolu une fonction de représentation de la nature rend cette opération encore plus difficilement décelable : la nature ne constitue-t-elle pas dans la pensée occidentale le substrat neutre et muet - et par conséquent supposé exempt de toutes opérations idéologiques - à partir duquel se développe l'activité humaine?

Pour le géographe Don Mitchell la structure réticulée du dispositif de représentation paysager en fait une représentation qui possède une dimension éminemment fétichiste :

The things that landscape tries to hide, in its insistent fetishization, are the relationship that goes into its making. These relationships are economical and political to be sure, but they are also clearly products of struggle over issues of race, ethnicity, and gender.³⁰

Rappelons que Marx, dans sa théorie de la valeur exposée dans le *Capital*, avait transposé la notion de fétiche dans la sphère de l'économie : selon lui, la marchandise fétichisée efface les relations sociales dont elle est la résultante et semble dès lors posséder une valeur perçue comme sa propriété inhérente.³¹ Comme l'a très synthétiquement formulé le philosophe Slavoj Žižek, l'opération fétichiste peut être définie comme « *l'effacement du procès de production dans son résultat* ». ³² Or, selon Don Mitchell, le paysage constitue une représentation qui possède la capacité structurelle d'effacer sa dimension construite et, partant, d'absorber en elle-même ce qu'elle est censée représenter (elle abolit ainsi la distance qui la sépare du référent représenté). En tant qu'outil de configuration du monde, le paysage permet donc d'opérer de grands profits

³⁰ Don Mitchell, *Cultural Geography. A critical Introduction*, Blackwell Publishing, Malden/Oxford, 2000, p. 104.

³¹ Selon Karl Marx, le fétichisme de la marchandise constitue une forme élaborée d'illusion sociale « *inséparable de la production marchande* » qui consiste en l'occultation du caractère social de la marchandise et en la projection sur celle-ci d'une valeur dès lors perçue comme leur propriété intrinsèque. L'illisibilité de l'origine de la valeur a pour contrepartie la croyance que ce sont les choses qui imposent leur pouvoir aux hommes et établissent entre elles des relations quantifiables. Ainsi, « *les rapports entre choses deviennent des rapports à la place des rapports entre agents* ». Karl Marx, *Le capital I*, PUF, Paris, 1993, p. 81-83.

³² Slavoj Žižek, « Fétichisme et subjectivation interpassive », dans : *Actuel Marx*, n°34, PUF, 2003, p. 100

d'universalisation. Il fait passer comme « plus vrai que nature » une certaine configuration contingente de la réalité sociale qui est en fait le résultat d'un double procès de production : celui qui a présidé à son élaboration discursive et celui qui a façonné son référent spatial.

Comprenons-nous bien, il ne s'agit pas de dire que le paysage serait purement fabulatoire ou viendrait occulter ou distordre une « réalité » extra-discursive en la travestissant (même si, comme nous le verrons, il peut-être porteur d'une indéniable puissance de falsification) : il importe plutôt de montrer qu'il contribue à réifier une certaine vision et division du monde, un régime d'idée qui est en accord avec les intérêts particuliers du groupe qui, dans une configuration historique particulière, possède les outils légitimes de symbolisation du monde.³³ Comme tel, il vise à légitimer et organiser une pratique sociale déterminée tout en oblitérant d'autres activités de symbolisation du monde concurrentes.³⁴ Comme l'a très justement résumé Don Mitchell, « *the landscape, as a vast, humanly created but fixed and not easily destroyed reservoir of use-value and as physical and ideological representation of what is and is not possible at any given moment, of what is right, just and natural, is both an outcome of struggle and a mediator of it.* »³⁵ Nous dirons donc qu'un certain discours du paysage, dans la mesure où il relève d'une mission socialement définie et politiquement construite, constitue un dispositif de naturalisation idéologique.

IDENTITÉ(S)

Le rapport entre la troisième notion de notre triade intitulante, l'identité, et le paysage s'impose d'emblée et, ce, à plusieurs niveaux. En premier lieu, le discours paysager permet de légitimer l'apparition d'un nouveau groupe en le faisant apparaître

³³ Pour Karl Marx « *les idées dominantes sont aussi, à toutes les époques, les idées de la classe dominante* » car « *la classe qui dispose des moyens de production matérielle dispose du même coup des moyens de la production intellectuelle* ». Karl Marx, *L'idéologie allemande*, Éditions sociales, Paris, p. 44.

³⁴ Pierre Bourdieu note ainsi que « *chaque ordre établi tend à produire (à des degrés et avec des moyens très divers) le naturalisation de son propre caractère arbitraire* ». Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Droz, Genève, 1972, p. 164.

³⁵ Don Mitchell, article « *Landscape* », dans : David Atkinson, Peter Jackson, David Sibley, Neil Washbourne, *Cultural Geography. A critical dictionary of key concepts*, I.B. Tauris, London/New-York, 2005, p. 53.

comme matériellement et subjectivement lié à un territoire (un espace préalablement délimité et organisé par des enjeux de pouvoir). Construire un territoire comme la toile de fond, l'emblème pré-discursif d'une identité « ethnique », « régionale » ou autre permet en effet d'instaurer une division sociale ou politique qui en n'apparaissant précisément pas comme telle, semble fondée en nature : « *the landscape way of seeing* - note Don Mitchell - *as one tool among many, served as an important technology for representing new orders as timeless and natural* ». ³⁶ Aussi, le discours du paysage, précisément parce qu'il s'affirme comme n'étant pas un discours mais le simple relevé d'une état de choses, peut-il constituer, dans un état historique du champ du discours légitime, un élément important de la « lutte pour le monopole du pouvoir de faire voir et du faire croire ». ³⁷

On voit bien pourquoi que le paysage fut intensément mobilisé au cours du 19^e siècle par cette autre grande forme discursive qu'est la *Nation* : il permet en effet d'invoquer un ancrage de la collectivité nationale dans le temps long de la nature et du territoire, oblitérant ainsi sa nouveauté. Cet ancrage territorial revendiqué par le discours de la Nation constitue aussi, au sens où l'entend Althusser, une forme d'interpellation des individus en sujets nationaux : apparaissant à la fois comme pré-politique et englobant, le paysage intègre l'inculcation politique « *dans un processus plus élémentaire (...) de représentation de soi* ». ³⁸ Comme tel, le paysage peut constituer un puissant outil de légitimation et de naturalisation d'une configuration sociale inégalitaire. Il possède en outre une dimension éminemment projective : en faisant de la nature le champ prescriptif de l'à-venir national, le paysage peut en effet être mobilisé pour imaginer et aménager le futur de la Nation, pour encadrer l'action collective dans un certain sens.

L'efficacité du discours du paysage tient aussi, sans doute, à sa capacité de sémiotisation de la texture spatiale, à son aptitude à devenir une représentation objectale à travers, par exemple, une politique publique du « haut-lieu » : « *Qu'est-ce qu'une*

³⁶ Don Mitchell, *Cultural Geography*, op. cit., p. 117.

³⁷ Pierre Bourdieu affirme ainsi que « *les luttes à propos de l'identité « ethnique » ou « régionale », c'est-à-dire à propos des propriétés (stigmates ou emblèmes) liées à l'origine à travers le lieu d'origine (...) sont un cas particulier des classements, luttes pour le monopole du pouvoir de faire voir et de faire croire, de faire connaître et de faire reconnaître, d'imposer la définition légitime des divisions du monde social et, par là, de faire et défaire les groupes* ». Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 282-283.

³⁸ Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Race, classe, nation, les identités ambiguës*, La découverte, Paris, 1988, p. 128.

idéologie - interrogeait Henri Lefebvre - *sans un espace auquel elle se réfère?, qu'elle décrit, dont elle utilise le vocabulaire et les connexions et dont elle détient les codes* ». ³⁹

Le discours paysager constitue enfin, par sa capacité même à imposer certains principes de divisions sociales comme naturels et pré-discursifs, un puissant dispositif d'assignation, de relégation et de minoration identitaire des groupes subalternes. Comme le rappelle très justement Christine Delphy, toute division est en effet toujours déjà hiérarchie : « *La hiérarchie – note-t-elle – ne vient pas après la division, elle vient avec – ou même un quart de seconde avant – comme intention. Les groupes sont créés dans le même et distincts et ordonnés hiérarchiquement* ». ⁴⁰ Ainsi, en distribuant les différents groupes d'un espace social déterminé tout d'abord selon une ligne de partage sujet/objet puis selon des déterminations internes à la représentation, le discours du paysage permet-il souvent la légitimation d'un système de domination qu'il présente comme un ordre fonctionnel naturel. Il peut ainsi participer de la production à la fois d'une extériorisation des groupes subalternes - par effacement ou objectivation - et de leur intériorisation sous la forme d'un reliquat national archaïque ou bien encore d'une main-d'œuvre « naturellement » assignée à un espace déterminée. À l'inverse et en creux, le lieu (ou non-lieu) de l'observation et de la nomination paysagère, mis en scène comme le lieu (ou non-lieu) de l'énonciation, est construit comme le lieu (ou non-lieu) de l'Un, c'est-à-dire du sujet collectif se représentant comme celui qui possède le pouvoir légitime de classer, cataloguer, nommer. Dit autrement, en tant qu'il s'articule autour d'une fondamentale assymétrie classifiante, le paysage constitue aussi une machine historique de fabrication de la différence naturelle et culturelle.

LE DISCOURS DU PAYSAGE EN COLOMBIE AU 19^e SIÈCLE

Notre étude se concentre sur ce qui apparaît rétrospectivement comme un certain « âge d'or » du paysage en Colombie qui s'étend *grosso modo* des deux dernières décennies de la période coloniale (1790) jusqu'à la fin de la période libérale (1876) et le

³⁹ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, op. cit., p. 55.

⁴⁰ Christine Delphy, *Classer, dominer, Qui sont les « autres »?*, La fabrique, Paris, 2008, p. 7.

début de la *Regeneración*, période pendant laquelle, comme l'a très bien montré Gilberto Gómez Ocampo, va dominer un imaginaire radicalement décentré, fondé sur le projet phantasmatique d'un hispanisme catholique universel radicalement a-territorial.⁴¹ Nous aborderons cette période à partir de ce que nous avons conçu comme trois grands « moments » discursifs qui ne se succèdent pas nécessairement mais entretiennent entre eux des liens d'interdiscursivité complexes et multiples. Ajoutons ici que face à un champ d'étude aussi vaste, nous avons préféré, pour d'évidentes raisons pragmatiques, restreindre le choix de nos sources aux œuvres qui nous ont semblées, à la fois par leur exemplarité et par leur prétention à la « rupture », les mieux à même de retracer l'avènement, la mobilisation et la contestation du discours du paysage en Colombie.

Nous avons choisi d'inaugurer notre parcours par l'étude de ce que nous avons appelé le « paysage impérial ». L'objectif de ce premier chapitre est double : d'une part, il s'agira de réfléchir, à grands traits, sur l'apparition et la consécration du discours du paysage dans la sphère de la science impériale ; il s'agira, d'autre part, de dessiner la topographie colombienne que met en place l'œuvre à la fois exceptionnelle et paradigmatique d'Alexandre de Humboldt. Excaver les fondements du discours du paysage, c'est en effet s'affronter d'emblée à un fait massif : la *colonialité* des dispositifs de savoir utilisés pour décrire l'Amérique. Si le paysage prospère à ce point dans les discours sur l'Amérique, c'est que le discours colonial de la découverte puis ce que nous avons appelé le *discours du catalogue* avaient déjà posé les fondements de cette spatialisation en opérant un rabattement presque intégral du temps historique sur l'espace géographique. Comme l'a très justement souligné Jens Andermann, « *en América Latina, la maquinaria historiográfica se encontró desplazada a un lugar que sus maximos virtuosos europeos consideraban como mero espacio de expansión futura de un discurso, o sea como una territorialidad exenta de la temporalidad densa y cargada de sentidos que convertía al viejo continente en el lugar de la historia* ». ⁴²

À partir de cette prémisse, nous réfléchirons sur les conditions de possibilité du

⁴¹ Gilberto Gómez Ocampo, *Entre María y la Vorágine. La literatura colombiana finisecular (1886-1903)*, Ediciones del fondo cultural cafetero, Bogotá, 1988.

⁴² Jens Andermann, *Mapas del poder. Una arqueología del espacio argentino*, Beatriz Viterbo Editora, Rosario, 2000, p. 47.

discours du paysage et tenterons de montrer en quoi son intronisation comme instrument de saisi du monde par les voyageurs scientifiques à l'extrême fin du 18ème siècle, relève et participe d'une réélaboration du savoir/pouvoir occidental sur le monde. Pour cela, il nous faudra analyser attentivement la manière dont ce discours, construit comme une vision extra-discursive de la réalité, produit inséparablement de l'autorité et de l'altérité. L'analyse détaillée du matériau paysager fondamental de celui que l'on appelle « le seconde découvreur de l'Amérique », Alexandre de Humboldt, à travers trois de ses œuvres majeures, nous permettra de saisir les différents types de nouages qui s'établissent entre la scénographie paysagère impériale et ce qui constitue selon Foucault la matrice épistémique prégnante des Lumières : le panoptisme.

S'agissant de la question, inévitable, de la *mimesis*, nous verrons que la circulation du très vaste matériau paysager élaboré par Humboldt a permis la cristallisation d'un certain nombre de représentations fonctionnelles - la virginité, la variété, la dichotomie spatiale - dont hérite aujourd'hui encore une certaine *doxa* paysagère colombienne. Comme l'a en effet montré le critique cubain Roberto González Echavarría, l'immense puissance de consécration du discours des voyageurs impériaux en fit un archétexte⁴³ (« *masterstory* ») incontournable :

Backed as they were by the might of their empires and armed with the systemic agency of European science, these travellers and their writings became the purveyors of a discourse about Latin American reality that rang true and was enormously influential. their entire discursive activity, from travelling itself to taxiconomical practices, embodied truth and exuded authority trough its own performance.⁴⁴

S'il ne s'agit pas ici d'étudier le temps long des représentations impériales, nous nous intéresserons, en revanche, à la manière dont ce discours paysager fut réinvesti et refunctionalisé par les élites locales « éclairées » à la veille de l'effondrement de l'empire

⁴³ La notion d'*archétexte* introduite par Dominique Maingueneau désigne « les oeuvres qui ont un statut exemplaire, qui appartiennent au corpus de référence d'un ou plusieurs positionnements d'un discours constituant. » Patrick Charaudeau, Dominique Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002, p. 60.

⁴⁴ Roberto González Echavarría, *Myth and Archive. A theory of Latin American narrative*, Cambridge University Press, 1990, p.102.

espagnol.

Dans le second chapitre de notre étude nous avons voulu porter notre attention sur le thème de la construction paysagère de la Nation. Partant du célèbre postulat de Benedict Anderson, selon lequel la Nation n'est pas seulement la résultante de processus politiques, administratifs et économiques sur une population et sur un espace neutre et inerte, mais aussi un artefact discursif qui permet de générer une communauté d'assentiment, nous examinerons, dans une perspective diachronique, quelques-uns des textes seuils qui ont contribué à la construction performative d'un « territoire imaginée ». La première partie abordera à grands traits la manière dont une fraction de l'élite créole, agrégée autour des sciences utiles, a élaboré un nouveau récit collectif autolégitimant, notamment à travers l'investissement d'un discours « pré-paysager » à la fois descriptif et programmatique prétendant rendre raison de la réalité objective du territoire et de ses potentialités. Nous verrons ainsi que l'invocation hyperbolique des richesses naturelles de la « patrie », la transformation de cette patrie en « bien commun » et la proclamation d'un lien héréditaire « naturel » entre les Créoles et le territoire natal ont permis la création des grands axes d'une identité culturelle séparée de l'identité dominante.

Cette étude préliminaire nous permettra d'appréhender les conditions d'émergence du discours paysager du créole Francisco José de Caldas dont les principaux textes - *Estado de la Geografía del Virreinato de Santafé de Bogotá* et *Del influjo del clima sobre los seres organizados* – organisent pour la première fois une vision globale, cohérente et essentialisante du territoire néogreandin. Même si le lyrisme accentué de certaines descriptions de Caldas possède, à l'évidence, une certaine parenté formelle avec le discours paysager romantique qui surgit alors de l'autre côté de l'Atlantique, il en diffère radicalement par ses enjeux⁴⁵ : le paysage de Caldas vise avant tout à modéliser un territoire qui soit conforme aux aspirations économiques et politiques de ceux qui se perçoivent comme une avant-garde « éclairée » du Royaume. Parallèlement, l'investissement de l'archétexte paysager impérial possède une double dimension

⁴⁵ Comme l'ont montré Michael Löwy et Robert Sayre, la vision romantique du monde telle qu'elle s'élabore en Europe fut une modalité de la critique du monde moderne capitaliste fondée sur des valeurs et des idéaux passés. Les auteurs nous rappellent que les thèmes du désenchantement, de la mécanisation, de l'abstraction rationaliste et de la dissolution des liens sociaux constituèrent quelques-uns des grands motifs autour desquels s'articula la critique romantique de la modernité. Michael Löwy, Robert Sayre, *Révolution et mélancolie, le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992, p. 46.

stratégique : il s'agit conjointement de mettre en scène l'autorité d'un sujet collectif associé à certains schèmes identitaires et de tracer une frontière entre le sujet paysageant légitime et les sujets paysagés. S'agissant de ce grand partage, nous verrons comment le dispositif paysager qu'élabore Caldas fonde une naturalisation des hiérarchies coloniales ethno-culturelles par assignation territoriale.

Notre troisième sous-partie nous propulsera autour des années 1850, période au cours de laquelle fut lancée la *Comisión corográfica*, le projet de description du territoire le plus complet et le plus systématique jamais lancé par l'État colombien. Nous nous intéresserons tout particulièrement à l'un des récits de cette expédition, publié en volume sous le titre de *Peregrinación de Alpha* et conçu par son auteur, Manuel Ancízar, comme une interface visant à populariser auprès d'un public lettré le travail d'encodage de la matière territoriale opéré par la commission. Comme nous le verrons, la médiation paysagère politiquement prescrite qu'opère le texte d'Ancízar se déploie selon une double opération stratégique : il s'agit, d'un côté, d'évaluer les potentialités du territoire et des populations puis de proposer, le cas échéant, des mesures normatives et disciplinaires de restructuration des sociétés locales ; de l'autre, de produire des schèmes « territorialisés » d'agrégation culturelle. Double opération qui dit très exactement ce qu'est une Nation : un artefact construit à la fois comme projection d'un avenir commun et rétrospection d'une histoire collective qui antécède à tous les sujets nationaux.

Dans notre dernier grand chapitre nous voulons penser les discours sur l'espace qui n'appartiennent plus, selon la célèbre dichotomie proposés par Michel de Certeau, au domaine de la *stratégie* mais à celui de la *tactique*. Les discours qui appartiennent au premier domaine visent à l'exercice d'un pouvoir : ils cherchent en effet à tracer des frontières, à circonscrire un territoire, un lieu du propre qui fixe par là-même l'extériorité de l'Autre (intra et extra-national). Nous dirons qu'ils impliquent toujours une forme de calcul gestionnaire de l'espace et de la relation à l'Autre. Les discours « tactiques » qui pourraient constituer selon la formule de Michel de Certeau, un « *réseau d'une anti-discipline* » n'ont pour leur part pas de territoire propre et se déploient toujours à l'intérieur du lieu de l'Autre.⁴⁶ C'est au sein de l'espace littéraire de la nouvelle république que nous

⁴⁶ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. XL-XLVI

tenterons de saisir les traces de ce réseau « anti-disciplinaire » qui met en crise la fiction paysagère de la Nation et élabore des dispositifs alternatifs de scénarisation de l'espace. Car même si le paysage constitue une forme qui tend à prédéterminer ce qui est expérimenté comme étant la réalité, elle peut malgré tout faire l'objet de contestation, notamment lorsque de nouveaux groupes sociaux accèdent aux ressources de la symbolisation et font apparaître de nouveaux principes de vision et de division du monde. Comme le rappelle en effet Santiago Castro-Gómez, si la pratique scripturaire constitue indéniablement un puissant dispositif euphémisé de relégation sociale, elle permet aussi, à partir de la seconde moitié du 19^e siècle, l'émergence au sein du « texte public » de toute une série de discours jusque là inaudibles :

Obrando como una hermeneútica de la exclusión, la escritura permitió la auto-observación a una serie de sujetos que no existían durante la colonia (...) Me refiero, sobre todo, a la aparición de nuevos grupos sociales tales como el artesanado urbano, las clases medias administrativas, profesionales, comerciales (...) Ninguno de estos grupos tenía acceso a la élite ni a la clase alta, pero la urbanización les conectó vitalmente con el espacio representacional de la ciudad letrada.⁴⁷

Relégués dans les anneaux externes du champ du pouvoir mais dotées de cette lucidité que Bourdieu accorde aux dominés⁴⁸, ces agents minorés vont mettre à profit les nouvelles ressources symboliques acquises pour observer leur propre différence hétéro-construite et interroger les soubassements de la politique de représentation mise en place par les détenteurs autorisés du discours sur la Nation.

S'agissant du paysage, nous verrons comment les textes que produisent ces agents

⁴⁷ Santiago Castro-Gómez, « Los vecindarios de la ciudad letrada, Variaciones filosóficas sobre un tema de Ángel Rama », dans : Moraña Mabel (dir.), *Rama y los estudios latinoamericanos*, Universidad de Pittsburgh, 1997, p. 131.

⁴⁸ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Édition du seuil, Paris, 1998, p. 50. Comme le rappelle par ailleurs James C. Scott, une raison « pour laquelle les groupes dominés peuvent souhaiter trouver des voies pour exprimer des points de vue dissonants par le biais de leur vie culturelle est simplement qu'elle peut être une riposte à la culture officielle qui les abaisse presque inmanquablement ». James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance, fragments du discours subalterne*, Éditions Amsterdam, 2008, p. 175.

minorés au sein de l'espace social légitime contestent non seulement son contenu et les formes sous-jacentes d'assujettissement qu'il véhicule mais aussi son « agir » en tant qu'outil de symbolisation du monde. En d'autres termes, ils visent autant à défaire les représentations et formes symboliques particulières qui servent d'infrastructure au projet inégalitaire des élites nationales qu'à exhiber les coutures de la prose paysagère. Comme l'a montré Don Mitchell, ce travail de contestation micro-politique passe inmanquablement par la dénaturalisation du discours politiquement et socialement prescrit du paysage : « *the work of those groups is precisely always to « denaturalize » them - to find ways to unsettle the landscape and to desintegrate it as landscape* ». ⁴⁹

Bien entendu, le fait que ces pratiques discursives dissensuelles s'élaborent à l'intérieur d'un champ minoré de la sphère du pouvoir n'est pas anodin : même si le champ spécifique des lettres constitue alors en Colombie comme ailleurs en Amérique Latine - dans le cadre du régime spécifique de la *ciudad letrada*⁵⁰ - le lieu où s'opère une forme « d'accumulation primitive » du capital symbolique ayant vocation à être réinvestie à profit dans le champ politique, il constitue malgré tout un espace de tolérance relative où les contraintes (internes et externes au champ) ne s'exercent pas avec la même inflexibilité que dans des champs où les enjeux sont plus directement liés à l'accumulation de ressources de contrôle social. Ajoutons que dans la mesure où le discours littéraire est conçu comme étant moins orienté vers l'efficacité que d'autres types discours, dans la mesure aussi où il interpose entre le locuteur et le récepteur toute une série de masques (fictionnalisation de l'interactivité, camouflage du contexte de l'énonciation, poids des contraintes génériques, caractère différé de la communication), il constitue toujours une forme euphémisée de discours idéologique, un lieu où le conflit peut-être traité sur le mode du contournement et du « comme-si ». ⁵¹ Un discours qui, précisément parce qu'il n'est astreint qu'à une forme détournée d'effectuation symbolique, peut énoncer dans le travail même de la langue la loi tacite qui gouverne la scène publique où se joue l'apparent

⁴⁹ Don Mitchell, *op. cit.*, p. 103.

⁵⁰ Ángel Rama, *La ciudad letrada*, Ediciones del norte, México, 1984.

⁵¹ Selon Pierre Bourdieu, « *le dévoilement trouve sa limite dans le fait que l'écrivain garde en quelque sorte le contrôle du retour du refoulé. La mise en forme qu'il opère fonctionne comme un euphémisme généralisé et la réalité littérairement déréalisée et neutralisée qu'il propose lui permet de satisfaire une volonté de savoir prêt à se contenter de la sublimation que lui offre l'alchimie* ». Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Éditions du Seuil, 1992, p. 69.

consentement hégémonique et peut témoigner par conséquent aussi de « différends »⁵² qui ne trouvent pas encore à s'articuler dans le champ du politique : « *la forme dans laquelle s'énonce l'objectivation littéraire – note Bourdieu – est sans doute ce qui permet l'émergence du réel le plus profond, le mieux caché, parce qu'elle est le voile qui permet à l'auteur et au lecteur de se dissimuler* ». ⁵³

Nous aborderons ces contre-discours paysagers à travers quatre exemples - trois romans et un recueil de poésie – qui constituent autant de points de vue excentriques sur les fausses évidences que partagent et développent les élites nationales après les indépendances. Les trois romans – *Manuela* (1853) de Eugenio Díaz, *Dolores* (1869) de Soledad Acosta de Samper et *Ingermina* (1844) de Juan José Nieto – vont nous permettre d'identifier trois formes de déconstruction de la prose paysagère : alors que les romans de Díaz et d'Acosta de Samper dévoilent, selon des problématiques qui leur sont propres, la dimension fétichiste du paysage en montrant qu'il est le lieu d'un rapport de force, d'une violence invisible qui légitime ou occulte des dynamiques d'exploitation et d'exclusion, le texte de Juan José Nieto vise quant à lui à détourner à son profit l'économie symbolique de la représentation paysagère tout en sapant sa logique différentielle hiérarchisante. Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, saisir ce travail de déconstruction du texte paysager « public » impliquera la reconstruction herméneutique de « *l'intention sémanco-pragmatique* »⁵⁴ qui a présidé à l'encodage du discours, c'est-à-dire du discours auctorial latent qui s'y déploie.⁵⁵ Puisqu'en régime littéraire ce discours auctorial ne se donne jamais tout à fait comme tel, il nous faudra saisir le système de valeurs qu'il met en place par l'observation des identités et des corps fictifs censés réaliser et conditionner la communication (personnages mais aussi narrateur et lecteur) : nous serons donc

⁵² Nous empruntons le terme de « différend » à Jean-François Lyotard. Le « différend » dont témoigne la littérature est défini par Lyotard comme ce quelque chose qui « *demande à être mis en phrase, et souffre du tort de ne pouvoir l'être à l'instant* ». Jean-François Lyotard, *Le différend*, Minit, Paris, 1983, p. 29.

⁵³ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art, op. cit.*, p. 69-70.

⁵⁴ Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 1996, p. 201.

⁵⁵ Catherine Kerbrat-Orecchioni note ainsi que « *l'auteur constitue une instance indéniable (...) que le texte nécessairement présuppose et surtout, qui peut être dans une certaine mesure reconstruit para le lecteur, s'aidant pour ce faire d'indices textuels, d'informations extratextuelles, de regroupements textuels.* », *idem*, p. 196.

particulièrement attentifs à la caractérisation et au positionnement de ces identités au sein de l'économie générale des œuvres. Notons enfin que si nous avons décidé de ne pas intégrer à notre corpus le roman érigé par les gardiens du canon en chef d'œuvre indépassable de la période, *María* (1867) de Jorge Isaacs, c'est d'une part parce que l'*illusion* paysagère y fonctionne à plein (le paysage y est toujours le lieu d'un déni fétichiste de la violence); c'est d'autre part parce que les grands motifs autour desquels se structure la scénographie paysagère du roman - l'anti-modernité catholique, patriarcale et coloniale ainsi que la nostalgie d'une organicité sociale perdue - ont déjà été largement repérés et abondamment commentés par la critique.⁵⁶

Si les trois romans qui font l'objet de notre étude cherchent indéniablement à mettre à jour l'impensé patriarco-colonial et le poids des fonctions de fabulation de la prose paysagère « nationale », c'est dans les *Cantos populares de mi tierra* (1877) du poète afro-colombien Candelario Obeso que s'exhibe avec le plus d'intensité la construction d'une contre-légitimité discursive : en réalité les *Cantos* ne s'astreignent pas tant au démontage de la scénographie paysagère qu'à opérer ce que Jacques Rancière a appelé un nouveau partage du sensible, c'est-à-dire à opérer un nouveau « *mode d'intervention dans le découpage des objets qui forment un monde commun, des sujets qui le peuplent et des pouvoirs qu'ils ont de la voir, de le nommer et d'agir sur lui* ». ⁵⁷ Ainsi, la poésie d'Obeso défait l'organisation du champ perceptif autour du sujet d'énonciation qui fonde la répartition socio-paysagère des parts et convoque une parole située et situante en excès de toute fonction dans la prose « nationale » légitime.

⁵⁶ On pourra lire à ce sujet : Françoise Pérus, *De selvas y selváticos, Ficción antropográfica y poética narrativa en Jorge Isaacs*, Plaza y Janes, Bogotá, 1998.

⁵⁷ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Gallilée, 2007, Paris, p. 15.

CHAPITRE I

Paysages Impériaux

L'archétexte européen

1.1. Décrire et prescrire: Mise en place et affirmation du discours savant sur l'espace américain

La puissance du signe se continue donc par la puissance du savoir sur la nature et par le pouvoir sur les êtres humains (...). Trace vaine et cependant agissante, le signe a la puissance de la destruction, et par conséquent celle de la construction d'un monde autre.

Henri Lefebvre, *La production de l'espace*

1.1.1. *Géo-graphie* de la découverte

Évènement et avènement à la fois, la rencontre absolue que constitue la confrontation avec le continent américain bouleverse profondément les pratiques discursives occidentales. Dans son essai sur la constitution de ce discours de la différence par excellence qu'est discours anthropologique, *Exotisme et altérité*, Francis Affergan émet l'hypothèse, à partir d'une analyse du discours du récit de voyage au 16^e siècle, que jusqu'à cette rupture fondamentale, le *discours de la merveille* et son pendant négatif, celui du monstrueux, en tant que système global de représentation de l'Ailleurs, n'avait pas pour usage l'assignation identitaire négative inhérente à tout discours hétérologique, mais plutôt la restitution d'une altérité inassimilable, l'affirmation paradoxale d'un irreprésentable radical.¹ D'après Affergan, le *discours du merveilleux* ne s'épuiserait pas dans sa fonction mimétique : toujours instable, toujours perçu comme en deçà ou au-delà du référent, il renvoie à ce temps suspendu de l'expérience de *l'Alter mundus*, en tant qu'elle dévoile l'inadéquation fondamentale des signes au monde. Le *merveilleux*

¹ Francis Affergan, *Exotisme et altérité, Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Presse universitaire de France, Paris, 1987, p. 50-52

n'ouvrirait dès lors à aucune représentation stabilisée, à aucune *doxa* stable, à aucune dissémination classifiante et instrumentalisante de ce qui n'est pas encore constitué comme l'Autre.

Selon le récit que propose Affergan, ce discours flottant est progressivement sapé, avec l'apparition des premiers récits de la conquête européenne du Nouveau Monde, par une logique discursive de la différence qui, en posant les conditions de possibilité de l'Autre, fonde les processus d'assimilation symbolique qui vont inséparablement légitimer et produire sa conquête :

Le récit de voyage et de découverte du 16^e siècle porte un stigmatisme ambivalent. Il décèle d'une part l'importance de l'altérité dans la valorisation de l'ailleurs, du lointain et du désir intransitif et insatiable, mais étaye d'autre part les signes avant-coureurs d'une théorie de la différence.²

Pour appréhender la radicale mutation des représentations que suppose l'émergence de ce discours de la différence comme système d'appréhension de l'Amérique, il nous paraît ici utile de la mettre en rapport avec la profonde altération des statuts relatifs de l'écriture et de la parole qui s'opère à la même période. Dans son essai *L'écriture et l'histoire*, Michel de Certeau a en effet montré que le choc de la rencontre américaine, en contribuant à la reconfiguration radicale des positions respectives du statut de l'écrit et de l'oral, a suscité l'émergence d'un nouveau discours hétérologique :

La découverte du Nouveau Monde, le morcellement de la chrétienté, les clivages sociaux qui accompagnent la naissance d'une politique et d'une raison nouvelles engendrent un autre fonctionnement de l'écriture et de la parole. Prise dans l'orbite de la société moderne, leur différenciation acquiert une pertinence épistémologique et sociale qu'elle n'avait pas encore ; qui concerne d'une part le rapport à l'homme « sauvage » et d'autre part le rapport à la tradition religieuse.³

² *idem*, p. 109.

³ Michel De Certeau, *L'écriture et l'histoire*, Gallimard, Paris, 1975, p. 217.

Face à l'homme américain, à « l'homme sauvage », défini immédiatement comme celui qui est dénué de système d'écriture, l'Occident investit ainsi le rapport entre l'oral et l'écrit d'une pertinence nouvelle : non seulement cette relation se fait opposition, exclusion mutuelle, mais elle devient le principe d'altérité fondamental qui, dans le discours que tient l'Occident sur lui-même, va le différencier des autres cultures.⁴ Cette grande division constitue le socle transcendantal sur lequel va s'engrener le système de production de la différence, c'est-à-dire l'ensemble des oppositions binaires (sujet/objet, histoire/espace, centre/périphérie, civilisation/barbarie, raison/passion, activité/passivité, etc.) qui vont permettre de circonscrire l'espace de l'autre et de déterminer l'espace du propre. L'on comprend dès lors que dans le discours de la découverte qui se constitue dans le mouvement même de la rencontre américaine, il n'y aura progressivement plus de place pour cette désorganisation de la représentation qui caractérisait le discours de *l'émerveillement* : une fois assigné à l'oralité, l'Américain sera chevillé au chapelet de déclinaisons prescriptives qui le constituent à la fois comme objet du discours et comme reflet inversé du propre. Il devient alors l'Autre, c'est-à-dire celui qui est prédiqué comme tel par l'Un, symétriquement constitué en référence subjective, en source du discours légitime sur le monde.⁵

Une double conséquence majeure découle du nouveau régime hétérologique qui se met progressivement en place : Alors que l'Un se perçoit progressivement comme le sujet historique par excellence, celui qui est construit comme son négatif constitutif est rabattu du côté de la pure spatialité. L'écriture, affirmée comme l'espace du propre opposé au régime de la pure spatialité, devient ainsi l'instrument pragmatique par lequel l'Europe va

⁴ Il ne s'agit nullement, bien entendu, d'affirmer ici que l'écriture est constitutivement plus violente que la parole. Rappelons que Jacques Derrida a fait la critique des présupposés mythologiques de ce qu'il a appelé le « phonocentrisme » dans son ouvrage *De la grammatologie*. Derrida note ainsi à propos du phonocentrisme rousseauiste revendiquée par Lévi-Strauss : « nous concluons comme Lévi-Strauss que la violence est l'écriture. Mais pour être issue d'un autre chemin, cette proposition a un sens radicalement différent. Elle cesse d'être appuyée au mythe du mythe, au mythe d'une parole originellement bonne et d'une violence qui viendrait fondre sur elle comme un accident fatal. » Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Seuil, Paris, 1967, p. 62.

⁵ Refusant toute métaphysique de l'Autre, Christine Delphy affirme que l'Autre ne préexiste pas au discours qui le relègue comme Autre. L'Autre n'est jamais que celui que l'Un - celui qui détient le pouvoir de nommer, de classer, de cataloguer - construit comme l'Autre. Christine Delphy, *op.cit.*, p. 18 -19.

mettre en branle son histoire; une histoire qui est aussi inséparablement coloniale : comme l'a signalé le philosophe argentin Enrique Dussel, avec la rencontre américaine surgit, près de 150 ans avant le « *je pense donc je suis* » de l'*ego cogito* cartésien, l'*ego conquistus* européen du « *je conquiers donc je suis* ». ⁶ Dire l'Américain comme celui qui est dénué d'écriture, c'est en effet non seulement l'aliéner comme pure spatialité, mais c'est aussi déjà l'écrire à travers une histoire dont il ne sera jamais que l'objet. Ce processus discursif de construction de l'Autre, dont l'Amérique fût le premier théâtre, constitue pour Enrique Dussel la coupure épistémologique qui marque l'entrée de l'Europe dans la Modernité. ⁷ Il faut entendre ici par modernité non pas ce « *mythe intra européen de la modernité* » que récuse Enrique Dussel, mais bien plutôt une *transmodernité* inséparable de l'émergence d'une relation coloniale aliénante entre l'Europe, qui perçoit dorénavant son horizon comme global, et le reste du monde :

Europa ha constituido a las otras culturas, mundos, personas, como ob-jeto: como lo “arrojado” (jacere) “ante” (ob) sus ojos. El “cubierto” ha sido descubierto : *ego cogito cogitatum*, europeizado, pero inmediatamente “encubierto” como Otro. El Otro constituido como el Mismo. El Ego moderno nace en esa autoconstitución ante las otras regiones dominadas. ⁸

Dans le cadre de ce nouveau régime aliénant, le Nouveau Monde se fait ainsi toute à la fois pur espace offert à la vision – spatialité d'où sont absents les sujets mais où abondent les objets – et espace d'expansion du désir occidental – terre vierge et inerte à « fertiliser » par le travail présent et à venir du discours. Dorénavant, *écrire* le Nouveau

⁶ Enrique Dussel, *Filosofía de la liberación*, Ediciones de la Aurora, Buenos Aires, 1985, p. 17.

⁷ « *La modernidad no es un fenómeno que pueda predicarse de Europa considerada como un sistema independiente, sino de una Europa concebida como centro (...) la centralidad de Europa en el sistema-mundo no es fruto de una superioridad interna acumulada durante el medioevo europeo sobre y en contra de las otras culturas. Se trata, en cambio, de un efecto fundamental del simple hecho del descubrimiento, conquista, colonización e integración (subsunción) de Amerindia.* » Enrique Dussel, « Más allá del eurocentrismo: El sistema-mundo y los límites de la modernidad », dans : Santiago Castro Gómez, Oscar Guardiola-Rivera, Carmen Milán de Benavides (dir.), *Pensar en los intersticios. Teoría y práctica de la crítica poscolonial*, CEJA, Bogotá, 1999, p. 148.

⁸ Enrique Dussel, 1492, *El encubrimiento del otro, Hacia el origen del mito de la modernidad*, Plural Ediciones, La Paz, 1994, p. 36-37.

Monde reviendra fondamentalement à *décrire* ses espaces, à le *géo-grapher*.

Le discours de la découverte est, pour reprendre l'expression belliciste de Michel de Certeau, un discours « en arme » : elle a pour fonction de fonder l'inévitabilité du projet colonial en cours. En ce sens, on peut dire que la délimitation qu'elle opère « fait » le Nouveau Monde à l'exact mesure du désir colonisateur : elle ne tend pas en effet seulement à légitimer après-coup ce qui se joue dès la première rencontre américaine, ni même encore à inciter l'acte colonial (fonction perlocutoire) mais à le produire (fonction illocutoire) par son fait même. On pourrait dire qu'elle a pour fonction de fournir l'infrastructure symbolique du fait colonial. « *Si le discours de la découverte prolifère tant – note ainsi Francis Affergan – c'est qu'il est mis au service d'une cause politique : la domination. Non seulement on écrit pour mieux s'appropriier, mais les signes du langage eux-mêmes doivent enfermer les pulsions et les motivations qui doivent inciter à partir, découvrir, parcourir, s'avancer plus avant dominer, conquérir. Le mot doit inviter à l'action ; mieux, il doit incarner l'action.* »⁹ La *géo-graphie* de la découverte aura donc pour but, en recouvrant l'espace de la terre par l'espace graphé du texte, de le reconstruire comme un pur espace absolument adéquat au projet colonial.

Dans son étude sur la fonction du merveilleux au 16^e siècle - *Ces merveilleuses possessions* - Stephen Greenblatt s'est intéressé à l'une de ces stratégies discursives : celle, abondamment exploitée par Christophe Colomb, de l'émerveillement. Remarquons en premier lieu qu'il distingue l'émerveillement au Moyen Âge, qui est avant tout « signe de dépossession », de l'émerveillement à la Renaissance, subverti et converti, selon ses propres termes en « *agent d'appropriation* ». ¹⁰ L'émerveillement, qui se manifeste chez Colomb par une surenchère de tropes et d'effets rhétoriques dans les périodes descriptives du discours, n'obéit pas seulement à une volonté de transcrire l'effet de surprise provoquée par l'apparition de l'inédit, il ne constitue pas non plus seulement un mode d'incorporation discursif d'un irreprésentable, mais constitue aussi une « *stratégie rhétorique voulue, l'éveil d'une réponse esthétique au service du processus de*

⁹ Francis Affergan, *op.cit.*, p. 110.

¹⁰ Stephen Greenblatt, *Ces merveilleuses possessions. Découverte et appropriation du Nouveau Monde au 16^{ème} siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 49.

légitimation ». ¹¹ Il s'agit autrement dit de produire à partir d'un tri soigneux des éléments de sens, les *praxèmes* qui seront inséparablement aptes à produire de l'intelligible et à légitimer le processus d'appropriation et de domination qui se met simultanément en place. ¹² Ce qui se joue dans le discours descriptif du merveilleux remis à jour par l'amiral, c'est, au-delà de l'information plus ou moins pertinente qu'il véhicule, l'évacuation du non-sens qui est « *au cœur du rite imparfait de prise de possession* ¹³ », par un acte fondateur d'assignation de l'identité et de déni absolu de l'altérité :

La nomination est donc l'apogée de l'acte de parole merveilleux : dans la merveille du nom approprié, le passage de l'ignorance à la connaissance, la prise de possession, l'attribution de l'identité se fondent dans un moment de formalisme linguistique pur. ¹⁴

À partir d'une analyse convergente, José Rabasa affirme dans *L'invention de l'Amérique que l'émerveillement*, en tant qu'il instaure une coupure entre le sujet et l'objet – et par conséquent l'imposition de la différence spatialisante – produit un nouveau type de relation à l'espace qui est le fondement du discours descriptif de la découverte :

La merveille, d'autre part, introduit une fracture entre le sujet et l'objet où la nature émerge comme un lieu de description – c'est-à-dire, comme une surface amorphe qui déclenche simultanément le ravissement et le projet d'exploiter ses richesses. ¹⁵

Ainsi, la fonction fondamentalement performative du discours de Colomb n'échappe pas non plus à Rabasa. Selon lui, les descriptions que Colomb fait de l'espace américain sont innovantes en ce qu'elles produisent « un code du Nouveau Monde », une

¹¹ *idem*, p. 120.

¹² Le concept de « praxème », emprunté à Robert Laffont, renvoie aux unités lexicales en tant qu'elles sont des outils actualisés et dynamiques de production de sens. Autrement dit, à l'inverse du signe tel que défini par Saussure, en tant qu'elles sont des outils d'analyse du réel continuellement engagés dans des pratiques socioculturelles. On lira à ce sujet : Robert Laffont, *Le travail de la langue*, Flammarion, Paris, 1978.

¹³ Stephen Greenblatt, *op. cit.*, p. 130.

¹⁴ *idem*, p. 133.

¹⁵ José Rabasa, *L'invention de l'Amérique. Historiographie espagnole et formation de l'eurocentrisme*, L'Harmattan, Paris, p. 88.

sémiosphère (une grille d'interprétation discursive de l'espace réel) qui doit autant à la reproduction du champ symbolique de référence (la *doxa*) qui délimite l'espace du désirable à la Renaissance qu'aux innovations sémantiques propres à l'Amiral. Ainsi, lorsque Christophe Colomb décrit l'espace géographique américain dans son premier journal de bord, il fait certes part d'impressions empiriques qui ménagent encore une ouverture à l'altérité en tant qu'intensité – l'attention toute particulière qu'il porte aux couleurs est à ce titre remarquable - mais il y surimpose le *locus amoenus* de la *doxa* classique et les certitudes « savantes » de l'histoire naturelle émergente, pour en faire un lieu simultanément intelligible et adéquat au désir d'expansion coloniale.¹⁶ L'écriture de l'émerveillement est donc le fruit d'un agencement intertextuel qui possède une vocation stratégique affirmée : « *En fait – ironise José Rabasa – une alternance subtile entre assimilations tautologiques et métaphores innovantes fait de Colomb un publicitaire accompli.* »¹⁷

En accord avec cette analyse, Ileana Rodríguez considère que le « macro-trope » du merveilleux qui sature les phases descriptives du discours (notamment à travers les procédés d'hyperbolisation) et qui culmine dans ce qu'il faudrait appeler une *géographie de la sidération*, répond à deux stratégies complémentaires, celle de l'injonction et celle de la dissimulation. Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, il s'agit de fonder en nature l'inévitabilité du projet colonial, en disséminant dans l'espace parcouru les marques de son inévitable destin colonial :

The imitation of the classics in such early colonial geographic writing does not retract in any way from the commercial purposes of Columbus's enterprise – so much that we can safely conclude that Columbus's style inaugurated modern marketing techniques. Rhetorical figures come to assist his purpose. Analogical expressions – “like” - becomes “bigger, higher, and larger than.” Hyperbole makes possible the maximization of the metaphor of paradise. Continental America, like the Islands, becomes a superior measurement, a superior production, not only the contemplation of the marvellous but also the inexhaustible production and then knowledge and

¹⁶ *idem*, p. 79.

¹⁷ *idem*, p. 87.

possessions of marvellous.¹⁸

Passé l'instant d'appréhension catastrophique de l'autre qui ne peut subsister qu'à l'état de trace dans le couplage flottant des mots et des choses, le discours descriptif de la découverte - précisément parce qu'il est production d'un code discursif visant à l'imposition de signes stabilisateurs - a déjà entamé dès son émergence le processus de mutation de l'altérité en différence assimilable par le désir européen. L'Ailleurs américain n'est pas le lieu du surgissement de la merveille (l'événement inassignable) mais le lieu du merveilleux : il devient le reflet inversé de l'espace historique de l'Occident, le lieu de la richesse inépuisable et de la nature prodigue ; un espace qui est à la fois une scène « vierge » où pourra s'inscrire l'histoire coloniale et un inépuisable entrepôt de richesses matérielles.

La *géo-graphie* de la découverte s'inscrit dans un régime hétérologique qui, tout en niant l'altérité, affirme la différence : l'Autre ou l'Ailleurs sont construits comme des extrapolations du Même, des dérivations différentielles de l'ici; dénués « d'être pour soi », ils n'existent désormais que « par rapport à ». Ils sont prédiqués depuis un centre aveugle qui est instauré, en vertu ce déni de localisation, comme le seul espace légitime de représentation du monde et la référence universelle au sein de ce système de représentation. Nous dirons que ce qui était *distance* dans le discours de *l'émerveillement* s'est maintenant converti en *écart*.

C'est sur ce socle colonial du savoir que va se poursuivre, avec une efficacité renouvelée, le processus d'assimilation coloniale de l'Autre spatialisé entamé par le discours de la découverte : à partir du 17^e siècle et jusqu'au moins la fin du 18^e siècle, le discours savant taxinomique et cumulatif qui va se substituer aux chroniques de la découverte comme mode de représentation légitime de l'Autre, va opérer son rabattement radical sur sa seule dimension spatiale. Pour autant, le discours de la découverte ne sera pas aboli : il subsistera comme l'une des strates discursives fondamentales sur laquelle se bâtiront, à la croisée des champs de l'esthétique et du scientifique, les représentations de l'espace américain.

¹⁸ Ileana Rodríguez, *Transatlantic topographies, Islands, Highlands, Jungles*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2004, p. 11.

1.1.2. Décrire le monde à l'âge classique

Si la langue de la découverte, tout en instaurant une coupure radicale entre le sujet européen et l'objet américain, est encore bien souvent un discours de bric et broc qui mêle inventaire des ressources, recensement des « merveilles » et recyclage des mythes médiévaux, le discours savant qui émerge à partir du 17^e siècle et qui va progressivement s'emparer du travail de représentation de l'espace américain, s'inscrit tout entier dans une structure discursive aliénante qui réduit tous les phénomènes à leur seule *visualité* et détermine rigoureusement les protocoles de description. Remarquons d'emblée que l'affirmation du discours scientifique comme discours hégémonique sur l'espace américain ne marque en rien la disparition de l'approche pragmatique qui caractérisait le discours de la découverte. Il est en effet clair - nous y reviendrons ultérieurement - que les représentations qu'il suscite entrent toujours dans une stratégie de l'appropriation, à ceci près toutefois que son potentiel d'accumulation et d'universalisation le rend bien plus opérant dans sa fonction d'intégration disciplinaire des espaces « autres ».

Selon le récit bien connu de Michel Foucault, il se produit au cours du 17^e siècle un bouleversement épistémique – une profonde réorganisation des conditions de possibilité de la connaissance - qui modifie radicalement la façon d'appréhender le monde en mettant l'accent sur sa pleine visibilité.¹⁹ Dans ce nouveau régime de visibilité, ce sont désormais les surfaces, les lignes externes, les reliefs et les formes d'un monde supposé pleinement accessible au regard qui vont mobiliser toutes les préoccupations intellectuelles. L'Occident s'engage en effet progressivement dans une culture résolument « visualiste » et spatialisante du savoir sur le monde. Non seulement la connaissance rationnelle découlera de l'observation visuelle mais son objet sera appréhendé sous la

¹⁹ Par *épistémè*, il faut entendre selon Foucault « l'ensemble des relations pouvant unir à une époque donnée, les pratiques discursives qui donnent lieu à des figures épistémologiques, à des sciences, éventuellement à des systèmes formalisés (...) L'épistémè, ce n'est pas une forme de connaissance ou un type de rationalité qui, traversant les sciences les plus diverses, manifesterait l'unité souveraine d'un sujet, d'un esprit ou d'une époque ; c'est l'ensemble des relations qu'on peut découvrir, pour une époque donnée, entre les sciences quand on les analyse au niveau des régularités discursives ». Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 250.

forme de dispositifs de « mise en visualité » comme les cartes, les diagrammes, les arbres ou encore les catalogues.

Enchâssé dans la structure du langage classique, le regard va saisir le monde à travers le « réseau incolore » des mots qui le rendent manifeste. Le langage est en effet désormais conçu comme un médium transparent dont la seule fonction consiste à faire correspondre au mieux les mots et les choses et, par conséquent, à s'effacer devant ce qu'il représente. L'on dira que dans l'*épistémè* classique tel que le définit Foucault, l'espace de la langue et l'espace des objets sont isomorphes : la connaissance des mots se confond avec la connaissance du monde. Du regard au langage, il n'y a dès lors plus aucune résistance, plus aucune opacité : le langage, une fois bien réglé, doit « rendre » inévitablement le visible.

Rappelons que d'après Foucault, voir et nommer correctement le monde à l'âge classique exige une langue « bien réglée », une langue dont l'ordre des signes doit correspondre, dans sa fonction de représentation, à l'ordre du monde. Au niveau des pratiques discursives concrètes, nommer scientifiquement le monde revient, comme le souligne Santiago Castro-Gómez, à supprimer toute forme d'indétermination dans le langage par la mise en place de ce qu'il appelle un « *pathos* de la distance ». Pour les penseurs de l'Âge classique, le langage courant de la *doxa*, ancré dans les particularismes des locuteurs, est en effet source d'erreur et donne lieu à des confusions. Il convient donc de supprimer cette indétermination par l'utilisation d'un langage calibré, normé, proféré depuis ce que le philosophe colombien nomme un « *point zéro de l'observation* », c'est-à-dire un lieu d'énonciation postulé comme absent.²⁰ Dès lors qu'il de va de soi que le langage correctement réglé a le pouvoir de représenter adéquatement le monde, la description - exercice méprisé jusqu'au 18^e siècle – peut être réévaluée : en agissant avec méthode, le discours scientifique sera inévitablement congruent à l'ordre du monde.

²⁰ Dans *La Hybris del punto cero*, le philosophe colombien Santiago Castro-Gómez montre que l'idée de science moderne telle qu'elle s'est développée en Europe, se fonde sur un déni de localisation : le discours scientifique occidental serait ainsi proféré depuis une « point zéro » de l'énonciation. C'est cette épistémologie du point zéro qui, en occultant la nécessaire localisation du savoir eurocentré, fonde sa prétention à l'universalité. Comme nous le verrons plus avant, cette épistémologie du point zéro a permis à l'homme occidental de se représenter son savoir comme le seul à même d'atteindre l'universel et d'écarter ainsi les autres savoirs comme des particularismes. Santiago Castro-Gomez, *La Hybris del punto cero*, Pontificia Universidad Javeriana / Instituto Pensar, Bogotá, 2004, p. 208.

L'on comprend donc que le discours descriptif « bien réglé », c'est-à-dire soumis à des protocoles de développement qui le rend mimétiquement fiable, constitue ainsi l'outil épistémologique essentiel pour les sciences à l'âge classique, et en particulier pour la discipline paradigmatique de l'Histoire naturelle. Comme l'a souligné Foucault, la description « est à l'objet qu'on regarde ce que la proposition est à la représentation qu'elle exprime : sa mise en série, éléments après éléments ». ²¹ Nous dirons donc que le discours descriptif, puisqu'il cherche à reconstruire le visible à travers une dissection puis une sérialisation des éléments constitutifs, fonctionne à l'âge classique comme un *opérateur de visibilité*. ²²

Mais le discours qu'élaborent les naturalistes ne s'épuise pas dans une fonction descriptive qui serait purement mimétique : à la *mimesis*, il joint une *mathesis*, c'est-à-dire un véritable travail de mise en ordre du monde : il constitue « comme descriptible et ordonnable à la fois tout un domaine de l'expérience empirique ». ²³ Il réalise en effet, à partir de la manipulation des quatre grands types descriptifs – la forme des éléments, la quantité de ces éléments, la manière dont ils se distribuent dans l'espace et leur grandeur relative – non seulement la décomposition et la sélection des éléments qui entrent dans la constitution de l'objet envisagé (la *mimesis*) mais aussi l'indexation de ces éléments à un système de variables (la *mathesis*).

C'est à partir d'un tel dispositif descriptif « qui, partant du simple, fait apparaître les différences comme des degrés de complexité », qu'à la fin du 17^e siècle, les naturalistes vont s'astreindre à la reconstruction d'une organisation des êtres vivants, c'est-à-dire à leur mise en série, au sein d'un système discursif totalisant. ²⁴ Ce travail

²¹ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966, p. 148.

²² On pourrait citer de nombreux exemples démontrant la centralité du discours descriptif comme outil de préhension du monde au 18^e siècle. Ainsi, lorsqu'en Nouvelle-Grenade, l'expédition botanique menée par José Celestino Mutis se voit dans l'impossibilité technique, faute de moyens financiers suffisants, d'exécuter certaines gravures botaniques, elle a recours à la description minutieuse des sujets observés. Pour Eloy Valenzuela, l'un des rédacteurs des mémoires de l'expédition, il ne fait guère de doute que le discours descriptif possède la qualité intrinsèque de dire la « vérité » du monde : « *No se darán figuras algunas por la imposibilidad en que nos hallamos para este lujo, y porque el fin primario de que las descripciones es suplir, y aún revelar la instrucción ocular que dan aquellas.* ». Federico Gredilla, *Biografía de J.C. Mutis*, Madrid, 1911, p.82., cité dans : « Littérature et esprit des Lumières en Nouvelle-Grenade », *Actes du XI^e congrès des hispanistes français de l'enseignement supérieur*, Université de Dijon, mars 1973, p. 49.

²³ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 171.

²⁴ *idem*, p. 68.

d'inventaire, de dissection sémantique et de répartition différentielle culmine, comme l'a montré Mary Louise Pratt, dans l'élaboration d'un vaste tableau visuel des identités dont la clef de voûte est le *Systema naturae* (1735) de Carl Von Linné, l'une des figures centrales de l'histoire de la classification dans l'Europe des Lumières : « *to combine the ideal of a unified classificatory system for all plants with a concrete, practical suggestion of how to construct it constituted a tremendous breakthrough. His schema was perceived, even by its critics as making order out of chaos of earlier botany* ». ²⁵ Ce discours de l'ordonnement du vivant - qui connaît de nombreux avatars concurrents au cours du 18^e siècle²⁶ - va permettre aux savants, à partir d'un protocole de description normalisé, de réduire l'énorme masse du visible à un ensemble limité de traits pertinents.

Parallèlement à cette réduction du visible, la mise au point progressive par le savant suédois d'une nomenclature binomiale des espèces venant s'appuyer sur la systématique va faire du discours des sciences naturelles un dispositif subsumant de verbalisation du monde. Tout devra dorénavant pouvoir être identifié en terme de différence, de distance, d'opposition et finalement être intégré à l'espace discursif du *catalogue*.

Comme l'a montré Mary Louise Pratt, c'est à partir de cette réduction drastique du champ de l'expérience empirique que le voyage et l'écriture du voyage, jusque là perçus comme une entreprise fortement dispersante, vont connaître en Europe un profond bouleversement: « *Travel and travel writing would never be the same again. In the second half of the century, whether or not an expedition was primarily scientific or not (...), natural history played a part in it* ». ²⁷ Cette étroite association du voyage et d'un discours normalisé qui s'affirme à la fois comme une épistémologie et une technologie, va transformer l'espace du monde en un gigantesque champ d'observation ouvert au discours

²⁵ Mary Louise Pratt, *Imperial eyes, travel writing and transculturation*, London and New York, Routledge, 1992, p. 25. À propos de Linné et de la révolution épistémologique que constitue la parution du *Systema naturae*, on pourra lire le texte de Lisbet Koerner, «Carl Linnaeus in his time and place» dans : N. Jardine, J. A. Secord et E. C. Spary (dir.), *Culture of natural history*, Cambridge University Press, 1996, p. 145-162.

²⁶ Le système *linnéen* de classification, qui repose sur le nombre et la disposition des organes sexuels, est en effet progressivement abandonné au cours du siècle. Il est remplacé par la « méthode naturelle », élaboré par Jussieu, qui se fonde sur l'idée que toutes les formes peuvent être classées selon leurs similitudes morphologiques.

²⁷ Mary Louise Pratt, *op. cit.* p. 27.

ordonnateur. Le *discours du catalogue* – à travers notamment ce que Dorinda Outram décrit comme un phénomène de « *prolifération des systèmes taxonomiques* »²⁸ - va en effet permettre aux voyageurs savants dispersés aux quatre coins du globe, de travailler en réseau et de se constituer en une République des savants dont le but commun est d'assigner à chaque chose, à chaque être, à chaque espace, sa place à l'intérieur du système et de participer à la réalisation d'une archive universelle totalisante.²⁹

1.1.3. Voyage épistémique et discours du catalogue : le grand inventaire du monde

Le 18^e siècle voit s'affirmer deux grandes pratiques du voyage qui engagent deux discursivités distinctes : celle du voyage mondain à caractère pédagogique et celle, à partir de la seconde moitié du siècle, du voyage scientifique. François Moureau observe en effet « *qu'il y a deux façons, en apparence bien différentes, de voyager au 18^e siècle : le voyage où l'on se retrouve et le voyage où l'on cherche* ». ³⁰ En réalité, ces deux formes de voyage et leurs discours respectifs se partagent les espaces sur lesquels ils vont opérer : l'un, que l'on a coutume d'appeler le « Grand Tour », parcourt et décrit l'espace européen du similaire à travers une narration et une pratique spatiale qui définit à la fois un champ d'objet et une série de points de vue à partir desquelles ils doivent être représentés; l'autre, « l'expédition scientifique », s'attache à intégrer les espaces de l'Ailleurs à l'ordre occidental du monde à partir d'un idiome postulé comme neutre et universel. L'un fonctionne comme un dispositif de perpétuation des réseaux sociaux de l'Ancien Régime et ne s'affronte jamais qu'au Même; l'autre, comme une machine expansive visant à faire

²⁸ Dorinda Outram, « On being Perseus: new knowledges, dislocation and enlightenment exploration », dans: David N. Livingstone, Charles W.J. Withers (dir.), *Geography and Enlightenment*, The University of Chicago Press, 1999, p. 289.

²⁹ Matthew H. Edney, « Reconsidering Enlightenment geography and map making: reconnaissance, mapping, archive », dans : David N. Livingstone, Charles W.J. Withers (dir.), *Geography and Enlightenment*, *op. cit.*, p. 170.

³⁰ François Moureau, « Présentation », dans *Dix-huitième, l'œil expert : voyager explorer*, P.U.F., n°22, 1990, p. 6.

tourner le monde autour des centres d'accumulation du savoir.

C'est bien entendu le voyage savant et sa production discursive, en tant qu'ils deviennent au cours de la première moitié du 18^e siècle les instruments privilégiés du projet européen de mise en ordre du monde, qui nous préoccupent ici : « *le siècle de l'encyclopédie* - affirme ainsi Georges Gusdorf - *est persuadé que le tour d'horizon du savoir implique le voyage autour du monde ; les évocations plus ou moins légendaires des cosmographes du 16^e siècle ne lui suffisent plus ; le compilateur de traditions rassemblées sans critique doit céder le pas au témoin qui rend compte d'une expérience directe* ». ³¹ Doté des nouveaux outils analytiques que lui fournit l'histoire naturelle, le voyage s'ouvre dorénavant à un double espace : l'espace de l'observation, lieu de la rencontre et de la description, et l'espace discursif de la comparaison, au sein duquel toute nouvelle entrée va pouvoir être médiatisée et mise en série dans la catalogue. Rappelons que la comparaison constitue l'outil épistémologique majeur de l'universalisation : il permet de ramener l'inconnu à une mesure qui fait de la différence un simple degré de complexité. Or, jusqu'à la seconde moitié du 18^e siècle, l'articulation dialectique de ces deux espaces se fait de manière décentrée dans les centres européens de production du savoir. Le voyage et son discours ne constituent en effet bien souvent qu'une simple préface du travail de recomposition auquel s'attache le discours des sciences. L'émergence du nouveau paradigme de voyage associé au discours du catalogue va supprimer ce déphasage entre espace de l'observation et espace discursif de la comparaison. ³² En impliquant le transfert *in situ* des technologies européennes de représentation du monde, ce que Derek Gregory a appelé le « voyage épistémique » pourra les faire coïncider et

³¹ Georges Gusdorf, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale, Dieu, la Nature, l'Homme au siècle des Lumières*, Payot, Paris, 1973, tome V, p. 261.

³² Il est remarquable que dans sa *Philosophia botanica* publié en 1751, Linné présente, outre l'exposition des règles de classement des plantes qui constitue le thème central de l'ouvrage, un certain nombre d'instructions sur la manière d'élaborer un *herbarium*, d'organiser une excursion ou encore de participer à une expédition scientifique. On sait par ailleurs le rôle capital qu'aura joué Linné, en mandatant ses élèves - armés d'un système de représentation qui est à la fois épistémologie et technologie - aux quatre coins du globe le globe, dans l'émergence de ce nouveau paradigme de voyage. Sur l'importance de son travail d'organisateur, Lisbet Koerner note ainsi : « *From 1745 on, nineteen of Linnaeus students left on voyages of discovery. Their teacher solicited travel funds from the Levant, Greenland, and East India Companies, the Bureau of Manufactures, the Academy of Sciences, Lund and Uppsala universities, the Estates, the cabinet of ministers, and the court, as well as from individual patrons. He even staged public lotteries* ». Lisbet Koerner, *op. cit*, p. 151-152.

produire un discours conforme aux attentes des centres qui les mandatent.³³ Le voyage épistémique sera ainsi conçu comme une machine à ratisser, à comparer, à ordonner puis à textualiser la plus grande quantité de données possibles sur l'espace parcouru : on y embarquera donc tout ce que l'époque compte de scientifiques prestigieux, d'instruments de pointe et d'ouvrages de référence.³⁴

L'adoption d'un dispositif épistémologique capable d'instaurer une mesure univoque et valable partout, ouvre l'ensemble du globe à l'exploration scientifique, à sa textualisation dans des récits de voyage et, à terme, à un processus d'accumulation et de mise en réseau du savoir inédit. L'Amérique coloniale n'échappe pas à ce mouvement et devient même l'un des cibles privilégiés du voyage épistémique : Comme le rappelle Jean-Pierre Clément, « *l'Espagne dépêche ainsi pas moins de 63 expéditions dans ses possessions coloniales au cours du 18^e siècle ; la France, pour sa part, dirige vers cette partie du monde près de la moitié de la somme totale des expéditions qu'elle organise pendant cette période* ». ³⁵ C'est même, comme l'a très justement signalé Mary Louise Pratt, l'expédition scientifique en Amérique espagnole mandatée par l'Académie Royale des Sciences en accord avec la couronne espagnole et dirigée par La Condamine en 1735, qui va rompre avec le paradigme séculaire du voyage maritime pour inaugurer celui de l'exploration de l'intérieur des continents.³⁶ La croyance dans la capacité du nouveau système à porter l'ordre partout sur le globe, à exclure l'incertitude, permet en effet l'ouverture du continent américain, jusque dans ses régions les plus « reculées » - en l'occurrence l'Amazonie – au travail des scientifiques européens. Il n'y a plus de

³³ Derek Gregory, « Cultures of travel and spatial formations of knowledge », *Erkunde*, octobre-décembre 2000, n°54-4, p. 297-317.

³⁴ L'expédition de la Condamine, qui fut un modèle pour les entreprises ultérieures, prend la mer le 16 mai 1735 avec à son bord, en plus des hommes d'équipage et des dessinateurs, 10 savants : Louis Godin, chef de l'expédition et astronome, La Condamine, géographe, Pierre Bouguer, mathématicien, Joseph de Jussieu, naturaliste et médecin, Couplet, aide-géographe, Hugot, horloger, Verguin, ingénieur, Morainville, technicien, Godin, technicien et Seniergues, chirurgien.

³⁵ Selon le calcul de Jean-Pierre Clément, l'Amérique espagnole est la destination de 45,5% des expéditions organisés par la France au cours du 18^{ème} siècle. Voir Jean-Pierre Clément, « Réflexions sur la politique française vis-à-vis de l'Amérique espagnole au siècle des Lumières », dans Marie-Cécile Bénassy (dir.), *Nouveau Monde et Renouveau de l'histoire naturelle*, vol.3, Paris, Le Seuil, 1994, p. 114-116.

³⁶ « [The La Condamine expedition] is an early instance of new orientation toward exploring and documenting continental interiors, In contrast with the maritime paradigm that had held center stage for three hundred years. » Mary Louise Pratt, *op. cit.*, p. 23.

différence en essence : l'ensemble du visible, même l'inédit, peut, une fois passé au crible d'une langue bien réglée, être subsumé au *Catalogue*.

Au niveau des pratiques discursives concrètes, l'adoption du nouveau paradigme épistémique implique de nouveaux protocoles de représentation. Chaque expédition savante est non seulement chargée d'opérer la saisie catalogale du monde, mais de produire un méta-discours sur cette activité de saisie du monde. La seconde moitié du 18^e siècle sera ainsi, on le sait, le siècle d'or des récits de voyage scientifique. En général, ces récits vont prendre la forme canonique d'une relation historique et de volumes consacrés aux diverses branches de l'histoire naturelle, accompagnés de planches et d'atlas.

La relation historique, qui constitue la partie proprement narrative de l'ensemble, est chargée de représenter le travail de prélèvement des êtres et des choses rencontrés au cours du trajet. Progressivement, toute une série de protocoles représentationnels visant à crédibiliser, voire à « naturaliser » cette activité de saisie verbale du réel vont s'instituer en règles génériques.³⁷ Si les « dissections descriptives » qui ponctuent les relations ne posent pas problème puisqu'elles constituent, dans le cadre de l'*épistémè* classique, des discours qui n'engagent que le donné, les parties narratives sont elles aussi soumises à l'impératif mimétique de la « description fine ».³⁸ Dans son étude désormais classique, *Voyage into substance*, Barbara Stafford affirme ainsi que « le style paratactique » - une syntaxe fondée sur la simple juxtaposition de propositions formellement indépendantes – constitue une forme fondamentalement mimétique visant à rendre dans sa dimension temporelle le travail de dévoilement, d'inventaire et de mise en catalogue du monde qu'opère l'expédition au cours de son trajet :

The paratactic composition, based on the ideal of linguistic or representational transparency and primitive tenseness, is the preferred mode for itemizing the findings

³⁷ Anne-Gaëlle Weber, *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIX^e siècle*, Honoré Champion, Paris, 2004, p. 29.

³⁸ Nous empruntons la notion de « description fine » (« *thin description* ») à l'anthropologue Clifford Geertz qui l'oppose à celle de description épaisse (« *thick description* »), entendu comme une description qui s'engage dans un programme herméneutique. La description « fine » sera donc la description qui prétend reproduire passivement le donné. Clifford Geertz, *The interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973.

of natural science.³⁹

L'on pourrait dire, en nous basant sur la définition foucaldienne de la description comme travail de sérialisation, que le récit paratactique, en mettant bout à bout les opérations de saisie du réel, constitue un discours macro-descriptif : la description diachronique de la grande tâche d'inventaire du monde. Le récit paratactique constitue ainsi, avec le catalogue proprement dit, l'un des modes d'effectuation fondamentaux du discours subsumant du catalogue.

1.1.4. L'espace disciplinaire du catalogue

D'une *géo-graphie* de la découverte, dont la visée pragmatique permettait de réduire le monde à une série de marqueurs de la différence, on passe ainsi, avec les récits de voyages scientifiques du 18^e siècle, à un discours paratactique visant à l'assimilation du monde sur le mode d'un savoir « universel » et decontextualisé. Ce savoir, lié à « une vision hiérarchique concentrique de l'univers », envisage les espaces non-européens comme les parties subordonnées d'un tout souverain ordonné autour d'un centre aveugle.⁴⁰ L'impensé et l'impensable, c'est bien entendu, comme l'a montré Santiago Castro-Gómez, le sujet européen - pensé paradoxalement comme un *non-sujet* universel - qui impartit les positions et assigne les identités depuis ce qu'il prétend être un « point zéro », un point de vue qui se présente comme n'ayant précisément pas de point de vue. Cette perspective, en se présentant comme la négation de toute perspective, recouvre son épistémologie particulière sous un discours universaliste qui prétend appréhender, comme l'a signalé Bruno Latour, non pas une représentation du monde mais « *le monde lui-même* ».⁴¹

Cette structuration spécifique de l'épistémologie occidentale qui émerge, nous l'avons signalé, dès la Renaissance, se trouve renforcée au siècle des Lumières par

³⁹ Barbara Stafford, *Voyage into substance, art, science, nature and illustrated voyage account, 1760-1840*, the MIT press, Cambridge and London, 1984, p. 48.

⁴⁰ Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen-âge au 18^e siècle*, P.U.F., Paris, 1996, p. 124.

l'élaboration et la diffusion d'un discours du catalogue qui a pour projet explicite d'arracher le monde au chaos de l'altérité et de l'intégrer à un espace de pleine visibilité. Comme l'a montré Mary Louise Pratt⁴², ce qu'entreprend le discours que déploient les expéditions scientifiques à travers le globe, c'est en effet l'extraction symbolique et physique des formes de leur milieu d'origine, leur renomination puis leur réintégration au sein d'un ordre spatialisé conforme à l'ordre universel que prétend imposer l'Europe.⁴³ Cette dimension « extractive » - c'est à dire essentiellement performative - du « discours du catalogue », qui consiste à reprendre les formes aux « ténèbres » du « dehors », est d'ailleurs formulée par Linné comme un véritable rituel de prise de possession du monde. L'acte de nomination apparaît en effet comme une pratique visant à substituer à l'ordre du monde, l'ordre textuel purement logique du catalogue :

La méthode, l'âme de la science, met à sa place, au premier aspect chaque corps naturel, de façon que ce corps indique de suite son nom propre, et ce nom tout ce qui est connu par le progrès des Lumières. C'est ainsi qu'au milieu de la grande

⁴¹ « Pourquoi l'Occident se pense-t-il ainsi ? Pourquoi lui et lui seul ne serait-il pas seulement une culture ? Pour comprendre la profondeur de ce Grand Partage entre eux et nous, il faut revenir à cet autre Grand Partage entre les humains et les non humains que j'ai défini plus haut. En effet, il est l'exportation du second. Nous les Occidentaux ne pouvons être une culture parmi d'autres, puisque nous mobilisons aussi la nature. Non pas, comme le font les autres sociétés, une image ou une représentation de la nature, mais la nature telle qu'elle est, ou du moins telle que les sciences les connaissent, sciences qui demeurent en retrait, inétudiées, inétudiées (...) Quoi qu'ils fassent, aussi adaptés, réglés, fonctionnels qu'ils puissent être, ils resteront toujours aveuglés par cette confusion, prisonniers du social comme du langage. Quoi que nous fassions, aussi impérialistes que nous soyons, nous échappons de la prison du social ou du langage, pour accéder aux choses mêmes par une porte de sortie providentielle, celle de la connaissance scientifique. » Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, La découverte, Paris, 1991, p. 132, 135.

⁴² Mary Louise Pratt, *op.cit.*, p. 31.

⁴³ La multiplication des jardins botaniques, zoologiques et des musées d'histoire naturelle partout en Europe en est une illustration convaincante : « Dans des dizaines de villes – indique ainsi Jean-Pierre Clément – un peu partout en Europe (Kew ; Cambridge ; Londres ; Vienne ; Francfort ; Budapest ; Coimbra ; Milan, Palerme ; Upsala, etc.), on ouvre des jardins botaniques (72 rien qu'en France) ; (...) la couronne espagnole achète le très riche cabinet d'histoire naturelle de Pedro Franca Dávila, quiténien installé à Paris, et l'expose dans le muséum construit pour le recevoir (cabinet d'Histoire naturelle de Madrid, 1776) ; peu après (1781), on ouvre un nouveau jardin botanique dans la capitale espagnole (celui de Prado) (...). » Jean-Pierre Clément, « Botanique et Lumières en Espagne », dans Carlos Serrano, Jean-Paul Duviols (dir.), *Les voies des Lumières. Le monde ibérique au 18^{ème} siècle*, Presse de l'Université Paris Sorbonne, 1998, p. 152.

confusion apparente des choses le grand ordre de la nature se montrera à découvert.⁴⁴

Le journal de José Celestino Mutis, l'agent impérial responsable de la *Real Expedición Botánica del Nuevo Reino de Granada* à partir de 1783 - et par ailleurs correspondant fervent de Linné - doit nous permettre de comprendre comment s'actualise ce rituel de prise de possession des êtres et des choses. Remarquons d'emblée que si Mutis devient rapidement une sorte d'émissaire officiel en Amérique du projet global linnéen, il débute son journal en 1760, non pas en tant que membre d'une expédition scientifique mais en qualité de médecin du vice-roi De la Cerda. Il n'en reste pas moins que le médecin espagnol, amateur féru de botanique, commence dès son arrivée en Nouvelle-Grenade son travail minutieux de mise en catalogue des espèces botaniques. Aussi, à peine a-t-il quitté Carthagène le 8 janvier 1761 pour entamer son périple jusqu'à Santa-Fe, qu'il procède, dans le cadre d'un discours typiquement paratactique, à énumérer les spécimens botaniques repérés et prélevés dans cette espace en état d'absolue disponibilité :

Quedó en la misma costa, a la izquierda, una población llamada San Sebastián. Hacia el medio día llegamos a Menchiquejo, población de Indios, donde hicimos el medio de día. Allí vi la portulaca pilosa, floribus colore roseo, pilis circumflora, staminibus, 10, 12, 14, 16. De allí salimos al medio día por la ladera de Mayril (...).⁴⁵

Après un silence de deux jours, Mutis poursuit son journal avec son départ de Tamalameque et l'amorce de sa longue remontée du fleuve Magdalena en direction de Honda :

Salimos de Tamalameque después de haber oído misa, navegando por las laderas de la derecha. Hacia las diez llegamos a San Pedro, población pequeña de libres. Dista tres leguas de Tamalameque. Allí ví una planta, que los del país llamaron pajarito, expresión que conviene bellamente con la figura de la flor que era amarilla. Nacía en los troncos de los Tutumos, y me dijeron que esto es muy regular y frecuente. A mí

⁴⁴ Carl Von Linné, *Système de la nature* cité dans : Georges Gusdorf, *op. cit.*, p. 288.

⁴⁵ José Celestino Mutis, *Diario de observaciones de José Celestino Mutis (1760-1790)*, transcripción, prólogo y notas de Guillermo Hernández de Alba, Tomo 1, Instituto Colombiano de Cultura Hispánica, Ediciones del segundo centenario de la Real Expedición Botánica, 1983, p. 64.

me pareció orchis (...) llegamos a San Pedro, población pequeña, donde hicimos ánimo de pasar la noche. Hallé una planta que pertenece a las pentandrias, y no pude examinar entonces.⁴⁶

Le 12 janvier, il consigne les observations suivantes:

Salimos de San Pedro y fuimos a comer a la Quebrada de Honda, que es un caño de un agua purísima, delgada y cristalina, que está en la provincia de Cartagena, y se descarga en el río Magdalena. Fué menester hacer lugar desmontado para poder comer alguna comodidad. Allí ví la primera flor del bijao, cuya hoja conocía ya. La examiné y no pude hallarla conocida.⁴⁷

Nous pourrions ici multiplier les exemples. De fait, cette rhétorique paratactique est reproduite tout au long du journal. Ce qui nous semble ici remarquable, c'est que le discours de l'histoire naturelle agit comme un « pré-texte » qui organise l'ensemble de la structure narrative du récit : toute la narration est en effet informée par ce discours de la nomination, de la collecte et de l'ordonnement. Dans cet espace discursif strictement paramétré, l'espace géographique, l'espace qualitatif du déploiement des formes botaniques n'existe ici pour ainsi dire pas. Tout se passe comme si l'espace géographique se résumait en dernier lieu à un ensemble de coordonnées distribuées sur un plan absolument neutre. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'espace du trajet entre les points de départ et d'arrivée des parcours quotidiens consignés dans le journal se contracte au point d'être pratiquement aboli. Le discours de Mutis reconstruit l'espace géographique comme un espace muséal où seuls font signes les spécimens botaniques qui attirent le regard du voyageur. On notera ainsi que la formule scopique qui introduit chaque description botanique (« allí ví ») réduit la référence au lieu à une anaphore adverbiale, reprenant elle-même un antécédent purement toponymique. L'espèce botanique ainsi prélevée par la vue et *resémantisée* par l'acte de nomination (« *a mí me pareció orchis* ») - n'entretient ainsi qu'un rapport de pure extériorité avec son espace d'origine. Il est d'ailleurs clair que toute espèce est avant tout un spécimen, autrement dit un signe

⁴⁶ *ibidem*.

⁴⁷ *ibid.*

textuel dépossédé de tout contexte. Elle peut être extraite de son milieu originel, elle n'en sera que plus intelligible :

Conservo la flor que me presentaron. Es como una cafetera globosa con un pico muy largo y otra lengüeta por encima. Formé la descripción de ella sobre las hojas, de que están pendientes las semillas. Guardé una grán porción de semilla, que pude recoger, creyendo que sería la misma.⁴⁸

Les spécimens ainsi prélevées par Mutis en Nouvelle-Grenade trouvèrent effectivement leurs place au sein du catalogue : quelque 6000 plantes vinrent composer l'herbier personnel de Mutis ; bon nombre de spécimens furent aussi transmis par ses soins à Linné.

Les lieux de collection et d'ordonnement constituent au 18^e siècle les espaces « vrais », en tant que conformes à la raison logique, du déploiement des formes : en cela, ils fonctionnent très précisément comme ce que Foucault appelle des *hétérotopies*, c'est-à-dire des lieux « hors de tous lieux » et paradoxalement réels qui établissent une relation de réciprocité oblique avec les emplacements auxquels ils se rapportent.⁴⁹ L'espace muséal du catalogue - le pendant déterritorialisé du *paysage muséal* - dans sa prétention à représenter l'ordre vrai du monde se constitue à la fois comme reflet et complément nécessaire de l'espace naturel et contestation de celui-ci. En effet, hors de ces espaces muséaux hétérotopiques, ces « contre-emplacements » où se donne à voir le reflet d'une nature recomposée et réordonnée par le discours savant, rien ne peut accéder à la dignité de l'identité. Ce processus d'appropriation, dont nous avons vu qu'il aboutit à une respatialisation et à une resémantisation exhaustive du monde, vise à l'abolition du « dehors », à l'inclusion de toute extériorité. L'intégralité des formes, soustraites à

⁴⁸ *idem*, p. 82.

⁴⁹ Pour décrire ces espaces effectivement réalisés mais en même temps « *hors de tous lieux* », Michel Foucault a forgé le concept d'*hétérotopies*. Il le définit comme suit : « *Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui ont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées (...) Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies* ». Michel Foucault, « Des espaces autres », dans : *Dits et écrits*, Gallimard, 2001, p. 1571-1572.

l'indifférencié, se trouvent ainsi subsumées dans l'espace maîtrisable du dedans, de l'identité, de la mesure commune. Aussi, comme l'a montré Paul Carter dans *Road to Botany Bay*, la logique linnéenne de traduction du monde finit-elle par oblitérer l'espace du monde :

The temptations of the linnean system is to pass from species to classes, from particular differences to abstract uniformities (...). Rather to encourage closer examination, it circumvents it. It denies the possible otherness that would render the unknown worth knowing. It renders the potentially interesting fact null and void.⁵⁰

Pour emprunter la formulation de Bruno Latour, nous dirons que le discours de l'histoire naturelle produit de nouveaux espaces et de nouvelles temporalités « à l'intérieur des réseaux construits pour mobiliser, cumuler et recombinaer le monde. »⁵¹ L'espace géographique américain - au même titre que les autres espaces « périphériques » - se fait ainsi le lieu de la collecte des formes, le grand entrepôt aux stocks « inépuisables » duquel seront arrachés les données, les êtres et les choses qui iront nourrir les centres d'accumulation et de réorganisation du monde.

Il convient ici de nous interroger : cette appropriation symbolique du monde qu'opère le voyage épistémique, implique-t-elle nécessairement de nouveaux rapports de domination sur les espaces et les êtres ? Le modèle théorique proposé par Bruno Latour dans son ouvrage *La science en action* nous sera ici de quelques secours pour comprendre comment ce projet de reconstruction du monde – et notamment, en ce qui nous concerne, des espaces de frontières - engage des formes de pouvoir et de domination très concrets.

Avec l'embarquement des technologies de la représentation dans les expéditions savantes, le voyage devient, nous l'avons vu, le fer de lance de ce processus d'appropriation du monde. Dans le nouveau paradigme, ce qui importe en dernière instance est que l'expédition savante, telle une sonde, produise et ramène l'information vers les centres de calcul qui l'ont mandatée : elle est à proprement parler un voyage

⁵⁰ Paul Carter, *The road to Botany Bay, An exploration of landscape and history*, Alfred A. Knopf, New York, 1988, p. 21.

⁵¹ Bruno Latour, *La science en action*, Gallimard, 1989, Paris, p. 548.

« pour rien » si elle n'est pas destinée à ramener vers un laboratoire, un musée ou un jardin botanique ce qu'elle aura relevé pendant son parcours. Au terme des « *cycles d'accumulation* » qu'auront démultipliés les expéditions, la constitution de tableaux dans lesquels vont être disposés puis systématiquement comparés les « mobiles » collectés, va progressivement permettre aux centres de calcul européens d'imposer leur domination sur ce qui va progressivement se constituer comme un simple champ périphérique de prélèvement⁵² :

Tous ces objets se situent au début et à la fin d'un cycle d'accumulation similaire ; peu importe s'ils sont proches ou éloignés, infiniment grands ou petits, infiniment vieux ou jeunes, ils finissent tous par exister à une échelle que quelques-uns peuvent dominer du regard ; ils prendront tous la forme d'une feuille de papier qui peut être archivée, épinglée au mur et combinée à d'autres ; ils contribueront tous à renverser l'équilibre des forces entre ceux qui dominent et ceux qui sont dominés.⁵³

Ainsi, le savoir que produit le discours du catalogue, en niant l'espace originel du déploiement des formes et en créant de nouveaux espaces-temps synoptiques, saisissables par le regard et dès lors indéfiniment réappropriables par la communauté savante, est une technique du pouvoir. Chaque nouveau cycle d'accumulation engendrant de nouvelles questions, de nouvelles pratiques de l'espace et surtout de nouvelles conditions de visibilité, il apparaît qu'après quelques tours, l'Autre se trouve non seulement quantitativement « épuisé » mais pris dans les filets d'un réseau de signes toujours plus dense qui accroît sa propension à être utilisé stratégiquement.

Dans une perspective qui relève de l'analytique du pouvoir, Michel Foucault s'est

⁵² Par « cycles d'accumulation » Bruno Latour fait référence aux circuits spatio-temporels qui ont permis au cours du 18^e et du 19^e siècle le drainage, la combinaison et la comparaison des êtres et des choses provenant de lieux différents. On notera que Michel de Certeau fut le premier à proposer ce modèle dans l'essai introductif qu'il dédie à la réédition des *Grands navigateurs* de Jules Verne : « (...) ces tours du monde reviennent au même : ils repassent par les mêmes caps et les mêmes îles et font retour à leur point d'origine européen (anglais, français ou espagnol). Mais le supplément d'informations et de pièces qu'ils rapportent s'empile dans les laboratoires et les musées où s'élaborent d'autres expéditions. Un progrès linéaire est le fait du seul point où le savoir est stocké. » Michel de Certeau, « présentation », dans : Jules Verne, *Les grands navigateurs du siècle 18^e*, Editions Ramsay, Paris, 1977, p. XIV.

⁵³ Bruno Latour, *op. cit.*, p. 545.

intéressé, dans *Surveiller et punir*, à ce qui fut selon lui, la grande affaire du 18^e siècle: la construction de tableaux dans les différentes « disciplines » (le double sens du mot étant ici important), dont notamment celle de l'histoire naturelle :

La construction de tableaux a été un des grands problèmes de la technologie scientifique, politique et économique du 18^e siècle : aménager les jardins de plantes et d'animaux, et bâtir en même temps des classifications rationnelles des êtres vivants ; observer, contrôler, régulariser la circulation des marchandises et de la monnaie et construire par là même un tableau économique qui puisse valoir comme principe d'enrichissement ; inspecter les hommes, constater leur présence et leur absence, et constituer un registre général et permanent des forces armées ; répartir les malades, les séparer les uns des autres, diviser avec soin l'espace hospitalier et faire un classement systématique des maladies : autant d'opérations jumelles où les deux constituants – distribution et analyse, contrôle et intelligibilité – sont solidaires l'un de l'autre.⁵⁴

La réorganisation sérialisée et spatialisante du monde par le discours du catalogue relève donc aussi et inséparablement d'une *politique de la représentation*. L'opération qui vise à ordonner et à exhiber le monde par le biais de tableaux est inséparable et strictement contemporaine de celle qui a pour but de répartir, contrôler, hiérarchiser les hommes, les plantes et les animaux au niveau global. Il s'agit en effet de classer pour voir et de voir pour disposer. La visualité et son envers, la spatialité, qu'elles se déploient par le moyen de tableaux, de catalogues, par l'exposition physique ou la mise en coupe réglée de territoires, transforme l'espace en opérateur de pouvoir ; elles le rendent manipulable tout en affirmant l'autorité d'un point de vue conçu comme neutre et universel. La redistribution spatiale symbolique qu'effectue le discours du catalogue - en supprimant les tâches aveugles et en rendant visible le monde discipliné des formes organisées - ouvre la possibilité d'une réorganisation *in situ* de l'espace géographique selon les fins imposées par le modèle hégémonique européen.

⁵⁴ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975, p. 150.

1.1.5. Réorganisation coloniale de l'espace global et discours du désintéressement

Sans confondre l'ordre des causes et des fins - il n'y a pas de relation mécanique entre le domaine épistémologique et les domaines politiques-économiques mais une implication mutuelle dialectique⁵⁵ – il est indéniable que le bouleversement épistémique que traduit le *discours du catalogue* est rigoureusement inséparable de son usage politique et économique. Comme l'a en effet montré le géographe Bruce Braun en mettant à profit la théorie des cycles de Bruno Latour, après chaque « *cycle d'accumulation* » scientifique, les connaissances produites, en modifiant profondément la vision du monde, ouvrent de nouveaux domaines d'action et autorisent la mise en place de nouvelles stratégies politiques et économiques.⁵⁶ À l'inverse, les reconfigurations épistémiques ne naissent pas d'elles-mêmes mais des problèmes concrets – eux-mêmes inscrits dans des configurations sociales plus vastes - de ceux qui les produisent et de leurs efforts pour les résoudre. Paul Rabinow a parfaitement résumé cette congruence constitutive entre espace épistémique et espace politico-économique: « *Representing nature and intervening, knowledge and power, understanding and reform are built in, from the start, as simultaneously goals and means.* ». Ainsi, le discours du catalogue adopté par les grandes expéditions scientifiques ne constitue pas seulement un dispositif symbolique de « mise en visibilité » et de réorganisation des êtres et des choses mais aussi, par le fait même qu'il les rend disponibles pour d'autres champs du pouvoir, un dispositif impérial concret de « mise en circuit » des ressources naturelles globales.⁵⁷

⁵⁵ Paul Rabinow, « Artificiality and enlightenment: from sociobiology to biosociality. », dans : J. Crany and S. Kwinter, *Incorporations*, New York, Zone, 1992, p. 236.

⁵⁶ Bruce Braun, « Producing vertical territory : geology and governmentality in late Victorian Canada », dans : *Ecumene*, n°7, Janvier 2000, p. 13.

⁵⁷ Comme le fait remarquer Pierre Chaunu, « *Quand les Lumières s'éteignent, l'Europe, hors d'Europe, exerce une sorte de contrôle outre-mer, non comptée la Sibérie, en continuité de présence, sur une quinzaine de millions de km² - 15 millions de km², 75 millions d'hommes (...)* En 1780, au terme des Lumières, l'Europe intra et extra muros contrôle 30/100 de l'ensemble des hommes. » Pierre Chaunu, *La Civilisation de l'Europe des Lumières*, Flammarion, Paris, 1982, p. 68.

Cette quasi-isomorphie structurale des champs épistémique et économique apparaît de manière particulièrement évidente si l'on considère la très forte insertion, dès la fin du 17^e siècle, des sciences de la nature dans les corps d'appareils étatiques de production du savoir. Comme l'a souligné Santiago Castro-Gómez, la prééminence de la botanique sur les autres disciplines de l'histoire naturelle dans les expéditions du 18^e siècle – pour la plupart financée directement par les grands états impériaux – n'obéit pas seulement à des raisons épistémologiques mais aussi à des intérêts politiques et économiques très clairement formulés. Le discours de la botanique, en produisant de nouvelles « visibilités » et en mettant par conséquent à disposition de nouveaux objets extractibles, mobiles et manipulables, fait de la végétation globale (tropicales, pour l'essentiel) un nouveau capital extractible, et comme tel, un enjeu central de la géopolitique impériale :

La actividad de los botánicos en la periferie y las necesidades políticas del estado metropolitano se tornan fenómenos mutuamente dependientes (...) en una palabra, hacia mediados del siglo 18, la botánica se había convertido en una matriz regeneradora de saberes expertos, ligados a dispositivos geopolíticos de poder.⁵⁸

Ce lien étroit qui unit inextricablement l'espace physique et l'espace de la représentation est tout à fait manifeste dans un exemple qu'il est ici tentant d'aborder : celui du parcours, d'abord sémantique puis réel, de l'arbre à *quina* en Nouvelle-Grenade, depuis sa représentation problématique jusqu'à son exploitation forcenée. Si la plante était connue en Europe – faute d'être clairement identifiée, sémantisée et classifiée - dès la première moitié du 17^e siècle, elle ne fut exploitée que de manière très sporadique et désordonnée dans la province de Loja, près de Quito. Malgré une certaine confusion entre les diverses variétés de la plante et l'ignorance de leurs effets cliniques, la réputation de cette « poudre des jésuites » se répand très vite à travers l'Europe. Pour mettre en place l'exploitation et la commercialisation à grande échelle de l'écorce « miraculeuse », il devient dès lors impératif d'isoler des spécimens, de les extraire de leur milieu – ces vastes forêts des contreforts andins – de les envoyer vers les « centres de calcul » européens puis de les intégrer à l'espace disciplinaire de la représentation. Le processus, décrit

⁵⁸ Santiago Castro-Gomez, *op.cit.*, p. 210.

exhaustivement par Gonzálo Hernández de Alba dans son ouvrage de référence sur le sujet – *Quinas amargas, el sabio Mutis y la discusión naturalista del siglo XVIII*⁵⁹ – fut laborieux, controversé et confus. Quoi qu’il en soit, une variété de la plante est officiellement décrite en 1738 par La Condamine : dès lors prélevée et resémantisée (c’est-à-dire une fois son altérité abolie) elle est textualisée par Linné quelques années plus tard à travers son intégration à l’espace classificatoire des espèces botaniques sous le nom de *Cinchona*.⁶⁰ Le botaniste et agent du pouvoir espagnol en Nouvelle-Grenade, José Celestino Mutis, très tôt persuadé que l’écorce providentielle constitue l’unique voie de rédemption commerciale de l’empire colonial, prend non seulement part avec ardeur au débat scientifique mais participe, après l’exploration systématique des forêts des alentours de Santafé et la découverte de nouvelles variétés d’arbres à *quina*, à la mise en place et à la légitimation scientifique d’un projet d’exploitation commerciale de l’écorce de quina.⁶¹ Dans son discours « El arcano de la quina », publié dans le *Papel periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, il rend ainsi explicite le lien qui unit, observation, textualisation savante de l’espèce et, littéralement, sa « mise en valeur » commerciale :

Sin estos previos conocimientos jamas podrán prosperar las beneficias ideas dirigidas a proyectar los más sólidos y bien arreglados establecimientos dignos de la majestad

⁵⁹ Gonzálo Hernández de Alba, *Quinas amargas: el sabio Mutis y la discusión naturalista del siglo XVIII*, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1991, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/ciencias/quinas>.

⁶⁰ Mutis décrit lui-même ce long processus de « légitimation » d’un savoir botanique dans son « Arcano de la Quina revelado al beneficio de la humanidad » : « Los primeros rasgos científicos del sabio astrónomo La Condamine dexaron mucho que desear al inmortal Linné hasta el año 64, en que algo más satisfecho por mis noticias y esqueletos de la especie, que corría entonces en el Comercio enmendó el antiguo carácter en la siguiente edición del sistema ». Dans: José Celestino Mutis, « El Arcano de la quina revelado a beneficio de la humanidad », *Papel Periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, núm. 89, viernes de 1 de mayo de 1793, Edición conmemorativa del segundo centenario de la Biblioteca nacional de Colombia, Banco de la República, Bogotá, p. 293.

⁶¹ Le travail de collecte des données botaniques – évoqué précédemment – est toujours accompagné chez Mutis d’une évaluation de leur « commerciabilité ». Gonzalo Hernández de Alba affirme que l’étude de la quina, de son exploitation et de sa commercialisation, constitue la principale motivation du voyage de Mutis en Nouvelle-Grenade: « Ya desde 1764, en la muy importante “Representación hecha al Rey solicitando la formación de la Historia Natural de América”, dirigida desde Cartagena con la aprobación del virrey De la Zerda, se transparenta y se hace pública su constante preocupación por el problema de la quina y, desde luego, por las otras riquezas naturales que se encuentran en los reales dominios (...) ». Gonzálo Hernández de Alba, *op.cit.*, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/ciencias/quinas/cap4.doc>

católica para asegurar la buena fé y equitativo precio con que debe girar este género, según lo reclama el bien de la humanidad, ya su nombre los promueven todas las personas imparciales y bien intencionadas.⁶²

Auréolé de sa réputation de défenseur inlassable de la « cause » de la quina – après une lutte pugnace pour faire reconnaître la primauté de ses découvertes sur celles du créole Sebastián López Ruiz - il se voit confier par le vice-roi Caballero y Góngora le soin d'établir un plan pour l'exploitation productive de cette nouvelle manne économique ; plan qu'il présente en 1787 sous le titre du *Real proyecto del estanco de la quina y sus establecimientos* et qui préconise la création d'un monopole impérial directement inspiré du modèle hollandais d'exploitation de la canelle. Même si le projet de centralisation de l'exploitation et de la commercialisation de l'écorce de l'arbre à quina fut abandonné dès 1790 au profit de sa libre commercialisation, il n'en reste pas moins que les efforts qu'il aura déployé pour fomentier le commerce de la quina eurent un impact réel sur la politique commerciale du vice-royaume: les quelques 4.250. 000 livres d'écorce qui furent extraites des montagnes de la Nouvelle-Grenade entre 1801 et 1806 financèrent en effet la reproduction du pouvoir colonial pendant les dernières années du vice royaume.⁶³

Cet exemple rend manifeste la relation dialectique qui lie l'espace du savoir et le domaine politico-économique : une fois visibilisées par le discours qui les recueille, les plantes deviennent des spécimens que l'on peut déterritorialiser puis réordonner dans l'espace discursif du *Catalogue* ; ainsi réagencées, elles deviennent des biens, des marchandises que l'on peut manipuler à volonté pour recomposer l'espace physique et le plier aux exigences de l'économie coloniale.⁶⁴ Comme le formule explicitement Jill Cassid dans son ouvrage *Sowing Empire* - qui explore les liens entre l'imaginaire colonial et la botanique - les spécimens deviennent des marchandises définies, non plus tant par leurs valeurs d'usage que par leurs valeurs d'échange :

Plant specimens were commodities at the centre of global navigation and imperial

⁶² José Celestino Mutis, "El Arcano de la Quina revelado a beneficio de la humanidad", *Papel Periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá*, Núm. 91, viernes 24 de mayo de 1793, edición conmemorativa del segundo centenario de la Biblioteca nacional de Colombia, Banco de la república, Bogotá, 1978, t.3, p. 302.

⁶³ Gonzálo Hernández de Alba, *op. cit.*, <http://www.lablaa.org/blaavirtual/ciencias/quinas/epilogo.doc>

pillaging as well as colonial trade for both the riches and the symbolic power that successful transfer, reclamation, and reproduction promised.⁶⁵

Ainsi, accumulation des connaissances, expansion mercantile et réorganisation productiviste de l'espace physique sont autant de moments d'un même projet colonial conçu à l'échelle globale.

Reste qu'en raison même de leur stricte imbrication – et de l'accoutance croissante tout au long du siècle entre les sciences de la nature et les pouvoirs coloniaux - les espaces du savoir et du pouvoir sont plus souvent maintenus stratégiquement séparés dans les récits produits par les expéditions savantes : comme l'a montré Mary Louise Pratt, la narration scientifique se fait toujours en des termes qui nient et assurent simultanément les processus d'appropriations de l'espace. Cette « fiction impériale de l'innocence », parce qu'elle a sans cesse besoin d'être répétée par le recours à l'euphémisation et à la dénégation rhétorique, constitue l'une des stratégies discursives les plus récurrentes du récit de voyage scientifique. Le refoulement de la violence à la fois symbolique et réelle produite par la subsumation intégrale du monde à l'ordre du tableau se manifeste à un double niveau dans les relations historiques : au niveau de l'énonciation, par l'élaboration d'un dispositif de parole naturalisé et naturalisant projetant un *ethos* de la neutralité ; au niveau de l'énoncé, par la mise en scène d'un sujet bienveillant dont la seule activité semble

⁶⁴ Selon Marie-Noëlle Bourguet, « en France, depuis 1719, le jardin apothicaire de Nantes est placé sous la dépendance du jardin royal de Paris, afin d'être « un entrepôt et un séminaire (...) pour l'entretien et la culture des plantes de pays étranger » ; ceux de Rochefort et de La Rochelle jouent aussi un rôle d'annexes océanes, spécifiquement chargées de la transplantation des végétaux exotiques. Dès cette époque, le jardin du roi sert de relais dans les échanges botaniques d'une région à l'autre du monde : à partir d'un unique pied de caféier, importé depuis l'Indonésie par Amsterdam et cultivé dans une serre du jardin, construite tout exprès en 1714, Antoine de Jussieu introduit le café à la Martinique, aux Antilles, dans toutes les colonies françaises. À l'île de France, Pierre Poivre s'applique à naturaliser dans le Jardin des Pamplemousses des épices en provenance des Moluques. » Cette manipulation déterritorialisante du vivant n'est du reste pas une spécialité du pouvoir colonial français : « En Nouvelle-Espagne, le jardin botanique de Mexico a pour mission d'acclimater les espèces européennes et de préparer la transplantation des plantes indigènes. » Marie Noëlle Bourguet, article « les explorateurs », dans : Michel Voyelle (dir.) *L'homme des Lumières*, Seuil, Paris, 1996, p. 336-337.

⁶⁵ Jill H. Cassid, *Sowing Empire, Landscape and colonisation*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2005, p. 33.

être l'observation minutieuse et pacifique d'un environnement spontanément « offert » à son regard. En installant ainsi l'activité scientifique dans l'ordre des choses, comme s'il ne s'agissait que d'une simple activité épistémique d'aperception du monde qui laisserait les choses en l'état, ce discours naturalise le travail d'appropriation coloniale de l'espace que ce regard anticipe. D'après Mary Louise Pratt, ce qui émerge déjà de cette vision d'une expansion euphémisée, c'est le phantasme collectif et contradictoire d'une Europe se rêvant toute à la fois hégémonique – elle a pour ambition de faire du monde une construction européenne - et innocente :

The exact description of everything operated as a rich multifaced mirror onto which Europe could project itself as an expanding planetary process minus the competition, exploitation, and violence being carried out by commercial and political expansion and colonial domination.⁶⁶

À la fin du 18^e siècle le grand recouvrement des êtres et des choses et leur transcription dans un *discours du catalogue* semble arriver à son terme : prélevés, sémantisés, patiemment assemblés et mis en place dans de vastes archives de textes, de catalogues, d'artefacts puis physiquement transférés d'un bout à l'autre de la planète, ils sont devenus, comme le discours qui les mobilise et les rend opérationnels, infiniment disponibles pour l'Europe impériale des savants et des marchands.

C'est à l'issue de ce que nous pourrions appeler cette sorte « d'accumulation primitive » des savoirs que les voyageurs savants vont entamer une reterritorialisation symbolique des savoirs accumulés et mettre en place l'annexion symbolique des espaces du monde. L'espace, en tant que lieu du déploiement des formes mais aussi des flux, va en effet devenir à la fin du 18^e siècle le centre des préoccupations des voyageurs scientifiques et des appareils institutionnels qui les mandatent : l'idéal ne sera dès lors plus aux observations ponctuelles, à l'extraction des formes singulières, mais à la préhension d'une configuration générale des espaces maintenant compris comme « milieux », c'est-à-dire comme des champs de forces et de circulations multiples. On passerait ainsi, selon la distinction sémantique qu'établit Paul Carter, d'un processus de « découverte » de l'espace

⁶⁶ Mary Louise Pratt, *op .cit.*, p. 34.

lié à ce que l'on pourrait appeler une « culture du spécimen », à un processus « d'exploration » qui vise à appréhender les qualités propres du territoire :

While discovery rests on the assumption of a world of facts waiting to be found, collected and classified, a world in which the neutral observer is not implicated, exploration lays stress on the observer's active engagement with his environment: it recognizes phenomena as offspring of his intention to explore.⁶⁷

Cette mutation épistémologique va impliquer de nouvelles procédures de représentation aptes à rendre cette nouvelle « couverture » du terrain. Si ces procédures varient selon les corps de spécialistes embarqués, elles vont toutes contribuer à l'élaboration de représentations textuelles ou picturales « paysageantes » de l'espace où les savoirs convoqués sont censés participer de sa saisie globale.

L'Amérique tropicale ne fera pas exception : sa mise en paysage sera en grande partie l'œuvre de Alexandre de Humboldt, ce « héros de la connaissance » devenu l'une des figures centrales de la mythologie impériale européenne. Comme l'énonce Antonello Gerbi, en reprenant d'ailleurs à son compte le discours doxique du désintéressement impérial : « *Sin cometer ninguna injusticia con sus innumerables predecesores, desde Oviedo hasta La Condamine, puede decirse que con Humboldt el pensamiento de Occidente completa por fin la pacífica conquista y anexa idealmente a su mundo, esas regiones que hasta entonces casi sólo habían sido objeto de curiosidad, de estupor o de mofa.* »⁶⁸

⁶⁷ Paul Carter, *The road to botany bay: an essay in spatial history*, Faber and Faber, London/Boston, 1987, p. 25.

⁶⁸ Antonello Gerbi, *La disputa del Nuevo Mundo. Historia de una polémica 1750-1900*, Fondo de Cultura Económica, México, 1993, p. 512.

1.2. L'archétexte paysager de Alexandre de Humboldt

Casi se podría decir que Humboldt no viajó por las Américas, sino que las islas, las selvas, las montañas y los ríos viajaron por él.

Antonio Benitez Rojo, *La isla que se repite*

1.2.1. «Naturalisme romantique» et mise en paysage des espaces périphériques

On a coutume de dire que la pratique du voyage savant connaît un profond bouleversement autour des années 1760. On passerait ainsi d'une pratique individuelle de ce type de voyage à une pratique collective, celle qu'inaugurent les grandes expéditions dans les mers du sud, organisées et financées par les États européens les plus puissants. Bien que ce modèle soit construit sur une périodisation quelque peu rigide et qu'il mette l'accent sur le seul aspect matériel du voyage savant, il n'en reste pas moins vrai qu'une véritable rupture s'opère à la fin du siècle.⁶⁹ À notre sens, cette rupture concerne autant les modalités opérationnelles des expédition que les pratiques représentationnelles de l'espace qu'elles mettent en place. Comme cela a souvent été souligné⁷⁰, il est incontestable que de

⁶⁹ Cette périodisation fait d'une part l'impasse sur les expéditions officielles de La Condamine et Maupertuis qui débutent respectivement en 1735 et 1736 ou encore sur l'expédition « *de límites al Orinoco* », à laquelle participe le linnéen Peher Löffling, lancée par la Couronne espagnole en 1754. Elle ignore d'autre part le voyage auto-financé de Humboldt dans Amérique espagnole qui débute en 1799.

⁷⁰ On pourra lire à cet effet, dans une perspective mêlant épistémologie des sciences et analyse des représentations picturales des « espaces périphériques », l'ouvrage fondamental de Barbara Stafford, *Voyage into substance, the illustrated, art, science, nature and illustrated voyage account 1760-1840* (op.cit.) ou encore le récent ouvrage collectif récent dirigé par Felix Driver et Luciana Martins : *Tropical visions in an age of empire* (The University of Chicago Press, 2005).

nouvelles technologies discursives élaborées à la croisée du scientifique et de l'esthétique émergent au cours de cette période dans les représentations textuelles et picturales des espaces périphériques.⁷¹ Ainsi, selon Jens Andermann, les récits catalogaux de saisie du monde vont progressivement adopter certains des protocoles du récit de voyage "sentimental" et s'ouvrir à ce qu'il nomme le "naturalisme romantique" :

Las dos formas de relatar en narrativas de viaje esa nueva toma de posesión del planeta (...) serían el informe científico – género más directamente ligado al ejercicio del poder colonial por su tendencia al relevantamiento y a la clasificación – y el viajero sentimental – expresión individualista de la "empresa libre" (...); articulaciones complementarias de un mismo relato dominador que eventualmente se iba a fundir en el naturalismo romántico.⁷²

Si cette mutation est plus qu'ailleurs manifeste dans l'oeuvre paradigmatique du savant prussien Alexandre de Humboldt – en raison notamment du retour théorique systématique dont elle fait l'objet -, elle ne lui est pas exclusive : ces nouveaux dispositifs de représentation sont en effet aussi à l'œuvre dans les relations de voyage de naturalistes comme Louis-Antoine Bougainville, Georg Forster ou encore dans le travail iconographique des peintres naturalistes embarqués dans les grandes expéditions scientifiques comme William Hodges, John Webber, Gaspard Duché de Vancy ou encore Jacques-Gérard Milbert.⁷³ Dans tous les cas, l'enjeu semble être le suivant : représenter les espaces explorés non plus comme une succession d'éléments saillants qu'il appartiendrait

⁷¹ Sans approfondir les liens qui unissent l'esthétique et le scientifique dans des champs disciplinaires qui ne sont au demeurant pas encore autonomes, rappelons simplement que ce n'est que très récemment que la géographie nie le fondement épistémologique commun entre certaines de ses « pratiques » représentationnelles de l'espace et celles qui se sont élaborées dans le cadre de la peinture et de la littérature. Comme l'a souligné le géographe Denis E. Cosgrove dans *Social formations and symbolic landscape* : « *Geographical studies of landscape until very recently denied the existence of common ground between the object of their investigations and the sensibility implied by the artistic usage of landscape. In fact there are intimately connected both historically and in terms of a common way of appropriating the world through the objectivity accorded to the faculty of sight and its related technique of pictorial representation* ». Denis E. Cosgrove, *Social formation and symbolic landscape*, the University of Wisconsin Press, 1998, p. 9.

⁷² Jens Andermann, *Mapas del poder, una arqueología literaria del espacio argentino*, Beatriz Viterbo editora, Rosario, 2000, p. 107.

d'extraire et d'ordonner dans l'espace discursif du catalogue mais par le biais de visions paysagères englobantes capables de donner à voir sensiblement l'ensemble des phénomènes qui s'y déploient.

Pour déterminer les fondements de ce renouvellement des pratiques discursives, il nous paraît utile de le mettre en rapport avec la théorie foucauldienne des mutations épistémiques. Pour Michel Foucault le champ du savoir est à la fin du 18^{ème} siècle à nouveau traversé par l'une de ces brusques ruptures « archéologiques » qui annoncent l'émergence d'un nouvel *épistémè* :

L'espace général du savoir n'est plus celui des identités et des différences, celui des ordres non quantitatifs, celui d'une caractérisation universelle, d'une taxinomie générale, d'une *mathesis* du non-mesurable, mais un espace fait d'organisations, c'est-à-dire de rapports internes entre des éléments dont l'ensemble assume une fonction.⁷⁴

Quelles que soient les causes de cette brusque rupture dans l'ordre du savoir, elle se manifeste précocement dans le champ spécifique des sciences de la nature. À la fin du 18^e siècle, ce que la science cherche à appréhender dans l'ordre du monde a en effet brutalement changé : dorénavant, elle ne vise plus tant l'étalement visuel et logique de l'existant que la saisie des rapports, des flux et des échanges qui, dans l'économie interne de la nature, forment des « organisations ». « *L'histoire naturelle* – affirme ainsi l'historien des représentations Alain Corbin - *abandonnant le monopole de la visée taxinomique, cesse (...) d'être simple inventaire.* »⁷⁵

C'est à l'aune de cette mutation fondamentale de l'*épistémè* qu'il faut analyser le débat qui, à partir de la seconde moitié du siècle, oppose tenants du fixisme et tenant du

⁷³ Georg Forster publie en 1778 sa relation du second voyage de Cook sous le titre de *Observations made during a voyage round the world*. Cet ouvrage, notamment en raison de l'attention toute particulière qu'il prête à la description des *espaces*, influença considérablement l'œuvre de Humboldt. C'est en tout cas la thèse que défend Suzan Cannon, dans son ouvrage classique sur la science humboldtienne, *Science in culture* : « *Forster's scepticism with regard to the claims of sense-empiricism, his interest in geographical description (...) provided a significant model for Humboldt.* » Suzan Cannon, *Science in culture : the early Victorian period*, Science History publications, New York, 1978, p. 212.

⁷⁴ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 230.

⁷⁵ Alain Corbin, *Le territoire du vide, L'occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Aubier, Paris, 1988, p. 126.

continuisme biologique. Sans développer ici les termes d'une discussion qui déborde largement notre propos, il paraît clair que ce qui se joue dans ce débat, c'est la capacité des systèmes hérités du discours linnéen à représenter le monde. L'œuvre de Buffon – et en particulier les 3 premiers volumes de son *Histoire naturelle, générale et particulière* publiés en 1749 – témoigne précocement de cette nouvelle approche de la connaissance de la nature : pour le savant français, rendre compte de la nature ne peut plus signifier l'ordonnement des êtres et des choses dans des séries taxinomiques, mais l'élaboration de « *grandes vues* » aptes à rendre compte de l'économie générale des phénomènes en tant qu'ils se déploient dans l'espace :

Les détails des faits singuliers de la vie et des mœurs des animaux ou de la culture ou de la végétation des plantes appartiennent peut-être moins à l'histoire naturelle que les résultats généraux des observations sur les différences de matières qui composent le globe terrestre, sur les éminences, les profondeurs et les inégalités de sa forme, sur les mouvements des mers, sur la direction des montagnes, sur la position des carrières, sur la rapidité et les effets des courants de la mer, etc. Ceci est la nature en grand, et ce sont là ses principales opérations ; elles influent sur toutes les autres, et la théorie de ces effets est une première science, de laquelle dépend l'intelligence des phénomènes particuliers, aussi bien que la connaissance exacte des phénomènes terrestres.⁷⁶

Si dans ce que nous appelons le discours du catalogue, le monde était une structure horizontale où chaque forme venait trouver une position et un nom conforme à la logique universelle, dans le discours sur la nature qui émerge à partir de la seconde moitié du 18^e siècle, le monde est conçu comme système relationnel où les formes ne s'alignent plus « naturellement » le long du discours, mais possèdent aussi un lieu, un temps et des connexions propres. Aussi, l'horizon épistémique de la formation discursive émergente ne vise-t-il plus simplement le recouvrement du monde par la nappe universelle de la taxinomie mais l'appréhension intégrale des relations qui détermine l'unité, la continuité et la mobilité des phénomènes naturels. « Le savoir – affirme Foucault – n'est plus

⁷⁶ Georges-Louis Leclerc Buffon, *Histoire naturelle, second discours, Histoire et Théorie de la Terre*, 1749, cité par G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 338.

conditionné sur le mode du tableau, mais sur celui de la série, de l'enchaînement et du devenir. »⁷⁷ Nous dirons qu'au projet totalisant du *Catalogue*, succède ainsi le projet d'une *vision intégrale* ayant pour enjeu la saisie de la nature dans sa dimension à la fois synchronique et diachronique ; une *vision* qui, en représentant non plus seulement la *natura naturata* mais la *natura naturans*, aurait vocation à « rapporter le visible à l'invisible, comme sa raison profonde, puis remonter de cette secrète architecture vers les signes manifestes qui en sont donnés à la surface des corps. »⁷⁸

Ainsi, la « rupture de l'espace taxinomique » impose aux grandes entreprises savantes chargées du « ratissage » du monde un profond renouvellement de leurs protocoles de représentation. La restructuration du champ du connaissable est en effet indissociable d'une reconfiguration du champ des « visibilitées » : l'espace n'apparaît plus comme un plan neutre, transparent, sur lequel viendraient se détacher des formes isolées ; il est devenu un « milieu » qui possède des qualités intrinsèques et qui interagit avec les êtres qui s'y déploient.⁷⁹ Or, si le régime de représentation « catalogal » permettait de « mobiliser » et de déplacer des singularités, il se révèle absolument inadéquat pour prendre en charge et « mobiliser » ce qui est devenu un champ relationnel qui possède ses propres lois internes.

C'est ici qu'intervient le discours du paysage : nous croyons en effet que son intégration dans l'arsenal des dispositifs de saisie du monde constitue l'une des réponses apportées par les savants voyageurs au défi posé par cette reconfiguration du champ du visible. L'activité d'instauration du paysage permet en effet d'envisager les éléments constitutifs de la représentation spatiale comme des parties qui n'acquièrent leur détermination qu'en fonction du « tout ». Dans le paysage, les parties constituantes de la totalité sont saisies comme des entités traversées par une histoire spécifique. Aussi n'apparaissent-elles plus comme des singularités mais comme des « choses-processus », des événements, qui forment alors la trame d'une histoire qui les relie et les intègre dans le « tout » du paysage. Le paysage, c'est l'image sensible de l'espace devenu « milieu », une

⁷⁷ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, op. cit., p. 274.

⁷⁸ idem, p. 242.

⁷⁹ Nous empruntons la notion de « milieu » à Michel Foucault qui le définit comme un « champs relationnel de forces ». Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population*, op. cit., p. 23.

entité insécable conçue comme totalité dynamique. Il permet donc d'appréhender l'espace à la fois comme objet structural – c'est-à-dire pris dans une structure synchronique – et comme objet historique. Plus concrètement, on peut considérer, en nous référant aux catégories forgées par Bruno Latour, que la vision paysagère permet aux expéditions savantes de convertir un ordre *a priori* intransportable et immontrable en un « mobile » pouvant être déplacé vers les centres européens de production du savoir.

Précisons ici que si nous utilisons le terme de *vision*, c'est que le paysage des savants, dans sa prétention à rendre la totalité depuis une instance subjective particulière, s'inscrit dans le schème esthétique romantique de l'appréhension par l'intuition sensible. Dans *Naissance de la clinique*, Foucault a ainsi montré que le passage des Lumières au 19^e siècle est marqué par le « basculement » de la représentation du côté du sujet : « *l'œil – note-t-il – devient le dépositaire et la source de clarté* ». ⁸⁰ Dès lors, les choses « *s'annoncent toujours partiellement à une subjectivité, à une conscience, à l'effort singulier d'une connaissance* ». ⁸¹ Si dans le discours du catalogue le « tout » est donné hors du sujet connaisseur, le discours du paysage prend sa source dans le travail particulier d'une instance subjective centrale qui se donne pour tâche de saisir par son seul regard un objet qui possède des déterminations propres et déborde l'espace du tableau.

Il serait toutefois artificiel de présenter le *Paysage* et le *Catalogue* comme des dispositifs discursifs exclusifs : l'activité d'instauration du paysage se fonde non seulement sur les procédures descriptives mises en place par le discours du *Catalogue* – en assumant notamment le primat absolu de la visualité et du mode descriptif comme outil d'appréhension du monde – mais aussi sur le prélèvement ou la déterritorialisation des données que ce discours aura préalablement accompli ; elles ont en effet précisément pour fonction de « reterritorialiser » le savoir accumulé au sein d'une représentation panoptique capable de donner à voir les formes et les flux, le visible et l'invisible.

Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, l'émergence d'une nouvelle perception de l'espace implique inséparablement son incorporation à de nouvelles formes de rationalité politique et économique. La vision de l'espace comme « milieu », c'est-à-dire

⁸⁰ Michel Foucault, *Naissance de la clinique, une archéologie du regard médical*, Presses Universitaires de France, Paris, 1963, p. IX.

⁸¹ Michel Foucault, *Les mots et les choses, op. cit.*, p. 252.

comme champ relationnel de forces, et l'apparition de la vision paysagère comme dispositif de sa saisie dans les récits de voyage savants, ne font pas exception : nous nous proposons maintenant de montrer qu'elles sont partie intégrantes de la nouvelle phase d'expansion européenne qui, avec notamment l'exploration des mers du sud, provoque une mutation de l'imaginaire global vers la fin du 18^e siècle.⁸²

1.2.2. Expéditions savantes et représentations impériales de l'espace

De manière quelque peu provocante, l'historien de l'art W.J.T Mitchell a signalé la relation de stricte contemporanéité qui unit l'émergence du paysage comme mode de représentation hégémonique des espaces « périphériques » et la constitution des grands empires coloniaux. Si elle ne doit pas conduire à établir une relation mécanique, cette concomitance temporelle pose tout au moins la possibilité d'une relation de connivence idéologique entre la représentation paysagère et l'impérialisme :

Is it possible that landscape, understood as the historical “invention” of a new visual/pictorial medium, is integrally connected with imperialism? (...) At a minimum we need to explore the possibility that the representation of landscape is not only a matter of internal politics and national or class ideology but also an international, global phenomenon, intimately bound up with discourses of imperialism.⁸³

⁸² Walter R. Mignolo considère que cette période, pendant laquelle se met en place une nouvelle configuration du champ des forces impériales, marque, après la colonisation espagnole de l'Amérique, le deuxième stade de la modernité/colonialité européenne : « *Orientalism coincided with the second stage of modernity as an interimperial transformation of capitalism and the modern/colonial world system and of modernity/coloniality* » Walter R. Mignolo, *Local Histories/Global designs. Coloniality, subaltern knowledges and border thinking*. Princeton University press, 2000, p. 55.

⁸³ W.J.T. Mitchell, *Landscape and power*, The University of Chicago Press. Chicago, 2002, p. 9.

En mettant en relation paysage et impérialisme, termes qui peuvent apparaître de prime abord sinon exclusifs tout au moins contradictoires, W.J.T. Mitchell émet l'hypothèse heuristique que le discours paysager puisse non seulement constituer, comme nous l'avons affirmé, un dispositif de saisie du monde (et avant tout des espaces « périphériques ») mais aussi une forme symbolique traduisant l'émergence d'un nouveau rapport proprement « impérial » au savoir/pouvoir sur le monde.

Il convient à ce stade, afin d'éviter toute confusion, de définir ce qu'il nous faut entendre par *impérialisme* et, ce, d'autant plus que notre étude des représentations textuelles du paysage s'applique à une région du monde qui ne connaîtra plus de processus de colonisation - entendu comme conquête physique de l'espace et des corps par un élément exogène au territoire - après les indépendances.⁸⁴ Tout en reprenant la définition « classique » marxiste qui décrit l'impérialisme informel comme le processus historique d'expansion globale du capital et des modes de production capitaliste, nous comprendrons cette notion dans une acceptation élargie, c'est-à-dire comme un ensemble des pratiques économiques, politiques mais aussi symboliques à l'intérieur ou en dehors des structures de l'État colonial qui constituent l'ossature du système de domination global que met en place l'Occident à partir de la seconde moitié du 18^e siècle. L'impérialisme se constitue donc à la fois comme une configuration historique spécifique et un système idéologique global qui institue une relation de domination et de dépendance entre une Europe se percevant comme centre absolu et des régions assignées à une forme de dépendance satellitaire.

Comme l'a très justement montré Mitchell, le projet impérial, en particulier dans sa version informelle, est un dispositif expansif complexe qui mobilise toute une série de pratiques concrètes et symboliques. Comme tout système idéologique possédant une visée hégémonique, il façonne la « réalité » et naturalise une conception du monde particulière. Il ne se limite dès lors pas à l'acquisition violente de territoires, ni même à une domination politique ou économique. Il englobe également tout un ensemble de montages mentaux, de représentations et de formes symboliques qui lui servent d'infrastructure idéologique :

⁸⁴ Edward W. Saïd considère que le colonialisme constitue l'articulation spécifique de l'impérialisme – un processus plus constant – avec l'invasion et l'occupation d'un territoire. Edward W. Saïd, *Culture and imperialism*, Chatto and Windus, Londres, 1993, p. 8.

Imperialism is clearly not a simple, single, or homogeneous phenomenon but the name of a complex system of cultural, political and economic expansion and domination that varies with the specificity of places, peoples, and historical moments (...) It is a process conducted simultaneously at concrete levels of violence, expropriation, collaboration, and coercion, and at a variety of symbolic or representational levels whose relation to the concrete is rarely mimetic and transparent.⁸⁵

Un certain type de représentation paysagère viendrait donc s'inscrire, si l'on souscrit à l'hypothèse citée plus haut, dans ce qu'il convient d'appeler plus globalement non pas un discours impérialiste – le paysage ne déclare pas en général sa relation avec l'idéologie impériale – mais un discours impérial, entendu comme le système discursif hégémonique qui reproduit et dissémine une vision du monde fondée sur une dichotomie structurante centre/périphérie et ancrée dans des rapports de domination économiques et politiques concrets.

Or, il semble bien que le recours au discours paysager tend effectivement à se systématiser dans les récits de voyage scientifiques précisément au moment où l'Europe impériale prétend, à l'issue du processus d'ordonnement et de resémantisation décrit plus haut, penser le monde dans sa totalité et le réorganiser dans sa globalité. À cet égard, il peut être utile de rappeler que les grandes expéditions scientifiques dans les mers du Sud de la seconde moitié du 18^e siècle, qui vont non seulement collecter une grande masse de données sous la forme de mesures en tout genre mais aussi produire des représentations paysagères des zones de contact, sont organisées par les états européens dans le cadre d'une véritable course pour la reconnaissance et la prise de possession, dans une région jusqu'à là considérée par l'empire espagnol comme sa chasse gardée, d'un hypothétique continent austral.

Même si les choses n'apparaissent pas aussi clairement dans le cas de l'Amérique puisqu'elle sera soumise à un impérialisme informel, elle n'échappe toutefois pas non plus à ce processus de réorganisation impériale des échanges, des forces et des représentations. Ainsi, même si Alexandre de Humboldt organise son expédition américaine sans l'appui

⁸⁵ W.J.T. Mitchell, *op .cit.*, p. 9.

financier direct des appareils institutionnels, il accomplit son travail promothéen de textualisation du continent américain (30 volumes qui combinent catalogues, paysages, tableaux, récits de voyage, mesures en tout genre, etc. dont la publication s'échelonne de 1805 à 1839) au moment où l'érosion du pouvoir de Madrid et les luttes pour l'indépendance promettent aux puissances européennes émergentes une ouverture imminente du continent à leurs intérêts économiques. On ne peut guère comprendre l'extraordinaire accueil qui fut réservé à l'œuvre du savant prussien, pas plus que le fantastique réseau de savants, de bureaucrates et d'officiers coloniaux qu'il parvint à mobiliser pour la « cause » de son grand œuvre en France et en Angleterre, si l'on fait fi de l'élan impérial qui s'empare alors de ces États.

Il suffit de consulter l'imposant appareil de notes qu'intègrent les éditions successives de son *Ansichten der natur (Tableaux de la nature)* ou de son œuvre testamentaire, *Cosmos*, pour s'en persuader : Humboldt y intègre ainsi les mesures et le travail descriptif de Darwin, Fitz Roy, Charles Frémont, le lieutenant Albert et Francis Beaufort parmi tant d'autres. Rappelons aussi que Humboldt parvint, à son retour d'Amérique, à s'attacher à la collaboration des plus grands savants et des plus prestigieuses institutions scientifiques de Paris : Laplace, Cuvier, Berthollet, Biot, Arago, Delambre, Gay-Lussac mais aussi le bureau des longitudes à l'École Polytechnique, le Jardin des Plantes, l'Observatoire, l'Institut de France et le Musée du Louvre.⁸⁶ La liste de ses collaborateurs est bien entendu beaucoup plus importante : le volume considérable de sa correspondance – il écrit plus de 50 000 lettres - suggère l'importance et la complexité des réseaux dans lesquels s'inscrit son œuvre. Dans une lettre au botaniste Wildenow, Humboldt laisse ainsi entrevoir l'étendue des réseaux transnationaux et transdisciplinaires sur lesquels ils pouvaient compter ; après confirmation de l'envoi des collections botaniques à Sir John Fraser, le célèbre botaniste de Londres, il écrit:

Si je devais mourir, Delambre éditera mes manuscrits astronomiques, W. Scheerer, les manuscrits physiques et chimiques, Freiesleben ou Buch mes travaux géognostiques, Blumenach, ceux qui traitent de la zoologie, et toi mon cher (je

⁸⁶ À ce sujet, lire : *Michael Dettelbach*, « Global physics and aesthetic empire : Humboldt's physical portrait of the tropics », dans : David Philip Miller, Peter Hanns Reill (dir.), *Visions of empire, Voyage, botany and representation of nature*, Cambridge University Press, 1996, p. 258-292.

l'espère au moins), mes études botaniques (...)»⁸⁷

Rappelons par ailleurs la quasi-simultanéité entre le voyage de Humboldt en Amérique (1799-1804) et l'expédition scientifique qui emmena une série de savants français en Égypte à la suite des armées de Bonaparte (1798-1801). Au-delà de leur stricte contemporanéité, il paraît difficile de nier les similitudes – judicieusement analysées par Jean-Marc Drouin⁸⁸ – entre l'œuvre du savant prussien et la monumentale *Description de l'Égypte* (22 volumes publiés de 1807 à 1822). Si, bien entendu, l'œuvre du savant prussien s'en démarque par certains aspects essentiels – notamment le fait qu'elle ne prolonge pas une conquête militaire – elle s'inscrit cependant très clairement dans une même formation discursive qui prétend à l'épuisement sémiologique de l'Autre et à sa fixation définitive. Dit autrement, ces deux entreprises gigantesques constituent à la fois des annexions textuelles « totalisantes » des espaces explorés et des avant-gardes textuelles du grand processus d'appropriation coloniale imminent. Comme l'a très justement rappelé Michael Dettelbach, *l'opus americanorum*, avec ses minutieuses représentations de l'espace américain et sa prétention à la textualisation intégrale de l'objet, ouvre la voie à une grande vague de projets spéculatifs caractéristiques du capitalisme informel qui, pendant la première moitié du 19^e siècle, vont drainer vers l'Amérique capitaux et voyageurs européens :

Humboldt's natural philosophical projects both rode and fed the wave of speculative projects that bore European capital and travellers to Spanish America in increasing numbers in the first decades of the century (...) Humboldt's political essays on Mexico and Cuba, meticulous and voluminous compendia of statistics culled from colonial archives and informants, his improved maps, his survey of possible sites for a trans-isthmus canal, attracted the interest of British and French investors, eager to exploit abandoned mines and new markets.⁸⁹

⁸⁷ Alexandre de Humboldt, « Lettre à Wildenow », La Havane, 1801, dans : *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt* (1798-1807), E. Guilmoto Editeur, 1905, p. 108-109.

⁸⁸ Jean-Marc Drouin, « Analogies et contrastes », dans : *História, ciências, saúde*, vol. VIII, p. 840-845.

⁸⁹ Michael Dettelbach, « Humboldtian science », dans : *Cultures of Natural History*, op. cit., p. 301.

1.2.3. La reterritorialisation impériale des savoirs

Si l'on consent à admettre qu'un certain type de discours paysager s'inscrit effectivement dans le sillage d'une réorganisation impériale du monde, il nous reste à préciser la nature de ce rapport. Quelles sont les fonctions du paysage au sein du corps de discours généré par l'impérialisme européen? Deux niveaux d'analyse, étroitement liés, nous semblent ici pertinents : d'une part, au niveau épistémique, le discours paysager qui s'élabore aux frontières des empires se présente comme la projection fantasmée d'une vision spécifiquement impériale des rapports entre l'Occident et le reste du monde. Ce que nous appellerons le *paysage impérial* - pour le distinguer du discours du *pittoresque* comme mode de représentation des espaces ruraux européens⁹⁰ - se construit en effet à la fois autour d'une relation sujet/objet et autour d'une relation centre/périphérie spécifique. À un niveau plus concret, nous verrons qu'il reflète aussi, dans le cadre de la grande réorganisation impériale qui se met en place à partir de la seconde moitié du 18^e siècle, un intérêt renouvelé et non dénué d'implications coloniales pour la matérialité concrète des espaces « périphériques ».

Voyons donc tout d'abord en quoi le discours paysager élaboré par les savants voyageurs s'inscrit-il dans une matrice épistémique spécifiquement impériale. Dans une étude éclairante, Thomas Richards a signalé l'existence d'une homologie structurelle entre la fiction culturelle totalisante qui permet aux empires de se constituer comme tels au cours du 19^e siècle et l'émergence des nouvelles préoccupations dans lesquelles vient s'inscrire la représentation paysagère :

Comprehensive knowledge was the sense that knowledge was singular and not plural,

⁹⁰ Dans *The Country and the city* Raymond Williams a montré que la construction du paysage pastoral en Angleterre à la fin du 18^e et au 19^e siècle, constitue une réponse critique, idéaliste et nostalgique, au capitalisme et aux différents processus sociaux qu'il déclenche. Le pittoresque implique ainsi la mystification d'une économie morale où le travail disparaîtrait sans pour autant remettre en cause les structures de la domination sociale. La vision paysagère paradigmatique du pittoresque sera ainsi celle du propriétaire de « cottage » estival. Raymond Williams, *The Country and the city*, Oxford University Press, 1973, p. 47.

complete and not partial, global and not local, that all knowledge would ultimately turn out to be concordant in one great system of knowledge. This system-building impulse was the imperial archive's great inheritance from a philosophical tradition that posited a universal and essential form of knowledge, the tradition of Leibniz and Kant and Von Humboldt (...).⁹¹

Il s'agit là, selon Thomas Richards, de la fiction impériale fondamentale. Sans cet horizon d'un contrôle épistémique global, autrement dit sans la conception d'une stricte relation d'équivalence entre le savoir et le pouvoir, la notion même d'empire reste impensable. Cette vision d'un savoir intégral reconstruit le monde comme un système organisé et dynamique dont la connaissance des lois et des régularités doit permettre, depuis un centre unique où viendrait se nouer la totalité des savoirs, d'en *surveiller* les forces en activité, les flux et les circulations. Dans une perspective comparable, W. J. T. Mitchell affirme pour sa part que l'impérialisme, en tant que système de représentation du monde, « *generally poses itself as a magisterial and objective viewpoint in which objects of all sorts are catalogued, preserved and arranged in rational order (...)* ». ⁹² Ainsi, la vision impériale, avec sa disposition centre/périphérie et sa prétention à la subsumation visuelle intégrale depuis un point central aveugle, viendrait s'inscrire dans une matrice épistémique prégnante que les lecteurs familiers de *Surveiller et punir* de Michel Foucault connaissent bien : le panoptique.

On voit bien en quoi le discours du paysage tel que nous l'avons défini plus haut peut constituer une forme symbolique « impériale » : articulé autour d'un sujet scopique central et unique, conçu comme le lieu d'une saisie synthétique d'un système organisé que nous avons défini comme « milieu », le paysage s'inscrit bel et bien dans la même matrice épistémique. On pourrait même dire qu'en tant qu'il est directement lié à la pratique du terrain, le paysage des savants constitue en quelque sorte le maillon élémentaire d'une vision impériale qui ambitionne de subsumer l'ensemble de ces visions dans ce que l'on pourrait définir comme une « vision macro-paysagère » englobante.

⁹¹ Thomas Richards, *The imperial archive, knowledge and the fantasy of empire*, Verso, London-New York, 1993, p. 7.

⁹² W. J. T. Mitchell, *What do pictures want? The lives and loves of images*, The University of Chicago Press, 2005, p. 147.

L'on comprend qu'une telle réorganisation du monde, dans la mesure où elle se construit autour d'un sujet central de la représentation, implique la production d'un sujet et d'un régime d'autorité spécifique : en l'occurrence, celui que Mary Louise Pratt a nommé le « *monarch-of-all-survey* ». ⁹³ Le paysage organise et « canalise » les espaces périphériques vers une instance subjective paradoxalement désincarnée et absolutisée se situant dans un rapport d'extériorité par rapport à son objet. Il confère à l'œil impérial qui préside la représentation une maîtrise épistémique absolue sur l'espace décrit. Aussi dirons-nous que le paysage que construisent les savants voyageurs au début du 19^e siècle, avec sa structure de préhension surplombante particulière, se constitue comme l'image esthétisée – et dès lors rendue innocente - du phantasme de la maîtrise impériale.

Nous l'avons signalé, l'émergence du paysage dans le champ des pratiques discursives savantes participe par ailleurs d'un regain d'intérêt pour l'espace géographique concret, et en particulier pour les territoires « périphériques ». Sans entrer dans les détails d'un phénomène historique aujourd'hui amplement documenté, il faut souligner qu'au cours du 19^e siècle, l'institutionnalisation disciplinaire de la géographie et son intronisation comme science impériale par excellence indiquent une rupture très nette avec le siècle précédent. ⁹⁴ Ainsi, selon Felix Driver, « *geographers were the essential midwives of European imperialism. They provided both the practical information necessary for overseas conquest and colonization and the intellectual justification for expansion through their increasingly elaborate « theoretical » writing on geo-politics and the impact of climatic and environmental factors of the evolution of different races* ». ⁹⁵ C'est donc désormais l'espace construit comme « milieu », c'est-à-dire comme champ de forces où se déploient des populations, des échanges, des flux et des processus, qui mobilise l'avant-garde de la science impériale. Alors que la *fiction du catalogue* était en effet liée à un

⁹³ Mary Louise Pratt, *op. cit.*, p. 205.

⁹⁴ Voir: Felix Driver, *Geography militant, Cultures of exploration and empire*, Blackwell Publishers, London, 1999 ; ou encore : Ann Godlewska (dir.), *Geography and Empire*, Blackwell Publishers, London, 1994.

⁹⁵ M. Bell, R. Bultin, M. Hefferman, *Geography and imperialism 1820-1940*, Manchester University Press, 1995, p. 6.

processus fétichiste de singularisation et marchandisation des êtres et des objets, le paysage impérial et la vision organique qu'il véhicule est pour sa part lié à l'émergence d'un imaginaire impérial, associé à de nouvelles formes de rationalités économiques, qui prétend pouvoir subsumer et manipuler les relations, les flux et les circulations qui organisent l'espace global.⁹⁶ Les signes qui structurent le paysage ont en effet souvent pour fonction d'articuler symboliquement les espaces décrits aux flux du système-monde capitaliste. Ainsi, comme nous aurons l'occasion de le voir, en s'attachant à la mise en valeur systématique de certains sémaphores paysagers, c'est souvent la potentielle connectabilité des espaces aux flux économiques globaux que cherche à « rendre » le paysage impérial. Si en Amérique, les rades sont décrites comme « belles » ou « amples », les fleuves « puissants », « navigables », les plaines « immenses et fertiles » c'est avant tout parce que ces espaces sont reconstruits comme étant imparablement voués à s'articuler *naturellement*, en tant que forces productives, à l'espace mercantile global. En réalité, comme le signale le géographe britannique Derek Gregory, la circulation d'une image globale du monde comme champ relationnel de flux constitue le prélude indispensable à la circulation des capitaux.⁹⁷

Le discours paysager naturalise, à travers l'esthétisation de certains « sémaphores » territoriaux et, conjointement, l'occultation de son caractère éminemment construit, l'avènement prochain et inéluctable d'un nouvel ordre spatial soumis aux impératifs de la « modernité » capitaliste. Cette nouvelle narration du territoire comme espace de productivité à venir est d'ailleurs favorisée par la structure même de la vision paysagère : articulée autour d'un point de vue, elle met en place un « horizon » qui comme l'a montré Michel Collot se présente aussi comme une métaphore du devenir historique.⁹⁸

⁹⁶ Il est intéressant de noter que ce thème de l'échange, de la circulation apparaît comme l'un des grands tropes « transdisciplinaires » de la fin du 18^e et du début du 19^e siècle. Il affleure en effet aussi bien dans le discours de l'économie, de l'hygiénisme social que celui de l'histoire naturelle. À ce sujet on pourra lire utilement : Yves Luginbuhl, « Nature, paysage environnement, obscurs objets du désir de totalité », dans : Marie-Claire Robic (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, p. 22-24.

⁹⁷ Derek Gregory, « postcolonialism and the production of nature », dans: Noël Castree et Bruce Braun (dir.), *Social nature, theory, practice, and politics*, Blackwell Publishers, Oxford, 2001, p. 93.

⁹⁸ Michel Collot, *L'horizon fabuleux*, vol.1, José Corti, 1988, p. 56.

1.2.4. Une vision panoptique de l'espace américain

S'il revient à Alexandre de Humboldt d'avoir mis en paysage une grande partie de « l'Amérique équinoxiale » – c'est-à-dire d'en avoir fait un territoire possible pour l'imaginaire européen du 19^e siècle- il lui revient aussi d'avoir fourni une vision intégrale de l'Amérique, construite à la croisée de la science et de l'esthétique, qui allait servir de modèle de préhension des espaces de frontière pour nombre de voyageurs, savants ou non, tout au long du 19^e siècle. Rappelons par exemple que Darwin, qui ne cacha jamais son admiration pour le savant prussien, emporta à bord du *Beagle* un exemplaire du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*. On pourrait aussi mentionner, à titre d'exemple, l'immense influence des descriptions de Humboldt sur les peintres naturalistes comme Johann Moritz Rugendas, Ferdinand Bellermann ou Eduard Hildebrand, tous par ailleurs soutenus et conseillés par le savant prussien.⁹⁹

Certes, les historiens de l'art et les historiens des sciences divergent quant à l'importance relative des composantes analytiques et esthétiques dans les représentations humboldtiennes de l'Amérique : les premiers mettent en avant le rôle prépondérant de la sensibilité – en arguant la prégnance du modèle paysager romantique – ; les seconds insistent sur le travail de mesure et de collecte prométhéen qui fonde cette mise en paysage du Nouveau Monde. Quoi qu'il en soit, tous s'accordent pour considérer que le projet humboldtien de représentation de l'espace américain, dans sa tentative de reconstruction panoptique du monde, fut fondateur et séminal : ce que Humboldt met en place au début du 19^e siècle, ce n'est pas en effet simplement une manière de représenter (et donc de voir) l'espace américain, mais quelque chose qui allait s'affirmer pendant plusieurs décennies, tant en Europe qu'en Amérique, comme la seule « vraie » manière de le représenter.

D'après l'historienne des sciences Suzan Cannon, ce que ce projet va laisser en

⁹⁹ Pour une étude détaillée de son influence sur les peintres naturalistes, on pourra lire: Claudio Greppi, «On the Spot: Travelling artists and the Iconographic Inventory of the world, 1769-1859», dans *Tropical Visions in a of Empire, op. cit.*, p. 23-42. On pourra lire aussi : Beatriz González Stephen, « La escuela de Humboldt : los pintores viajeros y la nueva concepción del paisaje», *Revista credencial Historia*, febrero 2000, n°122, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/revistas/credencial/febrero2000/122escuela.htm>

héritage, c'est une « vision topographique du monde, de ses organismes et de son histoire ». Le terme de vision est ici parfaitement choisi : la « science humboldtienne », selon le concept forgé par Suzan Cannon, se construit en effet autant de la fiction d'une saisie visuelle globale du monde qui, même si elle ne peut être intégralement réalisée et reste par conséquent largement phantasmée, n'en constitue pas moins un horizon d'attente.¹⁰⁰ Nous dirons, selon l'expression consacrée, que la « science humboldtienne » constitue une véritable *weltanschauung*.

Ce projet de préhension intégrale est d'ailleurs assumée par Humboldt bien avant son départ pour l'Amérique : l'époque n'est selon lui plus à la simple collecte des formes mais à l'étude des organisations qu'elles constituent. Ainsi, dès 1793, dans son ouvrage *Florae fribergensis*, il posait les fondements d'une nouvelle science baptisée la *géognosie*, destinée selon lui à la saisie des interrelations que nouent le monde organique et inorganique.¹⁰¹ Pour le savant prussien, il ne s'agit donc plus seulement de parcourir et de sémiotiser les surfaces du corps américain en vue de compléter le Catalogue mais aussi et surtout, conformément à l'idéal des « grandes vues » de Buffon, de fournir une représentation globale permettant d'appréhender le jeu des forces et des organisations internes de la grande machine organique de la Nature. C'est en substance ce qu'il déclare dans une lettre écrite à La Corogne peu avant son départ pour l'Amérique :

Dans peu d'heures nous doublerons le cap Finistère. Je collectionnerai des plantes et des fossiles, et je pourrai faire des observations astronomiques avec des instruments excellents ; j'analyserai l'air à l'aide de la chimie... Mais tout cela n'est pas le but principal de mon voyage. Mon attention ne doit jamais perdre de vue l'harmonie des forces concurrentes, l'influence de l'univers inanimé sur le règne animal et végétal...¹⁰²

Huit ans plus tard, en 1807, Humboldt publiait à Paris le premier ouvrage de la

¹⁰⁰ Suzan Cannon, *op. cit.*, p. 92.

¹⁰¹ Alexandre de Humboldt, *Florae fribergensis specimen plantas cryptogamicas praesertim subterraneas exhibens*, H. A. Rottmann, Berlin, 1793.

¹⁰² Alexandre de Humboldt, Lettre à Karl-Marie Ehronbert Fr. Von Moll, La Corogne, 5 juin 1799, dans : *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt (1798-1807)*, E. Guilmoto Editeur, 1905, p. 18.

longue série qui allait constituer son édition monumentale des *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent : l'Essai sur la géographie des plantes accompagné d'un tableau physique des régions équinoxiales*. Cet ouvrage constitue non seulement une introduction à son gigantesque *opus americanorum* mais aussi un véritable manifeste de la « science humboldtienne » : Humboldt affirme en effet avoir choisi, avant de faire le récit de son expédition, de commencer par « fixer le regard des physiciens sur les grands phénomènes que la nature présente dans les régions [parcourues] » et d'embrasser ainsi « tous les phénomènes de physique que l'on observe tant à la surface du globe que dans l'atmosphère qui l'entoure ». ¹⁰³

C'est donc par le biais de la botanique que le savant prussien choisit d'ouvrir une brèche dans le système de représentation taxinomique : la « géographie des plantes », discipline dont l'*Essai* éponyme vise à poser les fondements, doit permettre l'élaboration d'un champ unifié du savoir ayant vocation à la représentation intégrale et cohérente du monde. Humboldt la définit d'ailleurs comme un dispositif panoptique de représentation qui pénètre les structures internes et ne laisse aucune tâche aveugle, aucun angle mort :

C'est cette science qui considère les végétaux sous les rapports de leur association locale dans les différents climats. Vaste comme l'objet qu'elle embrasse, elle peint à grands traits l'immense étendue qu'occupent les plantes, depuis la région des neiges perpétuelles jusqu'au fond de l'océan, et jusque dans l'intérieur du globe, où végètent, dans des grottes obscures, des cryptogrammes aussi peu connus que les insectes qu'elles nourrissent. ¹⁰⁴

On le comprend le véritable objet de la « géographie des plantes », c'est l'espace à présent perçu comme « milieu ». L'essai vise en effet à démontrer que l'observation et l'étude des régularités qui président au déploiement spatial des plantes fonctionnent comme un levier permettant, par relations métonymiques successives, d'accéder à une vision globale de l'espace qui embrasse tous les domaines disciplinaires : la géologie, la

¹⁰³ Alexandre de Humboldt, *Essai sur la géographie des plantes, accompagné d'un tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des mesures exécutées, depuis le dixième degré de latitude boréale jusqu'au dixième degré de latitude australe, pendant les années 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803, par Al de Humboldt et A. Bonpland*, Paris, Fr. Schoell, 1807, Préface, p. V-VI .

¹⁰⁴ *idem*, p. 14.

zoologie mais aussi l'histoire humaine.

Mieux encore, « la géographie des plantes » pourrait même viser, comme le suggère Humboldt, à travers « *l'influence qu'exerce l'aspect de la végétation sur le goût et l'imagination des peuples* », une catégorisation rationnelle du « génie des peuples », c'est-à-dire l'analyse des faits culturels.¹⁰⁵ On le voit bien, la « géographie des plantes », loin d'être une simple extension de la botanique taxinomique, constitue en réalité un champ disciplinaire total visant à une réorganisation unitaire des savoirs et à une maîtrise épistémologique intégrale de l'espace. Elle constitue la fiction impériale d'une subsumation possible de l'ensemble du connu et du connaissable.

La description de cette macro-discipline s'accompagne d'une représentation paysagère subsumante d'un « milieu » générique américain : c'est la fameuse coupe transversale des Andes, ce Tableau physique abondamment reproduit, croisement improbable du texte et de la représentation picturale, du catalogue et du paysage.¹⁰⁶ En tant que construction totalisante, ce « tableau physique » constitue une tentative à nulle autre égale : supposé avoir été élaboré, dans une première mouture dessinée à la main, à Guayaquil après l'ascension le 23 juin 1802 (en compagnie de Aimé Bonpland, Carlos Montúfar et d'un cortège de portefaix) de ce qui était alors considéré comme le « toit du monde », le Chimborazo, le « diagramme paysager » de Humboldt combine en effet, au sein d'un même espace disciplinaire, le visuel et le textuel. On y trouve ainsi, une représentation picturale des volcans Chimborazo et Cotopaxi se détachant sur un fond de ciel bleu, une série de notes textuelles indiquant le nom des plantes selon les étages thermiques qu'elles occupent et, en marge du dessin, un tableau de seize colonnes exposant les mesures et observations suivantes : réfraction de la lumière, visibilité depuis la mer, hauteurs relatives de plusieurs montagnes du globe, phénomènes électriques, cultures, présence des esclaves africains, force de gravitation, intensité du bleu du ciel, humidité atmosphérique, composition chimique de l'air, limite des neiges éternelles selon

¹⁰⁵ *idem*, p. 30.

¹⁰⁶ Outre la version « canonique » publiée dans *l'Essai sur la géographie des plantes*, le Tableau apparaît, dans une version sensiblement modifiée, dans *l'Atlas géographique et physique des régions équinoxiales du Nouveau Continent fondé sur des observations astronomiques, des mesures trigonométriques et des nivellements barométriques* (Chez Dufour, Paris, 1814). Nous référerons ici toujours à la première version imprimée.

la latitude, animaux, point d'ébullition, composition géologique et intensité de la lumière.

Cet ensemble disparate – on comprend à quel point il s'agit là d'une fiction de la « maîtrise » – doit permettre d'embrasser en un seul coup d'œil l'intégralité du visible et de l'invisible depuis une position centrale d'autorité. Il opère en quelque sorte une jonction idéale entre la *mimesis*, la reproduction de la nature, et la *mathesis*, l'imposition de l'ordre mathématique.

Notons toutefois qu'ici la *mimesis* n'est pas subordonnée à la nature : bien que le tableau revendique, comme tout paysage, une certaine référentialité territoriale – notamment par son exactitude toponymique – il semble s'affranchir du référent par toute une série d'opérations sciemment organisées de distorsion, de suppression et de sélection. Ainsi le volcan Chimborazo et le Cotopaxi, remodelés pour les besoins de la démonstration, sont placés côte à côte, la distance et les sommets qui les séparent sont supprimés et l'échelle verticale est outrancièrement exagérée. En réalité, ce que ce diagramme paysager donne en effet à voir, c'est une extraction et une reterritorialisation des données accumulées dans un espace différencié, segmenté, mesuré et strictement compartimenté. Il s'agit, autrement dit, d'un espace utopique subordonné à l'idéal disciplinaire des instruments.

On a abondamment glosé – en paraphrasant d'ailleurs Humboldt - sur la synthèse qu'opérerait ce tableau entre la sensibilité préromantique et l'analyse rationnelle des faits positifs. Si ces débats peuvent être d'un intérêt indéniable pour saisir la circulation de formes discursives entre les différents champs du savoir, il nous semble ici plus utile de tenter de mettre à jour le type de vision que cette mise en paysage d'un espace de frontière met en jeu, en particulier dans son rapport avec l'émergence d'une réorganisation impériale des savoirs et partant, d'une nouvelle mécanique du pouvoir. L'exemple foucauldien du *Panopticon* de Jeremy Bentham, peut ici nous être de quelque utilité pour comprendre la relation qui lie pouvoir et vision¹⁰⁷. Comme l'a en effet précisé Michel Foucault, « *le Panopticon ne doit pas être compris comme un édifice onirique : c'est le diagramme d'un mécanisme de pouvoir ramené à sa forme idéale (...) c'est en fait un figure de technologie politique qu'on peut et qu'on doit détacher de tout usage*

¹⁰⁷ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975, p. 201-206.

spécifique ». ¹⁰⁸ Le *Panopticon* est une prison circulaire divisée en cellules individuelles, lesquelles sont toutes observables depuis un point situé dans une tour centrale. Cette structure permet à l'autorité centrale d'embrasser l'ensemble de la prison d'un seul regard tout en restant libre de scruter les plus petits détails. Comme l'a remarqué Foucault, ce qui garantit le contrôle dans la structure panoptique, c'est l'arrangement analytique de l'espace. Le pouvoir exercé sur ceux qui se situent dans le champ de vision est donc incorporel : il dépend non pas de la force mais du seul regard de l'autorité centrale.

Si l'on considère donc que le panoptisme est avant tout un mécanisme paradigmatique qui permet de localiser les corps dans l'espace, de répartir les individus et les groupes les uns par rapport aux autres et d'organiser les hiérarchies, il nous semble alors difficile de passer outre la structure fondamentalement panoptique de cette représentation de l'espace andin. Remarquons tout d'abord que le savoir qu'elle organise est d'essence fondamentalement scopique : tout dans ce schéma paysager, des formes aux flux, du visible à l'invisible, est soumis au champ de visibilité qu'installe la structure du « tableau paysager ». Notons d'autre part, comme nous l'avons suggéré plus haut, que l'espace que reconstruit ce « tableau paysager » constitue aussi une utopie disciplinaire : les « isolignes » qui quadrillent le paysage déterminent des zones où les différentes formes botaniques peuvent « circuler » (il est par exemple ainsi précisé que le « palmier à cire » pousse entre 1800 et 2800 mètres). On retrouve ainsi le grand principe de toute technologie disciplinaire tel que l'a formulé Foucault : « À chaque individu sa place ; et en chaque emplacement un individu. »¹⁰⁹

L'espace textuel des 16 colonnes qui se situe de part et d'autre du paysage constitue l'espace disciplinaire de la mesure et de l'enregistrement : en lui sont soigneusement consignés tous les événements physiques – notés sous la forme de mesures – susceptibles d'influer sur la répartition des formes individuelles (appréhendées par le texte, comme la *quina* ou le palmier à cire) et des formes collectives (rendues par le dessin de masses arborées différenciées le long des pentes des volcans) ; ces mesures sont à leur tour projetées sur l'espace du paysage pour mettre en place la répartition différentielle des formes végétales collectives et individuelles. On retrouve donc indéniablement dans ce

¹⁰⁸ *idem*, p. 207.

¹⁰⁹ *idem*, p. 144.

schéma paysager les attributs fondamentaux du panoptisme caractérisé d'après Michel Foucault par « *le souci (...) de l'observation individualisant, de la caractérisation et du classement, de l'aménagement analytique de l'espace* ». ¹¹⁰

Reste que, comme l'a montré Foucault, le panoptisme n'est pas simplement une matrice épistémique : il constitue l'un des dispositifs centraux du régime de surveillance qui s'installe progressivement au cours du 18^e siècle, avec l'essaimage des dispositifs de discipline. Si le diagramme paysager de Humboldt ne met pas en scène les humains, il n'en propose pas moins l'ébauche d'un dispositif de *bio-pouvoir* visant l'appréhension épistémique intégrale non pas des seuls individus mais des *populations* d'êtres vivants. Si en effet, selon Foucault, la discipline est individualisante, en ce qu'elle contraint le corps individuel, le *bio-pouvoir* est massifiant en ce qu'il s'adresse « *à la multiplicité des hommes comme masse globale affectée de processus d'ensemble qui sont propres à la vie* », c'est-à-dire aux populations. ¹¹¹ Il vise en effet à « la mesure des phénomènes globaux, la description des groupes, la caractérisation des faits collectifs, l'estimation des écarts des individus les uns par rapport aux autres, leur répartition dans une population ». ¹¹² Chaque dimension de l'espace, du temps et du mouvement est ainsi codifiée pour une éventuelle mise en fonctionnement.

En dernière instance, comme le suggère Humboldt dans l'essai qui précède la présentation du diagramme, la cartographie des associations végétales – rendue dans le Tableau par la représentation des grandes masses végétales qui caractérisent la « *physionomie* » des étages climatiques - doit permettre la mise en place d'un dispositif de surveillance et de régulation territoriale qui puisse donner à voir la densité des populations humaines, les ressources disponibles, la distribution des types de population, leur état « *d'avancement culturel* », les routes accessibles pour leur développement :

Il seroit intéressant de désigner sur des cartes botaniques les terrains où vivent ces assemblages de végétaux de la même espèce. Ils s'y présenteroient par de longues bandes, dont l'extension irrésistible diminue la population des états, sépare les nations

¹¹⁰ *idem*, p. 237.

¹¹¹ Michel Foucault, *Il faut défendre la société, Cours au collège de France 1976*, Gallimard, p. 216.

¹¹² *idem*, p. 192.

voisines, et met à leur communication et à leur commerce des obstacles plus forts que les montagnes et les mers.¹¹³

On le comprend, la « géographie des plantes » n'est que la matrice nucléaire d'un projet subsumant bien plus vaste appelé à intégrer progressivement les populations, leurs productions sociales, économiques et culturelles : peu à peu, à l'instar des plantes perçues comme des êtres vivants régis par des processus biologiques globaux et connaissables – et donc maîtrisables - les êtres humains seront eux aussi intégrés par toute une série de glissements métaphoriques aux processus globaux qui permettront de déterminer leur vitalité, leur morbidité, leur tendance au développement ou au dépérissement, en bref, leur adaptabilité aux milieux. L'identité sociale des populations décrites sera ainsi assignée « dans ce qu'ils ont de naturel et à partir de ce qu'ils ont de naturel »¹¹⁴. Les représentations élaborées dans le cadre de la « géographie des plantes » et dont le diagramme paysager constitue une première approche, auront dès lors une double fonction : elles feront de l'espace à la fois un paysage – à savoir une représentation territoriale conforme au désir européen – et une construction sociale entendue comme le lieu d'une assignation disciplinaire des identités.

Reste à présent à comprendre ce qu'implique du point de vue du sujet de la représentation ce dispositif subsumant de modélisation de l'espace américain. En effet, la vision panoptique, en tant qu'il constitue un régime d'autorité spécifique, n'est pas seulement une fonction de l'objet organisée par le discours mais tout autant une fonction du sujet de l'énonciation. Dès lors, quel partage instaure-t-il entre le sujet en surplomb de la vision et celui qui est pris dans le champ de la surveillance?

¹¹³ Alexandre de Humboldt, *Essai sur la géographie des plantes*, *op. cit.*, p. 17.

¹¹⁴ Michel Foucault, *Sécurité, territoire, Population, cours au Collège de France 1977-78*, Gallimard, Paris, 2004, p. 72.

1.2.5. Le sujet spectral de la vision paysagère

On a souvent souligné le malaise de Humboldt face à la narration.¹¹⁵ Ainsi la partie proprement narrative de son œuvre américaine – la *Relation historique* – ne comprend en réalité que 3 volumes, publiés respectivement en 1814, 1819 et 1825. Ces 3 volumes narratifs sont situés à la marge de son œuvre monumentale : ils en constituent les derniers tomes. Ils ne couvrent en outre qu'une partie du voyage, celui qui s'écoule depuis le départ de La Corogne, le 5 juin 1799, jusqu'à l'embarquement sur le fleuve Magdalena en direction de Bogotá le 21 avril 1801. Aussi omettent-ils l'ensemble du voyage à travers les Andes néogrenadines, péruviennes et le Mexique. Les interprétations divergent quant à la signification de cette ellipse qui délaisse tout de même près de 4 années d'expéditions : certains spécialistes de l'œuvre du savant prussien ont ainsi pu parler de problèmes financiers ou encore d'une évolution de son projet scientifique. Si toutes ces raisons, comme l'affirme Charles Minguet, ont certainement joué, il est à notre sens incontestable qu'elle a aussi partie liée avec ce qu'Humboldt décrit lui-même, dans une formule qui n'est pas que rituelle, comme son « *extrême répugnance à écrire la relation de mon voyage* ». ¹¹⁶

Même s'il paraît probable qu'Humboldt ait finalement – dix ans après son retour d'Amérique – accepté d'entreprendre la *Relation historique* sous la pression d'impératifs éditoriaux, il n'en déclare pas moins, dès l'introduction, sa profonde réticence envers une grille générique selon lui inapte à articuler la multitude des matériaux accumulés et à représenter les spécificités du référent américain :

J'avois quitté l'Europe dans la ferme résolution de ne pas écrire ce que l'on est convenu d'appeler la relation historique d'un voyage, mais de publier le fruit de mes recherches dans des ouvrages purement descriptifs. J'avois rangé les faits, non dans

¹¹⁵ Nous entendons ici par « narration », la représentation d'événements, soit encore la représentation d'une diachronicité. Par opposition, la « description » se chargera de la représentation d'un ordre synchronique des choses.

¹¹⁶ Alexandre de Humboldt, *Relation historique du Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, à Paris, chez N. Maze, 1814, tome 1, p. 29.

l'ordre dans lequel ils s'étaient présentés successivement, mais d'après les rapports qu'ils ont entre eux. Au milieu d'une nature imposante, vivement occupé des phénomènes qu'elle offre à chaque pas, le voyageur est peu tenté de consigner dans ses journaux ce qui a rapport à lui-même et aux détails minutieux de la vie.¹¹⁷

Programme en grande partie tenu puisque les 3 premiers ouvrages de vulgarisation scientifique que le savant prussien publie à son retour d'Amérique - *Essai sur la géographie des plantes* (1807), *Tableaux de la Nature* (1808), *Vues des cordillères et monumens des peuples de l'Amérique* (1810) – délaissent purement et simplement le genre narratif au profit d'une juxtaposition de grands tableaux panoptiques. Quant à la *Relation historique*, même si son énoncé titulaire l'indexe *a priori* au cadre générique du récit de voyage, elle rompt après quelques chapitres avec les codes entérinés du genre pour faire place au dispositif représentationnel expérimenté dans ses précédents ouvrages. Si Humboldt n'en finit pas, dans sa longue introduction à la première édition, de justifier l'excentricité et l'hétérogénéité générique de son ouvrage, c'est qu'il est conscient qu'il ne s'ajustera guère à la logique du champ et à l'horizon d'attente d'un public déjà rompu à ses conventions : « *Il n'est presque plus possible de lier tant de matériaux divers à la narration des événements, et la partie qu'on peut nommer dramatique est remplacée par des morceaux purement descriptifs* ». ¹¹⁸ De fait, la *Relation historique* inverse à ce point « l'axiome qui voudrait que la description soit au service du récit » qu'elle s'apparente plus « à une juxtaposition de dissertations » qu'à un récit chronologique du voyage du baron. ¹¹⁹ Cette spécificité de l'œuvre du savant prussien fait dire à Anne-Gaëlle Weber qu'il « ne suffit pas, pour rendre compte de la composition de la relation de voyage de Humboldt, d'affirmer que la description est le cadre de l'aventure; il faut admettre qu'il n'y a point de salut, dans ce texte, hors de la description. » ¹²⁰

La narration fait donc problème : pourquoi Humboldt choisit-il de rompre avec un modèle narratif dont les caractéristiques formelles étaient pour le public, comme l'affirme

¹¹⁷ *idem*, p. 28.

¹¹⁸ *idem*, p. 31.

¹¹⁹ Anne-Gaëlle Weber, *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au 19^e siècle*, Honoré Champion, Paris, 2004, p. 34.

¹²⁰ *idem*, p. 154.

Anne-Gaëlle Weber, gage de scientificité ?¹²¹ De quel rapport au savoir sur le monde – et plus spécifiquement sur les espaces périphériques – la vision panoptique subsumante est-elle solidaire? Quelle configuration autoritaire le discours panoptique met-il donc en place?

Un exemple concret, extrait d'un ouvrage – *Ansichten der Natur (Tableaux de la nature, 1808)* – qui, bien qu'il fonde la tradition des « tableaux » panoptiques, n'a finalement pas été intégré à l'œuvre monumentale, doit nous permettre de rendre explicite le partage du pouvoir que la vision paysagère panoptique met en place. Le premier « tableau » s'ouvre, selon un dispositif d'énonciation parfaitement réglé, par une vision panoptique « hors-sol » qui donne à voir l'ensemble de cette steppe des Llanos qui couvre une partie du Venezuela et de la Colombie actuelle:

La steppe s'étend depuis la chaîne littorale de Caracas jusqu'aux forêts de la Guyane ; depuis les montagnes neigeuses de Mérida, sur le flanc desquelles le lac de natron d'Urao est pour les indigènes l'objet d'un culte superstitieux, jusqu'au grand Delta, que l'Orénoque forme à son embouchure. Au sud-ouest elle se prolonge, comme un bras de mer, au-delà des rives du Meta et du Vichada, jusqu'aux sources inexplorées du Guaviare, et jusqu'à ce groupe de montagnes isolé que les guerriers espagnols, dans leur imagination poétique, nommèrent le Paramo de la suma paz, le beau séjour de la paix éternelle.¹²²

Ici donc, point de narrateur-voyageur engagé dans l'énonciation, mais une instance énonciative désincarnée, exterritoriale qui s'affirme comme voir et savoir intégral de l'espace appréhendé. Dans cette description paysagère quasi-cartographique, le débrayage énonciatif est complet : nul embrayeurs spatiaux, temporels ou de personnes ne viennent connecter l'instance d'énonciation à une situation d'énonciation concrète.¹²³ L'objet décrit – les Llanos – semble ici appréhendé de partout et nulle part à la fois ; il semble affranchi

¹²¹ *ibidem*.

¹²² Alexandre de Humboldt, *Tableaux de la nature*, Firmin Didot Frères, Paris, 1850, Tome 1, p. 20.

¹²³ On définit le débrayage énonciatif, l'opération par laquelle l'instance d'énonciation rejette hors du discours les marqueurs déictiques (pronom personnel (je, tu), adverbes de temps et de lieux (hier, ici, etc.), articles possessifs ou démonstratifs) qui renvoient au monde réel de la situation d'énonciation.

d'un point de saisie particulier. L'utilisation du présent atemporel accentue tout à la fois l'abstraction et l'universalité du sujet « hors-sol » de l'énonciation : celui-ci s'affirme comme présent en tous points et en tous temps de l'espace modélisé. Si l'on consent avec Dominique Maingueneau que l'*ethos*, « s'appuie » sur « une double figure de l'énonciateur, celle d'un caractère et d'une corporalité »¹²⁴, on dira que l'*ethos* que projette le dispositif paysager des tableaux se caractérise précisément par son caractère abstrait et son acorporalité.

Cette vision panoptique, pourtant déjà passablement ample, va encore s'élargir : afin d'expliquer la relative humidité des steppes des Llanos, le sujet spectral du paysage élargit brusquement la vision au niveau du continent américain pour décrire le visible et l'invisible ; l'espace, les objets qui le structurent et les flux qui y circulent :

L'étroitesse de ce continent, si déchiqueté au nord des tropiques, où l'évaporation d'une vaste nappe d'eau tempère les courants d'air ascendants ; son prolongement vers les deux pôles glacés ; l'océan libre dont la surface est balayée par le souffle rafraîchissant des vents alizés ; l'aplatissement des côtes orientales ; les courants marins froids qui, partant des régions antarctiques, et se dirigeant du sud-ouest au nord-est, viennent d'abord frapper, sous la 35° latitude australe, la côte du Chili puis, longeant le littoral du Pérou vers le nord jusqu'au Pariña, se tournent brusquement à l'ouest ; les nombreuses chaînes de montagnes abondantes en sources, et dont les cimes glacées s'élèvent bien au-dessus de toutes les couches nuageuses, et déterminent sur leurs pentes des courants d'air descendants ; l'abondance des fleuves d'une largeur énorme, qui après d'innombrables détours viennent tous déboucher sur les côtes les plus distinctes ; des steppes non sablonneuses, par conséquent rayonnant moins de chaleur ; des forêts impénétrables qui, abritant le sol contre les rayons du soleil, couvrent les plaines bien arrosées de l'Équateur, et répandent dans l'intérieur du pays, loin des montagnes et de l'océan, des masses énormes d'eau, tant d'absorption que de végétation : toutes ces cordillères réunies produisent, dans les régions basses de l'Amérique, un climat qui par sa fraîcheur et son humidité contraste singulièrement avec celui de l'Afrique. Telle est l'unique cause de cette exubérance

¹²⁴ Dominique Maingueneau, *Genèses du discours*, Mardaga, Liège, 1984, p. 100.

de végétation qui caractérise le nouveau continent.¹²⁵

L'extrême mobilité et l'ubiquité du regard mis en scène sont ici remarquables : celui-ci semble en effet restreindre son champ de vision pour atteindre le détail (« *steppes non sablonneuses* », « *des forêts impénétrables (...) abritant le sol contre les rayons du soleil* ») puis l'accroître subitement jusqu'à embrasser les contours du continent et les courants atmosphériques ; il semble emprunter, par le biais d'une narrativisation de l'espace, les voies tracées par les courants invisibles, puis s'en affranchir pour se distribuer à travers l'espace-monde. Nous dirons que le regard mis en scène n'est pas tant surplombant et panoramique que subsumant et panoptique.

On le voit, l'effacement des marques de l'énonciation fonctionne en réalité comme un dispositif scénographique de crédibilisation – d'universalisation, faudrait-il dire - de la représentation : l'apparent désengagement subjectif permet en effet d'orchestrer la naturalisation de la vision proposée – détachée des conditions de sa production, elle semble s'exprimer sans médiation discursive – et, en retour, de faire de l'instance transcendante qui est la garante, le porteur d'un point de vue métalinguistique sur la réalité. Celle-ci semble en effet dissenter depuis un « point zéro de l'observation » qui le délie de toute contingence, de tout rapport de forces, et l'installe dans l'universel. Il est, d'un seul tenant, voir, savoir et pouvoir.

Gilian Rose a très bien perçu ce dispositif contradictoire d'universalisation de la vision particulière par camouflage de ses conditions d'énonciation. Selon la géographe américaine, l'effacement du sujet dans le discours géographique constitue en réalité l'affirmation paradoxale d'un « privilège » ontologique et épistémologique du sujet « savant » impérial : « *the self erasure of the self of the voyeuristic gaze is contradicted by the narcissistic assertion of self through what is seen* ». En réalité, ajoute-t-elle, ce dispositif participe de la construction de ce qu'elle appelle « *the heroic ethos of fieldwork* ». ¹²⁶

En occultant les conditions originales de sa production, la vision paysagère humboldtienne finit par rendre illisibles les frontières qui séparent le texte du référent et

¹²⁵ A. de Humboldt, *Tableaux de la nature*, op. cit., p. 22-23.

¹²⁶ Gilian Rose, *Feminism and geography. The limits of geographical knowledge*, polity press, Cambridge, 1993, p. 107.

l'énoncé de l'énonciation. Du coup, elle ne se présente plus comme discours particulier sur le monde mais comme un non-discours proféré depuis un point de vue extra-discursif. Contrairement aux représentations dégradées des sociétés locales (« *un culte superstitieux* »¹²⁷), cette vision universelle métalinguistique, qui décrit l'espace américain depuis « un point zéro », se présente comme un canal absolument neutre par lequel circule sans résistance la vérité du monde. L'énoncé sentencieux qui clôt la description finale (« *telle est l'unique cause ...* ») atteste que la vision paysagère ne peut souffrir d'aucune contestation : délivrée par une subjectivité universelle transcendante, elle mobilise non pas une image ou une représentation de la nature, « *mais la nature telle qu'elle est* ». ¹²⁸ Nous dirons qu'en elle coïncident le discours et le réel, le monde et la raison.

1.2.6. L'asymétrie paysagère

Si le discours paysager de Humboldt vise à maximaliser la crédibilité de ce qui est dit et de celui qui le dit en faisant « se signifier [les chose] toutes seules »¹²⁹, il fonctionne inséparablement aussi comme un dispositif de production et d'oblitération de l'Autre : dans la mesure où il instaure en effet une coupure absolue entre un sujet de l'énonciation projetant un *ethos* spectral, omniscient, vertical et un objet assigné à sa seule spatialité, le discours du paysage induit inévitablement ce que la géographe Rosalyn Deutsche interprète comme une forme de minoration et de relégation des subjectivités qui entrent dans le champ paysager :

If representations are social relationships, rather than reproductions of pre-existing meanings, then the high ground of total knowledge can only be gained by an oppressive encounter with difference – the relegation of other subjectivities to

¹²⁷ A. de Humboldt, *Tableaux de la nature*, *op. cit.*, p. 20.

¹²⁸ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit.*, p. 138.

¹²⁹ Le fonctionnement du paysage s'apparente ainsi à celui du mythe tel qu'analysé par Roland Barthes : « *En passant de l'histoire à la nature – note-t-il - le mythe fait une économie : il abolit la complexité des actes humains (...), il organise un monde sans contradiction, il fonde une clarté heureuse: les choses ont l'air de signifier toutes seules.* ». Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1957, p. 188.

positions of subordination or invisibility.¹³⁰

Ainsi, en concédant au sujet omniscient de la vision un statut d'exterritorialité sociale, en le dégageant de tout affrontement dialogique, en supprimant par conséquent tout développement dialectique de l'énonciation, la dispositif paysager reconstruit l'espace comme une scène en état d'absolue disponibilité où l'Autre, rendu visible dans sa seule condition d'objet spatial, ne peut jamais contester le développement autoritaire, univoque et totalisant du discours.

Cette économie inégale du regard et de la parole nous semble manifeste dans la suite du « tableau » dynamique analysé plus haut. Voyons comment, après avoir parcouru les Llanos, puis avoir apporté une explication climatique à la luxuriance de la nature à partir d'une vision continentale de l'Amérique, l'instance subjective exterritoriale focalise son « regard » tout d'abord sur la faune puis sur les êtres humains qui occupent ces espaces.

Presque inhabitable à d'autres animaux, les steppes de l'Amérique méridionale n'auraient pu fixer aucune des hordes nomades qui, de même que la race indo-asiatique préfère la nourriture végétale, si l'on n'y rencontrait ça et là les *mauritia*, palmiers à éventail. Qui n'a entendu parler des bienfaits de cet arbre de vie ? Seul il nourrit, à l'embouchure de l'Orénoque, au nord de la Sierra d'Imataca, la nation indomptée des Guaranis. Quand ceux-ci étaient nombreux et agglomérés, ils élevaient leurs huttes sur des stipes de palmiers, supportant une charpente horizontale en guise de plancher ; ils tendaient aussi, dit-on, d'un tronc d'arbre à l'autre, des hamacs tissés avec les pétioles des feuilles *mauritia*, et vivaient ainsi, à la manière des singes, sur des arbres, pendant la saison des pluies, quand le delta était inondé. Ces huttes suspendues étaient en partie couvertes avec de la terre glaise. Les femmes allumaient, sur le support humide, le feu nécessaire aux besoins du ménage.¹³¹

Le regard panoptique et désincarné de l'instance paysageante peut tout voir, des

¹³⁰ Rosalyn Deutsche, *Evictions, art and spatial politics*, MIT press, Cambridge, 1996, p. 198

¹³¹ *idem*, p. 30

grand flux qui parcourent le continent américain jusqu'à l'intérieur des huttes fantômes de ses habitants disparus. La capacité de préhension synchronique illimitée est ici redoublée par une aptitude à la totalisation diachronique : ce n'est plus seulement le territoire mais le passé des Guaranis qui entre dans le champ de visibilité/lisibilité intégrale à travers l'évocation d'un paysage archéologique. Au déni de subjectivité inhérent à toute construction panoptique de la représentation, vient ici s'ajouter un déni d'actualité : les Guaranis, en tant que groupe humain actuel, sont à peine évoqués (« *seul il nourrit (...) la nation indomptée des Guaranis* »), puis immédiatement refoulés dans un passé à la fois stationnaire (ils ont toujours fait comme cela) et révolu qui les débraye du référent spatial. De même, la catégorisation taxinomique de ce groupe humain - « *les Guaranis appartenant à la race indo-asiatique* » - participe de ce procès d'*essentialisation fossilisante* : comme le soulignait Ernst Cassirer, tout objet nommé est en effet « *arraché au flux incessant du devenir dans lequel il est plongé ; par conséquent, il n'est pas saisi d'après sa totalité et n'apparaît que dans une détermination partielle* ». ¹³² Ici la nomination taxinomique a bien cette fonction de fixation définitive, de cantonnement fossilisant qui cherche à épuiser la figure de l'Autre en la privant d'un « advenir » propre.

Cette asymétrie constitutive de la scène paysagère, lorsqu'elle s'applique aux espaces périphériques comme c'est ici le cas, recoupe la problématique de la construction de l'altérité et renvoie en dernier instance à la question de la constitution des identités respectives. En premier lieu, il apparaît clairement que la différence *voyeur/vu* qu'elle met en place se superpose à d'autres marqueurs de différences qui ont vocation à définir une frontière entre le supérieur et l'inférieur : concrètement, les identités raciales et culturelles. Pour avancer une formule quelque peu lapidaire, nous pourrions dire: aux européens les technologies de la représentation, aux autres, les peuples sans paysage, l'imposition du dispositif. Ce grand partage entre peuples paysageants et peuples paysagés est d'ailleurs explicitement formulé par le savant prussien. Dans son *Essai sur la géographie de plantes*, il observe ainsi que « *l'habitant des régions équinoxiales connoît toutes les formes végétales que la nature a disposée autour de lui : la terre développe à ses yeux un spectacle aussi variée que la voûte azurée du ciel, qui ne lui cache aucune de ses*

¹³² Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, Paris, Editions de Minuit, 1972, p. 64.

constellations »; à l'inverse ajoute-t-il « *les peuples d'Europe ne jouissent pas du même avantage* » mais compensent ce désavantage en capital « naturel » par « *la richesse et la perfection de leurs langues* ». Il poursuit ainsi :

En Europe, l'homme isolé sur une côte aride peut jouir dans sa pensée de l'aspect des régions lointaines : si son âme est sensible aux ouvrages de l'art, si son esprit cultivé est assez étendu pour s'élever aux grandes conceptions de la physique générale, du fond de sa solitude, sans sortir de ses foyers, il s'approprie tout ce que le naturaliste intrépide a découvert en parcourant les airs et l'Océan, en pénétrant dans des grottes souterraines, ou en s'élevant sur des sommets glacés.¹³³

L'activité paysagère est donc définie comme une pratique symbolique instaurant un grand partage entre l'Un et l'Autre. Alors que L'Un paysageant, le sujet européen, apparaît comme une positivité active qui imprime sa loi au réel, l'Autre du paysage, le non-Européen, est pour sa part défini comme son envers : il est précisément celui qui, pris dans une relation d'accoutumance passive à son environnement, n'accède pas à l'Universel. L'on notera que ce partage intellectuel est lui-même déterminé par un partage du paysage. Ce sont en effet les qualités visuelles de l'espace qui fondent en dernier lieu les identités respectives en terme de capacité. Le sujet européen moderne habite un espace décrit comme dénué de qualités (« *côte aride* ») et peut dès lors facilement se dégager de son empire pour accéder au travail de la représentation paysagère. L'« habitant des régions équinoxiales » est quant à lui empêtré dans un espace trop richement doté qui stimule incessamment ses sens. Encapsulé dans l'immédiateté de ses sensations, il lui est impossible de se transcender, de s'élever à la forme « supérieure » de connaissance que constitue la vision paysagère.

On le voit bien, la dissymétrie, le déséquilibre fondamental – *activité surveillante* versus *passivité surveillée* – qu'instaure la scène paysagère, construit l'Autre dans le paysage comme celui qui n'accède pas à la subjectivité, qui n'a pas de « pour-soi » et qui ne peut dès lors s'énoncer. La subjectivité, la place « universalisée » de l'Un, est en effet dévolue « démocratiquement » aux sujets légitimes de la représentation, c'est-à-dire ceux

¹³³ A. de Humboldt, *Essai sur la géographie des plantes*, p. 33-34.

qui s'arrogent le pouvoir symbolique exorbitant d'occuper le « point zéro » de l'énonciation paysagère. Les non-Européens, ceux qui font l'objet de la représentation – qu'ils entrent ou pas dans le champ de visualité qu'instaure le paysage – n'ont pas accès au travail actif de la représentation. Ils sont aux mieux « paysagés », c'est-à-dire manipulés, au même titre que les autres éléments du territoire, pour précisément « faire paysage ». Il apparaît donc que si le paysage impérial met en scène une forme de démocratisation de la vision dans laquelle tout sujet connaissant légitime peut participer à la mise en paysage du monde, elle procède, de l'autre côté de cette frontière symbolique qu'instaure la scène paysagère, non par assujettissement (entendu comme le processus positif d'interpellation subjective) mais par annulation pure et simple de la subjectivité de l'Autre.

Sans prétendre épuiser la question – qui se pose à de multiples niveaux que nous n'avons nullement l'ambition d'aborder – il devient maintenant possible d'apporter une réponse partielle à l'interrogation posée plus haut : qu'est-ce qu'engage chez Humboldt, pour reprendre la formule d'Edward Saïd, la « *défaite du récit par la vision* »?¹³⁴

Nous l'avons vu, dans le « tableau », dans la scène paysagère panoptique, la projection d'un *ethos* paysager à la fois omniscient et abstrait vient paradoxalement renforcer l'autorité d'un sujet qui, en vertu de son retrait, s'affirme comme universel. Si bien entendu ce dispositif discursif possède, par l'effet d'universel qu'il produit, une fonction de légitimation et de crédibilisation immédiate, nous avons montré qu'il ressort d'une certaine vision du monde qui place en son centre impensé le sujet impérial européen et distribue à sa périphérie un ordre stable et purement spatial du monde.

La scène paysagère fonctionne en effet comme un dispositif d'assignation identitaire et d'imposition de la différence hiérarchisante : la description de l'autre non-Européen comme celui qui n'a accès ni au travail de la représentation, ni à la subjectivité, permet en retour de constituer le soi européen comme « sujet » supérieur. Comme l'ont en effet souligné Antonio Negri et Michael Hardt dans *Empire*, la construction négative de l'Autre met en branle une « *structure dialectique complexe* » : « *la construction négative des autres non-Européens est finalement ce qui fonde et soutient l'identité européenne*

¹³⁴ Edward Saïd, *l'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1980, p. 268.

elle-même ». ¹³⁵ L'Européen peut donc s'éprouver comme sujet moderne souverain, comme sujet historique par excellence, comme un agent ontologiquement et épistémiquement privilégié, précisément parce qu'en face le non-Européen est confectionné comme son autre négatif absolu : il est l'Autre de la tradition, l'Autre du toujours-déjà-là, l'Autre du cycle. Nous dirons que la vacuité construite de l'Autre-objet est ce par quoi le sujet impérial européen peut éprouver sa propre existence.

Reste qu'une telle construction génère une instabilité permanente qui provoque un besoin de réinscrire continuellement les frontières qui séparent le Soi de celui qui est défini comme l'Autre. Le discours paysager humboldtien, avec son arsenal de dispositifs visant à absolutiser le Soi européen et à maintenir le non-Européen à distance, constitue un puissant garde-fou symbolique qui marque une frontière fixe et hermétique entre l'espace de Soi et l'espace de cet Autre.

La narration, en revanche, génère de l'instabilité : en mettant en jeu le procès d'un regard en déplacement, d'un point de vue toujours décentré puisqu'il occupe des positions successives dans le temps et l'espace, elle implique une inévitable déperdition de l'autorité énonciative. Comme l'affirme Edward Saïd, « *la narration (...) introduit un point de vue, une perspective, une prise de conscience qui s'opposent dans le tissu unitaire de la vision ; elle viole les fictions apolliniennes et sereines que proposent la vision.* » ¹³⁶ En opérant une relativisation de l'autorité auctoriale, le récit ménagerait donc la possibilité d'une remise en question - même relative - de la voix de l'Un par la voix de l'Autre et provoquerait par conséquent une inévitable fragmentation du sujet transcendant. S'appuyant sur un *ethos* narratorial *a priori* moins totalitaire que l'*ethos* paysager, le récit possède tout au moins en puissance la capacité d'organiser ce qu'oblitére la scène paysagère : des formes codifiées et limitées de transfert d'autorité et, par conséquent, une déconcentration relative du pouvoir du sujet impérial de la représentation.

En soulignant l'importance de la structure fondamentalement panoptique et subsumante de la vision paysagère humboldtienne, nous avons voulu mettre en avant deux principes fondamentaux indissociables qui, nous le croyons, ont profondément influencé

¹³⁵ Michael Hardt, Antonio Negri, *Empire*, Exils, Paris, 2000, p. 164.

¹³⁶ Edward Saïd, *L'orientalisme*, *op. cit.*, p. 269.

les représentations de l'espace élaborées à la fois par les voyageurs européens et par les savants créoles : celui de la surveillance – ou plus exactement de la fiction du contrôle intégral – et celui de l'énonciation surplombante et universalisante. Une fois déterminée la structure épistémologique formelle qui modèle la vision paysagère humboldtienne, il nous reste à présent à analyser les contenus qu'elle véhicule. Autrement dit, quel ordre, quelle configuration de l'espace néogrenadin rend-elle explicite?

1.3. Humboldt et la mise en paysage de la Nouvelle-Grenade

A la América del Sur (...) le ha hecho falta un Tocqueville, que premunido del conocimiento de las teorías sociales, como el viajero científico de barómetros, octantes y brújulas, viniera a penetrar en el interior de nuestra vida política.

Faustino Domingo Sarmiento, *Facundo*

1.3.1. Du paysage de la virginité au paysage de la vacance

C'est aujourd'hui presque un lieu commun que de dire qu'Alexandre de Humboldt, à travers ses récits et tableaux monumentaux, a reconstruit le Nouveau Monde comme un espace essentiellement « vierge » où règnerait sans partage une nature dynamique, toute-puissante et proprement titanessque.¹³⁷ Dans son introduction à la *Relation historique*, il suggère que cette domination sans partage du « naturel » sur le « culturel » fait de la nature américaine à la fois l'objet et l'agent souverain de la représentation (du « tableau »):

Dans l'Ancien monde ce sont les peuples et les nuances de leur civilisation qui donnent au tableau son caractère principal ; dans le nouveau, l'homme est ses

¹³⁷ C'est l'une des thèses célèbres de l'ouvrage de Mary Louise Pratt, *Travel Writing and transculturation* dans le chapitre consacré à Humboldt. Selon l'auteure américaine, la littérature de voyage de Humboldt réinvente l'Amérique comme « Nature » à travers des représentations fortement dramatisées qui, en alternant descriptions et analyses savantes, vont se constituer en références textuelles fondatrices pour les élites lettrées américaines. Voir: Mary Louise Pratt, *op. cit.*, p. 120-121.

productions disparaissent, pour ainsi dire, au milieu d'une nature sauvage et gigantesque (...) Nulle part ailleurs la Nature ne l'appelle plus vivement à s'élever à des idées générales sur la cause des phénomènes et sur leur enchaînement mutuel¹³⁸

Ainsi, selon Humboldt, le voyageur ne se rend pas en Amérique pour représenter l'humain et ses productions mais la Nature : non seulement celle-ci s'impose à l'œil de celui qui compose le « tableau » par sa disproportion essentielle et l'inéquation de son rapport à l'homme, mais, elle prend aussi part au dispositif de la représentation, en « [l'appelant] (...) à s'élever à des idées générales sur la cause des phénomènes et sur leur enchaînement mutuel ». En définitive, l'agent véritable de la représentation n'est pas celui qui la compose – il n'en est jamais que le vecteur privilégié, l'organisateur légitime interpellé – mais bien la nature elle-même qui, en imposant sa propre représentation, fait ainsi retour sur elle-même. « *L'homme et ses productions* », c'est-à-dire l'homme et les empreintes de ses activités transformatrices, ne sont quant à eux, non pas inexistantes comme l'indique l'incise (« *pour ainsi dire* »), mais tenus pour quantité négligeable face à la présence titanesque et contraignante des phénomènes naturels.

Remarquons toutefois qu'à l'intérieur de ce paradigme englobant qui fait du « Nouveau Continent » dans son ensemble le terrain de jeu d'une nature en roue libre et, par conséquent, le laboratoire par excellence du naturaliste, Humboldt diversifie les dispositifs représentationnels en fonction des seuils de « civilisation » atteints par les populations dans les régions étudiées. Dans ces *Essais politiques sur la Nouvelle-Espagne et Cuba*, il présente ainsi de nombreuses études démographiques et sociales, donnant de cette région une image « civilisée » qui contraste, au demeurant, avec les préjugés européens en vigueur à l'époque¹³⁹ ; l'Amérique équatoriale, et tout particulièrement l'immense territoire que comprenait la Nouvelle-Grenade est en revanche « paysagée » comme un espace essentiellement « sauvage » et « vierge ».

¹³⁸ A. de Humboldt, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804*, tome 1, F. Schoell, Paris, 1814, p. 32.

¹³⁹ Pour l'étude démographique de la Nouvelle-Espagne voir: Alexandre de Humboldt, *Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle Espagne*, Tome 1, chez F. Schoell, Paris, 1811, p. 53-65. Sur Cuba, voir : Alexandre de Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 2 vol., Librairie Gide et fils, Paris, 1826.

Avant d'aborder les représentations paysagères de cette région de l'Amérique équatoriale, signalons que si nous avons choisi de nous y référer par le terme générique de « Nouvelle-Grenade », c'est que nous croyons que les mutations incessantes des dénominations et des limites territoriales d'une région administrative qui était déjà désintégrée au moment de la publication de la *Relation historique*, et qui, de surcroît, se trouve aujourd'hui à cheval sur quatre états, rend cette simplification nécessaire. Bien que nous ayons choisi de privilégier les représentations des espaces inclus dans les limites géographiques de l'actuelle Colombie, nous passerons parfois outre ce principe lorsqu'il nous faudra aborder certaines régions physiques homogènes, telles les Llanos ou les forêts des bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, qui s'étendent aujourd'hui sur plusieurs États.

À défaut d'un ouvrage décrivant la partie proprement « colombienne » de son voyage à l'intérieur du continent, les représentations paysagères que nous avons choisi d'étudier sont extraites, dans leur grande majorité, de sa *Relation historique*¹⁴⁰ et des *Vues des cordillères et monuments des peuples de l'Amérique*, ouvrage dont Charles Minguet a d'ailleurs pu dire qu'il constituait une sorte de complément à la *Relation*. Nous ferons aussi référence au journal de voyage de Humboldt récemment publié sous le titre de *Reise auf dem Rio Magdalena durch die Anden und Mexico*, dans lequel sont consignés, sous forme de notes hétérogènes et de « tableaux », le départ de Cuba, le débarquement à El Zapote puis à Carthagène, la remontée du fleuve Magdalena jusqu'à Honda, le séjour à Santafé de Bogotá, la traversée de la Cordillère centrale par le passage du Quindío et le long parcours andin qui le mène via « *el nudo de los Pastos* » jusqu'à Quito puis Lima.¹⁴¹

En Nouvelle-Grenade, le paysage de la virginité que le savant prussien met en place se cristallise autour de deux grands espaces paradigmatiques : les forêts luxuriantes

¹⁴⁰ Rappelons que Humboldt longe la partie de l'Orénoque qui trace aujourd'hui la frontière entre le Venezuela et la Colombie, dressant même souvent son campement du côté du fleuve de ce qui appartiendrait aujourd'hui au territoire colombien.

¹⁴¹ Le journal de Humboldt, réputé « illisible », a fait l'objet d'un remarquable travail de transcription de la part de Margot Faak. Le premier volume de cette édition retranscrit les notes de Humboldt dans leur langue originale (l'allemand et le français), le second volume présente la traduction en allemand des parties écrites en français: Von Humboldt, *Reise auf dem Magdalena, durch die Anden und Mexico*, Teil : I, II, transcription et annotations de Margot Faak, Akademie Verlag, Berlin, 2003. Notons que la partie colombienne du voyage a fait l'objet d'une traduction en espagnol par l'Académie colombienne des sciences sous le titre de *Alexander Von Humboldt en Colombia, Extractos de su diario*, (en ligne) : http://www.comunidadandina.org/bda/ficha_bda.asp?registro=250

du bassin de l'Orénoque (on pourrait associer à ce paradigme les forêts du bassin du fleuve Magdalena, dont les descriptions, qui figurent dans ses notes de voyage, n'ont pas été publiées de son vivant¹⁴²) et les steppes des Llanos. En réalité, comme l'a noté Paul Carter dans *Road to Botany Bay*, ces deux espaces génériques possèdent, au-delà de leurs caractéristiques physiques spécifiques, des valeurs symboliques similaires pour les explorateurs européens ; l'un et l'autre sont avant tout des espaces de l'altérité radicale :

Despite their obvious physical differences, the opposite environments of the plain and the forest resembled each other spatially (...) For, manifesting extreme horizontal and vertical fantasies, and extreme light and dark, they suggested the tenuousness of his balance and stability in the world. In this sense, they were alike "wilderness" the antithesis of home (...)¹⁴³

Les Andes sont quant à elles, nous y reviendrons plus avant, subdivisées en zones plus ou moins « civilisées » selon les grands principes climatiques exposés dans son *Essai sur la géographie des plantes*.

Avant de nous attacher à relever les singularités des deux grands paradigmes que nous venons de mentionner, nous croyons d'abord utile d'analyser le fonctionnement spécifique de l'idéologème de la virginité au sein de la représentation paysagère humboldtienne. Pour ce faire, considérons un « tableau » générique des forêts de « l'intérieur du Nouveau Continent » :

Dans cet intérieur du Nouveau-Continent, on s'accoutume presque à regarder l'homme comme n'étant point essentiel à l'ordre de la nature. La terre est surchargée de végétaux : rien n'arrête leur libre développement. Une couche immense de terreau manifeste l'action non interrompue des forces organiques. Les crocodiles et les boas sont les maîtres de la rivière ; le jaguar, le pécarí, la dante et les singes traversent la

¹⁴² Dans ses notes de voyage, Humboldt compare d'ailleurs à maintes reprises l'aspect des forêts qui bordent le fleuve Magdalena à celle du Casiquiare : « *Una espesa pared de follage acompaña el río y uno recuerda aquí inconscientemente la solitaria ribera del Casiquiare, en la que la vegetación impide el desembarco.* » Alejandro de Humboldt, *Alexander Von Humboldt en Colombia, Extractos de su diario, op. cit.*, p. 38.

¹⁴³ Paul Carter, *op. cit.*, p. 289.

forêt sans crainte et sans péril ; ils y sont établis comme dans un antique héritage. Cet aspect d'une nature animée, dans laquelle l'homme n'est rien, a quelque chose d'étrange et de triste. On s'y fait même avec peine sur l'océan et dans les sables d'Afrique, quoique, dans ces lieux où rien ne rappelle nos champs, nos bois, nos ruisseaux, on soit moins étonné de la vaste solitude que l'on traverse. Ici dans un pays fertile, paré d'une éternelle verdure, on cherche en vain les traces de la puissance de l'homme (...) ¹⁴⁴

À la lecture du « tableau », une première évidence s'impose : verbes et adjectifs prédisent ici le « naturel », de telle sorte que tout semble exister en dehors de la vision d'un sujet humain. Une lecture plus attentive nous indique toutefois que le paysage de la virginité, alors même qu'il est construit comme présence saturante du naturel, ne cesse de renvoyer, en creux, à l'humain. Cette évocation d'un paysage du Haut-Orénoque est en effet saturée par les signes de son absence : tout se passe ici comme si la richesse et l'exubérance naturelle n'était en réalité qu'un leurre, un trompe-l'œil qui masquent un vide scandaleux.

Les expressions de la déceptivité qui ponctuent le texte (« *quelque chose d'étrange et de triste* », « *on cherche en vain* ») suggèrent ainsi que tout, dans cette nature virginale, trompe : les signes de la surabondance de la fertilité ne sont jamais que les éléments d'un décor qui n'occupe pas le vide mais ne fait que l'occulter. Le tourbillon du monde végétal n'apparaît pas comme un élément marquant une quelconque positivité : les différents effets rhétoriques de saturation - dont la superlative systématique des signifiés (« *surchargée* », « *immense* », « *non interrompue* », « *vaste* », « *éternelle* ») constitue la principale ressource - ne renvoient en dernier lieu qu'à l'incapacité des mots à stabiliser un référent qui fait lui-même signe vers une absence fondamentale. La nature virginale du Haut-Orénoque est « *une vaste solitude* », autrement dit une absence hyperbolique où le sujet de la représentation, à travers une quête forcément déceptive, n'est renvoyé qu'à sa seule présence en tant qu'elle témoigne précisément d'une absence. L'on pourrait dire que Humboldt paysage cet espace comme une *plénitude absente*.

On notera en outre que l'absence de tout signe d'humanité est partiellement

¹⁴⁴ A. de Humboldt, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804*, Tome 2, N. Maze, Paris, 1819, p. 438.

comblée - pour finalement mieux y renvoyer - par le transfert du sème « humain » sur des signifiés renvoyant à des référents non humains : ainsi, dans ces « *vastes solitudes* » rien n'arrête le « *libre développement* » des végétaux ; les crocodiles sont « maîtres » des rivières tandis que des animaux jouissent d'un droit de domaine exclusif sur ces terres héritées. La persistance, la constante exhibition de l'humain « sous rature » provoque néanmoins le soupçon : le texte humboldtien n'organise-t-il pas la *vacance* de l'espace de l'Autre?

Humboldt l'affirme explicitement dès l'introduction à sa *Relation* : « [*Dans le Nouveau Continent*], le genre humain n'offre que quelques débris de hordes indigènes peu avancées dans la culture ». ¹⁴⁵ L'on conclura donc que si « *l'intérieur du continent* » est décrit comme « vierge » ce n'est pas parce qu'il est absolument vide de toute humanité mais parce que cette présence y est tenue pour quantitativement et qualitativement négligeable. La présence de cette humanité résiduelle ne laisse pas de traces, elle n'inscrit pas la différence stabilisatrice à la surface du territoire. Contrairement à l'espace européen rythmé par les stries du cadastre et de l'activité humaine en régime de propriété privée - « (...) rien ne rappelle nos champs, nos bois, nos ruisseaux (...) » ¹⁴⁶ - l'espace de cet Autre est un espace informe, continu, non-mesurable; un espace vacant et sans maître. Le paysage de la virginité apparaît donc comme un paysage paradoxal dans lequel l'orchestration de la *surprésence* du naturel permet d'anéantir la présence du culturel.

Une contradiction apparaît cependant : si ces espaces sont textualisés comme *territorium nullius*, comment dès lors décrire – puisqu'il s'agit de construire une représentation totalisante – la présence malgré tout insistante des habitants de ces régions? Dans la *Relation Historique*, deux grands procédés paradigmatiques prennent en charge leur description. Le premier consiste à les « naturaliser » : ils sont alors de simples éléments « naturels », des « signes paysagers » qui n'acquièrent leur détermination qu'en fonction de la totalité-paysage ; le second consiste à les déterritorialiser puis à les

¹⁴⁵ A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 1, p. 32.

¹⁴⁶ Dans *Du descriptif*, Philippe Hamon considère que la description « organise la ventilation lexicale et textuelle d'objets déjà prédécoupés dans l'extra-texte par d'autres pratiques que celles du langage. » D'où, selon l'auteur, « l'existence peut-être d'objets privilégiés, ceux dont d'autres pratiques ont déjà proposé le caractère « discret » : paysages, découpés par les lois sur l'héritage et par le cadastre en pièces, en parcelles, en points de vu (...) » Philippe Hamon, *Du descriptif*, Hachette, Paris, p. 56.

« paysager » au sein de tableaux descriptifs maintenus séparés du corps de la narration.

Bien entendu, il serait simplificateur de dire que les indiens sont systématiquement pris dans les mailles du discours descriptif. Remarquons cependant que s'ils apparaissent comme des éléments de la narration, c'est essentiellement en tant qu'auxiliaires coloniaux au service de l'expédition (les piroguiers et porteurs indigènes « prêtés » par les missions) ou en tant que ventriloques pluriels et indifférenciés d'une sagesse collective dégradée (ainsi, « *les indiens pensent* », « *affirment* », « *nous disent* », « *croient* » etc.) Sans nous attarder sur ces types de prise en charge narrative de l'Autre qui dépassent le cadre de notre analyse, rappelons simplement qu'elle mettent en évidence, malgré l'occultation subjective qui les sous-tend, la nature essentiellement parasitaire des liens qui unissent sujets impériaux et sujets subalternes : en plus de révéler, en creux, la dépendance technique et physique des voyageurs occidentaux et leur croyance en un « droit de disposer » de la vie et de la force des « natifs », elle laisse deviner l'étendue de l'expropriation épistémique dont se nourrit un tel récit.¹⁴⁷

Comme nous l'avons dit, c'est souvent la description naturalisante qui permet de prendre en charge le surgissement de l'Autre au sein des interstices narratifs qui se glissent entre les « tableaux ». Soumis à une écriture descriptiviste qui a pour principal objet le cadre naturel, l'Autre y apparaît à travers des portraits collectifs intégrés à la description paysagère :

Nous rencontrâmes une troupe d'Indiens qui se dirigeaient vers les montagnes de Caripe. Ils étaient entièrement nus, comme le sont généralement les indigènes de ce pays. Les femmes chargées d'un fardeau assez lourd, fermoient la marche ; les hommes étaient tous armés, jusqu'au enfans les plus jeunes, d'arc et de flèches, ils marchaient en silence, les yeux fixés sur le sol.¹⁴⁸

Sans identités individuelles, rivées à un « ils » collectif objectivant, les silhouettes

¹⁴⁷ Clive Barnett, nous rappelle très justement que “ *without the use of local guides and interpreters, the exploit of those men represented as untiringly persevering, independent and self-denying seekers of the truth of the world would have been impossible. But this routine practical dependence o, local knowledges and information is not acorded any independent epistemological value.*” Clive Barnett, “Impure and wordly geography: the africanist discourse of the Royal Gepgraphic Society, 1851-1873”, *Transactions of the Institute of british geography*, n°23, 1998, p. 239-251.

¹⁴⁸ A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 1, p. 440.

de cette « troupe d'indiens » disparaissent dans le paysage aussi vite qu'elles y sont apparues. Tout semble se passer ici comme si les indiens qui traversent le champ de visibilité n'étaient que des figures vides réduites à leur condition de « choses vues », des objets astreints au seul apparaître. Leur condition de « choses vues » en fait d'ailleurs aussi des « non-voyants » : on remarquera ainsi qu'ils ont, de manière significative, « les yeux fixés sur le sol ».

Ce qu'oblitére cette économie inégale des regards, c'est avant tout la possibilité d'une réponse. L'asymétrie visuelle est en effet absolument indissociable du mutisme auquel les indiens sont soumis. Ils ne sont pas seulement des « choses vues » et des « non-voyants » mais aussi des « sans-voix ». Ils sont l'Autre, ceux qui ne peuvent dire ni « je » ni « nous », ceux que la description laisse à la fois sans réponse et sans mot pour répondre.¹⁴⁹ On comprend que l'économie inégale des regards mise en place dans cette représentation, en privant l'Autre de toute subjectivité, interdit du coup toute possibilité d'un espace intersubjectif au sein de la représentation.

Mais l'Autre, le « peuple sans histoire », est le plus souvent appréhendé par le biais de tableaux ou encore de « paysages ethnologiques » soigneusement séparés du corps de la narration. Ainsi, ce « tableau » qui s'offre spontanément, dans une mission située sur les rives de l'Orénoque, aux yeux et la plume de « l'homme cultivé » :

Le rassemblement des Indiens à Pararuma nous offroit de nouveau cet intérêt qui attache partout l'homme cultivé à l'étude de l'homme sauvage et du développement successif de nos facultés intellectuelles. Qu'on a de peine à reconnoître, dans cette enfance de la société, dans cette réunion d'indiens mornes, silencieux, impassibles, le caractère primitif de notre espèce ! On ne voit point ici la nature humaine sous les traits de cette douce naïveté dont les poètes ont tracé, dans toutes les langues, des tableaux si ravissants. Le sauvage de l'Orénoque nous parut aussi hideux que le sauvage du Mississipi décrit par le voyageur philosophe qui a su le mieux peindre l'homme sous les climats divers. On aime à se persuader que ces indigènes, accroupis

¹⁴⁹ Comme l'a très justement noté Johannes Fabian dans sa célèbre étude sur les présupposés idéologiques sur lesquels se fonde le discours ethnologique : « *pronouns and verb forms in the third person mark an Other outside the dialogue. He (or she or it) is not spoken to but posited (predicated) as that which contrasts with the personness of the participants in the dialogue* ». Johannes Fabian, *Time and the other, How anthropology makes its subjects*, Columbia University press, 2002, p. 80.

près du feu ou assis sur de grandes carapaces de tortues, le corps couvert de terre et de graisse, fixant stupidement leurs yeux, pendant des heures entières, sur la boisson qu'ils préparent, loin d'être le type primitif de notre espèce, sont une race dégénérée, les foibles restes de peuples qui, après avoir été longtemps dispersés dans la forêts, ont été replongés dans la barbarie.

La peinture en rouge étant pour ainsi dire le seul vêtement des indiens, on peut distinguer chez eux deux genres, selon que les individus sont plus ou moins aisés.¹⁵⁰

Si la première phrase s'inscrit pleinement dans la narration, puisqu'elle lie la scène du rassemblement des Indiens au fil des événements qui ponctuent le récit de voyage, celle-ci se dilue progressivement pour faire place à la description et, plus précisément, au registre « ethnologique ». Ce glissement du texte narratif vers le descriptif est rendu manifeste par le passage, après une transition rhétorique emphatique qui permet d'occulter par un effet de saturation la voix de l'autre (« *Qu'on a de peine... !* »), d'une forme verbale narrative (l'imparfait de l'indicatif) à une forme prescriptive (le présent de l'indicatif). La dilution de l'histoire au contact de l'Autre autochtone, et le passage consécutif à une *ethnographie*, renvoie bien entendu à l'une des quatre conditions épistémiques qui fondent, selon Michel de Certeau, le discours de l'ethnologie à partir du 18^e siècle : la spatialité (les trois autres étant l'oralité, l'altérité et l'inconscience).¹⁵¹ Le surgissement des « peuples sans histoire » dans l'espace de la narration fonctionne en effet comme un marqueur prescriptif qui impose le passage à *l'ethno-graphie*. Avec lui prend impérativement fin l'histoire, et commence l'espace, en tant précisément que « *tableau synchronique d'un système sans histoire* ». ¹⁵²

Notons que cette spatialisation se double ici d'une déterritorialisation symbolique : les « sauvages de l'Orénoque » rassemblés autour du feu sont en effet présentés comme les restes d'un peuple qui ne parvient plus à territorialiser. Plongés dans un état d'antériorité permanente, ils apparaissent comme des naufragés doublement anachroniques : ils sont non seulement en état de régression (« une race dégénérée ») par

¹⁵⁰ *idem*, tome 2, p. 258.

¹⁵¹ Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 216.

¹⁵² *ibidem*.

rapport au type « primitif » dont ils sont les représentants, mais ce type « primitif » appartient lui-même à un *anté-monde* révolu (« le développement successif de nos facultés intellectuelles »).

Dans ce « paysage ethnologique », ils semblent « résider » (il « restent » et sont à la fois un « reste », un « résidu ») plus qu'habiter, dans un espace anachronique qui ne coïncide plus à aucune actualisation territoriale : ni civilisés, ni véritablement sauvages, ils sont à la marge d'une représentation qui ne leur ménage plus aucun lieu, c'est-à-dire plus aucune possibilité d'ancrage du « propre ». ¹⁵³ La prédication verbale formulée au gérondif et dans une forme de présent étendu (« *fixant stupidement leur yeux, (...) sur la boisson qu'ils préparent* ») produit un effet de stase narratif. Elle contribue à faire de ce « paysage ethnologique » un monde plongé dans l'immobilité : ces sauvages exécutent, dans un état de passivité végétatif, le même geste « *pendant des heures entières* ». Cette inertie qui est la contrepartie spatiale de l'immuabilité temporelle ne fonde paradoxalement rien : ils gisent dans l'étrangeté d'un lieu qui leur est impropre. On comprend qu'une telle vision dépossède les indigènes à la fois de leur histoire et de leur géographie : ce qui leur est alloué, c'est un non-lieu, une stase temporelle et spatiale dont le « paysage ethnologique » est la parfaite contrepartie discursive.

Le traitement descriptif réservé aux habitants des Llanos, l'autre grand espace de la vacance, diffère quelque peu, même s'il converge dans sa stratégie fondamentale de l'effacement. Si en effet leur représentation n'est plus saturée par les signes de l'immobilité mais par ceux de l'instabilité, c'est en tant que cette instabilité s'inscrit elle aussi dans l'immuable :

C'est un *hato de ganado*, c'est-à-dire une maison isolée dans la steppe, entourée de quelques petites cabanes qui sont couvertes en roseaux et en peaux. Le bétail, les bœufs, les chevaux et les mulets ne sont point parqués : ils errent librement dans un étendue de plusieurs lieues carrées. Nulle part il n'y a d'enclos. Des hommes nus jusqu'à la ceinture, et armés d'une lance, parcourent à cheval les savanes pour

¹⁵³ Rappelons que pour Michel de Certeau, le lieu est « *l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence.* » Il est « *une configuration instantanée de positions* » où règne la loi du propre. L'espace, quant à lui, « *est un lieu pratiqué* », c'est-à-dire saisi dans « *l'ambiguïté d'une effectuation* ». Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, T.1, Gallimard, Paris, 1990, p. 172-173.

inspecter les animaux (...). Ces hommes de couleur, que l'on désigne sous le nom de peones llaneros, sont en partie libres ou affranchis, en partie des esclaves. Il n'existe pas de race plus constamment exposée aux feux dévorants du soleil des tropiques. Ils se nourrissent de viandes séchées à l'air, et faiblement salées. Leurs chevaux même en mangent quelquefois. Toujours en selle, ils croient ne pas pouvoir faire la moindre course à pied (...) la paresse des habitans des Llanos est telle, qu'on ne creuse pas de puits, quoique l'on sache qu'à dix pieds de profondeur, on trouve presque partout de belles sources (...)¹⁵⁴

Les habitants des Llanos – en particulier ceux qui sont désignés par le démonstratif anaphorique « ces » qui met l'accent sur la « catégorie raciale » à laquelle ils appartiennent - ne connaissent ni la propriété privée, ni le travail rationnellement organisé, ni même la cuisson des aliments, ces fondements constitutifs de l'être humain parvenu au stade de la « civilisation » : bêtes et humains – le texte entretient significativement la confusion référentielle autour du trope de la « crudité » alimentaire - « errent librement » et « parcourent » l'étendu continue de la steppe mais ne semblent pas l'habiter. Or pour qu'il y ait du propre, du possessif, pour qu'il y ait une quelconque « fondation » spatiale, c'est-à-dire un lieu reconnu comme légitime, il faut qu'il y ait commerce, agriculture et travail artisanal. Parmi les « *Llaneros* », rien de tout cela : « ces hommes de couleur » paresseux ignorent tout des fondements de la civilisation telle qu'elle a été définie par les Lumières et le libéralisme classique.¹⁵⁵ Fondamentalement *a-territoriaux, anhistoriques et a-normaux* ils ne peuvent ni faire paysage, ni faire récit : ils sont des trajectoires, des êtres à la dérive pris dans un devenir-animal.

¹⁵⁴ A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 2, p. 160-161.

¹⁵⁵ L'historien du droit Bartolomé Clavero affirme ainsi dans sa remarquable analyse sur l'universalisme, l'individu et le droit tel qu'il sont conjointement pensés par les penseurs libéraux classiques : "(...) *si no hay cultivo ni cosecha, ni la ocupación efectiva sirve para generar derecho; otros usos no valen; esta parte de tierra, este continente de América aunque esté poblado, puede todavía considerarse vacante, a disposición del primer colono que llegue y se establezca. El Aborigen que no se atenga a esos conceptos, a tal cultura, no tiene ningún derecho.*" Bartolomé Clavero, *Derecho indígena y cultura constitucional en América*, Siglo XXI, México, 1994, p. 23.

1.3.2. La paysage inaugural du voyageur impérial

Le dispositif discursif de « déshistorisation » et « déterritorialisation » symbolique de l'Autre dont nous avons pu analyser quelques occurrences, constitue l'un des tropes fondamentaux du discours colonial sur l'espace : il ne faut pas oublier que si tout espace vierge est un espace vacant, il est aussi par conséquent un espace à inséminer, c'est-à-dire un espace à coloniser et à civiliser. Anne Mc Clintock, en mettant en rapport les notions de « virginité » et de « patriarcat », a ainsi montré que l'érotisation de l'espace vierge répond toujours à un désir d'appropriation:

The eroticizing of virgin space also effects a territorial appropriation, for if the land is virgin, colonized peoples cannot claim aboriginal territorial rights, and white male patrimony is violently assured as the sexual and military insemination of an interior void.¹⁵⁶

L'effacement de l'humain en tant qu'être social organisé et ancré dans un lieu, réactive ainsi le mythe édénique d'un monde vierge et absolument ouvert au désir de possession tel qu'il fut forgé par les conquérants européens du 16^e siècle. Bien entendu, il ne s'agit pas de faire de Humboldt un apôtre de la colonisation territoriale. Mais le paysage de la vacance mis en place par le savant prussien opère un autre type de « colonisation » : en s'instituant comme l'antithèse de la « terre » - entendue comme propriété et pratique d'un territoire par ses habitants – il convertit un territoire, un espace à la fois « fondé » et « pratiqué », en un espace « idéal », incommensurable à toute valeur matérielle ; en d'autres termes, en un espace voué au travail de ce sujet universel dont nous avons déjà repéré les marques textuelles. Ainsi, l'espace de la Nouvelle-Grenade, apparaît-il comme un gigantesque laboratoire, un réservoir de paysages naturellement « disponibles », qui serait en quelque sorte la propriété « universelle » d'un agent ontologiquement et épistémologiquement privilégié : la république des sciences

¹⁵⁶ Anne McClintock, *Imperial leather : race, gender and sexuality in the colonial contest*, Routledge, London and New York, 1995, p. 30.

européennes.

La stratégie de l'effacement permet au sujet impérial de renouveler la geste des premiers découvreurs européens, mais cette fois-ci en l'espèce d'une conscience européenne omnisciente, innocente et porteuse des Lumières : Humboldt n'écrit-il pas, en faisant référence aux conditions exceptionnelles dont a pu bénéficier son expédition, que « *les haines particulières se taisent quand il s'agit du progrès des Lumières* » ?¹⁵⁷ Dans une perspective similaire, Jonathan Bordo considère que l'esthétique de la virginité, en mettant en scène l'intrusion paradoxale d'un regard sur un espace non spéculaire (puisque reconstruit comme vacant), possède une fonction inaugurale :

The testimony is the rupturing event, inaugurating human presence itself. It is the moment when the clock started ticking: from this moment, history. While landscape is the stage for European memory, the wilderness is that state or condition that obliterates history from that very moment enshrined as visual testament¹⁵⁸

Le paysage vierge est un espace aporétique, un espace à proprement parler impossible : en tant que représentation, il est en effet toujours déjà dans un rapport spéculaire avec le sujet. Aussi constitue-t-il un *embrayeur historique* : avant moi, sujet paysageant, rien ; après moi le changement historique et le progrès dont je suis l'agent universel. La multiplication des marqueurs « d'inauguralité », la dissémination d'une isotopie du seuil, de la frontière et du franchissement dans le texte de la *Relation historique* est à cet égard significatif. On peut citer, à titre d'exemple : « *Une terre inconnue commence au-delà des grandes cataractes (...) Aucun des missionnaires qui ont décrit l'Orénoque avant moi (...) n'a franchi le raudal de Maypurés.* »¹⁵⁹ Ces expressions, en plus de renvoyer à toute une mythologie coloniale de l'insémination et de la libre circulation « sportive » du sujet masculin, blanc et bourgeois (« *n'a franchi* »), sont autant de marqueurs qui renvoient à l'acte inaugural de la représentation par l'écriture (« *qui ont décrit* »). On comprend dès lors qu'en rendant vacants les espaces de la Nouvelle-

¹⁵⁷ A. de Humboldt, *Relation historique*, op. cit., tome 1, p. 39.

¹⁵⁸ Jonathan Bordo, "Picture and Witness at the Site of the Wilderness", dans W.J.T. Mitchell, *Power and landscape*, op. cit., p. 297.

¹⁵⁹ A. de Humboldt, *Relation historique*, op. cit., tome 3, p. 293.

Grenade, ce que Humboldt met en scène, c'est l'acte inaugural et séminal d'une conscience et d'une écriture porteuse de l'Universel qui, tout en témoignant de la virginité de ces espaces, fonde simultanément ce *territorium nullius* comme espace du *telos*. L'espace vierge se présente donc comme un espace a-textuel, un espace inerte d'avant la lettre, enfin rendu à sa potentielle signifiante par le travail inaugural de l'écriture.

L'expropriation à la fois symbolique et épistémique (l'écriture du territoire par le savant européen condamne toutes les autres représentations à intégrer « l'archéologie » des sciences modernes) qu'opère l'idéologème de la virginité à travers toute une série de procédures idéalisantes, s'annonce toujours comme le préalable d'une expropriation territoriale et économique. L'histoire que le texte de Humboldt inaugure est en effet avant tout le récit de la lente, progressive, mais inéluctable expansion de la valeur d'échange dans ces régions isolées du Nouveau-Monde. Comme nous l'avons remarqué plus haut, le paysage du *statum*, le paysage de la virginité primordiale, est en effet toujours inséparablement l'espace du *telos*.

Cette structuration aporétique du paysage de la virginité, quoique rarement explicite, est cependant rendue manifeste dans certaines visions paysagères à vocation téléologique. Au travers de celles-ci, le savant prussien se rêve le représentant d'une avant-garde dont le travail d'intégration symbolique doit initier l'embranchement historique des espaces contemplés, et partant, leur inéluctable mise en valeur :

Si alors quelque pages de mon livre survivent à l'oubli, l'habitant des rives de l'Orénoque et de l'Atabapo verra avec ravissement que des villes populeuses et commerçantes, que des champs labourés par des mains libres occupent ces mêmes lieux où, à l'époque de mon voyage, on ne trouvait que des forêts impénétrables ou des terrains inondés.¹⁶⁰

Cette utopie paysagère « progressiste », ombre portée du paysage de la virginité, constitue l'image phantasmée d'une annexion du monde – en l'occurrence de la Nouvelle-Grenade – à l'utopie historique de la bourgeoisie européenne, c'est-à-dire à cette grande

¹⁶⁰ A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 1, p. 37-38.

méta-narration séculière du progrès qu'elle met en place à partir de la fin du 18^e siècle. Notons que la vision téléologique ne se manifeste pas seulement sous l'aspect de rêveries utopistes : elle prend parfois l'allure, à travers un discours qui arbore les signes crédibilisants de l'expertise, d'un paysage « prophétique » ou, mieux encore, d'un paysage « prospectif ». Ainsi après avoir décrit les « solitudes » des steppes des Llanos, Humboldt livre au lecteur de sa *Relation historique*, la vision téléologique d'une région enfin soumise au règne du progrès universel :

Le Río Meta, qui parcourt les vastes plaines du Casanare, et qui est navigable jusqu'au pied des Andes de la Nouvelle-Grenade, sera un jour d'une grande importance politique pour les habitants de la Guyane et du Venezuela. Depuis le golfe triste et la bouche du Dragon, une flottille peut remonter l'Orénoque et le Meta jusqu'à 15 à 20 lieues de distance de Santa-Fe de Bogota. Les farines de la Nouvelle-Grenade peuvent descendre par le même chemin. Le Meta est comme un canal de communication entre des pays placés sous la même latitude, mais qui diffèrent de production comme la France et le Sénégal.¹⁶¹

Tout dans le paysage néogrenadin, des golfes aux fleuves en passant par les productions naturelles, est « naturellement » destiné en dernière instance à intégrer les réseaux des échanges mercantiles.¹⁶² Le « progrès » se manifeste en effet comme un processus désincarné, « naturel » qui fait corps avec le territoire : ainsi, les farines « *descendent* » des Andes comme animées par une « main invisible ». Cette

¹⁶¹ *idem*, tome 2, p. 286.

¹⁶² Dans une autre perspective, Sébastien Velut note aussi l'importance des espaces de l'échange dans le paysage humboldtien : « *bon nombre des vues et cordillères ont trait au voyage, aux échanges : passage de Quindío où les voyageurs sont transportés à dos d'hommes, courriers descendant les fleuves à la nage pour rapporter les lettres, pont de cordage ou ponts naturels, jetés sur les précipices et les torrents et que la route franchit. Voyageur, Humboldt a été particulièrement attentif aux moyens et aux conditions de déplacements de l'échange. Non seulement pour décrire à l'usage d'autres voyageurs les particularités d'un parcours, mais aussi parce qu'il fait des échanges le fondement de la puissance (...) les lieux ne sont donc pas uniquement compris comme résultants de la combinaison des valeurs locales et des variables globales (altitude, température, ensoleillement), mais plus largement encore en fonction de leur position dans un système dans un réseau.* » Sébastien Velut, « Nouveau monde, nouvelle géographie », dans : Thomas Gomez (dir.), *Humboldt et le monde hispanique*, publication du centre de recherche ibérique et ibérico-américaines de l'Université de Paris X, Nanterre, 2002, p. 37.

« fétichisation » des processus économiques permet à la fois de gommer toute notion de travail – et partant, de gommer les rapports de production qui sont au cœur de l’agencement du territoire - et de naturaliser la marchandisation du territoire. Mieux encore, tout se passe comme si la nature avait par avance configuré l’espace - le fleuve Meta est ainsi un « canal » - afin qu’il puisse s’adapter « naturellement » aux échanges mercantiles. Ne pas tirer avantage de ces voies naturelles pour mettre en circulation les biens de cette région du monde serait dès lors contraire à l’ordre « naturel » des choses. En somme, la virginité constitue le degré zéro d’un processus d’expansion de la valeur d’échange conçu comme inéluctable. Nous dirons que la naturalisation des fonctions de production et de circulation du territoire produit un effet de prescription utopique : l’utopie n’est plus ici ce lieu « irréalisé », mais une vision qui planifie et définit l’horizon historique auquel seront soumis le territoire et la société qui l’habite.

C'est donc le paysage lui-même qui en appelle au travail régénérateur de la colonisation mercantile : le « plan » de la nature que la vision paysagère semble dévoiler se présente comme étant extérieur et antérieur à la présence des natifs. Le programme modernisateur naturalisé se fait donc immanence, principe universel qui échappe au « contingent ». On comprend dès lors que les tensions, les résistances que ne manquent pas de générer l’expansion de la « civilisation » n'apparaissent pas comme les expression d'un conflit localisé entre des entités particulières mais comme les éléments d'un gigantesque conflit historique entre l'Universel et les particularismes :

Un même esprit de monopole a fermé le Meta, le Rio Atrato et la rivière des Amazones. Etrange politique qui enseigne aux métropoles qu’il est avantageux de laisser incultes des pays dans lesquels la nature a déposé tous les germes de la fécondité ! Partout les Indiens sauvages ont profité de ce manque de population. Ils se sont rapprochés des fleuves, ils harcèlent les passans, ils essaient de reconquérir ce qu’il sont perdu depuis des siècles (...) Ce sont eux aussi qui, jusqu’au confluent du Casanare, empêchent les voyageurs de coucher sur le rivage, en remontant le Meta. Pendant les basses-eaux, il arrive souvent que de petits marchands de la Nouvelle-Grenade, dont quelques-uns visitent encore le campement de Pararuma, périssent par

les flèches empoisonnées des Guahibos.¹⁶³

Humboldt ne se contente pas ici d'énoncer un fait : la tension dramatique soigneusement orchestrée vise de toute évidence au pathos. Parmi les effets rhétoriques qui donne à ce texte l'allure d'une sentence, on peut relever la scansion des anaphores introduites par la troisième personne du pluriel, accompagnée d'une gradation sémantique dans la gravité des méfaits commis : « *ils se sont rapprochés du fleuve, ils harcèlent (...), ils essaient de reconquérir (...)* » ; on notera aussi l'utilisation de la phrase clivée « *ce sont eux qui (...)* », laquelle, en focalisant le pronom « eux », renvoie, à la façon d'une énoncé accusatoire, aux coupables indéniables : l'Autre, le « peuple sans histoire », le contrevenant à l'ordre naturel des choses, le déviant ; on remarquera enfin l'emploi de l'adjectif « *petits* » qui, tout en qualifiant les marchands possède une évidente fonction axiologique : elle rend les actes de violence des indigènes, absolument dépolitisés, lâches et barbares. Si la question de la spoliation et de l'occupation coloniale de la terre est ici évoquée – « (...) *ils essaient de reconquérir ce qu'ils ont perdu depuis des siècles (...)* » - on notera que la légitimité politique de cette revendication n'est guère soulevée. Les Guahibos dont « *la malpropreté, l'esprit de vengeance et le goût pour le vagabondage* »¹⁶⁴ en fait des êtres inassimilables, non canalisables, sont avant tout des entraves à la marche bienveillante de l'Universel dont les marchands sont en quelque sorte les représentants. Ils ne sont que des pathologies spatiales qui diffèrent sans cesse l'avènement de cet équilibre unique qu'est censé apporter la « civilisation ». Comment dès lors l'occupation de leurs terres ancestrales pourrait-elle constituer une aliénation ? Et une aliénation de *quoi* d'abord ?

Ce discours belliqueux ne doit pas surprendre qui vient d'un voyageur savant : comme nous le rappellent Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur « traité de nomadologie », la « *machine de guerre* » nomade est une forme d'organisation sociale et une forme d'occupation de l'espace lisse, qui, bien qu'elle n'ait pas la guerre pour objet, lutte en revanche contre la constitution d'un territoire, d'un espace strié, contrôlé,

¹⁶³ *idem*, tome 2, p. 287-288.

¹⁶⁴ *idem*, tome 2, p. 220.

verrouillé, d'un espace où les flux et les mouvements seraient rigoureusement canalisés.¹⁶⁵ Or la lutte menée par les Guahibos contre la territorialisation et l'arrogation coloniale des terres est aussi inévitablement une lutte contre la « nécessaire » mise en valeur du territoire et la captation programmée des flux de richesse qui en découlerait. On comprend donc que pour Humboldt une seule solution s'impose face à la permanente dissolution territoriale – à « l'émission de quanta de déterritorialisation » - que produit la machine de guerre nomade des Guahibos : abandonner le mercantilisme étroit (« *un même esprit de monopole* »), faire de l'espace encore lisse et vectoriel de la Nouvelle-Grenade un espace strié, mesuré, apte à favoriser l'implantation des colons sédentaires, à sédentariser la main d'œuvre locale et à générer de la valeur d'échange.

Il apparaît donc clairement que le discours paysager de Humboldt, pour désintéressé qu'il puisse paraître, n'en dépossède pas moins les habitants originels de tout droit à ce qui n'est dorénavant plus leur terre, mais l'espace infiniment disponible de l'utopie de la modernité coloniale européenne. D'un espace américain jusque là rivié au discours de l'histoire naturelle, on passe ainsi à un espace peu à peu inséminé par le discours de l'histoire. La mise en scène de l'espace néogranadin comme espace « vierge » permet en effet l'ouverture d'un champ temporel – répétons-le, la virginité n'est que le degré zéro de la civilisation - dans lequel l'histoire est soudain rendue possible. Elle possède ainsi, dans son aptitude à faire miroiter l'horizon comme le lieu d'un progrès à venir, cette fonction insigne de mettre en branle le désir d'expansion du sujet impérial.

On a souvent dit de Humboldt qu'il fut le second découvreur de l'Amérique, le rédempteur d'un continent fustigé qui, par l'entremise de son œuvre, retrouva une place dans l'ordre mondial : si tenté que de tels slogans apologétiques aient bien un sens, il faudrait alors préciser que le processus d'inclusion symbolique auquel, sans nul doute, son œuvre participe, reste avant tout un processus de traduction de l'espace de l'Autre en un espace de la différence et donc en un espace pour Soi. Reste que pour Humboldt – c'est là sans nul doute l'une des apories de son système - tous les espaces de la Nouvelle-Grenade ne sont pas égaux face au grand méta-récit prescriptif du progrès universel : si les espaces andins sont représentés comme des espaces prometteurs puisqu'ils présentent certaines

¹⁶⁵ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Milles plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, Minuit, Paris, 1980, p. 280.

analogies avec les espaces européens, les espaces des zones torrides – provisoirement plus soumis au déterminisme géoclimatique qu’au *telos* universel - sont quand à eux conçus comme les lieux de la négativité radicale.

1.3.3. Paysages proto-européens et paysages de l'abandon

C’est en se référant implicitement à la théorie des stades du développement humain que Humboldt peut faire le lien entre espace géographique, degré de civilisation et promesse de développement au sein des représentations paysagères. Le recours à cette théorie largement répandue parmi les savants et philosophes des Lumières à la suite des travaux de Turgot puis d’Adam Smith, lui permet d’inscrire la différence spatiale dans un grand méta-récit historique, qui met en scène la marche commune, quoique inégale, de l’*homo economicus* vers la civilisation et le plein déploiement de la raison.¹⁶⁶ Dans ce méta-récit historique, les degrés de civilisation sont hiérarchiquement évalués à l’aune des activités agricoles et commerciales de la société observée (pour autant que celles-ci soient effectivement perceptibles et évaluables par les Européens) : toute société passerait ainsi du stade des chasseurs au stade commercial - celui du plein déploiement des facultés rationnelles - en passant successivement par les stades pastoraux puis agricoles. On comprend que dans ce schéma, les sociétés non-Européennes sont requalifiées comme pré-civilisées et, comme telles, ne sont jamais que des sociétés en état de transition vers un avenir déjà tracé qu’illustre cette humanité par excellence qu’est la culture européenne : on convertissant la différence culturelle en hiérarchie chronologique, c’est la simultanéité temporelle qui est niée.

Si Humboldt fait siennes les grandes lignes de ce méta-récit, c’est en l’articulant à une théorie néo-hippocratique du déterminisme physique qui complexifie l’implacable linéarité du processus. Car en effet, dans un espace défini comme pure Nature, le *Telos*, en

¹⁶⁶ Anne-Robert-Jacques Turgot, *Tableau philosophique des progrès successifs de l’esprit humain*, 1750, dans Schelle (1913-1923), I, p. 214 -235. Voir aussi : Adam Smith, *The theory of moral sentiment*, Prometheus Books, London, 2000.

tant que déploiement de la nécessité historique, est soumis plus que partout ailleurs au déterminisme géographique.¹⁶⁷ Ce montage aporétique lui permet de rendre compte des « *différents états d'avancement* » de sociétés coexistantes, en inscrivant la différence à la fois dans l'espace et dans le temps. Humboldt postule ainsi qu'en Nouvelle Grenade – et en général, dans la « zone torride » - c'est la physionomie spatiale, et partant, les climats qui y sont attachés, qui déterminent en grande partie les stades historiques auxquels sont parvenues et pourront parvenir les sociétés : à nature « saine » et « tempérée », société « civilisée » ; à nature « malsaine » et « torride », société « arriérée », voire « dégénérée ». On comprend que dans le texte humboldtien, ce sont les représentations paysagères qui sont chargées de rendre sensibles ces écarts fondateurs de spécificité, ces identités socio-spatiales à travers la mise en valeur des grands marqueurs physiques soigneusement choisis et destinés à les rendre « naturels ».

Même si dans son *Tableau physique des Andes*, Humboldt met en place une gradation des formes et phénomènes, à travers un découpage multiple de l'espace représenté, la lecture de sa relation et de ses notes de voyage laisse apparaître une vision beaucoup plus tranchée du territoire. En effet, il nous semble que deux grands paradigmes – qui correspondent, nous le verrons, aux grandes catégories coloniales de « *tierra fría* » y « *tierra caliente* » - structurent le système paysager humboldtien : *le paysage de la différence* – défini en terme d'écart para rapport au modèle européen auquel il est explicitement comparé – et la *paysage de l'altérité* – reconstruit comme l'Autre constitutif du référent paysager européen .

Certains espaces – pour l'essentiel, les espaces andins colonisés par les européens – sont ainsi paysagés comme s'ils étaient des doublons américains des espaces nouméaux européens. L'on peut associer ces représentations paysagères à un discours que Walter Mignolo a qualifié « d'occidentalistes », puisqu'elles construisent ces espaces comme autant de différences spécifiques au sein du Même : ainsi reconstruits, ils deviennent des

¹⁶⁷ Notons que ce schéma déterministe n'est selon Humboldt guère applicable aux populations de la Nouvelle-Espagne. Il écrit ainsi que « *l'ignorance dont l'orgueil européen se plaît à accuser les créoles, n'est pas l'effet du climat ou d'un manque d'énergie morale ; mais que cette ignorance, là où on l'observe encore, est uniquement l'effet de l'isolement et des défauts propres aux institutions sociales dans les colonies.* » A. de Humboldt, *Essais politiques sur le Royaume de la Nouvelle-Espagne*, op. cit., tome 2, p. 24.

paysages « extrême-occidentaux ».¹⁶⁸ La représentation paysagère des espaces tropicaux s'inscrit quant à elle dans le paradigme discursif altérifiant « orientaliste ». Edward Saïd a défini « l'orientalisme » comme un ensemble de pratiques discursives qui font de l'Orient l'Autre de l'Occident, ou encore « *son grand contraire complémentaire* ».¹⁶⁹ Or il nous semble que c'est bien là ce qu'opère le discours de Humboldt dans sa mise en paysage des espaces tropicaux : inassimilable, incommensurable à soi, l'espace des « zones torrides » est en effet toujours reconstruit comme le négatif constitutif du noumène européen. Nous parlerons, pour nous référer à ce système paysager qui oppose deux entités définies comme présences contradictoires, d'une *di-vision* paysagère.

Dans sa description de la petite plaine au pied du volcan Puracé qui apparaît dans le commentaire de la planche XXX de ses *Vues des Cordillères*, Humboldt convoque implicitement non seulement l'interdiscours théorique évoqué plus haut mais aussi les codes textuels qui structurent les mythes de l'Arcadie et de l'Âge d'or.¹⁷⁰ Selon le principe panoptique déjà exposé, Humboldt situe le lieu exact de cette « petite plaine » : elle se trouve dans la région de Popayán qui est « située dans la belle vallée du Rio Cauca » et qui « jouit, sous une latitude de 2° 26' 17'', d'un climat délicieux, beaucoup moins chaud que

¹⁶⁸ Walter Mignolo définit, à partir d'une critique du concept bien connu d'Edward Saïd, l'occidentalisme comme l'imaginaire culturel du système-monde pendant la première modernité européenne : celle qui commence avec la conquête de l'Amérique. Selon Mignolo, l'Amérique, à la différence des régions du monde colonisées durant la seconde phase de la modernité européenne, fut toujours considérée comme une extension de l'Europe et non comme son Autre. Walter Mignolo, *The Darker side of Renaissance, Literacy, territoriality and colonization*, The University of Michigan Press, 1995, p. 57.

¹⁶⁹ Edward Saïd définit l'orientalisme comme « *la distribution d'une certaine conception géo-économique dans des textes d'esthétique, d'érudition, d'économie, de sociologie, d'histoire et de philologie ; c'est l'élaboration non seulement d'une distinction géographique (le monde est composé de deux moitiés inégales) mais de toute une série d'intérêts (...)* ». Edward W. Saïd, *op. cit.*, p. 25.

¹⁷⁰ Jusqu'à la fin du 18^e siècle ce sont les représentations paysagères des vallées alpines qui incarnent ces idéaux. Selon Serge Briffaud, l'engouement des élites en cette fin du 18^e siècle pour ces espaces n'est en effet « *que l'un des avatars multiples d'un rêve récurrent* », celui, immémorial, du mythe pastoral arcadien. Ce que figure ce mythe paysager c'est l'idéal utopique d'une convergence du politique, du social et du naturel au sein d'une totalité harmonieuse, d'une constitution organique » de la société. Les représentations « arcadiennes » s'organisent selon trois modalités essentielles : celles du *contraste*, de l'*insularité* et de la *diversité*. Serge Briffaud, « Découverte et représentation d'un paysage. Les Pyrénées du regard à l'image (18^e-19^e siècle) » dans Alain Roger, *La théorie du paysage en France 1974-1994*, Champ Vallon, 1999, p. 237.

celui de Cartago et d'Ibagué, et infiniment plus tempéré que celui de Quito et de Santa-Fé de Bogotá. » Les références à l'altitude et au climat permettent de définir la région comme un espace « tempéré » et, partant, de l'associer à la tempérance culturelle et naturelle du référent spatial européen. Humboldt poursuit ainsi sa description :

En montant de Popayán vers la cime du volcan Puracé, une des hautes cimes des Andes, on trouve, à deux milles six cent cinquante mètres d'élévation, une petite plaine (llano del Corazón), habitée par des Indiens, et cultivée avec le plus grand soin.

La vision paysagère nous permet de découvrir, comme suspendu dans l'espace chaotique de la haute montagne, un paysage harmonieux, strictement compartimenté en parcelles et dont l'insularité a permis sa préservation. L'isolement de cet asile de paix et d'harmonie, au pied du volcan Puracé, vient accentuer son aspect pittoresque : « cette plaine charmante » est en effet « limitée par deux ravins extrêmement profonds, et c'est au bord des précipices que sont construites les maisons du village de Puracé ». Ici, nulle trace de la barbarie, de l'instabilité et de l'indifférenciation qui caractérisent les paysages de l'altérité : si cette plaine peut être représentée à partir des codes textuels du « pittoresque » européen, c'est qu'elle est perçue comme un espace « strié » - c'est-à-dire, marqué par une « intériorité » et une « extériorité » - par un certain nombre de pratiques langagières et non langagières (le travail) structurantes. « *Cultivée avec le plus grand soin* », soumis à l'empire du discours et du travail, elle est à la fois un lieu, puisque la loi du propre y est pleinement visible, et un « territoire », puisqu'elle est investie par une pratique qui y fait sens. Remarquons par ailleurs que l'état de prospérité relative que laisse entrevoir ce paysage est fondé sur un accord parfait entre une nature certes menaçante, mais génératrice de flux vitaux, et une société besogneuse :

Des sources jaillissent partout du roc porphyritique : chaque jardin est entourée d'une haie vive d'euphorbes (lechero) à feuilles minces et du vert le plus tendre. Rien de plus agréable que le contraste de cette belle verdure, avec le rideau de montagnes noires et arides qui entourent le volcan, et qui sont déchirées par l'effet des

tremblements de terre.¹⁷¹

Guère de sujets donc, mais les traces d'une communauté agricole laborieuse – par conséquent « vertueuse » et disciplinée – qui, bien que « peu avancée », n'en reste pas moins capable de faire de cette fragile vallée un « territoire ».

Dans un autre passage extrait du même ouvrage, Humboldt étend ce même modèle paysager pittoresque à la plaine d'altitude où se trouve Quito :

C'est dans ces plaines que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux ; c'est là que sont placés des villes qui comptent trente à cinquante mille habitants. Lorsqu'on a vécu pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se soutient à 0m, 54 ou à vingt pouce de hauteur, on éprouve irrésistiblement une illusion extraordinaire : on oublie peu à peu tout ce qui environne l'observateur, ces villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et de brebis d'Europe, ces vergers bordés de haies vives de *Duranta* et de *Barnadesia*, ces champs labourés avec soin et promettant de riches moissons de céréales, se trouvent comme suspendu dans les hautes régions de l'atmosphère ; on se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'Océan pacifique, que ne l'est le sommet du Canigou au-dessus du bassin de la Méditerranée.¹⁷²

Si on retrouve ici quelques-uns des *topoi* du paysage pastoral (notamment les significations attachées au « *peuple montagnard* » qui renvoient de toute évidence à toute une anthropologie sentimentale des « *alpicoles* ») la description semble plutôt reconstruire, à partir de la multiplication des signes renvoyant à l'espace rural européen - « *ces villages* », « *ces pâturages* », « *ces vergers* », « *ces champs labourés* » - un paysage qui serait en quelque sorte son double américain. L'espace andin décrit n'est plus un espace « préservé », « insulaire », un espace de la nostalgie figé dans un âge d'or, mais un espace ordonné, productif et ouvert au progrès. L'aspect prospectif de certaines expressions

¹⁷¹ A. de Humboldt, *Vues des Cordillères et des monumens des peuples de l'Amérique*, op. cit., p. 220-221.

¹⁷² *idem*, p. 103.

verbales nous semblent à cet égard significatif : on peut ainsi remarquer que les villages « [annoncent] l'industrie d'un peuple montagnard » et que les champs « [promettent] de riches moissons de céréales ». Abondance des ressources humaines et naturelles, présence d'un véritable maillage urbain et rural, tout semble ici faire de ce « pays merveilleux » un territoire qui, bien que mis en valeur par une société restée au stade agricole, n'est en pas moins promis à une expansion économique certaine et désirable.

D'autres paysages des Andes de la Nouvelle-Grenade, en réunissant sous la plume du naturaliste à la fois l'aspect ordonné des paysages domestiqués de l'Europe et l'aspect sauvage des paysages du Nouveau Monde, mais aussi en conciliant mythes des origines et promesse de développement économique, sont présentés comme les espaces prometteurs d'une véritable régénération. On remarque ainsi que lorsque Humboldt décrit le trajet qui le conduit à l'imposante chute de Tequendama sur le haut plateau de Santa-Fe dans ses *Vues*, ce sont avant tout les contrastes qu'offre le paysage qu'il cherche à mettre en valeur :

À une petite distance de Canoas, sur la hauteur de Chipa, on jouit d'une vue magnifique, et qui étonne le voyageur par les contrastes qu'elle présente. On vient de quitter des champs cultivés en froment et en orge : outre les aralias, l'alstonia theaeformis, les begonias et la quiquina jaune, on voit autour de soi des chênes, des aulnes, et d'autres plantes dont le port rappelle la végétation de l'Europe ; et tout à coup on découvre, comme du haut d'une terrasse, et pour ainsi dire à ses pieds, un pays où croissent les palmiers, les bananiers et la canne à sucre.¹⁷³

Le paysage se fait ici microcosme puisqu'il réunit en un prodigieux raccourci (« tout à coup »), l'aspect ordonné des paysages agricoles longuement domestiqués de l'Europe, la riche exubérance des paysages tropicaux et les signes du progrès à venir : on y croise ainsi dans un espace réduit, « des champs cultivés en froment et en orge », cette agriculture qui a fait la prospérité de l'Europe du nord, mais aussi la quinquina jaune, ce symbole de l'utopie du progrès scientifique et social, ou encore « les palmiers, les bananiers et la canne à sucre », ces emblèmes paysagers de l'exotisme et de

¹⁷³ *idem*, p. 23.

l'enrichissement colonial. Comme l'indique la formule consignée par le savant dans son journal de voyage, la cordillère orientale de la Nouvelle Grenade, c'est en quelque sorte « *la Suède qui paraît à deux pas des déserts de l'Afrique* ». ¹⁷⁴ Cette dialectique du contraste, en plus de renvoyer à l'idée du microcosme, fait de l'espace néogrenadin un espace de circulations et de flux, un espace rendu prospère par les échanges naturels. Ainsi, la fertilité et la prospérité de cette région sont-elles assurées selon Humboldt par les flux qui circulent entre l'espace « civilisé » du plateau - cette quasi-Europe andine - et l'espace « sauvage » de la cascade, gigantesque brèche par laquelle s'engouffrent les flux vitaux et régénérateurs des « zones torrides » :

On croit que l'énorme masse de vapeurs qui s'élève journellement de la cascade, et qui sort précipitée par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie du plateau de Bogota. ¹⁷⁵

Dans les Andes de la Nouvelle-Grenade, la circulation des flux vitaux, en offrant une régénération permanente de l'air et du sol, garantissent l'abondance des productions et la prospérité des producteurs.

Il convient ici de préciser que si Humboldt fait de ces espaces des paysages de la prospérité potentielle, il n'en reste pas moins persuadé que ceux-ci, à ses yeux encore largement sous-exploités ou mal exploités, n'entreront que très lentement dans ce vaste mouvement du progrès qui s'empare progressivement de l'espace global :

Entre les tropiques, les peuples agricoles occupent moins de terrain : l'homme y a moins étendu son empire ; on diroit qu'il y paroît, non comme un maître absolu qui change à son gré la surface du sol, mais comme un hôte passager qui jouit paisiblement des bienfaits de la nature (...) Il est à présumer que cet état de choses ne changera qu'avec une extrême lenteur. ¹⁷⁶

¹⁷⁴ A. de Humboldt, *Reise auf dem Río Magdalena, durch die Anden und Mexico*, op. cit., tome 1, p. 106.

¹⁷⁵ A. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, op. cit., p. 23.

¹⁷⁶ A. de Humboldt, *Relation historique*, op.cit., tome 1, p. 360.

Parmi les causes de cette « *lenteur* », Humboldt pointe, outre les obstacles imposés par la monumentalité des causes et des phénomènes naturels dans les Andes, la responsabilité des habitants de ces contrées, qui, selon lui, ne sont guère à la hauteur de la tâche qui leur incombe. Si en effet pour Humboldt, comme il le note dans son journal de bord – ces observations, rappelons-le, n’avaient pas vocation à être publiées – la topographie de la vice-royauté explique en partie l’absence de mise en valeur, elle ne peut en revanche tout expliquer :

Si no se mira la inaccesible naturaleza andina con los propios ojos, parece imposible comprender como pueden existir algunas tribus indígenas independientes, a una distancia de 12 à 15 milas, de Neiva y Timaná, entre dos valles habitados y cultivados. Pero no sólo lo inaccesible de los valles sino también la incuria de los españoles es la falta absoluta de conocimiento. Los españoles no tienen la curiosidad de otras naciones.¹⁷⁷

Ainsi, selon Humboldt – qui énonce ici un topique qui connaîtra un succès considérable auprès des voyageurs européens de la seconde moitié du 19^e siècle – ce sont avant tout les Européens, Espagnols ou Créoles qui sont responsables de ce paysage du sous-développement et du laisser-aller qui caractérise l’Amérique espagnole.¹⁷⁸ Leur vie dispendieuse et oisive, leur peu de goût pour le travail, leur intérêt somme toute limité pour les sciences et le progrès technique, leur absence d’esprit d’entreprise – défauts propres selon Humboldt à l’*ethos* d’une société en déclin – en sont les causes principales.¹⁷⁹ Dans sa *Relation historique*, le savant prussien fait une critique similaire en se gardant toutefois de mettre en cause la politique de la Couronne : il considère ainsi que les Européens qui habitent ces régions « *portent avec eux leurs dissensions civiles et leurs passions petites et haineuses* » :

¹⁷⁷ A. de Humboldt, *Alexander Von Humboldt en Colombia, Extractos de su diario, op. cit.*, p. 140.

¹⁷⁸ À propos du discours sur la culture rétrograde, l’indolence, et l’incapacité à l’innovation des descendants d’espagnols, on lira : Mary Louise Pratt, *Imperial eyes, op. cit.*, p. 150-153.

¹⁷⁹ De toute évidence, en invoquant l’absence de curiosité des espagnols, Humboldt se fait l’écho du phénomène de périphérisation politique, culturelle et sociale de l’Espagne face aux grandes puissances (Angleterre, France, Hollande) qui se disputent l’hégémonie du système-monde et ont engagé pour ce faire des programmes de reconnaissance systématiques de leurs propres colonies.

Des maisons de jeux sont établies sur le dos des Andes, là où la découverte des mines a fait fonder des villes ; et, dans ces vastes solitudes, presque au-dessus de la région des nuages, au milieu d'objets qui devraient agrandir les idées, la nouvelle d'une décoration ou d'un titre refusés par la cour trouble souvent le bonheur des familles.¹⁸⁰

Pour Humboldt c'est moins la nature qu'une société malsaine qui pervertit le paysage et qui constitue un frein au progrès de la « civilisation » dans cette région privilégiée des Andes de la Nouvelle-Grenade.¹⁸¹

Si Humboldt ne met par ailleurs que rarement en cause la gestion territoriale des « peuples sans histoires », c'est que de toute évidence, conformément à la théorie des stades, ils ne peuvent brûler les étapes qui conduisent au plein déploiement de la raison : plongés dans un état de torpeur anhistorique qui ne leur permet pas pour l'instant de franchir le pas entre la *doxa* - ce que Foucault a défini comme les « *savoirs assujettis* »¹⁸² - et l'*épistémè* (connaissance scientifique), ils n'ont pas encore su se rendre maîtres et législateurs d'une nature pourtant privilégiée.

¹⁸⁰ A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 4, p. 136.

¹⁸¹ On notera ainsi les jugements implacables sur les villes néogrenadines et la société créole consignés dans ses notes de voyage : « (...) *ellas mismas no producen nada, que ni saben tornar las mechas de las espermas de sebo, importándolas de Quito. Esa pereza general, en Popayán, aún más reprehensible que en Santa Fé debido a que tierra y clima son allí más acogedores, pero donde la minería y la búsqueda de oro sustrayeron a los habitantes aún más la habilidad para la agricultura. Toda la provincia de Popayán es un potrero, una dehesa ; casi en ninguna parte se ve tierra cultivada, encontrándose el ganado tan miserable en estos inmensos campos de pastoreo que en tiempos de guerra resulta más barata la carne en La Habana (...)* ». L'évidence est cruelle : non seulement le territoire n'est pas exploité comme il devrait l'être mais, pire encore, le système de grande propriété, en laissant en friche d'immenses territoires, a fini par appauvrir l'ensemble de la région. Le caractère néfaste de cette structure est encore renforcé par les comportements aberrants des grands propriétaires qui dissipent selon Humboldt le peu de richesses qu'ils produisent : « *la provincia empobrece cada día más, puesto que el oro que los esclavos sacan de la tierra, no es suficiente para pagar tantas necesidades ajenas* ». A. de Humboldt, *Alexander Von Humboldt en Colombia, Extractos de su diario, op. cit.*, p. 157.

¹⁸² « *Par savoir assujettis j'entends également toute une série de savoirs qui se trouvaient disqualifiés comme savoirs non conceptuels, comme savoirs insuffisamment élaborés : savoirs naïfs, savoirs hiérarchiquement inférieurs, savoirs en dessous du niveau de la connaissance ou de la scientificité requise.* » Michel Foucault, *Il faut défendre la société, op. cit.*, p. 8-9.

En esta maravillosa naturaleza de los Andes, en la que una montaña de 1-2000 t de altura está separada por valles casi a nivel del mar, en esta naturaleza se tocan todos los productos de todos los climas. Sin embargo el indio como en la Vega de San Lorenzo o en Páramo de Julián situa su cabaña arriba, en despeñaderos escamados, en un clima donde la vegetación casi termina (...) Cultivar un campo significa aquí, quemar y abrir huecos con un palo puntudo, huecos en los cuales son arrojadas la semillas. El resto lo hace la naturaleza.¹⁸³

Des années plus tard, dans l'œuvre testamentaire *Cosmos*, il devait écrire à propos de sociétés dont il n'avait pu ou voulu saisir l'organisation verticale de l'économie lors de son voyage en Amérique (puisque'elle échappe aux conditions d'intelligibilité du savoir européen) : « *On aurait dû supposer peut-être (...) que le retour périodique des mêmes phénomènes et le mode uniforme d'après lequel ils se groupent par zones superposées, auraient facilité à l'homme la connaissance des lois de la nature ; mais aussi loin que remonte la tradition et l'histoire, nous ne trouvons pas que ces avantages aient été mis à profit dans ces heureux climats.* »¹⁸⁴ C'est encore le *topos* colonial de la virginité, cette fois-ci appliqué à l'ordre du savoir, qui structure la vision du savant prussien : l'Amérique est une page blanche qui s'offre au travail épistémologique du sujet universel européen, seul apte à révéler la richesse potentielle des espaces américains. En tant que détenteur d'un savoir « expert », c'est-à-dire en tant qu'il revendique la « bonne » distance épistémologique face aux phénomènes observés, Humboldt occupe une position d'autorité qui lui permet de tracer une frontière entre un savoir légitime, l'*épistémè* de la science moderne, et un savoir dégradé, celui de la *doxa* ancrée dans ce temps stationnaire du « toujours-déjà-là ». Les pratiques territoriales américaines – notamment les stratégies de mises en valeur verticale mises en place par les populations andines – dès lors qu'elles ne sont pas articulées en tant qu'*épistémè*, sont pour le savant prussien, littéralement frappées d'invisibilité, ensevelis.

Qu'il clame le vide, l'incompétence, le dogmatisme ou la dégradation d'une société

¹⁸³ A. de Humboldt, *Extractos de su diario, op. cit.*, p. 178 .

¹⁸⁴ A. de Humboldt, *Cosmos*, Utz, Paris, 2000, tome 1, p. 48.

incapable de s'ouvrir au progrès, le texte de Humboldt se fait l'écho de cette de cette *violence épistémique* qui constitue l'un des fondements du discours impérial : faire de l'Américain, Créole ou Indien, le véhicule d'un savoir dégradé, coutumier et répétitif, c'est le disqualifier comme détenteur d'un savoir; c'est aussi se désigner, par défaut, comme l'agent providentiel de la connaissance et du progrès. Finalement, en brossant ce paysage du laisser-aller, Humboldt devait aussi fournir un discours légitimant « prêt à l'emploi » pour tous les voyageurs, commerçants, banquiers et aventuriers européens qui, emportés par la grande impulsion impériale de la seconde moitié du siècle, allaient parcourir le territoire néogrenadin.

1.3.4. Paysages hétérotopiques

Les représentations paysagères qui vont incarner pour les européens la Nature américaine, cette altérité absolue, mais sous son aspect inquiétant, c'est-à-dire inassimilable et incommensurable, sont celles qui s'éloignent le plus des conventions du pittoresque paysager : dans ces paysages de l'*hubris*, du débordement, ce ne sont pas l'ordre, la visibilité et la productivité, ces trois notions pivots du paysage des Lumières qui sont mises en valeur, mais au contraire l'opacité, la prolifération incontrôlée et la dégénérescence. On retrouve ces trois notions étroitement imbriquées dans la description pathologique que le baron fait de Mompox, un important et prospère centre commercial situé sur une île du fleuve Magdalena. Dans les pages de son journal de bord, il note ainsi :

Monpós. Ya he mencionado arriba el espantoso calor de este lugar. Pero la sensación de este calor es mucho más fuerte de lo que permite suponer el nivel del termómetro(...) Además el aire de Monpós parece ser rico en aterradoras miasmas. Todos los que navegan por el río, fundamentalmente los medios enfermos, se sienten más enfermos en Monpós. La gran humedad, una ciudad populosa, a 8 pies del río ; un valle en el que casi nunca sopla un airecito ; el agua llena de cocodrilos, la atmósfera llena de mosquitos, la ciudad rodeada por todos los lados de ciénagas medio secas de los ríos Cicuco, Perico, Caño de Loba : una vegetación túpida,

sustancia orgánica de descomposición. También reinan las fiebres después de los desbordamientos de los ríos Magdalena y Cauca, cuando con una humedad media, empieza el proceso de descomposición de la sustancia orgánica, cuando la tierra húmeda descompone el aire, disminuye la fuerza de atracción entre el oxígeno y el nitrógeno, la cual mantiene a ambos unidos en la mezcla atmosférica, y cada uno de esos poderosos elementos que traen la vida y la muerte, permite que se inicien las nuevas combinaciones con el hidrógeno y el carbono...¹⁸⁵

Comme le laisse entendre cet extrait du journal de bord de Humboldt, le paysage de la tropicalité est le lieu, non plus de la forme, mais de quelque chose d'infiniment plus menaçant : la matière en perpétuelle mutation. Ici les flux ont fini par annihiler toute prétention à la permanence, les divisions circulent, tout semble glisser d'une catégorie à une autre : dans un même mouvement, la vie se dote de mort et la mort se dote de vie. Le paysage vacille, perd toute stabilité, toute compartimentation des formes. Il ne représente plus un espace ancré dans la visibilité mais un espace où l'invisible l'emporte sur le visible : les processus de décomposition toujours renouvelés de la matière organique, les vapeurs, les miasmes invisibles qu'engendre l'humidité n'entrent pas dans le champ du visible, lieu de l'assignation identitaire et de la certitude absolue, mais dans celui de la sensibilité (« *la sensación de calor* », « *los que navegan (...) se sienten más enfermo* »). Opacité donc car, en échappant pour une bonne part au champ de visibilité déployé par le savant, l'espace tropical de Humboldt est un espace qui met en cause la possibilité même de la représentation : l'*hubris*, l'excès qui déborde l'ordre du discours, est puissamment suggéré par une prolifération adjectivale qui cherche à répondre à la « prolifération » des référents. Tout se passe comme si le discours semblait renoncer à sa fonction paratactique, c'est-à-dire à la présentation individualisante et détaillée des objets qui composent le paysage. Ceux-ci, comme les crocodiles, les moustiques ou encore les marécages qui cernent la ville, ces objets proliférants incontrôlés, saturent le référent spatial.

Ce dispositif discursif de « tropicalisation » fait de la « zone torride » le lieu d'une résistance interprétative : à une époque où il importe de tout rendre visible - y compris l'invisible - le paysage de la « tropicalité » est construit comme un espace de la

¹⁸⁵ A. de Humboldt, *Extractos de su diario a Colombia*, op. cit., p. 34-35.

prolifération où les formes, jamais saisissables, échappent au regard du savant et à l'ordre du *logos*. Il se fait ainsi paysage du dé-bordement, paysage de frontière. Ce discours du *locus terribilis*, poussé au terme de sa logique « altérifiante » et débordé par les dispositifs qu'il met en place, se fait parfois même l'écho de ce que nous pourrions décrire comme une « angoisse épistémique ». Ainsi, dans la description des rives du Cedeño, consigné dans sa *Relation historique*, Humboldt note :

On diroit que la terre, surchargée de plantes, ne leur offre pas assez d'espaces pour se développer. Partout le tronc des arbres est caché sous un tapis épais de verdure (...) Par cet agroupement bizarre, les forêts, comme le flanc des rochers et des montagnes, agrandissent le domaine de la nature organique. Les mêmes lianes qui rampent sur le sol, atteignent la cime des arbres, et passent de l'un à l'autre, à plus de cent pieds de hauteur. C'est ainsi que, par un entrelacement continuel des plantes parasites, le botaniste est souvent exposé à confondre les fleurs et les feuillages qui appartiennent à des espèces différentes.¹⁸⁶

L'excès et les ruses incessantes d'une nature tourbillonnante provoquent le vertige du savant : par un curieux renversement, la nature devient le sujet de sa propre représentation alors que ce dernier, frappé de passivité – comme l'indique la tournure passive « le botaniste est souvent exposé » - en devient l'objet. Comme l'ont montré Alison Blunt et Gilian Rose, cette opacification ponctuelle de la représentation constitue l'une des topiques les plus constantes du récit de voyage et d'exploration : « *the homogenizing tendency of transparent space is always threatened by the persistent presence of difference* ». Outre le fait qu'elle participe de la construction d'un *ethos* héroïque, la présence de l'opaque, de l'excès, au sein d'un récit placé pour l'essentiel sous le signe de la transparence, légitime la conquête scientifique dont le narrateur-voyageur impérial est partie prenante. Elle permet de maintenir la présence d'une exteriorité antagonique contre laquelle l'Un et ses avatars narratifs peuvent se définir : « *the center needs its margin, the inside requires outside* ».¹⁸⁷ D'une certaine manière, on feint la

¹⁸⁶ A. de Humboldt, *Relation historique*, *op.cit.*, tome 2, p. 371.

¹⁸⁷ Alison Blunt et Gilian Rose, « Introduction », dans Alison Blunt et Gilian Rose (dir.), *Writing women and space. Colonial and postcolonial geographers*, The Guilford Press, New York, 1994, p. 15.

défaite momentanée de la pensée pour mieux imposer l'ordre de la raison conquérante.

Mais la transparence discursive du savant n'est pas la seule « victime » de ces espaces du débordement où règne une nature sans freins. Selon Humboldt, la formidable productivité de cette nature non canalisée par l'homme, se retourne toujours contre l'habitant des « zones torrides » : elle le rend esclave de son environnement. L'homme des tropiques est littéralement sous l'empire d'une nature à la fois hostile – la vision qui fait de Mompox une ville « assiégée » par les moustiques, les crocodiles, les marécages et les fièvres est à cet égard suggestive – et généreuse. Une « générosité » qui n'est en fin de compte guère bénéfique : elle constitue en effet pour Humboldt le principe explicatif de la stase culturelle dans laquelle sont plongées les sociétés des « zones torrides ». Plus encore que dans les Andes, où l'absence de mise en valeur ne peut être imputée qu'à l'incurie ou aux pratiques coutumières de ses habitants, dans ces régions « torrides », les causes naturelles tiennent lieu de principe explicatif ultime : « *Cette richesse du sol - affirme le savant - cette force de la vie organique, tout en multipliant les moyens de subsistance, ralentissent la marche des peuples vers la civilisation* ». ¹⁸⁸ On retrouve bien entendu ici le grand topique colonial qui, depuis le discours de la découverte, établit un contraste entre l'immense productivité de la nature tropicale et l'indolence supposée de ses habitants : « (...) on conçoit aisément pourquoi au sein de l'abondance, à l'ombre des bananiers et de l'arbre à pain, les facultés intellectuelles se développent moins rapidement que sous un ciel rigoureux ». ¹⁸⁹

Un cercle vicieux s'est ainsi refermé sur les sociétés des espaces tropicaux : si la nature s'y est rendue maître de l'homme, l'absence de véritable culture ne fait qu'accroître cette emprise de l'espace sur celui-ci et diminuer d'autant sa capacité à la mise en valeur des espaces. « *Dans les pays voisins de l'Équateur - affirme Humboldt, en inversant stratégiquement les positions du sujet et de l'objet - l'homme est trop faible pour dompter une végétation qui cache le sol à ses yeux.* » ¹⁹⁰ L'immense fécondité de la nature tropicale en fait une mère tyrannique qui, en infantilisant ses « sujets », a le pouvoir, sinon de

¹⁸⁸ Alexandre de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 2, p. 359.

¹⁸⁹ *ibidem*.

¹⁹⁰ A. de Humboldt, *Essai sur la géographie des plantes, op. cit.*, p. 28.

rompre, du moins de ralentir considérablement la progression téléologique d'une société vers sa pleine maturité. Selon les propres termes du savant, dans ces régions torrides, « la force de la végétation, la nature du sol et du climat ont embarrassé les indigènes dans leurs migrations par bande nombreuses, empêché des établissements qu'exigent un vaste espace, perpétué la misère et l'abrutissement des hordes civilisées. »¹⁹¹

Plus grave encore, la dégénérescence, entendue comme le passage progressif d'un état de culture à un état de nature désindividualisant, guette ceux qui s'installent dans ces régions, et en premier lieu les colons européens : « (...) *sous un climat où l'égalité des saisons rend presque insensible la succession des années, il ne se livre qu'aux jouissances du présent, et porte rarement ses regards dans les temps écoulés* ». ¹⁹² L'Européen lui-même est frappé de ce présent stationnaire qui, en impliquant à la fois la spatialité fondamentale (la synchronie) et l'inconscience (l'inaptitude à faire retour sur soi), finit par le priver de toute participation à l'Histoire, entendu comme progression téléologique vers le plein déploiement de la raison. Si l'on définit l'entropie comme le manque d'information – l'information permet en effet la reproduction et la régulation d'un système donné – il apparaît ainsi que c'est la perte entropique d'information à l'œuvre dans les espaces tropicaux qui est à l'origine de la dégénérescence régressive des colons européens¹⁹³ :

Sous l'influence d'une nature exotique naissent des habitudes adaptés à de nouveaux besoins ; les souvenirs nationaux s'effacent insensiblement, et ceux qui se conservent, semblables aux fantômes de l'imagination, ne se rattachent plus à un temps ni un lieu déterminé.¹⁹⁴

Le « bruit et la fureur » des espaces tropicaux, la prolifération des interactions et

¹⁹¹ A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 3, p. 293.

¹⁹² A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 1, p. 351.

¹⁹³ Nous retiendrons ici la définition de Roger Balian: « *Entropie, manque d'information, incertitude, désordre, complexité, apparaissent comme des avatars d'un seul et même concept (...) Elle caractérise non pas un objet en soi, mais la connaissance que nous en avons et nos possibilités de faire des prévisions. Elle adonc un caractère à la fois subjectif et objectif.* » Roger Balian, « Entropie, information, un concept protéiforme », dans Yves Michaud (dir.), *L'Université de tous les savoirs*, Odile Jacob, Paris, 2001, p. 959.

¹⁹⁴ A. de Humboldt, *Relation Historique, op. cit.*, tome 1, p. 349-350.

des événements qui, nous l'avons vu, résistent à leur « pleine représentation » par le sujet savant, constituent de puissants freins à la circulation de l'information « utile » : peu à peu la mémoire s'efface, l'apprentissage est rendu inopérant, les forces structurantes qui projettent le progrès s'estompent, le temps n'obéit plus à une finalité, il devient temps de la dégradation.

Le récit dans la *Relation historique* de la rencontre, dans une plantation sur les rives du fleuve Apuré, d'un homme se piquant de culture et proclamant son appartenance à la caste des Blancs est à ce titre exemplaire : malgré ses allégations, Don Ignacio vit, tout comme son épouse Doña Isabela et leur fille, nu. Il semble en outre incapable de construire « *un ajoupa en feuille de palmiers* » pour se protéger des pluies diluviennes. Humboldt relate ensuite que pendant qu'un orage s'abat avec rage sur les hommes et les instruments également découverts, Don Ignacio les félicite d'avoir eu la fortune de se retrouver parmi « *des Blancs et des gens de condition* ». Humboldt conclut ainsi son récit :

Quel spectacle bizarre de trouver, dans cette vaste solitude, chez un homme qui se croit de race européenne, et qui ne connoit d'autre abri que l'ombrage d'un arbre, toutes les prétentions vaniteuses, tous les préjugés héréditaires, toutes les erreurs d'une longue civilisation !¹⁹⁵

Irrémédiablement le descendant d'européen isolé dans la « nature exotique » sombre dans la dérélition : dépossédé de tout esprit d'entreprise, de toute capacité de projection, « *indifférent à toutes les commodités de la vie* », il s'installe progressivement dans cette spatialité fondamentale qui finit par le rendre presque identique aux Indiens. Les lambeaux de culture dont Don Ignacio se pare sont rendus absolument inopérants : issus d'une culture hispanique elle-même anachronique, le discours dont il est le ventriloque passif ne véhiculent dès lors plus aucune information ; tournant à vide, il n'a plus aucune prise sur le monde réel. On comprend donc que pour Humboldt, ce n'est pas tant l'Européen qui appose sa trace sur l'espace des tropiques – celle-ci reste superficielle – que la nature qui marque progressivement celui-ci du sceau de la « naturalité » en le dépossédant progressivement des derniers gardes-fous culturels qui le séparent de l'état de

¹⁹⁵ A. de Humboldt, *Relation Historique*, op. cit., tome 2, p. 219.

nature. Si en effet la nudité de Don Ignacio et de sa famille fait encore « signe », c'est uniquement en tant qu'elle énonce en creux la perte irrémédiable du langage – n'oublions pas que le vêtement est un « habillage sémiotique » - et, partant, l'évacuation du sens.

Le ton ironique de l'anecdote vise bien entendu à inscrire dans le texte une chronotopie hiérarchisante à deux dimensions¹⁹⁶ : celui qui, au terme du court dialogue, apparaît déplacé, disloqué – selon l'axe universel du temps historique – n'est pas le voyageur, celui qui est en déplacement, mais bien Don Ignacio. Mais en parlant entre les lignes d'un discours qu'il mentionne, l'ironie vise tout autant à tracer une frontière étanche, à mettre à distance l'image de cet Autre qui revendique son appartenance à une culture commune : l'image de Don Ignacio affirmant sa civilité et son rôle de civilisateur (il enlève des enfants à leurs parents « *pour les répartir dans les missions* ») ne renvoie-t-elle pas aussi à celle du sujet impérial accomplissant lui aussi sa mission civilisatrice ?

À n'en pas douter, cette vision de la nature américaine, avec ses délimitations « naturelles » nettes, son strict compartimentage climatique et les interactions entre la topographie, le climat et les populations qu'elle met en jeu, est aussi et surtout une construction sociale. Non pas seulement parce qu'elle impose la suprématie du sujet Européen, seul détenteur d'un savoir légitime structuré en *épistémè* et représentant des intérêts humains universels, mais aussi parce qu'à travers la naturalisation des contenus véhiculés par la représentation paysagère, elle réifie et essentialise les divisions sociales qui structurent l'imaginaire colonial.

¹⁹⁶ Philippe Hamon affirme ainsi que « *l'étude des phénomènes ironiques en régime littéraire ne relèverait donc pas tant d'une poétique des effets d'opposition (...) que d'une poétique des effets de position de certaines instances textuelles* ». Philippe Hamon, *L'ironie littéraire*, Hachette, Paris, 1996, p. 124-125.

1.3.5. Une naturalisation de l'ordre colonial

Selon W.J.T. Mitchell, le paysage n'est pas seulement un « nom » mais un « verbe » dans la mesure où il constitue une véritable « pratique » culturelle, par laquelle les identités sociales sont non seulement exprimées mais aussi façonnées.¹⁹⁷ Comme nous l'avons affirmé dans l'introduction, le paysage affirme en effet, par la naturalisation de ses conventions et l'effacement de sa lisibilité en tant qu'artefact, « l'inévitabilité » d'un ordre social conforme « à la nature des choses » :

Landscape as a cultural medium thus has a double role with respect to something like ideology: it naturalizes a cultural and social construction, representing an artificial world as if it were simply given and inevitable.¹⁹⁸

Or, c'est précisément ce qu'opère la vision paysagère de Humboldt : en reconstruisant l'espace des régions « équinoxiales » comme un espace strictement compartimenté où le naturel et le culturel finissent par se confondre, elle réifie la structure sociogéographique et les catégories perceptives coloniales.

Remarquons que si nous utilisons ici les termes de « construction » ou de « reconstruction », faute de termes plus adéquats, c'est en gardant à l'esprit que la création d'identités collectives est soumise à des processus complexes qui impliquent tout un réseau de *coactions* : la création de ces identités et de ses marqueurs spatiaux ne peut bien entendu pas dépendre d'une volonté individuelle isolée, quand bien même viendrait-elle d'une figure aussi autorisante que celle du savant prussien. Comme l'a signalé Mary Louise Pratt, même si les conventions propres aux écrits de voyage et d'exploration dans lesquelles s'inscrit une partie de l'œuvre de Humboldt tendent à faire du sujet européen le maître d'un savoir monadique et, du coup, à occulter l'interdiscours qui y opère, l'œuvre

¹⁹⁷ Dans une perspective similaire, Rosalyn Deutsche affirme que la représentation et l'acte de vision doivent être comprises comme des relations médiatisées par les rapports sociaux : « *Visual space is, in first instance, a set of social relations* ». Rosalyn Deutsche, *Evictions: Art and spatial politics*, Cambridge and London, MIT press, 1996, p. 197.

¹⁹⁸ W.J.T. Mitchell, *op. cit.*, p. 2.

du naturaliste est incontestablement une œuvre transculturelle qui « parcourt », incorpore et traduit d'autres discours.¹⁹⁹ Le savant prussien, faut-il le préciser, n'évolue en effet ni dans un espace « vide » ni dans une société marquée, comme une vision trop eurocentrique semble parfois le suggérer, par le sceau du « manque ». En réalité, la *division* paysagère qu'opère le discours du savant prussien constitue selon la terminologie de Philippe Hamon un « méta-classement », autrement dit « *un texte de classement classant et organisant une matière déjà découpée par d'autres discours.* »²⁰⁰ Pour Philippe Hamon, le projet immanent à toute description est double : il parcourt d'une part un référent spatial ; il redouble, suture et intensifie d'autre part les multiples discours qui organisent et découpent le monde :

Tout ce qui est déjà, dans le référent à décrire, découpée par une pratique (étiquette sociale, programmes rituels et protocoles divers, emplois du temps et horaires de travail), ou par une théorie (conceptions de la société comme divisées en mondes, en classes, en castes, hiérarchies et nomenclatures professionnelles spécialisées) attirera tout particulièrement le descripteur, dont la description se fera alors le balayage, parcours de référent, en même temps que parcours de discours cloisonnés et territorialisés.²⁰¹

Le système paysager de Humboldt se construit donc à partir de cette double confrontation au réel : il prend à la fois ses racines dans les structures objectives du monde social (le « *parcours de référent* ») et dans les catégories perceptives de ces structures (le « *parcours de discours* »).²⁰²

Notons tout d'abord que Humboldt, en soumettant son discours à un « parcours du référent » minutieux, ne pouvait guère ignorer l'inscription objective de la différence sociale (construite comme différence raciale) dans le territoire. Comme l'a en effet souligné l'anthropologue Peter Wade, la politique coloniale – avec la division du travail

¹⁹⁹ Mary Louise Pratt, *op. cit.*, p. 136.

²⁰⁰ Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 56.

²⁰¹ *idem.*, p. 60.

²⁰² Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Editions du Seuil, Paris, 2001, p. 302.

qu'elle imposa entre les centres des « *tierras frías* » et les périphéries des « *tierras calientes* » - a en effet imposé une objectivation de la différence de classe et de race par son inscription dans l'étagement vertical du corps territorial :

The Spatial structuring of race in Colombia has had historical roots. The distribution of blacks, Indians and whites was uneven to begin with. In the cold and temperate highland Andean zones, Chibcha Indian settlement was dense and populous. The Spanish made the cordilleras their main focus of colonial settlement to exploit indian labour and to take advantage of better climatic conditions and greater salubrity. The lowland coastal areas had more dispersed, politically less stratified and often more hostile indigeneous. Slaves were used in these areas in greater numbers, but especially on the pacific littoral where gold mining was the main activity.²⁰³

Bien entendu, cette inscription territoriale de la différence raciale et sociale n'est pas un simple fait brut : elle constitue aussi un système symbolique prégnant – un « système de distinction » - qui est relayé aussi bien par la *doxa* – le sens commun - que par le discours scientifique des élites.²⁰⁴ Il se met ainsi en place, dès l'époque coloniale, ce que Michael Taussig appelle une « *topographie morale* », c'est-à-dire un discours doxique qui, à partir des catégories coloniales de la distinction, naturalise le social.²⁰⁵ On comprend donc que la vision paysagère de Humboldt avec sa grande dichotomie « terres tempérés »/« terres torrides » n'est pas le résultat d'une prise directe, intransitive, sur les choses : elle fonctionne aussi comme un « parcours de discours ». Elle mobilise en effet dans le réseau interdiscursif qui la constitue toute une série de discours qui participent de l'ordre colonial hégémonique.²⁰⁶ Et ce, d'autant plus que tout au long de son voyage le

²⁰³ Peter Wade, "The language of race, place and nation in Colombia", *América Negra*, n°2, Bogotá, diciembre 1991, p. 44.

²⁰⁴ Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 304-305.

²⁰⁵ Michael Taussig, *Shamanism, Colonialism, and the Wild Man : A Study in Terror and Healing*, University of Chicago Press, 1987, p. 253.

²⁰⁶ « *Historians have managed to write histories of biogeography without acknowledging that crucial component's of Humboldt's idea did not emerge in Europe (...) Humboldt learned to read the Andes as a natural laboratory for studying the geography of plant communities only because local scholars had for years been toying with this idea* ». Jorge Cañizares-Esguerra, *Nature, Empire and Nations, Explorations of*

naturaliste dépendait entièrement des réseaux administratifs, religieux et scientifiques de la Colonie.

L'on se tromperait donc à faire de la vision d'une Nouvelle-Grenade abruptement divisée en deux grands espaces, l'un tempéré qui serait en quelque sorte le double « exotique » d'une Europe civilisée et l'autre, torride, où règnerait le « bruit et la fureur », une pure invention du savant prussien : cette *di-vision* fonctionne bien plutôt comme une transcription autorisée ou une transfiguration « universaliste » – c'est-à-dire médiatisée par une théorie européenne « universalisante » qui camoufle, par exemple, toute notion de « race » – des grandes catégories coloniales qui structurent l'imaginaire territorial néogrenadin à l'époque coloniale.²⁰⁷

Maintenant posés ces préalables, voyons, à partir d'un exemple concret extrait de la *Relation historique*, comment le texte humboldtien opère une transcription légitimante du *pré-texte* de la *doxa* coloniale et du contexte néogrenadin :

Il ne dépend pas de la puissance de l'homme de changer cette diversité de climats que les inégalités du sol produisent sur un petit espace de terrain, et qui font naître l'antipathie des habitants de tierra caliente contre ceux de tierra fria, antipathie fondée sur les modifications de caractère, des habitudes et des mœurs. Ces effets moraux et politiques se manifestent surtout dans les pays où les extrêmes de hauteur et de dépression sont les plus frappants, là où les montagnes et les terrains bas ont le plus de masse et d'étendue. Tels sont la Nouvelle Grenade ou Cundinamarca, le Chili et le

the History of Science in the Iberian World, Stanford University Press, 2006, p.112.

²⁰⁷ Il est ainsi incontestable qu'un discours articulé sur la salubrité des climats et, partant des zones géographiques et des populations correspondantes, circulait parmi les lettrés néogrenadins bien avant le passage du savant Européen : on peut mentionner, parmi d'autres exemples, l'essai du créole Pedro Fermin de Vargas « Memoria sobre la poblacion del reino » rédigé en 1789. Il note ainsi à propos de l'insalubrité des côtes et des vallées: « *La fundacion de muchos lugares no se hizo con los conocimientos necesarios para la salud y bienestar de sus moradores (...) Otros climas hay, y siempre son los calidos, que producen enfermedades lentas pero incurables, y si que no destruyen la poblacion, a lo menos la deforman.* » Dans « Pensamientos politicos sobre la agricultura, comercio y minas de este reino » (1789), il écrit à propos des habitants des zones tropicales: « *Asi se entregan a una ociosidad sin limites. Este espectaculo es más comun en todo los que baña el rio de la Magdalena y costas del mar (...)* » . Dans: Pedro Fermin de Vargas, *Pensamientos politicos y memorias sobre la poblacion del Nuevo Reino de Granada*, Publicaciones del banco de la República, Bogotá, 1953.

Pérou (...).²⁰⁸

Dans cet extrait se combine l'interdiscours européen – sous le mode d'une théorie néo-hippocratique du climat – et l'interdiscours américain, présent à travers la citation non traduite des catégories hautement idéologisées de « *tierra fría* » et de « *tierra caliente* » ainsi que la mention des discours sociaux-culturels (« *l'antipathie* ») qui opposent habitants des altiplanos et habitants des régions « torrides ». Bien que le texte de Humboldt ne relaye pas le contenu raciste ni explicitement hiérarchique de ces discours, il se charge toutefois de les « fonder » en nature (l'antipathie est ainsi « *fondée sur les modifications de caractère, d'habitude et des moeurs* »). Les figures de la comparaison, de la généralisation – différents espaces géographiques du Nouveau Monde sont en effet convoqués – et l'utilisation d'un présent à valeur prescriptive et atemporelle font des différences sociales et culturelles un phénomène naturel, un phénomène dont l'origine est en définitive d'ordre géologique.

C'est la *Géographie des plantes* ici convoquée et transposée à la société néogrenadine qui permet ce passage du naturel au culturel : les divisions spatiales permettent en effet de redoubler et d'inscrire dans « la nature des choses » les divisions apparentes de la société. La formulation sentencieuse « tels sont », produit un effet de validation rétrospectif qui ancre l'ensemble de l'énoncé dans l'ordre des vérités scientifiques incontestables. Finalement, comme l'affirme Humboldt, « il ne dépend pas de la puissance de l'homme de changer cette diversité des climats » ni d'avoir une quelconque emprise sur les « habitudes » et les « moeurs » qui en découle : la différence sociale est inscrite dans la nature, dans l'espace géographique de la Nouvelle-Grenade. Reste que Humboldt, comme tous les voyageurs impériaux, n'est pas un pur déterministe : le *telos* pourra en effet être inscrit dans le territoire mais seulement au terme d'une lutte titanique contre la nature : « *que de siècles faudra-t-il – interroge Humboldt - pour que ces changements deviennent sensibles dans les steppes immenses de Venezuela, du Meta, du Caqueta (...)?* ». ²⁰⁹

²⁰⁸ A. de Humboldt, *Relation historique, op. cit.*, tome 3, p. 30 .

²⁰⁹ *ibidem*.

Chez le savant prussien, ce discours de la différence sociogéographique s'inscrit dans le cadre plus général d'un discours impérial qui fait de la société et de l'espace européen des référents nouméniaux. Dans cette structure, les hautes terres andines sont construites comme des espaces de la différence à l'intérieur du Même – c'est-à-dire des espaces conçus comme des dérivations d'un modèle nouménal - et les basses plaines de la « zone torride », comme des « contre-emplacements » ou, pour reprendre le célèbre concept foucauldien, des *hétérotopies*. Cette association entre l'Europe, la civilisation et les Andes d'une part et l'altérité et les plaines d'autre part, se construit encore une fois sur le mode mythique des rapports analogiques:

Aussi observons-nous que dans des régions également éloignées, les mœurs et les traditions de l'Europe se sont plus conservées dans la zone tempérée et sur le dos des montagnes équatoriales que dans les plaines de la zone torride. L'analogie des positions contribue, jusqu'à un certain point, à maintenir des rapports plus intimes entre les colons et la métropole (...) en parcourant le nouveau monde, on croit trouver plus de traditions, plus de fraîcheur dans les souvenirs de la mère-patrie partout où le climat permet la culture des céréales.²¹⁰

C'est au niveau des régions où poussent les céréales – une zone strictement délimitée dans le fameux diagramme paysager qui accompagne la Géographie des plantes – que la société conserve des « mœurs européennes ». Les distinctions socioculturelles – elles ne sont jamais explicitement raciales – sont ici « naturalisées » à partir d'une relation de type métonymique : tout comme les céréales, les Européens ou les descendants d'Européens ne peuvent croître et se développer en conservant leurs attributs que sur le « *dos des montagnes* », cette région qui constitue le double néogrenadin de l'espace occidental. Leur acclimatation en zone torride, à l'instar des céréales, ne peut signifier à terme que leur déchéance irrémédiable. Le réseau analogique mythique qui structure ce discours joue ici à plein : dans une région qui jouit d'un climat « tempéré », c'est-à-dire similaire à celui de l'Europe, et où se développent une végétation similaire à la végétation

²¹⁰ A. de Humboldt, *Relation historique*, tome 1, *op. cit.*, p. 350.

européenne²¹¹, une société d'origine européenne pourra conserver l'essence de son identité et les prérogatives que celle-ci lui confère.

Il apparaît ainsi qu'en associant à travers tout un réseau d'analogies mythiques, le physique et le symbolique, le quantitatif et le qualitatif, le naturel et le culturel, l'échelle quantitative et les hiérarchies sociales, les associations végétales et la société humaine, en ancrant la société civilisée dans une zone spatiale délimitée et décrite comme l'Autre interne de l'espace occidental, la vision dichotomisante de Humboldt contribuera à poser les fondements théoriques d'une naturalisation des rapports de domination entre les classes et les « races ». Dorénavant, parler de la société néogrenadine consistera à parler de la nature et du paysage. Le discours social et racial des élites « éclairées » sera ainsi constamment subsumé à la *topographie* : la zone tempérée sera ainsi le lieu « naturel » du déploiement de la civilisation et d'une économie de l'abondance ; la zone torride sera quant à elle « naturellement » assignée au sous-développement culturel et économique.

1.3.6. Humboldt, le paysage et les élites « éclairées » de la Nouvelle-Grenade

Il est aujourd'hui établi que le manuscrit de l'une des œuvres fondamentales de l'*opus americanorum* de Humboldt, en l'occurrence sa *Géographie des plantes*, ainsi que les premières moutures du fameux diagramme paysager analysé plus haut, circulèrent plusieurs années avant leur publication en Europe (1807) parmi le groupe réduit des élites éclairées qui gravitaient autour du Mutis et sa *Real Expedición Botánica*. Au début de l'année 1803, Humboldt laisse en effet à Guayaquil, à destination de Mutis – peut-être en remerciement des centaines de planches botaniques que ce dernier lui avait cédé - un

²¹¹ Humboldt établit ici un lien nécessaire entre développement culturel et développement économique : la culture de la métropole survit en effet là « où le climat permet la culture des céréales ». Or, conformément à la « théorie des stades », la culture des céréales constitue l'une des causes nécessaires du passage de l'état de pénurie à l'état d'abondance. Rappelons ici que, pour Turgot notamment, ce progrès économique va de pair avec un progrès épistémique interprété comme le déploiement progressif de la raison à travers le passage du mythe à la science. Anne Robert Jacques Turgot, « Tableaux philosophiques des progrès successifs de l'esprit humain » dans *Formation et distribution des richesses*, Garnier-Flammarion, Paris, 1997, p. 70-71.

manuscrit que Caldas décrit comme un « mémoire sur la géographie des plantes » :

El señor Barón de Humboldt, que partió hace dos meses de Guayaquil, remitió a manos del señor Marqués de Selva Alegre un cañón de lata, que contenía una memoria sobre la geografía de las plantas. Éste no sé por qué motivo la retuvo en su poder mucho tiempo, y no me la entregó para su remisión por mi mano, según la voluntad del mismo Barón. Yo la he detenido quince días para tomar una copia, y la remito ahora acompañada de una friolera mía, casi en el mismo género, que espero la reciba usted con bondad.²¹²

Le manuscrit de Humboldt, rédigé en français, fut très rapidement traduit en espagnol sous l'ordre de Celestino Mutis par Jorge Tadeo Lozano, lui-même membre de l'expédition botanique. La traduction fut achevée dès le 14 juin 1803. Une version à peine modifiée en fut publiée en avril 1809, accompagnée d'une préface et de nombreuses annotations de la main Caldas, dans le *Semanario del Nuevo Reyno de Granada*.

Si la réalité de cette circulation et des échanges qu'elle a favorisée est donc largement attestée, il n'en demeure pas moins difficile de mesurer l'impact de l'œuvre du savant prussien au sein des élites éclairées de la Nouvelle Grenade. D'autant que ses élites, et en premier chef, Francisco José de Caldas, se sont souvent efforcées - après une première réaction euphorique - de minimiser l'influence de l'œuvre du savant prussien sur leurs propres représentations et pratiques scientifiques, lesquelles, il est vrai, s'étaient déjà constituées de manière relativement autonome autour du médecin espagnol José Celestino Mutis.²¹³ Ainsi, Caldas, avant même de rencontrer Humboldt à Ibarra en décembre 1801, hésite entre la défiance et l'impatience. Dans une lettre adressée à Mutis, il s'interroge sur l'utilité et la validité des résultats obtenus par Humboldt :

¿Podemos esperar algo útil y sabio de un hombre que va a atravesar el Reino con la mayor velocidad ? ¿Es de creer que haga buenas observaciones astronómicas, físicas, mineralógicas y botánicas en tres o cuatro meses? (...)²¹⁴

²¹² Francisco José de Caldas, *Cartas de Caldas*, Academia Colombiana de Ciencias exactas, físicas y naturales, 1978, p. 219.

La méfiance de Caldas envers le savant prussien se poursuivra et s'amplifiera – de manière intermittente au gré des incidents qui émailleront leurs brèves relations - jusqu'au terme de sa courte carrière. Ainsi, quelques années plus tard, dans le *Semanario del Nuevo Reino de Granada*, le savant néogrenadin récuse avec véhémence l'appellation méprisante d'« *Humboldtistas* » dont usent certains secteurs de l'élite pour désigner le groupe de savants réunis autour du journal :

Nuestros detractores podían haber visto que no seguimos a ciegas a los autores que estudiamos, que la razón y experiencia son nuestras guías, y que no hemos merecido el epíteto maligno, insultante de Humboldtistas ²¹⁵

Cette défiance envers l'homme et ses méthodes s'accompagne aussi d'une certaine (et relative) incrédulité envers le texte. Ainsi, lorsque Caldas publie en 1809 une version de *La Géographie des plantes* dans le *Semanario*, il légitime les amendements qu'il apporte au texte du savant européen - sous la forme d'un appareil métatextuel considérable – en inscrivant sa démarche dans le cadre d'une recherche de la vérité scientifique : «*Respetando las luces, los vastos conocimientos y los grandes talentos de este viajero extraordinario, más respetamos la verdad.*»²¹⁶

De nombreuses raisons ont été évoquées pour expliquer cette défiance à la fois contradictoire et trop régulièrement répétée pour n'être que le fruit d'un simple désaccord

²¹³ Comme l'a montré l'historien Michael Zeuske, ce n'est en réalité que bien plus tard qu'Humboldt sera véritablement incorporé à l'imaginaire national et deviendra l'autorité légitimante « officielle » des élites colombiennes. Zeuske considère en effet que seule une lecture anachronique de l'oeuvre du savant prussien et des rapports qu'il entretenait avec les Espagnols et Créoles permet d'affirmer qu'il fut perçu comme un partisan des premiers mouvements d'indépendance. Selon lui le mythe de Humboldt, «père des indépendances», fut construit de toute pièce par les élites des nouvelles nations *a posteriori* : «*Ya a partir de los años veinte, pero en especial a partir de 1830, el Humboldt "padre" de la modernidad científica de aquel entonces se convirtió en legitimador de la construcción de las naciones eurocriollas y, más tarde, de la modernización positivista en Nueva Granada (...)*». Michael Zeuske, «¿ Padre de la Independencia? Humboldt y la transformación a la Modernidad en la América española», dans : *Debates y perspectivas*, Fundación Histórica Tavera, n°1, 2000, p. 71.

²¹⁴ Francisco José de Caldas, *Cartas de Caldas, op. cit.*, p. 87.

²¹⁵ Francisco José de Caldas, *Obras completas de Francisco José de Caldas*, Imprenta Nacional, Bogotá, 1966, p. 175.

²¹⁶ *idem*, p. 383.

ponctuel. On a ainsi beaucoup glosé à propos de l'incident qui a précipité la rupture entre Humboldt et Caldas et qui aurait répandu des rumeurs sur l'homosexualité présumée du baron. Au-delà de cette querelle sur laquelle il revient longuement, l'historien des sciences Alberto Castrillón suppose des raisons épistémologiques à cette défiance : le savant créole, attaché à une conception linnéenne de la nature acquise de seconde main et par ailleurs déjà déclinante en Europe, n'aurait pas saisi la pertinence du nouveau système épistémologique global dans lequel s'inscrivent les méthodes et l'œuvre du savant prussien.²¹⁷ Pour Jeanne Chenu, Caldas « s'étaient montré réservé ou sceptique sur les résultats de certaines observations de Humboldt ; d'abord parce qu'ils avaient parcouru les mêmes lieux et se trouvaient dans une situation de rivalité d'investigation et d'expériences ; ensuite parce que le Créole craignait qu'une publication prématurée des travaux de l'Européen ne diffuse de fausses nouvelles sur la connaissance de l'Amérique ». ²¹⁸ Renán Silva considère pour sa part que cette défiance obéit avant tout à une nécessité d'autonomisation sociale et culturelle dans le contexte singulier du champ social néogrenadin.²¹⁹

Tout en admettant la pertinence et la complémentarité de ces analyses, il nous paraît cependant utile de replacer le discours de Caldas dans le cadre des relations de domination qui régissent les rapports entre les centres métropolitains, qui accaparent la quasi totalité des capitaux disponibles, et les espaces culturels périphériques démunis. Car de toute évidence le retour d'un tel discours, sous ses diverses déclinaisons, renvoie avant tout à la relation fondamentalement dissymétrique que l'intelligentsia créole – démunie du point de vue culturel et symbolique – entretenait avec l'illustre baron et le corps de discours impériaux dont il est le représentant. Humboldt ne s'est d'ailleurs pas privé de souligner cette dissymétrie – sinon en public du moins dans sa correspondance privée et dans son journal de bord - en accusant non seulement la société néogrenadine et ses élites d'indolence, d'impéritie et d'inefficacité économique mais en discréditant leurs savoirs

²¹⁷ Alberto Castrillón Aldana, *Alejandro de Humboldt, del catálogo el paisaje*, Medellín, Universidad de Antioquia, 2000, p. 33-37.

²¹⁸ Jeanne Chenu, «Humboldt et les élites éclairées de la Nouvelle-Grenade: aspects d'une collaboration scientifique», dans : Thomas Gomez (dir.), *Humboldt et le monde hispanique*, Publication du centre de recherches ibériques et ibéro-américaines de l'Université de Paris X, Nanterre, 2002, p. 141.

²¹⁹ Renán Silva, *Los ilustrados de la Nueva Granada, 1760-1808. Genealogía de una comunidad de interpretación*, EAFIT, Banco de la República, Bogotá, 2002.

scientifiques.²²⁰

Or, si les « éclairés » de la Nouvelle-Grenade pouvaient prétendre à une forme d'autorité alternative au sein du champ culturel néogrenadin, c'est seulement dans la mesure où elles indexaient leurs discours à l'archive européenne légitimante. Aussi croyons-nous que les opérations de négation, de validation et de sélection auxquelles est soumis le texte de Humboldt renvoient en creux à la centralité de son discours au sein de l'intelligentsia néogrenadine : ces opérations constituent en réalité des stratégies visant conjointement à inscrire leurs propres pratiques discursives au sein du système de cet Autre dominant – en bénéficiant ainsi en partie du crédit dont il est porteur - tout en renégociant les termes de cette inscription afin d'affirmer un espace discursif propre.

Exercice périlleux puisqu'il lui faut s'incruster dans l'espace interstitiel qui sépare le discours disqualifié de son Autre interne et le discours d'autorité de l'Autre dominant. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'expression dépitée et lucide de Francisco José de Caldas, scientifique démuné issu d'une région marginale et excentrique, lorsqu'il déplore les contraintes qu'implique l'appartenance à un espace culturel déshérité: « ¡ *Qué triste destino es de ser americano ! después de años de investigación, si encontramos algo nuevo, sólo podemos decir : no está en mis libros.* »²²¹ L'étroitesse, la marginalité de l'univers culturel néogrenadin, son éloignement des instances européennes de consécration, rendent en effet les travaux du savant de Popayán pratiquement invisibles au-delà du cercle restreint et des “éclairés” de la vice-Royauté.

Certains auteurs légitimement soucieux de combattre l'impérialisme épistémologique qu'implique le sacre de la figure de Humboldt, ont voulu nier

²²⁰ Ainsi dans une lettre dirigée à Mutis, il écrit ainsi à propos de Popayán, ville d'où sont originaires une grande partie des élites éclairées, dont Caldas : « *Los habitantes de esta ciudad tienen una cultura mayor de lo que pudiera esperarse, pero menor de lo que ellos se imaginan (...)* Por lo demás, la física, las ciencias que faltan a todos los americanos, no pueden hechar raíces profundas sino en una generación robusta y enérgica. ¿Qué se puede esperar de unos jóvenes rodeados de esclavos, que temen los rayos del sol, que cuentan siempre con el día de mañana, y a quienes aterra la más ligera incomodidad? Estos jóvenes no pueden dar sino una raza afeminada e incapaz de los sacrificios que piden las ciencias y la sociedad. », cité dans Enrique Pérez Arbeláez, *Alejandro de Humboldt en Colombia*, Empresa colombiana de petróleos, Bogotá, 1959, p. 241-242.

²²¹ Francisco José de Caldas, cité dans: Victor S. Albis y Regino Martínez-Chavanz, « Las investigaciones meteorológicas de Caldas », dans : *Revista Latinoamericana de la ciencia y la tecnología*, n°4, 1987, p. 425.

radicalement l'influence de l'œuvre du savant allemand sur les pratiques et les discours des « Créoles éclairés », s'efforçant même d'inverser les termes de la proposition. L'historien Équatorien Jorge Cañizares Esguerra émet ainsi l'hypothèse que les idées sur la diversité et l'étagement climatique des formations végétales exposées par Humboldt dans sa géographie des plantes avaient déjà été élaborées par les « Créoles éclairés » de la Nouvelle Grenade. À l'en croire, le savant prussien, sans plan d'étude précis en arrivant en Amérique, n'aurait fait que les « emprunter », opérant de la sorte une expropriation épistémique aussi violente qu'ingrate. Du coup, si l'on s'en tient à ce récit, les manuscrits et les ébauches de Humboldt n'auraient guère influencé le groupe de savants néogrenadins : « *Caldas's charts and maps were simply a spatial representation of much older ideas.* »²²²

Le postulat de départ ne souffre guère de discussions – nous l'avons dit, tout savoir est une pratique sociale collective qui se constitue à travers toute une série de réseaux ; toute description du monde se fonde sur un « état de choses » existant. Il nous semble néanmoins que la question sur la priorité des découvertes qu'amorce cette polémique est inadéquate : tout d'abord, le fait qu'un discours autour de la richesse et de la diversité du territoire ait circulé parmi les élites de la Nouvelle-Grenade – et même, avant eux, parmi les jésuites exilés en Italie - ne signifie pas qu'il fut articulé sous la forme d'une théorie générale de la répartition géographique des êtres. Si en effet pour Humboldt le phénomène de la répartition géographique observé dans les Andes est avant tout un paradigme partout transposable – de sorte que la nature américaine prise dans les filets de ce discours autorisé accède à une forme « d'universalité » - pour Caldas et les « éclairés », la reconnaissance du phénomène a principalement pour objet la constitution d'un inventaire exhaustif des richesses de la « patrie » et le développement pratique de ce savoir par la mise en valeur du territoire.

Nous croyons par ailleurs que prendre la mesure d'un discours scientifique et de sa

²²² Jorge Cañizares-Esguerra considère ainsi qu'Humboldt aurait littéralement « pillé » un savoir élaboré par les scientifiques américains sur la base d'une pratique empirique du territoire: « *Given Humboldt's tendency to borrow heavily from Spanish American Creole without openly acknowledging his intellectual debts, I'm sceptical that the Prussian scientist was even aware of the phenomena prior to this arrival in the Indies where it most likely Creoles taught to him to see* ». Jorge Cañizares-Esguerra, « Nation and nature : natural history and the fashioning of creole national identity in late colonial Spanish America », dans : *LASA 97*, (en ligne) : <http://lasa.international.pitt.edu/lasa97/canizares.pdf>

réception potentielle consiste, bien plus qu'à discerner l'exacte généalogie des théories véhiculées pour les restituer à leurs « propriétaires véritables », à saisir sa capacité à consacrer une vision du monde ; autrement dit à déterminer sa propension à être reconnue comme « universel » par les institutions les mieux dotés. Comme l'a montré Pierre Bourdieu, c'est en effet la reconnaissance, c'est à dire le capital symbolique qui lui est rattaché, qui fait d'un discours sur le monde un acte de connaissance « universel » :

Lors même qu'il ne fait que dire avec autorité ce qui est, lors même qu'il se contente d'énoncer l'être, l'*auctor* produit un changement dans l'être : par le fait de dire les choses avec autorité, c'est-à-dire à la face de tous et au nom de tous, publiquement et officiellement, il les arrache à l'arbitraire, il les sanctionne, les sanctifie, les consacre, les faisant exister comme dignes d'exister, comme conforme à la nature des choses, « naturelles ». ²²³

C'est en effet bien cela qui différencie le discours savant de Humboldt de celui d'un « éclairé » de Santafé ou de Popayán : son importance, son influence potentielle, sa prétention à l'universalité (en réalité, sa propension à être reconnu comme universellement vrai), sa capacité à produire de la réalité, son aptitude à faire voir et à faire croire, sont avant tout le résultat de l'autorité que lui confère l'extraordinaire mobilisation de capitaux culturels et sociaux dont il pouvait se prévaloir. Autrement dit, le pouvoir d'un savant et de son œuvre (sa capacité à faire le monde) ne peut en aucun cas se réduire à l'originalité ou à la primauté de thèses présentées ; il dépend de la position – d'autorité ou de subalternité – qu'ils occupent (ou pas) au sein des réseaux qui structurent et animent les centres de production du savoir. Ainsi, comme l'a très justement remarqué Santiago Castro-Gómez en se référant à l'extrême révérence que professera toute sa vie Mutis pour Linné, la différence entre le premier et le second tient avant tout à leurs positions respectives dans le système-monde et à la structure inégale de répartition des capitaux au sein de ce système :

Mutis y Caldas son científicos de la periferia, que gracias a la posición social que allí

²²³ Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 284.

ocupan, pueden deslegitimar los conocimientos locales en nombre de un saber pretendidamente universal producido en Europa. Linneo, por su parte, es un científico del centro que gracias a la administración que hace Europa del sistema-mundo moderno/colonial, puede establecer y controlar redes internacionales que le dan a su producción particular una aureola de universalidad.²²⁴

Même si Humboldt n'était pas encore en 1801 la figure quasi mythologique qu'il allait devenir après la publication de son *opus* américain, il ne pouvait guère échapper aux savants démunis de la Nouvelle-Grenade, en voyant débarquer le savant prussien avec une autorisation inédite concédée par le pouvoir colonial, une troupe de quelques 24 portefaix, de 14 mules et tout ce que l'époque comptait de plus perfectionné en instruments de mesure scientifiques²²⁵ qu'il agissait en émissaire de cette « République des Lettres » européennes, source ultime de légitimation et d'autorisation du savoir.

S'il est probable que Humboldt a intégré dans sa propre pratique discursive le discours colonial de la différence géographique, il lui a offert en retour, depuis sa position d'autorité, une indiscutable légitimation scientifique que les créoles « éclairés » de la Nouvelle-Grenade surent au demeurant capter, détourner et réinvestir. Le discours impérial « romantique » du savant prussien, en réarticulant (prioritairement dans sa *Géographie des plantes* et son *Tableau physique*) les savoirs de la colonie et en fournissant un riche stock de métaphores territoriales offre en effet aux élites de la Nouvelle-Grenade à la fois une légitimation et un modèle de légitimation de leurs propres discours scientifiques et sociaux.²²⁶

Ainsi, le discours du titanisme géologique vient-il consacrer et légitimer un discours de l'exceptionnalisme naturel amplement répandu parmi l'intelligentsia créole ; le discours de la vacance et sa contrepartie, celui du *telos*, fonde l'arrimage symbolique de la

²²⁴ Santiago Gómez Castro, *op.cit.*, p. 227.

²²⁵ N'oublions pas que ces instruments déployés aux frontières de l'empire, au-delà de leurs fonctions techniques et épistémologiques, sont aussi de puissants marqueurs de hiérarchies culturelles.

²²⁶ Le concept « d'effet de théorie » de Pierre Bourdieu permet de comprendre les effets que peut produire une théorie sur le monde social. Elle implique que des agents capables d'imposer leur vision sociale s'emparent de certains éléments théoriques et que celle-ci puisse s'appuyer sur des institutions. Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique, op. cit.*, p. 195-198.

Nouvelle-Grenade à l'ordre mondial hégémonique ; la *di-vision* du territoire et la naturalisation des différences sociales consacrées par le savant prussien, en permettant la transposition des rapports de domination dans un discours sur la nature, serviront quant à elles de caution légitimante à l'ordre social colonial et post-colonial.

Il leur procurera également un modèle d'appropriation totalisante du territoire capable de faire la synthèse entre l'histoire naturelle et les différents champs du savoir et, simultanément, un dispositif de production d'autorité leur permettant de s'instituer comme sujet hégémonique du savoir. Rappelons en effet que la « géographie des plantes » avait pour projet explicite de construire une vision totalisante qui, à partir de quelques paramètres physiques déterminés par leur situation spatiale, devait permettre de définir le caractère de la végétation et de déterminer le caractère physique et moral des êtres humains d'une région donnée. L'application des grands principes de cette « géographie des plantes » à l'espace néogrenadin n'a certes pas créé de toute pièce une nouvelle mythologie territoriale, mais elle a fourni un modèle de regard et de discours global sur le territoire. Ainsi, même s'il paraît vraisemblable que Caldas se soit intéressé aux questions liées à l'étagement géographique des plantes avant même de rencontrer le savant prussien, il ne paraît guère contestable, comme l'a montré Pablo Vila, que les coupes transversales des Andes élaborées en 1802 par Caldas et son *Memoria sobre la nivelación de las plantas que se cultivan en la vecindad del Ecuador* composé en 1803, doivent beaucoup aux travaux de Humboldt, et notamment son fameux diagramme paysager élaboré en octobre 1801.²²⁷ On n'expliquerait pas autrement la brusque apparition dans l'œuvre de Caldas de toute une série de diagrammes paysagers précisément après sa rencontre avec Humboldt²²⁸, ni l'émergence quelques années plus tard - à partir de 1808 - d'un véritable discours paysager totalisant dans ses essais publiés dans le *Semanario del Nuevo Reyno de*

²²⁷ Pablo Vila, « Caldas y los orígenes eurocriollos de la geobotánica » dans *Revista de la Academia Colombiana de ciencias*, Bogotá, n°11, 1960, p. 16-20.

²²⁸ Notons que si Caldas ne fait pas explicitement état de l'influence du baron sur son oeuvre, il n'en reconnaît pas moins, dans un article publié en 1810 dans le *Semanario de la Nueva Granada*, l'évidente parenté de leurs montages paysagers : « Yo he proyectado unas nivelaciones barométrico-botánicas semejantes a las que el señor baron de Humboldt ha construido, con el objeto de dar idea de las diversas alturas del terreno ». Francisco José de Caldas, « Sobre el plan de un viaje proyectado de Quito a la América septentrional, presentado al celebre director de la Expedición botánica, D. José Celestino Mutis, por J.F. De Caldas » , dans *El Semanario de la Nueva Granada*, Biblioteca popular de cultura colombiana, Bogota, 1942, Tome 3, p. 190.

*Granada.*²²⁹

Plus que d'une influence épistémologique, il faudrait ici parler d'une véritable stratégie de *captation* : en s'indexant sur le mode de la réfutation, de l'approbation ou de l'emprunt (implicite ou explicite) à l'arché-texte humboldtien, le discours de Caldas réinvestit en effet le capital symbolique qui lui est attaché pour son propre compte.²³⁰ C'est donc en tant qu'il est à la fois un discours autorisé (fondé sur un savoir jugé crédible) et un dispositif autorisant (apte à crédibiliser le savoir mis en scène et celui qui l'émet) que le texte d'Humboldt permet aux « *ilustrados* » créoles, sous l'influence de leur chef de file, Francisco José de Caldas, de passer progressivement d'un discours du catalogue lié à des formes de savoir déclassés, à un discours du paysage.

Nous dirons pour conclure que si quelques uns des grands axes idéologiques qui structurent le paysage humboldtien appartenaient déjà en propre à certains secteurs de la société coloniale, il revient à la figure consacrant du savant prussien de les avoir rendu opérants pour une élite créole émergente, toujours plus convaincue que la légitimation sociale à laquelle elle prétend passe par l'inclusion du territoire à l'ordre hégémonique mondial. Comme l'a souligné le sociologue péruvien Anibal Quijano, les savoirs et les représentations élaborés en Europe autour de cette matrice épistémique fondamentale qu'est la « *colonialité du pouvoir* », vont constituer pour les élites créoles de la société post-coloniale, un puissant modèle hégémonique de reconstruction territoriale et sociale :

En el contexto de la colonialidad del poder, las poblaciones dominadas de todas las nuevas identidades fueron también sometidas a la hegemonía del eurocentrismo como manera de conocer, sobre todo en la medida que algunos de sus sectores pudieron aprender la letra de los dominadores.²³¹

²²⁹ Parmi les nombreuses coupes transversales réalisées par Caldas, on peut citer : la *Nivelación barométrica de las Quinas en gral. y la de Loja en particular* ou encore la *Nivelación de la Quinas en gral. Y en particular la de Loxa, ó de la Cinchona officinalis*, toutes deux élaborées en 1802. Voir: Franck Holl, *El regreso de Humboldt*, Imprenta Marisacal, Quito, 2001, p. 82-84.

²³⁰ Dominique Maingueneau, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Hachette, Paris, 1991, p. 155.

²³¹ Anibal Quijano, «colonialidad del poder, cultura y conocimiento en América Latina» dans : *Anuario Mariateguiano*, n°9, 1997, p. 117.

Si l'influence du discours Humboldtien sur l'imaginaire territorial colombien est aussi prégnante, c'est qu'il su transposer, au sein d'un savoir impérial légitimant, une vision de l'espace néo-grenadin qui contenait les germes des premières aspirations identitaires de certains secteurs de la société coloniale. Reste que comme l'a très justement analysé Mary Louise Pratt en reprenant le célèbre concept forgé par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz, le discours signé d'une autorité européenne ne sera pas simplement plagié mais il sera progressivement transculturé par les élites créoles au cours du 19^e siècle : son contenu, ses protocoles et son capital symbolique seront en effet redéployés en fonction de problématiques proprement « nationales » qui lui étaient étrangères.²³² L'espace naturel – et ce n'est là pas la moindre des conséquences de la captation et de la postérieure transculturation dont fera l'objet le discours humboldtien - sera ainsi transformé en paysage : il ne sera plus seulement traité comme cet entrepôt de formes inépuisables indéfiniment disponibles pour les besoins de l'empire espagnol mais sera aussi chargé de manifester une série de valeurs sociales, économiques et culturelles ; valeurs à partir desquelles vont se constituer les conditions de possibilité d'un discours national.

²³² Selon Mary Louise Pratt, « *one can more accurately think of creole representations as transculturating European materials, selecting and deploying them in ways that do not simply reproduce the hegemonic visions of Europe or simply legitimate the designs of european capital* ». Mary Louise Pratt, *op. cit.*, p. 188.

CHAPITRE II

Paysages Fondateurs

La mise en paysage de la Nation

2.1. Le territoire imaginé des créoles éclairés

*Représentation et pouvoir sont de même nature.
Que dit-on lorsque on dit pouvoir ? C'est
d'abord être en état d'exercer une action sur
quelques chose ou quelqu'un.*

Louis Marin, *Le portrait du roi*

2.1.1. De la *communauté imaginée* au *territoire imaginé*

Lorsqu'il s'agit de déterminer les facteurs qui ont contribué à l'émergence d'une identité créole « protonationale »¹ dans les colonies américaines avant la rupture institutionnelle de 1810 et la révocation du « pacte » souscrit avec la couronne, la plupart des historiens pointe en priorité la politique de reconquête coloniale menée par les Bourbons et les menaces qu'elle fit peser sur l'hégémonie politique et économique des élites locales. Selon l'historien Hans-Joachim König, « *la política reformista borbónica, a raíz de la cual las provincias americanas fueron consideradas y tratadas como colonias dependientes, en forma más manifiesta que antes, hacía cada vez más difícil a los españoles americanos y pertenecientes a la clase social y económicamente alta identificarse con la madre patria España y continuar siendo leales al estado español* ».²

¹ Pour l'historien britannique Eric Hobsbawm, le « protonationalisme » renvoie à « *certaines variantes du sentiment d'appartenance collective (...) potentiellement susceptibles de fonctionner (...) en harmonie avec les États et les nations modernes* ». Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780, programme, mythe et réalité*, Gallimard, 1990, p. 92. Le sociologue bolivien Álvaro García Linera note pour sa part que « *les nations sont des frontières sociales, territoriales et culturelles existant au préalable dans la tête des co-nationaux et pouvant s'objectiver en structures matérielles et institutionnelles* ». Álvaro García Linera, *Pour une politique de l'égalité, communauté et autonomie dans la Bolivie contemporaine*, Les prairies ordinaires, Paris, 2008, p. 111.

² Hans-Joachim König, « Los movimientos de independencia hispanoamericanos, actores y programas », dans Dieter Janik (ed.), *La literatura en la formación de los estados hispanoamericanos (1800-1860)*, Vervuert,

Sans nous attarder sur un processus historique amplement analysé, rappelons simplement que la mise en place du « nouveau pacte colonial » entre l'État espagnol et les provinces américaines se traduit localement par une exploitation accrue des ressources économiques en faveur de la métropole, par une taxation plus lourde et rigoureuse des agents économiques locaux et par la mise en place de politiques discriminatoires à l'encontre de l'aristocratie créole. Plus généralement, elle se caractérisa par une volonté de concentration des capitaux – capital d'instruments de coercition, capital économique, culturel et symbolique – aux mains de l'État colonial.³

En Nouvelle-Grenade, c'est à partir de l'arrivée du visiteur général Francisco Gutiérrez de Piñeres en 1776 que cette politique visant à l'établissement d'une présence hégémonique de l'État fut systématiquement appliquée : les Créoles, bien que détenteurs du capital économique, furent ainsi progressivement mis à l'écart des postes administratifs et remplacés par des fonctionnaires péninsulaires présumés, puisqu'éloignés des attaches locales, plus loyaux aux intérêts de la métropole. Cette politique, en affectant négativement la position traditionnelle des élites locales, provoqua une défiance croissante vis à vis de l'autorité coloniale ainsi qu'un vif ressentiment à l'égard des fonctionnaires péninsulaires. De manière apparemment paradoxal, le processus de concentration des capitaux par lequel l'État colonial tenta d'asseoir son autorité unificatrice sur le champ du pouvoir provoqua un amenuisement progressif de son capital symbolique d'autorité.⁴

Plus important encore, elle fit surgir une division sociale qui, pour n'être pas à proprement parler « nouvelle », se trouvait dorénavant chargée d'une pertinence et d'une visibilité inédite puisque perçue comme différence classifiante : exclue des plus hautes sphères de la bureaucratie – et donc exclue du jeu à l'intérieur duquel les agents luttent pour le pouvoir sur l'État - désignée de fait comme un groupe distinct et subalterne par le pouvoir colonial, l'élite créole en vint à considérer que ses intérêts différaient de ceux des péninsulaires. S'éprouvant de plus en plus comme un groupe distinct et dominé à l'intérieur du secteur dominant, les Créoles formulèrent progressivement ces frontières

Iberoamericana, Madrid/Frankfurt, 1998, p. 10.

³ Pierre Bourdieu, « Esprits d'État, genèse et structure du champ bureaucratique » dans : Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris, 1994, p. 108-109.

⁴ *idem*, p. 116.

symboliques dans les termes d'un imaginaire collectif.⁵

Ce processus de *différenciation sociale* se trouva accentué par ce que nous pourrions appeler « la nouvelle division du travail » entre créoles et péninsulaires : si, comme nous l'avons dit, les Espagnols américains furent peu à peu mis à l'écart de la haute administration étatique, ils purent en revanche investir la sphère de production du savoir – notamment à travers ce que l'historien colombien Renán Silva appelle les « *corporations du savoir* » - au point d' occuper, dès la fin du 18^e siècle, une position privilégiée dans cet espace « dominé » du champ du pouvoir.⁶

Cette « montée en puissance » des Créoles au sein des institutions de production et de diffusion du savoir, même si elle fut indéniablement encouragée dans un premier temps par la politique volontariste du gouvernement colonial, fut aussi le résultat d'une manœuvre stratégique de *reconversion de capital* de la part d'une partie des élites locales : face à l'érosion des formes d'autorité traditionnelles et à leur subalternisation politique, certains créoles lettrés concentrèrent leurs efforts dans l'accumulation du capital culturel, cherchant à faire de la sphère de production du savoir un espace de contre-pouvoir et de légitimation sociale autonome.⁷ En termes bourdieusien, elles convertirent leur *libido dominandi* en *libido sciendi*. Aussi, comme le rappelle Antony Higgins dans *Constructing the criollo archive*, est-ce paradoxalement à l'intérieur même des structures institutionnelles culturelles, que les élites créoles purent constituer un espace de pouvoir « intellectuel » hybride - un espace public émergent – relativement indépendant de l'autorité bureaucratique dont elles avaient été mises à l'écart:

In seeking to consolidate a measure of control over the production of knowledge,

⁵ À ce sujet, voir, par exemple: Margarita Garrido, *Reclamos y representaciones. Variaciones sobre la política en el Nuevo Reino de Granada, 1770-1815*, Banco de la república, Bogotá, 1993, p. 364.

⁶ Nous empruntons le terme de « corporations du savoir » (« corporaciones del saber ») à Renán Silva. Dans son ouvrage *Saber, cultura y sociedad en el Nuevo Reino de Granada*, il le définit ainsi: « *el conjunto de instituciones de enseñanza superior que se encargan de seleccionar, distribuir y controlar los conocimientos* ». Renán Silva, *Saber, cultura y sociedad en el Nuevo Mundo de Granada. Siglos XVII-XVIII*, Universidad Pedagógica nacional, Bogotá, 1984, p. 34.

⁷ Selon Renán Silva, « *Este fenómeno de ilustrados locales en posiciones intermedias, con alta calificación pero impedidos de todo ascenso en la escala de los funcionarios – pues no accedían a cargos como los de gobernador – dará lugar a un tipo de reclamo burocrático en términos del saber.* » Renán Silva, *Los ilustrados de Nueva Granada, 1760-1808, op.cit.*, p. 578.

criollos establish and inhabit a contradictory space of modernity in which a cultural sphere acquires a limited autonomy with respect to the infrastructure of political power, within the context of an emerging division of interests between the Spanish-controlled institutions of the state on the one hand, and a largely criollo civil society, on the other.⁸

Si nous souscrivons globalement au modèle explicatif ici brièvement évoqué, il nous semble toutefois utile de mettre en lumière un aspect à notre avis trop souvent négligé de ce processus de construction subjective : celui, lié à des pratiques discursives spécifiques, qui met en jeu la question de la *spatialité*. Nous croyons en effet que le déploiement d'une subjectivité créole s'est en grande partie joué autour de la production discursive d'un espace territorial unifié et perçu comme « commun ». En d'autres termes, la constitution d'une subjectivité créole collective et transcendante, que l'on pourrait définir selon l'expression consacrée de Benedict Anderson comme une *communauté imaginée* (paradoxalement sans État ni Nation propre) est inséparable de la production et de l'appropriation symbolique d'un *territoire imaginé* commun dépassant le cadre local des *patrias chicas*.⁹ Si, comme le soutient Benedict Anderson, c'est la perception d'une certaine communauté de temps à travers l'appartenance à un réseau culturel de lecteurs de presse qui permet la formation d'une communauté imaginée, nous croyons qu'en Nouvelle-Grenade l'élaboration discursive d'un « *bien territorial commun* » y joua un rôle tout aussi important.¹⁰

Dans le cas spécifique de la Nouvelle-Grenade, dans un premier temps au moins, c'est la mise en place d'une *nouvelle politique de la représentation coloniale* par l'État bourbon à travers certaines institutions locales de production du savoir qui a jeté les bases

⁸ Antony Higgins, *Constructing the criollo archive. Subjects of knowledge in the the Biblioteca Mexicana and the Rusticatio Mexicana*, Purdue University Press, West Lafayette, 2000, p. 12-13.

⁹ Si en effet jamais un individu ne peut connaître la totalité des membres d'une communauté nationale -ce qui justifie, selon Anderson, l'expression de « communauté imaginée » - jamais non plus il ne pourra connaître le territoire national toute entier. Benedict Anderson, *L'imaginaire national, Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La découverte, Paris, 2002, p. 19.

¹⁰ Comme le rapelle Álvaro García Linera, une « *communauté imaginée* » ne peut en effet s'élaborer qu'à travers la production de « commun », d'un « *bien commun qui unit le groupe et le différencie des autres groupes* ». Alvaro Linera, *op.cit.*, p. 112.

éthiques et épistémologiques d'un discours territorial *protonational* au sein des élites lettrées créoles. C'est en effet après s'être appropriée des technologies de la représentation introduites par l'autorité coloniale à des fins de contrôle territorial que l'intelligentsia locale se mit progressivement à élaborer un récit territorial « hérétique » s'affirmant comme l'expression, si l'on accepte l'anachronisme de l'expression, d'une certaine forme de « souveraineté ».

Comme nous le verrons ultérieurement, une fois le processus de différenciation sociale entamé, le recours stratégique au discours scientifique, esthétique et économique sur l'espace se fit toujours plus constant : ne disposant d'aucun patrimoine historique spécifique, les Créoles « éclairés » s'emparèrent de l'ordre synchronique du territoire pour l'ériger en capital culturel identitaire. Bien entendu, nous sommes conscients que l'analyse de cette discursivité « hérétique » ne peut se faire que d'une manière transversale, par le biais d'une analyse « palimpsestuelle » qui, pour reprendre le terme de Vittoria Borso, s'attachera à exhiber ses « traces » sous les signes de la suppression hégémonique.¹¹ Avant d'aborder les écrits « géographiques » de Francisco José de Caldas, l'une des têtes de file de cette communauté d'interprétation qui disparaîtra avec les guerres d'indépendance, nous tâcherons d'exposer ce processus discontinu *d'inversion stratégique* du discours colonial sur l'espace à travers quelques-unes de ses manifestations textuelles.

¹¹ Pour Vittoria Borso, «*el devenir de la emancipación criolla hasta el siglo XIX no puede ser, por ende, objeto de un análisis directo ni de una demostración positivista. La subversión criolla contra la hegemonía imperial solo se puede observar a partir de un análisis postmarxista o gramsciano, que permite descubrir las huellas de la denuncia del poder por parte de sujetos independientes debajo de los signos de la supresión hegemónica expresada con una retórica ambivalente y teatral*». Vittoria Borso, «Barroco, criollismo y la formación de la conciencia nacional», dans: Dieter Janik (dir.), *op.cit.*, p. 148.

2.1.2. Une politique de la représentation coloniale

Qu'entendons-nous par *nouvelle politique de la représentation*?¹² Comme nous l'avons évoqué plus haut, à partir de la seconde moitié du 18^e siècle, l'état bourbon - sous le règne de Carlos III (1759-1788) en particulier – introduit une série de réformes sociales, politiques, économiques et culturelles à travers l'ensemble de l'empire espagnol. Ces réformes sont prioritairement destinées à enrayer un déclin qui se manifeste par la perte du circuit atlantique ainsi que de plusieurs possessions territoriales ; à terme, elles doivent permettre de rétablir le rayonnement géopolitique de l'Empire espagnol face aux nouvelles puissances impériales hégémoniques.¹³

Rappelons qu'au cours du 18^e siècle, la France, la Hollande et l'Angleterre surtout, projettent avec une efficacité croissante leurs technologies impériales à travers le globe et élaborent un projet de reconnaissance, de mesure et de chiffrage systématique des ressources naturelles et humaines de leurs colonies qui aboutit, après plusieurs cycles d'accumulation, à la constitution d'une gigantesque archive coloniale. Il n'est pas exagéré de dire que l'accumulation accélérée de pouvoir, de richesses et de capitaux que connaissent ces États, est le résultat d'une véritable *géopolitique du savoir* fondée sur la production intensive de données territoriales et sur leur mise en réseau. Si ces états consentent à ce gigantesque effort d'*accumulation primitive du capital informationnel*, c'est que dans le nouvel ordre impérial émergent, le savoir ne constitue pas un supplément nécessaire – ou une simple contrepartie symbolique - mais la condition même de cette ordre : en géographie, la carte et les tableaux permettent la maîtrise de l'espace,

¹² Nous empruntons la notion de «*politique de la représentation*», qui renvoie à la productivité du discours en tant que pouvoir, au philosophe colombien Santiago Castro-Gómez. À ce sujet, on lira : « Los vecindarios de la ciudad letrada. Variaciones filosóficas sobre un tema de Ángel Rama. » dans: Mabel Moraña (ed.), *Rama y los estudios latinoamericanos*, Universidad de Pittsburgh, 1997, p. 123-134.

¹³ «¿De qué se trataba? Luego de la decadencia política y económica del imperio español bajo Carlos II, el último de los Habsburgos, la nueva dinastía de los Borbones, que empezó con Felipe V (1701-1746), siguiendo con Fernando VI (1746-1759) y principalmente bajo el absolutismo ilustrado de Carlos III (1759-1788), llevó a cabo un extenso programa de reformas, que tenía como metas transformar política, económica y culturalmente a España, y restablecer su hegemonía en Europa, así como defender en América su importancia como primera potencia.» Hans Joachim König, «Los movimientos de independencia hispanoamericanos, actores y programas», *op.cit.*, p. 10.

des distances et des hommes (de la main-d'œuvre) ; en géologie, en botanique et en zoologie, la taxonomie permet l'indexation des ressources et la maîtrise des flux économiques.

Face au succès du nouveau paradigme impérial, il devenait évident pour de nombreux intellectuels péninsulaires et créoles que les causes du déclin de l'empire étaient aussi «épistémiques» : si la bataille économique semblait en effet provisoirement perdue, c'est que dans la course pour la reconnaissance, la description, l'ordonnancement et le contrôle des espaces, des choses et des êtres, l'empire avait pris un retard considérable.¹⁴ Aussi, selon Casimiro Gómez Ortega, l'un des penseurs du versant épistémologique du nouveau «pacte colonial», était-il urgent de refonder le pouvoir impérial sur la production et le contrôle d'une information territoriale strictement normée. Bien entendu, cet ouvrage prométhéen devait être confié, conformément aux préceptes linnéens, à une poignée d'agents impériaux dépositaires d'un idiome neutre et universel :

Disimule Vuestra Señoría Ilustrísima si por corolario de este informe aprovecho la ocasión de exponerle, que vivo en la firme persuasión de que si el Rey pacífico y sabio a influjo de su Ministro, letrado e instruido manda examinar las producciones naturales de la Península, y de sus vastos dominios naturales ultramarinos; doce naturalistas con otros tantos químicos o mineralogistas esparcidos por sus estados, producirían por medio de sus peregrinaciones una utilidad incomparablemente mayor, que cien mil hombres combatiendo por añadir al Imperio Español algunas provincias, cuyos productos hayan de sepultarse en el olvido, como lo están por la mayor parte los que cría la Naturaleza en las que ya se poseen.¹⁵

Ces recommandations émanant des quatre coins de l'empire ne sont pas restées lettres mortes : dès la seconde moitié du 18^e siècle l'État espagnol met en place une série d'appareils d'état coloniaux (expéditions, jardins botaniques, etc.) visant, selon la

¹⁴ À propos de l'élaboration et de la mise en place de cette nouvelle politique coloniale, on pourra consulter l'excellent ouvrage de Mauricio Nieto Olarte : *Remedios para el Imperio : historia natural y la apropiación del Nuevo Mundo*, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, Bogotá, 2001.

¹⁵ "Informe de Casimiro Gómez Ortega a Joseph de Gálvez del 23 de febrero de 1777 sobre la pimienta de Tabasco". Cité dans: Francisco Javier Puerto Sarmiento, *Ciencia de cámara, Casimiro Gómez Ortega (1741-1818) el científico cortesano*, C.S.I.C., Madrid, 1992, p. 155-156.

terminologie de Bruno Latour, à ramener les territoires de l'Outre-mer sous forme de mobiles dans les « centres de calcul » de la métropole. L'effort de concentration du capital informationnel entrepris par les Bourbons fut si conséquent – tout particulièrement dans le domaine, cher aux physiocrates, de la botanique - que Humboldt pouvait écrire en 1811 dans son *Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle-Espagne* :

Depuis de la fin du règne de Charles III et depuis celui de Charles IV, l'étude des sciences naturelles a fait de grands progrès non seulement au Mexique, mais en général en toutes les colonies espagnoles. Aucun gouvernement européen n'a sacrifié des sommes plus considérables pour avancer la connaissance des végétaux, que le gouvernement espagnol.¹⁶

L'utopie coloniale du savoir qui prétendait à terme à une réannexion symbolique et physique des territoires d'Outre-mer, s'est ainsi traduite par la production d'une importante archive coloniale sous la forme de récits de voyage, encyclopédies, planches, index, tableaux et catalogues. Dans son célèbre ouvrage, *Myth and Archive*, Roberto González Echavarría, considère ainsi que cette restructuration de l'archive coloniale s'accompagne d'une mutation du modèle discursif hégémonique : on passerait ainsi pendant les Lumières, de la *chronique* et du discours légaliste comme discours d'autorité, à un *discours catalogal* centré sur l'espace naturel, déployant, sous la forme de tableaux et de classifications, un savoir exclusivement visuel, spatial et horizontal.¹⁷ Si le discours légaliste possédait une fonction essentiellement dénotative (il visait à l'assignation d'un sens à valeur référentiel) et tendait à nier la matérialité de l'espace colonial, le *discours du catalogue* assume quant à lui une fonction connotative d'intervention sur l'environnement physique. Au cours du 18^e siècle, la machine historiographique autour de laquelle s'élabore l'archive coloniale se trouve ainsi progressivement déplacée : elle n'a plus pour objet l'histoire de la conquête et la question de l'Autre, mais pour l'essentiel, l'espace «naturel», ses ressources matérielles et humaines.

En Nouvelle-Grenade, la mise en place à partir de la seconde moitié du 18^e siècle

¹⁶ Alexandre de Humboldt, *Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle-Espagne*, *op.cit.*, p. 15.

¹⁷ Roberto González Echavarría, *Myth and Archive, A theory of Latin American narrative*, Cambridge University Press, 1990, p. 94-96.

de cette *nouvelle politique de la représentation* se réalisa fondamentalement à travers deux grands projets culturels intimement imbriqués : celui de la réforme universitaire qui, bien que rapidement avorté, n'en bouleversa pas moins durablement les conceptions du savoir dans la colonie, et celui de la *Real Expedición Botánica*, qui constitua le premier projet colonial de *textualisation scientifique du territoire* jamais mené dans le royaume.

On le sait, la réforme universitaire fit long feu : le projet présenté par le Créole Moreno y Escandón en 1768, en affectant profondément les contenus éducatifs – l'enseignement de la doctrine scolastique sera un temps supplanté par celui des mathématiques - et en remettant en cause la main-mise traditionnelle des ordres religieux sur le capital public affecté à l'éducation, rencontra rapidement une vive opposition de la part du segment le plus conservateur des élites de la Nouvelle-Grenade. En 1779 le projet de modernisation et d'unification théorique fut abandonné et, même s'il fût en partie repris en 1787 par le Vice-Roi Caballero y Góngora, il ne fut guère appliqué dans une colonie en proie à des tensions exacerbées à partir des années 90.¹⁸

En dépit de sa précarité, cette amorce de réforme eut un impact considérable sur toute une génération de Créoles issues des universités néogrenadines : elle remit tout d'abord en cause l'hégémonie de la scolastique - qui accaparait encore la quasi-totalité des ressources intellectuelles existantes - dans le champs de production culturel. Au niveau épistémologique, elle favorisa l'émergence et la diffusion d'une conception du savoir non plus fondée sur la notion d'autorité mais sur les notions d'expérience, de raison et, par conséquent ,sur la conviction « classique » d'une pleine visibilité du monde. Comme l'a très justement noté Renán Silva, le contournement de l'imposante archive de la scolastique leur permit de théoriser un nouveau type de relation à l'environnement américain fondée sur une forme d'immédiateté épistémique au territoire:

El aspecto central de la transformación del saber en el Reino de Nueva Granada en la segunda mitad del siglo XIX es el proponer un cambio de terreno : frente a la autoridad de los textos y los autores, le lectura de la naturaleza.¹⁹

¹⁸ Renán Silva, *Los ilustrados*, *op.cit.*, p. 644-645.

¹⁹ Renán Silva, *Saber, cultura y sociedad en el Nuevo Reino de Granada. Siglos XVIII-XIX*, *op.cit.*, p. 49.

La réforme universitaire leur offrit par ailleurs, comme le prouve leur permanence au sein de l'université, un espace de publicité et de socialisation où purent s'élaborer et s'affirmer, autour de pratiques discursives communes et de rites d'institution, les prémisses d'une communauté d'assentiment politique. Elle opera par conséquent comme une sorte de *condensateur historique* de la subjectivité créole. Dans son étude classique sur la Nouvelle-Grenade de l'ère bourbonne, Antony MacFarlane affirme ainsi que l'opposition autour de la réforme universitaire entre tenants "légitimes" de la *doxa* scholastique et tenants "hérétiques" de la nouvelle philosophie finit par recouper peu ou prou la division sociale entre péninsulaires et créoles :

On one side stood a conservative academic establishment that defended scholasticism and opposed modern philosophy ; on the other stood those who sought university posts and favored curricular reform and the advancement of science. This division was charged with political significances because most in the former camp were peninsulars and most in the latter were creoles, so the intellectual differences interacted with social rivalries.²⁰

Nous dirons, en empruntant la terminologie de Pierre Bourdieu, que le savoir scientifique acquis au sein de l'université, en tant qu'il fut brandi contre les tenants de l'orthodoxie scolastique et qu'il permit la revendication d'une forme de privilège épistémique face au territoire, se constitua progressivement comme l'emblème culturel distinctif de la formation sociale émergente.

2.1.3. La *Real Expedición Botánica* et l'étalonnage du territoire néogrenadin

Nous l'avons évoqué, l'autre grand appareil colonial sur lequel s'appuya le pouvoir pour mettre en œuvre sa *politique de la représentation* dans la vice-royauté fut la *Real*

²⁰ Antony MacFarlane, *Colombia before independence*, Cambridge University Press, 1993, p. 281.

Expedición Botánica. Créée en 1783 par le vice-roi Caballero y Góngora et dirigée dans un premier temps par le botaniste espagnol José Celestino Mutis, l'expédition rassembla jusqu'à sa disparition en 1810, une grande partie de l'élite savante créole passée par l'université au moment des réformes; on peut citer, parmi eux, Eloy Valenzuela, Francisco Antonio Zea, José Felix de Restrepo, Francisco José de Caldas, Jorge Tadeo Lozano, Joaquín Camacho, Sinforoso Mutis ou encore Miguel Pombo.²¹ En réalité, comme l'a très justement souligné Santiago Castro-Gómez, si l'impulsion initiale fut incontestablement le fait d'agents péninsulaires, l'expédition botanique devint rapidement l'affaire presque exclusive d'un secteur très actif de l'intelligentsia créole locale : elle fut donc, pour l'essentiel, une entreprise créole.²²

Alors que la réforme universitaire permit sans nul doute l'émergence d'un *réseau discursif* unifié (un espace intersubjectif générateur de discours spécifiques) autour d'un certain nombre de notions-clés relatives à la représentation de la nature, l'expédition botanique fonctionna quant à elle comme une machine d'objectivation du savoir et d'application des nouvelles technologies disciplinaires de la représentation. Au cours de ses 33 ans d'existence, elle réalisa ainsi la description et la classification de près de 6000 espèces de plantes. Mais, selon Gonzalo Hernández de Alba, l'expédition ne fut pas simplement chargée de la collecte de spécimens mais, plus globalement, de mettre en place « (...) *una nueva forma de expresión, un nuevo intento de universalización y de transcendencia : el lenguaje científico (...)* ». ²³

En cela, elle constitue un exemple paradigmatique de ces appareils coloniaux décrits par Benedict Anderson (comme le recensement ou le musée), qui visent à l'élaboration « *[d'une] grille classificatoire totalisante, susceptible d'être appliquée avec une infinie souplesse à tout ce qui [est] sous le contrôle effectif ou envisagé de l'état* ». ²⁴ L'expédition avait donc pour but, au-delà du simple ordonnancement des êtres et des

²¹ Margarita Garrido, *op.cit.*, p. 40.

²² «La Expedición Botánica de la Nueva Granada fue una empresa local, criolla (...)». Santiago Castro-Gómez, *La Hybris del punto cero*, *op.cit.*, p. 214.

²³ Gonzalo Hernández de Alba, *En busca de un país: la Comisión corográfica*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1984, p. 11.

²⁴ Benedict Anderson, *op.cit.*, p. 186.

choses, d'éprouver sur le terrain la mise en place de ce qu'Ernst Gellner appelle un « *étalon conceptuel* », c'est-à-dire un espace cognitif et discursif unifié où peuvent être sérialisés l'ensemble des faits et des objets spatiaux :

Par étalon conceptuel commun ou unique, je veux dire que tous les faits sont situés à l'intérieur d'un unique espace logique, continu, que toutes les propositions s'y rapportant peuvent être conjointes et articulées les unes aux autres de telle sorte que, en principe, un langage unique décrive le monde et soit intrinsèquement unifié ; ou en en négatif, qu'il n'y pas de faits, de domaines singuliers privilégiés, épargnés, isolés de toute contamination ou contradiction par rapport aux autres, et qui subsisteraient dans des espaces logiques indépendants et protégés.²⁵

Dès sa création, l'expédition botanique se donne ainsi pour tâche explicite de « désenchanter » l'espace de la Nouvelle-Grenade, de le soustraire aux multiples savoirs doxiques pour le passer au crible d'un regard et d'un discours supposés neutres et universels. L'opération consiste aussi, au-delà de ce travail de mise en série « objet par objet », de convertir, à partir d'une trame langagière standardisée, un territoire composé d'objets et d'êtres singuliers, ancré dans des imaginaires et des récits locaux, en un espace unique, continu, uniforme, peuplé de faits homogènes, sérialisables et dûment « manipulables ».

On comprend donc que, même s'il fut fragmentaire et limité – il se concentra, pour l'essentiel, autour de la région de Mariquita puis de Santafé – le travail de *dévoilement* auquel procéda l'expédition permit avant tout de promouvoir un modèle unifié et totalisant de représentation de l'espace. Un modèle, à terme, extensible à l'ensemble du royaume : le territoire de la Nouvelle-Grenade, hétérogène et passablement mal intégré, constitué d'une série de *lieux exclusifs* définis comme les *patrias chicas*, accédait ainsi à une forme d'unité et d'homogénéité. Soumis à la règle commune, objectivé, le Royaume pouvait ainsi s'ouvrir à une exploration et une appropriation « sans limite » : il devenait le champ expérimental infiniment disponible de l'avant-garde savante.

Le journal de la *Real Expedición*, tenu par le créole Eloy Valenzuela de 1783 à

²⁵ Ernst Gellner, *Nations et nationalisme*, Payot, Paris, 1989, p. 38.

1784 - soit dans les premières années d'existence de l'institution - rend tout à fait manifeste le travail de sujétion de l'espace aux règles textuelles hautement standardisées de la représentation scientifique :

Día 2 de mayo a la mañana, se tanteó el rumbo de algunos cerros sobresalientes en la cordillera nevada que se ve al occidente desde nuestra posada (situada en la misma cuadra de la plaza en que están los cimientos para la nueva iglesia). El primero que se ve, sobresaliente y piramidal, demora al OSO cuarta al O; el último de base ancha y terminado como una meseta que da en la parte opuesta al ONO $\frac{1}{4}$ al Oeste. A las 8 y $\frac{3}{4}$ salimos para la laguna verde, y en el camino hallamos un bejuco de macho que ha tiempos se solicitaba, y examinándolo en la casa, se observó : eran las flores de un cáliz partido en segmentos redonditos con punta y velludo en lo exterior.²⁶

On retrouve ici le fameux réalisme taxinomique «désenchanté» qui constitue la marque du récit de voyage naturaliste. Le style paratactique, le dénuement adjectival, l'utilisation systématique de tournures verbales impersonnelles (« *se tanteó* », « *se ve* », « *se solicitaba* », « *se observó* »), le visualisme insistant (« *se ve* », « *examinándolo* », « *se observó* ») sont ici autant de marqueurs textuels de « scientificité » chargés de mettre en scène le *dévoilement* et la refondation épistémique de l'espace qu'ambitionne l'expédition. On peut constater que des espèces en réalité déjà répertoriées (« *un bejuco macho* ») dans le discours de la *doxa* « vulgaire », sont *dé-sémantisées*, arrachées à leur milieu, disséquées dans un laboratoire, puis intégrées à l'espace logique unifié du « vrai » par le truchement d'un regard neutre, d'un langage normalisé. Le discours de l'histoire naturelle, en paralysant et en classifiant les formes qui composent l'espace, fait de celui-ci un *paysage muséal* offert au travail des savants. Dans ce *paysage muséal*, la *topographie* (l'écriture du lieu) se réduit à la mention d'une série de «sémaphores», d'unités saillantes à la surface («*cerros sobresalientes*») destinées à l'orientation du corps expéditionnaire. Par ce qui apparaît comme une sorte de compression discursive de l'espace – toute semble se jouer sur un plan entièrement visualisable - l'expédition procède ainsi au

²⁶ Eloy Valenzuela, *Primer diario de la Real Expedición botánica del Nuevo Reino de Granada, desde el día 29 de abril de 1783, hasta el día 8 de mayo de 1784*, Imprenta del departamento, Bucaramanga, 1952, p. 127

désenchantement homogénéisant de l'espace exploré et à son appropriation littérale et symbolique.

Le discours savant, en produisant un espace unique, neutre, homogène, continu et ouvert à une exploration sans limite, participe ainsi à l'émergence d'un *territoire imaginé* qui dépasse le cadre des affiliations territoriales localisées. Si le terme de *patria* renvoyait à l'origine dans la sémiosphère hispanique au lieu d'origine, à la terre natale et au sentiment de filiation localisée qui lui était lié, il fut progressivement mobilisé pour désigner dans la langue des lettrés créoles ce vaste espace synchrone que constituait le Royaume.²⁷ De la soumission des êtres, des espaces et des choses au discours de la science émerge ainsi une image à la fois *commune* et *communicable* du territoire. Une représentation qui, en proclamant vouloir dépasser les visions « au ras du sol », les savoirs situés et les affiliations localisées, permet d'envisager le territoire du Royaume – que les créoles vont progressivement associer à la notion « patria » - comme un socle transcendantal commun.

2.1.4. La patrimonialisation du territoire

Si le travail de conversion et de « mise en conformité » de l'espace néogrenadin initié par l'expédition avait pour fonction de « dépasser » les savoirs et les affiliations localisées pour construire une entité territoriale coloniale homogène, il se traduisit localement par des effets « collatéraux » qui échappèrent pour une part au moins au contrôle du pouvoir colonial. Comme l'a très justement formulé l'historien des sciences Mauricio Nieto Olarte dans *Remedios para el Imperio*:

²⁷ À ce propos on lira: Mónica Quijada, «¿Qué nación? Dinámicas y dicotomías de la Nación en el imaginario hispanoamericano del siglo XIX» dans: François-Xavier Guerra y Mónica Quijada (coord.), *Imaginar la Nación, Cuadernos de Historia Latinoamericana*, n°2, 1994, p. 19-21. On lira aussi: Hans-Joachim Koenig, «Nacionalismo y Nación en la historia de Iberoamérica», dans : Hans-Joachim Koenig, Tristan Platt y Colin Lewis (dir.), *Estado-nación, Comunidad Indígena, Industria, Tres debates al final del milenio, Cuadernos de Historia Latinoamericana*, n°8, 2000, p. 35-37.

El proceso de apropiación que identifica la exploración europea del nuevo mundo comienza a echar raíces a miles de kilómetros de Madrid y se trata de un proceso sobre el cual la Corona perdería control directo. El proyecto de apropiación ya no era una tarea de viajeros y pasó a manos de la élite local.²⁸

Au cours des deux décennies qui précèdent la grande rupture de 1810, alors même que l'autorité coloniale, de plus en plus méfiante, cherchait à freiner le développement de sa politique de la représentation, les savants créoles et les réseaux qui s'étaient lancés dans un processus d'accumulation du capital culturel s'engagèrent dans un processus d'appropriation discursive du territoire dont les fins s'éloignaient de plus en plus de celles envisagées par l'autorité coloniale. Comme le montre la production textuelle de cette période, les descriptions scientifiques du territoire et des productions naturelles du Royaume ne sont plus seulement envisagées comme un outil d'ordonnancement impérial mais sont progressivement investies d'une fonction de capitalisation identitaire. La dynamique de différenciation sociale qui s'opère alors doit en effet se nourrir, pour persister et se développer, de la constitution d'un capital culturel dont seul l'espace « naturel », en l'absence de fonds historique différentiel, semble alors pouvoir en constituer la base.

Avant d'aborder des exemples concrets de ce détournement hérétique du discours colonial sur l'espace, il nous paraît important de rappeler que son adoption par les agents créoles de l'expédition ne vint pas combler un vide discursif mais qu'elle se greffa sur une *territorialité* spécifique.²⁹ Pour éviter tout malentendu, signalons d'emblée que nous ne concevons pas cette *territorialité* comme un produit « émotionnel » pré-discursif : elle constitue en réalité une stratification discursive – un *palimpseste sémiotique* – induisant un investissement symbolique spécifique du territoire. Ainsi, alors que pour les agents

²⁸ Mauricio Nieto Olarte, *Remedios para el imperio, Historia natural y apropiación del Nuevo Mundo*, op.cit., p. 257.

²⁹ Marcel Roncayolo définit la *territorialité* comme « un phénomène de comportement associé à l'organisation de l'espace en sphères d'influence ou en territoires clairement délimités, qui prennent des caractères distinctifs et peuvent être considérés au moins partiellement comme exclusifs par les occupants ou ceux qui les définissent. » dans : *La ville et ses territoires*, Gallimard, Paris, 1990, p. 182-183.

péninsulaires le territoire exploré était avant tout un espace colonial « neutre » voué à l'économie extractive et à l'enrichissement de la métropole, il constituait en revanche pour les créoles un « lieu pratiqué », c'est-à-dire un espace où se déployaient déjà un certain nombre de stratégies et de récits subjectifs spécifiques.³⁰

En tant qu'il s'estimaient descendants des « *padres de la patria* », les élites créoles revendiquaient ce que Margarita Garrido a défini comme une « *memoria criolla de antiguos de la tierra* », un capital culturel propre, s'exprimant sous la forme d'un fort sentiment de propriété et d'appartenance à la terre qui admettait plusieurs niveaux concentriques de projection.³¹ Précisons ici que si cette discoursivité identitaire ne surgit pas avec la crise de la représentation qui accompagne la politique coloniale des Bourbons – elle apparaît selon l'historien équatorien Jorge Cañizares-Esguerra dès le 17^e siècle - elle est en revanche refunctionalisée et radicalisée pour affirmer la légitimité des revendications politiques créoles.

On peut donc conjecturer que l'appropriation symbolique que produisit la soumission du territoire au discours hégémonique du catalogue, ne vint pas se substituer mais bien plutôt se combiner à un imaginaire « protonational » qui renvoyait déjà à des processus sous terrains de catégorisations identitaires. Il nous semble que c'est en effet à travers le jeu dialectique complexe qui s'est noué entre un soubassement « identitaire » conjoncturellement exacerbé en raison du processus d'expropriation symbolique mené par l'autorité coloniale et le discours objectivant et désenchanté du projet impérial, que s'est progressivement articulée l'expression d'une « forme de souveraineté » qui allait à contre-courant du projet impérial.³² Pour plus de clarté, on peut synthétiser les tensions entre le projet impérial et la territorialité locale à travers la série d'oppositions binaires suivante :

³⁰ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire, op.cit.*, p. 173.

³¹ Margarita Garrido, *op.cit.*, p. 29.

³² Renán Silva, *Los Ilustrados de la Nueva Granada, op.cit.*, p. 637.

PROJET IMPERIAL	TERRITORIALITÉ LOCALE
Péninsulaires	Créoles
Administration	Appropriation
Dehors	Dedans
Espace	Lieu
Non-sujet	Sujet
Neutralité	Identité

Ainsi, l'on peut dire que le programme explicite de la nouvelle politique de représentation se double d'un programme implicite pour les Créoles « éclairés » : la richesse et la diversité naturelle du territoire, avant de n'être qu'une fonction du système impérial, était aussi et avant tout celle de leur *patria* maintenant élargie aux limites administratives du Royaume ou bien même, comme l'a très justement montré Mónica Quijada, au continent tout entier.³³ Alors qu'il s'agissait pour le grand projet d'ordonnement colonial des êtres et des choses de représenter et d'arrimer ce qui n'était jamais que l'*Autre externe* des colonies, il s'agit pour les agents créoles en charge de son application *in situ*, de représenter ce qu'elle conçoit comme son *Autre interne*.³⁴ Du coup, les êtres et les choses qui peuplent l'espace géographique, les spécimens destinés à rejoindre les musées ou les jardins botaniques de la métropole de l'empire, vont progressivement être appropriés et intégrés comme autant d'éléments d'un *patrimoine* ou encore d'un *capital culturel commun* appelé à être rapidement *mis à profit* par et pour la société civile créole émergente.

³³ «Ahora bien, la idea de América como una unidad, como una sola patria, era una una construcción tardía que surgió al promediar el siglo XVIII asociada a la introducción de las ideas reformistas, tendientes a la racionalización y información del sistema de dominio imperial en América. Mucho más arraigado que esa imagen global estaba el concepto de patria que en los siglos XVI y XVII señalaba dos ambitos más restringidos: el pueblo o ciudad natal y la provincia, país o reino en que se ha nacido. Estas dos proyecciones del concepto de patria están presentes desde los inicios del movimiento emancipador e interactúan con la perspectiva más amplia de la « patria americana ». Mónica Quijada, *op.cit.*, p. 26.

³⁴ On retrouve cette opposition entre l'Autre interne (Other within) et l'Autre externe dans *Myth and Archive* de Roberto González Echavarría (*op.cit.*, p. 97).

2.1.5. Un capital naturel

S'il n'est pas aisé d'entrevoir ce processus de *patrimonialisation* de l'espace naturel dans les journaux de l'expédition botanique - les protocoles de représentation y sont en effet hautement standardisés- il devient en revanche clairement manifeste à partir de la dernière décennie du siècle dans les nouveaux espaces de *publicité* des élites « éclairées ». Parmi ces journaux, le plus significatif fut sans nul doute le *Papel Periódico de la ciudad de Santafe de Bogotá*, un journal hebdomadaire créé en 1791 par le créole cubain Manuel del Socorro Rodríguez sous les auspices du vice-roi José de Ezpeleta. Vigoureusement royaliste, peu enclin aux changements politiques, le journal contribua pourtant notablement à la diffusion des discours de l'élite scientifique et participa à l'émergence d'une sphère publique (très relativement) autonome. Il permit ainsi la mise en relation non seulement des membres de la communauté « éclairée » de Santafé, mais aussi des élites provinciales. Comme l'a montré Renán Silva dans son essai *Prensa y Revolución*, l'étroite association du *Papel Periódico* et des « tertulias » qui se multipliaient à travers toute la Nouvelle-Grenade à la fin du siècle, favorisa en effet la constitution d'un réseau discursif qui s'étendait bien au-delà du nombre réduit d'abonnés.³⁵

C'est dans les descriptions du territoire à vocation « scientifique » publiées par le journal que se manifeste avec le plus d'évidence cette collusion entre un discours catalogal et un discours du *pathos* revendiquant une forme d'annexion patrimoniale de la nature néogrenadine. Ainsi, dans les propos introductifs qui précèdent la reproduction *in extenso* d'un article scientifique sur le *salto de Tequendama* paru dans le *Mercurio Peruano*, le rédacteur anonyme clame en guise de préalable, la supériorité et la diversité incomparable des phénomènes naturels observables sur le sol néogrenadin :

No hay duda de que la naturaleza siempre es una misma en todas partes, aun en la inmensa variedad de sus producciones : pero nadie puede negar que esta madre común parece que en algunas regiones se complace en ostentar más profusamente la

³⁵ Renán Silva , *Prensa y Revolución a finales del siglo XVIII: contribución a un análisis de la formación de la ideología de independencia nacional*, Banco de la república, Bogotá, 1988, p. 41.

variedad de sus prodigiosas obras. Yo tiendo la vista por todos los espacios del universo, ya aunque la veo produciendo en cada una de sus Provincias un sin número de primores sobre los cuales se apacentan nuestra reflexión y curiosidad; la hallo, sin embargo, como más empeñada en adornar con una especie de bellezas más peregrinas a ciertos terrenos, donde parece le gusta derramar exclusivamente todo el tesoro de sus amenidades, y aún el de sus prodigios.³⁶

Dans l'appendice qui prolonge le discours, celui qui se présente comme « *el redactor* » expose une série d'observations précisément chiffrées portant sur la dimension de la cascade, les variations climatiques et les phénomènes de réfraction lumineuse provoqués par la chute de l'eau. Comme l'indique la suite de l'article, il s'agit pour le rédacteur, en inscrivant son énoncé dans l'interdiscours légitimant de la science européenne – le texte se réfère explicitement à des mesures exposées par Buffon - de démontrer chiffres à l'appui non seulement la supériorité « physique » de la cascade néogrenadine par rapport aux autres cascades du globe, mais aussi sa supériorité « esthétique » :

Queda pues, inconclusamente probado que nuestro salto de Tequendama es la cascada de más elevación y belleza entre todas cuantas hoy se conocen en el universo. Mr. Saverien en la historia de la hidrología dice : que la más considerable es la del río Niagara en Canadá ; pero como la altura de aquella es de 156 pies y la nuestra le sobrepuja excesivamente, según las dimensiones que hemos incluido, debemos confesar que el mérito de esta es muy superior a todas las demás.³⁷

Le naturalisme emphatique qui mêle ici indistinctement l'idiome des sciences et la célébration esthétique, est exemplaire de ce « patriotisme scientifique » qui abonde dans les écrits de l'intelligentsia créole au tournant du siècle.³⁸ Le discours encyclopédique n'est

³⁶ *Papel Periódico de la ciudad de Santafe de Bogotá*, n°86, 19 avril 1793, Edición conmemorativa del segundo centenario de la Biblioteca Nacional de Colombia, Banco de la República, Bogotá, 1978, vol.3, p. 261.

³⁷ *Idem*, n°287, vol.3, p. 283.

³⁸ Ce type de discours hyperbolique sur l'espace américain n'est pas étranger à la fameuse « controverse d'Amérique ». Sans nous attarder sur un conflit épistémologique qu'Antonello Gerbi a minutieusement

pas ici seulement convoqué pour décrire le phénomène spatial : il est chargé de fonder en raison la supériorité esthétique de la cascade néogrenadine. Indirectement, il vise à apporter un sous-bassement rationnel au plan affectif que camoufle le discours de l'évaluation esthétique. Notons que cette "esthétisation-pathémisation" de la cascade est ici solidaire de son appropriation subjective (rendue explicite dans l'énoncé par l'usage du pronom possessif : "*la nuestra*") : la cascade n'est dès lors plus seulement un phénomène naturel ou une curiosité scientifique, mais un "objet" culturel maintenant évalué et investi par une subjectivité "patriote". Elle constitue un patrimoine, un capital culturel, voire même, dans le cas précis de la cascade de Tequendama, un emblème identitaire autour duquel la communauté interprétative pourra s'éprouver comme une communauté d'appartenance.

On le voit, le discours – présenté comme neutre et objectif - de l'évaluation esthétique constitue en réalité un discours "patriotique" identitaire doublement euphémisé.³⁹ La revendication patriotique prend en effet la forme détournée d'une exhibition "scientifique" des "richesses" et des "beautés" de l'espace du Royaume, présentées comme autant d'exemples d'un riche fonds patrimonial devant inciter les habitants de la Nouvelle-Grenade à la fierté.

L'image du territoire néogreandin comme un grand musée d'histoire naturelle aux collections uniques, opulentes et infinies est indissociable d'un autre *topos* tout aussi prégnant dans l'imaginaires des élites créoles éclairées à la fin de la période monarchique : celui de l'entrepôt aux marchandises infinies. On rappellera brièvement que si la nouvelle *politique de la représentation coloniale* favorisa la reconnaissance et la description du territoire et des objets naturels, elle avait pour but ultime, en permettant la reconnaissance et la quantification des ressources naturelles de la colonie, l'inscription de *valeurs marchandes* dans la représentation territoriale. L'application d'une grille universelle aux

étudié dans son ouvrage *La disputa del Nuevo Mundo*, rappelons simplement que les théories de Buffon et de Cornelius de Pauw postulaient l'immaturation du continent américain et la conséquente dégénérescence de ses formes organiques. Comme l'a en effet montré Gerbi, le naturalisme emphatique fut aussi une réponse à la violence épistémologique de ces constructions "altérifiantes" élaborées outre Atlantique.

³⁹ Renán Silva a lui aussi constaté la connexion intime entre discours patriotique et discours de l'émotion esthétique: « *Es también una constante en la forma de abordar la relación general entre economía y sociedad el presentar para todos los casos, una cuadro pintoresco y nutrido (...) ofreciendo ese cuadro como una prueba más de « amor por la patria »* ». Renán Silva, *Prensa y Revolución*, op. cit., p. 68.

objets naturels, en les transformant en des unités sécables, comptables et circulables, devait en effet permettre de les arracher à leur *valeur d'usage* – on pense ici à la *quina* et l'usage qu'en faisait les natifs américains – et de leur assigner une *valeur d'échange*. En cela, comme l'a remarqué Jorge Cañizares-Esguerra, la *nouvelle politique de la représentation* contribua à éclairer d'un jour nouveau la supposée « richesse naturelle » du continent auprès des élites locales :

If the great Bourbon botanical plans never materialized, the cultural transformation they brought about was profound. In societies that had long considered themselves kingdoms, the new botany became new cultural capital, namely, providential idioms and discourses highlighting the untapped economic potentials of each polity.⁴⁰

Aussi n'est-il pas étonnant que parmi les « dissertations » publiées au cours des six années de vie du *Papel Periódico*, celles qui visent à décrire le potentiel économique du territoire – notamment par le biais d'inventaires hyperboliques – sont particulièrement nombreuses. « *Se trata de un período* – note Renán Silva à ce propos – *en que funcionarios de la corona e intelectuales de la más diversa índole tuvieron la iniciativa de describir el territorio (...) a la manera de un reconocimiento y de un inventario que remataban casi siempre en una conclusión común : las enormes riquezas existentes (...)* ». ⁴¹

Si le discours de la science avait contribué à désenchanter le territoire et la nature de la Nouvelle-Grenade, leur représentation dans les discours à vocation plus directement « économique » semble participer d'un paradoxal *réenchantement* mercantile du territoire: le territoire du royaume y est en effet décrit comme un gigantesque entrepôt où s'entassent une infinité de biens marchands attendant leur mise en circulation. Dans l'une des dissertations “économiques” publiées en 1791 dans le journal de Santafé de Bogotá, un rédacteur anonyme présenté comme el “Observador amigo del País” note ainsi, en ayant recours au *topos* de la *cornucopiae* :

⁴⁰ Jorge Cañizares-Esguerra, “How derivative was Humboldt?”, *op. cit.*, p. 46-47 .

⁴¹ Renán Silva, *Prensa y revolucion*, *op. cit.*, p. 63.

Nosotros nos hallamos situados a la frente de una bella y deliciosa Campiña: nos circunde por todas partes y a muy poca distancia, la más hermosa variedad de diversos temperamentos, muy apropósito para todas las producciones naturales: germinan y fructifican cuasi sin trabajo el trigo (...) el algodón, las legumbres, verduras, y todo género de frutos comestibles : la quina, zarza, palo santo, salsafra, y demás medicinales, bien sean yerbas, arboles, o arbustos: los bálsamos, resinas, y gomas más apreciadas: las especias más exquisitas y aromáticas; aún más bella hija de Ceylan es espontánea producción de nuestras montañas de Andaquíes, de las de los Canelos, de los Quixos y Macas, y de la vegas del río Copataza: propagan con felicidad los ganados mayores y menores: tenemos lanas y pieles : abundan los volátiles, y no carecemos de reptiles : el Reyno Mineral también nos favorece con una inmensa variedad de minas de substancias lapídicas preciosas y metálica (...) ¿ pero qué uso hacemos nosotros de la liberalidad con que nos trata la naturaleza en nuestro benigno territorio? ⁴²

Si le naturalisme emphatique a pour fonction, en l'absence de patrimoine historique différencié, de créer un fonds patrimonial « naturel », l'usage des codes du pittoresque pastoral est ici plus directement lié à une volonté de mainmise économique sur le territoire. Représenter le territoire de la Nouvelle-Grenade comme un espace non pas chaotique et irréductible mais domestique et rationnellement ordonné, c'est en faire un espace quasi-conforme au modèle Européen - l'abondance en plus -, c'est-à-dire immédiatement disponible pour l'exploitation et le commerce. Ce qui se dessine, à travers de cette évocation pastorale, c'est en réalité l'expression esthétisée d'une utopie programmatique qui fait des êtres et des objets naturels les éléments d'un capital économique appelé à constituer la base du progrès à venir.

Cette mise en mouvement de la représentation est confirmée par l'usage de ce qui constitue, avec le naturalisme hyperbolique, l'autre grande figure rhétorique du discours néogreandin (et postérieurement, colombien) sur l'espace : celle de l'énumération. D'une certaine manière, on peut considérer que l'énumération, la liste ou l'inventaire surgissent au moment où le discours du catalogue – le « tableau » foucauldien – se disloque et s'ouvre

⁴² *Papel Periódico de la ciudad de Santafe de Bogotá*, n°11, Viernes 22 de abril de 1791, *op. cit.*, p. 81.

à une mise en narration de l'espace et des objets naturels à travers le schème idéologique du progrès. Même si elle s'inscrit encore en partie dans cette forme discursive – on notera la classification des ressources selon les trois ordres de la nature - l'énumération ne constitue déjà plus un simple relevé, une exhibition « neutre » de l'état du « patrimoine » naturel : ouverte, elle suscite non seulement un effet d'accumulation suggérant l'abondance des ressources disponibles mais aussi un effet d'amplification qui ouvre l'inventaire à de nouvelles entrées potentielles. Contrairement au « tableau » qui vise à figer le monde dans une description totalisante, la liste possède une fonction éminemment programmatique : les objets naturels y sont en effet décomposés en singularités mobilisables et intégrables à l'ordre mercantile à venir.

L'énumération, en tant que forme rhétorique prégnante, indique par ailleurs un passage vers une conception utilitariste radicalisée de la nature. Les objets naturels n'y sont plus en effet répertoriés comme des spécimens potentiellement exploitables mais comme des marchandises en essence. Le fétichisme qui caractérise selon Karl Marx l'idéologie de la marchandise y est ici poussé à son comble : les objets et les êtres énumérés ne sont pas seulement appelés à *devenir* des biens investis d'une valeur d'échange une fois intégrés à des processus sociaux de production mais ils possèdent d'emblée cette valeur comme une propriété naturelle intrinsèque.⁴³ On a donc conjointement une *chosification* de la valeur et une disparition des rapports sociaux de production qui la déterminent sur le marché. Notons que les formes végétales et animales sont d'ailleurs « marchandisées » au point d'être réduites par une synecdoque à leurs seules parties intégrables aux circuits économiques: « *tenemos pieles y lanas* ».

« L'effet de réel » que suscite l'énumération, en simulant une parfaite concordance entre l'ordre des mots et l'ordre des choses, renforce enfin l'aspect concret des objets naturels transmutés en marchandises : ils apparaissent comme autant de biens marchands « réels », déjà prêts pour une mise en circulation non plus seulement symbolique mais matérielle. Du coup, l'accumulation des objets et des êtres transformés en marchandise se présente comme un simulacre textuel d'une accumulation de richesses imminente. Le temps de la simple observation de la nature est révolue, il s'agit, maintenant prouvé l'immense potentiel économique du Royaume, de le mettre à produire et de commercer,

⁴³ Karl Marx, *Le capital*, P.U.F., Paris, 1993, p. 81-83.

non plus seulement en faveur de l'état colonial comme le postulait les conceptions mercantilistes, mais dans le but d'enrichir le Royaume et de favoriser la « félicité publique » : « ¡O patriotismo ! ¿cuando comenzará tu época para que comience la felicidad del Nuevo Reyno de Granada?»⁴⁴

Si la *patrimonialisation* du territoire apparaît comme la conséquence d'une identification croissante entre l'espace de la patrie et le sujet créole, elle en constitue aussi la condition de possibilité : c'est en effet l'affirmation sans cesse répétée de l'existence d'un patrimoine économique inépuisable qui fonde et justifie la possibilité même de l'utopie productiviste créole.

2.1.6. Les héritiers

Il va de soi que représenter l'espace et la nature du royaume comme un *patrimoine*, c'est postuler l'existence d'un « je » collectif se représentant comme son héritier légitime. De manière plus générale, on peut considérer que la *patrimonialisation* du territoire et l'invention du récit productiviste qui l'accompagne sont inextricablement liées au déploiement d'une subjectivité collective et à la mise en place d'un nouveau régime d'autorité. Représenter *autrement* c'est en effet toujours assumer une position antagonique face à la vision *doxique* du monde ; c'est par conséquent s'affirmer en état d'exercer un pouvoir sur la réalité représentée à partir d'un ordre distinct. En cela, le travail d'inflexion de la représentation produit par l'élite créole constitue aussi un véritable travail herméneutique, c'est-à-dire, au sens où l'entend Santiago Castro-Gómez, « *une pratique discursive de l'identité collective* ». ⁴⁵

L'apparition d'une subjectivité collective créole s'articulant à un nouveau régime d'autorité est pleinement manifeste dans les représentations du territoire que publient les

⁴⁴ *idem*, p. 79.

⁴⁵ Santiago Castro-Gómez analyse l'épistémologie de la modernité à partir de trois aspects fondamentaux : le cognitif (sciences naturelles et humaines), l'herméneutique (pratique discursive de l'identité collective) et l'esthétique (technologie du moi). Dans : Santiago Castro-Gómez, « Latinoamericanismo, modernidad, globalización. Prolegómenos a una crítica poscolonial de la razón. » dans : Santiago Castro-Gómez, Eduardo Mendieta (dir.), *Teorías sin disciplina, poscolonialidad y globalización en debate*, University of San Francisco, México, 1998, p. 197.

lettrés créoles dans le *Papel Periódico* : l'autorité textuelle y est en effet explicitement dévolue à un sujet collectif idéal présenté tout à la fois comme le centre, l'ordonnateur et le destinataire de la représentation. Cette « subjectivation » de la représentation territoriale se manifeste tout d'abord sous la forme d'une revendication épistémique que l'on a souvent qualifié de « patriotisme scientifique »⁴⁶ : le sujet créole idéal s'y présente en effet comme le détenteur d'un corps de connaissance empirique et scientifique lui permettant d'établir un juste diagnostic territorial et d'agir sur les causes profondes du retard économique et social du royaume. Elle apparaît par ailleurs, nous l'avons vu, sous la forme d'une revendication esthétique par laquelle le sujet créole se met en scène en tant que récepteur et énonciateur privilégié des « beautés » naturelles de la patrie. Si l'aspect cognitif de cette revendication de distinction permet l'élaboration d'une position d'autorité épistémique à partir de laquelle le sujet idéal peut s'établir comme le centre et l'ordonnateur légitime de la représentation, son volet esthétique a pour fonction de l'authentifier et de l'ancrer dans l'ordre naturel des choses.

L'investissement de cette double position d'autorité est pleinement manifeste dans le célèbre discours sur l'éducation de Francisco Antonio Zea publié pour une part seulement – sa parution fut suspendue suite à la levée de boucliers qu'il provoqua au sein des « corporations du savoir » - en 1791 dans le *Papel Periódico*.⁴⁷ Dans cette dissertation, Zea, ancien membre de la *Real expedición* et professeur au prestigieux *Colegio San Bartolomé* lance, sous le pseudonyme de Hebephilo (« *el amante de la juventud* »), un appel aux forces vives du royaume : il les enjoint non seulement à abandonner les enseignements spéculatifs, à adopter et à appliquer en contrepartie les « nouvelles idées » - l'empirisme, la méthode expérimentale, les nouvelles technologies – mais aussi à parcourir et à observer le territoire avec les yeux « nouveaux » de la science :

Es preciso, mi queridos jóvenes, volver alguna vez sobre nosotros mismos (...), hacer un paralelo juicioso entre ellos y nosotros, su País y el nuestro, para formar de este modo una exacta idea de la barbarie, y miseria, en que vivimos, cuando parece que

⁴⁶ Margarita Garrido, *op. cit.*, p. 36-53.

⁴⁷ On en trouvera une précieuse étude dans l'ouvrage *Prensa y Revolución* de Renán Silva (*op. cit.*, p. 158- 160).

debíamos ser los depositarios de las Ciencias, y los felices hombres del Universo. ⁴⁸

On remarquera tout d'abord le fort lien identitaire qu'établit le locuteur entre l'entité territoriale objective du royaume et le sujet collectif ici interpellé. Le « mal » de la patrie, c'est en effet l'inadéquation entre « l'abondance » de la patrie objective et la « carence » de la patrie subjective (« (...) *cuando parece que debíamos ser los depositarios de la ciencia* »). Pour remédier à cet état de discordance, il est urgent que la « jeunesse » patriote fasse usage de réflexion et confronte la réalité territoriale et sociale de la Nouvelle-Grenade à celles des autres pays. Cet examen, en rendant manifeste la richesse relative du territoire mais aussi l'indigence coupable de la société, doit permettre de mesurer le chemin qu'il reste à parcourir pour construire la patrie idéale, c'est-à-dire le lieu d'une pleine adéquation du sujet à l'objet, le lieu d'une parfaite transparence à soi-même :

Este reyno, que veis sumergido en la ultima barbarie, y a pesar de su vasta extensión habitado solamente de millón y medio de hombres miserables sin Ciencias ni Artes, ni Agricultura, ni Comercio, en medio de su miseria es el favorito de la Naturaleza. Aquí es en donde ella se muestra en toda su magnificencia : aquí puso su jardín y gabinete : aquí ha expuesto a los ojos más indiferentes y menos reflexivos el brillante espectáculo de sus maravillas. ¡Que no tenga yo tiempo de recorrer con vosotros nuestras fértiles Provincias para iros mostrando por todas partes las más bellas producciones de la Tierra, las más abundantes riquezas, tantos primores que a lo menos merecen una mirada reflexiva! ⁴⁹

Le dispositif d'énonciation dessine ici les contours du sujet collectif « providentiel » qui a la charge de mener à bien la grande œuvre patriotique. Certes, il s'adresse explicitement à la jeunesse. Mais la mention explicite du destinataire possède ici une évidente fonction stratégique : en adressant son injonction à une catégorie générationnelle associée à l'avenir, le locuteur cherche avant tout à imprimer une dimension historique et programmatique à l'action entamée par la première génération « d'éclairés ».

⁴⁸ *Papel Periódico de la ciudad de Santafe de Bogotá*, n°9, viernes 22 de abril de 1791, *op. cit.*, vol.2, p. 65.

⁴⁹ *idem*, p. 68.

En d'autres termes, il s'agit de déclasser le contemporain, lié à des formes caduques de la connaissance, par l'*à-venir*. La vice-royauté n'est pas en effet destinée à demeurer dans cette stase historique, mais il est appelé à s'ouvrir, grâce au travail d'une avant-garde de patriotes, au progrès. D'une certaine manière, on pourrait dire qu'à travers ce discours de l'*à-venir*, le locuteur s'institue lui et le groupe auquel il s'associe comme futur de la patrie.

Hormis sa capacité projective, quels sont les traits distinctifs qui caractérisent ce sujet légitime? Notons en premier lieu que ce sujet est implicitement défini comme détenteur d'une *compétence réflexive*. Il est celui qui peut observer (« *este reino que veis sumergido en la ultima barbarie*») la « barbarie » - ce qui échappe à la sphère du *Logos* - depuis une position d'extériorité. À cet égard, on notera l'usage du déictique (« *este reino* ») à valeur présentative : en plaçant l'objet observé à distance, il produit un *désancrage* du sujet de la vision. Si donc l'état de barbarie peut être défini comme un état de non réflexivité du sujet collectif néogranadin, il ne s'applique pas au sujet « patriote » de la vision : celui-ci se présente comme le représentant d'une avant-garde qui possède les compétences réflexives pour remédier aux maux du Royaume.

Le locuteur nous livre un complément d'information sur l'identité de ce « je » collectif en établissant une relation de nécessité absolue entre le discours des sciences de la nature et le territoire du Royaume : « *aquí puso su jardín y su gabinete* ». La scansion des déictiques « *aquí* », qui marque une opération *réancrage*, affirme la consubstantialité du discours scientifique et du territoire néograndin. L'espace « naturel » du royaume est ici présenté comme un espace surdéterminé, un espace inséminé *a priori* par les signes du progrès : tout y est d'avance organisé (« *su jardín y gabinete* ») pour accueillir le travail à venir des naturalistes. Aussi, est-ce le discours des sciences de la nature qui, en s'affirmant comme le complément positif de la matrice destinée à l'accueillir, se trouve naturalisé. Par extension, c'est l'autorité même du sujet apte à manier cette archive discursive qui se trouve elle aussi fondée « en nature » et dès lors légitimée.

L'on notera que cette interpellation est ici médiatisée par toute une série de marqueurs pathémiques⁵⁰ qui, tout en participant d'une évidente stratégie de l'intimité – il s'agit de créer un espace de connivence affective entre le locuteur et le destinataire -,

⁵⁰ Le terme de « pathémique » provient de la théorie des passions en rhétorique. Il renvoie au déclenchement des émotions chez le destinataire en fonction d'une axiologie. À ce propos voir : Herman Parret, *Les Passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Bruxelles, Mardaga, Bruxelles, 1986

visent aussi à préciser les contours du sujet collectif légitime que le texte cherche à délimiter. Le sentiment esthétique exprimé et figuré permet en effet de définir simultanément le destinataire idéal et le sujet collectif appelé à prendre en charge le travail de représentation comme une communauté d'affect. Aussi est-ce en définitive une double exigence « patriotique » de maîtrise scientifique et de sensibilité esthétique face aux beautés du Royaume qui permet de déterminer les contours d'un sujet légitime de la représentation : la *communauté épistémique et affective* des créoles éclairés.

La suite du texte, en dénonçant l'inaptitude des tenants de la *doxa* à exploiter rationnellement le territoire, révèle le contexte de concurrence dans lequel le sujet « patriote » cherche à se distinguer et à instaurer sa légitimité :

Los bosques están llenos de plantas aromáticas y medicinales, a cada paso se encuentran bálsamos, gomas, y aceites exquisitos, tenemos las mejores resinas, y tal vez mientras el soberbio filósofo se abandona a los delirios de su extravagante fantasía, una mano inculta abre camino a la dormida Industria con el examen grosero y superficial de Naturaleza, que aquel sabio se desdeña mirar! ⁵¹

Les tenants de la *doxa*, à travers la double figure du philosophe orthodoxe et du non-lettré, sont ici désignés comme inaptes à prendre en main le processus de mise en valeur du territoire. Le premier, tirant son autorité d'un savoir essentiellement textuel – c'est la tradition scolastique qui est ici visée – est complètement coupé de la réalité matérielle et par conséquent incapable de l'interpréter ; le second, opérant à partir d'un savoir coutumier, n'est pas en mesure de révéler toutes les potentialités de la nature. Par contraste, c'est à ceux qui s'engagent dans la matérialité du territoire par le biais d'un savoir réflexif articulé sous forme de théorie que revient la responsabilité morale de prendre en main les immenses richesses naturelles du royaume.

On le voit, ce grand ouvrage d'appropriation, de contrôle et de mise en fonctionnement des ressources territoriales est présenté par Zea comme une simple réponse à un appel de la nature : c'est elle, en effet, qui en « s'exhibant » provoque la *libido sciendi* des « véritables » patriotes. En transférant ainsi le désir du sujet dans l'objet

⁵¹ *ibidem*.

du désir, en faisant de l'espace géographique la surface de projection du désir de mainmise, le discours de Zea fait de ce projet l'expression d'un mandat naturel transcendant, d'un impératif moral. Or, à n'en pas douter, comme l'a montré Reinhart Koselleck en analysant dans *Le règne de la critique* les conditions d'émergence d'une sphère publique indépendante de la sphère de l'État, le discours sur la morale fonctionne toujours comme un discours politique qui avance masqué. L'historien allemand rappelle effet que le discours qui affirme combattre les dysfonctionnements d'une société, fut-ce dans un but moral, finit toujours pas « croiser » la sphère politique de l'État :

Le but moral à long terme, en tant que tel apparemment non suspect, doit tôt ou tard, mais nécessairement, s'attaquer à la racine des maux; et cela voulait dire concrètement, dans une perspective historique, entrer en conflit avec la sphère politique de l'état.⁵²

Ainsi, revendiquer la primauté de la communauté des Créoles lettrés dans la tâche morale de reconnaissance, de représentation et d'exploitation du territoire, c'est se positionner en tant qu'éducateur et représentant légitime de la société néogrenadine; c'est par conséquent faire de la *politique de la représentation coloniale* détournée une arme politique de représentation.

En faisant de cette tâche de représentation (au double sens du terme) une action nécessaire pour atteindre la « félicité publique », c'est-à-dire pour promouvoir et engager l'enrichissement de la « société civile », le récit autolégitimant de l'intelligentsia créole subvertit la représentation coloniale du pouvoir qui fait de l'État une fin en soi et le but le but final de la nature. Nous dirons pour finir qu'alors que les dispositifs de représentation mis en place par l'autorité coloniale répondaient à des fins *d'expansion*, le texte de Zea, tout en se prononçant en faveur du développement et de l'appropriation de l'*épistémè* colonial, pose l'exigence d'une *inflexion*.

⁵² Reinhart Koselleck, *Le règne de la critique*, les Editions de Minuit, Paris, 1979, p. 74.

2.2. Francisco José Caldas et l'invention du paysage de la Nation

En aquel imperio, el arte de la cartografía logró tal perfección que el mapa de una sola provincia ocupaba toda una ciudad, y el mapa del imperio toda una provincia. Con el tiempo, esos mapas desmesurados no satisfacieron y los Colegios de Cartógrafos levantaron un mapa del imperio, que tenía el tamaño del imperio y coincidía puntualmente con él.

Jorge Luis Borges, *Del rigor de la ciencia, El Hacedor*

2.2.1. Transition paysagère

La mise en place par l'autorité coloniale d'une *nouvelle politique de la représentation*, en ouvrant la voie à un inventaire des ressources et à un processus d'étalonnage du territoire, permit aux agents créole qui investirent le champs de production du savoir de jeter les bases d'un espace territorial commun et communicable beaucoup plus ample que les traditionnelles *patrias chicas* auxquelles ils étaient traditionnellement liés. Dissérer des richesses naturelles de la *patria* revenait dorénavant à parler des ressources et des formes naturelles d'un *territoire imaginé unique et commun*. Par ailleurs, l'association entre une forme d'investissement subjectif originale du territoire et la maîtrise du discours autorisé de la science européenne, conduisit cette fraction d'agents créoles à envisager les ressources du royaume non plus comme de simples fonctions de l'empire espagnol, mais comme un patrimoine, un capital culturel et économique qu'il convenait de faire fructifier rationnellement en faveur de la société locale.

Nous avons vu que cette *patrimonialisation* se cristallisait dans les représentations du territoire : le naturalisme hyperbolique et l'énumération ouverte des ressources, par

exemple, avaient ainsi pour fonction d'ancrer dans l'ordre naturel des choses la légitimité d'un projet qui proposait non plus seulement l'*expansion* de l'autorité centrale à travers la conquête scientifique et mercantile du territoire, mais aussi une véritable *inflexion* de ses objectifs et de son mode de fonctionnement.

Mais l'appropriation des dispositifs de représentation du territoire, n'impliquait pas seulement une redéfinition du projet impérial : elle impliquait aussi l'affirmation et la mise en scène d'un sujet collectif présenté comme le porteur légitime cette nouvelle vision. Comme l'a montré Pierre Bourdieu, toute vision du monde, pour strictement constative qu'elle puisse paraître, porte en elle les germes d'une vision sociale hérétique⁵³ : en élaborant une vision scientifique et esthétique de l'espace du Royaume comme *patrie* et *patrimoine* des Néogrenadins, en faisant du discours des sciences le seul discours légitime de représentation du territoire, l'élite savante créole affirmait sa position d'agent providentiel du changement et prétendait du même coup récupérer une position dominante au sein du champ du pouvoir. En somme, ce que l'on souvent appelé le « patriotisme scientifique » des créoles éclairés peut être interprété comme une volonté de convertir un savoir territorial et le pouvoir symbolique qui en découle en pouvoir politique potentiel.

S'il est donc vrai que ces inflexions de la représentation sont indubitablement les signes d'une véritable révolution symbolique au sein des élites créoles, il convient cependant de rester prudent : les représentations qui apparaissent dans le *Papel Periódico*, en privilégiant la mise en scène hyperbolique et fragmentaires d'êtres et d'objets singuliers, sont encore largement tributaires du discours colonial du catalogue et n'ont pas pour vocation – ni même pour lointain projet - de produire une image cohérente et globale du territoire et de ses habitants. Certes, elles contribuèrent, nous l'avons dit, à convertir un *espace absent* en un *espace virtuellement présent* – c'est-à-dire un *territoire imaginé* pour une fraction de l'élite créole - mais elles ne se présentent jamais comme une vision globale de l'espace du Royaume. L'exhibition des richesses « naturelles » du territoire visait en effet, en mimant au niveau discursif le processus d'accumulation de capital culturel et économique, à affirmer avant tout la légitimité et la viabilité du projet social des élites créoles. En cela, elles ne constituent donc pas encore ce que Jens Andermann appelle un

⁵³ Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 195.

discours *topographique*, c'est-à-dire un dispositif discursif d'*aperception* spatiale visant à circonscrire un plan tabulaire d'identification collective.⁵⁴

C'est seulement à la fin de la première décennie du 19^e siècle que surgit dans le discours des élites créoles une vision globale du territoire en tant qu'entité cohérente, autonome, possédant une temporalité propre et pouvant par conséquent être interprété comme un substrat d'identification collective. Ce renouveau de la représentation coïncide avec un désenchantement et une certaine défiance des élites créoles face aux résultats concrets de la politique de représentation coloniale. Dès 1802 Francisco Antonio Zea se fait ainsi l'écho des préoccupations des élites locales et propose dans son *Plan reorgánico de la Expedición Botánica* une inflexion des méthodes et des objectifs de l'institution :

¿Quién duda de que el descubrimiento de una planta medicinal o sea de cualquier uso en los artes o en la economía, es más apreciable que el de la otra, cuya fructificación excite la admiración de botánicos? No por eso deban abandonarse los trabajos dirigidos al adelantamiento y rectificación de la ciencia. Primero lo útil y luego lo científico.⁵⁵

Selon Zea, après un quart de siècle d'inventaire qui avait démontré non seulement la prodigieuse richesse de la patrie mais aussi les inerties du pouvoir, il devenait non seulement urgent de transformer le réel à partir des nouvelles pratiques discursives élaborées par l'expédition, mais il importait aussi de construire une épistémologie dynamique et prospective capable d'intégrer la notion centrale de progrès. Comme le rappelle en effet Michel Foucault, l'accumulation d'herbiers, d'inventaires et de catalogues produit un espace anhistorique qui se présente comme une duplication de l'ordre des

⁵⁴ Jens Andermann considère que la mise en place textuelle d'une territorialité nationale se développe selon trois grandes phases s'articulant les unes aux autres: le *dispositif d'aperception* permet de constituer un plan territorial tabulaire; le *dispositif d'appréciation* possède quant à lui une fonction d'exploration des ressources et des potentialités territoriales; le *dispositif d'appropriation* intègre le territoire, comme lieu de mémoire, au sein d'un patrimoine culturel national. Jens Andermann, *Espacios del poder*, *op. cit.*, p. 18.

⁵⁵ Francisco Antonio Zea *Plan reorgánico de la Expedición Botánica propuesto desde la ciudad de Paris*, por Francisco Antonio Zea, doc., T.6, p. 88-133, cité dans : José Amaya, *La real expedición Botánica del Nuevo Reino de Granada*, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 1982, p. 45.

choses: « le lieu de cette histoire, c'est un rectangle intemporel, où, dépouillés de tout commentaire, de tout langage alentour, les êtres se présentent les uns à côté des autres (...) ». ⁵⁶ Dorénavant, avec le surgissement de la notion de progrès comme catégorie centrale de la pensée politique des élites créoles, le monde empirique n'est plus perçu comme espace statique structuré à partir du jeu des identités et des différences, mais comme un espace fait d'organisations qui possèdent leurs propres dynamiques internes.

Nous croyons donc que la critique du caractère essentiellement iconographique du travail de l'expédition doit être interprétée comme une exigence de temporalisation de la représentation : pour la communauté des Créoles éclairés imprégnés de l'idée de progrès, l'heure est à la mise en mouvement du savoir accumulé dans des représentations aptes à rendre la mutabilité de l'ordre des choses. Graciela Montaldo considère ainsi qu'au tournant du siècle, « *la naturaleza es por entonces no sólo un dato paisajístico sino también el escenario de la historia, motivo de argumentación para explicar el pasado y el presente.* » ⁵⁷ Bien entendu, cette temporalisation de la représentation permet l'élaboration d'une nouvelle fiction territoriale plus conforme aux intérêts de la nouvelle classe émergente : le royaume n'est désormais plus le musée et le grenier de l'empire mais une organisation spatiale constituée d'éléments qui assurent une fonction et possèdent un devenir en soi et pour soi.

Cette crise du discours du catalogue, dorénavant perçu comme l'expression d'un ordre statique, se présente de manière particulièrement aiguë dans le journal scientifique lancé et dirigé par le savant Créole Francisco José de Caldas: *El Semanario del Nuevo Reino de Granada*. L'historienne colombienne Margarita Garrido qui s'est intéressée à la presse à la veille des indépendances observe ainsi une très nette inflexion du discours dans le *Semanario* :

(...) se dió un proceso de concretización y « criollización » en el cual se observa un cambio que va desde afirmaciones ampulosas y tratados de origen europeo hasta una creciente apropiación de la realidad particular de la Nueva Granada. ⁵⁸

⁵⁶ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, op. cit., p. 210.

⁵⁷ Graciela Montaldo, *El cuerpo salvaje de la Nación. Ficciones culturales y fábulas de identidad en América Latina*, Ediciones Beatriz Viterbo, Rosario, 1999, p. 21.

⁵⁸ Margarita Garrido, op. cit., p. 51.

La radicalisation du projet d'appropriation « de la réalité particulière de la Nouvelle-Grenade » est manifeste dès le premier numéro du *Semanario* qui paraît le 5 janvier 1808 : dans un discours programmatique intitulé *Estado de la Geografía del Virreinato de Santafé de Bogotá*⁵⁹, Francisco José de Caldas y présente en effet une aperception globale du territoire du Royaume. On rappellera que Francisco José de Caldas fut l'un des plus éminents collaborateurs de la *Real Expedición Botánica* et qu'il fut chargé par son directeur, José Celestino Mutis, de prendre la direction de l'Observatoire astronomique de Santafé. Il fit donc partie de cette génération de lettrés Créoles formés au moment de la réforme universitaire qui furent mobilisés en tant qu'agents impériaux dans les institutions de production du savoir. Ajoutons que Caldas, né à Popayán, étudia à Santafé de Bogotá, qu'il explora une partie du territoire de la Nouvelle-Grenade dans le cadre des travaux de l'expédition et qu'il parcourut l'audience de Quito ainsi que le vice-royauté du Pérou pour son propre compte. De toute évidence, ces multiples arpentages scientifiques lui permirent d'acquérir une précoce vision globale du territoire qui faisait encore défaut aux autres agents impériaux créoles.⁶⁰

Si Caldas fut donc de ceux qui participèrent à la mise en tableau de l'espace néogrenadin dans le cadre de la *nouvelle politique de la représentation*, il est aisé de voir à quel point son fameux essai géographique rompt avec les pratiques coloniales de la représentation. Dans cet essai séminal, l'écriture de l'espace ne se contente pas en effet d'extraire et de lister des éléments particularisés et statiques mais elle développe, en mobilisant à la fois des éléments d'un discours cartographique et des éléments proprement paysagers, une vision intégrale de l'espace néogrenadin appréhendée comme une totalité autonome.⁶¹ Non, bien sûr, qu'une telle vision fut alors absolument inédite : en 1789, le

⁵⁹ Francisco José de Caldas, *Estado de la Geografía del Virreinato de Santafé de Bogotá*, *Semanario del Nuevo Reino de Granada*, N° 1-7, janvier-février 1808.

⁶⁰ Dans son « *Memoria sobre el origen de medir las montañas* » le savant créole affirme ainsi son statut de pèlerin « national » des sciences : « *El país que hoy habito es de los feraces y en que se halla la más bella, las más abundante y las más nueva vegetación. Conozco a Santafé; he vivido mucho tiempo en las márgenes del Magdalena, en Neiva y Timaná; he recorrido todas las cercanías de Popayán; pero nada iguala a las diversas formas y a las plantas caprichosas de la parte alta de Quito.* » Francisco José de Caldas, *Memoria sobre el origen del sistema de medir las montañas y sobre el proyecto de una expedición científica*, dans *Obras de Caldas*, Bogotá, Imprenta nacional, 1912, p. 49.

⁶¹ Caldas fut d'ailleurs le seul auteur du *Semanario* à produire une *topographie* globale de la Nouvelle-

créole Pedro Fermín de Vargas avait proposé, dans un bref essai inédit - *Pensamientos políticos sobre la agricultura, comercio y minas de este Reino* - destiné à fomentier l'application des principes physiocratiques en Nouvelle-Grenade, les prémisses d'une *topographie* du royaume. Si l'on peut donc constater d'indéniables similarités entre les deux *topographies*, elles diffèrent cependant par bien des aspects : alors que le texte de Vargas s'attache à décrire le Royaume comme un ensemble d'entités administratives reliées à un réseau impérial (Vargas situe notamment la position de la vice-royauté par rapport à la métropole), la *topographie* de Caldas fait de l'espace circonscrit par son étude une entité territoriale *en soi et pour soi*.⁶² On notera par ailleurs que si le texte de Caldas s'ouvre à l'expression lyrique et aux premières descriptions paysagères plaçant ainsi le sujet de l'énonciation au centre de la représentation, le texte de Vargas se contente de délivrer une vision cartographique du territoire qui sert de préambule à un inventaire détaillé des ressources agricoles et minières.

En tant qu'il indique à la fois la fin d'un ordre des choses et le surgissement d'un nouveau, on peut considérer que la topographie de Caldas marque un véritable *seuil*. S'il s'indexe en partie à l'interdiscours colonial, il s'en excentre par l'invocation d'autres archives. Sans doute, nous l'avons dit, le surgissement d'un discours paysager a-t-il partie liée avec le passage de Humboldt en Nouvelle Grenade, la circulation précoce de ses écrits et, plus généralement, la transculturation créole du corps de discours dont il se faisait le garant. On pourrait dire, en paraphrasant l'hypothèse que propose Roberto González Echavarría dans *Myth and Archive*, que la textualité de Caldas, en s'indexant

Grenade. Quelques autres auteurs, obéissant à l'injonction de Caldas, se chargèrent de descriptions géographiques et paysagères, mais uniquement des « patries » dont ils étaient originaires : Antioquia pour José Manuel Restrepo, la province de Pamplona pour Joaquín Camacho, et la région de Santa Fé pour José María Salazar. Voir: José Manuel Restrepo, *Ensayo sobre la geografía, producciones, industria y población de la provincia de Antioquia* publié dans le *Semanario del Nuevo Reino de Granada*, n°6-12, février-mars 1809; Joaquín Camacho, *Relación territorial de la provincia de Pamplona*, *Semanario*, n°13-15, 1809; José María Salazar, *Memoria descriptiva del país de Santafé de Bogotá, en la que se impugnan varios errores de la de Mr. Leblond sobre el mismo objeto*, *Semanario*, n° 27-31, juillet-août 1809.

⁶² Pedro Fermín de Vargas note ainsi que « *la situación de todo el Reino le hace sumamente a propósito para el comercio; sus costas en el mar Atlántico ofrecen un pronto y fácil acceso a las embarcaciones de la metrópoli (...) tenemos pues que Cartagena, que es el puerto principal del Reino, se halla situada casi en la misma respecto a España que las islas de San Domingo y de Cuba (...)* ». P. F. de Vargas, *Pensamientos políticos y memorias sobre la población del Nuevo Reino de Granada*, Publicaciones del Banco de la República, Bogotá, 1953, p. 16.

implicitement au texte de l'Autre dominant, met en place une nouvelle alliance épistémique stratégique.⁶³ À cet égard, la publication en espagnol dans le premier numéro du *Semanario* de l'essai fondateur de Humboldt sur la géographie des plantes nous semble significative : l'exhibition de cette signature consacrant vient en effet entériner une nouvelle alliance avec la science impériale par-dessus ses relais locaux, trop liés pour les *ilustrados* aux autorités coloniales.

Au-delà de ce qui apparaît comme une opération de légitimation, l'alliance possédait une indéniable dimension épistémique : les solutions esthétiques apportées par le discours géographique humboldtien permettaient aussi d'envisager une appréhension renouvelée de l'espace qui rompait avec le « fractionnisme » et la rigidité du discours catalographique qui servait d'infrastructure à la politique de représentation coloniale. Les dispositifs de représentations véhiculés par le voyageur impérial possédaient en effet cette capacité insigne de donner à voir l'espace depuis une perspective à la fois globale – l'espace comme organisation de différents éléments composant un tout cohérent – et projective – l'espace comme lieu du déploiement du *telos*. On peut dire que la transculturation topographique qu'élabore Caldas et quelques autres *ilustrados* se présente comme le fondement d'un pouvoir futur : elle cherche à anticiper le triomphe du sujet créole sur la réalité adverse du terrain.

Dans les chapitres suivants, je chercherai à montrer comment la textualité de Caldas élabore, orchestre et projette un espace territorial qui ne relève ni d'un imaginaire local ni d'une vision coloniale, mais possède une dimension indéniablement nationale. Nous verrons en effet que la topographie de Caldas, en procédant à l'inscription d'un corps de normes, de règles et de limites dans le territoire, va non seulement instituer un espace « national » cohérent en tant que *totalité différentielle* mais par là-même délimiter un sujet « national » légitime.

Si l'étude de *Estado de la geografía del Virreinato de Santafé de Bogotá* doit nous permettre en premier lieu d'appréhender cette *topographie* en tant qu'elle compose un

⁶³ Selon González Echavarría, « the influence of this travel literature was immense, not only on political developments within the reality described, but on the conception of that reality that individuals within it had of it and of themselves. A crucial component in that Creole mind was the scientific knowledge of Latin American nature, which in many cases made available or possible by scientific travelers ». Roberto González Echavarría, *Myth and Archive*, *op. cit.*, p. 102.

ordre territorial horizontal sur lequel peut se fonder une évolution historique, l'analyse en fin de chapitre de l'autre grand essai de Caldas, *Del influjo del clima sobre los seres organizados* - à juste titre considéré comme une prolongation métatextuel du premier - nous permettra de la saisir en tant qu'elle institue un ordre vertical disciplinaire fondé sur une relation métaphorique entre le « naturel » et le « social ». D'un côté, la *topographie* caldienne construit un modèle territorial évolutif, anticipatoire et téléologique en reliant les régions néogrenadines entre elles et en situant le pays au sein de la totalité-monde ; de l'autre, elle met en place une structure synchronique disciplinaire qui distribue les positions spatiales et réifie les hiérarchies socio-raciales. L'articulation aporétique de ces deux axes *topographiques*, en instituant la Nouvelle-Grenade comme *totalité différentielle* sur le double plan du naturel et du culturel, constitue le fondement du projet « national » créole.

2.2.2. Un dispositif topographique de fondation territoriale

« *Toute description - note Michel de Certeau - est plus qu'une fixation, c'est un acte culturellement créateur. Elle a même un pouvoir distributif et force performative quand un ensemble de circonstances se trouve réuni. Alors elle est fondatrice d'espaces*⁶⁴ ». À la lumière de cette affirmation, on peut considérer que l'essai de Caldas *Estado de la geografía del Virreinato de Santafé* de Bogotá constitue l'une des premières tentatives pour penser le royaume de la Nouvelle-Grenade, une entité administrative récente aux identités régionales très marquées, comme un territoire cohérent. Nous dirons, pour reprendre la distinction pertinente qu'établit Jens Andermann dans *Mapas del poder*, qu'en tant qu'il vise à mettre en place un dispositif d'aperception globale de l'espace de la Nouvelle-Grenade, le discours de Caldas constitue un *discours topographique*.⁶⁵

⁶⁴ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien -I, Arts de faire*, op. cit., p.182.

⁶⁵ Les discours qui se chargent à partir de la seconde moitié du siècle d'inventer la Nation depuis la culture, sont qualifiés pour leur part, de *tropographiques* : « *una topografía es un mapa del territorio nacional; una tropografía, del espíritu de la nacionalidad* ». Jens Andermann, op. cit., p. 18.

C'est en prenant appui sur une scène territoriale déjà constituée - le découpage administratif colonial - que Caldas va mettre en place sa *topographie fondatrice* :

Para evitar confusión y simplificar nuestras ideas, llamo Nueva Granada a todo los países sujetos al Virreinato de Santa Fe, y bajo esta denominación comprendo el Nuevo Reino, la Tierra Firme y la Provincia de Quito. Este bello y rico país está situado en el corazón de la zona tórrida en la América Meridional.⁶⁶

Dès l'entame, le locuteur opère une sorte de refondation du territoire de la Nouvelle-Grenade par un acte illocutoire de renomination : « *llamo Nueva Granada* ». L'acte de renomination désigne un objet référentiel et, dans ce même geste, fait surgir un « pays » là où il n'y avait qu'un ensemble d'unités administratives hiérarchisées. Notons que cette dénomination n'a pas vocation à compléter la nomination administrative officielle – *Virreinato de Santa Fe* - mais à s'y substituer.⁶⁷ Si l'on accepte avec Catherine Kerbrat-Orecchioni, que « *dénommer (...) c'est faire « tomber sous le sens », c'est orienter dans une certaine orientation analytique, l'objet référentiel* »⁶⁸, on peut alors considérer que cette opération sémantique de permutation toponymique porte inévitablement la marque d'un certain positionnement stratégique. Notre hypothèse est la suivante : si le terme de *Virreinato de Santa Fe* renvoie à la condition administrative du territoire et donc par extension à son statut de dépendance par rapport à la métropole, la dénomination choisie par Caldas, apparemment débarrassée de toute connotation « politique », possède une fonction essentialisatrice. La *Nueva-Granada* n'est pas le nom d'une vague unité administrative coloniale n'ayant de réalité que dans la tête des fonctionnaires qui arpentent le territoire, mais celui d'un *territoire imaginé* qui possède une identité propre. Aussi, ce qui apparaît tout d'abord comme une opération de soustraction sémantique (- administratif/colonial) s'avère-t-il, en creux, une opération d'affirmation territoriale (+

⁶⁶ Francisco José de Caldas, *Estado de la Geografía en el Virreinato de Nueva Granada*, dans : *Obras de Caldas, op. cit.*, p. 238.

⁶⁷ Dans la *topographie* préliminaire qui ouvre les *Pensamientos políticos*, Pedro Fermín de Vargas choisit de désigner le même référent territorial par la nom de « Virreinato de Santafé », faisant ainsi référence à une réalité juridico-administrative plutôt que territoriale. Pedro Fermín de Vargas, *op. cit.*, p. 16.

⁶⁸ Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 2002, p. 141.

autonomie) : la Nouvelle-Grenade constitue une entité territoriale non pas parce qu'elle dépend d'un réseau d'administration colonial concentrique mais parce qu'elle possède une identité territoriale propre.

Reste que l'opération de nomination et plus encore celle de renomination, dans la mesure elles proposent une lecture renouvelée de l'objet étudié, supposent une forte autorité énonciative pour être crédible. On constatera à cet égard que le périphrase auctorial, en présentant le rôle et le statut institutionnel de l'auteur, permet la projection anticipante d'un « *ethos* préalable » à haute valeur crédibilisante sur le texte : « *POR DON FRANCISCO JOSE DE CALDAS INDIVIDUO MERITORIO DE LA EXPEDICION BOTANICA, Y ENCARGADO DEL OBSERVATORIO ASTRONOMICO DE ESTA CAPITAL* »⁶⁹. La mention des fonctions occupées par l'auteur au sein des plus prestigieuses institutions savantes du Royaume permet de garantir la légitimité de sa prise de parole dans le champ et le genre spécifique dans lequel s'inscrit son essai.⁷⁰ Au niveau proprement discursif, on voit bien comment le formalisme scientifique qui caractérise la parole nominante participe lui aussi de cette stratégie de crédibilisation : en inscrivant l'acte illocutoire dans une scène générique autorisante, il confère en effet à l'énonciateur et à son discours une évidente crédibilité.

Dans *La pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss affirme à propos de l'acte de nomination « *qu'on ne nomme jamais, on classe l'autre... on se classe soi-même* ». ⁷¹ Dans un tout autre contexte, nous pouvons constater que la nomination possède aussi cette fonction symbolique d'insertion de l'objet au sein d'un système de différences. Nommer un espace revient à lui assigner ce que Foucault appelle un « emplacement », c'est à dire une position « *définie par des relations de voisinage entre points ou éléments* »⁷². Or c'est précisément ce que fait Caldas en situant les limites très exactes de ce pays, au-delà

⁶⁹ Francisco José de Caldas, *op. cit.*, p. 237.

⁷⁰ Cette autorité de *primus inter pares* est d'autant plus assumée, qu'en inaugurant la publication du *Semanario* par une étude programmatique portant sur l'ensemble du territoire du Royaume, Caldas se fait en quelque sorte le porte-parole de cette *communauté épistémique* qui a fondé son autorité sur la connaissance de la science moderne : celle des Créoles « éclairés ». Voyageur infatigable, Caldas fut au demeurant le seul auteur du *Semanario* à produire une géographie globale de la Nouvelle-Grenade.

⁷¹ Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962, p. 218.

⁷² Michel Foucault, *Dits et écrits (1954-1988)*, vol. IV, Gallimard, 1994, p. 752.

desquelles s'étendent d'autres pays qui ne sont plus la Nouvelle-Grenade.

Se extiende de Norte a Sur, desde los 12° de latitud boreal hasta 5°30 de latitud austral, y de oriente a poniente, desde los 60° hasta los 76°50 al occidente del Observatorio Real de Cádiz. Sobre el mar del Sur tiene cerca de 500 lenguas de costa, desde el golfo Dulce hasta la ensenada del Túmbez : aquel lo separa de la Costa Rica en Guatemala, y ésta del Virreinato del Perú. Desde Túmbez, por una arco no bien determinado, va al Amazonas, más arriba de Jaén de Bracamoros; sigue por la orilla meridional de este río hasta Loreto ; aquí se cambia a la del Norte, y en la embocadura de Iza, separándose del Marañon se interna en el continente hasta el Orinoco, por países desconocidos hasta la embocadura del Apure. Subiendo este y el Sarare, toca en la cordillera de Cúcuta, busca las cabeceras del Táchira, sigue su curso hasta las montañas de los motilones y goajiros, y siguiendo éstas, va a terminar en el cabo de la vela. En el mar Atlántico posee 350 leguas, desde este punto hasta el río de las culebras, que lo separa de Guatemala.⁷³

Le locuteur trace les lignes de frontières qui singularisent l'espace étudié et le distingue de son extériorité constitutive. L'inscription des limites, par sa fonction d'interface, permet en effet de sémiotiser d'un seul geste l'espace extérieur et l'espace intérieur : ce qui est exclu par la limite fait ainsi partie – en tant que différence – du système sémiotique qui compose l'espace délimité. Cette double procédure de sémiotisation interne et externe constitue selon Jens Andermann le fondement même de toute inscription territoriale :

(...) el territorio que compone el « adentro » se topologiza por su constelación respecto de lo que es relegado hacia « afuera »: un territorio, en suma, no es otra cosa que una red de límites y jerarquías seccionales superpuestas cuya complejidad aumenta en la medida en avanzamos del centro hacia los confines.⁷⁴

⁷³ F. J. de Caldas, *op. cit.*, p. 238-239.

⁷⁴ Jens Andermann, *op. cit.*, p. 18.

Il est intéressant de s'attarder sur les techniques narratives et les effets de rhétoriques qui permettent à Caldas d'octroyer une cohérence naturelle – une évidence préexistante et prétextuelle - à un découpage territorial administratif qui englobe des territoires d'une extrême hétérogénéité géographique et culturelle. Remarquons tout d'abord que Caldas réintroduit de la narration, c'est-à-dire du temps, au sein d'une présentation diachronique de l'objet étudié. Les verbes d'action - « *se extiende* », « *va* », « *sigue* », « *se cambia* », « *se interna* », « *toca* », « *busca* » - prédisent tous l'espace néogreandin, déniaient toute agence humaine au parcours de dévoilement territorial. Tout semble ici se passer comme si la Nouvelle-Grenade opérait sa propre représentation sur un plan abstrait en parcourant ses propres limites. Nous croyons que cette « naturalisation » délibérée de la *topographie* participe d'une double fonction stratégique : d'un côté, en assimilant la Nouvelle-Grenade à un sujet *a priori* constitué et capable d'auto-dévoilement, elle affirme l'essence organique du pays ; de l'autre, en faisant de son espace un plan cartographique neutre, lisse et transparent, elle oblitère les discontinuités et les ruptures de l'espace réel qui pourraient renvoyer au caractère arbitraire et hétérogène du tracé territorial colonial.

Dans les descriptions qui suivent cette présentation sommaire du corps territorial de la patrie, Caldas décrit les différentes régions qui la composent. Il divise l'ensemble selon 3 plans : un plan horizontal à l'orient, un autre à l'occident et, au milieu, séparant ces deux plans, ce qui apparaît comme l'axe vertébral de la représentation, les Andes. Là encore la même technique narrative est utilisée mais à des fins complémentaires : « *se eleva la famosa cordillera de los Andes* », « *se divide en dos ramos (...) y dejan en medio un valle angosto* », « *se precipita hacia el medio* », « *la cordillera occidental (...) pasa al oeste de Calí* », « *los ríos rompen la cordillera* », « *(el Atrato) baña un país bajo y cubierto de selva* »⁷⁵. La mise en mouvement de l'espace géographique vise à affirmer la continuité d'un espace dont chaque partie serait complémentaire et solidaire d'un tout organique. La narration redouble en effet la description lorsqu'elle ne fait plus que reproduire les discontinuités et les ruptures de l'espace pour affirmer l'équilibre général d'un ensemble qui fait sens.

⁷⁵ J. F. de Caldas, *op. cit.*, p. 239-241.

On notera toutefois que si l'étendue des côtes est précisément chiffrée et que la trajectoire reste ferme lorsqu'elle dessine la région andine, elle devient floue et imprécise lorsqu'elle aborde les régions « dilatées » de l'Amazonie et de l'Orénoque. Caldas note ainsi que les limites territoriales passent « *por un arco no bien determinado* » dans la région amazonienne ; il remarque ensuite qu'elles passent « *por países desconocidos hasta la desembocadura del Apure* ». Ce sont donc aussi bien le contenu de ses régions que son contenant, c'est-à-dire, ses limites exactes, qui sont présentées comme indéterminées. La mention de ces confins et d'une hypothétique limite permet toutefois de les intégrer à cette totalité à venir qu'est la Nouvelle-Grenade. En d'autres termes, la mention des confins comme lieu de l'indétermination cartographique et textuelle, historicise la *topographie*. Les confins sont à la fois des espaces de déperdition où le texte se fait progressivement indiscernable jusqu'à se confondre avec l'Autre, et des espaces qui justifient l'avancée colonisatrice du discours topographique. Centre et confins participent donc d'une totalité à venir mais posée comme *potentiellement* accomplie.

Un autre effet rhétorique accentue cette impression d'organicité : c'est l'utilisation généralisée de la parataxe qui, en posant les signifiés les uns à côté des autres sans liens logiques, produit un effet de contiguïté et de successivité spatiale. Cet effet rhétorique « mime » l'étalement du territoire à partir d'une démarche contiguë qui suggère la coexistence et la complémentarité de toutes ses composantes (fleuves, roches, peuples, faune, flore, etc.) :

Los tres ramos de la cordillera, semejantes a un muro impenetrable, no presentan ya ninguna brecha, y los ríos toman su curso hacia el norte. Tales son el Atrato, Cauca y Magdalena. El primero baña un país bajo y cubierto de de selvas interminables; el segundo, el valle nivelado y fecundo de Buga, y el suelo desigual de la Provincia de Antioquia; en fin, el tercero riega a Timaná, Neiva, Honda, Mompós, y descarga en el Océano entre Cartagena y Santa Marta. Un calor abrasador y constante (de 27° a 30° Reaumur) reina en las llanuras que hacen basa a esta soberbia cadena de montañas. El hombre que habita estas regiones se desarrolla con velocidad, y adquiere una estatura gigantesca (...) Palmeras colosales, maderas preciosas, resinas, bálsamos, frutos deliciosos, son los productos de los bosques interminables que

cubren esos países ardientes. Aquí habitan el tigre (feliz onza L.), el mono, el perezoso; aquí se arrastran serpientes venenosas, y aquí el crótalo horroroso (la cascabel) amenaza a todo viviente en estas soledades. Ésta es la patria del mosquito insoportable y de esos ejércitos numerosos de insectos, entre los cuales unos son molestos, otros inocentes, éstos brillantes, aquéllos temibles. Las aguas cálidas de los ríos anchurosos están pobladas de peces, y en sus orillas viven la rana, la tortuga, mil lagartos de escalas diferentes; y el enorme cocodrilo (caiman) ejerce sin rival un imperio tan ilimitado como cruel.⁷⁶

Selon un principe déjà repéré dans les « tableaux » humboldtiens, la vision paysagère panoptique et surplombante opère ici par mouvements permanents d'élargissement et de focalisation : on passe des Andes aux moustiques en passant par la morphologie humaine, comme si tout cela participait d'un organisme unique aux manifestations plurielles et complémentaires. Le territoire de la patrie néogrenadine possède donc non pas seulement une « forme » externe qui lui permet de produire une intériorité et une extériorité, mais elle possède aussi une cohérence interne qui naturalise la légitimité de son tracé. L'amputer de l'une des ses parties constitutives reviendrait en quelque sorte à mettre en danger le bon fonctionnement de ce tout organique. Les plaines ardentes ne sont-elles pas baignées et fécondées par les fleuves qui descendent des cordillères? En contrepartie ne produisent-elles pas des richesses naturelles colossales? Le territoire du Royaume n'est plus la somme des entités légales recouvrant très imparfaitement l'espace réel, il est une évidence tellurique irréductible qui s'impose à l'œil de l'observateur attentif et instruit.

2.2.3. L'orchestration économique du territoire

⁷⁶ J. F. de Caldas, *op. cit.*, p.241-242.

En se référant aux groupes sociaux porteurs de nouvelles représentations de l'espace, Michel Conan affirme que « *chacun de ces groupes s'est reconnu dans un pays mythique où les contradictions qu'il vivait étaient abolies et où les habitants jouissaient des mêmes plaisirs qu'eux.* »⁷⁷ Ainsi, le désir utopique qui caractérise toute conscience d'appartenance à un groupe social se projette toujours dans une élaboration discursive d'un espace qui doit être la figure tangible de son accomplissement. Plus concrètement, il s'agit pour le sujet créole d'élaborer un territoire imaginé, « *un théâtre de légitimité* »⁷⁸, absolument conforme à la trame du récit collectif performatif qui est en cours d'élaboration. Il en va, bien entendu, de la plausibilité même de ce récit. Pour Caldas comme pour les autres savants « éclairés », les conditions de possibilité d'un récit glorieux, d'un avenir radieux sont d'ores et déjà inscrites dans le territoire :

Mientras que en los países situados fuera de los trópicos, el calor y el frío, la verdura y los frutos se suceden con relación al lugar que ocupa el sol en la eclíptica, en nuestras Andes todo es permanente. Nieves tan antiguas como el mundo siempre han cubierto la frente majestuosa de nuestras montañas; la selva nunca ha depuesto su follaje; las flores y los frutos jamás han faltado en nuestros campos, y los calores del estío siempre han abrasado nuestras costas y nuestros valles. Cuando unas noches dilatadas siguen a unos días rápidos; cuando días tan largos preceden a noches momentáneas en los países septentrionales y antárticos, aquí un equinoccio eterno, una igualdad inalterable ha existido desde la creación. Los astros siempre han subido al horizonte, y el sol siempre nos ha vivificado doce horas con su presencia, y otras tantas nos ha dejado para el descanso y para el sueño.⁷⁹

La présence massive de l'*interdiscours* de la conquête, à travers le mythe d'une économie paradisiaque fondée sur la conjonction paradoxale de la valeur et de l'abondance, est ici manifeste. La mobilisation des idéologèmes de l'abondance, de la diversité et de la régénération permanente permet de fonder la Nouvelle-Grenade comme

⁷⁷ Michel Conan, « L'invention des identités perdues » dans: Augustin Berque (dir.), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Champ Vallon, 1994, Seyssel, p. 40.

⁷⁸ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, op. cit.*, p. 182.

⁷⁹ F. J. de Caldas, *op. cit.*, p. 242-243.

le lieu réel d'une utopie où la nature, abolie en tant qu'Autre, devient le lieu du Même, le lieu d'une adéquation parfaite au désir civilisateur. Cette fiction paysagère – qui réactualise la représentation déjà ancienne de la Nouvelle-Grenade comme « microcosme » ou comme résumé de l'univers⁸⁰ – réunit tous les signes de l'harmonie pour lancer simultanément un appel à l'émerveillement et une incitation à l'exploitation : en s'inscrivant dans le champ de l'utopie, le texte cherche à influencer par delà les frontières du texte. On passe ici du « faire croire » au « faire faire ».

Le *topos* classique de la régénération permanente que vient cautionner le discours scientifique possède ici une fonction stratégique spécifique : comme le suggère en effet la comparaison entre « *nuestros Andes* » et « *los países situados fuera de los trópicos* » relégué à un ailleurs lointain et défavorisé, il permet d'affirmer la supériorité de la productivité de l'espace tropical sur l'espace tempéré, inversant ainsi les signes qui font des colonies les simples reflets du *numen* métropolitain. Dans le contexte des conceptions physiocrates dont on sait qu'elles exercent une profonde influence sur la pensée des « éclairés », une telle assertion n'est pas innocente : alors que les pays situés hors des tropiques sont soumis aux cycles des saisons, connaissent des freins « naturels » à l'augmentation des richesses et sont par conséquent soumis à des pénuries, les pays situés dans la zone torride, délivrés de ces obstacles, peuvent compter sur une croissance perpétuelle de la richesse. Autrement dit, malgré la structure inégale de répartition des capitaux (économiques, politiques et culturels) entre le centre et les périphéries au sein du système colonial, la Nouvelle-Grenade peut compter sur un capital « naturel » inépuisable pour se distinguer. La patrie néogrenadine, dévient ainsi le lieu objectivement réalisé de l'âge d'or, d'une réconciliation entre nature et culture; le lieu – comme l'avait construit les conquérants Européens – d'une conformité absolue entre le désir et le monde.

La description détaillée de la configuration interne du territoire du Royaume confirme pour Caldas l'exceptionnalisme naturel néogrenadin : « *veamos si la disposición interna de esta colonia corresponde al lugar afortunado que ocupa sobre el globo* ». ⁸¹ Suit

⁸⁰ À propos de cette conception de l'espace américain comme « microcosme », on lira : Jorge Cañizares-Esguerra, *Nature, empire and nation, Explorations of the history of science in the Iberian world*, *op. cit.*, p. 29-38.

⁸¹ F. J. de Caldas, *op. cit.*, p. 245.

une série de tableaux région par région qui fait la part belle à la topographie, à la description des ressources naturelles et des voies de communication. Les différences entre les régions sont interprétées comme l'expression d'une complémentarité systémique pré-agencée par la nature elle-même.

La description de la côte pacifique qui ouvre la série des tableaux régionaux, présente cette région éloignée des centres administratifs comme un espace « profusant », vertigineux, pléthorique et comme tel naturellement destiné à l'économie extractive. La surabondance des formes prélevables et exploitables est suggérée par le recours à l'inventaire fétichiste : « *Aromas, bálsamos, maderas preciosas, palmeras diferentes, insectos útiles, reptiles venenosos, llaman a los naturalistas.* » La côte pacifique est un entrelacs de signes, un vaste chantier ouvert et prometteur en cours d'appropriation. Le travail de mise en ordre est dévolu aux missionnaires naturalistes, présentés comme les représentants d'une avant-garde en charge de repérer les pré-marchandises qui, au sein de cette nature tourbillonnante, possèderaient une valeur d'usage (« *útiles* ») ou une valeur d'échange (« *preciosas* ») intrinsèques.

À l'autre extrême, les contrées andines sont présentées comme des espaces aux dimensions certes titanesques mais ordonnés, marqués et contrôlés par l'industrie humaine :

El trozo del Virreinato encerrado entre los dos ramos de la cordillera que hemos descrito (...) es un país alto, volcánico, erizado de montañas, las más altas del universo. Precipicios, canales profundos por donde corren con velocidad las aguas de los ríos, valles pequeños, algunos ardientes y malsanos, otros altos y deliciosos, caracterizan esta porción de la Nueva Granada. Los pueblos que la habitan son agricultores, industriales y sagaces. Apenas tienen la idea de explotar las minas, a pesar de tenerlas tan ricas como el Perú; pero en recompensa tienen países cultivados, mieses, frutos, artes, rebaños y todo cuanto puede hacer cómoda la vida.⁸²

La vision de Caldas tente ici de réconcilier deux options esthétiques *a priori* radicalement opposées : le sublime et le pittoresque. Si la première option permet de

⁸² *idem*, p. 250.

revendiquer sur le modèle du « titanisme » humboldtien la singularité et la supériorité de la nature américaine, la seconde tend à affirmer la « productivité » et la domesticité du territoire. La jonction du discours du sublime et du pittoresque, en représentant sans discontinuité un espace hétérogène, violent puis un espace domestiqué permet d'affirmer la capacité des américains à calibrer et à exploiter rationnellement ce qui, par ses dimensions et la puissance de ses manifestations atmosphériques, excède le représentable. Le sublime n'est dès lors plus tant l'expression d'un *irreprésentable* au sein de la représentation que l'affirmation d'un pouvoir, d'une mainmise : ce qui ne peut être saisi que comme *démesure* par le discours des voyageurs européens devient l'objet d'une esthétique pastorale et le lieu réel d'une utopie productiviste rationnelle.

Mais l'utopie productiviste ne s'épuise pas dans la fertilité du climat et la diversité des productions et ressources disponibles : elle incorpore aussi les habitants du royaume, tous mis à contribution, selon leurs positions au sein du système topologique que constitue la Nouvelle-Grenade. Ainsi, nous l'avons vu, les habitants des Andes convertis à l'éthique du travail et à l'ordre rationnel sont-ils décrits comme prospères. Ils le sont d'autant plus que, comme le remarque Caldas, « *la zona de oro, paralela al horizonte, corre sobre toda la arca de esos paisés, y sobre ella descansan los Andes occidentales* ». ⁸³ Métonymie et métaphore à la fois qui dit la vérité de l'utopie productiviste créole tout en occultant la violence sociale qui la fonde et la constitue : ce ne sont bien évidemment pas les Andes qui reposent sur l'or, mais les groupes dominants créoles (notamment, les créoles de la province de Popayán dont Caldas et bon nombre de savants « éclairés » sont originaires) qui vivent de la surexploitation de la force de travail des quadrilles d'esclaves *Chocoanos*. Un peu avant, Caldas avait d'ailleurs fait du Noir du Pacifique un corps hypertrophié, « *robusto, sano, bien constituido* », qui dépense « *todas sus fuerzas para arrancar de la entrañas de la tierra el oro y la platina* ». On le comprend, réserver au Noir le lieu du corps fétichisé, c'est l'assigner inséparablement au lieu du travail, aux fondements productifs de la société, au lieu de la reproduction. Bien entendu, ce discours qui fait l'Autre intérieur un ustensile « naturellement » affecté à l'extraction minière et à l'enrichissement des centres andins ne se dévoile jamais complètement, mais s'insinue entre les lignes : aussi défait-il le lien logique qui unit cette proposition à la suivante,

⁸³ *idem*, p. 249.

intercalant entre les deux quelques observations sur son régime alimentaire :

El maíz , la yuca y el plátano, unidos a la pesca abundante de sus ríos anchurosos, forman su subsistencia. Acostumbrados a la servidumbre, se sujetan con facilidad a la voz imperiosa de un solo hombre.⁸⁴

Traduisons : le Noir des vallées torrides se définit avant tout par son « utilisabilité » et sa domesticité. S'il possède une valeur, c'est avant tout de valeur d'usage qu'il s'agit. Caldas note finalement, en arborant le masque idéologique de l'humanisme : « *Con un poco más de humanidad en sus señores, con más cuidado en su parte moral, estos hombres serían, en el seno mismo de la ignorancia y la esclavitud, unos seres dichosos* ». ⁸⁵. Les rapports sociaux (conflictuels) de production occultés dans la représentation fétichiste du territoire font ici retour.

Dans la topographie de Caldas, l'utopie productiviste – fruit d'un certain agencement topologique interne - se double toujours aussi d'une utopie mercantile. Celle-ci, en tant qu'elle est avant tout articulation d'un « sens », surgit de la position de l'élément Nouvelle-Grenade au sein du système-monde. Si en effet la complémentarité climatique et démographique de ses parties constituantes lui garantit une économie prospère, sa position singulière sur le globe doit lui permettre à terme d'occuper une position centrale dans le système-monde :

La posición geográfica de la Nueva Granada parece que la destina al comercio del universo. Situada bajo la línea a iguales distancias de Méjico y California por el norte, como de Chile y Patagonia por el sur, ocupa el centro del Nuevo Continente. A la derecha tiene todas las riquezas septentrionales, al izquierda, todas las producciones del mediodía de América. (...) Mejor situada que Tiro y que Alejandría, puede acumular en su seno los perfumes del Asia, el marfil africano, la industria europea, las pieles del norte, la ballena del mediodía y cuanto produce la superficie del globo. (...)

⁸⁴ *idem*, p. 247.

⁸⁵ *idem*, p. 248.

Convengamos : nada hay mejor situado en el Viejo Mundo que la Nueva Granada. No nos deslumbremos con las riquezas de Méjico ni con la plata del Potosí. Nada tenemos que envidiar e esas regiones tan ponderadas. Nuestros Andes son tan ricos como aquellos, y el lugar que ocupamos es el primero. El Perú arrinconado allá sobre una zona estéril en las costas del Pacífico; Méjico, con una situación más feliz en los confines de la zona tórrida y templada, ¿pueden contar como nosotros con el número prodigioso de ríos, de estos canales cavados por la mano de la naturaleza, por donde algún día deben correr nuestras riquezas desde el centro hasta las extremidades? ⁸⁶

La *topographie* du savant créole conteste la vision impériale qui fait du royaume un simple entrepôt de formes prélevables et lui ménage une place privilégiée au sein du “concert des nations”. Pour Caldas, le grand avantage du Royaume n'est pas tant quantitatif (le pérou et le Mexique possèdent autant de richesses) que systémique ou positionnel. C'est en effet la place occupée et les rapports différentiels qu'implique une telle position au sein du système-monde, qui déterminent *a priori* l'identité et le rôle de la Nouvelle-Grenade. En postulant la parfaite adéquation positionnelle du pays aux impératifs du commerce mondial, la *topographie* de Caldas cherche à anticiper à la fois l'entrée du pays dans les circuits des échanges internationaux et son futur et inévitable triomphe économique.

Mais la vocation mercantile du pays n'est pas seulement conséquence de sa position optimale au sein du système-monde : elle s'explique aussi par la conformité optimale du territoire à cette vocation. Encore une fois, c'est la représentation fétichiste qui, en substantifiant la valeur de certaines caractéristiques territoriales, permet de naturaliser cette vocation mercantile. Ici, ce ne sont plus seulement les êtres et les objets potentiellement commercialisables qui possèdent une valeur “naturelle” hors de toutes déterminations sociales mais le territoire tout entier : les Andes *sont* riches et les fleuves qui les dévalent *sont* des canaux. On le voit, les rapports de production qui selon Marx déterminent la valeur disparaissent complètement derrière ce qui est présenté comme *marchandise*, *force productive* et *capital* avant même toute intervention sociale. On comprend dès lors que l'impératif productiviste et mercantile n'est pas seulement exigé par

⁸⁶ *idem*, p. 244.

le sens de l'histoire, il est aussi le résultat d'un développement immanent au territoire qui relève de processus "naturels".⁸⁷

Finalement, l'apport de l'homme à un territoire à ce point surdéterminé par ses qualités "naturelles", consiste pour l'essentiel dans un travail de repérage et de mise en valeur des stries "naturelles" qui traversent et configurent l'espace. Pour Caldas c'est la voirie qui constitue dès lors la fonction fondamentale de la géographie:

La dirección de los tres ramos principales de los Andes es, como hemos visto, de Norte a Sur: su grueso no es sino menos de 18, ni más de 20 leguas, ellos separan las llanuras del Orinoco y Caquetá, las del Magdalena, las del Cauca y las del Chocó. Todos nuestros caminos de comunicación interna cortan perpendicularmente estas grandes cadenas de montañas, y su dirección jamás se separa considerablemente de su paralelo. Yo probaría esta observación general numerotando todos los caminos que tenemos dentro del Virreinato ; pero basta indicarla para que los que tienen nociones de nuestra geografía, sientan esta verdad importante. Podemos sacar grandes ventajas de este principio, que yo llamaría fundamental, en la apertura de los nuevos caminos que atraviesan la cordillera.⁸⁸

Pour tracer des voies, pour contrôler les flux du commerce, des populations et des

⁸⁷ Dans un essai de José Manuel Restrepo paru en 1809 dans le *Semanario* et qui s'inscrit dans le projet topographique caldasien, cette logique de l'effacement fétichiste des rapports de production prend même l'allure d'un violente fantasmagorie néocoloniale: « *Ya parece que me transporto a tan felices tiempos, y que veo realizados estos sueños lisonjeros. Entre en los ciudades populosas: el gusto de la arquitectura se ha introducido en ellas; por todas partes encuentro fábricas, copiosas manufacturas, y todas la producciones de las artes (...)* Corro a los valles ardientes : las márgenes del Cauca están cubiertas de cacao: allí el rico propietario, tendido en su hamaca, espera pacíficamente las riquezas que producen sus numerosos plantíos. Rebaños inmensos cubren las colinas : aquí se preparan los frutos para conducirlos a los puertos.» Si la figure coloniale du propriétaire vivant des rentes de son capital est au centre de la description, il est remarquable que dans les quelques lignes qui décrivent cette rêverie, la syntaxe efface complètement les agents réels de la production. Qui, en effet, travaille dans les plantations de cacao? Qui prépare les productions pour les envoyer aux ports? Le fétichisme paysager dessine un monde où la force de travail humaine, source de conflits politiques potentiels, aurait disparue. Un monde où seuls subsisteraient les propriétaires du capital. José Manuel Restrepo, « *Ensayo sobre la geografía, producciones, industria y población de la provincia de Antioquia* » dans : Francisco José de Caldas, *Semanario del Nuevo Reino de Granada*, Biblioteca popular de cultura colombiana, 1942, p. 271-272.

⁸⁸ J.F. De Caldas, *op. cit.*, p. 264.

capitiaux, il suffit d'observer attentivement l'espace et d'y inscrire visiblement, comme à travers un calque, un code qui ne serait qu'un *surcode mimétique*. Celui-ci ne détermine-il pas par avance une direction spatiale qui oriente la territoire du royaume du nord vers le sud? Ce que suggère Caldas, c'est de rompre avec une conception localisée de l'espace du Royaume, et de mettre en place un *espace strié*, soit, comme l'a défini Gilles Deleuze, un espace "limité dans ses parties, auxquelles des directions constantes sont attachés, qui sont orientés les uns par rapport aux autres, divisibles par des frontières, et composables ensemble."⁸⁹ Il s'agit en d'autres termes d'organiser et de hiérarchiser l'espace de telle façon que le déplacement des marchandises et des populations se fassent, non pas de manière absolue, mais *relationnelle*. Les flux ne couperont plus les voies naturelles mais devront les accompagner. Dans la *topographie* de Caldas, ce sont les Andes qui ont cette fonction de pré-striage : ses trois ramifications séparent en effet les trois grands espaces lisses – définis selon Deleuze comme des espaces non pas de répartition mais de distribution⁹⁰ - et leur donnant une direction, une vitesse et une relation déterminées. Le chiffrage et la numérotation précise des chemins du royaume s'inscrivent aussi pleinement dans cette volonté de soumettre les flux et les communications à un cadre spatio-temporel limitant. Ce travail de surcodage d'un espace pré-codé doit *in fine* permettre de "capter" les objets, les êtres et le travail et de leur octroyer une direction précise : celle qu'imposent les échanges commerciaux, ici présentés comme l'aboutissement imparable de l'ordre naturel andin.

Ainsi, la Nouvelle-Grenade orchestrée par le discours du Créole n'est pas cet espace « hétérotopique » de compensation construit par les colonisateurs Européens : elle n'est pas un jardin, ni la contrepartie vierge d'un monde à l'agonie, mais un espace de l'équivalence mercantile, un espace sécularisé et désenchanté. Les avantages « naturels » qu'elle possède sont rigoureusement quantifiables : l'utilisation de l'hyperbole, l'esthétique du sublime, les énumérations permettent avant tout de maximiser les *topoi* de l'abondance et de la diversité, lesquels renvoient au désir de maximiser les rendements et la production. Comme nous l'avons suggéré plus haut, cette orchestration du territoire

⁸⁹ Gilles Deleuze, *Milles Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, op. cit., p. 475.

⁹⁰ *idem*, p. 600.

possède une fonction précise : il s'agit, en dernier lieu, de redresser la structure global inégale de répartition des capitaux. La Nouvelle-Grenade n'est pas encore un pays riche, mais elle possède, à défaut d'autres capitaux monopolisés par les pays européens, un capital « naturel » qui lui permettra dans un avenir proche de se distinguer dans le jeu de la concurrence mondiale. Explorer, exploiter, faire tourner à plein le territoire, produire de la valeur, deviennent dès lors un impératif moral auquel aucun « bon citoyen » ne peut se soustraire sous peine d'agir contre nature.

2.2.4. Le sujet central du paysage

Dans « L'invention des identités perdues », Michel Conan affirme « *qu'historiquement (...) l'invention d'un nouveau paysage semble porté par un groupe social qui, bien que privilégié, est aussi soumis à des contraintes sociales nouvelles auxquelles il ne peut se soustraire*⁹¹ ». Cette analyse nous semble pertinente pour comprendre l'appropriation qui est en jeu dans la construction territoriale de Caldas. Il faut en effet rappeler que la *topographie* de Caldas et plus généralement le discours qui légitime l'existence du *Semanario* surgissent au moment où la nouvelle conjoncture politique internationale et les crises coloniales répétées qu'affronte l'État Bourbon, conduisent à un abandon de la nouvelle *politique de la représentation* et un net raidissement du pouvoir colonial. Nous l'avons souligné, cette inflexion politique engagea les élites lettrées dans un processus d'autonomisation culturelle et sociale radicalisée qui se traduit par une appropriation de la *politique de la représentation* délaissée par les autorités et par l'affirmation conjointe d'un sujet collectif autonome comme centre et acteur de cette politique. À cet égard, les textes du Caldas marquent un changement qualitatif : il ne s'agit plus tant pour le savant créole de prolonger et de guider l'effort jugé insuffisant des institutions coloniales mais plutôt de s'emparer de leurs prérogatives en matière de production, de contrôle et d'exploitation du territoire. En d'autres termes, l'utopie productiviste de Caldas est inséparable de l'élaboration d'un sujet collectif pensé comme extérieur à l'état colonial mais disposant d'une autorité et d'un pouvoir de

⁹¹ Michel Conan, « L'invention des identités perdues », *op. cit.*, p. 40.

surveillance quasi-étatique. Ce qui se joue ici, c'est par conséquent une sorte de transfert du savoir territorial de l'autorité coloniale vers une « société civile » s'affirmant à la fois comme sujet et objet de sa propre représentation.

Si l'on est attentif aux procédés linguistiques qui marquent l'inscription du sujet dans le discours du savant créole, une première évidence s'impose : le texte est saturé des marques d'une subjectivité énonciative qui ouvre l'instance d'allocution à un « je » collectif présenté comme le garant du discours :

Volvamos ahora nuestros ojos sobre nosotros mismos, registremos los departamentos de nuestra propia casa, y veamos si la disposición interna de esta Colonia corresponde al lugar afortunado que ocupa sobre el globo.⁹²

Les marques de la troisième personne du pluriel disséminées dans l'énoncé participent ici d'un dispositif d'énonciation amplifié visant à instituer une forme de *co-énonciation* : l'embrayeur de personne « *nosotros* » gomme en effet toute séparation entre l'énonciateur et le destinataire. Comme dans le texte de Zea analysé plus haut, le territoire de la patrie fonctionne ici comme le schème d'agrégation, le « liant » fondamental qui permet à cette communauté d'énonciation de faire retour sur elle-même et de s'éprouver comme un sujet collectif. Un autre passage, qui constitue à la fois une introduction au *Semanario* et à l'essai, apporte quelques précisions sur l'identité de ce sujet collectif :

Aquí veremos los pasos que hemos dado, lo que sabemos, lo que ignoramos, y mediremos la distancia a que nos hallamos de la prosperidad ; aquí aprenderemos a dirigir nuestros esfuerzos hacia aquel punto que más nos interesa, y nos desnudaremos de las preocupaciones que nos oprimen y que retardan la felicidad del Reino. Si alguna vez se censuran los usos establecidos, no es la maldiciencia, no es la crítica amarga la que nos mueve; es si, el amor que profesamos al país en que hemos visto la luz.⁹³

⁹² F. J. de Caldas, *op. cit.*, p. 245.

⁹³ *idem*, p. 238.

Le garant collectif de la co-énonciation est ici défini comme le porteur d'un savoir « hérétique ». Une deuxième précision sur l'identité de ceux qui composent cette communauté d'interprétation nous permet de comprendre qu'elle est constituée par ceux qui, nés dans le pays, forment une communauté affective. Au principe de division qui distinguait la communauté discursive hérétique des autres groupes sociaux attachés à la *doxa*, Caldas surimpose donc explicitement une division fondée sur le lieu de naissance et le sentiment d'appartenance à la *patria* à présent étendu aux limites du vice-Royaume. Aussi, le projet d'inflexion qui doit mener à la prospérité collective ne peut-il être légitimement porté que par ceux qui communient dans l'amour du pays natal.

C'est à notre avis dans les tableaux paysagers panoptiques qui ponctuent l'essai que se met en scène le plus clairement l'autorité et la légitimité du garant collectif présenté comme la source du discours. Car indubitablement, l'autorité est affaire de supériorité : exhiber dans le discours sa capacité à prendre de la hauteur, du recul, à *sur-veiller* intégralement la portion de territoire appréhendé, c'est affirmer un pouvoir du voir et du savoir exorbitant. L'*ethos* que projette l'énonciation paysagère panoptique se caractérise en effet à la fois par l'abstraction omnisciente et par sa puissance d'orchestration, de modélisation de l'espace :

La parte baja y marítima de estos países la constituye una zona horizontal de 12 o 15 leguas de anchura, baja, anegadiza en gran parte, cruzada por mil ríos caudalosos, que ya separan, ya se reúnen, que forman un archipiélago continuo en sus embocaduras (...) Después el terreno va elevándose por grados insensibles, se comienzan a ver pequeñas colinas, y las aguas corren con alguna velocidad. Más adentro el país se escarpa, y levantan su frente soberbia los Andes. Diez mil arroyos se precipitan de su cima : aquí forman cascadas vistosas, allá torrentes acelerados; reunidos grupos, forman ríos enormes, en cuyos vórtices terribles, pasos peligrosos detienen el navegante, y en fin, se acercan al océano con paso majestuoso y tranquilo. Todo este país está enteramente cubierto de selvas colosales, en donde una vegetación, vigorosa no deja otros vacíos que los que les disputan las ondas.⁹⁴

⁹⁴ *idem*, p. 247.

Selon un schéma déjà analysé, le regard du sujet abstrait assimilé à une conscience absolue déliée de toute contingence parcourt librement l'ensemble du territoire : il semble partir d'une vision cartographique surplombante capable de déterminer des grandeurs métriques, élabore un paysage dynamique qui simule le surgissement géologique des contreforts andins puis s'approche du sol par un rapide mouvement de focalisation en parcourant le territoire :

Pocas poblaciones, algunos grupos de chozas pajizas sembradas a largas distancias, y siempre en las orillas de los ríos, es lo único habitado. Algunos indios a medio civilizar, pocas castas, muchos negros constituyen su población.⁹⁵

La conscience surplombante à laquelle rien n'échappe parcourt, examine et évalue ensuite le corps du Noir « *robusto, sano y bien constituido y desnudo* », exactement comme il parcourt un paysage, puis pénètre jusqu'au centre des « *barracas miserables* » de ces hommes-corps pour finalement explorer les richesses du sous-sol :

En medio de este país hay una zona o capa de cascajo, de arenas, de piedras, de arcillas diferentes, paralela al horizonte y encerrada entre límites estrechas (...) dentro de estos límites se halla la región del oro, y ellos constituyen, por decirlo así, los confines de la patria de este precioso metal (...).⁹⁶

On retrouve dans cette scène paysagère la fameuse structuration panoptique de la vision que nous avons déjà eu l'occasion d'analyser : depuis une position de surintendance souveraine qui lui garantit une vision parfaite tant de l'ensemble que des détails, le sujet créole transcendant assimilé à une conscience absolue met en place une orchestration territoriale à même de naturaliser l'inflexion économique, sociale et politique qu'il souhaite imprimer au Royaume.

⁹⁵ *ibidem*.

⁹⁶ *idem*, p. 248.

2.2.5. La grande archive de la patrie

Nous croyons utile de mettre en rapport ce paysage de la *sur-veillance* avec ce qui apparaît dans l'essai comme le grand projet utopique de Caldas : l'élaboration d'un dispositif archivaire normalisé, centralisé et capable de subsumer la totalité des faits territoriaux du Royaume. Ce projet, présenté comme une mise en commun des différents « tableaux » élaborés localement par une société civile créole « patriotique », doit culminer dans une représentation exhaustive du territoire coïncidant point par point avec le référent territorial qu'elle vise à décrire :

Nuestros ríos y nuestras montañas nos son desconocidos; no sabemos la extensión del país en que hemos nacido, y nuestra geografía esta en la cuna. Esta verdad capital, que nos humilla, debe sacarnos del letargo en que vivimos; ella debe hacernos más atentos sobre nuestros intereses; llevarnos a todos los ángulos de la Nueva Granada para medirlos, considerarlos y describirlos; esta es la que, grabada en el corazón de todos los buenos ciudadanos, los reunirá para recoger luces, hacer fondos, llamar inteligencias y no perdonar trabajos ni gastos para el escrupuloso reconocimiento de nuestras provincias. No se trata ya de una carta común; escalas reducidas y todo lo que tenga apariencias de pequeñez y economía debe desaparecer del espíritu de nuestros compatriotas. Dos pulgadas cuadradas por lo menos deben representar una legua de terreno. Aquí se han de notar la colinas, los pastos, las selvas, los rastrojos, lagos, pantanos, valles, ríos, sus vueltas y velocidades, estrechos, cataratas, pescas, todas las poblaciones, todos los establecimientos de agricultura, minerales, canteras, en fin cuanto presenta la superficie de nuestro suelo. Reunidos estos cuadros, producirán una carta soberbia y digna de la Nueva Granada. Aquí vendrán el político, el magistrado, el filósofo, el negociante, a beber luces para el desempeño de sus oficios; aquí el viajero, el botánico, el mineralogista, el que se ocupa con los seres vivientes, el militar y el agricultor verán con rasgos majestuosos sus intereses. Todas las clases del estado vendrán a tomar aquí la parte que les toca.⁹⁷

Le projet de Caldas apparaît ici comme le prototype utopique d'un système de

⁹⁷ *idem*, p. 267-268.

contrôle territorial qui serait non seulement capable d'intégrer la totalité du connu et du connaissable mais pourrait l'appréhender en tant que système fluide et dynamique. En cela, il s'inscrit à la fois comme continuité et rupture de la représentation coloniale : il ne s'agit plus seulement en effet de produire une cartographie juridique du territoire, ni même de relever puis de cataloguer la totalité des spatialités dans une grande archive tabulaire, mais de prétendre simultanément à l'exhaustivité et à une compréhension globale des phénomènes. L'affirmation de cette prétention très « humboldtienne » à la totalité objective fait de ce prototype utopique un objet singulier qui ressemble à s'y méprendre à la carte à l'échelle 1/1 élaborée par les cartographes du poème en prose de Jorge Luis Borges, cité en exergue du présent chapitre.⁹⁸ Bien que le texte de l'écrivain argentin renvoie avant tout à la problématique du lien entre le réel et la représentation, les similitudes sont flagrantes : le prototype fabulé de Caldas, comme la carte fabuleuse de Borges, aspire en effet à la reproduction point par point de l'espace Néogrenadin. L'espace *graphé* n'est dès lors plus tant appelé à *re-présenter* l'espace réel qu'à s'y substituer. D'une certaine manière, il s'agit de *troquer* l'espace réel contre une *géo-graphie*, c'est-à-dire un *espace graphé* et annexé à l'ordre de la raison instrumentale.

Bien entendu, le modèle cartographique de Caldas, même s'il pose aussi entre les lignes la question du statut de la représentation, renvoie avant tout à la question du contrôle et de la surveillance. Projeter la représentation des moindres détails matériels et immatériels de la surface territoriale, c'est non seulement postuler la pleine intelligibilité du monde mais aussi aspirer à une forme de contrôle incorporel total, de conscience absolue du monde. Ce projet de colonisation intégrale du territoire par le *logos* constitue une déclinaison phantasmatique du grand « projet de la modernité » qui vise la transparence totale, dans le savoir absolu, du réel et de la raison.

Si l'extrait cité se clôt *in extremis* par une proclamation de fidélité à la Couronne et par une reconnaissance du statut colonial de la Nouvelle-Grenade - « *la llama patriótica se encenderá en todos los corazones, y el ultimo resultado será la gloria del monarca y la prosperidad de esta colonia* » - il n'en remet pas moins subtilement en cause l'autorité coloniale comme instance hégémonique de surveillance territoriale. Si en effet la grande

⁹⁸ Jorge Luis Borges, "Del rigor en la ciencia", *El Hacedor*, Obras completas II, Emecè Editores, Barcelona, p. 225.

archive topographique est explicitement mise en rapport à l'État (« *todas las clases del Estado* »), celui-ci est présenté comme une sphère idéale où tous les intérêts de la société néogrenadine parviendraient à une synthèse harmonieuse. Du coup, l'élaboration de la grande archive topographique, source de tous les savoirs de la patrie, est pensée comme le fait d'une société civile guidée à la fois par l'amour de la patrie et par la *libido sciendi*. On notera ainsi que les « classes de l'état » prennent une part active dans la mise en place de cet appareil « national » de dissémination du savoir territorial : l'archive est en effet décrite comme le « lieu », le siège d'un pouvoir, d'un rapport à la vérité, où ces « classes » ne viennent pas seulement prélever un savoir compilé, organisé et corrélé mais participer en tant qu'agents actifs à la reconfiguration, à l'*architecture* du territoire.⁹⁹

Ainsi, pour Caldas, la mise en commun des différents savoirs provinciaux doit susciter la communion des membres légitimes de la communauté néogrenadine autour de l'*archè* (« source ») de la patrie. Puisqu'en effet aucun point de vue partiel n'y sera privilégié et que tous les regards seront censés converger en un regard unique, neutre, incorporel et abstrait, tous les *co-énonciateurs* de l'archive pourront se concevoir comme les membres d'une collectivité « nationale ».¹⁰⁰ D'une certaine manière, ce grand exercice de mise en commun, de création de commun, en réunissant sujets et corps constitués du Royaume, se présente comme l'anticipation utopique d'un ordre et d'une communauté nationale encore inexistant.

2.2.6. L'ordre vertical de la patrie

⁹⁹ Notre conception de l'archive comme lieu de pouvoir se base sur l'analyse étymologique qu'en propose Dominique Maingueneau : « Pour l'analyse du discours les soubassements de l'archive ne sont pas dénués d'intérêt. Son étymon latin, *l'archivum*, provient de l'*archeion* grec, lui-même dérivé de l'*archè* de l'archéologie. Lié à l'*archè*, « source », « principe » et à partir de là « commandement », « pouvoir », l'*archeion*, c'est le siège de l'autorité (un palais par exemple), un corps de magistrats, mais aussi les archives publiques. » Dominique Maingueneau, *L'analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Hachette, Paris, 1991, p. 22.

¹⁰⁰ On retrouve cette notion de « collectivité » dans la définition de l'archive que propose Dominique Maingueneau : « Il s'agit d'énoncés dont le mode structuration complexe et relativement stable possède une valeur pour une collectivité, de textes associées à une conviction partagée, qu'ils suscitent et renforcent (...) ». *idem*, p. 17.

Si la topographie « horizontale » permet à Caldas de faire de la Nouvelle-Grenade un espace narratif voué à l'utopie productiviste et, plus largement à l'intégration au système global moderne, sa description selon un axe vertical - c'est-à-dire par le biais d'une représentation qui met en valeur l'étagement climatique du territoire - lui permet d'élaborer une construction disciplinaire qui vise à figer la structure sociale coloniale de la société néogrenadine. La mise en narration de l'espace est, rappelons-le intimement liée à une topographie « métonymique » qui permet de rattacher la Nouvelle-Grenade à l'ordre global et d'assurer sa cohérence interne. La description renvoie en revanche à une topographie « métaphorique » qui fait de l'étagement climatique le fondement d'un ordre social colonial articulé autour de ce que Santiago Castro-Gómez a appelé « l'imaginaire de la blancheur ».¹⁰¹ En cela, alors même qu'elle semble se fonder sur la notion de « milieu », cette topographie verticale est éminemment « disciplinaire » au sens où l'entend Michel Foucault : elle a bel et bien pour fonction, « *d'architecturer l'espace* » et d'opérer « *une distribution hiérarchique et fonctionnelle des éléments* ».¹⁰² Comme nous le verrons, l'articulation des deux axes topographiques a pour fonction de naturaliser, et dès lors de réifier, un ordre socio-politique qui fait de la cordillère, représentée comme une enclave occidentale, le centre hégémonique du processus « civilisateur ».

Dans *Estado de la geografía*, le discours topographique de Caldas n'établit que de manière indirecte un lien entre le climat et la hiérarchie coloniale de la société. L'arrimage de ces constructions discursives diverses ne se fera de manière explicite que dans l'autre grand essai du savant créole, *Del influjo del clima sobre los seres organizados*; essai dont il faut rappeler d'emblée, comme l'affirme l'historien Alfonso Múnera, qu'il constitue une sorte d'extension métatextuelle du premier.¹⁰³ Dans son grand essai « géographique »,

¹⁰¹ Santiago Castro-Gómez, *La hybris del punto cero*, op. cit., p. 68.

¹⁰² Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population*, Cours au collège de France, 1977-1978, Gallimard, Paris, 2004, p. 22.

¹⁰³ Alfonso Múnera note ainsi que *Del influjo del clima sobre los seres organizados*, publié dans les numéros 22 à 30 du *Semanario*, constitue une réponse à l'article de Diego Martín Tanco publié dans les numéros 8 et 9, lequel récuse les thèses néo-hippocratiques défendues par Caldas dans *Estado de la geografía* : « *En reacción contra tales afirmaciones, Diego Martín Tanco, un aficionado a las ciencias, escribió una respuesta a Caldas, publicada en el siguiente número del Semanario de la Nueva Granada, en la que se oponía al esfuerzo de este último por demostrsr en forma científica que las virtudes y los vicios dependían directamente del clima. Para responder a las objeciones de Tanco, Caldas publicó su estudio más completo* ».

Caldas ne fait qu'esquisser à grands traits - à partir d'une thèse similaire à celle de la *Géographie des plantes* de Humboldt - le modèle socio-territorial vertical qu'il approfondira plus tard. Ainsi, après avoir décrit l'extrême variété climatique de la Nouvelle-Grenade et sa prodigieuse productivité, il note qu'un tel phénomène « doit nécessairement » affecter le caractère et les coutumes des groupes humains qui l'habitent, posant ainsi les fondements théoriques de son système socio-territorial vertical:

Esta asombrosa variedad de producciones, de temperaturas y de presión, en lugares tan pocos distantes es preciso que haya influido sobre el carácter y las costumbres de los pueblos que habitan la base de la cordillera, o sobre ella. En efecto, ¡Qué rasgos tan diferentes y decisivos no se advierten entre el hombre de la costa y el de la cima de los Andes. El ojo menos penetrante y observador distingue al Momposino del Pamplonés, al que respira el aire abrasador de Guayaquil del que vive en la dulce temperatura de Cuenca; y el salvaje del Orinoco en nada se parece al rústico de Quito. Hay pocos puntos sobre la superficie del globo más ventajosos para observar, y se puede decir para tocar el influjo del clima y de los alimentos sobre la constitución física del hombre, sobre su carácter, sus virtudes y sus vicios.¹⁰⁴

L'usage de la tournure modale « *es preciso* » - qui possède ici une fonction performative d'institution – permet d'affirmer la vision comme principe objectif de division : la Nouvelle-Grenade est divisée en deux grands espaces - l'espace tempéré et domestique des plateaux andins et le piémont exotique brûlant – et ces deux grandes entités territoriales renvoient à deux réalités humaines différentes à la fois sur le plan physique et sur le plan moral.

Bien entendu, comme dans la topographie humboldtienne, ces deux grands espaces et les populations qui les occupent ne se valent pas : Caldas superpose à l'échelle quantitative une échelle qualitative. Ainsi, même si le savant créole n'établit pas de

sobre el tema, a manera de un largo ensayo, titulado « Del influjo del clima sobre los seres organizados ». Aquí Caldas acudió con minuciosidad a sus experiencias en la costa pacífica y al recuerdo de sus vivencias con los negros y mulatos de esta zona para defender su tesis de la inferioridad de los seres de tierras calientes. » Alfonso Múnera, Fronteras imaginadas. La construcción de las razas y de la geografía en el siglo XIX colombiano, Banco de la República, Bogotá, 2004, p. 73-74.

¹⁰⁴ F. J. de Caldas, *op. cit.*, p. 243.

hiérarchies explicites dans *Estado de la geografía*, il n'en reste pas moins vrai que l'espace andin et son climat sont décrits comme « modérés » tandis que les espaces des vallées et de côtes – la zone torride - sont présentés comme intrinsèquement excessifs. Une *topographie* axiologique qui, en recyclant le discours impérial de la supériorité du domestique sur l'exotique, permet d'évaluer les groupes humains selon la place qu'ils occupent sur l'axe vertical de l'espace néogrenadin. Pour Caldas, l'état de développement des facultés morales, physiques et intellectuelles des populations est en effet inséparable des qualités physiques des espaces qu'ils occupent. Les hauts plateaux andins, au climat supposé analogue au climat européen, sont ainsi décrits - sur le mode déjà analysé du pittoresque productiviste - comme des enclaves européennes propices au développement d'un *homo economicus* pleinement épanoui :

La región media de lo Andes, con un clima dulce y moderado, produce árboles de alguna elevación, legumbres, hortalizas saludables, mieses, todos los dones de Ceres, hombres robustos, mujeres hermosas de bellos colores, son el patrimonio de este suelo feliz.¹⁰⁵

L'homologie entre le végétal et l'humain à peine esquissée par Humboldt comme une prolongation possible de sa géographie des plantes, est en revanche ici pleinement assumée : l'énumération chaotique, en suggérant l'indifférenciation, oblitère toute dimension culturelle et place l'ensemble des organismes vivants définis comme "patrimoine" naturel sous l'influence bénéfique du climat "tempéré".

À l'inverse, la « zone torride », alors même qu'elle est excessivement opulente, est paradoxalement le lieu de la carence et de la pénurie. On notera que si l'hyperbole paysagère a pour fonction de célébrer les richesses de ces espaces, c'est en revanche une rhétorique paratactique de la pauvreté qui prend le relais au moment de décrire les conditions de vie de leurs habitants :

Hasta los 2°30 de latitud todas las vegas del Magdalena están llenas de plantaciones de cacao, de coca y de algunos ganados. La cría es fuerte desde los 2°30 hasta los 5

¹⁰⁵ *idem*, p. 242.

de latitud, y parece que aquí el hombre cede el lugar a las vacadas (...). El hombre en estas regiones, bajo un clima abrasador, casi se desnuda : una red, una hamaca, algunas plataneras que no exigen cultivo, forman sus riquezas. Sus ideas son tan limitadas como sus bienes. El reposo y el sueño hacen sus delicias. Su moral... bien se deja de ver que no puede ser la más pura.¹⁰⁶

Si l'influence du climat (« *un clima abrasador* ») constitue le facteur explicatif ultime de l'état de pénurie matérielle dans lequel se trouve plongé l'être humain dans les vallées torrides, c'est un raisonnement paralogique reliant le visible à l'invisible qui permet de faire de cette carence matérielle le signe somatique d'une déficience intellectuelle et morale. Reprenons le raisonnement de Caldas : l'habitant des rives du fleuve Magdalena, plus que tout autre soumis aux feux dévorants du soleil, se dénude et se contente de prélever ce qui n'exige aucun effort particulier. Cet état de dénuement matériel visible prouve l'indigence de ses idées. Inversement, le fait que ces idées soient limitées explique qu'il ne possède rien. En d'autres termes, dans cette herméneutique circulaire, on déduit à partir de traits visibles le caractère invisible de l'objet, lequel est projeté en retour sur le concret et l'observable en tant que traits somatiques. Notons que la cohérence du raisonnement est bâtie sur deux figures de style qui se combinent : la métonymie et la métaphore. Le filet ou le hamac désignent ainsi l'indigence de celui qui les emploie par une relation métonymique; le passage de la pauvreté matérielle à la pauvreté intellectuelle puis à la pauvreté morale se fait sur le mode métaphorique, ces réalités hétérogènes étant reliées par le *topos* central de la carence.

Il apparaît donc que pour Caldas – et en cela sa thèse rejoint les thèses néo-hippocratiques alors en vogue en Europe - l'infériorité morale et intellectuelle de l'homme des régions tropicales est avant tout imputable à l'insalubrité climatique tandis que la supériorité de l'homme andin tient avant tout aux effets bénéfiques d'un climat « modéré ». C'est à ce stade que la topographie allégorique de Caldas se sépare nettement de celle de Humboldt : si le savant prussien avait couplé la théorie des stades au déterminisme géographique, posant ainsi les bases « scientifiques » d'une vision hiérarchique de la société néogrenadine conforme à ses convictions eurocentriques, Caldas

¹⁰⁶ *idem*, p. 261.

y surimpose un discours ouvertement racialement qui relève à l'évidence de l'*habitus* de caste du groupe social dont il fait partie.¹⁰⁷ Comme nous le verrons, pour le savant néogrenadin, l'influence du climat ne porte plus en effet seulement sur l'état moral des habitants d'une région déterminée, mais elle implique aussi sa constitution biologique.

Avant d'analyser comment la topographie paysagère de Caldas met en place un système disciplinaire de distribution et d'assignation territoriale des humains, voyons tout d'abord selon quels principes de division le savant néogrenadin distingue et classifie les habitants de la Nouvelle-Grenade. Après avoir affirmé la « nécessaire » répercussion de la diversité climatique sur la population du Royaume, Caldas procède ensuite à leur classification selon divers critères qui relèvent, nous le verrons, de champs discursifs distincts :

Todos los habitantes (cerca de tres millones, incluso los bárbaros de esta bella porción de América se pueden dividir en salvajes y en hombres civilizados. Los primeros son aquellas tribus errantes, sin más artes que la caza y la pesca, sin otras leyes que sus usos, que mantienen su independencia con su barbarie, y en quienes no se hallan otra virtud que carecer de algunos vicios de los pueblos civilizados. Tales son las hordas del Darien, Chocó, Mainas, Sucumbios, Orinoco, Andaquíes y Goajira. Los segundos son los que, unidos en sociedad, viven bajo las leyes suaves y humanas del monarca español. Se distinguen tres razas de origen diferente: el indio indígena del país, el europeo su conquistador, y el Africano introducido después del descubrimiento del Nuevo Mundo. Entiendo por europeos no solamente los que han nacido en esta parte de la tierra, sino también sus hijos, que conservando la pureza de su origen, jamás se han mezclado con la demás castas. A éstos se los conoce en América con el nombre de criollos, y constituyen la nobleza del Nuevo Continente, cuando sus padres la han tenido en su país natal. De la mezcla del indio, del europeo y del negro, cruzados de todos modos y en proporciones diferentes, provienen el mestizo, el cuarterón, el

¹⁰⁷ Selon Castro-Gómez, « (...) *el discurso de la limpieza de sangre, con toda su connotación étnica y separatista, formaba parte integral del habitus de la elite criolla dominante, en tanto que operaba como principio de construcción de la realidad social* ». Santiago Castro-Gómez, *op. cit.*, p. 77-78.

mulato, etc., y forman el pueblo bajo de esta colonia.¹⁰⁸

Une première grande division « culturaliste » permet d'établir une différence incommensurable entre les humains – « *hombres civilizados* » – et ceux à qui est rhétoriquement dénié le droit d'être nommés ainsi, « *los salvajes* ». Conformément au modèle classique, les « *civilizados* » sont explicitement associés à la *Polis* et au *Logos* tandis que les barbares, loin de correspondre à l'idéal théorique du « bon sauvage » - l'*homo economicus* élémentaire - alors en vogue en Europe, sont présentés comme étant à la fois dénués d'agence subjective (« *hordas* ») et d'organisation sociale. Notons que cette incommensurabilité de la différence est renforcée par leur périphérisation au sein des régions « dilatées » situées de l'autre côté de la « frontière » interne¹⁰⁹ : ils sont ainsi construits comme des êtres en excès de toute société, des êtres qui ont « pléthore de liberté ». ¹¹⁰ La nomination de ces régions dans une liste close, permet de circonscrire cet Autre externe dans des espaces périphériques de relégation qui, nous l'avons vu, échappent provisoirement au dispositif d'appropriation topographique.

Au sein de la catégorie des *civilizados* -ceux qui ne sont pas assignés à un espace de relégation et qui sont par conséquent susceptibles d'intégrer l'utopie productiviste - c'est la provenance géographique qui permet d'opérer une distinction – c'est-à-dire une différence qui n'est plus incommensurable mais renvoie à des positions au sein de l'espace social. Caldas distingue ainsi trois groupes ethniques : l'Indien, l'Européen et l'Africain. Si cette classification explicitement raciale peut être rattachée, comme le montre Alfonso Múnera, à l'archive discursive de la science européenne, la suite de l'énoncé relève d'un discours spécifiquement ibéro-américain : ainsi les notions de *pureza*, *casta* ou encore de *mestizo*, *cuarterón*, *mulato* renvoient aux principes hiérarchiques qui régissent l'espace social des colonies ibériques.¹¹¹

¹⁰⁸ F. J. de Caldas, *Estado de la geografía*, *op. cit.*, p. 243-244.

¹⁰⁹ Dans *El Revés de la Nación*, l'anthropologue colombienne Margarita Serge, qui consacre un long chapitre à la notion transhistorique de frontière, note que « *la puesta en marcha del proyecto geopolítico de la Nación en Colombia, se ha visto marcado por la inscripción de las Fronteras en el campo semántico de la oposición civilizado-salvaje* ». Margarita Serge, *El Réves de la Nacion, territorios salvajes, frontera y tierra de nadie*, Universidad de los Andes, Bogotá, 2005, p. 132.

¹¹⁰ Michel Foucault, « il faut défendre la société », *op. cit.*, p. 174.

¹¹¹ Alfonso Múnera, *op. cit.*, p. 25-26.

Cette imbrication intime de la race et de la classe qui fait de la blancheur phénotypique et symbolique le point focal autour duquel se structure l'espace social de la colonie est confirmée par l'identification entre la catégorie raciale des métisses - déclinés selon une taxonomie classificatoire proprement coloniale - et la catégorie sociale et morale de « bas peuple de la colonie ». ¹¹² À l'autre extrémité de la hiérarchie sociale, l'identification entre ordre social et ordre racial est maintenue : les « Criollos » sont ainsi définis comme les américains de *race* européenne qui sont restés « purs » - « *sus hijos, que conservando la pureza de su origen, jamás se han mezclado con la demás castas* » - parce qu'ils ne se sont jamais mélangés aux *castas*, c'est-à-dire aux groupes de sang mêlé.

Il nous semble que la tautologie emphatique qui affirme doublement cette pureté socio-raciale, en plus de constituer une évidente tentative d'autolégitimation - Caldas fait en effet partie des très rares *Criollos* néogrenadins pouvant s'enorgueillir de posséder un certificat de *hidalguía*¹¹³ - laisse poindre une sourde angoisse : à la fin du 18^e siècle, cette catégorie socio-raciale construite autour de l'idéal de la blancheur est en effet soumise à une double pression raciale – le métissage – et sociale – l'émergence de nouvelles classes - qui menace ses prétentions hégémoniques. Santiago Castro-Gómez note ainsi, en se référant au recensement établi en 1778-1780, que « *en la antesala de las guerras de independencia, la línea divisoria entre los distintos estamentos sociales, basada tradicionalmente en la adscripción étnica de los individuos, se estaba desdibujando paulatinamente (...). la blancura se convirtió en el imaginario cultural deseado por todos los estratos sociales, en particular por los mestizos, porque apropiarse de él significaba empoderarse frente al estamento criollo dominante* ». ¹¹⁴ Ajoutons que pour Caldas, dont la famille possédait certes des titres de noblesse mais était alors appauvrie, ces manœuvres de conversion de capital économique en capital « racial » constituait une menace très concrète pour ses propres positions sociales.

¹¹² Santiago Castro-Gómez, *op. cit.*, p. 71.

¹¹³ Alfonso Múnera note ainsi que « *al hacer las anteriores precisiones, Caldas estaba pensando en si mismo y en su largo abolengo, cuidadosamente conservado, que se remontaba, con precisión admirable, hasta los inicios mismos del descubrimiento de América, y lo emparentaba por línea directa con los grandes de España, con los conquistadores de América y con los poderosos esclavistas del presente (...). El árbol genealógico del joven Caldas se despliega hacia el pasado remoto sin un salto, sin una vacilación, sin una duda, hasta encontrar a los primeros de la estirpe, que se mencionan al lado de los reyes católicos durante el momento transcendental de la toma de Granada.* ». Alfonso Múnera, *op. cit.*, p. 79.

¹¹⁴ Santiago Castro-Gómez, *op. cit.*, p. 95.

La question, aporétique, se pose donc ainsi : comment affirmer, dans une société qui connaît à la veille des indépendances de profondes mutations sociales, l'étanchéité et la permanence des schèmes idéologiques sur lesquelles se fonde le discours auto-légitimant des élites traditionnelles? Dit autrement, comment assurer la permanence des essences dans un monde perçu comme historique? C'est la mise en place d'un dispositif disciplinaire de naturalisation du social qui va permettre à Caldas de garantir, contre l'évidence des processus sociaux en cours, un rigoureux système de perpétuation sociale.

C'est dans son essai *Del influjo del clima sobre los seres organizados* publié dans le *Semanario* de mai à juillet 1808 et qui constitue le prolongement et la systématisation de la réflexion initiée dans *Estado de la geografía* que Caldas élabore, à partir de ses observations sur les plantes, un compartimentage explicitement racial du territoire.¹¹⁵ Si l'essai se présente de prime abord comme une tentative pour dépasser les positions dogmatiques qu'a généré outre-Atlantique le débat autour du déterminisme climatique, il finit en réalité par défendre une position rigoureusement déterministe. En réalité, malgré le programme que semble baliser son énoncé intitulant, l'essai du savant créole vise bien moins à apporter quoi que ce soit au débat déterministe, qu'à démontrer la diversité des climats et l'inégalité des conditions humaines en Nouvelle-Grenade. En d'autres termes, *Del influjo del clima sobre los seres organizados* constitue avant tout un discours d'autolégitimation ou bien encore, selon l'expression de James C. Scott, « une sorte d'autohypnose servant à [se] convaincre (...) de la haute valeur morale de [son] propre rôle ».¹¹⁶ En réaffirmant la validité des principes néo-hippocratiques tout en faisant la critique préalable, Caldas vise un double objectif : affirmer, contre les tenants des théories de la dégénérescence, la « blancheur » physique et symbolique de l'élite andine et attester l'avilissement et la « noirceur » des « castes ».

Ainsi, après avoir pris soin de revendiquer dans son introduction une position nuancée sur la question du déterminisme (« *nosotros, huyendo de estas extremidades* »¹¹⁷)

¹¹⁵ F. J. de Caldas, *Del influjo del clima sobre los seres organizados* dans : *Semanario del Nuevo Reino de Granada*, n°22-30, 29 de mai – 24 juillet 1808.

¹¹⁶ James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Amsterdam, Paris, 2007, p. 82

¹¹⁷ F. J. de Caldas, *Del influjo del clima sobre los seres organizados* dans : *Obras, op. cit.*, p. 284.

Caldas présente rapidement les différences phénotypiques comme des preuves irréfutables de l'influence du climat sur les êtres humains :

Luchando siempre con los rigores del calor y del frío, ha puesto barreras que, si han disminuido sus furores, no los han podido extinguir, y el hombre, dominador de cuanto lo rodea no ha podido substraerse del imperio del clima. Negro bajo la línea, aceitunado en Mauritania y en Egipto, moreno en Italia, blanco en Alemania, en Dinamarca, en Prusia (...) el color de su tez tiene relaciones constantes con la latitud.¹¹⁸

Or, pour Caldas, puisque la Nouvelle-Grenade constitue une sorte de résumé de l'univers et qu'elle est dotée de tous les climats existants sur le globe, elle doit nécessairement héberger les mêmes variations phénotypiques. Les régions de la côte, au climat torride, sont ainsi peuplées d'indiens à la peau plus sombre que ceux des Andes :

Fijemos nuestra mirada sobre el morador de nuestras costas: damos la preferencia a las del Sur. Cuáles son las pasiones, cuales las virtudes, cual el carácter del hombre que habita estas regiones? He aquí lo que he recogido en mis viajes: el indio de las costas del Océano Pacífico es de estatura mediana, rehecho, membrudo (...); la piel bronceada y mucho más moreno que la de los habitantes de los Andes.

À l'inverse, dans la région tempérée des Andes les indiens et l'ensemble des *castas* (les non-blancs) blanchissent :

Estos son más blancos y de carácter dulce. Las mujeres tienen belleza, y se vuelven a ver los rasgos y los perfiles delicados de este sexo. El pudor, el recato, el vestido, las ocupaciones domésticas recobran todo su derecho. Aquí no hay intrepidez, no se lucha con las ondas y con las fieras. Los campos, las mieses, los rebaños, la dulce paz, los frutos de la tierra, los bienes de una vida sedentaria y laboriosa están derramados sobre los Andes. Un culto reglado, unos principios de moral y de justicia, una sociedad bien formulada y cuyo yugo no se puede sacudir impunemente, un cielo

¹¹⁸ F. J. de Caldas, *op. cit.*, p. 297.

despejado y sereno, un aire suave, una temperatura benigna, han producido costumbres moderadas y ocupaciones tranquilas. El amor, esta zona tórrida del corazón, no tiene esos furores, esas crueldades, ese carácter sanguinario y feroz del mulato de la costa. Los halagos, las ternuras, los obsequios, las humiliaciones, los sacrificios, son los que hacen los ataques. Los celos, tan terribles en otra parte y que más de una vez han empapado en sangre la base de los Andes, aquí han producido odas, canciones, lágrimas y desengaños. Pocas veces se han honrado la belleza con la espada, con la carnicería y con la muerte. Las castas todas han cedido a la benigna influencia del clima, y el morador de nuestra cordillera se distingue del que está a sus pies por caracteres brillantes y decididos...¹¹⁹

Le blanchissement général des castes et des indiens dans les Andes – qui ne sont pas blancs mais seulement « *más blancos* » - s'accompagnent de l'acquisition progressive d'une série de qualités associées à la blancheur et au couches « supérieures » de la société : le phénotype apparaît ici comme un trait somatique renvoyant à toute une série de qualités « morales » et sociales distinctives. Ainsi, les castes « blanchies » par le climat tempéré des Andes ont-elles civilisé leurs mœurs : elles ont accédé à l'urbanité, à l'éthique du travail, à la division générique et à l'usage euphémisé de la Lettre en lieu et place de la violence physique. Dans cette société disciplinée, toutes les passions individuelles sont en effet réprimées, détournées et orientées en faveur de la collectivité par le biais du travail collectif. Si dans ces régions tempérées, l'espace fait la race en blanchissant les « castes » et en domestiquant les pulsions, la race fait aussi l'espace en le transformant en espace domestiqué. À l'autre bout de la chaîne, le mulâtre, ici essentialisé et érigé en paradigme de l'altérité interne, est soumis aux flux indisciplinées de la nature; il est incontinent, violent et sans cesse à la merci des passions. Il incarnerait donc, au sein du régime général de la distinction, les plus basses couches de la société.

Mais ce blanchissement des populations, s'il est certes sensible sur l'axe vertical du territoire national, reste partiel : on notera en effet que chez Caldas les « castes » sont toujours « moins noires » ou bien « plus blanches » ; autrement dit, elles s'approchent plus

¹¹⁹ *idem*, p. 306.

ou moins de la « blancheur » mais ne l'atteignent jamais tout à fait.¹²⁰ On comprend dès lors qu'il s'agit pour Caldas, alors même qu'il élabore un récit territorial absolument déterministe, d'éviter *in extremis* les conséquences ultimes de son propre système théorique. La « blancheur » constitue non seulement un capital racial qui exige la « pureté de sang » mais elle est aussi le fruit d'une très lente évolution qui a modifié en profondeur la constitution biologique des peuples. Dans une note en bas de page, Caldas affirme ainsi, en reproduisant quelques-unes des théories racistes les plus radicales de son temps, que *l'angle de Camper* permet en dernier instance d'expliquer la déficience morale et intellectuelle du Noir :

El ángulo facial, el ángulo de Camper, tan celebre entre los naturalistas, reune casi todas las cualidades morales e intelectuales del individuo (...) El Europeo tiene 85° y el africano 70°. ¡Qué diferencia entre estas dos razas del género humano! Las artes, las ciencias, la humanidad, el imperio de la tierra son el patrimonio de la primera ; la estolidez, la barbarie, la ignorancia, son las dotes de la segunda. El clima que ha formado este ángulo importante, el clima que ha dilatado o comprimido el cráneo, ha también dilatado y comprimido las facultades del alma y la moral.¹²¹

Ainsi, selon Caldas, le climat « torride », en comprimant les facultés morales de certaines « races », les a rendu sujettes au climat. À l'inverse, le climat « tempéré », en favorisant ses mêmes facultés chez l'Européen, les a affranchi de l'influence du climat, les

¹²⁰ Il semblerait en revanche que pour le savant néogrenadin le processus inverse - la « négrofication » phénotypique et morale des *castas* – soit beaucoup moins progressif et que la moindre variation climatique puisse le déclencher. Dans la relation inédite d'un voyage sur la côte pacifique, il note ainsi: « *El indio que ha visto la luz, que ha pasado sus días, y que ha envejecido en estas regiones se inclina mucho a contraer las cualidades del Negro. Su piel renegrada, y mucho más oscura que de aquellos que habitan en la cordillera, su pelo un poco hondeado, y no tan lacio como el de aquellos prueban muy bien que este clima tiene caracteres que muchas generaciones no podrán borrar. Quién sabe si suprimido el bosque de estos lugares con la sucesión de los siglos tendremos en la América un Senegal, una Guinea que produzca individuos humanos con la piel negra, el pelo rizo, la nariz chata y el labio grueso. Si algo detiene los progresos de la negrificación, por decirlo así, de nuestra especie es la sombra perpetua que produce el bosque* ». F. C. de Caldas, « Relación de un viaje hecho a Costacache, la Villa, Imbabura, Cayante, etc. comenzado el 23 de julio de 1802 », cité dans : Michael Zeuske, « Alexander von Humboldt y la comparación de las esclavitudes en las Américas », *Humboldt im netz VI*, n°11, 2005, (en ligne) : <http://www.uni-potsdam.de/u/romanistik/humboldt/hin/hin11/zeuske.htm>

¹²¹ Caldas, *op. cit.*, p. 290-291.

rendant non seulement autonomes mais « maîtres » de la terre. Il y aurait ainsi pour Caldas deux types d'influence climatique : l'une néfaste, car elle provoquerait, dans un cercle vicieux qui va de l'environnement à l'homme et de l'homme à l'environnement, l'accroissement indéfini de cet ascendant, l'autre bénéfique, puisqu'elle finirait par se nier elle-même, dans une sorte de cercle vertueux au terme duquel l'homme parviendrait à imposer la loi de la raison à l'environnement. Il apparaît ainsi, au terme de ce raisonnement tautologique, que seul « l'homme blanc » possède les facultés qui lui permettent de s'émanciper du déterminisme de l'environnement, et ce, quel que soit l'environnement qu'il occupe.

Il est intéressant de remarquer que cette représentation du Blanc comme essentiellement aliéné à l'espace est répercutée au niveau de l'énonciation : le Blanc, et dans ce cas précis le sujet Créole, en tant qu'il est associé à l'instance subjective idéale, panoptique et omnisciente de l'énonciation paysagère, se trouve en effet toujours *exterritorialisé*, c'est-à-dire situé hors de la représentation territoriale dont il est l'orchestrateur.¹²² Il est un *deus ex-machina*, une instance incorporelle et souveraine qui vise et divise depuis l'universel. Seuls les « castas » (l'indien, le mulâtre, etc.) sont en revanche territorialisées, « paysagées » et par conséquent pourvues d'une corporalité pour les besoins de la démonstration.

Le sujet Blanc de la représentation étant absent du dispositif qu'il met en scène, on comprend que son phénotype apparaisse lui aussi comme manquant à la représentation : dans la système topographique élaboré par Caldas, la « blancheur » constitue en effet une non-couleur, un phénotype neutre qui, à la différence des autres phénotypes – toujours définis comme écart par rapport à l'idéal-type blanc – ne connaît pas d'actualisation interne à la représentation. L'on pourrait dire que la « blancheur » fonctionne comme un élément externe au jeu différenciant des phénotypes bien qu'il semble en même temps le déterminer. En cela elle fonctionne comme le signifiant d'exception qu'illustre « la lettre volée » dans la célèbre interprétation que fait Lacan du conte éponyme d'Edgar Allan Poe.

¹²² En réalité, faut-il le répéter, ce privilège d'*exterritorialité* renvoie, comme l'a très justement montré Santiago Castro-Gómez, à l'association systématique de l'européen au savoir non-situé, au « point zéro de l'énonciation », dans et par le discours auto-légitimant que l'Occident tient sur lui-même. Santiago Castro-Gomez, *La hybris del punto cero*, *op.cit.*

Rappelons que dans l'interprétation de Lacan, la « lettre volée » apparaît comme un objet « Tiers » qui, en circulant, gouverne les relations intersubjectives des deux triades de personnages.¹²³ Comme l'a très justement remarqué Gilles Deleuze, c'est toute la structure qui est « mue par ce Tiers originaire — mais aussi qui manque à sa propre origine ». C'est en effet ce point zéro qui distribue « *les différences dans toute la structure, faisant varier les rapports différentiels avec ses déplacements (...)* » et qui constitue, comme tel, « *le différenciant de la différence elle-même* ». ¹²⁴ La « blancheur » possède chez Caldas une fonction similaire : elle est un point zéro, un élément essentiel et pourtant toujours manquant, à partir duquel toute la structure sociale naturalisée peut se mouvoir. Ainsi, toutes les positions au sein de la représentation de l'espace social ou géographique sont déterminés en dernière instance en fonction de cette valeur symbolique zéro – et donc manquante à sa propre identité - qu'est la blancheur.

Il va de soi que cette absolutisation de la blancheur comme « loi qui gouverne » constitue un artifice stratégique. On peut en effet conjecturer qu'elle vise en priorité à affirmer – ou à phantasmer - l'aliénation du sujet créole à l'espace concurrentiel où se meuvent les *castas* : le Créole blanc, précisément en vertu de son privilège d'exterritorialité, est soustrait à la loi d'airain du territoire ainsi qu'aux luttes de légitimité dans le champ social. À l'inverse, les *castas* sont elles assignées selon les qualités propres à leur « type racial » à des territoires strictement compartimentés par des frontières isothermiques presque étanches : dans le système paysager inventé par Caldas, il n'y pas en effet de gradations des climats, mais de grands tranches paysagères verticales dotées de caractéristiques propres et fortement différenciées. On remarquera ainsi, par exemple, que dans « Estado de la geografia », la zone andine est décrite d'un seul tenant : Santafé, Quito ou Pasto, appartiennent à la même tranche verticale et possèdent, un peu comme un archipel d'îles qui pointerait de loin en loin sur l'océan, les mêmes propriétés physiques et morales. Chaque paysage devient ainsi, par métonymie, une paysage-paradigme capable de se superposer à tous les autres paysages situés dans la même position sur l'axe vertical. Du coup, on le voit bien, si la complémentarité de ces grands paysages paradigmatiques permet de revendiquer l'extrême variété des productions et de préconiser la circulation des

¹²³ Jacques Lacan, *Écrits*, « le séminaire sur la lettre volée », Seuil, Paris, 1966, p. 11-40.

¹²⁴ Gilles Deleuze, « À quoi reconnaît-on le structuralisme? », dans F. Châtelet, *Histoire de la philosophie VIII. Le XXe siècle*, Hachette, Paris, 1973, p. 324.

richesses agricoles et minières, leur extrême hétérogénéité climatique permet aussi d'assigner chaque groupe racial à un espace d'origine intangible. Résumons : les *castas* n'échappent pas à la tranche territoriale qui correspond à leurs qualités physiques et morales.

Ce système disciplinaire de naturalisation de la différence possède une fonction stratégique précise : il s'agit de légitimer la position des groupes humains à l'intérieur du système de production en place et d'affirmer son inéluctable reproduction. La vision socio-raciale spatialisée de Caldas opère en effet une double légitimation par « naturalisation » de la division du travail : les Noirs constituent ainsi une main d'œuvre gratuite à la fois parce qu'en tant que race biologique, ils sont « moralement inférieurs » et parce qu'ils sont physiquement adaptés aux rigueurs du climat tropical des régions où se trouvent, au demeurant, les richesses minières du Royaume.¹²⁵ Ainsi, en plus de son hypertrophie musculaire qui en fait un ustensile de valeur, le Noir possède à l'état de potentialités d'autres qualités « économiques » liées à l'influence moralement débiliteuse du climat :

Acostumbrados a la servidumbre, se sujetan con facilidad a la voz imperiosa de un solo hombre, a quien pudieran despreciar impunemente. Confinados en un rincón de estos bosques inmensos, entregados sin reserva a enriquecer a su dueño (...) ignoran como el trapista todas las vicisitudes y todas las revoluciones del género humano.¹²⁶

Ainsi, la nature, en assignant à chaque « race » son étage thermique, a d'autant mieux fait les choses, que l'utopie productiviste que projettent Caldas et les « éclairés » exige la mise en place et la stabilisation, comme nous le rappelle Immanuel Wallerstein, d'un ordre raciste capable en dernier lieu « *de minimiser les coûts de production (et par conséquent les coûts de la force de travail) et minimiser également les coûts des troubles politiques (et par conséquent minimiser (...) des revendications de la force de travail).* »¹²⁷

¹²⁵ D'après Immanuel Wallerstein, « *le concept de groupe ethnique (...) permet qu'une proportion importante de force de travail reste non salariée au cours de l'accumulation capitaliste.* ». Etienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, La découverte, 1988, p. 107.

¹²⁶ J. F. de Caldas, *Estado de la geografía, op. cit.*, p. 247.

¹²⁷ Immanuel Wallerstein, Etienne Balibar, *op. cit.*, p. 48.

Double exigence ici parfaitement remplie : non seulement le Noir est intégralement adapté, par sa constitution physique et morale, au travail dans les contrées torrides mais son éloignement géographique des centres urbains andins garantit la sécurité des Blancs qui administrent les flux économiques et organisent l'enrichissement de la patrie.

Inversement, l'exterritorialité constitutive du Blanc renvoie à l'autre pôle de la division socio-géographique du travail : si le Noir occupe le lieu du travail manuel et de la reproduction, le Créole, aliéné à sa propre corporalité, occupe pour sa part le lieu désincarné de la subjectivité et du discours, c'est-à-dire le lieu effectif et phantasmé de la *ciudad letrada*. Ainsi pour Caldas, la différence raciale spatialisée ramène finalement à la totalité : l'inégalité complémentaire des espaces et des hommes, en redoublant la division sociale du travail déjà en place, garantit le bon fonctionnement de la patrie comme totalité disciplinaire.

2.2.7. Phantasmes prophylactiques

On le voit, la double naturalisation - race et spatialité - permet de stabiliser symboliquement un ordre socio-racial hiérarchique profondément ancré dans l'*habitus* de caste créole mais en réalité déjà obsolète. Car, en effet, tous les recensements concordent : la population néogrenadine comptait à la veille des indépendances, près de 50% de Métis.¹²⁸ Or, comme le montre Santiago Castro-Gómez, « *con el avance de la mezcla racial en los siglos XVII y XVIII, era cada vez mayor el numero de personas que aspiraban a los signos culturales de distincion privativos del estamento blanco.* »¹²⁹ Deux facteurs contribuèrent à ce processus d'ascension sociale des « castas » : d'une part, l'intensité des mélanges rendit la différenciation phénotypique de plus en plus difficile ; d'autre part, la montée en puissance économique de certains Métis, leur permit par une série de stratégies de reconversion de capital (capital économique en capital symbolique racial), d'acquérir le statut symbolique de Blanc.

Face à la réalité massive du métissage et du « blanchissement » symbolique d'une

¹²⁸ On lira à ce sujet: Antony MacFarlane, *op. cit.*, p. 67.

¹²⁹ Santiago Castro-Gómez, *op. cit.*, p. 91.

partie de la population, la position de Caldas prend même parfois l'allure, par le biais d'une savante mise en « paysage » des relations de domination, d'un déni de réalité. Tout d'abord, il ne mentionne ce phénomène qu'en l'associant à un statut essentialisé et apparemment immuable de subalternité sociale (« *forman el pueblo bajo de esta colonia* »). Rappelons ensuite qu'il n'envisage le blanchissement phénotypique et culturel qu'en tant qu'il constituerait une conséquence du déterminisme climatique. Chez Caldas, les « castas » ne peuvent blanchir que soumises à un climat favorisant les qualités propres à la blancheur (tempérance, urbanité, éthique du travail, etc.). Le processus est bien entendu réversible dès que ces mêmes groupes humains se déplacent vers les zones torrides du territoire. Or on l'a vu, ce blanchissement par le climat reste improbable : le cycle infernal du déterminisme climatique – qui postule que les « races noires » sont d'autant plus soumises au climat tropical que celui-ci limite leurs capacités intellectuelles et débilite leur volonté – permet d'affirmer une relative stabilité de la distribution des capitaux socio-raciaux, que les « inférieurs » le veuillent ou non.

On notera ainsi que le Mulâtre, figure idéologique centrale du discours raciste de Caldas, n'est pas à proprement parler un Métis mais une catégorie raciale immuable, située et dotée de caractéristiques spécifiques. Décrété intrinsèquement adapté à la vie sylvestre des vallées torrides, il est littéralement « assigné à résidence » : « *Sus bosques, sus bosques amados de que saca la mejor parte de su subsistencia, hacen sus delicias y los mira como el asilio de la libertad. Aqui respira un aire embalsamado y libre, se halla independiente y todo lo tiene bajo su imperio* ». ¹³⁰ À l'autre bout de la chaîne, le Blanc, dans la mesure où il est pensé comme aliéné au corps du territoire et à son corps propre, est pour sa part *a priori* soustrait au travail du métissage et par conséquent, à toute déperdition du capital socio-racial.

Aussi, la topographie disciplinaire de Caldas, en ségrégant les groupes humains, en les aliénant les uns aux autres, instaure-t-elle une forme de blocage narratif qui oblitère toute possibilité de rencontres hormis celles qu'impliquent le maintien du mode de production en place : à chaque groupe sa place sur l'axe vertical du territoire, à chaque groupe son paysage, à chaque groupe ses spécificités, à chaque groupe sa fonction dans l'ordre socio-économique. La mise en scène auto-suggestive de ce système disciplinaire

¹³⁰ J. F. de Caldas, *Del influjo (...), op. cit.*, p. 305 .

d'assignation des races et des classes permet de conjurer l'angoisse, entretenue par la fameuse controverse européenne autour de l'infériorité supposée de l'Amérique, d'une dégénérescence de la race européenne, d'un devenir métis où viendraient à disparaître les catégories pures qui fondent la suprématie des Créoles. Le blocage narratif qu'institue la géographie caldienne renvoie ainsi à la crise spéculaire d'une conscience créole se voyant, face aux processus de métissage réels et aux changements sociaux qu'ils induisent, sombré dans l'indifférencié et perdre ses prérogatives sociales. Comme l'a en effet très justement remarqué Homi Bhabha dans son étude sur le discours colonial et le stéréotype, ce type de représentation constamment réitérée (« *the same old stories* ») sur l'Autre constitue un mécanisme de fixation et de stabilisation visant à négocier la crise permanente de l'autorité qu'implique toute situation de domination coloniale.¹³¹ « *Nous avons à nous défendre la société – résumé Foucault - contre tous les périls biologiques de cette autre race, de cette sous-race, de cette contre-race que nous sommes en train, malgré nous de constituer* ». ¹³²

Ainsi, comme en témoigne la nécessité de redoubler *ad nauseam* la différence raciale, de l'inscrire doublement dans la nature des choses, d'établir des frontières étanches, Caldas pressent l'extrême précarité de son système disciplinaire : la possibilité du métissage n'est-elle pas en effet déjà inscrite dans le désir paradoxal du Créole qui scrute, décrit et déshabille le corps de l'Autre, ce lieu de la productivité économique et sexuelle? Ce regard désirant ne porte-t-il pas déjà en lui la défaite d'un projet « national » basé sur l'imperméabilité des catégories socio-raciales?

Dans le texte du savant créole – et notamment dans les dernières pages « *Del influjo del clima* » - l'angoisse de la transgression socio-raciale prend la forme tropique bien connue du phantasme de prophylaxie.¹³³ Tout semble en effet se passer comme si

¹³¹ Homi Bhabha, *The Location of Culture*, Routledge, London, 1994, p.77.

¹³² Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* », *op. cit.*, p. 53.

¹³³ À propos de l'imbrication intime entre fantasmes prophylactiques et “imagining” national, Julio Ramos note que « *la inscripción de la mirada sobre el cuerpo del otro en los discursos disciplinarios del abolicionismo, lejos de proponer un modelo de « mestizaje » como solución a la heterogeneidad racial, se encuentra motivada por la fantasías fóbicas de « contagio » y « contaminación ». Tales fobias son centrales al proceso del « imagining » nacional y se cristalizan en una notable tropología de la pureza (...). Sin embargo, la retórica de la pureza y del contagio no fue estrictamente una invención literaria; remite más bien a las representaciones del cuerpo y la transmisión articuladas por el discurso higiénico que cobra un papel fundamental en la producción de categorías de límites y territorialidad para la nación futura* ». Julio Ramos, *Paradojas de la letra*, excultura, Universidad Andina Simon Bolivar, Caracas, 1996, p. 30.

l'informe venait à saper la compartimentation des espaces et des positions. Comme chez Humboldt, ce phantasme surdéterminant s'exprime en premier lieu dans une pathologisation de l'espace « torride ». La prolifération, la luxuriance et l'instabilité des formes, le cycle accéléré de la vie et de la mort, l'enchaînement des métamorphoses, la fertilité illimitée des sols et l'abondance de la matière putréfiée font des régions tropicales des lieux infiniment menaçants où toute forme individuée est condamnée à la dégénérescence, c'est-à-dire au passage d'un degré élevé d'organisation à un niveau plus faible d'organisation :

Los países que se hallan cubiertos de árboles copiosos que no dejan penetrar los rayos del sol hasta la tierra, conservan una humedad eterna que también se comunica al aire que los rodea. Este aire, cargado de humedad, se carga también de las exhalaciones de las plantas vivas y de las que se corrompen a su pies. Estos vapores y exhalaciones producen el trueno, los huracanes y las lluvias abundantes. Ellas empapan, anegan la tierra y la hacen excesivamente enferma. De aquí las fiebres intermitentes, las pútridas y las exaltaciones de las más vergonzosa de las enfermedades. De aquí las prodigiosa propagación de los insectos y de tantos males que afligen a los desgraciados que habitan esos países.¹³⁴

Ainsi, les vallées et les côtes tropicales sont le lieu où incubent toutes les mutations – formes nouvelles, maladies nouvelles, créatures nouvelles – qui viennent hanter la tranquillité pastorale de l'archipel andin.

C'est dans le discours sur la prolifération des goitres en Nouvelle Grenade, situé à la fin de son essai sur le climat, que Caldas élabore le plus clairement, encore que métaphoriquement, le phantasme de prophylaxie qui sous-tend sa topographie. Bien entendu, le goitre constitue avant tout ce qu'Étienne Balibar a défini comme un « *stigmat* de l'altérité » : l'*excroissance* constitue en effet une déclinaison, une dérivation métonymique, des grands *topoi* paysagers de l'excès et de l'illimitation comme essences de l'espace tropical.¹³⁵ Notons qu'il situe l'épicentre du « mal » sur l'axe que trace le fleuve Magdalena :

¹³⁴ J. F. de Caldas, *Del influjo del clima (...)*, *op. cit.*, p. 309.

¹³⁵ Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *op. cit.*, p. 28.

Todo los países que riega el Magdalena desde su origen, Tacaloa, el Timaná, Neiva, Honda, Mariquita, y Monpós están infectados de cotos y abundan de mudos y insensatos.¹³⁶

À cela rien d'étonnant : la vallée du fleuve Magdalena, avec ses forêts épaisses, sa fantastique prolifération de formes, d'hybridations humaines et animales, ce lieu de l'*hubris* qui conduit à la perte de toute individuation, est à l'origine de l'abjection tant morale que physique qui menace la Nouvelle-Grenade. Rappelons ce que notait Caldas dans son essai sur la géographie du Royaume :

Desde Honda el Magdalena no riega sino bosques. Algunas poblaciones cortas hay en sus orillas, y sus moradores son más viciosos que los de la parte media. Parece que la inmoralidad y la desidia se aumentan con las aguas del Magdalena.¹³⁷

Or c'est précisément cette eau, symbole de l'indifférenciation primordiale, des circulations multiples, des flux, qui est responsable de ce mal fulgurant : « *Estoy firmemente persuadido de que las aguas son la causa de los cotos* ». Ceux qui vivent dans les zones indifférenciées des rives du fleuve sont les premières victimes d'un mal qui s'étend peu à peu à travers tout le pays. D'endémique et circonscrit, il est devenu selon Caldas, épidémique, instable et proliférant. Malgré les frontières climatiques et géographiques que le texte caldien cherche à stabiliser, la périphérie, les espaces torrides de relégation, menacent et subvertissent la structure disciplinaire toute entière : l'informe en expansion s'empare peu à peu de l'enclave andine.

Esta espantosa enfermedad se ha propagado maravillosamente en el Reino. En los países ardientes, en los templados y en los fríos hace progresos rápidos todos los días. Nosotros vemos con el mayor dolor que en los jóvenes en quienes la Patria había puesto sus esperanzas, la belleza misma se carga más y más este mole que la deforma

¹³⁶ J.F. De Caldas, *op. cit.*, p. 323.

¹³⁷ J. F. de Caldas, *Estado del la geografía*, *op. cit.*, p. 261.

y la degrada, y los frutos de sus matrimonios son unos seres desgraciados, unos seres inútiles y una carga para el Estado. ¡Tal vez dentro de diez o veinte años un tercio o la mitad de la población es de insensatos!¹³⁸

Dans ce tableau cataclysmique, c'est la périphérie qui colonise et impose sa loi indisciplinante au centre disciplinaire, à la *ciudad letrada*. L'Autre interne n'est plus cet être faible et marginal relégué aux confins de la Nouvelle-Grenade (« le sauvage »), mais il possède une capacité de reproduction et de transgression illimitée. En empruntant les mêmes voies que la civilisation, les fleuves, il révèle aussi une remarquable capacité d'adaptation. Il est devenu le « barbare », c'est à dire, pour reprendre la définition qu'en donne Foucault, celui qui « à la différence du sauvage », « s'empare », « s'approprie ».¹³⁹ La compartimentation de l'espace néogrenadin ne semble plus pouvoir jouer son rôle de régulateur social. Le goitreux, l'informe, le métis, la « barbarie », la vie sans freins ont transgressé l'ordre social « naturel » imposé par l'étagement climatique du territoire et sont déjà aux portes de la cité.

On le voit, le montage territorial de Caldas conduit à une aporie insoluble : alors que la topographie « horizontale » vise à instaurer un ordre évolutif appelé à intégrer l'ensemble des éléments au sein d'un commun territorial, la topographie « verticale » possède une fonction prioritairement statique et disciplinaire. Du coup, même si elle même avait pour visée explicite de décrire l'homme néogrenadin dans son articulation avec le territoire, la « mise en paysage » des habitants du Royaume ne permet finalement pas au savant créole de les penser comme une « population » c'est-à-dire comme une entité corrélative de techniques de bio-pouvoir.

Reste qu'indubitablement, dans la mesure où elle met en place un dispositif d'aperception paysagère qui fait de la Nouvelle-Grenade une entité territoriale *a priori* et l'espace de projection d'une utopie socio-économique articulée à de nouvelles formes d'autorité, la topographie de Caldas opère une nette rupture avec la *politique de la représentation* coloniale. Mieux encore : en tant qu'elle projette, à travers la fiction de la grande archive topographique, l'utopie de ce que Foucault a défini comme une « nation

¹³⁸ F. J. De Caldas, *Del influjo del clima sobre los seres organizados*, op. cit., p. 323.

¹³⁹ Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* », op. cit., p. 175.

titulaire de son propre savoir » elle se présente même, rétrospectivement, comme l'expression d'un programme de « *contre-conduite* » politique.¹⁴⁰ Quelles que fussent en effet les intentions réelles de Caldas – qui rappelons-le reste loyal à la couronne jusqu'aux événements de 1810 – il est indéniable que sa *topographie* participe d'un *imagining* national. Aussi, concordons-nous pleinement avec l'historien colombien Alfonso Múnera, lorsqu'il suggère, dans son ouvrage *Fronteras imaginadas* « *que detrás de la obsesión temprana de Caldas y de Pombo por elaborar el mapa y la carta geográfica del virreinato, por describir lo más minuciosamente posible su geografía ignorada, se escondía una finalidad que iba más allá del simple propósito de volverla económicamente productiva. Consciente o no de las consecuencias de su empresa, estos dos ilustrados estaban participando en el complejo y conflictivo proceso de volver reconocible un territorio y unas gentes que muy pronto intentarían definirse como nación.* »¹⁴¹

¹⁴⁰ Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population*, op. cit., p. 364.

¹⁴¹ Alfonso Múnera, *Fronteras imaginadas*, op. cit., p. 68.

2.3. *Peregrinación de Alpha* de Manuel Ancízar : le triomphe du paysage

Le territoire n'est pas un lieu mais un acte

Gilles Deleuze, *Mille plateaux*

2.3.1. Politique et géographie

Dans son très exhaustif ouvrage sur la *comisión corográfica*, *Gobierno y geografía*, l'historien colombien Efraín Sánchez affirme de manière convaincante que l'essai de topographie générale élaboré par Caldas dans « Estado de la geografía del Virreinato de Santafé de Bogotá », constitue, jusqu'à la dernière décennie du 19^e siècle, non seulement un texte de référence pour les élites colombiennes au pouvoir mais une sorte d'acte programmatique national.¹⁴² Il suggère ainsi que la *comisión corográfica*, ce grand projet « multimédial » de description (et d'invention) du territoire imaginé par les néo-bourbons dans les années 40, lancé par les libéraux en 1850 et confié à l'aventurier italien Augustin Codazzi, constitua en quelque sorte une tentative de matérialisation de la fiction caldienne de la grande archive totalisante de la Nation:

Caldas concibió la Comisión Corográfica, le proporcionó fundamento ideológico, propósitos y, en buena medida, prefiguró su estructura y proyecciones (...) Es un hecho muy significativo que, precisamente cuando se trazaban los planes y hacían los preparativos para la Comisión Corográfica, al finalizar la década de 1840 y comenzar la de 1850, quizás el libro más apreciado entre los que circulaban en el país era precisamente una nueva edición del Semanario del Nuevo Reino de Granada,

¹⁴² Efraín Sánchez, *Gobierno y geografía. Augustin Codazzi y la comisión corográfica de la Nueva Granada*, Banco de la República, El Áncora editores, Bogotá, 1998, p. 62.

preparada por el geógrafo Joaquín Acosta.¹⁴³

Si ce projet de réalisation de la grande archive topographique de la Nation ne commence à prendre forme qu'à la fin de la première moitié du siècle, une période de relative stabilité institutionnelle, c'est avant tout parce que l'État colombien¹⁴⁴, exsangue, impliqué dans les guerres d'indépendance de la région puis déchiré par des conflits internes autour du contrôle des grands monopoles publiques, s'étaient pour l'essentiel contentées d'assurer sa propre existence. Dans ce contexte, l'on comprend que le discours « agglutinant » de l'exceptionnalisme naturel des « éclairés » connut une longue éclipse et fut remplacé, comme l'ont repéré María Teresa Uribe et Liliana López, par une rhétorique belliciste et sacrificielle articulée autour du thème central du sang versé.¹⁴⁵ Quoi qu'il en soit, le lancement officiel en 1850 de la *comisión corográfica* par le gouvernement libéral de José Hilario Pérez marque l'aboutissement d'une décennie d'intenses débats autour d'un projet de description intégrale du territoire néogrenadin. La progressive mise en place de cette entreprise topographique nationale s'inscrit dans le programme de normalisation disciplinaire et de technification des savoirs que tentent de mettre en place les élites intellectuelles et politiques de la première moitié du 19^e siècle. Selon l'historien Franck Safford, la première moitié du siècle se caractérise en effet par ce qu'il nomme - à l'aide d'une expression oxymorique qui décrit bien la précarité du processus - « l'idéal du savoir pratique »; c'est-à-dire par la volonté systématique de la part des élites nationales « néo-bourbonnes » de favoriser l'acquisition, la diffusion et l'application des « savoirs utiles ».¹⁴⁶

Cette idéologie de la technique comme source du progrès se traduit entre autre

¹⁴³ *idem*, p. 70.

¹⁴⁴ L'actuelle *República de Colombia* a connu plusieurs dénominations officielles au cours du 19^e : *Colombia* en 1819, *Nueva Granada* en 1832, *Estados Unidos de Colombia* en 1863 puis à nouveau *Colombia* en 1886.

¹⁴⁵ María Teresa Uribe et Liliana López, « Las palabras de la guerra: el mapa retórico de la construcción nacional - Colombia, Siglo XIX », dans *Araucaria: Revista Iberoamericana de filosofía, política y humanidades*, n°9, 2003, (en ligne) : http://www.institucional.us.es/araucaria/nro9/monogr9_3.htm

¹⁴⁶ Quant à la virtualité du processus, Franck Safford note: « *In the context of nineteenth century Colombia, material improvement was an ideal abstraction, like so many others imported from the advanced country. Colombian leaders did in some way believe in this abstraction, but in their economic milieu it represented a forma value rather than a behavioral reality.* » Franck Safford, *The ideal of practical. Colombias's struggle to form a technical emite*, University of Texas Press, Austin and London, 1976. p. 231.

par la constitution en 1848 du *Colegio militar*, une institution chargée, sur le modèle de l'école polytechnique française, de former les cadres techniques de la Nation. Elle contribua aussi à la mise en place, maintes fois différées pour des raisons financières, de la plus pérenne et la plus efficace de ces institutions disciplinaires : la *comisión corográfica*. À cet égard, la nomination d'Augustin Codazzi, un mercenaire italien qui avait déjà servi en tant que cartographe dans le Venezuela de Paez, à la tête de la commission, nous paraît significative : en dépit d'un certain flou dans le texte de loi promulgué en 1839, il semble bien, comme l'a noté Efraín Sánchez, que « *las autoridades tenían las intención específica de procurar los servicios de un geógrafo europeo* ». ¹⁴⁷ Le recrutement de Augustin Codazzi, qui jouissait d'une certaine renommée auprès de Humboldt, véritable instance consacrant de la géographie européenne, peut être interprétée comme une stratégie de captation de capital : non seulement son « regard impérial » apportait un certain crédit à l'institution néogrenadine mais il était aussi garant d'une certaine « technicité » dont les élites nationales « néo-bourbonnes » étaient alors friandes.

Si la mise en place de cette institution itinérante fut alors considérée par tous les gouvernements successifs et par l'ensemble des élites nationales comme une nécessité vitale, c'est qu'elle était perçue comme la condition *sine qua none* d'une administration plus efficace de l'espace national. À cet égard, Henri Lefebvre note dans *La production de l'espace* que « considérée dans son rapport avec l'espace, la Nation comprend deux moments, deux conditions » : d'une part, un marché – c'est-à-dire un ensemble complexe et hiérarchisé de rapports commerciaux et de réseaux de communication – et d'autre part une violence – l'utilisation des ressources du marché et des forces productives avec des objectifs de puissance. ¹⁴⁸ C'est bien à la consolidation de cette double condition de la Nation que s'attelle alors la commission : les textes qui président à sa lente genèse en témoignent, il s'agit non seulement de produire une cartographie détaillée du territoire national et de ses différentes entités administratives mais aussi de quantifier les ressources disponibles, les populations, de mettre en place une politique publique d'administration foncière et de constructions d'un réseau de routes et de canaux. Dans une première loi promulguée dès 1839 – soit dix avant le lancement réel de l'expédition – qui affirme la

¹⁴⁷ Efraín Sanchez, *op. cit.*, p. 85.

¹⁴⁸ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 2000, p. 134.

nécessité d'une mission cartographique, il est dit que « *la división política del territorio de la República no puede arreglarse con el acierto que requiere la buena administración de los pueblos sin tenerse presente un mapa general i esacto de toda la Nueva Granada (...)* » le texte ajoute que « *la administración i enajenación de las tierras públicas requiere también una medición i conocimiento jeneral de todas* ». Finalement, le texte affirme la nécessité « *por varios otros motivos de utilidad i conveniencia pública, que el país sea explorado, reconocido y examinado, formándose de él una descripción que lo de a conocer en sus relaciones físicas, morales y políticas* ». ¹⁴⁹ Il s'agit ainsi de mettre systématiquement en relation tous les éléments du territoire.

Si cet aspect « relationnel » nous semble important, c'est qu'à notre sens, il décrit très exactement la fonction fondamentale du projet : on ne décrira plus les êtres, les choses et l'espace indépendamment de leurs relations comme l'avait fait l'expédition botanique quelques décennies auparavant, mais on les appréhendera dans leurs implications mutuelles. Dit autrement, ce qui constitue le problème central de la commission, ce n'est plus tant la classification disciplinaire des individus que l'étude d'un « milieu » en tant qu'il constitue un ensemble infragmentable « *de données naturelles, fleuves, marécages, collines, (...) de données artificielles, agglomération d'individus, agglomération de maisons, etc.* ». ¹⁵⁰

On retrouve ici la problématique de la « gouvernementalité » analysée par Michel Foucault dans son cours au Collège de France donné en 1978. Sans nous attarder longuement sur un sujet sur lequel nous reviendrons plus avant, rappelons que Foucault affirme qu'en Europe, entre le 16^e et le 19^e siècle, la question du pouvoir passe d'une problématique de la souveraineté – comment assurer le lien qui unit le prince au territoire – à une problématique de la « gouvernementalité » – comment optimiser la relation entre les hommes et les choses de manière à augmenter, de l'intérieur, la puissance de l'État. ¹⁵¹

¹⁴⁹ « Lei autorizando al poder ejecutivo para que contrate diez ingenieros jeografos que trabajen la descripción de a Nueva Granada i que levanten una carta jeneral de toda ella i un mapa corográfico de cada una de sus provincias », *Gaceta de la Nueva Granada*, Bogotá, n°401, 19 de mayo de 1939, cité dans : Efraín Sánchez, *op. cit.*, p. 83-84.

¹⁵⁰ Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population, op. cit.*, p. 23.

¹⁵¹ Selon la définition de Michel Foucault la gouvernementalité renvoie au domaine de pratiques qui « *a pour cible principal la population, pour forme majeure de savoir l'économie politique, pour instrument technique essentiel les dispositifs de sécurité.* ». *idem*, p. 111-112.

Selon Foucault, cette rupture est rendue possible par une série de facteurs déterminants comme par exemple le développement de nouveaux appareils administratifs, le surgissement de l'économie politique (la physiocratie) ou encore l'apparition de nouvelles formes d'analyse (spécifiquement, les statistiques). Elle est par ailleurs inséparable de l'émergence de nouvelles formes de rationalités politiques - le bio-pouvoir - dont le but consiste à produire des « effets de gouvernement » sur la population. Or, cette nouvelle prise en compte de la population induit nécessairement un nouveau regard de l'État sur le territoire : celui-ci n'est plus un plan neutre où se trouvent placées des singularités, mais un espace avec des qualités spécifiques qu'il convient de décrire pour accroître la prospérité de la population et par conséquent la puissance de l'État. La « gouvernementalité » constitue donc une technique politique qui s'adresse avant tout au « milieu ».

Bien que le tournant vers une problématique de la « gouvernementabilité » soit déjà esquissé par les Bourbons dès la fin du 18^e siècle, il est indéniable que les pratiques de la commission marquent une véritable rupture épistémique par rapport aux politiques de la représentation antérieures. Ainsi, l'aspect « multimédial » de la *comisión corográfica* – elle aborde le territoire à partir de plusieurs instruments tels que les cartes, les descriptions géographiques accompagnant les cartes, les compte-rendus (« *los informes* »), les récits de voyage, les représentations picturales – vise avant tout à appréhender les liens qui constituent le territoire en tant que « milieu », en tant qu'espace de circulation des flux et des formes. Il permet en effet de mettre en rapport toute une série de données territoriales qui seraient normalement maintenues séparées : la carte dialogue en effet avec le texte et les récits de voyage, les récits de voyage avec les peintures, et l'atlas historique avec les cartes topographiques. L'archive multimédiale ainsi constituée rend possible une multitude de résonances entre les différentes qualités du territoire conçu comme « milieu ». En tentant de déterminer un champ relationnel de forces, la commission met très exactement en place ce « phénomène d'intra-consistance » décrit par Gilles Deleuze comme l'opération fondamentale de l'État sur le territoire :

En effet l'état procède autant: c'est un phénomène d'intraconsistance. Il fait résonner ensemble des points, qui ne sont pas forcément déjà des villes pôles, mais des points

d'ordres très divers, particularités géographiques, ethniques, linguistiques, morales, économiques, technologiques...¹⁵²

La *comisión corográfica* s'inscrit ainsi dans une volonté étatique de saisir « le réseau continu et multiple de rapports entre la population, le territoire, la richesse » et de faire fonctionner le tout comme un système capable d'accroître la puissance « nationale ».¹⁵³

Si la topographie de Caldas peut être interprétée comme un dispositif initial « d'aperception », qui visait avant tout à tracer des limites et à répartir des positions (hiérarchiques) dans l'espace, la topographie multimédia de la commission fonctionnerait alors, selon la terminologie proposée par Jens Andermann, comme un *dispositif d'appréciation* : la *topographie*, en tant qu'elle se présente ici comme un processus de dédoublement de l'état, cartographie, relate, anticipe et analyse la construction territoriale de l'État-Nation en train de se produire.¹⁵⁴

Reste que ce projet qui vise à produire, selon l'expression de Gilles Deleuze, de « l'intraconsistance » économique et politique possède aussi une dimension éminemment pédagogique : « faire tenir tout ça ensemble » exige en effet la mise en place d'un dispositif disciplinaire de symbolisation de l'ordre social.¹⁵⁵ Comme l'indique le choix de l'adjectif « chorographique » - la chorographie constitue la division de la géographie de Ptolémée qui a pour fonction de décrire l'aspect visuel de la *chora* (le pays) – la commission avait aussi explicitement pour but de produire une « image » du territoire national. À cet égard, on peut considérer que la construction d'une archive multimédia de

¹⁵² Gilles Deleuze, *Milles plateaux*, *op. cit.*, p. 540.

¹⁵³ Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population*, *op. cit.*, p. 109.

¹⁵⁴ Jens Andermann, *op. cit.*, p. 20.

¹⁵⁵ La première grande institution culturelle consacrée à la discipline « nationalisante » des populations fut le *Museo Nacional*, fondé en 1824. De manière très significative le musée possédait, en plus d'une partie dédiée à l'exhibition des collections, une école pour sensibiliser la population aux nouvelles disciplines scientifiques. À ce propos, on lira l'article de Victor Manuel Rodriguez, « La fundación del Museo Nacional de Colombia. Gabinetes de curiosidades, órdenes discursivos y retóricas nacionales », dans : Santiago Castro-Gómez (dir.), *Pensar en el siglo XIX, cultura, biopolítica y modernidad en Colombia*, *op. cit.* p. 165-184.

représentation territoriale relève d'un dispositif de gouvernance culturelle : l'archive, une fois exposée à travers ses différents médias, permet de constituer la « Nation » et l'identité qui lui est attachée, de rendre « réel » ce qui ne l'est pas *a priori*.¹⁵⁶

Comme l'a montré Benedict Anderson dans l'un des deux chapitres ajoutés à la seconde édition de son fameux essai, la carte, en plus de constituer un opérateur de « gouvernementabilité », un dispositif de surveillance par le haut, constitue aussi, surtout dans sa version proprement nationale, un emblème, une icône de la Nation. Dessiner les contours territoriaux de la Nation, c'est en effet donner une corporalité symbolique à la « Nation ». C'est, en d'autres termes, tracer et stabiliser le contour de l'espace national et le poser comme une entité en soi, un substrat *a priori* né de la nature. Comme l'a parfaitement résumé la géographe Christine Chivallon, la carte permet d'inscrire « *la finitude parfaite d'unités agencées à même la figuration au sol et qui tirent leur légitimité politique de ce tracé géographique imparable.* »¹⁵⁷

La série d'aquarelles produites par l'expédition qui met en scène les différents groupes humains de la Nouvelle-Grenade possède quant à elles une fonction très nettement muséale d'exposition et d'agencement de ce qu'Anderson a appelé des « pluriels reproductibles ».¹⁵⁸ À la différence des dispositifs muséaux « classiques », ces aquarelles ne visent pas tant à fournir « la trame de compréhension de la différence entre ces unités, en dressant les généalogies du même et de l'Autre » qu'à produire, à travers une esthétique de l'anonymat, une neutralisation de la différence et son intégration dans un espace commun vide.¹⁵⁹ Ces représentations fournissent un tableau fétichiste des différences renvoyées à leur seule dimension folklorique : la différence est ainsi entérinée à travers les costumes, les expressions et les activités tout en occultant les rapports sociaux de domination et d'exploitation qu'ils impliquent. À cet égard, la pose des personnages qui

¹⁵⁶ Il convient toutefois de préciser que ce « musée virtuel de la Nation » n'a jamais fonctionné comme tel : après 1859, les travaux de la commission tombent en effet rapidement dans l'oubli. Les aquarelles en particulier se dispersent très vite et passent entre les mains de propriétaires privés. Ce n'est qu'en 1950 que sera publiée une partie d'entre elles. Voir : *Album de la Comisión Corográfica*, Publicación de Hojas de Cultura Popular, Bogotá, 1950.

¹⁵⁷ Christine Chivallon, « Retour sur la communauté imaginée d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue. », *Raisons politiques*, n°27, Presses de sciences Po, Paris, 2007/3, p. 146 .

¹⁵⁸ Benedict Anderson, *op. cit.*, p. 187.

¹⁵⁹ Christine Chivallon, *op. cit.*, p. 146.

peuplent ces « vitrines » est éclairante¹⁶⁰ : ils regardent tous en direction de l'espace. Tout se passe comme si l'absence d'interrelation subjective permettait de préserver la fiction de la communauté. La différence entre les unités apparaît ainsi comme l'expression de la « diversité », en tant qu'elle constituerait une donnée naturelle, hors de toutes déterminations sociales, de la Nation.

Les récits de voyage qui narrent la progression de l'expédition – *Peregrinación de Alpha* de Manuel Ancízar et *Apuntes de viaje* de Felipe Pérez -, occupent aussi une place importante dans ce dispositif de construction d'un imaginaire national : d'une part, ils devaient fonctionner comme des interfaces entre les travaux de la Comisión et le public lettré ; d'autre part, en vertu de même de cette fonction d'interface, ils avaient pour vocation d'installer ce que Benedict Anderson appelle « *un temps unique, vide et simultané* ». ¹⁶¹ À l'instar du roman, le récit de voyage « intérieur » possède la capacité d'ouvrir la voie à l'avant, à l'après, au simultané, à la coïncidence temporelle. Reste que ce temps – et c'est là sans doute ce qui lui confère une dimension éminemment nationale - n'est pas séparable d'un espace : comme l'affirme Bakhtine à propos du *chronotope* de la route, dans le récit de voyage « *le temps se déverse dans l'espace et y coule* ». ¹⁶² En imprimant en effet un parcours spatial, c'est-à-dire un ordre de succession sur le territoire, il crée – au-delà d'un simple effet de contraste - du « lien », un ordre de voisinage métonymique entre les différents espaces, cultures, localités et individus. Le temps unique, vide et homogène se fait ainsi espace unique, continu, compressé, espace de contact et de co-présence. Bien entendu, les récits de voyage, en tant qu'ils proposent de considérer un objet qui existe en dehors d'eux, ont aussi pour fonction de véhiculer une représentation territorialisée de la Nation. La description du parcours d'une subjectivité qui se présente à la fois comme personnage, inscripteur et écrivain savant permet en effet d'agglutiner autour d'une instance crédible et autorisée toute une série de représentations dès lors déclarées « nationales ». Le récit de voyage, qui est tout à la fois déplacement géographique et déplacement à l'intérieur des représentations, constitue ainsi une opération

¹⁶⁰ On trouvera une reproduction d'une partie des aquarelles de l'expédition dans l'ouvrage de Gonzalo Hernandez de Alva qui leur est consacré : *En busca de un país: la comisión corográfica, op.cit.*, ou (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/faunayflora/enbusca/intro.htm>

¹⁶¹ Benedict Anderson, *L'imaginaire national, op. cit.*, p. 187.

¹⁶² Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman, op. cit.*, p. 385.

d'encodage symbolique de la réalité. En cela, les récits de la Commission participent de ce que nous pourrions appeler, en nous référant encore une fois à la terminologie proposée par Jens Andermann, d'un *dispositif d'appropriation*, c'est-à-dire d'un dispositif visant à constituer un capital culturel national légitime, à travers un processus d'effectuation symbolique de la Nation.¹⁶³

Le récit de voyage que nous nous proposons d'étudier, fruit d'une série d'articles de Manuel Ancízar parus dans *El Neogranadino* entre 1850 et 1852 et réunis en un seul volume en 1853 sous le titre de *Peregrinación de Alpha por las provincias del norte de la Nueva Granada en 1850-51*¹⁶⁴, fait partie, avec les quelques *Apuntes de viaje* de Felipe Pérez (jamais regroupés ni publiés sous la forme d'un volume) du dispositif de narration de l'expédition prévu dans le cadre de la Commission. La *Peregrinación de Alpha* ne couvre qu'une partie du parcours de l'expédition: concrètement les provinces de Vélez, Socorro, Tundama, Tunja, Soto, Ocaña, Santander et Pamplona. Selon Efraín Sánchez, Manuel Ancízar, engagé comme secrétaire de Codazzi et chargé par contrat de produire un récit de l'expédition, dut se séparer brusquement de l'entreprise géographique en décembre 1851 afin de mener à bien une mission diplomatique, laissant inachevé un récit conçu sur le modèle générique de la *Relation historique*.

Comme l'indique le contrat signé par Ancízar, le récit de l'expédition devait être conçu comme une oeuvre « *acompañada de diseños, describiendo la expedición jeográfica en sus marchas i aventuras, las costumbres, las razas en que se divide la población, los monumentos antiguos i curiosidades naturales, i todas las circunstancias dignas de mencionar* ». ¹⁶⁵ Le récit de l'expédition se devait donc – la médiation du modèle impérial de Humboldt est ici patente - de constituer une tentative de *mise en relation* et de *mise en narration* de l'ensemble des observations recueillies. Il s'agissait en d'autres termes de corriger l'effet de « fragmentation » qu'induisait la multiplicité des médiums de représentation du territoire en faisant du parcours de l'expédition une matrice englobante.

Si l'on mesure la qualité du récit d'Ancízar à son adéquation aux objectifs initiaux,

¹⁶³ Jens Andermann, *op. cit.*, p. 20.

¹⁶⁴ Manuel Ancízar, *Peregrinación de Alpha por las provincias del norte de la Nueva Granada en 1850 y 51*, Bogotá, Imprenta de Echevarría Hermanos, 1853.

¹⁶⁵ Efraín Sánchez, *op. cit.*, p. 534.

force est de constater que le diplomate néogrenadin a très honorablement rempli sa mission : *Peregrinación de Alpha* se présente en effet comme une sorte de condensé – certes partiel puisque inachevé – de l'ensemble du travail de l'expédition. Au fil des plus de 500 pages que comportent la plupart des éditions successives (6 éditions) du récit d'Ancízar se succèdent en effet, descriptions botaniques, géologiques, historiques, données statistiques, commentaires politiques, « *cuadros de costumbres* », scènes de dialogue et péripéties de l'expédition.

Conçu comme une sorte de redoublement narratif de l'ensemble du travail de l'expédition, *Peregrinación de Alpha* reproduit aussi le double dispositif disciplinaire qui le fonde. Si l'on reprend la terminologie forgée par Jens Andermann, le récit d'Ancízar se présente à la fois comme un dispositif d'*appréciation* et d'*appropriation* du territoire : d'une part, en relayant les informations statistiques sur le territoire et la population et en proposant une interprétation globale, il s'affirme comme une technologie d'évaluation et d'inflexion territoriale. De l'autre, en élaborant une série d'images territoriales de la Nation, il cherche à encoder certaines portions du territoire comme patrimoine et « lieu de mémoire » de la Nation.

Dans le texte d'Ancízar, ce n'est pas seulement le parcours géographique qui permet de lier ces deux modalités d'écriture de la Nation : le discours du paysage, massivement présent, y apparaît en effet comme un discours totalisant permettant de basculer indifféremment de l'une à l'autre de ces modalités. Le discours paysager panoptique possède, nous l'avons vu, l'insigne capacité de faire émerger l'invisible dans le visible : il recouvre la totalité diachronique et synchronique. Il constitue, selon l'expression de Bakhtine une forme éminemment *chronotopique*.

Dans son essai intitulé *DissemiNation*, le critique indien postcolonial Homi Bhabba a montré, à partir d'une lecture du texte de Bakhtine sur Goethe et le roman d'apprentissage, que le discours paysager pouvait constituer une tentative d'appréhension d'un « temps national ». Selon lui, le discours du paysage, dans sa capacité à ramener sans cesse le temps dans l'espace du visible, s'affronte à ce qu'il définit comme la structure aporétique du temps national : « *How does one write the nation's modernity as the event of the everyday and the advent of the epochal?* ». Autrement dit, comment faire coexister

dans le discours de la Nation le temps et l'espace, l'histoire comme progrès téléologique et l'atemporalité de la tradition? Comment fonder et ouvrir à la fois? Comment associer le temps du « pédagogique » – qui plonge la Nation dans le temps cumulatif de la tradition - et le temps du « performatif » – qui engage l'idée nationale dans un devenir ?¹⁶⁶

Alors que dans le texte humboldtien le discours paysager totalisant (que nous avons défini comme *vision*) se présentait comme un discours typiquement impérial, la transculturation qu'en opère Ancízar dans *Peregrinación de Alpha*, possède une dimension essentiellement nationale : il a pour fonction de surmonter la contradiction fondamentale du temps national et de l'instaurer comme totalité visible. Dans le paysage, selon Bakhtine, « *les fantômes terrifiants et raisonnés se trouvent surmontés par les propriétés structurales d'une vision du temps (...) le lien substantiel entre le passé et le présent, la nécessité du passé et sa place dans la continuité d'une évolution, l'activité créatrice présente et enfin, le lien entre le passé et le futur nécessaire.* »¹⁶⁷ Aussi, dans *Peregrinación de Alpha*, le surcodage paysager est-il mobilisé à un double titre : il permet d'une part de déterminer, à partir du présent, le sens du devenir – il est, dans ce cas, intimement lié à la notion de *biopolitique*; il permet d'autre part de faire surgir des images de la Nation géologique, préhistorique et historique, destinées à suturer les contradictions de la Nation.

Avant d'examiner ces mises en paysage spécifiques, nous nous interrogerons d'abord sur l'inflation de la fonction panoptique qu'implique nécessairement cette conquête paysagère du territoire national : si l'on considère en effet avec Jens Andermann que le paysage est toujours « *un cuadro final, el punto de llegada a una sucesión de géneros que acompaña el avance de las tropas* », il convient alors de déterminer la nouvelle position d'autorité qu'incarne le sujet de l'énonciation paysagère.¹⁶⁸ Comme nous le verrons à la fin de cette étude, cette position discursive d'autorité qui revendique une vision holiste et englobante de la société est aussi l'expression d'une incertitude

¹⁶⁶ Homi K. Bhabba, « DissemiNation: time, narrative, and the margins of the modern nation. », dans : Homi k. Bhabba, *Nation and narration*, Routledge, London and New York, 1990, p. 293.

¹⁶⁷ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris, 1984, p. 244.

¹⁶⁸ Jens Andermann, « Fronteras : la conquista del desierto y la economía de la violencia. » dans: Friedhelm Schmidt-Welle (ed.), *Ficciones y silencios fundacionales, Literaturas y culturas poscoloniales en América Latina (siglo XIX)*, Iberoamericana, Vervuert, 2003, p. 125.

fondamentale quant aux frontières sociales et textuelles que cette vision prétend instaurer.

2.3.2. Le sujet légitime de l'omni-paysage

Le discours intitulant par lequel s'inaugure le récit de voyage de Manuel Ancízar, *Peregrinación de Alpha por las provincias del norte de la Nueva-Granada 1850-51*, constitue le lieu du texte où se pose et s'affirme le plus explicitement la position d'autorité qui légitime à la fois le voyage et l'écriture du voyage. Sans nous attarder sur les aspects théoriques de la paratextualité, rappelons simplement, que dans la mesure où il se situe à un endroit stratégique – comme le dit Gérard Genette « *son être tient à son site* »¹⁶⁹ - le titre se trouve toujours investi d'une grande puissance configurante : selon Charles Grivel, « *l'autorité du texte se lit et se subit dès la marque inaugurale* ». ¹⁷⁰ Énoncé-charnière tourné à la fois vers le texte littéraire et le discours social, le titre du récit d'Ancízar relève explicitement d'une double stratégie : en reprenant la distinction de Dominique Maingueneau, nous dirons qu'il se présente tout à la fois comme un espace de *figuration* – le créateur s'y met déjà en scène à travers une *scénographie* – et un espace de *réglage* – le créateur y négocie l'insertion de son texte dans le champ social.¹⁷¹ La présence explicite de l'intertexte impérial relève de cette dernière dimension : les éléments référentiels portant sur l'itinéraire et la période du voyage - protocoles titulaires institués par les relations des naturalistes Européens – apparaissent en effet comme autant de marques d'une affiliation générique à haute valeur légitimante. Comme l'a montré Maingueneau, cette fonction de mise en perspective générique est indissociable d'un dispositif scénographique, c'est-à-dire d'une mise en scène visant à légitimer la prise de parole qu'implique le texte. En revendiquant, dès le titre, sa filiation impériale, le texte fonde sa scénographie sur une scène validée, c'est-à-dire une scène « *déjà installée dans l'univers du savoir et des valeurs* » des élites lettrées nationales.¹⁷²

Mais une analyse plus affinée complique cette première appréciation : car à

¹⁶⁹ Gérard Genette, *Seuils*, Gallimard, Paris, 1987, p. 5.

¹⁷⁰ Charles Grivel, *La production de l'intérêt romanesque*, 1973, Mouton, La Haye, p.166.

¹⁷¹ Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire, op. cit.*, p. 113.

¹⁷² *ibidem*.

l'évidence le pseudonyme d'*Alpha* – première lettre de l'alphabet grec – constitue l'expression d'une prétention à l'inauguralité. Par l'exhibition de cette lettre inaugurale au seuil de l'oeuvre, Ancízar tente d'atténuer la dimension discipulaire de son texte et cherche à ancrer sa légitimité dans un présent énonciatif qui porterait en lui ses propres significations : on pourrait dire que la prise d'écriture, se veut dès lors bien plus générative que généalogique. Du coup, on le comprend, l'investissement générique dont nous avons repéré les traces viserait moins à marquer une allégeance discursive (sinon de manière détournée) qu'à exhiber la bonne maîtrise de l'archive européenne et à se positionner, précisément, non plus comme simple répétition mais comme déplacement par rapport à cette archive. Le bénéfice serait ainsi double : tout en bénéficiant du crédit que lui octroie la maîtrise de l'archive européenne, le texte s'en démarque, s'excentre et se proclame comme sa propre origine.¹⁷³

Cette volonté d'autonomisation et de décentrement affichée est justifiée dans le texte par la crise simultanée des modèles discursifs coloniaux et des référentiels. L'émancipation, en provoquant l'effondrement des structures et des discours qui régissaient l'ordre colonial, a révélé leur inaptitude à encoder la réalité américaine. C'est donc simultanément un monde et un discours sur le monde qu'il s'agit de faire surgir du vide qui succède à la catastrophe des guerres d'indépendance:

Todo es nuevo aquí; casi todo ignorado; el español, consagrado a pelear y dormir, no intento examinar su conquista con los ojos de la ciencia; nosotros, arrastrados sin tregua por el torbellino de las no consumadas consecuencias de la emancipación, abrumados por la tarea de crearlo todo, nosotros pasaremos también como sombras, legando a nuestros nietos problemas y conjeturas.¹⁷⁴

Si la remise en cause de l'autorité textuelle de l'ancienne métropole est justifiée par sa radicale inadéquation référentielle, celle du texte du voyageur impérial est quant à elle reconnue mais atténuée et tenue à distance : son travail de textualisation, quoique reconnu,

¹⁷³ À propos de la notion de « commencement » comme répétition critique et stratégie intentionnelle de différenciation, on lira : Edward Saïd, *Beginnings, Intention and method*, Basic books, New York, 1975.

¹⁷⁴ Manuel Ancízar, *Peregrinación de Alpha*, *op. cit.*, p. 516.

est resté fragmentaire et fait parfois preuve d'une certaine myopie face aux réalités du terrain. Le texte fournit de nombreux exemples de cette « négociation » critique avec un discours impérial à la fois assumé et contesté. Ainsi, la scène dans laquelle se trouve décrite l'ascension de la *sierra del Cocuy* s'indexe massivement à l'archive de l'Autre impérial - explicitement, en citant le journal de Jean-Baptiste Boussingault; implicitement, en adoptant des codes de naturalisme héroïque humboldtien – tout en mettant en place une série de « modérateurs » permettant d'atténuer l'aspect discipulaire de cette indexation. Le narrateur-voyageur y affirme être parvenu plus haut que le savant français et conteste la validité des observations empiriques de celui-ci. L'expérience et le discours du voyageur national s'affirment ainsi tout à la fois comme une inauguration et méta-discours critique du texte du prospecteur impérial :

Físicos de gran reputación habían hablado del peligro de esforzar la voz en tales alturas, y del calor casi negro de la bóveda celeste. Nosotros gritábamos bastante sin la menor novedad, y vimos el cielo constantemente del color azul pálido; marchamos a paso largo y aun lanzamos bolas de nieve, sin sentir la postración de fuerzas que, para menores alturas, indica el señor Boussingault : sólo si notamos que la voz no llegaba a mucha distancia, ni era devuelta por eco alguno.¹⁷⁵

Il revient dès lors au voyageur « national », confronté à un espace qui n'a bien souvent pas encore accédé à la représentation, de poursuivre le travail d'arpentage et de mise en paysage de l'espace national :

Los golpes de vista grandiosos, los paisajes enteramente nuevos, jamás representados sobre lienzo alguno, son frecuentes en nuestros Andes.¹⁷⁶

On le voit, la volonté de fondation *ex nihilo* d'une écriture propre est aussi volonté de faire émerger un territoire national encore « jamais représenté ». En cela, l'écriture paysagère autogénérative d'Ancízar s'affirme comme une écriture supplémentaire au sens

¹⁷⁵ *idem*, p. 247.

¹⁷⁶ *idem*, p. 162.

derridien : *Alpha*, pure graphie inaugurale, vient en effet suppléer une absence, une origine défaillante.¹⁷⁷ Nous dirons donc que *Peregrinación de Alpha* se présente à la fois comme l'écriture d'un voyage fondateur et le voyage d'une écriture fondatrice : le texte d'Ancízar constituerait alors, pour reprendre le célèbre mot de Sancho Panza, une « *escritura andante* » dont le parcours fera émerger simultanément un espace textuel et un espace national.¹⁷⁸

Cette mise à distance de l'autorité de l'Archive impériale par le dispositif énonciatif du texte s'accompagne aussi d'une affirmation à usage « interne » de l'autorité du discours lettré et de celui qui le profère. En effet, l'image d'un espace national en attente de représentation n'est jamais en réalité que la représentation spatialisée de l'autorité du discours lettré comme principe hégémonique d'assignation du sens : hors de son travail textuel, rien ne peut accéder à la dignité du sens. À cet égard, la mise en exergue de la lettre *Alpha* – symbole métaphorique et métonymique du discours lettré - dès le seuil du texte est significatif : elle renvoie au régime spécifique sur lequel se fonde la domination de la lettre et des lettrés dans la république émergente.

Dans son célèbre ouvrage *La ciudad letrada*, le critique uruguayen Ángel Rama a montré que cette domination s'enracine dans la sacralisation de la langue écrite et protocolaire et de son institutionnalisation comme instrument de domination dans la société américaine coloniale.¹⁷⁹ Sans nous attarder sur un concept qui a fait l'objet de nombreuses études¹⁸⁰, rappelons simplement que la notion de *ciudad letrada* élaborée par Rama est une notion hybride qui incorpore à la fois les institutions qui font de la

¹⁷⁷ Jacques derrida, *De la grammatologie*, op.cit., p. 229

¹⁷⁸ Miguel de Cervantes, *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*, primera parte, cap. XLVII, Alfaragua, Madrid, p. 483.

¹⁷⁹ Ainsi selon Ángel Rama, « *la capital razón de su supremacía se debió a la paradoja de que sus miembros fueron los únicos ejercitantes de la letra en un medio desguarnecido de letras, los dueños de la escritura en una sociedad analfabeta y porque coherentemente procedieron a sacralizarla dentro de la tendencia gramatológica constituyente de la cultura europea. En territorios americanos, la escritura se constituiría en una suerte de religión secundaria, por tanto pertrechada para ocupar el lugar de la religiones cuando estas comenzaron su declinación en el XIX.* » Ángel Rama, *La ciudad letrada*, Ediciones del norte, Méjico, 1984, p. 33.

¹⁸⁰ On pourra lire notamment : Mabel Moraña, *Ángel Rama y los estudios latinomearicanos*, Universidad de Pittsburg, 1997.

circulation de la technologie de la lettre le fondement de leur pouvoir ; le cercle étroit des agents (*los letrados*) qui, par l'appartenance à l'une de ces institutions, accèdent aux ressources légitime de symbolisation et accumulent des privilèges de distinction ; enfin, l'ensemble des activités symboliques par lesquelles les institutions et les agents affirment et reproduisent leur domination.

À la lumière du concept de Rama, on peut interpréter *Peregrinación de Alpha* comme le voyage vertical de *la ciudad letrada*, l'instance possédant le pouvoir de symbolisation, vers un espace conçu comme vide parce qu'échappant encore au texte légitime. Ce pèlerinage sémiotique implique toutes les dimensions de la *ciudad letrada* : délocalisation géographique d'une institution scientifico-littéraire, voyage d'un éminent lettré – on notera qu'il n'est jamais identifié nominalement - et mise en branle d'un arpentage scripturaire du territoire, *Peregrinación de Alpha* narre l'itinéraire allégorique et métonymique de la *ciudad letrada* à travers ce qui est construit comme son extériorité constitutive. Voyons maintenant comment le dispositif d'énonciation qui porte le discours *omnipaysager* tout au long du texte participe de cette scénographie par laquelle se légitime la prise de parole.

Le récit d'Ancízar s'ouvre sur une scène paysagère qui se déploie avec les premières lueurs du jour :

Era la mañana, y los primeros rayos de luz del sol derramaban copiosa luz sobre Bogotá y la extensa planicie que demora al frente de la ciudad andina. Leves vapores se alzaban desde el pie de la cordillera inmediata, escalando lentamente las majestuosas cimas de Montserrate y Guadalupe, cuya sombra se proyectaba bien adelante de sus bases contrastando la suave oscuridad de éstas con la brillante iluminación de las crestas y picachos salientes de la parte superior. El ambiente puro y perfumado con los innumerables olores de los arbustos de la ladera y de los rosales y campánulas que crecen silvestres a orillas de los vallados y alamedas, producía en todo mi ser una impresión indefinible de bienestar, sintiéndome vivir desde el fácil movimiento del pulmón, vigorizado al aspirar aquel aire diáfano y fresco, hasta la palpitación de las más pequeñas arterias de mi cuerpo (...) ¹⁸¹

¹⁸¹ Manuel Ancízar, *op. cit.*, p. 5.

L'incipit redouble à la fois le sens porté par discours intitulant et son propres statut d'amorce du texte : dans cette scène paysagère « primordiale » qui est aussi une scène de parole inaugurale, tout semble se passer comme si l'espace ne préexistait pas à la lettre mais surgissait à mesure que le texte paysager, conçu comme son envers, s'inscrivait sur la page. Bien entendu, cette prise d'écriture démiurgique implique un lieu du pouvoir à partir duquel va s'opérer la création du territoire :

La magnificencia de una mañana como ésta, llenaba mi alma de recogimiento, y un género de tristeza agradable sellaba mis labios. Detrás de mí dejaba a Bogotá y todo lo que forma la vida del corazón y de la inteligencia : delante de mí se extendían las no medidas comarcas que debía visitar en mi larga Peregrinación. Mi ausencia de la ciudad era voluntaria; y, sin embargo, a cada vuelta del camino mis ojos buscaban la distante mole de edificios más y más oscurecida, hasta que se me ocultó del todo, y en un suspiro impremeditado exhalé mi adiós al hogar querido.¹⁸²

Dès l'incipit, qu'il faudrait qualifier de « géo-politique », le narrateur pose ainsi le lieu hors-texte qui fonde et garantit l'autorité de sa parole : Bogotá, la *ciudad letrada* à laquelle il s'associe sur le mode pathétique de la nostalgie.¹⁸³ Le lexique, le ton lyrique, les lieux communs et la structure fondamentalement hypotactique du discours fonctionnent ici comme autant de marques distinctives visant à rendre manifeste le lien du narrateur-voyageur à ce lieu d'où s'origine la parole légitime.

D'une certaine manière, le discours du narrateur se présente comme le long déroulement d'une parole métonymique toujours ostensiblement liée - à travers l'investissement de plusieurs codes légitimes - au lieu qui la légitime. Cette continuité du fil de la parole est précisément ce qui permet d'aborder la discontinuité spatiale et

¹⁸² *idem*, p. 6.

¹⁸³ Il est probable que le mode élégiaque de cette scène inaugurale constitue une stratégie de figuration subjective visant à affirmer la légitimité de l'appartenance de l'auteur à l'espace lettré de Bogotá : Ancízar, bien que né en 1812 dans une hacienda proche de Bogotá, fut élevé à Cuba après que son père, un péninsulaire qui s'illustra comme fervent défenseur de la couronne, s'y exila pour échapper aux représailles des révolutionnaires. Ce n'est qu'en 1847 qu'Ancízar revint à Bogotá, invité par le président Tomás Cipriano de Mosquera.

culturelle qu'implique le voyage hors de la capitale : on passe en effet d'un lieu explicitement présenté comme plénitude - « *la vida del corazón y de la inteligencia* » - à un espace de la carence, une pure extension spatiale – « *las no medidas comarcas* » - sur laquelle va opérer l'arpentage scripturaire. Rapport de pure extériorité à l'espace national qui éclaire la citation du signifiant titulaire *Peregrinación* : « pèlerin » vient en effet du latin *peregrinus* «étranger » dérivé de *peregre* « à l'étranger».

Bien qu'il soit présenté comme un déplacement délibéré vers l'espace de l'autre interne, ce voyage (et l'écriture de ce voyage) constitue avant tout, nous l'avons dit, une mission étatique. Même si cet aspect institutionnel est occulté tout au long du récit, plusieurs indices textuels y renvoient implicitement. Le passage d'un dispositif d'énonciation hypersubjectivé, où sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation se confondent, à une énonciation assumée par une instance panoptique aliénée à l'espace nous paraît à cet égard tout à fait significatif. Le ton élégiaque et l'épanchement lyrique de la scène inaugurale s'interrompent en effet brutalement avec l'arrivée d'un compagnon du voyageur :

El resoplido de un caballo que se acercaba a medio galope (...) interrumpieron mi recogimiento. Era mi compañero de viaje que se me reunía en el acto de cerrar sur cartera en que, sin detener la marcha, apuntaba sus observaciones y fijaba las bases de nuestras futuras tareas.¹⁸⁴

La mention des « futures tâches » des voyageurs entraîne l'ouverture provisoire de l'espace diégétique et une modification du dispositif énonciatif : l'instance d'allocution hypersubjectivée de l'incipit s'ouvre maintenant à un « nous » collectif - le « nous » des expéditionnaires. Ce passage au « nous » porteur de l'autorité d'un savoir collectif permet l'embrayage quasi-immédiat d'une vision paysagère panoptique associée à un discours de l'expertise scientifique :

Por entonces costeábamos el repecho llamado « Boquerón de Torca », y admirábamos

¹⁸⁴ Manuel Ancízar, *op. cit.*, p. 6.

la vigorosa vegetación de este lado de la cordillera, en contraste con la inmediata planicie de la « venta del contento », árida y cubierta de frailejón cual si fuese un páramo, no obstante que la altura de aquel llano sobre el nivel del mar es sólo de 2660 metros y la región del frailejón comienza, según Caldas, a los 2993 metros de altura. Todo era efecto de la configuración del terreno, causa frecuente y notabilísima de los fenómenos de vegetación rica o pobre que en incesante variedad y a trechos cortos presenta el suelo de la regiones andinas.¹⁸⁵

Le locuteur, après s'être distancé du personnage voyageur anonyme puis s'être associé à un « nous », finit par se détacher complètement de toute figuration subjective pour occuper le lieu de l'omniscience et de la vision panoptique. Après cette première scène d'inflation puis de déflation subjective, l'énonciation va se trouver portée, sur un mode maintenant bien connu, par une voix désincarnée, aliénée à l'espace, qui *sur-veille*, arpente et diagnostique librement le territoire. La prégnance des formules impersonnelles, la médiation permanente et explicite de l'archive, participent du dispositif énonciatif « hors sol » et presque purement archivaire. Aussi, le « je » du narrateur-personnage qui portait « à hauteur d'homme » le paysage inaugural se trouve-t-il relégué à un second plan : le réinvestissement épisodique d'une focalisation interne « à ras du sol » aura surtout pour vocation de rendre manifeste, dans les espaces de la diégèse, l'appropriation spatiale symbolique et concrète opérée par l'expédition.¹⁸⁶ C'est, nous le verrons plus loin, dans ces brefs intervalles de débrayage du discours omnipaysager et de reprise de la diégèse que pourra s'opérer une remise en cause (partielle et strictement calibrée) de la voix de l'Un par la voix discordante de l'Autre.

Ce discours émis à partir d'un dispositif d'énonciation « hors sol » et désincarné

¹⁸⁵ *idem*, p. 6-7.

¹⁸⁶ Ainsi, par exemple, les scènes conviviales de palabres entre expéditionnaires autour d'une « flambée » anticipent en miniature la transmutation à venir des espaces opaques du sublime en espaces « transparents » de cohabitation nationale : « *Una magnífica hoguera temblaba el frío de 10° con que vino la noche, y los sordos truenos retumbando al occidente en la inconmensurable profundidad de la hoya del Magdalena, nos advertían que nos hallábamos sobre la región de la tempestades, pero también cercanos a la de los hielos y huracanes engendrados en la cima de los Andes (...) la hora del sueño nos encontró sentados sobre el césped a la rojiza luz de la hoguera y hablando de nuestra virgen América, tan sola hoy, tan bella, cuya grandeza futura bosqueja la imaginación sin hallarle límites.* », *idem*, p. 414.

renvoie bien entendu à un garant spécifique, soit, selon l'expression de Michel Foucault, à un « *personnage statutairement défini qui a le droit de l'articuler* ». ¹⁸⁷ Comme le rappelle en effet Dominique Maingueneau, l'effacement de l'énonciateur « *n'empêche pas de caractériser la source énonciative en terme d'ethos d'un garant* ». ¹⁸⁸ Si l'on rapporte l'*ethos* qui se dégage du discours omnipaysager – verticalité, neutralité, technicité, pleine visibilité, hypermobilité – à ses conditions de production, il est difficile de ne pas l'associer, au-delà de son garant empirique immédiat, Manuel Ancízar, à une identité collective elle-même associée à une identité abstraite supérieure, l'État. Dit autrement, le garant de l'énonciation peut être caractérisé comme le représentant, l'agent expert du groupe dominant qui détermine les politiques de l'État, imagine et diagnostique la Nation. Cet état de quasi identité entre la *ciudad letrada* et l'État apparaît très précisément dans un passage où Ancízar déplore l'irréalité de la République et la faiblesse de l'autorité de l'État sur le territoire national. Ancízar y établit en effet une très nette distinction hiérarchique verticale entre la communauté politique déclarée, associée très explicitement à l'appareil étatique, et ceux, symboliquement situés en bas, qui devront être assujettis par des dispositifs de police :

La república existe en la constitución escrita, en las teorías del Congreso y en la intención de los altos funcionarios ; la proclaman y defienden los periodistas; la sostienen moralmente los hombres ilustrados ; pero en realidad, en la base del edificio, que es el distrito parroquial, no existe sino una monstruosa mezcla de las costumbres del régimen colonial, disfrazadas con las fórmulas republicanas sin vigor, sin la vida de las ideas que solo la cumplida ejecución de las leyes podrán infundirles. ¹⁸⁹

« Nous » - la communauté politique légitime - et « eux » - les sans-parts -, telle est la division fondamentale qui traverse *Peregrinación de Alpha*. Dans la scène qui clôt le roman, la fin du pèlerinage est marquée par le passage d'un pont dont la dimension

¹⁸⁷ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, *op. cit.*, p. 68.

¹⁸⁸ Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire*, *op. cit.*, p. 216.

¹⁸⁹ Manuel Ancízar, *op. cit.*, p. 123-124.

symbolique inconsciente peut difficilement échapper : l'écriture de l'autre arrête son cours précisément au moment où le « nous » des pèlerins, des experts, partis arpenter la terre étrangère, coïncide à nouveau à lui-même. Entre temps, le discours *omni-paysager* aura rempli sa fonction d'appropriation homogénéisante : « las no medidas comarcas » qui s'étendaient devant le voyageur ému, sont maintenant *rendues au Même*, peuplées de Blancs productifs et démocrates, peuplées par les fantômes de la Nation rêvée par la *ciudad letrada* :

Fenecía el mes de julio de 1851 cuando pasamos el hermoso puente que nos trasladó del territorio de Pamplona al de Tundama, terminando nuestra correría por las ocho provincias comprendidas en la sección norte de la república; sección bella que reúne todos los climas, todas las magnificencias de la creación intertropical extendidas a los pies de los Andes majestuosos, habitados casi en total por la raza blanca, inteligente y trabajadora, propietaria del suelo felizmente dividido en pequeños predios que afianzan la independencia del patriota que descubre allí el asiento de la verdadera democracia cimentada en la igualdad de las fortunas.¹⁹⁰

2.3.3. Paysage et gouvernementalité

À travers *l'ethos* vertical et panoptique qu'elle projette, l'instance énonciative surplombante qui porte le discours omni-paysager renvoie à un garant abstrait que nous avons défini comme l'État. Cette hypothèse est à notre avis vérifiée par le couplage systématique qu'opère la topographie d'Ancízar entre le discours du paysage, le comptage démographique et les différentes statistiques dont le texte est saturé. Pour comprendre cette association apparemment paradoxale entre le paysage et la statistique, il convient de revenir rapidement sur le concept foucauldien de *gouvernementalité* que nous avons déjà abordé plus haut.

D'après Michel Foucault, le passage à une problématique de la *gouvernementalité* se traduit par un intérêt croissant pour la population, et ce à deux égards au moins : d'une

¹⁹⁰ *idem*, p. 523.

part, au niveau des corps et de leur intégration au système productif; d'autre part, au niveau de la gestion de « l'espèce », c'est-à-dire du contrôle de la mortalité, de la natalité, de la santé, de l'espérance de vie et des conditions qui déterminent ces variations. D'une manière plus générale, la *gouvernementalité* peut être définie comme le domaine de pratiques visant à augmenter la puissance de l'État par l'agencement de sujets dans une direction déterminée. Selon Foucault, ces pratiques sont indissociables d'une conception holiste du territoire dorénavant conçu et appréhendé en terme de « milieu » : « *le milieu apparaît comme un champs d'intervention où, au lieu d'atteindre les individus comme un ensemble de sujets de droit capables d'actions volontaires (...) au lieu de les atteindre comme une multiplicité d'organismes (...) on va essayer d'atteindre une population.* »¹⁹¹ En d'autres termes, pour produire des effets de gouvernementalité, il convient d'étudier les articulations entre la population et le territoire, d'en déterminer des régularités et, le cas échéant, de corriger la disposition réciproque des êtres et des choses.

Or, répétons-le, le discours du paysager, dans la mesure où il cherche à produire une image holiste où chaque élément n'acquiert ses déterminations que dans sa relation au tout, s'adresse précisément à l'espace en tant que « milieu ». En rendant lisible les « qualités » du territoire, il permet en effet de déterminer les articulations spatiales des hommes et des choses. On pourrait dire que le discours du paysage possède une double face qui lui permet d'aborder conjointement la nature du territoire et la nature de la population dans leur implication mutuelle. Ainsi, dans *Peregrinación de Alpha*, le comptage démographique et la statistique – appareils par excellence de surveillance par le haut¹⁹² – ne sont pas simplement associés au paysage mais systématiquement mis en relation avec celui-ci : les chiffres permettent ainsi d'esquisser un paysage probable; à l'inverse, le paysage permet de comprendre la qualité, les virtualités, les possibilités d'une population :

Numéranse en el mencionado cantón 38.300 habitantes, que ocupan una área de 20 lenguas cuadradas, siendo 5 de paramos casi desiertos; de forma que en los 15 restantes resultan 2.553 habitantes por legua cuadrada, población específica de que la

¹⁹¹ Michel Foucault, *Société, territoire, population*, op. cit., p. 23.

¹⁹² Selon Foucault, « *La statistique, c'est le savoir de l'état sur l'état entendu comme savoir de soi de l'État* ». *idem*, p. 323.

Europa misma, excepto Bélgica y Holanda, presenta muy pocos ejemplos, y que desde luego sugiere la idea de un territorio fértil y fraccionado en pequeñas heredades. Así es en realidad; y nada complace tanto como la vista de aquellos campos cuajados de variadas sementeras, divididos en pequeñas estancias y tan aprovechado el suelo, que los bueyes y vacas no tienen más espacio para pastar amarrados que los orillas de las cercas y los lugares recién desocupados por las cosechas. Allí no hay ociosos : los que no están labrando la tierra se atarean en transportar sus frutos a los mercados de los pueblos, y aun los pequeñuelos, todavía en la infancia, desempeñan los oficios de pastores de ovejas y guardadores vigilantes del ganado mayor.¹⁹³

On le voit, le discours paysager est ici pleinement intégré à un dispositif d'évaluation et d'ordonnement territorial : la mise en relation des qualités de la population avec le type de territorialité qu'elle met en œuvre permet en effet de déterminer le régime d'occupation spatial qui sera le plus à même d'optimiser le rendement de la population et des ressources naturelles. Conformément aux conceptions libérales alors hégémoniques, le régime d'occupation spatial propre à la propriété privée de la terre et à l'agriculture intensive est ici présenté comme un modèle désirable (l'exemple de la Hollande est à ce titre significatif). Dans la mesure où il permet de stabiliser la population, de faire fonctionner un marché local et de générer une plus-value, ce régime apparaît comme étant le plus apte à l'enrichissement national, à la création de valeurs et d'utilités et à l'augmentation de la population.¹⁹⁴

¹⁹³ Manuel Ancizar, *op. cit.*, p. 351.

¹⁹⁴ Parmi les projets hygiénistes visant à mobiliser et à *mettre à profit* l'ensemble de la population, on citera l'établissement en 1836 de la loi du *concertaje* pour les désœuvrés (*vagos*) ou encore la restauration de la *Casa de refugio* en 1833, une institution semi-pénitentiaire d'internement et de rééducation des « marginaux » et des orphelins. Étaient considérés comme *vagos* tous ceux qui n'avaient pas d'occupation reconnues ou avaient des coutumes jugées immorales. « *El concierto de vagos* » visait en réalité à contrôler les nouvelles populations libres, à présent « inemployées » : pour l'essentiel, les Noirs affranchis et les indiens après l'abolition des *resguardos* en 1821. La loi prévoyait leur enrôlement forcé dans l'armée ou dans des travaux publics. Cette mesure disciplinaire fut renforcée en 1842 par une loi prévoyant le « *concierto forzoso* » des fils d'esclaves libres entre 18 et 25 ans. À ce propos, on lira : Franck Safford, *The ideal of practical*, *op.cit.*, p. 59 ou bien encore : Alvaro Tirado Mejía, « El Estado y la política en el siglo XIX » en *Nueva Historia de Colombia*, vol.2, Planeta, Bogotá, 1989, p.158.

Hormis cet aspect proprement épistémologique, le discours du paysage constitue bien entendu aussi un discours esthétique participant d'une mise en scène de l'espace décrit ou, pour reprendre le néologisme forgé par Alain Roger, d'une « *artialisation* » du territoire.¹⁹⁵ Dans son fameux essai *The country and the city*, Raymond Williams notait que « *a working country is hardly ever a landscape* ». ¹⁹⁶ On pourrait dire, en paraphrasant Williams, que dans *Peregrinación de Alpha*, le paysage, tout au moins dans sa version pittoresque, est au contraire presque toujours lié au travail productif. Le *locus amoenus* néogrenadin est en effet, comme nous l'avons déjà relevé, presque toujours le lieu du rendement maximal. Si l'esthétique du sublime naturaliste se présentait comme une technique d'aperception, à travers une énonciation fortement subjectivée, d'espaces « extraterritoriaux », l'esthétique du pittoresque marque pour sa part à la fois « l'intraterritorialité » de l'espace décrit et sa compatibilité « naturelle » avec le projet hégémonique de la *ciudad letrada*. Le pittoresque, représentation ekphrasique de ce qui est déjà constitué en représentation n'est en effet pas le lieu discursif de l'utopie : en esthétisant une territorialité spécifique il vient valider comme étant conforme à la nature des choses un mode de production fondé sur la propriété privée de la terre, l'éthique du travail et la centralité du marché comme instance de régulation des échanges.

Cette dimension fétichiste du discours paysager apparaît très clairement lorsqu'il est associé au discours de l'hygiène public. Rappelons ici brièvement que l'hygiénisme qui constitue l'un des dimensions fondamentales de la biopolitique possède deux versants qui s'impliquent mutuellement¹⁹⁷: la santé physique et la santé morale du corps social. Selon les conceptions hygiénistes, la souillure physique et morale, la maladie, les « vices » et l'improductivité constituent autant de facteurs qui nuisent à la productivité globale et contribuent par conséquent à l'affaiblissement du corps social en général. Intimement lié à la notion de gestion des flux et des circulations (de l'air, des microbes, des idées, etc.), l'hygiénisme est souvent associé sur le mode métaphorique aux espaces ouverts, ordonnés,

¹⁹⁵ Alain Roger, *Court traité du paysage*, Gallimard, Paris, 1997.

¹⁹⁶ Raymond Williams, *The Country and the city*, Chatto and Windus, London, 1973, p. 120.

¹⁹⁷ On peut définir l'hygiénisme comme le vaste projet de contrôle social et sanitaire conçu initialement par les médecins à la fin du 18^{ème} siècle et qui a connu son apogée au 19^{ème} siècle. Inséparable de la question de la gouvernementalité, l'hygiénisme s'est donné comme objet la prévention contre la maladie et les troubles sociaux.

canalisés, architecturés. L'on comprend donc que la mise en paysage d'une portion du territoire perçue comme apte à produire de la valeur se fera précisément à partir des codes de la « belle nature » ordonnée :

No desdice el interior de Simacota de lo que su vista lejana promete. Es ejemplar el aseo de la calle y casas, y entre los moradores no se encuentra un solo vago : todos están consagrados al cultivo de campos, de donde procede que los alrededores del pueblo se hallen cubiertos de sementeras hasta la cima de los cerros y formen paisajes tan hermosos como frescos y variados. El tejido de lienzos y mantas, la fabricación del jabón, velas de sebo, alpargatas, sogas de fique y otros objetos de industria doméstica, proporcionan ocupación ventajosa a las mujeres y a no pocos hombres, siendo tanta la sencillez y bondad de las costumbres, que en el espacio de un año tan sólo 7 individuos delinquieron y 4 por injurias, lo cual nada significa en un poblado de 8000 habitantes.¹⁹⁸

Au même titre que les statistiques qui révèlent une société « saine », la beauté ordonnée du paysage pittoresque vient ici confirmer la conformité d'une territorialité fondée sur le productivisme et la propriété privée avec la « nature des choses ». Le travail productif possède en effet une double « vertu » hygiénique : d'une part, il maintient la population employée et par conséquent éloignée des vices; de l'autre, il contribue à transformer l'ordre chaotique et périlleux de la nature en une entité ordonnée, dirigée, pourvoyeuse de valeurs et d'utilités. L'application des codes du pittoresque vient ici authentifier et naturaliser cette transformation : la nature chaotique des Andes (« *hasta la cima de los cerros* ») a été maîtrisée et « policée » par le travail de l'homme. Composé de paysages « frescos y variados » le territoire apparaît largement ouvert, apte aux circulations atmosphériques, sociales et économiques. Devenu un espace productif, il génère lui même des flux économiques.

À l'inverse, les paysages du désordre et de l'informe, inséminés par les codes du *locus terribilis*, sont l'expression d'un dysfonctionnement du corps social. Ainsi, lorsque le narrateur décrit l'aspect d'une région minière de la province de Santander :

¹⁹⁸ Manuel Ancízar, *op. cit.*, p. 139-140.

Caminadas dos y media leguas al oriente de Suratra, costeano el río de la Baja y trepando cerros fangosos, se llega a este primer asiento de las minas, puesto a 2.460 metros de altura, entre cerros de rápidas faldas, torrentes ruidosos, montes desvastados, excavaciones, miseria y desenfrenados vicios. Al ver aquellas casas pajizas de presurosa construcción (...), la modesta capilla poco usada, la carencia de sementeras en los alrededores y el preferente lugar ocupado por las tiendas de licores y el juego de bolo, se adivinan las costumbres de una población compuesta de los rezagos de otras comarcas, atraídos por la sed de las ganancias aleatorias que exaltan la cabeza del minero como del jugador. Mujeres desgreñadas, de audaz mirada y libres movimientos, niñas con el rostro marchito por los precoces desordenes, y hombres u muchachos tirando con desden pesos fuertes sobre la arena del juego de bolos y atravesando apuestas en lenguaje desnudo de toda fórmula decente; y cuando es la noche, riñas, borracheras y maldiciones... tal es el cuadro que presenta este desdichado pueblo, tan opuesto al de los lugares agrícolas.¹⁹⁹

La dégradation et *l'hubris* du corps géographique renvoie ici très exactement aux excès incontrôlés du corps social et des corps individuels : alors que l'espace qui environne la mine est présenté comme un lieu traversé par des flux incontrôlés (« *cerros de rápidas faldas, torrentes ruidosos* »), la société qui l'occupe est elle-même victime d'une circulation dérégulée et aléatoire des signes (l'or), des marchandises et des corps. À l'instar des montagnes fangeuses qui entourent cet espace, le groupe de petits entrepreneurs qui y réside est plongé dans une instabilité radicale : les fortunes se font et se défont dans les tripots, les identités de genre et de classe sont fluctuantes. La dissolution de la famille légale participe de ce qui est conçu comme une anarchie généralisée : cette dissolution implique en effet une perte de pouvoir des appareils de discipline (religieux et étatiques) sur ce qui constitue l'élément matriciel de la Nation moderne.²⁰⁰ Plus

¹⁹⁹ *idem*, p. 407- 408.

²⁰⁰ Selon Étienne Balibar, la famille est « *la sphère dans laquelle les relations entre individus sont immédiatement chargées d'une fonction civique (...)* ». Le discours familialiste est ainsi intimement au surgissement dans l'espace public de « *la notion nouvelle de population et [des] techniques démographiques de sa mesure, de son contrôle moral et sanitaire, de sa reproduction* ». Étienne Balibar et Emmanuel Wallerstein, *op. cit.*, p. 138.

généralement, l'absence de dispositif de police permettant la gestion des circulations, la direction des corps et l'assignation des positions au sein du corps social²⁰¹, conduisent inévitablement au vice, à l'errance, à la prostitution, à la saleté et à l'alcoolisme. Une telle transgression permanente des frontières, des positions et des identités (on notera que l'*obscène* passe sans cesse sur la *scène*) mènerait inévitablement à la fin de la Nation comme corps fait de circulations cohérentes, dirigées et productives : une *dissémi-nation* en quelque sorte.

On l'aura compris, la pierre d'achoppement, c'est l'or : lié à l'économie colonial et à l'effondrement récent d'un empire ruiné, l'or symbolise le fétiche absolu qui conduit irrémédiablement à l'abandon de la volonté, à la déraison et, en dernier lieu, à la ruine. Tout comme la société coloniale, la société minière qui s'est agglutinée autour de Suratra n'est qu'un simulacre de société s'affairant autour d'un signe vide et s'épuisant dans une circulation endogamique des flux. À cette fiction sociale abjecte, le texte oppose en creux les communautés policées, dirigées, qui se constituent autour de la famille (comme matrice civique de la Nation), de la production et de la circulation des utilités et des valeurs.

Finalement, si la circulation organisée des biens constitue l'une des dimensions fondamentales de la gouvernementalité, c'est que l'échange a pour fonction primordiale de définir un ensemble d'équivalences qui permettront de mettre en relation des lieux disparates et éloignés les uns des autres. La circulation n'établit pas seulement des équivalences dans l'espace mais aussi des différences utiles à travers l'espace. En d'autres termes, elle crée de la complémentarité. On comprend dès lors que pour Ancízar c'est le marché, comme lieu concret et plus largement comme instance abstraite de régulation des échanges, qui, en créant de l'équivalence territoriale, constitue le fondement de la Nation :

Estas pequeñas ferias no solo contribuyen a satisfacer las necesidades materiales reuniendo en un mercado las producciones de distintos lugares y climas, sino, además, propenden a establecer útiles relaciones de conocimiento y amistad entre los

²⁰¹ En s'appuyant sur l'analytique du pouvoir de Michel Foucault, Jacques Rancière définit la police, en opposition au politique, comme « *l'ensemble des processus qui régit la distribution des places et des fonctions et le système de légitimation de cette distribution.* » Jacques Rancière, *La méfiance, Politique et philosophie*, Gallilée, Paris, 1995, p. 50.

moradores de la provincia, librándose vínculos cuyas consecuencias morales son inestimables para un país cortado en todos sentidos por altas serranías que dividen y separan los pueblos como pudieran las grandes distancias.²⁰²

2.3.4. Paysage de mémoire

L'on se souvient que la mise en paysage de la Nouvelle-Grenade par Humboldt avait consacré le triomphe de la géographie sur l'histoire. Dans la *topographie* élaborée par le savant européen et, à sa suite, dans celle des « éclairés », l'espace néogrenadin était inséparablement présence anhistorique de la nature et futur prometteur, *statum* et *telos*. D'une certaine manière, la topographie impériale et ses avatars néo-coloniaux constituaient le mode d'écriture légitime de l'histoire de/dans la périphérie : les montagnes, les vallées fertiles, les fleuves, les hautes plaines, la variété des climats et des sols étaient toujours les éléments d'un advenir imparable. Si le texte d'Ancízar s'indexe en partie à cet archétexte légitimant, il ne s'épuise pas dans sa reproduction mimétique : il explore en effet, en fonction de problématiques qui lui sont spécifiques, de nouveaux champs d'intervention topographique. Pour Ancízar, qui n'est plus confronté aux impératifs « patrimoniaux » des éclairés néogrenadins mais à des impératifs proprement nationaux, le paysage ne doit plus seulement être mis à contribution en fonction de sa valeur de *prospection*, mais aussi en tant qu'outil de *rétrospection*. Il s'agit dorénavant d'élaborer de la continuité là où un passé fait de ruptures traumatiques – rappelons que l'on sort à peine des longues guerres d'indépendances - a rendu impossible toute dimension rétrospective. Il faut fabuler des filiations, ordonner la perspective du passé selon un présent finalisé, créer de toute pièce une mémoire historique autour de laquelle pourra se structurer une communauté nationale. Il s'agit encore, pour reprendre l'expression de Pierre Nora de faire de « *l'un et de l'indivisible à partir du multiple et du fragment* ». ²⁰³

Puisqu'il est évidemment difficile de produire de l'ancien dans un contexte où la

²⁰² *idem.*, p. 117.

²⁰³ Pierre Nora, *les lieux de mémoire*, Gallimard, Paris, 1997, tome 1, p. 955.

légitimation de la nouvelle formation nationale s'appuie précisément sur un discours de la rupture et de la refondation radicale qui exclut toute solution de continuité avec l'histoire récente (si ce n'est comme négativité), il faut donc le « chercher » dans le très long temps de l'espace. L'écriture paysagère d'Ancízar va ainsi dans un premier temps s'astreindre à produire de l'ancienneté en établissant un lien entre l'histoire géologique et l'histoire nationale qu'elle est train d'engendrer :

Allí se ostentan en toda su grandeza las ruinas de un ramal entero de la altiva cordillera : rocas estupendas han sido rodadas a grandes distancias, donde permanecen solitarias y aisladas sobre un suelo extraño : extensas y gruesísimas capas estratificadas han sido sublevadas por un lado a más de mil metros de altura, mientras por el opuesto de hundén bajo los pies del observador (...) tal es en todo lo que he visto, la historia de estas sublimes cordilleras, escrita en sus moles gigantescos, con caracteres grandiosos : los volcanes y las sublevaciones del viejo mundo son fenómenos pequeños y comunes, en comparación con los cataclismos de que ha sido teatro la región andina, cada vez mayores conforme nos aproximaremos al ecuador, en donde el viajero estudioso deja caer de las manos los libros escritos por los geólogos europeos, convencido de que estas comarcas rechazan las clasificaciones ordenadas y la miniatura de los sistemas que los sabios de ultramar han creído universalmente aplicables.²⁰⁴

Si le caractère discipulaire de la topographie d'Ancízar est indéniable – notamment à travers les codes du sublime géologique et les références explicites aux théories vulcanistes -, elle affirme simultanément la nécessité de se démarquer de l'archive impériale européenne : face à l'immensité des phénomènes des Andes, les protocoles de représentation des géologues européens se révèlent en effet défaillants et inadaptés. Le territoire de la Nouvelle-Grenade ne peut être ramené à un quelconque étalon universel : il est incommensurable à l'espace européen. À l'inverse, pour le voyageur national qui sait se libérer de cette archive aliénante, il suffit de lire le texte paysager qui se déploie sur le territoire pour comprendre et récupérer une histoire d'avant l'Histoire dont la Nation a été

²⁰⁴ *idem*, p. 15.

dépossédée. La topographie d'Ancízar se présente donc comme la retranscription légitime d'un texte préalable qui est resté occulté aux voyageurs impériaux. D'une certaine manière, l'écriture seconde d'Ancízar vient renouer le fil de cette écriture nationale antérieure à l'histoire au récit performatif qu'elle est en train de produire. On comprend dès lors que faire de l'espace un pré-texte historique fait de traces – il est fait de « *ruinas* » - constitue avant tout une manœuvre de nationalisation du territoire : l'aptitude du voyageur national à déchiffrer ce pré-texte tracé à même l'espace vient consacrer *a posteriori* l'appartenance préalable de cet espace à la Nation néogrenadine.

Cette volonté d'annexion du territoire à l'ordre symbolique de la Nation se traduit aussi par un processus concret de *muséification* de la nature. Ainsi lorsque le narrateur décrit un aérolithe « découvert » par Jean-Baptise Boussingault²⁰⁵, il déplore ne pouvoir l'incorporer aux collections du récemment fondé *Museo Nacional* (1824) : « *bien hubiéramos querido haber enviado al Museo esta joya hermosa que le pertenece por muchos títulos; más el tiempo, el dinero y el apoyo necesarios nos faltaban* ». ²⁰⁶ Au delà du précaire Musée National, c'est le territoire tout entier, ses roches, ses fossiles, son sous-sol, qui s'exhibent ici comme patrimoine et fonctionnent comme un immense dispositif muséal de pédagogie nationale.

Si le discours paysager d'Ancízar invente le passé géologique de la Nation, il lui faut légitimer cette annexion symbolique par une préhistoire et une histoire continues qui raconteraient la mise en valeur de ce territoire. Encore une fois, il s'agit pour Ancízar d'ancrer la Nation dans le temps immémorial d'une antiquité légitimante et d'orienter certains éléments du passé vers le présent de l'État-Nation. Concrètement, le texte met en place une série de stratégies visant à établir une filiation entre les indigènes d'avant la conquête et la Nation néogrenadine. Dans ce qui est présenté comme une rêverie suscitée

²⁰⁵ Formé à l'école des mines de Saint-Étienne, Jean-Baptise Boussingault part en 1822 en Nouvelle-Grenade où il est chargé par le gouvernement colombien de créer une école des mines à Bogotá. Nommé commandant puis lieutenant colonel de l'armée par Bolivar – auprès duquel il se présente muni d'une lettre de recommandation signée de la main de Humboldt – il est choisi en 1827 par une firme britannique comme directeur des mines d'or et d'argent. Il restera en Nouvelle-Grenade jusqu'en 1832. Le récit (très humboldtien) de son périple en Nouvelle-Grenade est consigné dans : *Mémoires de Jean-Baptise Boussingault*, 5 vol., Paris, Typographie Chavenot et Renourad, 1892.

²⁰⁶ Manuel Ancízar, *op. cit.*, p. 269.

par la contemplation d'un immense panorama, le narrateur orchestre ainsi une fresque paysagère qui embrasse plusieurs siècles d'occupation du territoire :

De lo alto de volador de Funeque alcanza la vista sobre una grande extensión del país, hasta los linderos de la planicie de Chiniquira. Largo rato estuve contemplando aquella escena magnífica, aquel océano de cerros perfectamente verdes, aquellas comarcas antes henchidas de chibchas laboriosos, después cubiertas de escombros y anegadas en sangre por los conquistadores, ahora naciendo de nuevo a la civilización en medio de nuestros afanes políticos y de las barreras que los Andes oponen al comercio de estas regiones con el extranjero.²⁰⁷

Comme l'a montré Homi Bhabha, la Nation se fonde sur une amnésie de la genèse, un refoulement de la violence qui lui est constitutive : « *It is a forgetting – a minus in the origin – that constitutes the beginning of the nation's narrative* ». ²⁰⁸ C'est bien cet oubli fondateur qui traverse ici l'énoncé du narrateur : refoulant tout lien avec la période coloniale ici présentée comme pure négation et interruption, le discours paysager invente une généalogie fantastique entre le présent national et le passé indigène. C'est la fable d'une continuité dans la mise en valeur productiviste du territoire qui permet de faire le lien entre les « ancêtres » indigènes et leurs « descendants » néogrenadins : le fondement immanent de la Nation, le territoire d'abord exploité par les *Chibchas* - présentés comme un immense travailleur collectif - vient en effet à renaître avec son intégration à l'État-Nation et son rattachement aux circuits mercantiles mondiaux. La Nation d'aujourd'hui ne fait en quelque sorte que reprendre la travail de mise en valeur initié par les *Chibchas*. Pures signifiants vides, ceux-ci sont ici doublement « nationalisés » : ils constituent en effet à la fois l'évidence d'une antiquité prestigieuse - on reconnaît ici « l'orientalisation » du mode de production Chibcha - et une légitimation du projet national des élites.

Cette stratégie mystificatrice de nationalisation du passé précolonial implique bien entendu la remise à flot d'un patrimoine archéologique oublié. L'opération de suturation

²⁰⁷ *idem*, p. 23-24.

²⁰⁸ Homi K. Bhabha, *op.cit.*, p. 310.

du passé indigène au présent national nécessite en effet l'exhumation de traces, d'artefacts matériels et de sépultures. En l'absence de ruines monumentales pouvant témoigner d'un passé préhistorique national « prestigieux », Ancízar consacre plusieurs pages de son récit à la description et à la retranscription d'un rapport fait par le colonel Codazzi sur une série de monolithes graphées. L'un d'entre eux se trouvent près de Chinquirá :

Cerca del pueblo y hacia el norte, existe un monumento indígena, bien raro y curioso por cierto, que hoy llaman « piedrapintada ». Consiste en una gran roca (...) de figura irregular, excepto el frente (...) el cual presenta un plano vertical tallado por mano de hombre. Este plano está cubierto de jeroglíficos pintados como a un pincel con tinta morada indeleble que desde el principio penetró y llenó los poros de la roca.²⁰⁹

Le monolithe est donc un texte auquel le narrateur prête des qualités d'archive historique :

Que estas figuras sean jeroglíficos con significación histórica, me lo han hecho creer dos circunstancias bien notables : la primera es la certeza tradicional que se tiene de haber sido muy extensa la laguna de Funeque (...) la otra circunstancia, en mi concepto decisiva, es la de hallarse orientada la roca mirando hacia la violenta rotura de la serranía (...) por la cual rotura se precipitan las aguas del hasta allí silencioso río de Simajaca, corriendo con el nombre de Suarez hacia Puente Nacional (...)²¹⁰

Puisque contrairement au Pérou ou au Mexique, la Nouvelle-Grenade ne possède que peu ou pas de monuments matériels pouvant témoigner de la grandeur perdue et retrouvée de la Nation, le texte d'Ancízar choisit de mythifier le verbal. Les *Chibchas* sont ainsi représentés comme un peuple de lettrés qui avaient accumulé une immense archive textuelle, à présent presque entièrement détruite :

La devastadora conquista envolvió en la ruina general tradiciones, anales, lenguaje,

²⁰⁹ *idem*, p. 71.

²¹⁰ *idem*, p. 72.

escritura y cuanto no serviría en estos tiempos para restablecer las pérdidas crónicas de los Chibchas.²¹¹

La topographie herméneutique d'Ancízar cherche à récupérer cet héritage fabulé : le paysage constitue ici un co-texte qui permet sinon de déchiffrer les hiéroglyphes, du moins d'interpréter leur signification générale. L'interruption béante qui sépare le texte originel de sa reprise moderne par *Alpha* est ici comblée par l'*a priori* paysager de la Nation qui fait le lien entre le monument antique tourné vers l'avenir de la Nation et le symbole de la modernité, le *Puente Nacional*.

La récurrence tout au long du récit d'un discours qui déplore l'extermination des indigènes et de leurs cultures par les Espagnols mérite ici que l'on s'y arrête : il nous semble en effet que le paysage fossilisé que dépeint l'écriture archéologique renvoie en creux à la présence problématique des indigènes sur le territoire actuel et par conséquent aussi à leur quasi-absence textuelle. Car si l'écriture d'Ancízar cherche à mettre à profit ce qui devient « l'héritage indigène » de la Nation à travers une généalogie fabulée, on comprend bien que la présence insistante de cet Autre bien vivant dans le réel pose problème à la fois d'un point de vue représentationnel et politique. Aussi, pour être crédible, la nationalisation de l'Indien mort et de sa culture fossilisée se double-t-elle irrémédiablement de l'occultation ou la minoration de l'Indien vivant en attendant, comme semble l'appeler de ses vœux Ancízar : « *la absorción de la raza indígena por la europea (...) lo cual no dilatará mucho* ». ²¹²

Les rares représentations de rencontres avec cette race « en déclin » qui n'est plus que le fantôme d'elle-même – rappelons que le territoire est habité, selon le narrateur, « *casi en total por la raza blanca* » - montre à quel point leur présence est problématique. Ainsi, la rencontre avec les Tunebos, une communauté indigène vivant par-delà une fantastique paroi rocheuse verticale « *de más de 200 metros de elevación* » qu'eux seuls savent escalader pour vendre leurs productions agricoles :

²¹¹ *idem*, p. 73.

²¹² *idem*, p. 113.

Caminaban hablando recio en su idioma gutural y sonoro; y como nos encontrásemos de repente al volver un recodo, se quitaron los sombreros de trenza y el viejo empezó a saludarnos en tunebo, más luego trocó su habla por la castellana, y sin dificultad dijo :

« Buenos días, taita y hermano. Dios manda dar limosna a tunebo »; y extendía la mano sin humillación, cual si cobrara un tributo debido.

« ¿Como tunebo, le contestó mi compañero pagándole el tributo, y hablas castellano? »

« Si, yo tunebo : tunebo racional por tronco y hermanos, y agua en la cabeza. »

« ¡ah! Interrumpí, y entonces, ¿como no sales con tus hermanos a vivir acá entre nosotros? »

« No, hermano : acá no tierra para tunebo : allá tierra bastante. Cuando Dios crió sol y luna crió tunebo y tierra libre », añadió con cierto movimiento de orgullo, y poniéndose el sombrero dirigió una mirada al taciturno compañero que se había mantenido hacia un lado; dijérennos adiós y se marcharon sin admitir más conversación, como gentes que no veían provecho en seguir charlando.

Nos quedamos un rato mirando el andar rápido de aquellos hijos de las selvas y haciendo reflexiones sobre su despejo y manera de expresarse, de los cuales resultó que mi compañero terminará el diálogo diciendo :

Es preciso visitar a esta gente, invadiéndolos por Casanare.²¹³

Le contraste est saisissant : alors que les Indiens morts convoqués par la vision paysagère archéologique du narrateur étaient exhibés comme les membres disparus d'une brillante civilisation fondée sur l'éthique du travail productif, les Indiens vivants sont pour leur part représentés comme les survivants aberrants d'une communauté hybride dont le sort est, à leur insu, déjà scellé. Toute relation historique entre ces *Tunebos* et les Indiens fossiles « nationalisés » par les discours archéologique est bien entendu oblitéré : la nationalisation des indigènes « antiques » implique un tour de passe-passe historique qui fait d'eux les ancêtres de la Nation néo-grenadine; les Indiens vivants sont eux les enfants d'un espace similaire à ce « grand Autre » inaccessible, la « *selva* ».

²¹³ *idem*, p. 251-252.

Si le sublime paysager et le discours archéologique permettent de ressusciter la glorieuse antiquité nationale, c'est le grotesque et le naturalisme physiologique qui prennent en charge les Indiens bien vivant du présent. S'exprimant dans une langue onomatopéique barbare puis dans un castillan « racialisé » reproduit comme écart monstrueux par rapport à la norme linguistique, ces indiens sont des sujets déficients. La description naturaliste du corps, de la musculature - « *robusto* », « *derecho y fuerte* », « *agraciado con el sello de la pujanza muscular* » - constitue l'autre versant de ce discours hétérologique spatialisant : comme les noirs de la vallée du Magdalena, les indiens sont assignés au lieu du corps hypertrophié.

Vivant hors paysage, dans un espace géographique de relégation que le regard du voyageur ne peut arpenter, ces *Tunebos* posent problème : si le paiement effectué par le *compañero* du personnage-narrateur permet d'éviter la création d'un lien avec cet Autre relégué et d'être ainsi provisoirement quitte, l'énoncé final laisse peu de doutes quant aux moyens de s'acquitter définitivement de cette dette symbolique que la Nation des créoles, fondée sur le refoulement d'une violence coloniale originelle, a contracté : l'acculturation et l'assimilation définitive de cet autre hybride. La réflexion des voyageurs sur leur « *manera de expresarse* » doit à notre avis être mis en rapport avec le discours que tient le Tunebo sur la possession de la terre et la liberté : comme l'a très justement remarqué Julio Ramos, la volonté de normalisation de la langue s'inscrit non seulement dans une volonté de délimiter le sujet de l'autorité mais aussi d'établir « *la lengua franca del contrato y del intercambio, el nombre propio e instituible del mercado.* » Parler une *lingua franca* commune, c'est en effet satisfaire aux conditions imposées par la création d'un marché national, c'est parler la langue marchande de l'équivalence généralisée. La destruction programmée de la culture de ces Indiens vivants par la normalisation des signifiés, doit ainsi permettre l'aliénation de leurs terres et de leur force de travail : ce qu'ils expriment en terme de valeur d'usage devra être exprimé en terme de valeur d'échange. L'intégration de l'Indien à la Nation passe dès lors par son incorporation au marché national comme prolétariat rural et minier :

Quando la absorción de la raza indígena por la europea se haya completado, lo que no dilatará mucho, quedara una población homogénea, vigorosa y bien conformada, cuyo

carácter sera medianero entre lo impetuoso del español y paciente del indio chibcha, población felizmente adaptada a las tareas de la agricultura y minería(...).²¹⁴

L'ordre antique qu'avait esquissé la rêverie paysagère du narrateur sera ainsi restauré : « *aquel oceano de cerros perfectamente verdes, aquellas comarcas* » seront ainsi à nouveau couvertes d'un peuple laborieux. Les terres frontalières des *Tunebos*, rendues invisibles par une paroi aussi culturelle que géographique, pourront alors devenir paysage.

La fondation paysagère de la Nation comme restauration d'un ordre perdu est rendu manifeste dans le récit d'Ancízar par les multiplications des paysages de bataille. Le récit de bataille possède, comme l'a montré l'historien colombien Germán Colmenares, le grand avantage de compresser l'Histoire en un instant épiphanique originel, dans « *la gesta, el momento único de la virtud heroica* ». Il possède aussi l'insigne capacité de lier intimement ce moment auratique au territoire national : « *los sitios más remotos de los cuales apenas se había oído hablar, quedaban encadenados en una geografía abstracta de operaciones militares y batallas memorables* ». ²¹⁵ Simplicité des significations, unicité temporelle et territorialité : on pourrait dire que le paysage de bataille constitue le dispositif par excellence de territorialisation de la Nation comme sens de la collectivité.

Dans *Peregrinación de Alpha*, la vision paysagère suscite deux types de scène bataille, articulées dans un rapport spéculaire et hiérarchique autour du *topos* central de la « grande usurpation »²¹⁶ : l'une, met en scène, sur le mode de l'indignation morale, la défaite et l'extermination des indigènes; l'autre, les batailles victorieuses des guerres d'indépendance. L'une des « déplorables » défaites indigènes est évoquée au détour d'une description topographique :

²¹⁴ *idem*, p. 113.

²¹⁵ Germán Colmenares, *Las convenciones contra la cultura. Ensayos sobre la historiografía hispanoamericana del siglo XIX*, Tercer Mundo editores, Bogotá, 1987, p. 46.

²¹⁶ Sur le récit national agglutinant de la « grande usurpation » on pourra lire : María Teresa Uribe et Liliana López, « Las palabras de la guerra: el mapa retórico de la construcción nacional - Colombia, Siglo XIX », *art. cit.*

Poco antes de avistarse Tausa se pasa el « Boqueron » que lleva su nombre, rotura violenta de la cordillera, en la dirección S-N. A la derecha sombrea el camino un gran peñón avanzado, que antes constituía el corazón del alto cerro : a la izquierda yacen amontonados en una profundidad los fragmentos confusos de la derruida eminencia : el estrecho y desigual camino rodea el peñón, formando un áspero desfiladero en que un puñado de hombres resueltos podrían rechazar fuerzas numerosas. Por los años de 1540 los indígenas de Tausa, Suta y Cucunuba, concertaron un alzamiento contra los españoles, más para resistirles y librarse de la cruel sujeción a los repartimientos, que para atacar a los insufribles dominadores. Retiráronse con sus familias y mantenimientos al Peñón de Tausa, y en él se fortificaron haciendo acopio de piedras para rodarlos sobre los odiados enemigos. Cien españoles salieron de Santafé en demanda de los indios rebeldes y después de una desesperada resistencia quedaron aquellos infelices rotos y desalojados, con gran mortandad de hombres, mujeres y niños (...) Escenas de la misma naturaleza, repetidas en todo el país de los indefensos chibchas, explican suficientemente cómo se verificó la rápida despoblación de estas fértiles comarcas (...) El recuerdo del sangriento suceso me hizo pasar el desfiladero con cierta veneración por la memoria de los vencidos, defensores de su patria y hogares y de la santa libertad, por entonces perdida.²¹⁷

La trace matérielle monumentale de cette extermination des Indiens rebelles désigne à la fois l'exigence d'une réparation et un vide qui légitime doublement la récente geste des guerres d'indépendance : puisque ceux contre qui a été commis le crime ont disparu – où ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes – il revient à leurs descendants « politiques » légitimes, les Créoles de la Nouvelle-Grenade, de restaurer leurs droits naturels usurpés par la conquête et la domination espagnole. Le piton absent, pure vacuité paysagère, est ainsi à la fois trace historique et métaphore territoriale du récit de la « grande usurpation ».²¹⁸ Le paysage de défaite fonctionne comme un paysage manquant, une pure négativité paysagère, qui attend sa restauration dialectique.

²¹⁷ Manuel Ancízar, *op. cit.*, p. 16-17.

²¹⁸ À propos de l'instrumentalisation de la figure de l'Indien précolonial pendant et au lendemain des guerres d'indépendance, on lira : Hans Joachim Koenig, *El camino hacia la nación. Nacionalismo en el proceso de formación del Estado y de la Nación en la Nueva Granada 1750-1856*, *op. cit.*, p. 234-247.

Si l'on met en relation ce paysage manquant avec son pendant contemporain, le paysage de la victoire, l'on ne s'étonnera guère que ce dernier se présente précisément comme apothéose et restauration d'une plénitude perdue. Après un long parcours à travers le *páramo* battu par la tempête qui prend l'aspect d'une réactualisation rituelle du sacrifice fondateur des héros de la patrie, la scène glorieuse s'ouvre en effet devant les pèlerins ébahis :

Cuando avisté la Casa de teja de Boyacá, me pareció que renacía para el mundo : detrás de mi dejaba los torbellinos de niebla y el desamparo de páramo : un golpe de sol iluminaba el teatro del acontecimiento que abrió a la Nueva Granada el porvenir de nación libre, y las verdes praderas en que 3000 veteranos españoles doblaron la rodilla ante los pendones colombianos, brillaban matizadas de menudas flores. La casa en que 31 años antes habían resonado las presurosas voces de Bolívar, de Santander, de Anzoátegui, de Soublotte, el estruendo de la batalla y las aclamaciones de los republicanos victoriosos, ahora silenciosa y envejecida, ofrece al viajero descanso y posada ciertamente modesta, más de lo que conviniera, pero llena de recuerdos interesantes, y, por decirlo así, santificada desde el 7 de agosto de 1819. Ningún monumento, ni una piedra siquiera, conmemora esta grande y benéfica función de armas : el antiguo puente, centro del conflicto, ha desaparecido ; y el nuevo, en cuyas pilastras se tenía la idea de inscribir los nombres de los libertadores, permanece raso y sin concluir : tal es el torbellino de acontecimientos que llenan los días de nuestra república, que no dan tiempo para levantar en ella ni aun los trofeos de aquellas victorias, únicas dignas de perpetua recordación.²¹⁹

La scène paysagère ici décrite se présente comme une résurrection : elle l'est tout d'abord en tant que convocation imaginaire d'une *re-présentation* théâtrale de la bataille; elle l'est aussi en tant qu'elle se réfère à un événement originaire à partir duquel « *podría reconstruirse la totalidad de la historia, hacia atrás y hacia adelante* ». ²²⁰ Représentation purement fétichiste, elle reconstruit depuis une position de surplomb généralisante une

²¹⁹ Manuel Ancízar, *op. cit.*, p. 346-347.

²²⁰ Germán Colmenares, *Las convenciones contra la cultura, op. cit.*, p. 96.

communauté nationale abstraite soudée par le lien du sacrifice et du sang versé. Ce que déplore le narrateur, en relevant l'absence de monument commémorant cette scène fondatrice de la Nation, c'est finalement la non-coïncidence de l'économie spatiale et de l'économie verbale : pour remédier à cette inadéquation entre l'espace réel et la grille paysagère « nationale », il convient de sémiotiser cet espace « vécu », cet espace « avec mémoire » afin de le convertir en « lieu de mémoire ».²²¹ Une opération d'encodage symbolique qui nécessitera, comme l'indique explicitement le narrateur, la mise en place *in situ* d'une signalétique, de dispositifs sensibles capables de convertir, par le biais de l'effet de visibilité, la matière spatiale « indifférenciée » en un paysage national tangible qui engage la collectivité et fonde la possibilité d'une communauté.

2.3.5. Dialogue et autorité énonciative

Nous l'avons dit, le récit de voyage d'Ancízar, dans la mesure où il revendique une filiation critique à l'archive impériale européenne et fonde son énonciation sur une scène déjà validée, est une machine à produire de l'autorité. Le voyageur va en effet du haut vers le bas : de la *ciudad letrada* où s'origine la parole écrite vers un territoire réceptacle en attente de sémiotisation. D'une certaine manière, *Peregrinación de Alpha* est le récit d'une conquête et d'une nationalisation par la lettre d'un espace hétérogène, discontinu et inégal. En outre, nous avons montré que l'inflation de la fonction panoptique « hors sol », abstraite et omnisciente permettait de caractériser la source énonciative en terme d'*ethos* d'un garant transcendant que nous avons défini comme l'État. Aussi, la mise en distance critique du texte européen se fait-elle pour l'essentiel de l'intérieur de l'archive impériale : si l'on relève parfois l'inexactitude de certaines données scientifique, voire l'inadéquation de certaines théories aux réalités du terrain, on ne conteste guère l'hégémonie du discours scientifico-paysager comme discours de vérité sur le monde.

²²¹ Nous faisons bien entendu ici référence au célèbre concept de Pierre Nora. Selon Nora le « lieu de mémoire » marque à la fois la disparition des milieux de mémoire et la volonté d'arrêter la déperdition progressive du sentiment de continuité sous la forme du temps vécu : « le sentiment de la continuité devient résiduel à des lieux. Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieu de mémoire ». Pierre Nora, *op. cit.*, p. 29.

S'il est donc incontestable que la majeure partie du texte d'Ancízar, en reproduisant les modes de production de l'autorité du discours impérial, fonctionne comme un dispositif d'assignation univoque, il est néanmoins vrai qu'il est parcouru par une seconde veine, intermittente, qui relève d'un investissement générique distinct. Nous nous référons ici aux espaces proprement diégétiques qui font appel à des ressources de figuration littéraires. Pour saisir le fil de cette narration en pointillés, il convient de revenir sur l'énoncé intitulant : la manière dont il pose sa filiation avec l'archive impériale européen n'est en effet pas exempte d'une certaine ambiguïté. La substitution d'une expression garantissant des effets de scientificité comme, par exemple, celle de « relation de voyage » par celle, littérairement connotée, de *Peregrinación de Alpha*, relève de toute évidence d'un investissement générique littéraire souterrain qui remet subtilement en cause son rattachement à l'archétexte impérial.

Sans pouvoir en apporter la preuve irréfutable, nous croyons que le signifiant titulaire « Peregrinación » renvoie au roman espagnol de pèlerinage du Siècle d'or.²²² Nous nous contenterons d'en citer ici deux exemples parmi les plus célèbres : *El peregrino en su patria* (1604) de Lope de Vega ou *Los trabajos de Persiles y Sigismunda* (1617) de Miguel de Cervantes, dont le protagoniste, faut-il le préciser, est baptisé « *el peregrino andante* ». Si l'on accepte cette hypothèse, une première évidence s'impose : l'indexation voilée à l'archive discursif du siècle d'or espagnol constitue l'expression d'une prétention à la littérarité dont le voyage scientifique est *a priori* exempt. En outre, si l'on consent que le roman de pèlerinage, issu du roman grec et byzantin, puisse être rattaché - avec le roman picaresque qui lui est contemporain - au grand paradigme bakhtinien du *chronotope de la route*, c'est l'ensemble du projet textuel d'Ancízar qui est sensiblement reconfiguré : à la description surplombante d'un espace vacant et radicalement extérieur, répondrait ainsi une trame narrative « au ras du sol » permettant la figuration de rencontres intersubjectives et générant ainsi inévitablement un certain flottement du sens. On aurait donc aussi, en contre-point de l'omni-paysage, ce que Franco Moretti a défini comme « *une Nation de*

²²² À propos des « novela española de Peregrinación », on pourra lire : Emilia Deffis de Calvo, « El cronotopo de la novela española de Peregrinación: Alonso Nuñez de Reinoso y Lope de Vega. », dans : *Criticón* n°56, 1992, p.135-136. Selon Emilia Deffis, le roman de pèlerinage déploie une scénographie spécifique et hautement standardisée : il met en scène une histoire d'amour et d'aventure; les épisodes sont articulés par le voyage dans des espaces et des temps plus ou moins définis; le récit se structure autour d'une série d'épreuves; enfin, les péripéties sont motivées par la providence divine.

routes », c'est-à-dire la figuration littéraire d'un espace dialogique potentiellement capable de défaire l'ordre des corps et des identifications que le discours savant omni-paysager prétend imposer.²²³

Bien sûr, en tant qu'ils relèvent de l'énoncé, les multiples discours que génère la narration de la route sont strictement encadrés par le narrateur, qui les fait toujours servir, par réfraction globale, « un second maître ».²²⁴ La manière dont sont figurés les dialogues établit en effet une nette hiérarchie entre les locuteurs. Les différents procédés de disqualification de la parole de l'Autre – à travers notamment la mise en scène d'une langue explicitement déficitaire – et de valorisation de la parole propre font de l'espace dialogique un espace de l'écart : en lui se met en scène non pas un circuit d'échange mais une opération de distinction. Les « stratégies de condescendance » par lesquelles le narrateur-personnage nie et réaffirme symboliquement le rapport hiérarchique en se mettant à la « hauteur » de la parole de l'Autre – selon le principe bien connu de « qui peut le plus peut le moins » - ne font bien évidemment que renforcer le rapport hiérarchique qui sous-tend le dialogue.²²⁵ On remarquera pour finir que les dialogues sont souvent clos par un énoncé ironique évaluatif qui, en prenant à partie le lecteur, dévalorise la vision du monde véhiculée par le discours populaire tout en légitimant, par effet de contraste la parole autorisée du narrateur-voyageur.

Pourtant, le dialogue peut aussi entraîner une certaine déperdition de l'autorité du narrateur et ouvrir ainsi la voie à une remise en cause du fonctionnement monadique de l'instance omni-paysagère. D'abord, bien entendu, parce qu'il opère une forme de

²²³ « *Une nation de routes : où les inconnus se rencontrant et avancent de conserve, se racontent leur vie, boivent, partagent leur paillasse... C'est un grand chronotope que cette route, une grande image de la Nation moderne que ce lieu où l'étranger n'est jamais complètement l'étranger – en tout cas, il ne le reste pas longtemps.* ». Franco Moretti, *Atlas du roman européen 1800-1900*, Seuil, Paris, 2000, p. 60.

²²⁴ Selon Mikhaïl Bakhtine, « *le prosateur peut ainsi se détacher de son oeuvre et aussi, à des degrés divers, de certains de ses strates et aspects. Il peut utiliser ce langage sans se donner à lui totalement; il le laisse semi-étranger, ou tout à fait étranger, mais en dernier ressort, le fait servir en même temps, malgré tout à ses intentions. (...) Il utilise des discours déjà peuplés par les intentions sociales d'autrui, les contraint à servir ses intentions nouvelles, à servir un second maître.* ». Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, op. cit., p. 120.

²²⁵ Pour Pierre Bourdieu, « *la stratégie de condescendance consiste à tirer profit du rapport de forces objectifs entre les langues qui se trouvent pratiquement confrontées dans l'acte même de nier symboliquement ce rapport, c'est-à-dire la hiérarchie entre ces langues et ceux qui les parlent.* ». Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p.102.

délégation énonciative qui laisse malgré tout percer la voix de l'Autre. Ensuite, parce que conformément au principe du dialogisme qui veut que toute parole soit déjà peuplée des intentions d'autres paroles, le discours convoqué en régime de dialogue en dit inévitablement plus que ce qu'il est censé prononcer. Il peut en effet déborder les stratégies purement intentionnelles, faire surgir une parole qui n'est pas tout à fait celle de la *doxa* diégétique et, d'une certaine manière, s'autonomiser par rapport à la voix qui l'englobe. Le dialogue consigné entre le narrateur-voyageur et un personnage féminin lors d'un bal nous semble à cet égard exemplaire:

- « Véanlo atisbando la gente para después contar lo que hacemos », prorrumpió cerca de mi una voz de mujer entre burlona y seria. Volvime y encontré dos majas de bracete, que paseaban haciendo precisamente mi oficio.

- « ¿ Quién te ha dicho, salero, que yo cuento lo que veo? »

- « ¡Ei!, no solo cuenta, sino escribe ; pero aquí se llevara chasco, porque ya nos tiene advertidas un señor que bebió cloruro, pensando que era brandy, en la montaña que usted sabe. »

- « ¡Ah maldito! - exclamé acordándome del borrascoso individuo que en una excursión de mi compañero por las selvas del Zulia, donde el guía los extravió, apremiado por el hambre y la sed, la segunda noche cogió a tientas cierta botella y se encajó un buen trago... de cloruro, que lo hizo berrear cuando creyó refocilarse con brandy -. No creas tal cosa, niña : son historias de aquel hombre que desea vengarse por no haber tenido olfato, sin embargo de usar razonables narices. »

- « ¡Que sí creo!, pero a bien que nosotras no tenemos coto, y andamos como Dios manda», repuso quitándose y poniéndose el pañuelo de los hombros.

- « no me parece que Dios te haya mandado hacer esa evolución, hijita, sin venir conmigo a refrescar en el toldo. »

- « ¡Eso ya!, para hacernos hablar, ¿no? Mire, váyase a su casa, que el sereno les hace daño a los forasteros. »²²⁶

Au-delà de l'aspect proprement *costumbrista* de cette scène figurative – précédée d'une longue description panoramique du bal et des danseuses - le dialogue se noue autour

²²⁶ *idem*, p. 483-484.

de la question centrale du sujet qui regarde, le *voyeur*, et qui écrit, l'*inscripteur*. Au niveau de l'énoncé, la scène est limpide : l'une des danseuses « génériques » de la scène de danse interpelle le lettré qu'elle vient de surprendre en train « d'épier » les danseurs. Elle lui reproche tout d'abord sa position d'extériorité : en épiant, le lettré cherche en effet à se soustraire au regard des autres. On reconnaît là, bien entendu, la structure fondamentale du voyeurisme.²²⁷ Distance, maîtrise et objectivation : le regard du voy-(ag)-eur lettré se fonde en effet sur un désir de contrôle de l'objet visualisé. L'interpellation déjoue l'entreprise du voyeur : en suspendant l'ordre des corps qu'impose le regard du voyeur, le personnage féminin conteste un certain « partage du sensible »²²⁸, déchire la simple présence catégorielle, affirme son statut de sujet, et ouvre un espace de dialogue.

Elle dévoile en outre le mécanisme de sublimation sexuelle qu'implique ce regard « savant » sur l'Autre, déstabilisant l'autorité de « l'expert » : comme l'indique la réplique prêtée au voyageur - « *no me parece que Dios te haya mandado hacer esa evolución, hijita, sin venir conmigo a refrescar en el toldo* » - la *libido sciendi* est subitement ramenée à ce qu'elle est, l'expression euphémisée de la *libido* sexuelle. Finalement, même si le personnage-narrateur affirme s'être retiré pour transcrire la scène – « *yo seguí su amable consejo, bien decidido a referir estas escenas* » - l'intrusion du « texte caché » de l'Autre subalterne aura déjoué le scénario imposé, marqué le texte public du lettré d'un imprévu radical à jamais consigné.²²⁹

Si à l'évidence cette scène dialogique déstabilise sur un mode interne le régime voyeuriste sur lequel le voyageur-narrateur fonde son autorité, elle peut aussi être interprétée, sur un mode externe, comme une remise en cause du fonctionnement même du dispositif d'énonciation. En d'autres termes, il se pourrait bien ce qui est dit au niveau de l'énoncé déstabilise le cadre énonciatif qui fonde la légitimité du discours. L'intrusion

²²⁷ Rappelons que le voyeurisme est intimement lié à la scopophilie, c'est-à-dire au plaisir qui découle du regard. Plus spécifiquement, il renvoie à une forme de plaisir sexuel obtenu par l'observation secrète et distante des autres renvoyés au statut d'objets.

²²⁸ Jacques Rancière, *La méfiance*, op. cit., p. 53.

²²⁹ Par « texte caché », l'anthropologue James C. Scott, définit le discours dissident infra-politique qui se construit en opposition au texte public construit par les groupes dominants et opère de manière détournée et dissimulée. En général, les dominants qui produisent le texte public à visée hégémonique n'ont pas accès à ce « texte caché » souvent dissimulé sous la surface silencieuse du consentement apparent. James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance*, op.cit., p. 126-130.

d'une parole *ob-scène* qui provient d'un corps appartenant au domaine de la pure visibilité, interrompt en effet la description taxinomique et dévoile les rouages du dispositif d'énonciation : si le discours semble souvent se produire lui-même depuis un non-lieu énonciatif, l'interpellation du narrateur-personnage ramène ce discours à son lieu d'origine et désigne celui qui parle : le représentant de la *ciudad letrada*, l'agent de la communauté politique auto-déclarée. Du coup, c'est le discours omni-paysager qui prétendait dire la Nation depuis une position d'exteriorité panoptique, qui se trouve contestée dans sa capacité à « faire » la Nation, à construire une hégémonie, à créer autre chose qu'une entité purement textuelle, un sorte d'auto-portrait naturalisant destinée au seul travail d'autolégitimation de la *ciudad letrada*.

On touche ici à l'une des apories inhérentes aux pratiques symboliques de la *ciudad letrada* dans son processus d'*imagining* national : la représentation de la Nation qu'elle met en place vise en effet peut-être moins à recréer la Nation comme une entité unique et homogène qu'à légitimer (et probablement surtout à auto-légitimer) la configuration sociale, culturelle, territoriale inégalitaire et fonctionnelle sur laquelle repose son pouvoir précaire. Il lui faut donc dans le même geste affirmer la Nation comme une entité englobante et affirmer l'exteriorité énonciative qui légitime l'autorité de son discours prescriptif. Aussi, n'est-ce pas le moindre des paradoxes de l'écriture nationalisante d'Ancízar que de se présenter, dès le titre, comme un parcours scriptural en *territoire étranger*.

CHAPITRE III

Paysages Dissensuels

Détournements et dénaturalisation
du discours du paysage

3.1. *Manuela* de Eugenio Díaz Castro : dévoiler la fiction paysagère de la Nation

Il est clair que l'espace de ces individualités est incompatible avec la forme du bel animal ou du parc aux grands arbres et aux larges perspectives.

Jacques Rancière, *Politique de la littérature*

3.1.1. Le projet *costumbrista* de la Nation

Lorsqu'en 1858, José María Vergara y Vergara fonde à Bogotá, la *Tertulia* et la revue littéraire *El Mosaico*, il a pour double ambition de constituer un fonds national d'images littéraires de la Nation et de réunir pour ce faire l'ensemble de l'intelligentsia nationale. Dans le premier numéro de la revue, il présente ainsi son programme:

Los tesoros inmensos de esa tierra tan rica y tan hermosa, son totalmente desconocidos en la actualidad. Los recuerdos tan originales, tan poéticos de una tierra totalmente desconocida en su parte material y moral no sólo de los extranjeros que a causa de la ignorancia nos desprecian como a una turba de bárbaros; sino lo que es más triste, es desconocida de sus mismos moradores (...) A los que estamos separados de esa lucha enconosa de las pasiones públicas nos toca trabajar con ahinco por hacer conocer el suelo donde recibimos la vida, y donde seguirán viviendo nuestros hijos. A nosotros nos toca el elogio de las grandes acciones, la pintura de nuestros usos y costumbres.¹

Comme l'indique explicitement Vergara y Vergara, ce projet d'accumulation

¹ José María Vergara y Vergara, « El Mosaico » dans *El Mosaico, Miscelánea de literatura, ciencias y música*, T. 1, n°1, Bogotá, 1858, p. 1.

culturel s'adresse à un groupe restreint : les gens de lettres qui se tiendraient éloignés des « passions publiques ». Il convient ici de préciser que cette restriction n'a pas pour visée de circonscrire un espace littéraire autonome qui serait absolument préservé des instances et des programmes politiques. En effet, malgré les précaires mais indéniables efforts de Vergara y Vergara pour délimiter un espace littéraire relativement indépendant des formes les plus grossières des luttes partisans et pour mettre en place une autonomisation progressive du système de relations de production, de circulation et de consommation de la littérature, le champ reste dans un état de dépendance structurale par rapport au champ politique.² Et cela, pour deux raisons au moins qui relèvent du statut des lettres au sein d'une société divisée en castes, races et classes.

D'une part, les acteurs du champ littéraire colombien conçoivent leurs pratiques comme étant étroitement liées aux impératifs de construction de la Nation.³ Le programme de Vergara y Vergara – nous y reviendrons - en appelle en effet très explicitement à la mise en place d'une politique littéraire de la représentation : il s'agit de constituer un fonds de valeurs symboliques (paysages, coutumes, identités, etc.) à même de fixer, de cristalliser l'idée nationale. D'autre part, les acteurs du champ littéraire, et plus largement du champ intellectuel, sont presque toujours directement liés à la sphère publique. Ainsi, la quasi-totalité de ceux qui animèrent la *Tertulia* et participèrent à la rédaction de la revue - José Manuel Marroquín, José María Samper, Medardo Rivas, Salvador Camacho Roldán, José Joaquín Borda, José Manuel Groot, Manuel Ancízar, Felipe Pérez ou encore Jorge Isaacs – furent à la fois des idéologues actifs chargés de mettre en forme les idées dominantes au sein de leurs partis respectifs et des hommes

² À propos de ce début d'autonomisation, on lira : Gilberto Loaiza Cano, « La búsqueda de la autonomía del campo literario, *El Mosquito*, Bogotá, 1858-1872 » dans *Boletín cultural y biográfico*, n°67, Biblioteca Luis Ángel Arango, 2005, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/publicacionesbanrep/boletin/boletin67/bol0a.htm>

³ Julio Ramos a analysé dans *Desencuentros de la Modernidad en América Latina* ce qu'il appelle « l'autorité problématique » des champs littéraires latino-américains. D'après lui, alors que « la institucionalización del arte y la literatura presupone su separación de la esfera pública, que en la Europa del siglo XIX había desarrollado sus propios intelectuales « orgánicos », sus propios aparatos administrativos y discursivos », en Amérique latine, « los obstáculos que confrontó la institución generan, paradójicamente, un campo literario cuya autoridad no cesa, aún hoy, de manifestarse ». Julio Ramos, *Desencuentros de la Modernidad en América Latina. Literatura y Política en el siglo XIX*, Tierra Firme, Ciudad México, 1999, p. 13.

politiques occupant des positions dominantes dans le champ du pouvoir.⁴ Tout au long du 19^e siècle, le capital symbolique que procurait la pratique littéraire était en effet toujours susceptible d'être reconverti en capital politique et vice-versa. Mieux encore, le capital symbolique acquis dans les Lettres y est (presque) toujours *déjà* un capital politique : la pratique de la Lettre – sous forme de poésie, de « *cuadro se costumbres* » ou de récit - fait en effet figure de « rite d'institution » qui légitime et consacre l'entrée d'un agent dans l'espace public.⁵ Comme nous le verrons plus avant, cette hétéronomie structurale qui fait dire à Carlos Jaúregui que l'espace littéraire se conçoit comme une métonymie du politique⁶ a des conséquences importantes dans la définition de la culture légitime : la légitimation des œuvres et des auteurs ne relève en effet qu'accidentellement de critères spécifiques au champ et dépend le plus souvent de critères extra-littéraires, comme ceux de la race, de la classe et du genre, qui déterminent en dernier lieu l'accès à la sphère du pouvoir.

Sans nous attarder sur les origines de cette quasi-isomorphie entre champ littéraire et champ du pouvoir politique rappelons simplement que d'après le critique uruguayen Ángel Rama, elle hérite en grande partie du régime de domination propre à l'Amérique coloniale : la pratique scripturaire y avait en effet été institutionnalisée à la fois comme un outil de distinction et comme un instrument de discipline d'une réalité perçue comme son envers constitutif, c'est-à-dire comme une pure spatialité chaotique et barbare. Dans le régime de domination propre à la *ciudad letrada*, toute position d'autorité au sein du champ du pouvoir se fonde et se légitime par la maîtrise de la technologie des signes.

Ces quelques remarques liminaires – qui appelleraient bien entendu une étude

⁴ Après avoir établi une liste des « plumes » célèbres qui ont participé à la rédaction de la revue, l'historien colombien Gilberto Loaiza Cano note ainsi que « *muchos de ellos fusionaron el ejercicio cuasi profesional de la política con el interés por lo literario, entre otras formas de escritura; varios de ellos llegaron a la presidencia de la república, otros hallaron refugio en esta publicación cultural mientras definían los nuevos derroteros de sus reconversiones políticas y religiosas, como sucedió en el sonado caso del liberal y anticlerical José María Samper, que terminó transformado en un dirigente conservador* ». Gilberto Loaiza Cano, « La búsqueda de la autonomía del campo literario, El Mosaico, Bogotá, 1858-1872 », *art. cit.*, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/publicacionesbanrep/boletin/boletin67/bol0c.htm>

⁵ Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 176.

⁶ Carlos Jaúregui, « Candelario Obeso, la literatura « afronacional » y los límites del espacio literario decimonónico » dans : Lucía Ortiz (dir.), *Chambacú, la historia la escribes tú. Ensayos sobre cultura afrocolombiana*, Iberoamericana-Vervuert, Madrid/Frankfurt, 2007, p. 55.

approfondie par ailleurs - nous permettent de comprendre que l'appel de Vergara y Vergara ne constitue pas une véritable revendication « autonomiste » du champ : lancé à une époque où commencent à se structurer idéologiquement les deux grands partis politiques colombiens⁷, il vise avant tout à faire taire les luttes partisans et à rameuter ceux qui partagent le champ symbolique restrictif de l'ordre lettré autour d'une politique de représentation de la Nation qui passe à la fois par une organisation de l'archive littéraire nationale et la constitution d'un fonds patrimonial d'images agglutinantes de la Nation. Cela est d'autant plus vrai, comme l'a très justement montré Andrés Gordillo Restrepo, que la création de la *Tertulia* et de la revue surgit dans une période favorable à ce type de convergence bipartite : elle succède en effet à la première grande remise en cause du modèle national libéral par des formations sociales marginales ou externes à la *ciudad letrada*.⁸

En 1854, une coalition composée d'officiers militaires et d'artisans s'empare du pouvoir central à Bogotá et proclame la dictature du général Melo. Ce coup d'état qui surprend et indigné les élites constitue en réalité le dénouement d'une longue période de tensions entre la base populaire du parti libéral organisée au sein des *sociedades democráticas* et sa fraction la plus influente, celle des *Gólgotas*, composée d'une élite commerçante fermement attachée aux principes du libre-échange. Si les *sociedades democráticas* avaient à l'origine été conçues par les cadres du parti libéral à des fins d'incorporation hégémonique des classes populaires, il semble qu'elles soient progressivement devenues des espaces autonomes à travers lesquels certains groupes subalternes purent s'insérer dans l'espace public, articuler leurs propres revendications, affirmer une vision inclusive de la citoyenneté opposée à celle purement abstraite de l'universalisme républicain et contester la domination des élites libérales.⁹ Quoi qu'il en

⁷ On lira à ce propos l'ouvrage classique de Germán Colmenares, *Partidos políticos y clases sociales*, Ediciones Universidad de los Andes, Bogotá, 1968.

⁸ Andrés Gordillo Restrepo, « El Mosaico (1858-1872): nacionalismo, élites y cultura en la segunda mitad del siglo XIX », dans : Santiago Castro-Gomez (dir.), *Pensar el siglo XIX*, op. cit., p. 211.

⁹ Ainsi, d'après l'historien James E. Sanders, les groupes « plébéiens », loin d'être simplement manipulés par les élites au pouvoir, ont su utiliser les espaces ouverts par le libéralisme pour accroître leur participation politique à travers ce que l'historien appelle la « négociation républicaine » (« *republican bargaining* »). Selon lui toujours, les sociétés démocratiques constituèrent les structures de base de cette progressive mobilisation des groupes subalternes : « *the democratic societies were the place where the theoretical program of elite liberals and the struggles of popular liberals came together* ». James E. Sanders,

soit, le coup d'état de Melo, qui, il est vrai, fut largement soutenu par le mouvement des artisans, est immédiatement interprété comme un dangereux soulèvement plébéien par les élites libérales et conservatrices : « *La revolución de 1854* – note Fernán González – (...) *rompe el consenso inicial sobre la legitimación popular del pueblo : ahora tanto liberales como conservadores coinciden en que el pueblo no está « preparado » para la democracia, lo que lleva a la consolidación de una alianza gólgota-conservadora en defensa de la constitución (...) contra la aparición del pueblo en la escena pública* ». ¹⁰ Face à cette irruption des groupes subalternes et de son « texte caché » dans l'espace politique national, les élites des deux bords serrent les rangs au sein d'une alliance « constitutionnaliste », restaurent l'ordre institutionnel au bout de quelques mois et répriment féroce­ment les organisations populaires soupçonnées d'avoir soutenu le coup de Melo.

Ainsi, selon Andrés Gordillo Restrepo, cette coalition politique des groupes dominants se traduit sur le plan culturel – et plus spécifiquement dans le champ littéraire - par la création quelques années plus tard de ce qui apparaît, rétrospectivement, comme un *front culturel uni* face à l'irruption de groupes populaires dans l'espace public excluant de la *ciudad letrada*. ¹¹ Finalement, comme l'a montré Cristina Rojas, malgré la véhémence des discours de l'un et l'autre camp, notamment autour de la question de la place de l'Église dans la société, les élites lettrées étaient unies par le « désir de civilisation » ¹² qui avait pour noyau épistémique ce qu'Aníbal Quijano a défini comme la « colonialité du pouvoir ». ¹³ Il s'agit donc, une fois la bourrasque plébéienne passée et l'ordre oligarchique ramené, d'imaginer entre partenaires constitués, autour d'une tasse de chocolat *criolla*,

Contentious Republicans. Popular Politics, Race, and Class in Nineteenth-Century Colombia, Duke University Press, Durham and London, 2004, p. 72 .

¹⁰ Fernán E González, « A propósito de « las palabras de guerra » : los comienzos conflictivos de la construcción del Estado nación y las guerras civiles de la primera mitad del siglo XIX », dans *Estudios políticos*, n° 25, IEP, Universidad de Antioquia, Medellín, Julio-diciembre 2004, p. 30.

¹¹ Andrés Gordillo Restrepo, *op. cit.*, p. 212.

¹² Cristina Rojas, *Civilización y violencia. La búsqueda de la identidad en la Colombia del siglo XIX*, Editorial Norma, Bogotá, 2002, p. 35-41.

¹³ Aníbal Quijano, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », dans Edgardo Lander (éd.), *La colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, art. cit., (en ligne) : <http://www.clacso.org/wwwclacso/espanol/html/libros/lander/10.pdf>

cette Nation homogène que les institutions culturelles d'un état exsangue ne parvenait pas à faire exister.

D'après Gordillo Restrepo, l'une des principales modalités esthétiques de cette politique de la représentation nationale fut le *costumbrismo*, sous la forme spécifique du « *cuadros de costumbres* ». ¹⁴ Sous cette dénomination générique floue, on classait alors toute une série de pratiques descriptives littéraires et non littéraires qui vont du tableau picaresque jusqu'au fragment de récit de voyage scientifique. D'une manière générale, on cataloguait comme *costumbrista* toute représentation textuelle « réaliste » - c'est-à-dire toute représentation possédant une vocation mimétique affirmée ¹⁵ - du territoire national, de ses habitants et de ses formations sociales. Au moment de la fondation de la revue en 1858, ce genre qui se définit en réalité bien plus par son objet et sa fonction stratégique que par son organisation énonciative possède déjà une trajectoire au sein de la culture lettrée nationale, notamment par le biais de la seule grande entreprise culturelle étatique qui avait jusqu'alors fonctionné : la *comisión corográfica*. Dans son article sur le *cuadro de costumbre*, Erna Von der Walde affirme ainsi que « *El Mosaico es el espacio cultural en el que confluyeron dos fenómenos del siglo de la mitad del siglo : la creación de los partidos políticos y la radicalización de las posiciones, por un lado, y la constitución de una expedición de exploración de la geografía, la botánica y la gente del país que se llevó a cabo entre 1850 y 1859 bajo el nombre de comisión corográfica (...)* ». ¹⁶ Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la fondation de la *tertulia* et de la revue *El Mosaico* se fit en 1858, au terme du long et minutieux travail d'accumulation du capital culturel accompli par la commission et son musée multimédial. D'une certaine manière, *El Mosaico* peut être interprété comme un projet visant, en partie au moins, à l'exploitation littéraire de l'immense fonds topographique constitué pendant la décennie de fonctionnement de la

¹⁴ Andrés Gordillo Restrepo, *op. cit.*, p. 230.

¹⁵ Selon Aníbal González, le *costumbrismo* « *adopta el dispositivo del espectador, con toda la epistemología empiricista que implica y lo pone al servicio de un proyecto de análisis cuasi científico de la sociedad* ». Aníbal González, *La crónica modernista hispanoamericana*, Ediciones José Porrúa Turanzas, Madrid, 1983, p. 66.

¹⁶ Erna Von der Walde, « El cuadro de costumbres y el proyecto hispano-católico de unificación nacional en Colombia » dans *ARBOR, revista de ciencia, pensamiento y cultura*, n°724, marzo-abril 2007, p. 246, (en ligne) : <http://arbor.revistas.csic.es/index.php/arbor/article/view/95/96>

Commission et sa transformation en ce que Jens Andermann appelle une *tropographie*, soit un fonds d'images et de métaphores littéraires à vocation patrimoniale.¹⁷

Cette captation d'une partie du « capital culturel national » accumulé dans le champ scientifique par le champ littéraire fut facilité par la transversalité de certaines des œuvres produites au sein de l'expédition, notamment, nous l'avons vu, *Peregrinación de Alpha*. À cet égard, Erna Von der Walde remarque que les rédacteurs des journaux de l'expédition, Manuel Ancízar et Felipe Pérez devinrent membre de la *Tertulia*. Des extraits de leurs récits furent d'ailleurs intégrés par Vergara y Vergara dans une anthologie de textes *costumbristas* publiée par l'imprimerie du *Mosaico* en 1866 : *Museo de cuadros y costumbres y variedades*.

On peut considérer qu'à travers l'investissement de ce qui est alors défini comme le *costumbrismo* - c'est-à-dire l'ensemble des discours qui ont pour vocation de produire une image sensible de la réalité nationale - *el Mosaico* opère une manœuvre stratégique de captation du capital symbolique attaché aux travaux de la commission : elle se pose ainsi comme l'héritière légitime d'une archive scientifico-littéraire hautement autorisante puisqu'elle englobe aussi bien les travaux de la Commission que les discours d'Alexandre de Humboldt. Par ailleurs, cette opération de détournement discursif apparaît d'autant plus nécessaire que le champ littéraire colombien – qui s'inscrit dans un rapport problématique avec son archive coloniale – est encore faiblement doté en capital spécifique. Il lui faut donc capter du « national » en détournant des archives discursives mieux dotées en capital de légitimité.¹⁸

Si le *costumbrismo* colombien apparaît donc comme un genre hétérogène et faiblement codifié il possède en revanche, comme l'indique le rôle clé que lui assigne Vergara y Vergara, une fonction éminemment stratégique dans ce que nous pourrions appeler le projet littéraire *patria*. Comme le rappelle à juste titre, Doris Sommer, « *another dimension of costumbrismo was to underline, even to construct, cultural differences* »

¹⁷ Jens Andermann, *op. cit.*, p.178.

¹⁸ Même si José María Vergara y Vergara conteste l'historiographie libérale dans son *Historia de la literatura en Nueva Granada* publiée en 1868 en annexant l'archive « supranationale » coloniale à la tradition littéraire nationale – ce qui constitue par ailleurs une prise de position dans le champ littéraire et politique qui annonce la révolution culturelle qu'imposera la *Regeneración* – il réserve une place importante aux écrits des « *ilustrados* » et notamment aux discours géographiques de Francisco José de Caldas.

between one's own nation and other nations». ¹⁹ La consécration du *costumbrismo* comme discours nationalisant par excellence se fonde en grande partie sur son intime connexion avec la conception herdérienne de la Nation : le discours *costumbrista*, avec son intérêt folklorique pour les paysages et les traditions locales, s'inscrit indéniablement dans ce grand paradigme qui, en tirant un trait d'union entre le territoire, le peuple et la Nation, fait du local et du temps long de la tradition l'expression du « génie national » authentique. ²⁰ La « solution » nationale proposée par Johann Gottfried Von Herder est en effet particulièrement bien adaptée aux nations en voie de constitution qui, en l'absence de ressources historiques propres, trouvent dans les paysages et les traditions des groupes subalternes un fonds d'images qui, par leur propension à figurer comme des *a priori* immémoriaux, sont aptes à être capitalisés puis transformées en tropes littéraires nationaux. Si l'on se réfère aux deux dimensions déjà mentionnées – performative et pédagogique - qui caractérisent selon Homi Bhabha la temporalité paradoxale de tout discours national, il apparaît clairement que le discours *costumbrista* possède une fonction essentiellement pédagogique : il vise avant tout à ancrer la Nation dans le temps cumulatif d'une tradition archaïque et à mettre ainsi en place, à travers la transformation de l'Autre en tradition littéraire, une cartographie imaginaire de l'identité nationale.

Bien entendu, comme l'a montré Michel de Certeau à propos des relations qu'entretiennent le discours savant et le langage populaire, le « contenu effectif » de ce fond populaire et localiste est posé hors de lui-même : il incombe aux élites lettrées de capter ce fond, de l'extraire de son état de latence pour le faire advenir comme expression « authentique » de la Nation, puis de le conserver au sein du discours légitime dont elles seules possèdent les clefs. ²¹

Le *costumbrismo*, en tant que discours produit par et pour la ville lettrée, constitue par ailleurs une pratique disciplinaire, capable de circonscrire, de séparer et de purifier l'espace de la Nation. Tout d'abord d'une manière assez explicite : la description de

¹⁹ Doris Sommer, « The places of History : Regionalism Revisited in Latin America » dans Doris Sommer, *The places of History: Regionalism Revisited in Latin America*, Duke University Press, Durham and London, 1999, p. 2.

²⁰ Pascale Casanova, *La république mondiale des Lettres*, Seuil, Paris, 1999.

²¹ Michel de Certeau, *L'écriture et l'histoire*, op. cit., p. 186.

cuadros de costumbres est en effet souvent l'occasion de diagnostiquer « l'état moral » des classes subalternes et de censurer des usages jugés, selon la couleur politique de l'auteur, ou bien contraire à la morale ou bien contraire à l'éthique de la modernité capitaliste. La citation des dialectes de l'Autre permet ainsi d'exhiber sa barbarie linguistique, de le situer hors de la pleine citoyenneté, d'en appeler à sa prompte discipline, tout en s'accordant, par contraste, des bénéfices de distinction ainsi que l'assurance de la pleine et incontestable légitimité de son propre rôle de dominant.²²

À un niveau plus profond, le discours *costumbrista* constitue une pratique d'assujettissement disciplinaire de l'Autre : il procède en effet à sa domestication verbale en opérant une stricte sélection de ce qui chez lui relève ou non du visible et du dicible. Comme l'a très justement remarqué Michel de Certeau dans la « beauté du mort », l'intégration des cultures populaires à l'ordre lettré, c'est-à-dire sous la forme dépolitisée et synchronique du folklore, a toujours à la fois pour objet et pour origine, la soumission de l'objet étudié, c'est-à-dire son refoulement en tant que sujet de la narration, en tant que porteur de la dimension performative de la Nation : « *Ce qui a permis ces paradis perdus offerts aux lettrés* - note ainsi Certeau - *c'est chaque fois la victoire d'un pouvoir* ». ²³ D'une certaine manière, le dispositif muséal du *Mosaico* – significativement, Vergara y Vergara publiera en 1866 une compilation d'articles *costumbristas* de la revue sous le titre de *Museo de cuadros de costumbres* – constitue aussi une tentative de conjuration de cette barbarie qui avait menacé l'ordre hégémonique.

Une fois « encadrés », singularisés, détachés de leurs conditions matérielles d'existence, l'Autre, l'espace de l'autre, deviennent ainsi des tropes, des figures littéraires qui peuvent être librement convoquées par la culture lettrée. Ce processus de transmutation de l'Autre en figure métonymique ou allégorique maintenant intégré à l'intertexte de la Nation est manifeste dans la sélection des sujets : ainsi, les paysages les plus cultivés sont ceux du piémont andin (une région soumise) ou du *salto de tequendama*

²² À propos du besoin d'autolégitimation des groupes dominants, nous rejoignons l'analyse de la fonction sociale de la doctrine religieuse que propose Max Weber : « L'homme qui est dans le bonheur ne se contente pas d'admettre son bonheur comme un fait, vis-à-vis de celui qui est moins heureux ; il veut de surcroît que son bonheur soit un droit, il veut être conscient de l'avoir mérité, par opposition à celui qui est moins heureux – et qui a certainement mérité son malheur d'une façon ou d'une autre ». Max Weber, *Sociologie de la religion*, Flammarion, Paris, 2006, p. 250.

²³ Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Seuil, 1993, p. 50.

– élevé au rang de synecdoque de la Nation - alors que la figure la plus fréquemment décrite est celle du *calentano* créole, honnête, déférent et travailleur (celui qui accepte l'expropriation de sa force de travail sans exiger une juste compensation). S'il fallait donc décrire le *chronotope* générique du *cotumbrismo* colombien, il faudrait parler non pas d'un *ici*, ni même d'un *là-bas* mais un *là* médian, un espace hispano-créole proche de la frontière intérieure. Dit autrement, pour que l'opération de fixation folklorique fonctionne, il faut de l'Autre qu'il ne soit pas trop Autre.

On notera par ailleurs que la transformation de cet Autre interne en trope littéraire de la Nation se fait précisément à une période de colonisation du piémont andin par les élites de la capitale à la faveur des différents cycles de produits tropicaux : le processus, nous y reviendrons plus avant, se solda par une expropriation massive des « terres » proches de la capitale et la prolétarianisation des populations rurales. Aussi, tout se passe-t-il comme si l'expulsion du *calentano* du territoire réel constituait le prélude de sa réinstallation dans le territoire imaginaire de la Nation, sous la forme d'un trope littéraire librement mobilisable. Par contraste, la marginalisation des autres groupes subalternes dessine ce que Michel de Certeau appelle une géographie de « l'éliminé »²⁴ : les Noirs et les Indiens, qui constituent en réalité les groupes sociaux les plus organisés et les plus prompts au soulèvement, n'entrent pas dans l'entreprise de nationalisation, sinon comme sa part monstrueuse. S'ils sont inclus à l'ordre social de la Nation, ce ne sera qu'à travers leur exclusion.²⁵

Si l'on reprend la notion du double temps narratif de la Nation cité précédemment, il apparaît que le discours *costumbrista*, en plus de constituer un modèle littéraire d'accumulation culturelle, constitue aussi un discours de contention du *performatif* : l'Autre reconstruit comme fonds national latent, c'est l'Autre en effet qui, synchronisé et spatialisé, est rendu au même; c'est l'Autre qui, en tant qu'il est construit comme *sujet-à* et non pas *sujet-de*, n'a plus les moyens de supplémenter le texte national dominant. Le rêve implicite du *costumbrismo*, c'est la fixation d'une éternelle reproduction sociale.

²⁴ *idem*, p. 64.

²⁵ Ce type d'inclusion paradoxale a été défini par Giorgio Agamben comme celle de « *la structure paradoxale du ban* » : « *Ce qui a été mis au ban est restitué à sa propre séparation et, en même temps, livré à la merci de qui l'abandonne : il est à la fois exclu et inclus, relâché et en même temps capturé.* » Giorgio Agamben, *Homo Sacer, le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil, Paris, 1997, p. 120.

3.1.2. Écrire dans les marges de la *ciudad letrada*

C'est au sein de ce régime de la représentation mis en place par *El Mosaico* qu'émerge l'œuvre *costumbrista* d'Eugenio Díaz. Présenté par Vergara y Vergara comme le co-fondateur de la revue *el Mosaico*, Eugenio Díaz y publie dès le premier numéro en 1858, sa « novela por entregas », *Manuela*. Comme l'ont remarqué la plupart des critiques, au demeurant peu nombreux, qui se sont intéressés au roman de Díaz, *Manuela* se présente comme un espace narratif pleinement articulé aux confrontations réels et symboliques qui traversent alors l'espace socio-politique colombien. Le texte de Díaz met en effet en jeu, comme l'a pertinemment remarqué le critique colombien Sergio Escobar, trois grands récits nationaux concurrents : deux dominants, qui se disputent l'espace politique national, celui du libéralisme, et celui des conservateurs.²⁶ Le troisième, dominé, occulte, que Sergio Escobar décrit comme « populaire et contre-hégémonique » et lié selon lui, à l'émergence au cours des années 50 des *sociedades democráticas*.

La scène qui légitime l'exploration du champs social figuré se présente comme un parcours picaresque inversé : Demóstenes, un éminent intellectuel de Bogotá, acquis à l'idéologie libérale de la civilisation, arrive dans un village qui porte le nom générique de *La Parroquia* situé en marge de la zone d'influence de la *ciudad letrada*. Venu pour s'y livrer à une « exploration » naturaliste, le personnage de Demóstenes se trouve progressivement plongé, au fil des rencontres avec une série de personnages incarnant les différentes positions possibles dans l'espace social de la Nation. Il y rencontre, entre autres personnages, Manuela, une jeune et belle métisse illettrée avec qui il entretiendra une relation chaste et trouble à la fois et le curé Jiménez, présenté comme un conservateur éclairé, avec qui il partage sa passion pour la botanique. La fable est donc apparemment limpide : progressivement, au cours d'un parcours dialectique qui le mènera à confronter ses propres conceptions de la Nation à la réalité souvent violente du terrain, Demóstenes, finira par substituer le pays réel au pays fantasmé de la *ciudad letrada*.

Le prologue de la première édition de *Manuela* rédigé en 1889 par Salvador

²⁶ Sergio Escobar, « *Manuela*, de Eugenio Díaz Castro, o la novela sobre el impasse de fundación nacional » in *Estudios de literatura colombiana*, n°19, Universidad de Antioquia, Medellín, Julio 2006.

Camacho Roldán semble avoir durablement balisé la réception critique de l'œuvre : la plupart des critiques ont en effet lu le roman, à la suite de Camacho Roldán, comme une critique du libéralisme utopique et une adhésion à l'idéologie conservatrice, incarnée par le personnage du curé dont la parole, il est vrai, est moins souvent prise à défaut que celle de Demóstenes. La nouvelle lecture qu'en propose Sergio Escobar, plus sensible aux effets de délégation auctoriale, nous paraît cependant plus convaincante.²⁷ À travers une analyse des procédures de délégation de la parole et du sens de la fiction comme macro-acte de langage cohérent, le critique colombien croit discerner dans la mise en scène massive du « texte caché » des subalternes, l'expression d'un positionnement auctorial latent. Un tel positionnement idéologique hérétique n'est bien entendu possible, comme le montre Sergio Escobar, qu'à travers une série d'opérations de délégation, de substitution et de dissimulation qui occulte l'affiliation de la parole englobante aux discours figurés trop subversifs. Plusieurs éléments, qui tendent à notre avis à configurer un « corps énonçant » dissonant à l'intérieur du champ du *costumbrismo*, nous permettent de pencher en faveur de cette lecture qui privilégie, sans pour autant rejeter l'axe interprétatif horizontal traditionnel libéral/conservateur, un axe vertical qui interroge la relation dominant/dominé et qui transcende les affiliations politiques partisans.

Tout d'abord, le roman de Díaz, souvent présenté comme une « novela de costumbres » contraste par la radicalité, la cohérence, et l'extension des discours prêtés aux personnages incarnant des positions de subalternité raciale, générique et de classe, avec les *cuadros de costumbres* publiés dans les pages du *Mosaico*. Si ces discours détonnent dans le paysage de la *doxa costumbrista*, c'est aussi parce que ces discours cédés par le narrateur ne se présentent pas comme des simulacres parodiques des

²⁷ Pour Eduardo Camacho Guizado, « *lo importante en esta novela es la cariñosa perspectiva de latifundista bondadoso que ama el paisaje, las labores, las costumbres del campo* ». Eduardo Camacho Guizado, « La literatura colombiana entre 1820 y 1900 » (*Nueva Historia de Colombia*, vol.2, *op. cit.*, p. 328). La lecture de Germán Colmenares, marxienne, souligne pour sa part l'absence de conflits sociaux entre les différents groupes sociaux figurés dans le récit : « *Eugenio Díaz utiliza el recurso de la novela clásica de desplazar a sus personajes por campos abiertos (...) Pero estos itinerarios no significan en modo alguno una transformación* » (Germán Colmenares, « Manuela, novela de costumbres » dans *Manual de literatura colombiana*, T.1, Planeta, Bogotá, 1988, p. 258). Pour le critique américain Raymond L. Williams, Manuela « *implica el rechazo, tanto del orden colonial aristocrático como del romanticismo* ». Mais, selon lui, les conflits les plus significatifs du roman résident dans l'affrontement entre la culture orale et la culture écrite. (Raymond L. Williams, *Novela y poder en Colombia, 1844-1987*, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1991, p. 83-84).

irrégularités de l'oralité (celles-ci étant bien entendu toujours associées aux marges ethniques et sociales de la Nation).²⁸ Ils ne sont pas simplement « cités » en tant que qu'extériorité grotesque, exotique ou monstrueuse d'une normalité située au centre de la *ciudad letrada* mais indéniablement valorisés, crédibilisés et par conséquent investis d'une forme d'autorité. Il apparaissent dès lors non pas comme des discours contaminant – lié au phantasme récurrent de prophylaxie qui hante les groupes sociaux dominants – mais, comme la montré Sergio Escobar, comme des discours capables de contester l'ordre hégémonique du possible que délimite le champ discursif de la *ciudad letrada*. Nous dirons que ces discours proférés à contre-courant de la *doxa* légitime sont construits comme des discours en excès capables de dévoiler la fausse universalité qui fonde l'ordre symbolique de la Nation.

Le fait que le roman ne mette pas en scène de véritables conflits entre les personnages ni par conséquent de résolution dialectique, n'implique pas, comme semble le suggérer Germán Colmenares, que le texte soit tout entier orienté vers la défense du *statu quo* social ni qu'il conclue à la nécessité du « chacun à sa place » : la figuration des discours subalternes semble en effet relever d'une logique de la représentation qui ne cherche pas à en faire l'expression d'un sujet collectif conclusif et transcendant qui aurait réussi à élaborer un « récit de classes » mais les expressions – hétérogènes et parfois concurrentes – des diverses positions qu'incarnent la multitude des « sans-parts » dans un espace social donné. L'on pourrait dire, en paraphrasant Jacques Rancière, que le récit de Díaz, en multipliant les lieux de parole et les corps fictionnels rend « *visible ce qui était invisible, [il] rend audibles comme êtres parlants ceux qui n'étaient entendus que comme animaux bruyants* ». ²⁹ Cette atomisation de la parole, même si elle ne trouve pas à se résoudre dans un mouvement dialectique, conteste la cohérence du grand récit national auto-légitimant de la *ciudad letrada* et configure malgré tout une nouvelle scène du

²⁸ À ce sujet Antonio Cornejo Polar note avec lucidité que « *en el lenguaje costumbrista, hay un esfuerzo más o menos sostenido para acoger formas y formulas de la oralidad, y con frecuencia del habla popular, pero sin duda se trata de un claro artificio y en la mayoría de los casos, contrariamente a lo que podría suponerse, la cita del lenguaje oral implica su exclusión (con frecuencia graficada por las comillas, la bastardilla o signos similares) de la norma lingüística que el propio texto propone como correcta y pertinente* ». Antonio Cornejo Polar, *Escribir en el aire, Ensayo sobre la heterogeneidad socio-cultural en las literaturas andinas*, Latinoamericana editores, Lima, 2003, p. 111.

²⁹ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Gallilée, Paris, 2007, p. 12.

politique.

L'hypothèse de Sergio Escobar nous semble être étayée par les quelques rares éléments biographiques que nous a fournis Vergara y Vergara dans la nécrologie publiée dans *el Mosaico* à la mort de l'auteur en 1865. Non bien entendu que nous identifions l'auteur biographique à la catégorie herméneutique que constitue la fonction auteur et qui n'est saisissable, comme chacun le sait, que dans l'appréhension du texte, mais nous pensons que la mise en perspective de ces quelques éléments biographiques avec le texte de Manuela, permet de les interpréter comme l'expression d'un *ethos* prédiscursif, c'est-à-dire d'une « posture » induisant une prise de position dans l'espace politico-littéraire de la *ciudad letrada*.³⁰

Selon Vergara, Eugenio Díaz « *vestía ruana nueva de bayetón, pantalones de algodón, alpargatas y camisa limpia, pero no traía corbata ni chaqueta. Este vestido, que es el de los hijos del pueblo, no engañaba: se veía sin dificultad que si así vestía era por costumbre campesina* ». Il note aussi: « *se exhibió como escritor, pero de ruana. Nunca le dio vergüenza no tener levita* ». ³¹ Cette tenue qui est certes aussi l'expression d'un habitus de classe – Díaz, fils d'*hacendado* ruiné était avant tout un paysan – apparaît, dans un milieu où la discipline corporelle et vestimentaire mondaine joue un rôle majeure de distinction, comme une manière d'inscrire physiquement une prise de position différente à l'intérieur du champ. On notera par ailleurs que Eugenio Díaz ne semble avoir jamais occupé de fonction au sein des institutions politiques nationales ou régionales, ni même au sein d'un parti : une particularité biographique qui lui octroyait d'emblée une faible légitimité dans un champ littéraire, nous l'avons vu, profondément hétéronome.

Bien entendu, cette mise en scène personnelle subie et revendiquée à la fois est inséparable de ce que Dominique Maingueneau appelle une scénographie, c'est-à-dire d'une scène d'écriture par laquelle se légitime l'acte de prise d'écriture. Dans un texte

³⁰ Dominique Maingueneau refuse d'établir une frontière imperméable entre ce qui relève du texte et ce qui relève du hors-texte. Pour dépasser cette antagonisme il propose de distinguer trois instances communicantes qui vont de l'individu à l'instance intratextuel : *la personne, l'écrivain, l'inscripteur*. Selon Maingueneau, « *chacune des trois soutient les deux autres et se soutient d'elles dans un processus d'enveloppement réciproque qui, d'un même mouvement, disperse et rassemble « le » créateur* ». Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 108.

³¹ José María Vergara y Vergara, « El señor Eugenio Díaz », *Museo de Cuadros de costumbres*, Tomo III, Biblioteca Banco Popular, Bogotá, 1973, p. 202.

autobiographique intitulé « mi pluma », Díaz fait l'inventaire des plumes utilisées pendant sa carrière d'écrivain : « *En la escuela fue de castilla, de ganso en la Sábana, de pava y guacamaya en tierra caliente, de guala en los trapiches, y, por un capricho de la suerte, fue del reino mineral en Ambalema, y del vegetal en un establecimiento de pastales en que la usé de un cañón de pasto de guinea* ». ³² La scène d'écriture instituante est ici posée : Eugenio Díaz, l'écrivain du réel, dont la matière textuelle provient, par le biais de cette plume-synecdoque arrachée à la nature, de la matière même du réel. L'épigraphe programmatique de *Manuela* ne dit pas autre chose : « *los cuadros de costumbres no se inventan, se copian* ».

À n'en pas douter, cette scénographie établie en amont, en aval et dans le texte, participe d'une stratégie d'auto-légitimation paradoxale : écrivain démuné du point de vue du capital symbolique et économique, Díaz ne peut lier sa vocation énonciative qu'à un principe extérieur à la *ciudad letrada*, c'est-à-dire transformer son excentricité au sein du champ en décentrement discursif revendiqué. Si les lettrés de Bogotá inventent la réalité, lui, l'écrivain du réel, la copiera précisément là où les discours de l'institution n'ont plus de prise. Dit autrement, Díaz cherche à fonder son autorité textuelle sur un rapport de contiguïté géographique et sociale avec ce dont il parle, critiquant au passage le rapport purement métaphorique qu'entretient la *ciudad letrada* avec le pays réel.

Ce positionnement paradoxal au sein du champ se traduit concrètement par sa marginalisation au sein de l'institution et la minoration de son œuvre. La publication de *Manuela* dans le *Mosaico* fut suspendue dès le chapitre 8. Le roman ne parut dans sa totalité qu'après la mort de l'auteur en 1866 dans la collection du *Museo de cuadros de costumbres* dirigée par Vergara y Vergara, ce qui conditionna définitivement sa réception comme document folklorique ou, dans le meilleur des cas, historique. ³³ Si nous ne

³² Eugenio Díaz, « Mi pluma », cité dans : Patricia Torres Londoño, article : « Díaz Castro Eugenio » dans : Jorge Orlando Melo (dir.), *Gran enciclopedia de Colombia*, Círculo de Lectores, Bogota, 1991, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/biografias/diazeuge.htm>

³³ Ainsi, le roman de Díaz semble avoir été, jusqu'à très récemment avec le renouveau de la critique littéraire autour de la question des « fictions fondatrices », un document à l'usage presque exclusif des historiens. Hormis le cas de German Colmenares on peut citer celui de Salomón Kalmanovitz qui, dans sa synthèse sur le régime agraire colombien au 19^e siècle, fait du texte d'Ancízar, un document historique transparent : « *La novela Manuela describe en los términos más realistas las condiciones bajo las cuales vivían los arrendatarios.* » Suit une description de la structure socio-politique des « *haciendas paneleras* » étayée par des exemples pris dans le roman d'Eugenio Díaz. Salomón Kalmanovitz, « El régimen agrario durante el

connaissons pas les causes exactes de cette interruption, il y a fort à parier qu'elle soit en rapport avec le jugement défavorable porté par ses contemporains sur son œuvre : bien que le réalisme de ses descriptions fut souvent remarqué, on lui reprocha ses « *descuidos idiomáticos* », « *la falta de pulcritud de su estilo* », « *su lenguaje incorrecto* », « *su estilo vulgar y desaliñada* » et « *su filosofía barata* ». Dans une société où l'épaisseur du capital linguistique sanctionne l'appartenance à la pleine citoyenneté et assigne aux individus des destins sociaux différents, dans une société où la différence de compétence linguistique fonctionne comme différence euphémisée de caste, de telles critiques revenait à disqualifier l'œuvre de Díaz, à la repousser dans les anneaux externes de la *ciudad letrada*.

Nous croyons que l'euphémisme de l'incorrection grammaticale et syntaxique par laquelle le roman de Díaz est relégué à la périphérie du champ littéraire légitime, renvoie à sa non-conformité esthétique et idéologique avec le point de vue fondateur du champ. Dit autrement, la censure grammaticale et esthétique imposée par ceux qui déterminent les critères de reconnaissance dans le champ, sanctionne en effet l'écart excessif du texte de Díaz par rapport à sa fonction idéologique assignée. Car, en faisant de l'espace de son roman un champ de lutte fragmenté où entrent en tension dialogique les différents discours de la Nation, l'écriture de Díaz défait sans cesse ce qui justifie l'écriture *costumbrista* : la fixation univoque et folklorique de l'Autre et la réitération des frontières qui séparent l'espace de la parole légitime de l'espace du cri.

L'on ne s'étonnera pas que le roman de Díaz, qui s'indexe explicitement à l'archive *costumbrista*, multiplie les discours paysagers. Ces discours, parce qu'ils ne sont pas seulement tenus par une instance extradiégétique mais répartis entre différentes voix possèdent cependant une fonction critique que l'on serait bien en peine de trouver ailleurs dans le corpus *costumbrista* colombien. Le texte fait en effet jouer, en les confrontant implicitement, deux types de représentations spatiales : celles qui sont portées par les locuteurs qui, en terme de position sociale, sont fondés à parler, et celles qui sont prises en charge par les personnages dont la parole est certes socialement dévaluée, mais valorisée à contre-courant de la *doxa* légitime. L'introduction de ce découplage entre l'espace de représentation autorisée et les représentations de l'espace attestées par ceux qui montrent la plus grande autonomie vis à vis de la sphère idéologique légitime, permet au discours

siglo XIX en Colombia », *Nueva Historia de Colombia*, vol.2, *op. cit.*, p. 116-120.

auctorial latent de décrédibiliser le discours autorisé et de dévoiler sa visée stratégique. Nous dirons que dans *Manuela*, l'espace représenté tient dès lors souvent lieu de discours critique : en substituant à la légitimité sociale et institutionnelle, une légitimité « situationnelle », « factuelle » de la parole, le roman déconstruit le « paysage national » des élites et l'exhibe comme le produit d'un pouvoir d'affabulation ancré dans les structures objectives de domination.

3.1.3. Le fétichisme paysager

Le personnage central de Demóstenes, qui n'est pas seulement l'incarnation d'une tendance idéologique (le libéralisme romantique) comme cela a souvent été dit mais, plus largement, celle d'un régime de représentation – défini par Cristina Rojas comme celui du « désir de civilisation » - est incontestablement le personnage le plus constamment décrédibilisé du roman.³⁴ Si la position sociale du personnage valide *a priori* le discours (*ethos* prédiscursif) qu'il s'apprête à tenir, celui-ci, une fois tenu (*ethos* discursif), est rapidement disqualifié : Demóstenes, qui fait sans cesse montre d'une érudition bavarde et nomenclaturale, produit des discours complètement détachés de toute maîtrise des conditions réelles de la société. S'il adopte souvent des postures éthiques, celles-ci ne sont précisément que des postures, des fanfaronnades non pas intrinsèquement fausses mais déplacées. À travers une série de mésaventures au cours desquelles il interpose sans cesse entre lui et le monde les signes d'une culture livresque étrangère et mal assimilée (les nombreuses scènes de lecture qui ponctuent le roman permettent de dessiner une cartographie de cette aliénation bibliophilique), le lettré réinvente sans cesse le monde dans lequel il évolue. Cette évidente filiation quichottesque possède une fonction idéologique précise : le roman use en effet de la figure repoussoir du *cachaco* lettré – qui, comme tous les personnages décrédibilisés, confine d'ailleurs au type – pour réfuter les présupposés sociaux et inverser la hiérarchie des locuteurs : celui qui est autorisé à parler déraisonne tandis que ceux ne le sont pas mais possèdent une forme d'autorité factuelle raisonnent juste. Si l'on reprend l'épigraphe qui ouvre le roman, nous dirons que

³⁴ Cristina Rojas, *op. cit.*, p. 51.

Desmóstenes est celui qui, croyant décoder le réel, ne le reproduit pas mais « l'invente » en mettant bout à bout des citations de l'Autre dominant.

Toute une série de discours et de pratiques symboliques prêtées au personnage participe de ces « effets de mirage » qui le privent d'une juste compréhension de la réalité du terrain. Deux grands formes discursives, parce qu'elles sont précisément les symboles d'une certaine *doxa* de l'élite lettrée, font l'objet tout au long du roman d'une décrédibilisation maximale : le *discours du catalogue* et le *discours du paysage*.

Parmi les motifs officiels (les motifs réels mais inavouables sont politiques) qui justifient le déplacement de Demóstenes vers la Parroquia figure sa passion pour une forme dévaluée de pratique des sciences de la nature, l'herborisation. Poussé par son goût pour les nomenclatures, le jeune lettré parcourt en effet régulièrement les alentours de la Parroquia pour y recueillir des spécimens qu'il classifie, dissèque et expose sur l'unique table de la *posada* indigente où il est contraint de se loger. Si l'on s'attache, comme le fait Sergio Escobar, à lire *Manuela* à partir du modèle herméneutique du « roman de fondation nationale », on peut interpréter la mise en scène maintes fois répétées de ces pratiques naturalistes comme une forme d'incorporation romanesque parodique du travail d'appropriation du territoire national initié par les élites à partir de la seconde moitié du siècle. Rappelons qu'au moment où Díaz écrit son récit, la *comisión corográfica* est en pleine activité et que Manuel Ancízar a déjà divulgué ses activités dans la presse sous la forme d'un récit de voyage : *Peregrinación de Alpha*. Une scène structurante du récit – elle se répète, presque identique, deux fois – permet de mesurer la portée parodique de cette mise en scène du discours catalogal. Au retour de l'une de ses promenades dans les alentours, Demóstenes découvre que son hôtesse, Manuela, a complètement remodelé son petit musée personnel exposé sur l'unique table de la *posada* transformée pour l'occasion en centre d'accumulation et de réordonnement du monde :

¡Oh, qué mano fatal ha pasado por sobre todas mis cosas! ¿Quién me ha trastornado las citas de mi libros? ¿Quién ha revuelto todas las clases y ordenes en los insectos y las plantas cuya clasificación ma había costado tantos días de trabajo?³⁵

³⁵ Eugenio Díaz Castro, *Manuela, Novela de costumbres colombianas*, T. 1, Garnier Hermanos, Paris, 1889.

L'intention parodique est manifeste : le naturalisme de Demóstenes est ici ramené à une activité purement domestique, une simple manipulation de signes vides qui ne possède aucune emprise sur le non-verbal, aucun enjeu réel. Lorsque le curé du village lui présente une passiflore, le naturaliste amateur est contraint de lui avouer son ignorance: « *A mí me gusta la botánica (...) pero no tengo lecciones prácticas* ». Le naturalisme de Demóstenes est présenté comme un pur simulacre, un geste simulateur qui ne vise pas tant à l'appropriation de l'espace de l'Autre dominé qu'à l'invocation et la captation de l'autorité de l'Autre dominant, le voyageur impérial européen, par la citation approximative de son discours. Comme l'indique l'exclamation indignée du lettré après le passage de son hôtesse - « *¿Quién me ha trastornado las citas de mi libros?* » - le discours naturaliste du lettré est un naturalisme de pure citation, un discours fondé sur un savoir de seconde main qu'il ne maîtrise pas et dont le sens, aliéné, lui échappe.

Le paysage, qui constitue l'autre versant du discours du voyageur, apparaît lui aussi comme l'une des figures de cette aliénation au réel. Ainsi, l'une des scènes les plus grotesques mais aussi les plus cruelles du roman montre comment un espace de représentation – ici l'indianisme romantique – induit une représentation phantasmatique de l'espace, qui opacifie le réel et permet d'occulter la nature réel d'un processus social. Tout se passe comme si l'empirisme du voyageur lettré succombait face à la magie de ses propres fétiches :

A la entrada del bosque visito don Demóstenes unas piedras con pinturas de los antiguos panches. Estaban en partes cubiertas por helechos y otras plantas, pero el baquiano las despejo con su cuchillo de monte. Aparecían allí unos círculos y figuras espirales, unos cuadrados y unas manos al parecer estampadas, todo trabajado como a punta de pico (...) Era majestuoso el sitio tanto por el presente como por lo pasado. El silencio de los bosques, la presencia de don Demóstenes, de José y de Ayacucho; aquellas pinturas antiguas, adoratorias tal vez, de una nación guerrera y populosa; todo era para meditar, para llenarse por los menos de una imprescindible melancolía.

- ¡José! Le dije, en fin, don Demóstenes a su criado. ¿Tu sabes qué es esto?

- si mi amo... pinturas de los antiguos.

- ¿Y esos quiénes eran?

- No sé, mi amo.

- ¿No?... ¿No sabes que son tus abuelos? ¿que son tus mayores, despojados de su libertad y de sus tierras por unos filibusteros de tantos?... ¿Y no sabes que otros filibusteros modernos coronaran la obra, defraudándolos con viciosas reparticiones; y que otros negándoles la saludable tutela de la ley, que los daba por ineptos en los negocios, los acabaran de despojar con la ley en mano?

- Si, mi amo: yo vendí mi derecho de tierra sin saber lo que vendía.

- Pues bien, José. Estos monumentos son los adoratorios sagrados de tus abuelos, que adoraban el sol. Sabrás que nosotros hemos dicho « que habría sido mejor no haberles cambiado a los indios sus inocentes ritos »; y las cosas se dicen porque se sienten... ¡Ven acá! Arrodíllate y adora el sol.³⁶

Encore une fois, la scène (qui fait significativement partie d'un chapitre intitulé « *Expedición en la montaña* ») renvoie explicitement aux travaux de la *comisión Corográfica* et plus précisément à la description faite par Augustin Codazzi et retranscrite dans le récit de voyage *Peregrinación de Alpha*, de la pierre monumentale de Gameza. Quoi qu'il en soit, l'intérêt de la scène réside dans le fait qu'elle met en relation ce programme de constitution d'un patrimoine fossile de la Nation – c'est-à-dire de construction d'un imaginaire national - avec les processus sociaux réels auxquels sont alors soumis les groupes subalternes. Ici la rêverie paysagère du lettré dans laquelle se fondent passé archaïque et présent se transmue en une scène de domination d'une grande violence symbolique : le *criado* indigène, pris dans le rêve national du maître créole, est ici assujéti (redéfini comme sujet d'une autre histoire et d'une histoire Autre), expulsé de toute présence à lui-même et renvoyé dans un passé archéologique phantasmatique. Ce rituel de subordination infantilisant et de négation ontologique se légitime par la dénonciation purement rhétorique d'une autre négation : celle, légale, qui sous couvert d'égalité citoyenne, a permis de démembrer et d'aliéner les terres communautaires indigènes.³⁷ À cette politique déguisée d'expropriation et de généralisation des rapports

³⁶ *idem*, p. 68-69.

³⁷ En 1821, pendant le congrès constituant de Cúcuta, fut décrétée la division des terres communautaires des *resguardos*. Un période de « protection » pendant laquelle les indiens ne pouvait pas vendre les terres fut toutefois stipulée. En 1850, le congrès autorise les gouvernements provinciaux à procéder à la division des terres des *resguardos* et à permettre leur mise en vente. Ainsi, selon Brooke Larson, après 1850, « *el consenso de la élite se había volcado en contra de las anteriores políticas proteccionistas, eliminando en*

marchands (dont le parti libéral fut d'ailleurs le plus ardent défenseur) qu'il feint de déplorer, le lettré n'a d'autre compensation à apporter que celle d'une intégration à la Nation sous forme de patrimoine archéologique résiduel.

Cette procédure d'oblitération phantasmatique de l'Autre ne concerne pas seulement la race mais aussi le genre. On retrouve en effet peu plus loin dans le récit le même dispositif paysager mais cette fois-ci appliqué au corps de la femme :

Rosa tenía que esperar cada rato a su pupilo, y en una de esas ocasiones se había parado sobre una piedra cubierta de helechos y musgo, a la sombra de una bejucada obscura de pasifloras, detrás de las cuales se levantaba un pedron estupendo. (...) El espectáculo era solemne, y don Demóstenes, que tributaba su culto a la naturaleza, tal vez hubiera doblado la rodilla, si la famosa Clotilde no estuviera tan inmediata.

- En que piensas le dijo el socialista a la triste proletaria del Retiro

- En mi desdicha, y en que me he de morir muy pronto.³⁸

Si l'on peut parler dans la scène précédente d'une *racialisación* de la nature – l'indien étant assigné à sa fonction d'élément paysager – celle-ci se construit autour d'une *sexuation* de la nature. Encore une fois, la fantasmagorie paysagère englobe l'autre et le prive de voix propre : paysagée dans un ailleurs mythique – ici l'antiquité classique – Rosa, décrite comme une ouvrière agricole soumise à une double exploitation économique et sexuelle, est détachée de ses conditions sociales sordides par le regard paysageant du lettré et transformée en déesse antique. La distance entre les mots et les choses est ici proprement béante. Au niveau de la diégèse cette opération fétichiste d'occultation de la réalité constitue en réalité une forme de déni stratégique visant à ne pas compromettre l'auto-portrait flatteur que le représentant de l'élite lettré aime à se peindre de lui-même : Demóstenes voyage précisément pour rendre ses hommages à la fille de Don Tadeo, l'*hacendado* qui exploite la jeune paysanne.

particular, la clausula del alfabetismo que había prohibido que los indios analfabetos vendieran sus tierras ». À l'inverse, « *para el derecho al voto, los liberales impusieron una clausula que requería saber leer y escribir* ». Aussi, conclut Brooke Larson, « *arrojados al mercado pero excluidos del sistema político, los indígenas pobres de Colombia comenzaban a experimentar la doble moral de la ciudadanía* ». Brooke Larson, *Indígenas, élites y estado en la formación de las repúblicas andinas (1850-1910)*, IEP Ediciones, Lima, 2002, p. 59.

³⁸ Eugenio Díaz Castro, *op. cit.*, t. 1, p. 123.

Il est intéressant de noter que le roman, tout en suggérant en creux la possibilité d'une union entre le lettré et l'un des nombreux personnages féminins d'origine populaire, finit par renvoyer Demóstenes à ses hauts plateaux andins où il épousera la fille d'un grand propriétaire terrien. Si, la reproduction sociale est assurée, l'exogamie agglutinante n'aura pas lieu : Manuela, Rosa ou encore Pía, personnages sur lesquelles repose la domination de race, de classe et de genre restent prises, comme objet de désir, dans le regard du lettré. L'échec de la fonction allégorique du roman est étroitement lié à ce que nous pourrions appeler l'économie politique du voyeurisme qui régit les rapports entre le lettré blanc et les jeunes paysannes : en les scrutant et en les poursuivant du regard jusqu'au sein de leurs propres maisons (on notera que la distinction générique privé/public ne fonctionne que pour les femmes appartenant aux groupes dominants), Demóstenes semble en effet toujours fasciné par les signes d'une sexualité exogamique et métisse ; il ne peut cependant accéder pleinement à son désir dans la mesure où sa satisfaction entamerait irrémédiablement les fondements du système excluant qui permet la perpétuation de sa propre suprématie de Blanc lettré.

C'est dans un dialogue entre le lettré et ñua Melchora, une « *arrendataria* » de l'une des grandes haciendas locale que sont finalement dévoilés non seulement le divorce entre la Nation paysagée et la Nation réelle mais aussi la fonction opacifiante du discours paysager :

-¿pobreza? Con tierras tan fértiles y exuberantes?

-¿Y qué hacemos con ella?

- ¿Cómo, qué hacemos con ella? Descuajar todos estos montes y sembrar plantaciones para la exportación, como café, añil, cacao, algodón y vainilla; y no sembrar maíz exclusivamente como hacen ustedes.

- Muy bueno sería todo eso; pero la pobreza no nos deja hacer nada, y que como no hay caminos, ahí se quedaría toda botado; y no es eso sólo, sino que los dueños de tierras no perseguirían. Es bueno que con lo poco que alcanzamos a tener a medio descuido ya nos están echando de la estancia, haciéndonos perder todo el trabajo ¿qué sería si nos vieran con labranzas de añil, de café y todo eso? ³⁹

³⁹ *idem*, p. 84.

Le paysage de l'abondance – relayé par une interprétation de la théorie économique des avantages comparés – apparaît ici comme une représentation défigurante qui, en obstruant la compréhension de la réalité, permet de transformer le précaire projet économique des élites libérales en discours naturaliste : la générosité de la nature tropicale ne garantit-elle pas l'égalité économique de tous? Ne garantit-elle pas la validité de la doctrine du laisser-faire que professe le lettré libéral? En cela, le paysage de l'abondance constitue un fétiche, une représentation collective qui, tout en semblant appartenir à la réalité permet de masquer un rapport social déterminé. Mais le paysage induit ici un autre fétichisme: celui de la marchandise. Encore une fois, les productions tropicales sont présentées comme des marchandises en soi en dehors de tout rapport de production. La combinaison du fétichisme paysager – « une terre riche et opulente pour tous. » – et du fétichisme économique – « il suffit d'exporter. » – contribue à la création d'un espace national fictif où règnerait l'équivalence généralisée. Significativement, c'est le personnage de ñua Melchora, positionné dans l'espace social du roman comme une marginale parmi les subalternes, mais placé en situation de contiguïté sociale et géographique avec ce dont elle parle, qui est chargé de dire l'envers des choses, de dire ce que la *doxa* paysagère autorisée rend illisible : que l'égalité et la liberté professées par la *ciudad letrada* ne sont que les masques d'une catégorie qui, elle, régit réellement l'ensemble des relations sociales : la propriété.

3.1.4. Les espaces *dé-paysagés* du roman

Le discours paysager du lettré, tenu, nous l'avons vu, comme l'expression d'une forme de « fausse conscience», possède donc un envers que le discours de certains personnages, présentés comme dénués d'illusion puisque soumis à l'exploitation la plus violente permet de dévoiler. La topographie figurée - c'est-à-dire les espaces représentés et leurs positions relatives au sein du récit - qui est prise en charge dans une grande mesure par le narrateur omniscient, possède aussi une fonction idéologique de contestation de l'espace de représentation légitime. Le roman se structure autour de trois grands espaces figurés : la Parroquia et Ambalema qui constituent les lieux du développement de l'action, et Bogotá, qui apparaît en quelque sorte *in absentia* à travers les va-et-vient de son

représentant lettré, Demóstenes et les discours prêtés aux personnages qui entretiennent un lien avec le pouvoir central. Ainsi, à la fin du roman, dans un chapitre intitulé « *El archivo de don Tadeo* », la découverte de l'archive personnelle du « *gamonal* » local, justifie la retranscription d'une série de lettres provenant toutes de représentants du pouvoir central à Bogotá. La *ciudad letrada* fonctionne en creux comme le lieu *ob-scène* qui régit l'ordre du discours.

Les deux espaces représentés dans la narration constituent ainsi des espaces subordonnés, dominés par l'espace hors champ de la *ciudad letrada*. *La Parroquia*, nous l'avons vu, est décrite dans le discours des personnages que le texte rend les plus crédibles comme un espace de perpétuation de relations féodales à travers l'économie archaïque du fermage. Nous l'avons vu, lorsque Demóstenes va courtiser Clotilde, la fille de Don Blas, l'un des *hacendado* de la région, il se révèle incapable de voir l'extrême exploitation à laquelle sont soumis les travailleurs du moulin à canne de l'*hacienda*. Significativement, la description est prise en charge par le narrateur omniscient, instance dont on sait qu'elle est le véhicule, sinon exclusif, du moins privilégié de la fonction auctoriale. La voix du narrateur dévoile ainsi, dans ce qui apparaît comme un commentaire autorisé de l'action romanesque, la part d'immontrable que la *doxa* paysagère a précisément pour fonction d'occulter :

Los contornos de esta fábrica de Retiro harían reventar de pena el corazón de un radical porque los grupos del bagazo, el tizne de la humareda, la palidez de los peones, el sueño, la lentitud y la desdicha, no muestran allí sino el más alto desprecio de la humanidad. Las tres razas, a saber, la africana, la española y la india, con sus variedades, se encuentran allí confundidas por el tizne, la cachaza, los herpes y la miseria, de tal manera que no son discernibles ni aún por un norteamericano que es cuanto pudiera decirse: tal es la degradación de los proletarios del trapiche del Retiro.⁴⁰

Paysage de la misère donc qui contraste fortement avec le paysage idyllique qui enveloppe les déplacements de Demóstenes. À la fiction agglutinante de la *communauté imaginaire* produite par le lettré – il interpelle les autres personnages par l'expression

⁴⁰ *idem*, p. 43-44.

euphémisée de « ciudadano » - la description du *trapiche*, substitue celle d'une *communauté subie* où les signes de l'appartenance ne sont plus seulement symboliques mais s'inscrivent dans la matérialité des corps mélangés.

L'autre grand espace où se déroule une portion significative de l'action romanesque est celui d'Ambalema. Contrairement à l'espace générique de la *Parroquia* cet espace figuré renvoie à un espace référentiel réel : Ambalema, un port sur le fleuve de la Magdalena qui connaît précisément à l'époque où Díaz écrit son roman, un développement considérable grâce à ce que les historiens appellent aujourd'hui la *bonanza* du tabac. De toute évidence, la mise en scène de cet espace, difficilement justifiable du seul point de l'économie narrative vise avant tout à dévoiler l'incarnation matérielle du projet national de la *ciudad letrada*.

Comme l'a montré Franck Safford, l'essor du tabac dans la région d'Ambalema frappa fortement l'imagination de l'élite libérale de Bogotá qui trouva l'occasion de se transformer en *hacendado* et de mettre concrètement en place leurs conceptions économiques et sociales « libérales », fondées sur la production de produits tropicaux pour les marchés européens et l'exploitation coercitive d'une main d'œuvre locale bon marché.⁴¹ D'imminents représentants de la *ciudad letrada* qui firent au demeurant parti du *Mosaico* comme José María Samper – thuriféraire du laisser-faire - ou encore Medardo Rivas – qui se chargea d'écrire l'épopée hagiographique de ces colons fortunés dans *Los trabajadores de tierra caliente*⁴² – s'installèrent dans la région en tant qu'*hacendados*. Processus violent, pendant lequel, selon l'historien Salomón Kalmanovitz, « *comerciantes, militares, abogados y políticos, y parte considerable de la oligarquía bogotana, fracasados ante el estancamiento de las fuerzas productivas del país, bajaron a tierra caliente a explotar a sus moradores, despojándolos de tierras que habían ocupado sin papeles notariales e importando campesinos del altiplano y otras regiones* ». ⁴³ Dans *Manuela*, Ambalema apparaît donc comme le lieu où se rencontre et s'articule le désir de civilisation des élites – qui est le masque idéologique du mode de production « néocolonial » des « républiques

⁴¹ Marco Palacios et Franck Safford, *Colombia, país fragmentado, sociedad dividida*, Editorial Norma, Bogotá, 2002, p. 381.

⁴² Medardo Rivas, *Los trabajadores de tierra caliente*, Imprenta de M. Rivas, Bogotá, 1899 .

⁴³ Salomon Kalmanovitz, *op. cit.*, p. 120.

tropicales » - et les frontières géographiques, sociales et raciales de la Nation.

C'est à partir du point de vue du personnage de Manuela que le narrateur dévoile progressivement le fonctionnement de ce qui se révèle à la fois un mode de production et un mode de sujétion radicalement nouveau. Manuela rencontre tout d'abord une ancienne amie de *la Parroquia*, Matea, qui a fui la misère du *trapiche* et lui paraît maintenant richement vêtue :

Manuela se fijó en el traje de Matea, la cual tenía enaguas de crespón blanco con fondo de mismo color, camisa bordada de seda negra, y un pañuelo de punto sobre los hombros. Sus dedos, garganta y orejas brillaban con los adornos de oro fino.⁴⁴

Mais cette opulence affichée n'est qu'un décor : Manuela est consternée par la promiscuité et l'insalubrité qui règnent dans la minuscule chambre que partage son amie avec cinq autres femmes, toutes employées dans la fabrique de tabac. Elle apprend par son amie que la plupart des ouvrières qui y séjournent dépérissent rapidement: « *La fiebre grande del año pasado* - lui commente son amie - *se llevó unas cuatro compañeras que yo tenía, y solo me dejó la que está en la hamaca (...) en menos de tres días estuvieron despechadas, pero vinieron otras cuatro, la una de Bogotá, la otra de Villa, la otra de Villeta y la otra de Coyaima.* » La visite de l'usine où ces jeunes femmes ont trouvé à s'employer lui réserve encore quelques surprises :

Manuela se quedó asombrada de la actividad de la gente, en especial de las mujeres, que movían las manos con la ligereza con que las tominejas mueven las alas, y que dejaban el puesto con repugnancia cuando era la hora, con tal de ganar seis u ocho pesos en la semana, sin que les arredrase ni el hambre, ni la sed, ni el calor, ni la fatiga.⁴⁵

Lorsqu'enfin Manuela, deconcertée, demande à son amie où se trouve le patron, celle-ci lui répond : « *esta es la zurriaga que gobierna todas las cosas (...) mostrándole tres o cuatro fuertes* ». ⁴⁶

⁴⁴ Eugenio Díaz Castro, *op. cit.*, tomo 2, p. 2.

⁴⁵ *idem*, p. 18.

⁴⁶ *idem*, p. 19.

Il s'avère donc que ce nouvel eldorado qui fascine tant le personnage de Manuela est en réalité le lieu d'une extrême aliénation des êtres : de la *Parroquia* à *Ambalema*, nous sommes en effet passés d'un système d'exploitation semi-féodal à une subordination totale et immédiate du travail et de la vie par le Capital. Les nouvelles formes de discipline du corps et des esprits, bien que moins coercitives que celles employées dans le système de production précapitaliste du *trapiche*, n'en sont pas moins beaucoup plus efficaces. C'est le fétichisme extrême de l'argent – dont on sait qu'il est représenté comme l'incarnation même de la valeur – qui rend possible la sujétion de la force de travail des subalternes maintenant devenus des « travailleurs libres ». Comme l'indique explicitement la réplique du personnage de Matea, l'argent – qui s'est substitué à la très concrète *zurriaga* (le fouet) – apparaît comme une puissance surnaturelle qui crée et anime le mouvement des êtres et des choses. Dans cet espace de la vénalité généralisée où l'argent régit la circulation des êtres et des choses, les sujets sont eux-mêmes réifiés, marchandisés et, comme tels, infiniment substituables.⁴⁷ La contractualité marchande est devenue la forme et le modèle de tous les rapports sociaux.

Ce régime de l'équivalence marchande généralisée où tout individu est un sujet économique propriétaire et vendeur ne serait-ce que sa force de travail rend possible l'émergence d'une *communauté imaginée* homogène où les agents deviennent des « équivalents » tous également soumis à la forme d'une circulation :

Es notable como se han cruzado las razas en estos pueblos. Ya no se veía sino uno que otro tipo de las tres razas madres, la blanca, la africana y al indígena. Había hijas de llano-grande muy agraciadas, indias de San Luis y Coyaima y morenas Ambalema y sus cercanías (...) allá había dos o tres ingleses puros que paseaban por la sala en los intermedios o que observaban desde las puertas.⁴⁸

La fonction idéologique du narrateur omniscient joue ici à plein : d'une part, en dévoilant ce qui se passe derrière la scène, il montre que ce qui se présente comme un

⁴⁷ Nous faisons ici référence en décrivant ce régime de l'équivalence formelle généralisée à la problématique de la réification exposée par Georg Luckacs : « *l'universalité de la forme marchande conditionne (...) tant sur le plan subjectif que le sur le plan objectif, une abstraction du travail humain qui s'objective dans la marchandise.* » Georg Luckacs, *Histoire et conscience de classe*, Minuit, Paris, 1960, p. 112.

⁴⁸ *idem*, p. 11.

rapport quantitatif est en réalité un rapport social de domination fondé sur la division du travail manuel et intellectuel; d'autre part, il dévoile l'envers néo-colonial à la fois discret et bien réel de l'incorporation de la région dans le système-monde. La topographie du récit s'ouvre en effet ici à l'espace transatlantique : derrière l'apparente mainmise des élites locales sur la production du tabac dans la région d'*Ambalema*, derrière les nouvelles formes d'exploitation locale de la force de travail, se profile l'empire « invisible » et la subordination de l'économie nationale aux demandes du capital européen. Rappelons, comme l'a très justement remarqué Tulio Halperín Donghi, que c'est précisément la discrétion et la prudence des politiques néo-coloniales de l'Angleterre qui, tout au long du 19^e siècle lui garantit une hégémonie économique incontestée sur l'Amérique Latine : les élites locales, à travers le colonialisme interne, en furent ainsi les plus zélés propagateurs.⁴⁹ Aussi, le dévoilement de l'*ob-scène* (du texte caché) opéré par le narrateur a-t-il pour fonction de révéler l'existence d'une forme d'exploitation réticulée dans laquelle les dynamiques internes et externes de domination se combinent, se soutiennent et se perpétuent mutuellement : comme l'a très justement remarqué Jennifer L. French, « *the structure is not more the dyad of the colonizer and the colonized (formal colonialism) but rather a more complex and shifting triad made up of land, labor and capital. The land is controlled by latin American elite, labor is provided by the exploited population and the capital is predominantly british* ». ⁵⁰

Du point de vue de l'ordre symbolique, la boucle est bouclée : l'apparition apparemment anodine de l'Autre dominant permet de saisir la nature de cette crise des référentiels que le discours paysager nous avait permis de cerner. Demóstenes qui arbore bottes et casaque anglaise, se pique de faire œuvre de civilisation en publiant des *cuadros*

⁴⁹ « *De nuevo para Inglaterra se trata, sobre todo, de custodiar (con presiones discretas) intereses privados que conocen ya admirablemente de qué modo es posible asegurarse apoyos locales. (...) gracias a esa prudencia, en las tierras sometidas a la hegemonía británica esta sólo será discutida muy ocasionalmente por políticos cuyos previos fracasos los inducen a una sinceridad muy poco apreciada por un público que los juzga guiados sobre todo por el resentimiento, y permanece indiferente al fondo del problema (...) La moderación de este es sólo aparente : a falta de un gran « dessein » político les sobran objetivos concretos que defender, y una vez asegurados estos, Gran Bretaña tiene predominio de hecho sobre buena parte de Latinoamérica.* » Tulio Halperin Donghi, *Historia contemporanea de América Latina*, Alianza Editorial, 1998, p. 227.

⁵⁰ Jennifer L. French, *Nature, Neo-colonialism and the Spanish American regional writers*, University Press of New England, Dartmouth, 2005, p. 155.

de costumbres et professe le laisser-faire n'est jamais que le relais local d'un ordre et d'un discours qui se fonde et s'élabore autre part.

3.1.5. L'espace « domestique » de la *polis*

Si les deux grands espaces figurés du récit dessinent une géographie des « sans-part » où se combinent, sous divers modes de production, les formes d'exploitations les plus féroces, un troisième espace figuré, interne à celui de *la Parroquia*, délimite et figure métaphoriquement la sphère des « ayants-parts », tout en montrant comment est transculturé le discours politique de l'Autre dominant : il s'agit de l'espace domestique de *l'hacienda* de Don Blas. Dans un chapitre intitulé « Junta de notables » Don Blas convoque ainsi les notables locaux afin de mettre un terme aux désordres provoqués par le *gamonal* local :

Los extraordinarios sucesos que habían tenido lugar en la parroquia, y el peligro en que se veían lo encausados por don Tadeo, hicieron necesaria una junta de notables que fue convocada por don Blas, dando por lugar en de la cita la casa de su hacienda.⁵¹

L'espace politique légitime de la patrie n'est pas conçu comme une arène publique mais comme un espace domestique qui ressortit d'un *patrimoine* privé : ici, *l'hacienda el Retiro*. S'y réunissent tous les « ayants-parts » lettrés et/ou fortunés, qui au-delà de leurs différences politiques – le narrateur prend le soin de préciser que toutes les composantes politiques de la Nation, y compris Demóstenes, le *Gólgota* chanteur de la démocratie, y sont présents – se sentent appelés à restaurer l'ordre institutionnel face à la plèbe débridée qui a usurpé les privilèges du *logos*. C'est à Don Blas, le propriétaire du *trapiche* décrit plus tôt comme le lieu d'une infâme exploitation, que le narrateur confie les paroles inaugurales de cette exercice de démocratie locale, exhibant en creux l'écart béant qui sépare le discours des élites de leurs actes :

⁵¹ Eugenio Díaz Castro, *op. cit.*, Tomo 1, p. 202.

Don Blas habló en seguida y dijo: Ya sea para defendernos hoy de las asechanzas del tirano de la parroquia, ya para evitar que en lo sucesivo nos gobierne él u otro embozado por él, propongo que pongamos desde ahora el verdadero remedio de los malos públicos. Hagámonos cargo del gobierno los interesados en que sea bueno. Atendamos las elecciones, y aceptemos los empleos de alcaldes, jueces y cabildantes, si no queremos que tales funciones sean desempeñadas por pícaros de la misma escuela de los que hoy nos persiguen.⁵²

Après une série de négociations et un vote dans le plus pur respect de la tradition démocratique, la décision est prise : les notables locaux expulseront de la sphère publique ceux qui ont introduit le trouble dans la *polis*, restaureront l'ordre social et s'occuperont dorénavant des affaires publiques. Une promenade dans l'*hacienda* puis un repas en commun conclut cet exercice de démocratie domestique.

Au-delà de l'écart qui sépare le discours humaniste des conditions réelles d'exploitation, la scène révèle implicitement un autre écart, tout aussi disqualifiant pour les personnages impliqués : celui qui sépare le programme démocratique affiché de l'exercice de démocratie restreinte qui a réellement lieu. Le raisonnement des notables peut être résumé ainsi : puisque le peuple barbare tend naturellement à s'associer à n'importe quel *pícaro*, c'est-à-dire à des formes de gouvernement qui tendent plus vers l'incarnation que la représentation, il convient de construire des espaces « démocratiques » restreints qui préserveront la volonté souveraine du *demos* – celle de sa métaphore – contre sa propre volonté – bien réelle celle-ci. Car la chose est bien connue : le peuple se révèle radicalement incapable de coïncider avec lui-même. Ses réclamations sont toujours en excès de l'ordre démocratique légitime qui exige en premier lieu que le peuple reste peuple et que les gens de bien(s) s'occupent du bien (des biens) commun. La représentation ne fonctionne donc pas comme un procédé métonymique – la relation entre le signifiant vide du peuple et ses représentants autoproclamés est forcément virtuelle – mais comme une métaphore, c'est-à-dire un simple procédé de substitution. C'est précisément ce simulacre politique d'une représentation construite comme expression métaphorique d'une métaphore qu'interrogent deux *descalzos* chargés, en tant que porteurs d'une sagesse populaire, de dire l'envers des choses :

⁵² *idem*, p. 205-206.

-Pero lo que no entiendo es como el presidente es yo, y como yo soy el presidente o el gobierno de la América de la Nueva Granada.

- ¡compadre, no sea tan de una vez! ¿No es cierto que usted entiende que el Padre es Dios, y el hijo es Dios y el espíritu Santo es Dios, y que no son tres Dioses sino uno solo Dios verdadero?

- Eso si lo entiendo, porque es un misterio de nuestra religión.

- Pues lo del gobierno del pueblo es lo mismo y debemos creerlo porque los blancos así nos los enseñan.

- Pero entonces ¿por qué mandan unos poquitos que el pueblo haga cosas que el pueblo no quiere, si el gobierno es el pueblo y el pueblo es el gobierno? ⁵³

Le nom de Demóstenes que la graphie espagnole permet d'interpréter à la fois comme *force du peuple* ou bien *écriture du peuple* renvoie bien à ce double régime autarcique de la représentation qui caractérise l'espace politico-littéraire de *ciudad letrada* colombienne : si la représentation politique se jouait, pour l'essentiel, dans les salons de l'élite, comme expression métaphorique d'un peuple tout aussi métaphorique, la représentation littéraire de la Nation était aussi, nous l'avons vu, une affaire de salons – au sens strictement domestique - où se rencontraient les mêmes membres de l'élite. Rappelons à cet égard que les membres du *Mosaico* se réunirent tout d'abord chez Rafael Eliseo Santander, représentant libéral du congrès puis chez plus tard José María Samper, le chef de file du libéralisme radical, dans une ambiance, semble-t-il, toujours cordiale et familiale.

C'est précisément ce double régime de représentation autarcique - c'est-à-dire fondé sur le déni de ce qu'il prétend représenter - que conteste le discours auctorial que nous avons tenté de reconstruire. Non, bien entendu, qu'il faille célébrer ce discours comme un contre-discours ou un espace de lutte. Rappelons ici une évidence : l'œuvre de Díaz participe, s'inscrit et trouve sa légitimation dans l'ordre symbolique de la *ciudad letrada*. Reste que dans ce geste paradoxal de contestation et de soumission à l'ordre lettré qu'est *Manuela*, Eugenio Díaz, écrivain dominé dans le champ littéraire, interroge l'absence radicale de coïncidence entre le corpus lettré et le corps social. Si la littérature

⁵³ *idem*, p. 282.

costumbrista propose en effet la vision d'une communauté imaginée horizontale et fraternelle conforme au modèle Andersonien, *Manuela* révèle la scission fondamentale entre la fiction de la communauté et la réalité des inégalités. La Nation univoque que propose la *ciudad letrada* colombienne n'est pas une *communauté imaginée* – sa faiblesse structurelle et son exigüité la rendent incapable de construire une représentation hégémonique de la Nation – mais une communauté purement *imaginaire*. Une fiction qui se construit, pour reprendre la célèbre expression de Ernest Renan, sur un oubli : l'omission de l'immense hétérogénéité de la société colombienne, des multiples procédés juridiques et littéraires de distinction et d'exclusion de l'altérité, des conflits entre les élites régionales et entre les groupes subalternes. Omission stratégique pleinement partagée par l'ensemble du spectre politique des « ayants-part » comme le montre le discours de Florentino González, l'un des défenseurs les plus acharnés du laisser-faire, qui, en 1848, au plus fort de la controverse avec les *sociedades democráticas*, proclamait : « *Queremos, pues, una democracia ilustrada, una democracia en que la inteligencia y la propiedad dirijan los destinos del pueblo ; no queremos una democracia bárbara en que el proletariado y la ignorancia ahoguen los gérmenes de la felicidad (...)* ».⁵⁴

« La fin du roman – affirme Philippe Hamon - est le lieu privilégié qui par rétraction, donne sa signification, donc sa valeur, au système entier du texte, le point où se posent finalement bons et méchants, héros et secondaires, le point où sont sanctionnés la valeur des personnages et la réussite ou le ratage de leur action. »⁵⁵ Si les événements de la diégèse et en particulier la fin du récit permettent en définitive de saisir le roman comme un macro-acte de discours où se donnerait implicitement à lire la voix informulée du garant de l'œuvre⁵⁶, il est difficile de ne pas envisager la mort du personnage de Manuela le jour de son mariage dans un gigantesque incendie qui embrase les institutions de la *Parroquia*, la clé d'une interprétation allégorique globale du roman. On ne peut que

⁵⁴ Florentino González, cité dans : Jaime Duarte French, *Florentino González. Razón y sin razón de una lucha política*, Carlos Valencia Editores, Bogotá, 1982, p. 387.

⁵⁵ Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, P.U.F., Paris, 1998, p. 204.

⁵⁶ À propos de la fiction comme lieu privilégié du déploiement du discours auctorial latent, Susan Suleiman affirme pour sa part « *qu'il existe un autre moyen de persuasion qui n'est pas moins puissant que la voix du narrateur omniscient. C'est l'histoire elle-même.* » Susan Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, P.U.F., Paris, 1983, p. 91.

constater que les notables qui incarnent l'ordre lettré dominant et prétendent diriger le destin de la communauté ne réalisent pas les tâches dont ils prétendent s'acquitter et sont incapables d'éviter le désastre final faute d'avoir su construire un espace de cohabitation symbolique où auraient pu s'articuler les revendications, pourtant clairement exprimées, de l'ensemble des groupes sociaux. Manuela, personnage sur laquelle se concentre les dominations de race, de classe et de genre, que l'on pourrait lire comme une synecdoque du peuple se mue à la fin du roman à la fois en une allégorie de l'impossible Nation et une allégorie d'un roman impossible : *Manuela*.

3.2. Dolores de Soledad Acosta de Samper : dé-paysager le corps féminin

Encontrar esa voz y crear nuestras propias metáforas de lo que somos

Griselda Gambaro, « Algunas consideraciones sobre la mujer y la literatura »

3.2.1 L'ordre du « patriarcat fraternel »

Le roman d'Eugenio Díaz le montre de manière suffisamment explicite pour qu'une forme de censure euphémisée lui imposa alors le silence : la catégorie « nationale » véhiculée par le discours *costumbrista* des élites lettrées ne cherchait pas à rendre compte de la totalité sociale surgie des indépendances. Ces discours hétérologiques avaient en réalité pour fonction de « naturaliser » l'assujettissement et la subordination coloniale des groupes sociaux les plus démunis. En choisissant de faire d'un personnage féminin – Manuela – l'une des voix centrales de son roman, Eugenio Díaz pointait aussi, sans toutefois l'aborder de front, ce qui constitue, selon Mary Louise Pratt, « *uno de los silencios fundadores más contundentes del liberalismo* » : la subordination des femmes dans le nouvel ordre républicain. C'est à une proche collaboratrice du créateur, occupant elle aussi, en tant que femme écrivain, une position « minorée » au sein de l'espace littéraire légitime - Soledad Acosta de Samper - qu'il revient d'avoir exhibé et interrogé le plus constamment, ce noeud silencieux qui est pourtant au centre du pacte social qui régit l'ordre symbolique des nouvelles républiques.⁵⁷

⁵⁷ Que les deux auteurs aient partagé une position homologue au sein du champ littéraire apparaît clairement dans le fait qu'ils furent, dans un premier temps tout au moins, les principaux rédacteurs de la revue *Biblioteca de señoritas*, une revue qui, comme l'indique le titre, était destinée à un lectorat féminin et qui jouissait par conséquent d'un prestige moindre que les revues littéraires « légitimes ». Montserrat Ordoñez note par ailleurs qu'Eugenio Díaz rédige dans le numéro 67 de la revue une « *larga y elogiosa nota* (...) »

Avant d'aborder la manière dont les stratégies d'écriture de Soledad Acosta de Samper font surgir ce « silence fondateur » dans l'espace littéraire tout en y négociant sa propre inscription problématique, il convient de revenir brièvement sur les spécificités du régime de domination masculine qui se met en place après les indépendances. Dans son article « la poética de la per-version » dédié à la poésie de Gertrudis Gómez de Avellaneda, Mary Louise Pratt considère que les nouvelles républiques surgies des indépendances, loin d'éliminer le patriarcat, le refunctionalise et met en place ce qu'elle nomme, en se référant explicitement aux travaux de Carol Pateman, un régime de « patriarcat fraternel ».⁵⁸ Selon Pratt, le nouvel ordre politique instauré au lendemain des indépendances qui prône la citoyenneté universelle des membres de la Nation repose sur la subordination des femmes. Le « contrat social » qui définit les règles de la concitoyenneté entre hommes se double en effet d'un « contrat sexuel » tacite qui régit les relations entre les hommes et les femmes, ces dernières ne participant au premier que par l'entremise du second.⁵⁹ Selon Ann Mc Clintock, « *for women citizenship in the Nation was mediated by the marriage relation within the family* ».⁶⁰ Le mariage et les autres formes d'institutionnalisation du « contrat sexuel » constituent ainsi les instruments concrets qui permettent la subordination symbolique des femmes au sein de la communauté fraternelle imaginée, leur « domestication » et, partant, leur exclusion de l'espace public. Assignées à

dirigida (...) a una joven colaboradora de unos veinticinco o veintiséis años, oculta bajo un seudónimo, que obviamente (...) sabía a quién pertenecía. ». Montserrat Ordoñez, « Género, escritura y siglo XIX en Colombia : relejendo a Soledad Acosta de Samper », dans : Soledad Acosta de Samper, *Novelas y cuadros de la vida suramericana*, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2004, p. 19-20.

⁵⁸ Mary Louise Pratt, « La poética de la per-versión : Poetisa inubicable devora a su maestro. No se sabe si se trata de aprendizaje o de venganza. », dans : Friedhelm Schmidt-Welle (dir.), *Ficciones y silencios fundacionales. Literaturas y culturas poscoloniales en América Latina (siglo XIX)*, Iberoamericana-Vervuert, Madrid/frankfurt, 2003, p. 27.

⁵⁹ Pour Carol Pateman, « *the fraternal social contract creates a new modern patriarchal social order that is represented as divided into two spheres : civil society, or the universal sphere of freedom, equality, individualism, reason, contract and impartial law – the realm of men or « individuals »; and the private world of particularity, natural subjection, ties of blood, emotion, love and sexual passion – the world of women, in which the men also rules* ». Carol Pateman, *The disorder of women, democracy, feminism and political theory*, Stanford University Press, 1990, p. 45.

⁶⁰ Ann McClintock, « No longer in a future heaven. Gender, race and nationalism », dans : Anne McClintock, Aamir Mufti, Ella Shohat (dir.), *Dangerous liaisons, gender, nature and postcolonial perspectives*, University of Minnesota Press, 1997, p. 91.

la sphère domestique où elles peuvent exercer une autorité relative, les femmes sont chargées de produire des citoyens sans pour autant qu'il leur soit accordée une pleine citoyenneté.

À partir de cette contre-lecture du « contrat social » républicain, Mary Louise Pratt propose de relire ce que la critique anglo-saxonne a appelé les « romans fondateurs » de la Nation : l'intégration des différentes composantes de la Nation que mettent en scène ces romans par le biais de fictions familiales agglutinantes repose en effet sur la naturalisation préalable de la subordination des femmes (et des enfants) dans la sphère domestique. À l'intérieur de ces trames allégoriques, la femme, renvoyée à sa seule identité maternelle, est construite comme le signifiant fondamental de l'immanence nationale, de la permanence et de la reproduction. D'après Anne Mc Clintock, le trope de l'allégorie familial devient essentiel dans les imaginaires nationaux pour deux raisons fondamentales : d'une part il offre une figure « naturelle » des hiérarchies sociales interprétées à travers le prisme d'une unité d'intérêts; d'autre part, il permet de figurer la double temporalité contradictoire de la Nation. Bien entendu, au sein de ce trope fondamental, la division générique est essentielle : « *women are represented as the atavistic body of nationalism's conservative principle of continuity. Men by contrast, represent the progressive agent of national modernity (...) embodying nationalism's progressive, or revolutionary, principle of discontinuity.* »⁶¹ Du coup, comme l'affirme Joanne P. Sharpe dans son article « *gendering nationhood* » tandis que les hommes sont incorporés à la Nation sur un mode métonymique, de sorte que tous participent individuellement de la Nation, les femmes sont quant à elles inscrites dans l'imaginaire national non pas en tant « qu'égalles » mais en tant que symboles ou métaphores de la Nation.⁶²

Ainsi, on ne s'étonnera pas qu'au sein de ces méta-narrations patriarcales de la Nation, le signifiant « féminin » soit constamment associé au paysage. Représentées comme l'incarnation de la dimension archaïque de la Nation, les femmes sont effet sans cesse renvoyées à une naturalité primitive qu'elles seraient censées partager avec le

⁶¹ *idem*, p. 92.

⁶² Joanne P. Sharpe, « *Gendering nationhood : A feminist Engagement with national Identity* », dans : Nancy Duncan (dir.), *Body space : Destabilizing geographies of gender and sexuality*, London, Routledge, 1996, p. 99.

territoire : « *Women – remarque Ann Mc Clintock - are the earth that is to be discovered, entered, named, inseminated and above all, owned (...)* Linked symbolically to the land, women are relegated to a realm beyond history and thus bear a particularly vexed relation to narratives of historical and political effects ». ⁶³ Aussi le corps de la femme « maternisée » est-il doublement « paysagé » : d'un côté, il est fétichisé et transformé en symbole de la continuité, de la fertilité et de la reproduction; de l'autre, il est inscrit dans le paysage national comme l'un de ses éléments constitutifs. La femme possède ainsi un rôle naturel (la reproduction) au sein d'une sphère naturelle (la sphère domestique) dans l'espace « naturel » du paysage de la Nation. Elle est « *[el] otro territorializado de cuya conraidentidad se deriva la sustancia y comarca de lo masculino* », c'est-à-dire la dimension projective de la Nation. ⁶⁴

Malgré tout, les imaginaires nationaux et les représentations qui les véhiculent ne sont pas le seul fait des élites masculines, blanches et lettrées. Les représentations de la femme et la configuration des rapports de genre sont en effet aussi investies par les femmes elles-mêmes, tout au moins lorsqu'elles peuvent accéder aux ressources légitimes de symbolisation et dès lors revendiquer une certaine autorité discursive. Comme l'a en effet remarqué Mary Louise Pratt, malgré l'immense pouvoir de coercition que la violence symbolique – au sens où l'emploie Bourdieu ⁶⁵ – exerce sur elles, les femmes les moins démunies en capital économique, symbolique et culturel, ont pu proposer des contre-représentations critiques du méta-récit patriarcal de la Nation :

Hablando desde una perspectiva estructural, el desplazamiento de las mujeres de la

⁶³ Ann McClintock, *Imperial leather: Race, gender and sexuality in the colonial contest*, Routledge, London, 1995, p. 31.

⁶⁴ Lucía Guerra-Cunhingam, *La mujer fragmentada, historia de un signo*, Casa de las Américas, La Habana, 1994, p. 14.

⁶⁵ Pierre Bourdieu définit la violence symbolique comme l'exercice de la domination par les voies de la connaissance et de la communication. Il note ainsi que « *la violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser, ou mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui, n'étant que la forme incorporée de la relation de domination, font apparaître cette relation comme naturelle* ». Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, p. 55.

fraternidad nacional produce, dentro del espacio nacional una inestabilidad radical, que se controla solamente gracias a un nivel alto nivel de coercición ejercida sobre todo a nivel del cuerpo. Como habitantes sin ser plenamente miembros de la naciones, las mujeres que han tenido acceso a la esfera pública se han comprometido críticamente con los hábitos del pensamiento de los imaginarios nacionales.⁶⁶

La très relative ouverture de l'espace public à une mince catégorie privilégiée de femmes pendant la période républicaine fut sans doute la conséquence du régime d'autorité paradoxal généré par la *ciudad letrada* romantique. Selon Susan Kirckpatrick, l'assignation des femmes à leur fonction de reproduction, leur permit de revendiquer une certaine autorité proprement « féminine » : une fois disparue la génération des héros guerriers, un langage moins belliciste et tourné vers le *pathos* – reflétant des qualités supposées « féminines » - va progressivement s'imposer dans le champ littéraire et, plus largement, dans l'espace public. Comme l'a très justement formulé Susan Kirckpatrick, « *la compasión, el patetismo y las cualidades « femeninas » suprimidas por la nobleza guerrera, se convierte en el sello de una burguesía cuyos objetivos económicos requierien tranquilidad política.* »⁶⁷ Reste que le pouvoir qui est leur concédé n'est qu'un pouvoir psychologique de répression de leur désir propre et du désir des autres au sein de l'espace strictement délimité du foyer. Aussi, la prise d'écriture féminine, dès lors qu'elle excédait les bornes thématiques et génériques étroites qui lui étaient imposées – la régulation du désir et la célébration de l'idéal domestique –, s'affrontait-elle inévitablement à des contradictions qui ne pouvaient être surmontées qu'en interrogeant les représentations portées par la *doxa* masculine.

⁶⁶ Mary Louise Pratt, « Las mujeres y el imaginario nacional en el siglo XIX », dans : *Revista de crítica literaria latinoamericana*, n°38, Lima, 2nd semestre 1993, p. 55.

⁶⁷ Susan Kirckpatrick, *Las románticas. Escrituras y subjetividad en España. 1835-1850*, Cátedra, Madrid, 1991, p. 18.

3.2.2. Soledad Acosta de Samper : une femme dans la *ciudad letrada*

Dotée d'un capital culturel, économique et relationnel exceptionnel, Soledad Acosta de Samper possédait précisément les « qualités » qui lui permirent non seulement de s'arracher aux déterminations sociales et d'interroger les représentations de la *doxa* mais aussi, en devenant la première auteure « professionnelle », de subvertir les règles tacites du champ spécifique en rendant sa voix publique⁶⁸ : fille de l'un des héros des guerres d'indépendance, le général Joaquín Acosta, elle entama des études à Halifax au Canada puis les poursuivit à Paris où son père fut envoyé comme diplomate ; en 1855 elle épouse, José María de Samper, l'un des intellectuels organiques les plus influents du parti libéral.

Armé de ce capital multiple qui lui permit sinon d'échapper, du moins d'atténuer les effets de la domination masculine et de revendiquer une place – certes marginale - au sein de l'institution littéraire, Soledad Acosta de Samper fut l'une des auteures colombiennes les plus prolifiques du 19^e siècle : même si, en l'absence d'une étude exhaustive de son œuvre, les chiffres varient et demeurent partiels, on lui attribue une vingtaine de romans, une cinquantaine de récits courts, une vingtaine d'essais historiques ou biographiques, des récits de voyage, des pièces de théâtre et plus de 150 articles dans les nombreuses revues auxquelles elle collabora ou qu'elle dirigea.⁶⁹

⁶⁸ Flor María Rodríguez-Arenas affirme ainsi que « *Soledad Acosta, escritora dentro de un mercado prácticamente nuevo para la actividad femenina dentro del campo de las letras y teniendo como fuente de inspiración el papel que tuvieron las mujeres en Inglaterra y Francia durante los siglos XVII, XVIII y la primera mitad del siglo XIX, hizo acopio y representó el desarrollo de nuevas ideas sobre la feminidad y lo femenino a través de la novela* ». Flor María Rodríguez-Arenas, « Soledad Acosta de Samper, pionera de la profesionalización de la escritura femenina colombiana en el siglo XIX: *Dolores, Teresa la Limeña y El corazón de la mujer* », dans : María Mercedes Jaramillo, Angela Inés Robledo, Flor María Rodríguez-Arenas (dir.), *¿Y las mujeres? Ensayos sobre literatura colombiana*, Ediciones de la Universidad de Antioquia, Medellín, 1991, p.138.

⁶⁹ Malgré cette étonnante productivité et, comme l'ont montré des études récentes, sa remarquable maîtrise des procédés de figuration littéraire, son œuvre n'a fait l'objet que très récemment d'un intérêt renouvelé de la part de la critique féministe : « [el] aporte [de Soledad Acosta de Samper] – note Montserrat Ordoñez -

C'est sans nul doute dans son premier volume publié en 1869, une compilation de ses premiers romans – *Novelas y cuadros de la vida suramericana* – et plus particulièrement le roman *Dolores* qui avait été originalement publié « *por entregas* » dans la revue *La prensa* en 1867, que Soledad Acosta met en place la critique la plus lucide du « silence fondateur » qui est à la base de la nouvelle république.⁷⁰ Le travail d'écriture littéraire favorisant, selon l'expression de Pierre Bourdieu, une « anamnèse » des structures sociales enfouies et une mise à distance de la *doxa*, la romancière nous propose ainsi dans son premier roman un déchiffrement de l'inconscient social qui fonde l'ordre hégémonique et un regard désenchanté sur les contradictions insolubles auxquelles fait face la femme lettrée lorsqu'elle prend en charge, par l'écriture, sa propre représentation.⁷¹

Il importe par ailleurs de rappeler, afin d'éviter toute confusion, que la part critique de l'œuvre d'Acosta de Samper vise à interroger non pas la position de *la femme* au sein de la société (une telle position n'existe pas), mais celle des femmes bourgeoises, blanches et

incluso cuando se tiene en cuenta, aparece como marginal en la historia de la literatura colombiana ». Il n'est guère difficile de comprendre que cette mise à l'écart du canon littéraire national obéit bien plus à des questions de division générique des activités sociales qu'à des considérations intrinsèques au champ littéraire (le jugement esthétique valant d'ailleurs bien souvent de sanction idéologique euphémisée) : le monopole de l'activité de représentation étant assigné aux hommes, l'œuvre d'Acosta Samper ne pouvait que s'inscrire sur un mode minoré (écriture de femme) dans l'institution littéraire. Montserrat Ordoñez, *Soledad Acosta de Samper, una nueva lectura*, Ediciones fondo de cultura cafetero, Bogotá, 1988, p. 18.

⁷⁰ Car s'il est vrai que son œuvre s'intéresse pour une grande partie à la position des femmes au sein de l'espace social dominant, il convient toutefois de nous garder d'en faire, comme une critique légitimement soucieuse de réhabiliter son statut littéraire l'a parfois fait, une œuvre proto-féministe subversive. Si ses premiers textes narratifs nous paraissent aujourd'hui subversifs eût égard aux règles qui régissaient la position de la femme au sein des classes dominantes, celle de sa maturité, raisonneuse et pédagogue, semble en revanche avant tout soucieuse de légitimer la discipline domestique imposée aux femmes. Comme le souligne Jana Marie Dejong dans l'imposant ouvrage collectif *Las mujeres en la historia de Colombia*, une partie de l'œuvre de Soledad Acosta de Samper est aussi celle d'une idéologue de la domesticité : « *Su visión del mundo es predominantemente conservadora y católica (...)* En algunos escritos suyos, da la impresión de haber aceptado con cierto fatalismo el destino del sexo femenino. Así lo hizo en « *Cartas a una recién casada* » escritas en 1889. En ellas sostuvo que tanto el hombre como el marido como la mujer debían acostumbrarse a la carga, « *pues carga es y pesadísima la que han escogido* ». Patricia Londoño, « El ideal femenino del siglo XIX en Colombia » dans Magdalena Velásquez Toro (dir.), *Las mujeres en la historia de Colombia, Mujer y cultura*, Tome 3, Norma, Bogotá, 1992, p. 318-319.

⁷¹ Si en effet l'écriture de la fiction permet cette « anamnèse », c'est qu'elle s'inscrit dans un espace de pratiques symboliques où la censure incorporée est plus lâche et où, par conséquent, s'opère plus facilement la mise à distance de la *doxa*. Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, op. cit., p. 98.

lettrées, c'est-à-dire à cerner les mécanismes de domination à l'intérieur de la sphère des dominants. En réalité, une multitude d'interactions complexes entre le genre, la classe sociale et la race créent des différences infranchissables entre les femmes. Or, comme l'a très lucidement remarqué Cristina Rojas – la plupart des critiques récentes, légitimement soucieuses de réhabiliter une écriture littéralement *passée sous silence*, semble ignorer cette dimension - le discours de l'auteure colombienne intègre bien souvent les codes néo-coloniaux et patriarcaux du discours hégémonique lorsqu'il prend en charge la description de l'Autre féminin subalterne.⁷²

Dolores, publié sous la forme d'un roman-feuilleton la même année que *María* de Jorge Isaacs (1867), présente une parenté générique et thématique indéniable avec le roman consacré par le canon national légitime : le roman de Acosta de Samper met en effet en scène une idylle amoureuse entre deux personnages appartenant à la classe sociale privilégiée qui est brutalement interrompue par l'apparition d'une maladie incurable chez la protagoniste, Dolores. Comme pour le personnage éponyme du roman de Isaacs, la maladie qui affecte Dolores – en l'occurrence, la lèpre – est héréditaire ; à la différence significative, toutefois, qu'elle ne vient pas du lignage maternel mais paternel.⁷³ La lèpre paternelle, maladie stigmatisante s'il en est, pousse la protagoniste à rompre sa relation avec Antonio puis à se retrancher dans un (non-)lieu à l'écart de toute société humaine où elle commence la rédaction d'un journal intime.

Les multiples micro-détournements des *topoi* romantiques qu'opère cette réécriture du roman de l'idylle amoureuse se fondent sur une stratégie énonciative complexe qui, tout en respectant en apparence les rapports hiérarchiques de genre qui structurent le champ littéraire, permettent à l'auteure de négocier son insertion dans l'espace « masculinisé » du roman et d'explorer la faille générique qui scinde l'espace social.

La diégèse est prise en charge par un narrateur homodiégétique masculin, Pedro,

⁷² Cristina Rojas montre ainsi dans *Civilización y violencia* que le récit *Mercedes* inclus dans *El corazón de la mujer* constitue une sorte de roman fondateur négatif dans lequel l'union « contre-nature » entre une créole blanche déclassée et un mulâtre, présentée comme une conséquence désastreuse du nivellement économique apporté par les guerres d'indépendance, aboutit à l'asservissement de la femme créole et à la stérilité symbolisée par la mort de l'enfant. Cristina Rojas, *Civilización y violencia*, *op. cit.*, p. 171-172.

⁷³ Ce détournement du topos du « mal » hérité de la mère a été analysé par Emma Julia Patiño dans: *Resistencia y búsqueda de la identidad latinoamericana en las obras de Soledad Acosta de Samper*, UMI dissertation services, 1996, p. 194.

qui raconte l'histoire de sa cousine Dolores. On notera que ce premier cadre diégétique ne se justifie pas d'une scénographie explicite : contrairement au roman de Jorge Isaacs, *María*, où le texte s'énonce à travers la scénographie d'une confession intime adressée au lecteur, la première scène narrative « masculine » survient sans préciser ce qui engendre le discours. Tout se passe comme si elle s'exhibait pour ce qu'elle est : un simple dispositif d'autorisation. La délégation du récit à une instance narrative figurée comme masculine permet en effet de contourner la codification générique des genres littéraires et de rendre ainsi pertinent l'acte d'écriture romanesque. Dans la seconde et la troisième partie du roman, la voix du narrateur se fait essentiellement discours d'escorte : elle divulgue, sous la forme de retranscription partielle ou complète, les lettres que lui avait adressées Dolores puis le journal de la jeune femme découvert après sa mort. La voix féminine est cantonnée aux genres associés, dans le système sexué de représentation qui structure le champ littéraire, à la féminité : le discours épistolaire et le journal intime. C'est donc l'instance énonciative masculine que figure Pedro qui opère la mise en circulation dans l'espace public du discours « privé » de Dolores.

Même si la voix féminine paraît reléguée à une énonciation secondaire⁷⁴, on notera que les prérogatives d'encadrement narratif de la voix masculine s'amenuisent tout au long du récit : si dans la première partie du récit c'est la voix du narrateur qui prend en charge la totalité de la narration et qui retranscrit sous forme de dialogue les confidences de sa cousine, l'intrusion en gouttes d'huile de la voix épistolaire de Dolores se fait de plus en plus fréquente dans le tissu narratif de la seconde partie, puis finit par s'imposer dans la dernière à travers la retranscription *post-mortem* de son journal d'exil, libérant ainsi la voix du « je » féminin du carcan herméneutique masculin.

L'investissement de ce double régime narratif, l'un masculin et l'autre féminin permet au texte de développer deux *topographies* distinctes qui entrent en tension tout au long du texte. La première, « enchâssante » et portée par la voix autorisée et crédible d'un « *doctor* » - caractérisée par *ethos* urbain et lettré - se développe à travers une topographie de la mobilité et de la publicité. La seconde, portée par un « je » féminin, se développe dans un espace de claustration. Si cette tension topique constitue sans doute une manière de gérer *l'intenable* auquel s'affronte Acosta de Samper en investissant par l'écriture

⁷⁴ Les écrits attribués au personnage de Dolores constituent en quelque sorte la « matière brute » du travail véritablement « auctorial » de mise en récit assumée par l'instance narrative masculine.

l'espace publique (en cela elle fonctionne comme un « embrayeur paratopique »⁷⁵), elle possède aussi une fonction plus immédiatement critique : par l'effet de contraste qu'elle produit, elle exhibe l'asymétrie fondamentale sur laquelle se fondent les rapports de genre et la montre pour ce qu'elle est, un rapport de pouvoir. Ainsi, du point de vue de l'espace figuré, le double canal énonciatif permet non seulement de figurer la division sexuelle de l'espace du point de vue des sujets, mais de *dé-fétichiser* ces catégories en montrant qu'elles sont avant tout des fonctions de la domination.

La parole accordée au personnage féminin, malgré l'inévitable dispositif d'encadrement qui balise son déploiement, permet non seulement à la créatrice de faire parler ce qui est tenu sous silence mais de mettre en scène une *bildung* inversée au cours de laquelle le personnage de Dolores se défait peu à peu de son « être-pour-autrui » et des dispositifs panoptiques de domination à partir desquels se perpétue l'ordre phallogocentrique. À plus d'un titre, le roman d'Acosta peut être analysé comme un *roman de dé-formation* : avec la déformation grotesque du personnage féminin atteint par la lèpre, c'est tout à la fois les procédures de représentation de l'espace et l'espace référentiel lui-même qui sont déformés puis disparaissent pour faire place à une voix nue où s'enveloppent à la fois personnage, auteure et personne : une pure voix a-topique comme négation du corps silencieux imposé par l'ordre spatialisant du « patriarcat fraternel ».

3.2.3. La division générique de l'espace figuré

Dans la première partie du roman, c'est le premier scénario d'énonciation qui domine : le narrateur y décrit l'espace social et culturel dans lequel évolue les personnages. La description des personnages masculins qui assistent aux fêtes paroissiales du village de N. dont est originaire le narrateur, tous originaires de différentes régions du pays, permet ainsi de camper les rivalités et tensions qui structurent l'espace du pouvoir à l'échelle

⁷⁵ Dominique Maingueneau définit l'embrayage paratopique comme l'inscription dans l'univers de l'œuvre des conditions de sa propre énonciation : « *Dans ce qu'on pourrait appeler l'embrayage paratopique, on a affaire à des éléments d'ordres variés qui participent à la fois du monde représenté par l'oeuvre et de la situation à travers laquelle s'institue l'auteur qui construit ce monde* ». Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 96.

national : un espace que figurent – à travers trois positionnements possibles – les personnages masculins réunis sur la place du village. Pedro et Antonio, *doctores* de la capitale, incarnent la *ciudad letrada* moderne et civilisatrice; Basilio, un métis qui a transgressé l'ordre social naturel, incarne la caciquat et la citoyenneté usurpée; Julian, enfin, présenté comme le fils d'un *hacendado* d'une ville du sud, incarne la vieille aristocratie déclassée de Popayán. La cartographie implicite du récit, en réunissant sur la place centrale d'un village, ces personnages provenant des 4 coins du pays, l'indique clairement : en 1867, l'État-Nation est une réalité, tout au moins pour ceux qui se partagent le champ du pouvoir.⁷⁶

Bien entendu, les femmes sont exclues de cet espace où se jouent les choses « considér[e]s comme les plus sérieu[s]es de l'existence humaine ».⁷⁷ Elles en sont en effet - plus particulièrement, Dolores - l'enjeu physique et symbolique. Pendant les fêtes paroissiales l'espace du village se transforme en un vaste marché matrimonial où s'affrontent, autour de la conquête et de l'appropriation des femmes, les différentes factions nationales en quête de légitimité. Ce n'est donc pas en tant que sujets de plein droit mais essentiellement en tant qu'instruments symboliques de la politique et de la *libido dominandi* masculine que les femmes accèdent à l'espace public. Comme l'a montré Bourdieu, elles circulent comme des « signes fiduciaires », des valeurs susceptibles d'enrichir ou de perpétuer le patrimoine symbolique et social des agents masculins concurrents.⁷⁸ L'incipit du roman est à cet égard révélateur :

-¡Qué linda muchacha! - exclamó Antonio al ver pasar por la mitad de la plaza de la aldea de N*** algunas personas a caballo, que llegaban de una hacienda con el objeto de asistir a las fiestas del lugar, señaladas para el día siguiente.⁷⁹

⁷⁶ On notera par ailleurs que le thème de l'inceste si prégnant dans les « *foundational romances* », est, sinon évacué, déplacé dès les premières pages du roman: Pedro, le narrateur, affirme n'éprouver que de l'amitié pour sa cousine. C'est son alter-ego urbain et résolument moderne, Antonio, qui fait la cour à Dolores. L'exogamie familiale est ainsi affirmée tout en maintenant une endogamie de classe et de race. La Nation apparaît ainsi avant tout comme une réalité propre à l'élite.

⁷⁷ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, *op. cit.*, p.73.

⁷⁸ *idem*, p. 66.

⁷⁹ Soledad Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 45.

Une fois Dolores évaluée, Antonio note encore : « *Lo que más me admira (...) es la cutis tan blanca y el color tan suave, como no se ven en estos climas ardientes* ». ⁸⁰ Si on a souvent voulu voir dans la mention de la blancheur de la jeune fille, un signe prémonitoire de la maladie qui va l'affecter, il nous semble qu'elle renvoie aussi et surtout à sa valeur symbolique sur le marché matrimonial figuré : dans le champ social de la république post-coloniale, la blancheur constitue toujours un capital symbolique à haute valeur de distinction.

À l'autre bout de l'espace du pouvoir, Basilio, à qui revient, en tant que métis issu des classes subalternes, d'incarner l'Autre menaçant, est présenté comme un parvenu qui cherche à convertir son capital économique en capital symbolique par une alliance avec une riche créole. Faute d'être parvenu à séduire une femme de l'élite de la capitale, il cherche en province une femme qui lui permettra malgré tout de montrer « patte blanche » et de prétendre à une fonction politique au niveau régional. ⁸¹ Une rapide évaluation de la protagoniste le persuade de l'intérêt d'une alliance : « *Don Basilio pronto descubrió que Dolores, además de ser bella y virtuosa, poseía una dote regular (...); creyó que no sería mal negocio encontrar en su viaje una diputación y una novia*. » ⁸² Bien entendu, face au déclassé que ne manquerait pas de provoquer une alliance avec don Basilio, Dolores « choisit » celui qui lui permettra d'acquiescer une position sociale : Antonio. ⁸³

Le plein accès à l'espace public physique et symbolique qui garantit aux citoyens masculins légitimes le régime du « patriarcat fraternel » est inséparable d'une extrême

⁸⁰ *ibidem*.

⁸¹ L'écriture de A. de Samper se fait souvent l'écho d'une véritable horreur de la transgression sociale et raciale, traitée sur le mode de la concurrence en légitimité. Ainsi lorsque Pedro assiste à une *tertulia* qui réunit Basilio et quelques-uns de ses amis, il décrit ainsi les usurpateurs : « *Al lado opuesto, el padre de ella jugaba tresillo con dos o tres amigos de don Basilio, sencillos congresistas de provincias lejanas, que vestían casacas muy apretadas, cuellos muy tiesos, trabillas muy tirantes y, por último, usaban unas manos tan negras y toscas, que se conocía cuales habían sido sus antecedentes*. » *idem*, p. 75.

⁸² *idem*, p. 57.

⁸³ Comme l'a très justement noté Pierre Bourdieu : « l'amour est souvent pour une part *amor fati*, amour du destin social ». Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, *op. cit.*, p. 58.

mobilité spatiale. Comme nous l'avons déjà dit, ce sont les citoyens masculins qui par leur déplacement au sein de l'espace national font – performativement – la Nation. Le récit de Pedro se construit ainsi autour de ses va-et-vient permanent entre la capitale et le paroisse de N***. Mieux encore, cette pleine mobilité garantie par son statut de citoyen légitime, lui permet d'effectuer le « grand tour » européen, ce véritable rite d'institution qui permet aux jeunes membres de l'élite de légitimer, à leurs retours, l'héritage du capital économique, social et symbolique qui leur échoit « naturellement » : « *En eso supe que un rico capitalista partía enfermo para Europa y deseaba llevar un médico que lo asistiera durante su viaje. Me le ofrecí y me aceptó con gusto.* »⁸⁴

Si les citoyens masculins légitimes « font » l'espace à travers leurs déplacements, les femmes sont pour leur part « localisées » : nous dirons pour reprendre la célèbre distinction de Michel de Certeau, qu'elles sont assignées au « lieu », à la loi du « propre » alors que les hommes « pratiquent » l'espace.⁸⁵ Dans le roman, les déplacements des femmes de l'élite – qu'il s'agisse de Dolores ou de sa tante - n'excèdent jamais l'espace du village et de ses alentours immédiats. Confinés dans les espaces domestiques où elles sont censées se consacrer, selon leurs âges, soit aux enfantillages, soit à l'entretien du capital symbolique de l'unité familiale, elles n'apparaissent dans les lieux publics qu'accompagnées de ceux qui peuvent « garantir » leur honneur :

Antonio y yo nos acercábamos a la casa de la tía Juana que, situada en la plaza, era la mejor del pueblo. En la puerta y sentadas sobre sillitas recostadas contra la pared, reían y conversaban muchas de la señoritas del lugar, mientras que las madres y señoras respetables estaban adentro discutiendo cuestiones más graves, es decir enfermedades, víveres y criadas (...) propuse entonces que fuéramos todos los que estábamos reunidos en casa de la tía Juana a dar una vuelta por la plaza.⁸⁶

En réalité, comme l'énonce très explicitement le narrateur, c'est un véritable pouvoir « pastoral » - un pouvoir de surveillance et de contrôle de la circulation -

⁸⁴ Soledad Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 83.

⁸⁵ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, *op. cit.*, p. 172-173.

⁸⁶ Soledad Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 48.

qu'exercent les hommes sur les femmes : « *La tropa femenina se formó en columna y los del sexo feo desplengándose en guerrilla, dababamos vuelta a su deredor* ». ⁸⁷

Le pouvoir de mobilité qui constitue l'un des fondements de l'ordre patriarcal est aussi pouvoir de requalification des espaces et, par conséquent, pouvoir d'assignation spatiale des corps. Ainsi, lorsque Pedro et Antonio décident d'organiser une promenade champêtre en compagnie féminine, l'espace investi est à nouveau divisé selon le clivage privé/public qui structure l'espace urbain : « *Acompañamos a las señoras hasta la orilla del río, y mientras que ellas se bañaban, nos reunimos en el trapiche conversando y riendo alegremente* ». ⁸⁸ Division spatiale qui est inséparable d'une division des activités : alors que les femmes, assignées à leur corporalité et instituées comme *êtres-perçus* par et pour le regard masculin, se consacrent à une activité cosmétique, les hommes, réunis dans un lieu de production (*le trapiche*) débattent.

Si l'espace peut-être requalifié, réencodé selon les usages dont il fait l'objet, c'est qu'il n'existe pas d'espace privé ou public en soi : non seulement leurs significations, toujours relatives, varient selon les contextes socioculturels, mais elles peuvent être contestées ou détournées, et cela, même dans un contexte social - comme celui du champ social des élites de la Colombie républicaine - où cette dichotomie joue un rôle fortement structurant. ⁸⁹ L'espace domestique par excellence, c'est-à-dire l'espace socialement assigné aux femmes dans le cadre du régime du « patriarcat fraternel », c'est bien entendu la maison et ses dépendances. Ainsi, l'on ne s'étonnera pas que dans le roman, la maison de la tante de Pedro et Dolores constitue non seulement l'un des référents spatiaux fondamentaux – elle est à la fois le lieu de confinement des personnages féminins et un carrefour où vont et viennent les personnages masculins – mais le lieu où se joue une lutte pour la signification de l'espace. Cette lutte est tout à fait manifeste dans une scène qui instaure une ligne de partage dans le récit. Le narrateur « encadrant » décrit tout d'abord

⁸⁷ *ibidem*.

⁸⁸ *idem*, p. 58.

⁸⁹ On rappellera que la différence entre privé et public, en tant que principe structurant de l'espace social, est intimement lié aux questions de race et de classe. Ainsi, dans la Colombie républicaine, la sacralisation de l'espace domestique et le confinement des femmes qui en résulte sont avant tout le fait d'une élite bourgeoise qui s'est appropriée du système de représentation qui régit la division générique de l'espace social en Europe, et en particulier en France et en Angleterre.

l'espace dans lequel est confiné physiquement et symboliquement la jeune femme :

Cuando llegué, mi tía estaba ausente y la casa completamente silenciosa. Me desmonté y entregando mi caballo a un sirviente, atravesé el patio que antecedió a la casa y me dirigí al retrete de Dolores en el cual me dijeron se encontraba.

El sitio favorito de mi prima era un ancho corredor hacia la parte de atrás de la casa y con vista sobre una semihuerta, semijardin compuesto de altos árboles de mango, de preciosos naranjos y limoneros, pomarrosas y granados, por cuyos troncos trepaban y se apoyaban los jazmines estrellados, los variados convulvos, las mosquetas y los novios. Debajo de una enramada de granadillo y jazmín estaba la alberca, cuyas aguas murmuradoras se unían a los armoniosos cantos de muchos pájaros. La pajarera de Dolores era afamada en los alrededores : en una gran jaula que ocupaba todo el ángulo del corredor había reunido muchos pájaros de diversos climas, que se habían enseñado a vivir unidos y en paz (...) En medio de sus flores y pájaros Dolores pasaba el día cosiendo, leyendo, y cantando con ellos. ⁹⁰

L'économie inégale du pouvoir spatial est ici manifeste : alors que Pedro se déplace de lieux en lieux et peut pénétrer sans s'annoncer dans l'espace « privé » de la jeune femme – l'espace privé est en effet toujours subordonné à l'espace public - celle-ci est littéralement assignée à résidence. Si la façade et l'espace frontal de la maison constituent des espaces de transition où se joue le passage du public au privé, le fait que « *el retrete* » de Dolores se situe à l'arrière de la maison, souligne sans aucun doute le caractère radical de ce confinement socialement imposé. Reste que cet espace de confinement est décrit comme l'espace de prédilection du personnage de Dolores, et cela, pour une raison que le texte rend explicite : il constitue aussi un lieu de refuge.

L'investissement de cet espace éloigné de la zone de contact, permet au personnage de Dolores d'inverser la logique qui détermine la dichotomie public/privé : en « surprivatisant » l'espace privé, elle en fait un lieu qui n'est plus seulement l'Autre de l'espace public mais un refuge qui échappe (en partie seulement) à la surveillance et au

⁹⁰ *idem*, p. 61.

contrôle masculin. Comme le montre le dialogue qui suit, c'est la signification même de l'espace privé qui est ici subverti : « *el retrete* » de Dolores n'est pas un lieu domestique dédié à la procréation et à l'entretien du capital familial mais un espace d'émergence d'une subjectivité en voie d'autonomisation. Ainsi, lorsque son cousin demande de manière détournée l'identité du destinataire de la lettre que sa cousine est en train de rédiger, elle répond :

-¿Y esa carta?

-¡No es carta!

-Misiva, pues – dije riéndome –, billete, como quieras llamarla.

-¿No quieres creerme? Toma el papel; haces que te muestre lo que solo escribía para mí.

Y me presentó un papel en que acababa de escribir unos preciosos versos, que mostraban un profundo sentimiento poético y cierto espíritu de melancolía vaga que no le conocía.⁹¹

Le dialogue rend très explicitement compte de la polarisation générique des pratiques scripturales : Pedro montre qu'il ne peut concevoir l'écriture féminine que dans le cadre restrictif des genres « domestiques » littérairement dévalués. En revendiquant non seulement la pratique scripturale mais l'investissement d'une archive discursive à haute littérarité dans un lieu lié à la sphère domestique, Dolores déjoue les oppositions nettes entre public et le privé. L'espace privé, refuge et prison à la fois, se fait ainsi le lieu paradoxal d'une micro-politique de l'émancipation du sujet.

La non conformité de cette pratique avec l'orthodoxie romantique est évidente. Aussi ne peut-elle avoir lieu que dans un espace interstitiel qui n'appartient pleinement ni à la sphère publique ni à la sphère domestique. Cette condition paratopique du sujet poétique est ici figurée par la position liminale qu'occupe Dolores dans l'espace référentiel du roman : « *el retrete* » de Dolores est en effet un espace de transition, un espace poreux entre l'espace domestique socialement imposé et l'espace « naturel » hybride (« *una semi-huerta* ») par lequel le sujet poétique cherche à dépasser son enfermement dans la dualité

⁹¹ *idem*, p. 62.

et à s'ouvrir à une forme de complétude. Cette position spatiale interstitielle figurée rend parfaitement compte, au niveau de l'énoncé, de ce clivage subjectif qui, selon Suzan Kirckpatrick, constitue l'un des traits essentiels de l'expérience auctoriale féminine :

Las mujeres autoras que utilizaban el discurso romántico de la subjetividad tendían a deshacer la concepción del yo como coherente y contenido : una escritura que se opusiera a su propia socialización como mujer de su casa, se enfrentaba a la naturaleza dividida de la subjetividad en todo acto estético de la representación de sí misma.⁹²

Clivage du moi que le narrateur ratifie en décrivant l'émotion corporelle qui s'empare de sa cousine face jugement dominant : « *avergonzada y conmovida bajaba los ojos a medida que leía* ». L'émotion de Dolores témoigne, malgré elle et à son corps défendant faudrait-il dire, du conflit entre son activité poétique et les règles incorporées que font peser sur elle l'ordre patriarcal, ici figuré par la voix paternaliste et condescendante d'Antonio qui renforce la relation de domination. Finalement, la révélation faite au narrateur de cette vocation énonciative « contre-nature » marque l'apparition des premiers stigmates de la maladie qui écartera Dolores de la société des hommes et lui permettra, en se néantisant aux autres, de libérer une parole propre : « *Un temor vago me asaltó, como a mi padre, al ver el particular colorido de su tez* ».⁹³

3.2.4. Abolir le paysage

Bien que le roman de Acosta de Samper soit émaillé de nombreuses scènes paysagères, il nous semble significatif que celles-ci soient portées, dans leur quasi-totalité, que par la voix du narrateur encadrant, Pedro. L'on pourrait même dire, en forçant un peu le trait, que tout se passe comme si le texte était traversé par une division générique de la prise en charge de la représentation de l'espace. Quoi qu'il en soit, le discours paysager

⁹² Suzan Kirckpatrick, *op. cit.*, p. 35.

⁹³ S. Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 62.

s'arme toujours dans le texte d'Acosta de Samper, d'un dispositif de médiation symbolique : le texte ne produit en effet du paysage qu'en s'autorisant du masque d'une masculinité figurée.

La mise en place d'un tel dispositif d'autorisation ne doit pas nous surprendre : comme l'ont amplement montré nombre de géographes féministes, le discours paysager constitue une pratique discursive sexuée.⁹⁴ D'une part, nous y reviendrons ultérieurement, parce qu'en tant que système d'encodage symbolique de l'espace, il projette les rapports de genre sur l'espace et contribue ainsi à leur naturalisation et d'autre part, parce qu'il s'ancre, au moment de son développement hégémonique, dans un régime d'autorité qui rend sa pratique hautement improbable pour les femmes, fussent-elles lettrées.

En effet, la rhétorique de la présence souveraine et de la transparence qui caractérise le discours paysager en fait une pratique symbolique réservée à ceux qui possèdent non seulement l'accès aux ressources légitimes de symbolisation mais aussi et surtout l'accès sans restrictions à l'espace géographique. Aussi, d'après Gilian Rose, « *the image of landscape as a perspectival space centered on the hero is a necessary part of the grandeur and authority of masculinity* ».⁹⁵ Or, nous l'avons vu, dans le cadre du nouveau régime générique « républicain », les femmes, assignées à la sphère symbolique et matérielle de la domesticité, n'ont qu'un accès restreint à l'espace du savoir légitime et à l'espace géographique. Parler depuis un lieu situé hors de la sphère domestique, c'est en effet parler depuis un espace symbolique et matériel auquel les femmes ont difficilement accès. Aussi, la nouvelle cartographie subjective, épistémologique, symbolique et physique que dessine le régime d'autorité propre au « patriarcat fraternel », fait-il du discours du paysage – dans sa dimension esthétique ou savante - une quasi-prérogative masculine.

L'identité générique de l'*ethos* qui se déploie dans le discours paysager est manifeste dans les descriptions de l'espace référentiel pris en charge par le narrateur masculin :

⁹⁴ La géographe Rosalyn Deutsche note : « *the image and the act of looking now understood to be relations highly mediated by fantasies that structure and are structured by sexual difference* ». Rosalyn Deutsche, *op. cit.*, p. 197. Pour une étude sur le caractère éminemment sexué du regard paysager, on lira aussi : Gilian Rose, *Feminism and geography. The limits of Geographical Knowledge*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1993.

⁹⁵ Gilian Rose, *op. cit.*, p. 107.

Pocos momentos después llegamos a una sitio más abierto : un riachuelo cristalino bajaba saltando por escalones de piedras y reposaba en aquel lugar entre un bello lecho de musgos y de temblantes y variados helechos. Altísimos arboles se alzaban a un lado del riachuelo, impidiendo con su tupida sombra que otros arbustos crecieran a su lado. Varios troncos viejos y piedras envueltas en verde lama cubrían el suelo, alfombrado por una una suave arena dorada. Empezaba a caer el sol y la sombra de aquel sitio producía un delicioso fresco. Bandadas de pájaros vistosos, entre los que charlaban numerosos loros y pericos, llegaban a posarse en las altas copas de los árboles, dorados por los últimos rayos del sol.⁹⁶

Présence territoriale affirmée, transparence de l'espace ancré dans un pouvoir-voir absolu, maniement ostentatoire du répertoire romantique (en l'occurrence le discours exotique de Chateaubriand ou de Bernardin de St-Pierre), les effets paysagers relèvent ici d'une « performance » orthodoxe de la subjectivité romantique masculine qui, comme l'a remarqué Mary Louise Pratt, « *arranca desde la geografía, desde un escenario* » et domine son objet du haut d'un regard surplombant et totalisant.⁹⁷ Le paysage est ici littéralement orchestré par le regard masculin qui fait de l'espace où vont se dérouler les premiers émois amoureux de l'héroïne, un spectacle « naturel » où les tensions sociales qui vont provoquer la rupture de l'idylle sont soigneusement effacées. Dans ce spectacle paysager tout, y compris l'ordre social, se trouve naturellement à sa place. L'ordre doxique du monde prédiqué depuis la vision phallogocentrique y est ratifié sans qu'il n'ait d'ailleurs à s'affirmer comme tel : il est tout simplement naturel. Pourtant, dans le dialogue qu'encadre cette mise en scène, alors que l'héroïne contemple les fleurs de son bouquet tombé à l'eau, elle déclare, dessinant les premières fissures dans le spectacle harmonieux construit à ses dépens : « *pero las que me causan pena son aquellas que se encuentran encerradas en un sitio aislado sin esperanza de salir (...) como se van hundiendo a pesar suyo.* »⁹⁸

Cette mise en spectacle du paysage par la voix du narrateur « encadrant » contraste

⁹⁶ S. Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 63.

⁹⁷ Mary Louise Pratt, « La poética de la per-versión : Poetisa inubicable devora a su maestro. No se sabe si se trata de aprendizaje o de venganza. », *op. cit.*, p. 32.

⁹⁸ *idem*, p. 59.

fortement avec les rares incursions paysagères que prend en charge la voix féminine. Il est en effet significatif que le seul discours proprement paysager qui soit pris en charge par la voix féminine se sépare résolument de cette rhétorique de la présence inhérente au paysage de la *doxa* romantique et projette un *ethos* marqué par l'incomplétude, l'aliénation radicale et le décentrage énonciatif :

Me levanté entonces y recostándome contra la ventana contemplé el bello paisaje que se extendía a mis ojos. Tu sabes que desde allí se mira hacia la serranía. En el horizonte se veía la cadena de altos y azulosos cerros, y más cerca colinas cubiertas de verde grama sobre los que pacían las vacas y retozaban los potros y caballos.⁹⁹

On admettra facilement que le trope central de la fenêtre figure cette « frontière magique » qui sépare l'espace socialement assigné aux femmes et l'espace extérieur réservé aux hommes. L'espace extérieur est en effet perçu et prédiqué à partir de son négatif constitutif : l'espace privé intérieur.

Cette absence de pleine coïncidence à l'espace constitue l'un des traits majeurs de la topographie que déploie la voix « féminine » du récit. Dans cette topographie en pointillés, la vision paysagère, réduite à quelques lignes de force saillantes, ne se présente plus comme l'expression d'une *libido dominandi* : elle cherche plutôt à tracer une ligne de fuite potentielle. Dit autrement le regard posé de Dolores sur l'espace extérieur lance cette interrogation : comment échapper à l'emprise du spectacle qu'organise le regard paysageant de l'homme ?

Dans la dernière lettre de Dolores, écrite alors que la protagoniste, défigurée par la lèpre, s'est retranchée dans ce qu'elle décrit comme un non-lieu au milieu de la *selva*, le discours du paysage s'efface et laisse place à une topographie nocturne où ce qui fait l'essence même du paysage, l'ancrage visuel et la transparence du monde des objets, disparaît :

La noche estaba muy estrellada pero muy oscura. Me sentía sin valor para pasarla entera en medio de aquella selva (...) recordé que había subido por la quebrada y por

⁹⁹ *idem*, p. 68.

la vista de las estrellas que tanto había contemplado en mi soledad me orienté. Busqué un lucero que brillaba siempre en el confín del cielo al caer el sol, y me dirigí hacia un lado en que debía hallarse la choza de una pobre tullida que vivía en el monte con un hijo tonto. A poco comprendí que había encontrado un angosto sendero y procuré seguirlo. No sé como no me picaron mil animales venenosos que se arrastraban por el suelo, colgaban de las ramas y volaban chillando en torno mío. Desaparecieron las estrella tras los árboles y la noche se hacía cada vez más oscura : había perdido los zapatos, y los pies rehusaban llevarmemas lejos, cuando oí el ladrido de un perro.¹⁰⁰

Ainsi, la relation de transparence à l'espace qui caractérise l'espace narratif encadrant est-elle remplacée dans ce récit auto-diégétique par une opacité fondamentale. Si dans le discours paysager de la *doxa* romantique, la description de la *selva* est inséparable d'une hyper-inflation du taux de figures (et notamment la métaphore) et d'un réinvestissement intensif du discours exotique, le récit de Dolores, articulé autour d'une isotopie de la cécité, accomplit un *dé-paysagement* de l'espace référentiel, ici réduit à une présence obscure et oppressante qui s'impose à la totalité du corps.

L'on peut considérer que cet espace opaque qu'investit l'écriture dé-paysageante de Dolores constitue précisément ce que Dominique Maingueneau a défini, dans le cadre de son analyse sur les « embrayeurs paratopiques », comme un lieu figuré paratopique renvoyant au *locus* problématique de l'énonciation littéraire féminine. Déterritorialisée par un discours romantique doxique qui fait de la rhétorique de la présence et de la transparence une marque générique distinctive, l'énonciation féminine ne peut s'instituer qu'à partir d'une topographie débarrassée des codifications binaires qui structurent les représentations de l'espace. Dans la dernière partie du roman, le passage de l'écriture épistolaire au journal intime marque une rupture supplémentaire dans ce mouvement de désenchantement paysager :

El cielo me inspira horror con su espantosa hermosura : la luna no me conmueve con su tan elogiada belleza : el campo me causa tedio : la flores me traen recuerdos de mis

¹⁰⁰ *idem*, p. 91-92.

pasada vida.¹⁰¹

L'amenuisement puis l'abolition du spectacle paysager permet l'émergence et le déploiement d'une subjectivité auctoriale qui met à distance les codes masculins de représentation et tente de puiser dans les replis de sa conscience les ressources d'une écriture propre. L'on ne s'étonnera pas que le pouvoir énonciatif de Dolores surgisse et s'affirme à mesure que disparaît, avec l'affaiblissement du discours d'escorte de Pedro, l'emprise de l'espace référentiel du roman.

3.2.5. Échapper au corps paysagé

Dans son ouvrage consacré à la domination masculine, Pierre Bourdieu affirme que « *tout, dans la genèse de l'habitus féminin et dans les conditions sociales de son actualisation, concourt à faire de l'expérience féminine du corps la limite de l'expérience universelle du "corps-pour-autrui", sans cesse exposé à l'objectivation opérée par le regard et le discours des autres.* »¹⁰² L'une des modalités de cette aliénation symbolique socialement imposée constitue sans nul doute le double discours visualiste spéculaire qui paysage le corps féminin et féminise le paysage. Si en effet, comme nous l'avons vu, le régime de représentation spécifique au paysage romantique implique l'expulsion de la femme en tant que sujet de la vision, il implique aussi son objectivation – sa territorialisation – en tant que « corps perçu ». En d'autres termes, si la femme peut difficilement revendiquer la place de sujet paysageant, son corps, réduit à une pure surface, est en revanche bien souvent « paysagé » par le regard et l'écriture masculine. Ainsi, pour la géographe Gilian Rose, le regard et le discours qui « cartographient » le territoire et le corps féminin appartiennent à un même régime phantasmatique essentiellement masculin qui a pour objet la domination et la prise de possession du corps spatialisé : « (...) *the sensual topography of land and skin is mapped by a gaze which is eroticized as masculin (...). This masculine gaze sees a feminine body which requires*

¹⁰¹ *idem*, p. 97.

¹⁰² Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, *op. cit.*, p. 90.

interpreting by the cultured knowledgeable look; something to own, something to give pleasure ». ¹⁰³ Plus radicale encore dans sa déconstruction du régime hégémonique de la visualité, Laura Mulvey affirme pour sa part que dans un monde « *ordered by sexual imbalance, pleasure in looking has been split between active/male and passive/female* ». Elle résume cette économie générique de la visualité par une formule lapidaire : « *Women as image, man as bearer of the look (...)* ». ¹⁰⁴

C'est bien entendu dans la partie de la diégèse déléguée au narrateur-personnage masculin que le lecteur peut percevoir le plus nettement l'économie inégale du regard qui est à la base de la domination masculine. Dès l'incipit, nous l'avons dit, le personnage de Dolores est soumis au regard spatialisant d'Antonio puis assigné au paysage par le biais de métaphores « naturalisantes » : « *A ese tiempo pasó, como antes dije, un grupo de gente a caballo, en medio de un campo, la flor más bella de aquellas comarcas, mi prima Dolores* ». ¹⁰⁵ La métaphore conventionnelle de la fleur est ici explicitement liée à la *comarca*. Nous reviendrons plus avant sur ce lien explicitement posé entre le territoire – réduit à sa dimension essentialiste – mais notons d'ores et déjà que la métaphore naturalisante n'est pas ici seulement une convention littéraire : elle témoigne du processus symbolique de territorialisation auquel sont soumises les femmes. Comme l'a très justement affirmé Lucia Guerra-Cunhingam : « *[la] sustentación del poder patriarcal se fundamenta también en un proceso esencial de descripción y definición del elemento subordinado. Adscribir significado a lo femenino es, en esencia, una modalidad de territorialización, un acto de posesión a través del lenguaje realizado por un sujeto masculino* » ¹⁰⁶ Sans insister sur la dimension sexuelle sublimée de la métaphore florale qui réduit la femme à un outil reproducteur, l'on voit bien que la double association de Dolores à un élément du paysage et à un espace délimité (« *la comarca* ») fonctionne comme un dispositif discursif fétichiste de naturalisation de l'ordre social patriarcal : la femme est « naturellement » assignée à son rôle « naturel » de reproductrice dans un territoire « naturalisé ».

¹⁰³ Gilian Rose, *Feminism and geography. The limits of geographical knowledge*. Polity press, Cambridge, 1993, p. 97.

¹⁰⁴ Laura Mulvey, *Visual and other pleasure*, Macmillan Press, London, 1989, p. 19.

¹⁰⁵ S. Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 45.

¹⁰⁶ Lucía Guerra-Cunhingam, *op. cit.*, p. 14.

Que le regard « paysageant » et le discours qui le soutient soient « un pouvoir symbolique » qui « dépend de la position relative de celui qui perçoit et de celui qui est perçu » dans l'espace social est tout à fait manifeste dans le roman d'Acosta de Samper.¹⁰⁷ De fait, seuls les personnages qui sont soumis à une forme ou à une autre de domination (de race, de classe et de genre) dans l'espace social figuré, sont soumis au régime visualiste de la description physique. Ainsi, alors que les corps des *ñapangas* (les jeunes filles métisses), de Basilio (le métis parvenu) et de Dolores sont précisément auscultés, décrits, réifiés par la voix du narrateur « encadrant », les corps des personnages occupant des positions dominantes dans l'espace social figuré sont singulièrement absents du texte : c'est en effet la mention du capital culturel et symbolique dont il dispose qui tient lieu de description pour le personnage d'Antonio : « *Antonio había elegido la carrera más ardua, pero también las más brillante, de abogado, y su claro talento y fácil elocuencia le prometían un bello porvenir* ». ¹⁰⁸ Pedro et Antonio occupent l'auto-position invisibilisée de la parole qui interprète le corps des autres (si le second occupe le lieu de la parole légale et légitime, le premier, médecin, occupe celui de la parole experte en corps). En mettant à distance leurs propres corps, il se constituent en instances auto-réflexives et dès lors, peuvent occuper la fonction « neutre » de la parole diégétique.

L'aliénation symbolique à laquelle est soumise le personnage de Dolores atteint son point d'orgue précisément au moment où se dévoile simultanément l'auctorialité du personnage et les premiers signes de sa maladie stigmatisante. Dans une scène de voyeurisme, le narrateur, demeuré occulté, parcourt du regard le corps-paysage de Dolores :

Ese día todo estaba en silencio. El calor era sofocante, y la naturaleza parecía agobiada y abochornada por los rayos de un sol de fuego que reinaba solo en un cielo despejado. Los pájaros callaban y sólo se oía el ruido del chorro de la alberca que corría sin cesar bajo su enramada de flores. Desde lejos ví a Dolores vestida de blanco y llevando por único adorno su hermoso pelo de matiz oscuro. Recostaba sobre un cojín al pie del asiento en que había estado sentada, apoyaba la cabeza sobre el brazo

¹⁰⁷ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, op. cit., p. 93.

¹⁰⁸ Soledad Acosta de Samper, op. cit., p. 47.

doblado, mientras que la otra manecita blanca y rosada caía inerte su lado. Detúveme a contemplarla creyéndola dormida, pero había oído el ruido de mis espuelas al acercarme, y se levantó de repente (...) ¹⁰⁹

Le narrateur-voyeur fait ici appel à une tradition hétérologique spécifique pour objectiver la figure de Dolores : celle, décrite par Edward Saïd, de *l'orientalisme*. À partir des multiples représentations que mobilise ce corps de discours, la description du narrateur produit un objet phantasmatique, une surface de projection sur laquelle il projette son désir.¹¹⁰ On reconnaîtra sans peine les principaux sèmes qui structurent le champ sémiotique couvert par l'idéologème orientaliste : chaleur, relâchement, passivité, paresse, faiblesse. Toutes « qualités » qui font du corps « socialement exigé » un corps subordonné, un corps offert au désir masculin et à son accomplissement ultime, la possession.

Si, comme l'a dit Achille Mbembe, « *la domination n'est rien d'autre que le fait, pour les dominants et le reste de partager, quant au fond, le même phantasme* », force est de constater que le corps de Dolores, progressivement défiguré par une maladie qui la rend proprement *irregardable*, fait tout pour s'y soustraire.¹¹¹ Dans le récit, cette scène d'abandon « orientalisante » qui fait de Dolores une pure surface de projection du phantasme masculin, est immédiatement suivie d'un dialogue au cours duquel la jeune fille, en soumettant à son cousin incrédule quelques-unes de ses productions lyriques, dévoile sa vocation énonciative et fait acte d'autonomie subjective. Or, c'est précisément à cet instant du récit que le premier stigmatisme de la maladie - « *el particular colorido de su tez* » - qui la soustraira définitivement au champ de vision et au pouvoir de surveillance de l'œil masculin, apparaît. Tout se passe ici comme si, une fois dévoilée l'auctorialité du personnage, le pouvoir de fabulation du regard masculin était subitement défait : le corps réel – qui va très vite devenir corps monstrueux qui exhibe les stigmates de la domination

¹⁰⁹ *idem*, p. 61.

¹¹⁰ Larysa Mykyta note ainsi que « *the female object does not look, does not have its own point of view, rather it is erected as an image of the phallus sustaining males desires* ». Larysa Mykyta, « Lacan, literature and the Look: woman in the eye of psychoanalysis », dans *SubStance*, n°39, 1982, p. 54.

¹¹¹ Achille Mbembe, *De la post-colonie. Essai sur l'imagination dans l'Afrique contemporaine*, Karthala, Paris, 2000, p. 215.

– se substitue au fétiche paysager par lequel s'opère la naturalisation des rapports de domination.

Le *topos* littéraire de la maladie féminine constitue l'un des lieux communs les plus constants de la littérature romantique. Comme l'a montré Lucia Guerra-Cunhingam, la maladie constitue une forme de somatisation figurée des rapports de domination qui, en faisant des personnages féminins des êtres mutilés et entièrement dépendant de la protection « chevaleresque » de l'homme, accroît leur « valeur » esthétique et leur potentiel phantasmatique :

La enfermedad se perfila como idealización folletinesca que erotiza anulando simultáneamente toda expresión de poder; así el desmayo femenino en brazos del amado, no solo apunta hacia la posesión sensual de un cuerpo sino al vulnerabilidad física y psicológica de la mujer. Por consiguiente, la enfermedad debe considerarse como un atributo que embellece al cuerpo sumiso y débil, subordinado a la ley del padre y del esposo.¹¹²

Cependant, comme l'ont noté par la plupart des critiques, la maladie que l'auteure colombienne choisit de mettre en scène – « el lázaro » - s'écarte sensiblement de ce paradigme : « *Acosta de Samper* – remarque Julia Emma Patiño – *en lugar de hacer alarde de una secuencia de debilidades y enfermedades en una belleza frágil, invierte el concepto de belleza femenina* ». ¹¹³ Selon la même critique, « *la escritora colombiana (...) no representa [a Dolores] como heroína romántica sino que imprime en ella ciertas características de personaje grotesco* ». ¹¹⁴ Si l'on définit le grotesque comme un mécanisme d'écriture qui vise à la défiguration de la représentation et qui opère aussi bien au niveau de l'énoncé que de l'énonciation, il faut bien constater que la mise en scène de la défiguration progressive du corps de Dolores, en tant qu'il déconstruit la forme figurée du personnage et démantèle la figure paradigmatique de l'héroïne romantique, obéit

¹¹² Lucia Guerra-Cunhingam, « la modalidad hermética de la subjetividad romántica en la narrativa de Soledad Acosta de Samper », dans : *Soledad Acosta de Samper. Una nueva lectura*, Fondo cultural cafetero, Bogotá, p. 355.

¹¹³ Julia Emma Patiño, *op. cit.*, p. 199.

¹¹⁴ *idem*, p. 197.

indéniablement à ce principe (anti-)esthétique. C'est le versant « effrayant » du grotesque (et non pas carnavalesque) que privilégie le texte en décrivant le processus de destruction opéré par la maladie comme une lente montée de l'informe à la surface du corps :

La linda color de rosa que había asustado a mi padre, y que es el primer síntoma del mal, se cambió en desencajamiento y en palidez amarillenta que había notado en ella en el Espinal : ahora se mostraba abotagada y áspera y el cutis tenía un color morado.¹¹⁵

Un peu plus loin le narrateur note encore : « *la horrible y misteriosa enfermedad continuaba con su mano desoladora destruyendo la belleza y aun la figura humana de mi infeliz prima.* »¹¹⁶ Peu avant sa sortie définitive du champ visuel et social figuré du roman, Pedro se fait encore l'écho de l'horreur qui a saisi sa tante à la vue de Dolores : « *Estaba tan desfigurada que mi tía dió un grito de espanto y se cubrió la cara con las manos* »¹¹⁷ Dans son ouvrage sur le grotesque dans la peinture italienne de la Renaissance, l'historien de l'art André Chastel affirme que la première loi du style est un geste de « négation de l'espace ». Selon lui, le grotesque a pour première fonction de rompre la perspective unifiée autour d'un point de vue unique et ordonnateur – on retrouve là l'une des dimensions fondamentales du paysage - et de créer « *un monde vertical entièrement défini par le jeu graphique sans épaisseur ni poids* ». Cette rupture procure ainsi « *un sentiment de libération à l'égard de l'étendue concrète, où règne la pesanteur* ».¹¹⁸ Cette définition du genre appliquée à la peinture pourrait se révéler utile pour comprendre les implications symboliques que recouvre la défiguration du corps de l'héroïne. Il nous semble en effet qu'à travers le processus qui va de la déformation progressive de la forme corporelle à sa disparition avec l'exil volontaire de l'héroïne dans un non-lieu, le récit met précisément en scène une opération de dé-spatialisation, de « désidentification », d'arrachement à la naturalité d'un lieu. Si l'on considère que l'espace visible est un opérateur de pouvoir, on

¹¹⁵ S. Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 84.

¹¹⁶ *idem*, p. 86.

¹¹⁷ *idem*, p. 90.

¹¹⁸ André Chastel, *Le grotesque*, Le promeneur, Paris, 1988, p. 25.

peut alors interpréter la déformation de l'héroïne non seulement comme un mécanisme incorporé de subversion de la norme mais aussi comme un mécanisme de négation de l'espace horizontal des relations de pouvoir. Le corps défiguré puis annulé de Dolores, c'est en effet le corps anormal, le corps indiscipliné, dénaturé, déféminisé, dé-blanchi, qui conteste sa présence-pour-autrui et finit, en disparaissant purement et simplement du champ panoptique que le « patriarcat fraternel » délimite, par se soustraire aux inquisitions de la société. Cela est d'autant plus vrai que, comme l'a remarqué Beatriz González-Stephan, les personnages de Pedro et du père de Pedro sont des médecins, des personnages dont la fonction est précisément de lire et d'interpréter les pathologies du corps depuis la position d'autorité que leur confère la « raison clinique »¹¹⁹ : en leur refusant le droit de *surveillance* sur son propre corps, Dolores peut échapper au discours disciplinaire de l'hygiénisme médical et s'imposer non plus comme corps-spectacle dont le sens résiderait dans la parole-experte, mais comme un sujet occupant lui aussi le lieu du *logos*. L'on pourrait dire qu'en se dé-paysageant, l'héroïne se débarrasse de son corps socialement imposé et cesse dès lors d'être *dominée par la domination*.

Dans une même perspective, la verticalité à laquelle, d'après Chastel, est lié le grotesque, pourrait être associée à la tentative de conquête par l'héroïne du pouvoir de sa propre voix. Tout se passe en effet comme si en perdant son être-pour-autrui par son éviction stratégique de l'espace où se livrent les jeux et les enjeux du pouvoir, l'héroïne parvenait à réinvestir une subjectivité propre. Le dé-paysagement et la dislocation du corps de l'héroïne coïncide avec l'occupation d'un nouveau territoire de l'expérience : celui, déplié dans l'écriture, d'une subjectivité féminine en partie libérée de l'hétéro-perception naturalisante que lui impose le système de représentation dominant.

La mise en scène de cette dislocation du sujet de l'écriture renvoie sans nul doute au grand paradigme générique de l'écriture conventuelle : comme l'a montré Jean Franco, le couvent permettait aux femmes de développer un discours « sublimé » du moi et du désir dans le cadre de genres « mineurs » comme la correspondance, le journal intime ou la confession.¹²⁰ Au niveau de la narration, la figuration de cette dislocation stratégique se

¹¹⁹ Beatriz González -Stephan, « La in-validez del cuerpo de la letrada », dans : Carolina Alzate y Montserrat Ordóñez (dir.), *Soledad Acosta de Samper, Escritura, género y nación en el siglo XIX*, Iberoamericana-Vervuert, Madrid, Frankfurt, 2005, p. 377.

¹²⁰ Jean Franco, *plotting women, gender and representation in Mexico*, Columbia University Press, New

manifeste par un recul de l'hégémonie du narrateur encadrant et l'affirmation de la parole subordonnée de l'héroïne comme instance narrative légitime : il revient ainsi au journal intime de Dolores de conclure le récit, comme si elle parvenait à échapper *in extremis* à l'autorité herméneutique du discours d'escorte. Comme si, *in extremis*, Soledad Acosta parvenait à dégager le récit du dispositif d'autorisation qui fonde sa légitimité et parler depuis ce *locus* discursif qui échappe à toute assignation, cette « wild zone » dont parle Elaine Showalter.¹²¹

Reste que cette trouée de la parole féminine dans le tissu narratif est éminemment paradoxale : elle n'est rendue possible qu'avec la liquidation du sujet figuré qui la porte et, par conséquent, l'annulation de la scénographie qui légitime cette énonciation. Rappelons que le journal de Dolores est retrouvé puis retranscrit par Pedro après la mort de l'héroïne, comme si, pour advenir, le texte devait préalablement se débarrasser d'une auctorialité problématique puisque dénuée d'autorité. D'une certaine manière, c'est en effet l'impossible inscription sociale de son discours qui conduit à la disparition de l'auteure du journal : car s'il n'y a pas de discours littéraires possibles sans dislocation, il n'y a pas non plus de discours ni d'auteur(e)s sans institutions qui les légitiment et les font circuler. Loi paradoxale proprement tragique qui établit que pour échapper à l'hétéronomie constitutive de l'être féminin et affirmer une voix originale, Dolores doit certes s'abolir comme être-pour-autrui mais que cette désidentification la condamne à une inexistence sociale et littéraire qui est aussi inexistence toute court : « *¿Para quién aprendo yo? – note-t-elle dans son journal d'agonie – Mis estudios, mi instrucción, mi talento, si acaso fuera cierto que lo tuviera, todo esto es inútil, pues jamás podré inspirar un sentimiento de admiración : estoy sola, sola para siempre...* ».¹²² Ironiquement, ce n'est que par le truchement de la voix dominante du narrateur masculin qui assume sa retranscription que son discours parvient à réintégrer le circuit social et, par conséquent, à exister : « *¿La muerte es acaso principio de otra vida? - interroge le journal de Dolores – ¡Qué ironía!* »¹²³

York, 1989, p. 19.

¹²¹ Elaine Showalter, « feminist criticism in the wilderness », dans : *Critical inquiry, The new feminist criticism*, n°8, hiver 1981, p. 262-263.

¹²² Soledad Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 99.

¹²³ *idem*, p. 97.

L'a-topicité tragique de Dolores, que l'on peut interpréter comme un *embrayeur* renvoyant à la « *situation à travers laquelle s'institue l'auteur* »¹²⁴, réfléchit ainsi la *paratopie* problématique du discours littéraire élaboré par la créatrice colombienne. Comme l'a très justement remarqué la critique qui s'est intéressée aux abords du texte, cet « *intenable* » fait l'objet d'une négociation complexe dans l'œuvre de Soledad Acosta de Samper. Ainsi, la structure qui accueille les premiers récits de Acosta de Samper sous la forme d'un volume – *Novelas y cuadros de la vida suramericana* – et dont fait partie *Dolores*, s'inaugure d'une préface allographique intitulée « *dos palabras al lector* » dans laquelle José María Samper use de l'autorité que lui confère son statut social de poète, dramaturge, romancier et idéologue actif, pour parrainer l'œuvre de celle qu'il identifie immédiatement comme son épouse :

He querido, por mi parte, que mi esposa contribuya con sus esfuerzos, siquiera sean humildes, a la obra común de la literatura que nuestra joven república está formando, a fin de mantener de algún modo, la tradición del patriotismo del padre.¹²⁵

S'il est indéniable que cette scène paratextuelle constitue un espace stratégique où l'auteure, qui ne peut tirer sa légitimité d'elle-même, exhibe une autorité d'emprunt et peut ainsi contourner la censure implicite du champ, il n'en demeure pas moins vrai qu'elle est aussi un rite textuel de soumission où donne aussi à voir la violence symbolique qui s'exerce sur celles qui, comme Soledad Acosta de Samper, s'invitent dans l'enceinte hautement surveillée de la *ciudad letrada*.¹²⁶

Le prologue de Samper – qui prend en quelque sorte le rôle du « *confesseur* » encadrant propre à l'écriture conventuelle - fonctionne comme une véritable mise sous

¹²⁴ Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 96.

¹²⁵ José María Samper, « *Dos palabras al lector* », dans : Soledad Acosta de Samper, *op. cit.*, p. 41.

¹²⁶ Selon Carolina Alzate, « *su prólogo no es el de un esposo que autoriza a su mujer, sino el de alguien que siente simpatía profunda por una obra pero que sabe que esa palabra debe pasar por la suya y se ofrece presentarle un camino hacia el público.* » Prologue rigoureusement nécessaire puisque « *la escritura convierte a Soledad Acosta de Samper en « mujer pública », y ya sabemos que esta palabra tiene connotaciones diferentes a la de « hombre público » y algo menos respetables.* » Carolina Alzate, « *Mujeres, nación y escritura : no hablar, ni dar de qué hablar* », dans : Santiago Castro-Gómez (dir.), *Pensar el siglo XIX*, *op. cit.*, p. 277.

tutelle du discours de la créatrice : non seulement il en balise la visée herméneutique et en détermine la fonction politique¹²⁷ – il en fait une œuvre « nationale » minorée et signée de l'autorité du père - mais il revendique l'autorité de sa consécration littéraire, en s'arrogeant la responsabilité de son passage d'un espace à faible capital symbolique spécifique (le journalisme féminin) à l'espace légitime de la littérature nationale : « *lo de hacer una edición en libro (...) nació de mí exclusivamente* ». ¹²⁸ Ainsi, si ce n'est pas la disparition de l'auteure qui rend l'œuvre possible, c'est en revanche sa minoration imposée qui en assure la circulation dans l'espace littéraire légitime. Le drame de l'œuvre de Soledad Acosta de Samper fut précisément, jusqu'à il y a peu, d'être condamnée à exhiber les *noms-du-père* pour ne pas être néantisée et pour accéder à l'espace légitime de la lettre. ¹²⁹ « *A-costa de Samper* » aimait-on répéter dans les milieux autorisés. ¹³⁰

La fonction « politique » qu'assigne José María Samper à l'œuvre de son épouse est parfaitement en accord avec le fonctionnement d'un champ littéraire colombien encore largement hétéronome, c'est-à-dire, en grande partie subsumé aux impératifs de construction de la Nation : elle doit en effet faire œuvre commune dans la construction d'une littérature nationale et fournir à la Nation le lot de représentations (à la fois des figures d'origine et des figures du *telos*) qu'exige la construction d'une identité nationale. Dit autrement, son œuvre est censée participer pleinement de la dimension pédagogique du processus de construction national. Comme notre lecture l'a montré, *Dolores* déjoue en partie le programme herméneutique fixé par son tuteur légitime et conteste ce que Ann Mac Clintock appelle « *the male fetish ritual of national spectacle* ». ¹³¹ En dé-paysageant le corps de la femme, le roman défait le lien « naturel », établi au sein du régime patriarcal de la représentation, entre la femme et le corps territorial de la patrie.

À cet égard, la défiguration grotesque qui dévore le corps de l'héroïne – dont il faut

¹²⁷ Rappelons en effet que d'après Gérard Genette, « *la préface originale a pour fonction cardinale d'assurer au texte une bonne lecture (...)* ». Gérard Genette, *Seuils*, op. cit., p. 183.

¹²⁸ José María Samper, op. cit., p. 41.

¹²⁹ On peut interpréter le recours systématique au pseudonyme – *Andina*, *Bertilda* et *Aldebarán* - dans la presse comme une tentative de subversion du nom de l'auteure qui est ici le nom d'un autre auteur.

¹³⁰ Cité dans : Montserrat Ordóñez « De Andina a Soledad Acosta de Samper », dans *Soledad Acosta de Samper, Escritura, género y nación en el siglo XIX*, op. cit., p. 386.

¹³¹ Ann McClintock, *Gender, race and nationalism*, op. cit., p. 102.

rappeler qu'il figure, au début du roman, l'incarnation des différences de classe et de race à partir desquelles la *ciudad letrada* articule son projet national – peut être lue de deux manières complémentaires : d'une part, en rendant ce corps proprement irregardable, elle le dérobe aux mécanismes panoptiques et à la mise en spectacle rituelle dans lesquels il se trouve enfermé ; devenu ce qui excède le pouvoir de représentation, il ne peut dès lors ni fonctionner comme « symbole » de la dimension archaïque de la Nation, ni comme métaphore des « frontières » raciales et sociales de la Nation. D'autre part, si l'on reporte cette défiguration à l'intérieur du système de représentation phallogcentrée, elle peut aussi être interprétée comme la défiguration symbolique du projet national du « patriarcat fraternel ». L'écriture féminine figurée (celle de Dolores) et figurante (l'oeuvre) tendent en effet, depuis le bord obscur et ignorés de l'espace nationale, un miroir « déformant » qui démystifie le contrat social républicain : les corps monstrueux de l'exclue hantent et interrogent son universalité proclamée et « l'oubli » fondamental sur lequel il repose.

L'on notera par ailleurs que la prise d'écriture qui accompagne le processus de défiguration et l'exil de l'héroïne constitue une véritable rupture avec la fonction de reproduction et de conservation que l'ordre du « patriarcat fraternel » assigne aux femmes. On peut en effet considérer qu'en échappant par sa défiguration au marché du mariage, Dolores se nie certes en tant que *chose-de-valeur* mais, plus important encore, se soustrait physiquement et symboliquement au système de reproduction social (en tant qu'agent de la reproduction physique et culturelle mais aussi en tant que symbole de stabilité) pour se consacrer à un processus d'engendrement créateur. Sa relation à la Nation n'est dès lors plus médiée par son statut au sein de la famille mais en tant que sujet autonome. Dit autrement, pour reprendre l'expression opératoire de Carolina Alzate, elle ne s'envisage plus seulement comme « *sujette-à* » mais « *sujet-de* ». ¹³² Dès lors, ce n'est pas seulement Dolores mais aussi *Dolores* qui échappent au programme littéraire patriarco-national dont les romans allégoriques de l'idylle amoureuse constituent le paradigme : roman du démantèlement du corps-pour-autrui et de la désunion amoureuse, *Dolores* rejette les conventions narratives qui font de l'amour productif le pivot central du récit et impose de nouvelles priorités dans le programme politico-littéraire de la *ciudad letrada*.

Dolores/Dolores n'incarne pas en effet le principe conservateur de la continuité

¹³² Carolina Alzate, *op. cit.*, p. 274.

nationale mais cette dimension performative et dynamique qui, comme l'a montré Homi Bhabha, en s'énonçant depuis ce lieu paradoxal de l'oubli sur lequel repose l'ordre national, supplémente, dissémine et reconfigure le sens que le texte narratif élaboré par la pédagogie nationale voudrait fixer comme unique, homogène et totalisant. La voix féminine figurée et figurante fonctionnent ainsi comme « *the repetition that will not return at the same, the minus-in-origin that results in political and discursive strategies where adding-to does not add-up but serves to disturb the calculation of power and knowledge, producing other spaces of subaltern significations* ». ¹³³ S'il est vrai que le roman de Soledad Acosta de Samper, en dépeignant un univers où la paratopie confine à l'atopie énonciative - que la mise sous tutelle de son propre texte semble confirmé -, jette une ombre désespérée sur ce processus de reconfiguration de la composition narrative dominante, il n'en reste pas moins vrai que son œuvre s'immisce dans la trame du texte national, contestant par là même et malgré tout cette atopie imposée.

¹³³ Homi Bhabha, *op. cit.*, p. 312.

3.3. *Ingermina* de Juan José Nieto : détourner la *doxa* paysagère

El discurso migrante es radicalmente decentrado, en cuanto se construye alrededor de ejes varios y asimétricos, de alguna manera incompatibles y contradictorios de un modo no dialéctico. (...) Considero que el desplazamiento migratorio duplica (o más) el territorio del sujeto y le ofrece o lo condena a hablar desde más de un lugar. Es un discurso doble o múltiplemente situado.

Antonio Cornejo Polar, « Una heterogeneidad no dialéctica »

3.3.1. Idéologies du métissage

Dans les lignes qui suivent nous nous proposons d'examiner, à partir d'un roman aussi peu lu qu'étudié - *Ingermina* (1844) de Juan José Nieto - une question qui, en Colombie comme ailleurs en Amérique Latine, se trouve intimement liée à la question du genre : la question raciale. Parlant de cette connexité, Cristina Rojas nous rappelle en effet que « *desde la conquista, el proceso de mestizaje tenía connotaciones de género : se ejercía dentro de una gradación jerárquica de categorías superiores (blanco y hombre) e inferiores (mujeres negras e indias) : los indios y los negros propocionaban las mujeres subordinadas y los españoles los hombres conquistadores* ». ¹³⁴ Ainsi, alors que dans le système symbolique du « patriarcat fraternel », les femmes créoles blanches étaient associées au principe de reproduction du capital racial et plus généralement, au principe de conservation de la blancheur sociale, les femmes appartenant aux classes socio-raciales

¹³⁴ Cristina Rojas, *op. cit.*, p. 94.

subalternes étaient pour leur part assignées à la reproduction biologique. En conséquence, la femme non-blanche, pure corporalité reproductrice, devient le point focal symbolique de ce Cristina Rojas a défini comme le désir de civilisation : « *El deseo masculino de civilización estaba localizado en los cuerpos de las mujeres.* »¹³⁵

À cet égard, *Ingermina*, le roman de Juan José Nieto peut sembler paradigmatique : narrant les amours d'un conquistador blanc avec une princesse indienne, le récit fait de la femme indienne, *Ingermina*, le point de vulnérabilité où vont s'exercer les différents mécanismes de violence symbolique visant à la conversion de l'Autre à l'Un. Ces dispositifs, euphémisés par le trope de la passion amoureuse, vont aboutir à l'union productive et métissante des deux personnages principaux. Bien qu'apparemment conforme au modèle canonique du « roman fondateur » à partir duquel la *ciudad letrada* imagine et forge la Nation en devenir, un examen plus attentif du texte et des stratégies d'autorisation auctoriale qu'il met en place, laisse apparaître une certaine hétérodoxie par rapport au discours doxique du métissage que tiennent alors les élites blanches de la Nation. Nous le verrons, cette relative non-conformité à la *doxa* civilisatrice, se manifeste avant tout par une distribution singulière des espaces référentiels figurés et des espaces de figuration auctoriale et, finalement, par un redéploiement stratégique des significations et fonctions du discours paysagé.

En Colombie, où, nous l'avons vu, le métissage d'une grande partie de la population était une réalité dès la fin de la période coloniale, le mélange des races s'imposa très vite pour les élites libérales comme une solution réaliste au problème de l'hétérogénéité radicale du corps social. Mais gardons-nous de tout anachronisme : le métissage tel qu'il fut envisagé puis théorisé par l'intelligentsia libérale n'avait rien de célébratoire. Il ne s'agissait nullement de mélanger mais, comme l'a très justement montré l'anthropologue britannique Peter Wade, de résorber par le blanchissement les masses barbares que recélait le territoire nationale : « *The emergence of Colombian nationhood occurs by mean of mestizaje seen not just as a neutral mixing process, producing a uniform population (...) but rather as a gradual whitening of the whole population, as black and indian traits are not only absorbed into, put also erased from the colombian*

¹³⁵ *idem*, p. 100.

national identity ». ¹³⁶ Ainsi, dès 1789, Pedro Fermín de Vargas, l'un des plus éminents membres de la « communauté éclairée » écrivait dans son *Memoria sobre la población del Reino* : « *Sabemos por experiencias repetidas que entre los animales, las razas se mejoran cruzándolas, y aun podemos decir que esta observación se ha hecho igualmente entre las gentes de que hablamos (...). En consecuencia, de estas observaciones y de la facilidad que adquirirá nuestra legislación patria, sería muy de desear que se extinguiesen los indios, confundiéndolos con los blancos (...)* ». ¹³⁷ La sentence a le mérite de rendre explicite les soubassements idéologiques sur lesquels allait se construire l'utopie libérale colombienne du métissage : celui-ci fut en effet envisagé comme un (faux) processus dialectique aboutissant à l'oblitération définitive de l'un des deux termes initiaux. Le métissage apparaît ainsi comme une technique essentielle de « mise à mort » de l'Autre racialisé dans la « guerre des races » qu'implique la modernisation de la société.

Il convient ici de rappeler brièvement que s'il est vrai qu'avec l'avènement de la république fut écarté le vieux système colonial des castes, ce bouleversement historique n'impliqua nullement la disparition de la structure symbolique coloniale. Comme nous l'avons montré dans notre étude sur les discours fondateurs de Francisco José de Caldas, les hiérarchies propres à cette structure symbolique furent refunctionalisées à partir du matériau impérial fourni par les voyageurs et savants européens. L'implantation d'un programme historique basé sur les grands paradigmes de la modernité européenne – elle-même bâtie autour de cette matrice épistémologique qu'Aníbal Quijano définit comme la « colonialité du pouvoir » ¹³⁸ - permet en effet de redistribuer les positions subjectives au sein du corps social selon la différence dorénavant définie comme « race », créant un système implicite de « citoyenneté variable ». Dorénavant, le discours de la guerre des races qui est le noyau central de l'ordre symbolique colonial ne se présentera plus, comme l'a remarqué Foucault, comme un combat entre races, « *mais à partir d'une race donnée*

¹³⁶ Peter Wade, *The language of race, place and nation in Colombia*, art. cit., p. 53.

¹³⁷ Pedro Fermín de Vargas, « memoria sobre la población » dans : Pedro Fermín de Vargas, *Pensamientos políticos y memorias sobre la población del Nuevo Reino de Granada*, Bogotá, Biblioteca popular de cultura colombiana, op.cit., p. 83.

¹³⁸ À ce sujet, voir: Aníbal Quijano, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », dans : Edgardo Lander (dir.), *La colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, op. cit., (en ligne) : <http://www.clacso.org/wwwclacso/espanol/html/libros/lander/10.pdf>

comme étant la vraie et la seule, celle qui détient le pouvoir et celle qui est titulaire de la norme, contre ceux qui dévient par rapport à cette norme, contre ceux qui constituent autant de dangers pour le patrimoine biologique. »¹³⁹

Ainsi, selon Nancy Appelbaum, bien que le libéralisme adopté par les élites républicaines après les indépendances se fondait sur une conception apparemment universelle et neutre de l'individu, cette universalité rhétorique, racialement marquée, s'inscrivait toujours, sous une forme euphémisée, dans la structure symbolique coloniale : « *Latin american patriots (...) associated the traits of the propre citizen – literacy, property ownership, and individual autonomy – with whiteness and masculinity* ». ¹⁴⁰ À l'inverse, nous l'avons vu, « l'indianité » et « la négritude » furent construits comme les antithèses constitutives de cet *homo economicus* normal à la fois fondement et garant de l'ordre républicain : porteuses de propriétés et de formes de rationalité dévaluées – comme par exemple la prépondérance du commun sur l'individuel ou la permanence de rapports de production non marchands – ces identités déviantes, ces écarts, devaient disparaître.

Dans la Colombie post-coloniale, rappelle Brooke Larson, l'ensemble des acteurs du champ racialisé du pouvoir partageait le régime de représentation du « républicanisme colonial » et se trouvait dès lors unis derrière un impératif commun, celui d'une normalisation du corps social de la Nation par son « blanchissement » culturel et biologique :

Las élites liberales y conservadoras estaban unidas en un objetivo común : cómo crear, a partir de la diversidad étnica y cultural, una nueva y purificada población blanca sobre la cual se pudiera construir una « verdadera nación ». El objetivo había sido trazado. El único punto en discusión eran los medios para alcanzarlo.¹⁴¹

Au cours de la première moitié du siècle, le nouveau corps de discours sur l'évolution, l'adaptation et la sélection des espèces, constitués autour des théories de Lamarck puis de Darwin, apportèrent un cadre théorique légitimant à la solution

¹³⁹ Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* », *op. cit.*, p. 53.

¹⁴⁰ Nancy Appelbaum, « Introduction » dans : Nancy Appelbaum, Anne S. Macpherson, Karin Alejandra Roseblatt (dir.), *Race and nation in Modern Latin America*, The University of North Carolina Press, 2003, p. 4.

¹⁴¹ Brooke Larson, *op. cit.*, p. 56.

pressentie par Vargas : l'élimination bioculturelle des races « inférieures » par leur blanchissement progressif. Si ce le discours du « métissage constructif » en vint à constituer la *doxa* du libéralisme au point – comme nous l'avons vu avec Ancízar¹⁴² – de s'imposer comme une grille de lecture déformante de la réalité nationale, il fut développé de manière systématique dans les années 60 par le principal idéologue de cette « guerre des races », José María Samper. Dans un discours écrit pour la revue de la Société ethnographique de Paris, il note, optimiste quant à l'inévitable *devenir-blanc* national :

Todo el porvenir de la civilización en Nueva Granada se funda en este doble hecho providencial : la mezcla de razas y sus variedades, que sin dejar de hacer predominar el elemento europeo, ha hecho surgir y hace crecer un pueblo esencialmente democrático (...) y la absorción progresiva, más y más evidente y necesaria, por las fuertes razas blanca y negra, de las razas indígenas puras (...).¹⁴³

Le blanchissement biologique – par l'immigration européenne et le mariage interracial - et culturel - par l'application de programmes de disciplines des corps et des esprits - fut donc présenté par les élites libérales comme l'unique voie possible vers la construction d'une Nation véritablement civilisée. Une « solution » qui possédait le double avantage de promettre une normalisation nationale sur le modèle hégémonique européen et la réintroduction, par la porte arrière, de la différence entre « Blanc » et « Blanchi » : après tout, comme le notait pertinemment Homi Bhabha, se blanchir n'est jamais une

¹⁴² Alfonso Múnera émet l'hypothèse que le métissage constitue une construction discursive qui possède une fonction idéologique d'invisibilisation : elle sert en quelque sorte à cacher ce qu'elle prétend montrer. Selon lui, ce discours, soutenu par des statistiques elles-mêmes lourdement informées par l'imaginaire de la blancheur propre à la *ciudad letrada*, tend à maximaliser la part de la population métisse et à minimaliser celle des populations noires ou indiennes : « *la idea de la naciente república, dotada de un mestizaje más o menos completo, ha servido para ocultar a los ojos de los estudiosos de la historia colombiana uno de los ejes centrales sobre los que giro la formación misma de la nación en el siglo XIX : el descomunal esfuerzo por someter y suprimir las razas negra e indígena del territorio patrio (...)* ». On pourrait aussi ajouter qu'une telle opération d'invisibilisation permettait aussi de désamorcer toute revendication sociale fondée sur l'appartenance à un groupe racial dominé. Alfonso Múnera, *Fronteras imaginadas*, *op. cit.*, p. 40.

¹⁴³ José María Samper, *Ensayo sobre las revoluciones políticas y la condición social de las repúblicas colombianas*, Biblioteca popular colombiana, Bogotá, 1969, p. 317.

qu'une manière emphatique de n'être pas Blanc.¹⁴⁴

Au niveau symbolique, ce programme de normalisation du corps politique par dépassement dialectique du binarisme racial (Blanc/ « castas ») se traduit par la production, l'institutionnalisation et la dissémination de constructions discursives agrégatives. Dans sa célèbre étude *Foundational fictions*, Doris Sommer a montré la centralité des fictions fondatrices – et en particulier sous sa forme prototypique, le roman sentimental - dans l'émergence d'un patriotisme créole en Amérique Latine. Il existe selon l'auteur une profonde connexion entre la rhétorique de l'amour qu'élaborent ces romans et les programmes politiques que veulent implanter les élites. Les romans sentimentaux « post-épiques » qui surgissent à partir de la seconde moitié du 19^e siècle se doublent selon Sommers d'une claire intention pédagogique et démonstrative : véritables « *laboratoires de construction de mondes à venir* »¹⁴⁵ selon l'heureuse formule de Yves Citton, ces récits présentent en effet des « formules narratives » conciliatrices, des schèmes symboliques agrégatifs, permettant d'imaginer le dépassement des antagonismes sociaux et l'émergence d'une parenté étendue. On voit bien qu'étant donné la structuration des corps sociaux et des régimes symboliques dans les états émergents, la question de la race et du métissage constitue, sous des formes plus ou moins euphémisées, l'un des paradigmes structurants de ces fictions instrumentales :

As a rhetorical solution to the crises in these novels/nations, miscegenation (...) is often the figure for pacification of the « primitive » and the barbarous sector. Yet sometimes the terms of desired amalgams slip from synechdocal figures for different races to metaphoric representations of colour-coded factions among the creole elite.¹⁴⁶

La passion érotique légitime, en unissant deux sujets ethniquement différents fournit ainsi une image à la fois euphémisée et « naturalisée » de cette guerre d'homogénéisation que

¹⁴⁴ Homi Bhabha, *The location of culture*, *op. cit.*, p. 87.

¹⁴⁵ Yves Citton, *Lire, Interpréter, actualiser, Pourquoi les études littéraires?*, Éditions Amsterdam, Paris, 2007, p. 189.

¹⁴⁶ Doris Sommer, *Foundational Fictions, The national romances of Latin America*, University of Berkeley Press, Berkeley and Los Angeles, 1991, p. 22.

met en place le « colonialisme républicain ».

3.3.2. Un roman fondateur *costeño*

À n'en pas douter, *Ingermina o la hija de Calamar* du caudillo *costeño* Juan José Nieto, que l'on a coutume de décrire comme le premier roman post-colonial colombien, s'inscrit pleinement dans cette discursivité normalisante. Notons en premier lieu que la vocation performative de l'écriture est explicitement assumée dès le seuil du texte par la voix auctoriale : dans « l'Obsequio » liminaire, elle déclare ainsi : « Las letras no son piedras con que se rompen cabezas, aunque tiene un poder mágico sobre el espíritu ». ¹⁴⁷ En outre, le caractère éminemment allégorique du récit – dans sa double fonction métaphorique et métonymique – est indéniable. Dans l'une des rares études critiques sur *Ingermina*, Raymond L. Williams affirme que si l'on réduit son histoire, selon la méthode Genettienne, à sa phrase nucléaire, on obtiendrait : « Alonso civilise Ingermina ». ¹⁴⁸ Le roman met en effet en scène la fondation de Cartagena et la conquête de son arrière-pays à travers les amours d'Alonso, frère de l'« *Adelantado* » Pedro de Heredia et d'une princesse indienne fictive, Ingermina. Après de nombreuses péripéties et quelques récits enchâssés, Ingermina, que l'on découvre finalement pas si « indienne » que ça, embrasse le christianisme et se marie avec le conquérant. Amour, métissage et civilisation : nous voici donc *a priori* devant une forme canonique de fiction fondatrice nationale.

Si donc le modèle herméneutique proposé par Sommer nous semble ici globalement opératoire pour analyser le roman de Nieto il convient cependant d'en souligner les écarts et les spécificités. Rappelons en effet que si la plupart des œuvres produites par la ville lettrée sont traversées par ce que Cristina Rojas a défini comme le « désir mimétique de civilisation » ¹⁴⁹ - et à n'en pas douter *Ingermina* ne fait pas exception – elles constituent aussi des discours renvoyant à des positionnements divers tant au sein de l'institution littéraire que, plus largement, au sein du champ du pouvoir. Dit autrement :

¹⁴⁷ Juan José Nieto, *Ingermina o la hija de Calamar*, Cooperativa Editorial Magisterio, Santafé de Bogotá, 1998, p. IV.

¹⁴⁸ Raymond L. Williams, *op. cit.*, p. 135.

¹⁴⁹ Cristina Rojas, *op. cit.*, p. 54.

s'il reste opératoire de maintenir l'opposition dominant/dominé comme paradigme structurants des rapports entre les élites créoles lettrées – celles qui sont dotées d'un capital symbolique permettant la construction d'hégémonies - et les groupes subalternes, il n'en reste pas moins vrai que ces élites ne constituent pas un groupe social monolithique et homogène. La *ciudad letrada* est en effet travaillée par une multiplicité d'espaces sociaux renvoyant à des subjectivités et des discursivités conflictuelles.¹⁵⁰

Si l'on admet que le texte littéraire puisse fonctionner comme un espace d'intervention symbolique où le créateur élabore et négocie performativement sa subjectivité, l'examen de quelques éléments contextuels doit nous permettre de comprendre les enjeux stratégiques qu'il recouvre. Dans sa biographie de Nieto, l'historien colombien Orlando Fals Borda présente en effet le créateur d'*Ingermina* comme une figure interstitielle traversée par une série de différences et de représentations conflictuelles : en tant qu'écrivain et homme politique « *costeño* » et métisse, Juan José Nieto écrit en effet depuis la marge d'une Nation se représentant comme toujours plus « andine » ; en tant que lettré métisse et autodidacte, il écrit depuis la périphérie d'une *ciudad letrada* qui répartit la différence et les positions à partir du trope central de la « race ».

Il faut d'abord remarquer que *Ingermina* s'annonce comme un roman proprement « *costeño* », c'est-à-dire centré sur l'espace Caraïbes. Le récit se développe et s'épuise en effet au sein d'un espace que le narrateur omniscient revendique, dès les premières pages, comme étant celui de sa patrie : le noyau urbain de Carthagène et son hinterland régional. Dans le contexte culturel de la Colombie post-coloniale, cet ancrage à la fois revendiqué et sans cesse répété n'est pas anodin. Situer la *ciudad letrada*, le centre à partir duquel seront disséminés les discours civilisateurs, à Cartagena, c'est non seulement revendiquer un capital symbolique légitimant mais c'est aussi et surtout pour se positionner au sein d'un interdiscours spécifique. Comme l'a en effet remarqué l'historien Alfonso Múnera dans son essai sur la constitution de l'imaginaire géographique national *Fronteras imaginadas*,

¹⁵⁰ À cet égard, Rolena Adorno note que « *el concepto de la ciudad letrada se refiere a un conjunto de prácticas y de mentalidades que no formaban un solo discurso ideológico, sino que eran polivocales.* » Malgré tout, précise-t-elle « *frente a otros grupos [...] actuaba como si tuviera un solo programa de acción* ». Rolena Adorno, « La ciudad letrada y los discursos coloniales », dans : *Hispanérica : revista de literatura*, vol.16, n°48, 1987, p. 4.

les élites andines ont progressivement construit, dès la colonie - tout un appareil discursif négatif visant à l'aliénation symbolique de la côte atlantique et, plus généralement, de ce qu'ils appellent la « *zona tórrida* ». ¹⁵¹ Bien entendu, ces représentations recouvrent en partie les rivalités politiques, économiques et sociales des élites entre les deux grands centres lettrés de la colonie. La décadence économique de Carthagène et plus généralement de la *costa* après les guerres d'indépendance en réduisant durablement le poids de ses élites au sein de l'espace institutionnel national, l'exclurent du processus d'*imagining* national, qui devint du coup l'apanage presque exclusif de l'élite créole « andine ».

Selon Múnera, cette discursivité négative tissée par les élites andines renvoie aussi à la spécificité des dynamiques raciales sur la côte caraïbe colombienne et à une volonté, de la part de ces élites, d'en conjurer les potentiels effets : si Carthagène fut en effet la plaque tournante sud-américaine du trafic d'esclaves, elle devient dès la seconde moitié du 18^{ème} siècle le centre d'une importante population multiethnique de commerçants et d'artisans libres. ¹⁵² Ces dynamiques sociales s'expliquent, selon l'historienne Alina Helg par la spécificité des rapports de domination établis entre les élites blanches « *costeñas* », traditionnellement faibles et divisées, et les groupes subalternes, le plus souvent noirs ou métis. La perpétuation de leurs privilèges « coloniaux » indéniablement fondés sur leur capital racial, passait en effet par une dé-racialisation discursive des divisions sociales et des rapports de domination ou, autrement dit, par l'opacification du lien objectif qui unissait race et classe :

Race did not become an organizational category also because the small white elite, which never became an export planter class, was too weak and divided to articulate a racial ideology as a means of oppression. Instead, to maintain their power, elite whites granted equality to free men of colour at the onset of independence and continuously relied on patronage networks including lower-class people of colour (...) the strategies employed by Caribbean New Granadan people of colour resulted in individual social mobility and specific spheres of popular autonomy, notably

¹⁵¹ Alfonso Múnera, *Fronteras imaginadas*, *op. cit.*, p. 85.

¹⁵² Alfonso Múnera, *El fracaso de la nación, Región, clase y raza en el caribe colombiano (1717-1821)*, Banco de la República/el Áncora editores, Bogotá, 1998, p. 94-95.

culture(...).¹⁵³

La traditionnelle faiblesse des élites créoles « *costeñas* » au pouvoir – leur incapacité à produire une hégémonie – se traduit au cours de la période de la première indépendance (1810-1815), par un investissement accru de l'espace public par les classes subalternes, notamment les artisans « *mulatos* » : cette participation culmina dans le véritable « coup de force » de 1811 au cours duquel les artisans et les noirs libres imposèrent à la *junta criolla* de déclarer l'indépendance de la province puis la forcèrent à promulguer une constitution accordant l'égalité citoyenne à tous, sans préjugés de race ni de classe. Dans cette constitution arrachée aux notables de la ville par les couches subalternes de la population, « *se reconoció por primera vez el derecho de todos los hombres a participar sin ninguna limitación racial en la vida política del Estado recién constituido* ». ¹⁵⁴ Bien que ce coup d'éclat isolé ne se traduit ni par la construction discursive et politique d'une identité commune distincte, ni par la projection d'un horizon d'action divergent de celui des groupes dominants, il n'en reste pas moins vrai qu'il inquiéta durablement les élites andines qui crurent y voir la résurgence du spectre de la révolution haïtienne.

Si dès la 17^e siècle, la côte, terre d'esclave, est associée aux notions de périphérie, d'insalubrité, de désordre et de races impures, c'est au début du 19^e siècle que ce discours, en s'indexant à l'archive consacrant la science impériale et à son impensé colonial, s'affirme et se développe au point de constituer l'un des paradigmes constituant du récit national colombien. Comme nous l'avons vu, c'est l'une des textualités fondatrices de ce récit, celle produite par le savant créole Francisco José de Caldas, qui a contribué à « paysager » et à naturaliser cette vision du corps national clivé par une géographie de la différence raciale : en bas sur la côte – les adverbes de direction à fonction hiérarchisante et axiologique sont ici importants – l'*hubris*, la barbarie, l'abject, la spatialité, la synchronicité anhistorique ; en haut, la tempérance, la civilisation, l'histoire en marche.

Il est relativement aisé, comme l'a fait Múnera, de suivre le fil de cette progressive mise à l'écart de la côte atlantique dans le discours national construit depuis les Andes. On

¹⁵³ Alina Helg, *Liberty and equality in Caribbean Colombia 1770-1835*, The University of North Carolina press, Chapel Hill and London, 2004.

¹⁵⁴ Alfonso Múnera, *El fracaso de la nación*, op. cit., p. 220.

rappellera par exemple que, comme l'a très pertinemment rappelé Alina Helg, « *symptomatically, New Granada most important national scientific expedition, during this period, the Comission Corografica (1850-59) led by the geographer Agustin Codazzi, did not cover the Caribbean region* ». ¹⁵⁵ À partir de la seconde moitié du siècle la topographie morale élaborée par Caldas, sans cesse présente mais en état de latence, fut réinvestie par les élites du centre andin pour décrire l'identité des provinces d'une Nation toujours plus régionalisée : selon Múnera, « *hubo un gran esfuerzo, visible en los ensayos de José María Samper, por dotar esas regiones de unos contenidos raciales y a partir de ellos construir una jeraquía de las geografías humanas que integraba la nación.* » ¹⁵⁶.

Plus important encore, la topographie morale de Caldas fut couplée à l'idéologie du « métissage constructif », faisant du « blanchissement » à venir le résultat d'une progressive « conquête » biologique et culturelle des zones torrides par les régions tempérées des Andes. ¹⁵⁷ Ainsi, en 1861, José María Samper réactivait le grand clivage géographique de la Nation en décrivant le métissage comme un affrontement territorial articulant plusieurs systèmes symboliques : la race, la classe sociale, la morale et le temps historique. Dans cette géopolitique de l'érotisme, la civilisation européo-andine de l'Un devait quitter ses montagnes, descendre dans les vallées et les côtes torrides et assimiler l'Autre barbare :

La raza europea se fijó casi totalmente sobre las altiplanicies (...); la raza africana, esclava, fue condenada a la explotación de las minas y a los desmontes de colonización, en los valles profundos y ardientes (...). Así se tuvo pues, arriba, la civilización (...) abajo, las violencias y los horrores de la esclavitud. En virtud de esa distribución de razas y de las condiciones sociales, todo el trabajo de la civilización

¹⁵⁵ Alina Helg, *op. cit.*, p. 4.

¹⁵⁶ Alfonso Múnera, *Fronteras imaginadas, op. cit.*, p. 32.

¹⁵⁷ Peter Wade affirme ainsi que la colonisation des zones de frontière constitue l'un des processus fondamentaux par lesquels s'objective l'idéologie du blanchissement : « *A crucial feature of the ideology of blanqueamiento as a process of national formation is the spatial dimension. Here emerging nationhood is constituted spatially as increasing integration of the national territory, bringing peripheral regions under the economic and political, but also under the racial and cultural aegis of the centre. Colonisation and migration are fundamental here. Colonists penetrate into black and Indian regions for their own purposes, whether out of dire poverty, or with commercial ventures in view* ». Peter Wade, *art. cit.*, p. 53.

en Nueva Granada debía resumirse en un double movimiento de descenso y ascención. La civilización tenía que descender, (...) la barbarie debía subir (...) para desaparecer o modificarse profundamente.¹⁵⁸

L'on comprendra aisément qu'étant donné l'indéniable colonialité des représentations de la Nation produites par les élites de la capitale, faire de Cartagena le noyau originaire d'un processus « civilisateur » c'est élaborer une contre-représentation critique qui conteste l'hégémonie des élites andines dans le processus d'*imagining* national ; c'est refuser l'identité minorée assignée à la côte atlantique et, par conséquent, revendiquer sa centralité historique au sein de l'espace national ; c'est aussi, à travers l'écriture de cette différence, réélaborer le projet politique de la *ciudad letrada*.

Dans son fameux essai militant – et, comme tel, pas toujours exempt d'un certain essentialisme dans sa tentative de décrire la spécificité de *la costa* - *Historia Doble de la Costa*, Fals Borda décrit Juan José Nieto comme un métis autodidacte¹⁵⁹, originaire d'une famille d'artisans pauvres, qui, à la faveur d'un relâchement conjoncturel des frontières socio-raciales, parvint à intégrer l'oligarchie créole de Cartagena puis à s'imposer dans l'espace politique régional.¹⁶⁰ C'est grâce à une série d'opérations de « reconversion de capital » et une certaine habileté à mobiliser les réseaux associés à la « blancheur sociale » qu'il parvient à s'imposer progressivement dans le champ politique :

¹⁵⁸ José María Samper, *Ensayo sobre las revoluciones políticas y la condición social de las repúblicas colombianas*, Biblioteca popular colombiana, Bogotá, 1969, p. 318.

¹⁵⁹ Selon Orlando Fals Borda, « Nieto pertenecía a una familia triétnica de vecinos libres pobres que allí vivían de la pequeña agricultura y oficios varios ». Orlando Fals Borda, *Historia doble de la costa*, Banco de la República/El Áncora editores, Bogotá, 2002, Tomo 2, p. 37B.

¹⁶⁰ Anita Helg montre ainsi que, malgré les dynamiques socio-raciales spécifiques à la *costa*, la sphère du pouvoir politique et économique reste malgré tout entre les mains des élites blanches. Les Noirs ou Mulâtres, comme José Padilla ou Juan José Nieto, qui ont pu conquérir des positions de pouvoir constituent des exceptions : « *After 1821 the coastal elite seldom claimed superiority on the basis of pure Spanish origin, but it hardly changed its behaviour and beliefs grounded in colonialism and slavery. A small cluster of white elite families continued on top, a large majority of pardos, zambos, mestizos, and black artisans, workers, and servant below, and the still numerous slaves, often black, at the bottom of the social scale. Each individual had his or her own place in the multilayered hierarchy in which almost everyone could feel superior to someone else* ». Anita Helg, *op. cit.*, p. 255.

Lo primero que resalta de este caso son los mecanismos de cooptación y asimilación (por matrimonio) que ocurren en la vida de Nieto, por los cuales asciende en la escala social, y el papel protector e impulsor de las familias comerciantes y burócratas que le aceptaron en su seno (...) Parece que las vicisitudes de la guerra de Independencia y la decadencia económica de Cartagena (a partir del sitio de 1815) quebraron parcialmente la estructura de casta heredada de la colonia, y nuevos canales de movilidad social se abrieron entonces (...). Y Nieto, evidentemente, por su preparación y apostura, fue capaz de aprovechar tanto aquel quiebre de estructura como esta nueva fluidez en las costumbres de su tierra.¹⁶¹

L'exercice de la lettre occupe une place centrale dans sa stratégie d'acquisition de la « blancheur culturelle » indispensable à toute prise de position dans la sphère publique, tout au moins dans une période initiale qu'il faudrait appeler « d'accumulation primitive du capital symbolique ».¹⁶² Il publie en 1839 ce que Fals Borda décrit comme la première géographie régionale colombienne, *Geografía histórica, estadística y local de la provincia de Cartagena*, démontrant ainsi sa volonté de faire autorité dans le processus de construction d'un imaginaire « régional ».¹⁶³ C'est au cours de son exil en Jamaïque, après la défaite militaire du camp fédéraliste en 1842 pendant la « guerre des suprêmes », qu'il publie ses deux premiers romans *Ingermina* en 1844 et *Los moriscos* en 1845. Son activité littéraire se fera par la suite plus sporadique, diminuant à mesure du déplacement de Nieto vers les positions dominantes du champ du pouvoir. Au cours de sa carrière, il occupera successivement les postes de gouverneur de la province de Cartagena (1851-1854), de président de la province de Bolivar (1859) puis de président de la République de Nouvelle-Grenade en 1861. Reste qu'en 1844, Juan José Nieto n'est pas encore le « caudillo/anticaudillo » décrit par Fals Borda, mais un obscur proscrit repoussé dans les anneaux externes de la *ciudad letrada*.¹⁶⁴ Aussi, l'exercice de l'écriture romanesque

¹⁶¹ Orlando Fals Borda, *op. cit.*, p. 41B.

¹⁶² Frantz Fanon notait ainsi dans un contexte différent que « le Noir antillais sera d'autant plus blanc, c'est-à-dire se rapprochera d'autant plus du véritable homme, qu'il aura fait sienne la langue française (...) un être qui possède le langage possède par contrecoup le monde exprimé et impliqué par ce langage ». Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952, p. 14.

¹⁶³ *idem*, p. 54B.

¹⁶⁴ *idem*, p. 172B.

possède-t-elle, pendant cet entre-deux de l'exil, une fonction éminemment politique : il s'agit pour Nieto, le migrant racial et social, d'explorer les lieux réels et possibles d'énonciation à partir desquels il pourra instituer sa légitimité énonciative et politique contestée. Dit autrement, Nieto fait de l'exercice scripturaire « *un lugar político de poder y legitimación no solo autorial, sino también étnica y cultural, en sentido amplio* ». ¹⁶⁵

Il n'est guère étonnant qu'étant donnée la forte territorialité des représentations de la Nation véhiculée par l'idéologie du colonialisme républicain, les espaces figurés et les espaces de figuration constituent dans le roman de Nieto les nœuds autour desquels s'articulent les conflits relatifs à l'inscription problématique du créateur métis dans la *ciudad letrada*. Les différents espaces figurés autour desquels se développe l'action romanesque fonctionnent en effet comme des *embrayeurs topographiques*, c'est-à-dire non seulement comme des espaces qui participent du monde institué par la fiction, mais aussi comme des espaces de figuration au sein desquels se déploie une subjectivité négociée entre des espaces géopolitiques et géoculturels distincts et conflictuels. Le roman s'articule autour de trois *topographies* spécifiques: une représentation paysagère embrayée par laquelle s'institue la scène d'énonciation et deux grandes scènes référentielles où alternent successivement les épisodes narratifs.

3.3.3. Dialectique de l'énonciation paysagère

Dès le premier chapitre, c'est une description paysagère de la baie de Cartagena qui permet de poser la scène d'énonciation par laquelle se légitime la prise de parole. Alors que le récit s'inaugure par la narration de la violence fondatrice qui pose et autorise le droit de conquête - le déplacement massif des habitants de Calamar - le narrateur extradiégétique, délaissant son rôle de simple fonction linguistique, déchire la toile narrative, réoriente l'énonciation vers le lecteur et s'institue à la fois comme sujet (fictif), légataire légitime de cette terre perdue et dépositaire du récit qu'il va prendre en charge.

¹⁶⁵ Mabel Moraña, *Crítica impura, estudios de cultura y literatura latinoamericana*, Vervuert-Iberoamericana, Frankfurt/Madrid, 2004, p. 61.

Ainsi, après la longue description de l'arrivée des Espagnols sur la côte de Cartagena et l'exode douloureux des natifs, l'*alter ego* fictionnel de l'auteur suspend le déroulement du récit et se dévoile comme source de l'énonciation à travers l'investissement d'un discours emphatique du *pathos* patriotique :

Tenían razón los Calamareños : su patria hoy es la mía ; y si en otras partes la risueña naturaleza tiene sus estaciones de gracia y de belleza, en Cartagena es siempre portentosa, magnificente.¹⁶⁶

Cette irruption du discours auctorial possède une fonction d'embrayage référentiel : le territoire des « *Calamareños* » est en effet ramené à l'expérience du « je » concret de l'énonciation – une « centre déictique » - par l'affirmation d'une appropriation qui se veut à la fois spatiale, mémorielle et politique. Notons que si cette revendication peut être formulée c'est que le récit s'ouvre d'emblée sur une déterritorialisation : le déplacement des habitants de Calamar provoqué par l'arrivée des conquérants espagnols fonde en effet la possibilité même du récit. Par ce déplacement figuré, cette dé-textualisation de l'espace de l'Autre figuré, l'écriture libère un espace vide – qui est aussi une page blanche – à partir duquel elle peut s'instituer le sujet de l'énonciation, l'acte d'énonciation et l'énoncé.

À cet égard, il n'est pas fortuit que l'avant-conquête n'appartienne pas à l'espace de la diégèse mais soit traitée dans un *espace péritextuel* clos, présenté comme une « introduction » au récit proprement dit et intitulé « *Breve noticia histórica de los usos, costumbres, i religion de los habitantes del pueblo de Calamar, tomada de los fragmentos de una antigua crónica inédita de Agustinos de Cartagena, por Fray Alonso de la Cruz Paredes* ». ¹⁶⁷ Si Raymond L. Williams a bien noté la dimension archivale du roman de Nieto, il n'en explicite guère la fonction. ¹⁶⁸ Il faudrait en réalité, pour rendre compte du maniement spécifique que le roman de Nieto fait de l'archive, parler de *dispositif archivaire* : dans la « *breve noticia* » s'articulent en effet plusieurs interdiscours spécifiques. Comme l'indique explicitement l'énoncé intitulant, cet espace péritextuel se

¹⁶⁶ Juan José Nieto, *op. cit.*, p. 2.

¹⁶⁷ *idem*, p. VII.

¹⁶⁸ Raymond L. Williams, « Los orígenes de la novela colombiana desde *Ingermina* (1844) hasta *Manuela* (1858) » dans *Thesaurus, Boletín del instituto Caro y Cuervo*, vol. 44, Bogotá, 1989, p. 7.

présente tout d'abord comme un commentaire historique et ethnologique élaboré à partir d'une chronique inédite de Fray Alonso de la Cruz de Paredes, personnage historique qui fut le fondateur du couvent de la *Popa* à la fin du XVII^{ème} siècle. Le commentaire de cette chronique inconnue relève en priorité d'une stratégie de légitimation énonciative : le garant de l'énonciation se positionne en effet face au lecteur à la fois comme l'héritier d'une tradition discursive ancienne, comme un érudit ayant accès à une bibliothèque exceptionnelle et comme son interprète autorisé.¹⁶⁹

Cet espace péri-textuel s'inscrit de manière contradictoire vis à vis du corps narratif central. Certes, il fonctionne comme *espace textuel de relégation* : les indigènes, soumis à une écriture muséologique, sont exhibés comme les sujets d'une histoire qui n'a plus cours et qui n'a plus guère d'incidence sur le cours de l'histoire. Mais l'insistance de cet espace au sein du dispositif romanesque doit aussi être interprété comme une volonté de ne pas reléguer cette histoire dans l'extra-textuel et de lui concéder un lieu, certes minorée et périphérique, au sein du récit national.

Il est intéressant de noter que l'investissement intermittent d'un discours ethnologique, malgré son inévitable logique synchronique, peut aussi fonctionner comme un outil de mise à distance du discours colonial et de réannexion historique. Ainsi, bien que la « noticia » fasse référence à l'un des grands *topos* légitimant de la conquête, le sacrifice humain, celui-ci est « anthropologisé » et décrit comme un acte symbolique strictement codifié.¹⁷⁰ Il en va de même pour la polygamie présentée comme une monogamie imparfaite. Les natifs disparus ne sont pas présentés comme un « dehors » irréductible, un reste impossible; ils possèdent en puissance les grands traits de la civilisation actuelle.¹⁷¹ Aussi, les Indiens « exotisés » de Nieto ne relèvent-ils pas tant

¹⁶⁹ L'usage hétérodoxe des notes infrapaginales tout au long du roman relève à notre avis de la même stratégie d'autorisation. Elle s'attache en effet à commenter le texte auquel elle s'applique, à en éclaircir le sens lorsque celui-ci exige un savoir préalable. La note, en tant qu'elle émane des procédures de validation du discours scientifique, est chargée aux yeux du lecteur d'une force de vérité qui lui permet d'authentifier le récit.

¹⁷⁰ « *Por una costumbre rara, y benefica a la humanidad, los sacrificios humanos no tenían lugar en sus templos, aunque eran autorizados por el culto. La víctima destinada por el concejo de los ministros, podía rescatarse ofreciendo en su lugar cualquier animal acompañado de una ofrenda.* » Juan José Nieto, *op. cit.*, p. VIII.

¹⁷¹ On retrouve là l'une des fonctions du discours exotique romantique sous sa forme transculturée qu'est l'indianisme. Comme l'a montré Renata Wasserman, l'exotisme vise à faire de l'Autre, non pas un équivalent,

d'une *préhistoire* que d'une *protohistoire*. Cette dimension « préparatoire » du péri-texte est manifeste dans un passage qui introduit au sein des traditions indigènes un droit à l'usurpation et une prédisposition culturelle à la soumission : « *la usurpación no era un delito : el pretendiente al poder supremo, que tuviese más fuerza que su competidor, si llegaba a vencerle, se le rendía vasallage, no sólo con respeto sino con admiración* ». ¹⁷²

Discours paradoxal qui, tout en se dissociant du discours stigmatisant qui légitime la domination, ne concède aux natifs que les qualités qui leur permettront d'être assimilés – de manière consentante - par le récit dominant à venir.

Si la relégation diégétique et extradiégétique des indigènes permet l'instauration du récit et fonde la possibilité même de la revendication territoriale et identitaire proférée par le sujet embrayé de l'énonciation, le discours paysager qui suit cette adresse au lecteur permet de fonder son autorité énonciative :

Un cielo tan despojado y hermoso, como la misma luz, que convida a la alegría, donde desaparecen con rapidez los nublados del invierno, formando un horizonte pintoresco y maravilloso cuyos variados i esplendentes colores vespertinos, pueden tomarse por modelo para representar el firmamento que sirve de asiento al trono del Eterno : en ese horizonte, donde el sol al ponerse penetrando sus rayos de púrpura y azul por entre las nubes, los extiende al despedirse en la bóveda celeste, como si aun deseando alumbrar mas esta tierra, obedeciese a su pesar el mandato del todopoderoso, que le ordena esconderse y seguir su curso para ir a alumbrar otras regiones . ¹⁷³

La présence d'une isotopie structurante de la picturalité fait de ce paysage un

mais tout au moins un semblable traduisible : «*The exotic, for centuries a mode in which strangeness is translated for the west, constitutes such a mediating entity. The exotic arises as a sign of interest on the part of the self in that which is not the self. It is not however, the complete other; is the acceptable, complementary, renewing other. The exotic mediates between the defining self and a more radical otherness, which at the limit would fall outside the grammar of defining discourse*». Renata Wasserman, *Exotic Nations: Literature and Cultural Identity in the United States and Brazil, 1830-1930*, Cornell University Print, 1995, p. 14.

¹⁷² *idem*, p. IX.

¹⁷³ *idem*, p. 3.

exercice d'*ekphrasis* au sens large, c'est-à-dire une représentation au second degré, la peinture d'une peinture, l'imitation d'une imitation. Cette dimension palimpsestuelle de l'*ekphrasis* ne vise pas tant à produire une connaissance de l'objet – que l'on serait d'ailleurs bien en peine d'identifier – qu'à exhiber les coutures intertextuelles du discours, c'est-à-dire le travail de médiation opéré par le locuteur. En révélant ses liens textuels, le discours ekphrasique participe ainsi d'une scénographie présentée comme la répétition d'une scène d'énonciation déjà validée. Ainsi, même s'il est difficile d'établir une filiation intertextuelle précise, nous croyons que la mise en paysage de la baie de Cartagena fonctionne en priorité comme un discours « d'apparat » visant à exhiber, à travers le jeu des codes du pittoresque, son inscription dans l'archive consacrant le romantisme européen. L'intrusion métaleptique du narrateur embrayé et le maniement d'un code langagier ampoulé tourné vers une supralangue légitimante¹⁷⁴ - on notera l'usage de l'hypotaxe, emblème d'une haute compétence discursive¹⁷⁵ – participe aussi de ce dispositif de crédibilisation du discours et de celui qui le profère.

Cette scénographie crédibilisante concorde à notre avis avec celle que pose la scène paratextuelle en tête de livre : l'*Obsequio*. Rappelons que la dédicace d'œuvre constitue, comme l'a montré Gérard Genette, un espace textuel d'ostentation, de démonstration dans lequel l'auteur gère sa posture et cherche à instituer son autorité énonciative en convoquant une archive spécifique.¹⁷⁶ Aussi n'est-il pas étonnant que dans l'*Obsequio* liminal, Nieto se mette en scène comme un créateur romantique sujet à une vocation énonciative transcendante et irréprouvable « *Hay ciertas inclinaciones en la vida de que no podemos desentender por más que quieramos; i yo no sé cual sea el impulso que me arrastra a estar siempre escribiendo alguna cosa* ». ¹⁷⁷

Bien entendu, la création littéraire ne pouvant s'autoriser, dans le régime spécifique de la *ciudad letrada*, que dans son rapport au politique, Nieto légitime cette prise de parole par l'inactivité à laquelle l'a contraint son emprisonnement. Par ailleurs, on peut considérer

¹⁷⁴ Dominique Maingueneau définit la supralangue qui est toujours fonction d'une infralangue comme « la limite supérieure » de la langue naturelle. Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 147.

¹⁷⁵ Pierre Bourdieu nous rappelle ainsi que « le style est (...) un élément de l'appareil, au sens de Pascal, par lequel le langage vise à produire et à imposer la représentation de sa propre importance et contribue ainsi à assurer sa propre crédibilité. » Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique, op. cit.*, p. 112.

¹⁷⁶ Gérard Genette, *Seuils, op. cit.*, p.138.

¹⁷⁷ J.J. Nieto, *op. cit.*, p. V.

que cette dédicace, en ciblant celle qui est présentée comme l'épouse de Nieto, permet aussi de produire, auprès du tiers à qui elle s'adresse inévitablement,¹⁷⁸ un effet d'adhérence entre la personne, l'homme politique, l'écrivain et l'inscripteur : Nieto revendique en effet l'auctorialité de la parole qui va être proférée; parole qui, réinvestie dans d'autres champs devient autorité. Rappelons en effet qu'au sein du régime de domination de la *ciudad letrada* romantique, l'exhibition d'un *ethos* romantique lié à l'imaginaire de la blancheur est inévitablement synonyme de profits symboliques.

En plus de constituer un discours d'apparat légitimant, une scénographie crédibilisante, le paysage produit aussi des effets d'autorité qui tiennent à la nature même du dispositif. Le narrateur embrayé poursuit ainsi sa description de la baie de Cartagena :

El dilatado océano que brillante como plata azota con sus olas espumosas i lucientes como la nieve la playa arenosa guarnecida de soberbios muros : y tantos bosquecillos de un eterno verdor divididos por pequeños canales y lagos; todo, forma de Cartagena un paisaje que visto de cualquier eminencia, llena de admiración al espectador, sin dejarle la naturaleza recurso a su imaginación para inventar bellezas, por que allí se le presenta, a su contemplación en toda su majestad... Pero me desviaba – era por tí, patria mía a quien quiero tanto.¹⁷⁹

Après avoir ostenté le pouvoir de modélisation de son propre discours sur l'objet contemplé, le narrateur/auteur nie ce pouvoir de composition et restitue la puissance esthétique du côté de l'objet : la baie de Cartagena est tellement belle qu'elle prive son observateur de ressources descriptives. L'affirmation simultanée de ce *pouvoir/im-pouvoir* de la parole paysagère relève à notre avis d'un désir de naturalisation du discours paysager et de la position d'autorité qu'il institue. À cet égard, il est intéressant de noter que, selon l'historien de l'art W. J. T. Mitchell, l'esthétique du pittoresque constitue l'expression d'un double désir contradictoire et essentiellement fétichiste: le pittoresque cherche en effet à

¹⁷⁸ Roland Barthes note ainsi dans ses fragments d'un discours amoureux, « (...) j'ai beau écrire ton nom sur mon ouvrage, c'est pour « eux » qu'il a été écrit (les autres, les lecteurs). ». Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, Paris, 1977, p. 92.

¹⁷⁹ J.J.Nieto, *op. cit.*, p. 3.

produire une « domestication » symbolique du territoire tout en affirmant simultanément la « naturalité » de cette composition. Dans la scène paysagère instituante du roman, tout se passe comme si le discours paysager prenait soin de naturaliser ses propres conventions en rendant illisible l'appropriation qu'il implique : la spectacle se présente en effet comme une vision subie qui semble émaner de l'objet; une vision que n'importe quel spectateur, en position de surplomb, pourrait corroborer. On le voit, le bénéfice est double : non seulement le narrateur/auteur s'institue comme le sujet souverain et représentatif - « *cualquier espectador* » - de la vision mais il réifie sa vision et sa parole en les présentant comme conformes à la nature des choses. Du coup, la scène paysagère est essentiellement mise en scène narcissique : ma parole est indiscernable de son référent ; moi et la patrie ne faisons qu'un ; j'occupe le lieu de la totalité. Affirmation d'un pouvoir et d'une prise de possession « productive » que l'énoncé final, en personnifiant la patrie sous les traits de l'épouse aimée, ne fait que ratifier.

3.3.4. L'espace figuré du métissage

Si la scénographie paysagère instituante, dans sa fonction tabulaire, permet l'affirmation d'une subjectivité (fictive) présentée comme la source de l'énonciation et l'aboutissement dialectique du récit civilisateur proposé par le texte, ce sont les espaces figurés internes au récit qui font surgir l'ambivalence fondamentale du projet romanesque de Nieto. Nous l'avons dit, le roman s'ouvre sur une expulsion qui opère une abolition de l'espace de l'Autre et sa substitution par l'espace du Même. Le troisième chapitre met en scène un nouveau transfert : la réinstallation par la force des indigènes expulsés dans l'espace hautement surveillé de la ville coloniale. C'est avec une grande précision que le narrateur extradiégétique décrit et commente le fonctionnement de la ville coloniale, montrant au passage l'inévitabilité de la soumission d'un peuple précédemment décrit comme valeureux :

Grande fue la admiración de los Indios, al ver la transformación de su tierra natal, el orden de los nuevos edificios y, más que todo, los cuerpos de guardia, los centinelas,

y el aparato militar, que les infudía ese temor que es compañero inseparable de la esclavitud.¹⁸⁰

L'immense puissance prescriptive de l'architecture coloniale associée à l'appareil coercitif permet d'assurer à la fois la discipline des corps et la fabrication d'un nouveau corps social. Elle produit en véritable un assujettissement des individus interpellés : comme le suggère en effet le narrateur, les indigènes intériorisent, via l'effet de visibilité, la structure prescriptive de l'appareil de domination colonial et incorporent le nouvel ordre social qu'il a pour fonction de produire.

L'espace colonial figuré apparaît aussi comme un espace de représentation où le pouvoir se met en scène. Le narrateur mentionne, parmi les éléments architecturaux qui fondent l'espace colonial, une église. Celle-ci est décrite comme un dispositif spectaculaire qui vise explicitement à l'assujettissement des indigènes :

Sin embargo pour muy afectos que fuesen los Calamareños a su creencia, la solemne majestad del culto católico, les inspiraba alguna idea de su perfección. La forma y la riqueza de los vasos sagrados, las vestiduras sacerdotales elegantes i vistosas donde ingeniosamente brillaban el oro i las piedras preciosas (...) los arrastraba a una edificación, que aunque hija de las impresiones producidas por el aparato, endulzaba sus costumbres.¹⁸¹

Les indigènes sont ici décrits comme des spectateurs passifs pris dans un réseau de signes denses qu'ils ne peuvent lire mais qui informent et déterminent malgré tout leur comportement. L'esthétique du sublime baroque, en tant que système proliférant de signifiants vides, vise à saturer l'espace de la représentation, et partant, à l'interpellation subjective de l'Autre sous la forme d'une pure passivité, d'un réceptacle vide.

L'espace colonial a aussi pour fonction de rompre le présent absolu dans lequel sont supposés vivre les indigènes. Dans *Ingermina*, la ville coloniale se présente en effet comme l'espace du *telos* par excellence : la mise en circulation des richesses arrachées aux

¹⁸⁰ *idem*, p. 14.

¹⁸¹ J.J. Nieto, *op. cit.*, p. 15.

indigènes permet en effet la progressive mise en place d'une histoire accumulative et générative. Il n'est guère étonnant que c'est précisément dans cet espace de la productivité que se déroulent les péripéties amoureuses de Alonso de Heredia et d'Ingermina, la fille du souverain déchu de Calamar. La sexualité doit en effet elle aussi être intégrée aux circuits productifs : « *yo creo – déclare Alonso - que esta alianza es de grande utilidad a nuestros mismos proyectos de conquista.* »¹⁸²

C'est au cours de la polémique autour de la question du métissage avec son frère Don Pedro de Heredia que se produit le tournant idéologique (et tactique) qui va permettre le mariage entre les deux protagonistes et, partant, va ouvrir la voie au métissage. Dans un discours anachronique massivement investi par l'interdiscours de l'idéologie libérale universalisante le personnage d'Alonso revendique en effet le travail de la civilisation comme processus de rédemption historique de l'Autre individuel :

(...) la diferencia debe establecerse entre la ignorancia y el saber, pero no de un hombre a otro, cuando en todos la naturaleza es la misma; y la única diferencia que encuentro entre mi Ingermina cristiana y educada, y una española; es la que sugieren esas vanas y ostentotas preocupaciones.¹⁸³

Au discours fixiste et ségrégationniste tenu par Don Pedro répond ainsi le discours historiciste romantique d'Alonso qui postule la perfectibilité des populations colonisées par le biais d'un processus de blanchissement individuel. Faisant écho au discours de Las Casas qui avait fait des Indiens des barbares rationnels et proto-chrétiens, le discours d'Alonso les présente comme des « blancs en puissance » qu'une mise sous tutelle étroite saura rapidement « blanchir ». On comprend maintenant la fonction narrative de l'introduction ethnologique placée en tête du récit : les Indiens, présentés comme modérément Autres, n'étaient jamais que des êtres en minorité d'âge que l'éducation et la discipline font inévitablement « grandir » et accéder à ce qu'ils aspiraient confusément, la civilisation. Quant à la clause de consentement précoloniale par laquelle ces Indiens acceptaient l'usurpation de leurs droits naturels, elle ouvre la possibilité de l'exogamie tout

¹⁸² Juan José Nieto, *op. cit.*, p. 23-24.

¹⁸³ *idem*, p. 25.

en la détachant du grand mythe structurant du viol originel.

Aussi, est-ce par le biais d'un travail de mimétisme que le sujet colonial pourra intégrer le corps social de la patrie. C'est la figure centrale d'Ingermina, exposée aux différents dispositifs de violence symbolique (conversion et alphabétisation), qui incarne dans le roman cette subjectivité traversée par l'aspiration mimétique : selon le *topos* bien connu des romans sentimentaux où le nivellement des différences de classe entre les amants est rendu possible par le potentiel de nivellement du personnage déshérité (mérite, chance, ou qualités personnelles cachées à cause de circonstances adverses), le personnage d'Ingermina possède un capital racial latent qui lui permet d'accomplir plus vite que tout autre son blanchissement. Cette aptitude « naturelle » au mimétisme fait de la jeune indienne une sorte d'interface entre les colons et les colonisées, imprimant au sein de ces derniers le désir de blancheur sur lequel repose la machine coloniale :

Era Ingermina la jóven más bella de su pueblo : su tez casi blanca i sonrosada a que daban realce los rizos de su pelo color de azabache (...) la hacían la reina de los amores, i el tormento de más de un joven Calamareño que suspiraba por ella sin esperanza.¹⁸⁴

Présentée dès l'amorce du récit comme « *presque-blanche-mais-pas-tout-à-fait* »¹⁸⁵ - « *se aproximaba más a la clase europea que a la indígena* »¹⁸⁶ -, elle est finalement « blanchie » lorsque après un coup de théâtre narratif, elle se révèle être la fille d'un espagnol. Une façon, bien entendu, de minorer la composante indienne au sein de l'union exogamique des fondateurs de la patrie et d'imprimer une direction à ce métissage originel : la patrie ne sera pas indianisée mais bel et bien créolisée. Manière sans doute aussi d'euphémiser l'acte de transgression originelle qui fonde malgré tout l'idéologie du blanchissement.

¹⁸⁴ *idem*, p. 10.

¹⁸⁵ Homi Bhabha définit le mimétisme colonial comme « the desire for a reformed, recognizable Other, as a subject of a difference that is *almost the same, but not quite* ». Homi Bhabha, *The location of culture*, *op. cit.*, p. 86.

¹⁸⁶ *idem.*, p. 30.

Il est facile de reconnaître dans cette trame narrative centrale à la fois l'utopie assimilationniste du blanchissement et l'idéologie de la subordination féminine, qui, nous l'avons vu, participent toutes deux du « fonds » idéologique du « colonialisme républicain ». Reste qu'une différence, de taille, sépare le récit canonique du blanchissement de celui que propose le roman de Nieto. *Ingermina* constitue en effet un roman des origines dans lequel l'utopie coloniale du blanchissement n'est pas présentée comme une « solution » homogénéisante mais comme une donnée transcendante de la patrie.

Le métissage civilisateur n'est pas ce qui doit permettre à terme l'homogénéisation la Nation; il s'est d'ores et déjà produit, et ce, dès la conquête, au sein des élites « costeñas ». Dit autrement, le métissage n'y est pas traité sur le mode de l'utopie *prospective* mais sur celui de l'utopie *rétrospective*. Scénario stratégique qui, bien entendu, tient en partie aux spécificités du sujet Nieto au sein de la *ciudad letrada* : métis nouvellement « blanchi » dans un espace qui se perçoit comme symboliquement blanc, Nieto fait du métissage non pas une technique d'ingénierie bio-politique des classes subalternes, mais une marque distinctive et originelle que partagent tous les habitants de Cartagena.

En situant l'action de son roman fondateur, non pas dans le temps présent de la postcolonie, mais dans le temps des origines, le sujet Nieto fait du métissage dont il est l'héritier la marque d'une légitimité originelle tout en le reléguant dans un autrefois lointain qui le préserve du stigmate d'une mixité récente. On comprend que le sujet Nieto qui soutient et se soutient de l'énonciation paysagère initiale se postule comme l'aboutissement d'un processus de blanchissement honorable, lavé du mythe infamant du viol puisqu'il prend ses sources, après une lutte où les deux peuples ont montré une égale valeur, dans le consentement mutuel des fondateurs de la patrie.

3.3.5. L'espace métis

De l'autre côté des palissades qui enserrent la scène diégétique centrale, le narrateur ménage un espace de frontière – c'est-à-dire un espace où cesse l'ordre symbolique et commence celui de l'imaginaire – et où s'élabore par intermittence et en creux une série de récits alternatifs. La fondation de l'espace disciplinaire du *telos* génère en effet nécessairement son autre constitutif, son propre débordement : un contre-espace des confins où s'élaborent d'autres utopies que l'utopie coloniale. Cet espace figuré aux contours imprécis, où viennent se réfugier les exclus volontaires – comme Catarpa, le frère d'Ingermina – et contraints – les espagnols persécutés par le tyran usurpateur Badillo – de centre civilisateur, fonctionne comme ce que Foucault appelle un *lieu hétérotopique*.¹⁸⁷ Au début du récit, ce « *contre-emplacement* » où se retranche Catarpa, qui refuse la loi de l'envahisseur, est en effet présenté comme un lieu figuré effectif mais situé en dehors de tout lieu connaissable :

Desalojado i perseguido por el primer destacamento que se mandó contra él, situó su pequeño campo bien distante de la plaza, en un lugar muy extraviado i desconocido de los españoles.¹⁸⁸

Si cet espace figuré est d'abord présenté comme une *hétérotopie de déviation* – s'y déversent les éléments en excédent du récit linéaire du progrès – il devient, après l'interruption de ce récit et le surgissement d'une barbarie interne à la civilisation, une *hétérotopie de crise*.¹⁸⁹ Le lieu devient en effet le réceptacle des victimes, toutes ethnies confondues, du régime tyrannique du nouveau gouverneur de la ville, Badillo. Notons que, comme toute *hétérotopie*, celle-ci se fonde sur « *un système d'ouverture et de fermeture qui à la fois les isole et les rend pénétrables* ». ¹⁹⁰ Ainsi Catarpa, en y conduisant Alonso et

¹⁸⁷ Michel Foucault, « Des espaces autres », dans, Gallimard, Paris, 2001, p. 1575.

¹⁸⁸ Juan José Nieto, *op. cit.*, p.32.

¹⁸⁹ Michel Foucault, *Dits et Ecrits II 1976-1988*, *op. cit.*, p. 1576.

¹⁹⁰ *ibidem*.

Ingermina, solennise l'entrée dans ce lieu qui se transforme, à travers le regard colonial, en une *hétérochronie* de l'Âge d'or, cette exacte contrepartie collective et égalitariste du mythe de *l'Eldorado*. Le mythe de l'Âge d'or, dans sa fonction éminemment compensatoire, renvoie à un espace où seraient abolies toutes notions de classe, de propriété et d'exploitation et qui génèreraient un surplus universel et permanent. Il est intéressant de noter qu'Alonso songe un instant à fonder un nouveau récit qui ne serait précisément plus un récit puisqu'en évacuant toute antagonisme il abolirait l'histoire :

Alonso creyó hallarse en la felicidad suprema con tener en salvo el objeto de su amor, conforme a permanecer con él en aquel retiro, hasta que las circunstancias variasen. Se prometía vivir con su industria, y que no faltarían todas las conveniencias que fuesen posibles en aquel lugar, cuyos habitantes eran de tan bella condición, y en que los frutos eran tan abundantes.¹⁹¹

Dans cette stase spatio-temporelle destinée à se refermer, se regroupe progressivement, au gré des excès du tyran, une communauté d'êtres en excès de toute identité à qui le narrateur/auteur délègue, par l'extension et la cohérence des discours prêtés, une incontestable autorité énonciative : Ingermina, l'hybride, Alonso, le prince paria, Catarpa, le rebelle investi de l'autorité morale, Velásquez, l'errant de l'entre-deux, Gambaro et Armosala, les bannis. Parce qu'elle est écartée du récit principal, le texte investit cette communauté paratopique d'une capacité à dévoiler, à dire l'envers des choses, à formuler le « texte caché » : les discours de Catarpa, le frère rebelle de Ingermina, possède ainsi l'insigne fonction de porter le commentaire autorisé de l'action (la fonction idéologique genettienne¹⁹²) à travers toute une série de réflexions politiques sur le droit naturel, l'usurpation de la souveraineté et la légitimité de la lutte qui s'y opposerait.¹⁹³

¹⁹¹ J.J. Nieto, *op. cit.*, p. 102.

¹⁹² Gérard Genette, *Figures III*, Éditions du seuil, Paris, 1972, p. 263.

¹⁹³ Orlando Fals Borda a montré la profonde influence sur Nieto et toute une série de « patriotes » formés à Mompox, du curé « rebelle » Juan Fernández de Sortomayor y Picón, dont les écrits vulgarisateurs ont contribué à propager les idées de Rousseau et des philosophes libéraux anglais. Selon Fals Borda, Nieto, qui semble ne s'être pas soucié de cohérence idéologique, « *atemperó las tesis del liberalismo económico con una fuerte dosis de libertarismo* ». Fals Borda, *op. cit.*, p. 45-46B.

C'est au sein de cette communauté paratopique que les personnages peuvent accéder équitablement à la parole : s'y multiplient en effet, entre les stases descriptives, les récits enchâssés des uns et des autres qui « débordent » et font pression sur le « texte public » qui se déroule dans l'espace du récit central. Cette coexistence équitable des récits secondaires se reflète, au sein de la diégèse du « texte caché », dans la coexistence immédiate et non hiérarchisée des différents personnages. Le métissage n'y apparaît plus comme un processus dialectique assimilatoire et génératif à travers lequel l'un des termes serait éliminé : il se présente comme un état de transparence absolu, asexué où la différence perd sa fonction de conflictualité :

Muy cerca se encontraba una ciénaga que los naturales cuidaban de conservar, a cuyas orillas adornadas de arbustos y de flores, venían a saciar su sed los animales del monte, y se posaban multitudes de aves de diversas clases, tan familiarizadas con la presencia de los hombres, que casi no huían de ellos (...) Alonso, frecuentaba aquellos lugares encantadores con su amada, acompañada de Tálmora o de Velasques (...) cuando el sol estaba en su cenit, y que los vapores hacían sentir más el calor, esta familia cuya unión contribuía tanto a su felicidad, se reposaba toda bajo el sombrío ramaje de los árboles.¹⁹⁴

On s'en doute, ce lieu qui n'est pas un lieu n'a rapidement plus lieu d'être. Après le départ du tyran, Alonso et Ingermina abandonnent l'espace de l'innocence asexuée où se déroulait le « texte caché » et rejoignent l'espace du *telos* historique, l'espace du « texte public », pour répondre aux exigences génératives et cumulatives du récit colonial :

Esta noticia, que descubría un cambio favorable vino a tranquilidad estos corazones cansados de tanto padecer, y cuyas inquietudes, apenas se habían calmado en aquel retiro delicioso, que aunque les servía de asilo, les faltaba el complemento de sus votos : el coronar su amor por un lazo indisoluble.¹⁹⁵

¹⁹⁴ *idem*, p. 108-109.

¹⁹⁵ *idem*, p. 123.

Si en effet le retrait dans la nature avait permis l'abolition de l'aliénation sociale, l'exigence de reproduction qui fonde le temps historique du récit, en réintroduisant inévitablement la nécessité de règles d'échange et de médiation entre les partenaires sexuels, signe la fin de la transparence et le retour au système de domination colonial : « *Alonso volvió a ocupar su mismo puesto (...), continuando en adquirirle posesiones a su monarca* ». ¹⁹⁶ Malgré tout, le récit ne tient pas en place : alors que semble s'imposer définitivement la scène productive du *telos*, le narrateur rouvre *in extremis* la scène de l'Autre :

A la mañana siguiente, trajeron un cadáver encontrado a las inmediaciones de Cartagena, cosido a puñaladas, i de mil maneras maltratado. Era el de Don Miguel Peralta. Al salir de la ciudad, había sido descubierto por algunos indios de Calamar, quienes enfurecidos por el recuerdo de sus antiguos resentimientos, cayeron sobre él y lo asesinaron. Así terminó quien tanta lágrimas había hecho derramar. ¹⁹⁷

À la violence symbolique de la *ciudad letrada* répond la violence muette et « irruptive » de son Autre constitutif. Car même si ce « contre-emplacement » disparaît en tant que lieu d'énonciation possible, il reste pourtant le lieu d'un pouvoir silencieux, irrépressible et obstiné : une zone sauvage, un espace de négativité radicale. L'espace de l'âge d'or a certes disparu en tant qu'hétérochronie mais pas en tant qu'hétérotopie : en ce territoire clandestin, subsiste le « texte caché » de ceux qui, comme le personnage Catarpa refusent la soumission et continuent à mettre à nu les rouages du « texte public » où se déploie l'apparence hégémonique.

Le mouvement pendulaire qui réinstalle sans cesse la scène de l'Autre constitue à notre sens l'une des marques spécifiques du récit de Nieto : en l'espace qu'il dessine cohabitent plusieurs intentionnalités qui se disputent la légitimité de leur propre lieu d'énonciation. Sans doute est-ce dans cette ambivalence *topographique*, dans cette volonté auctoriale non résolue d'occuper toutes les scènes de parole à la fois, celle du romancier,

¹⁹⁶ *ibidem*.

¹⁹⁷ *idem*, p. 126.

de l'historien, du patriote, et de n'en délaissier aucune, qu'il faut chercher le « métissage » essentiel du discours de Nieto. Comme l'a en effet noté Mabel Moraña, en se référant elle aussi à des métaphores spatiales, « *la condición mestiza opera, ideológica y discursivamente, como un pacto semántico que permite trasponer fronteras* ». ¹⁹⁸ La multiplicité discursive et figurée qui caractérise l'écriture romanesque de Nieto fait d'*Ingermina* une fiction fondatrice paradoxale qui conteste, à l'intérieur du paradigme de la colonialité, toute fondation univoque et définitive du sujet individuel et collectif. Refuser *in extremis* de clore l'espace narratif du roman fondateur, laisser une scène potentiellement disruptive en latence, n'est-ce pas en quelque sorte reconnaître la logique du supplément qui veut que l'Autre puisse encore malgré tout reconfigurer le texte national?

¹⁹⁸ Mabel Moraña, *op. cit.*, p.61.

3.4. *Cantos de mi tierra* de Candelario Obeso : refonder un lieu

Si cultura es estrategia para vivir en un lugar y en un tiempo entonces también es política.

Rodolfo Kusch, *Geocultura del hombre americano*

3.4.1. Une exception dans la *ciudad letrada* romantique

Dévoilement de la dimension phantasmagorique du paysage chez Díaz, Dépaysagement du sujet féminin chez Acosta et redéploiement stratégique de la fonction paysagère chez Nieto, tous ces créateurs ont d'une manière ou d'une autre contesté l'hégémonie de la *doxa* paysagère dans sa fonction de représentation du corps territorial et d'assujettissement symbolique des « sans-parts ». Mais, si tous ces textes ont cherché à mettre à jour à travers des dispositifs critiques originaux l'impensé colonial qui est au travail dans la *doxa* paysagère, voire même, à modifier son contenu dans le sens d'un récit national alternatif, aucun n'a cherché à mettre en place de nouvelles formes de visibilité, ou selon la belle expression de Jacques Rancière, « un paysage nouveau du commun ».¹⁹⁹

C'est au poète afro-colombien Candelario Obeso qu'il revient, à notre sens, d'avoir tenté d'imprimer un changement radical de perspective, d'avoir cherché à modifier les règles d'une parole paysagère ancrée dans l'épistémologie impériale. On pourrait dire, en reprenant, l'expression de Walter Mignolo, que la voix du poète dans *Cantos populares de mi tierra* (1877) s'énonce depuis ce lieu liminaire de la modernité que constitue la *colonialité*.²⁰⁰ Malgré l'évidente singularité langagière, thématique et épistémologique de la poésie d'Obeso, elle fit l'objet d'un malentendu qui aujourd'hui encore tend à minorer sa

¹⁹⁹ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Galilée, Paris, 2007, p. 39.

²⁰⁰ Walter Mignolo, *The idea of Latin America*, Blackwell Publishing, Oxford, 2005, p.13.

disruptivité potentielle au sein de la *ciudad letrada* romantique.

L'on associe en effet ordinairement l'œuvre de Candelario Obeso à la production romantique et *costumbrista* de la fin du 19^e siècle. Annexé au patrimoine anthologique sous l'étiquette minorante de « poésie noire », les textes du poète afro-colombien viennent ainsi gonfler l'archive littéraire d'un imaginaire national se représentant, malgré la réalité des pratiques sociales, comme inclusif. Comme nous le rappelle cependant Carlos Jaúregui, l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre du poète, souscrire à cette vision scolaire béate, c'est omettre que Candelario Obeso fut une exception – au sens strict du terme - dans le paysage ethniquement uniforme des cercles lettrés de la capitale andine : « *la historia de la villa culta en los Andes debe ser matizada con otra Bogotá de la que dieron cuenta los viajeros, una ciudad racista, sin negros, que rendía culto a la gramática y en la que Obeso fuera posiblemente el único escritor de color.* »²⁰¹ C'est aussi faire peu de cas de l'inscription éminemment marginale du poète et de son œuvre dans l'appareil politico-littéraire de la *ciudad letrada* colombienne. Laurence E. Prescott note ainsi que la publication en 1877 des *Cantos populares de mi tierra* fut accueilli par le silence des instances consacrant le champ littéraire : « *Sea por falta de una crítica bien fundamentada e imparcial, por una edición demasiado reducida, por pereza de escritores o por otra que desconocemos, los pocos comentarios que se inscribieron respecto de la obra de Obeso parecen haberse limitado a breves apuntes o noticias bibliográficas* »; en conséquence, poursuit Prescott, « *el poeta vió nuevamente estralladas contra el muro de silenciosa indiferencia, ignorancia aristocrática y arrogancia regionalista, sus ilusiones de ganar un grado de reconocimiento (social) y de recompensa digno de sus esfuerzos y talentos* ».²⁰²

En réalité si la maîtrise d'un langage strictement paramétré et la production d'un discours « digne » d'être publié constituent les conditions nécessaires pour entrer dans l'enceinte symbolique de cette *ciudad letrada* romantique, elles ne sont pas suffisantes : l'éthique du bien dire et du bien écrire n'est jamais en effet que l'expression euphémisée d'un système de régulation et de distinction sociale fondé sur le trope central de la race. L'Autre de la norme linguistique, c'est en effet le dialecte du barbare; et le barbare, associé

²⁰¹ Carlos Jaúregui, « Candelario Obeso », dans : *Revista Casa Silva*, n°13, 2000, p. 52.

²⁰² Laurence E. Prescott, *Candelario Obeso y la iniciación de la poesía negra en Colombia*, Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1985, p. 64-65.

aux marges ethniques de la Nation, c'est l'Autre du blanc lettré. Nous dirons, en paraphrasant Frantz Fanon, que la position de l'écrivain noir – ou de l'écrivain blanchi - au sein de l'auto-proclamé « *Atenas suramericana* » avoisine toujours le discrédit.²⁰³

Reste que si un certain ostracisme silencieux semble s'être installé autour de l'œuvre du poète, ce n'est pas tant parce que son auteur fût noir que parce que ses *Cantos populares de mi tierra* transgresse les normes officielles qui régissent le champ littéraire et dévoile du même coup la violence nationale qui a fait de la grammaire le critère du discours rationnel : « *La singularidad de Canto – note Carlos Jaúregui - no proviene del “color” de Obeso, sino del color de la lengua usada y de su alejamiento del proyecto nacional* ». ²⁰⁴ Les *Cantos* tentent en effet un coup de force poétique : faire affleurer l'Autre, l'Impur, dans l'enceinte hautement disciplinée de la ville lettrée sous le double aspect de la tradition populaire et de la culture «afro-colombienne».²⁰⁵

3.4.2. Une opération de contrebande poétique

Dans un prologue typiquement «herdérien» intitulé «*Advertencia del autor*», le poète propose de faire de cette parole qui est l'Autre de la langue littéraire légitime le substrat primordial d'une littérature nationale :

(...) en la poesía popular hay y hubo siempre, sin las ventajas filológicas, una sobra copiosa de delicado sentimiento, y de muchas e inapreciables joyas de imágenes bellísimas. Así tengo para mí que es sólo cultivándola con el esmero requerido como

²⁰³ Frantz Fanon, *op. cit.*, p. 94.

²⁰⁴ Carlos Jaúregui, « Candelario Obeso, la literatura « afronacional » y los límites del espacio literario decimonónico », *art. cit.*, p. 54.

²⁰⁵ Or, comme l'a noté Erna Von der Walde dans sa remarquable relecture d'un article de Malcolm Deas sur les pouvoirs de la lettre, « *quien pertenezca a la ciudad letrada no puede disentir en el interior de ésta* ». Selon elle encore, à l'intérieur de cette enceinte symbolique, « *toda rebelión implica una exclusión* ». Erna von der Walde, « limpia, fija y da esplendor : el letrado y la letra en Colombia a fines del siglo XIX », dans *Revista Iberoamericana*, vol. 63, n°78-79, Enero-Junio 1997, p. 80. L'article de Malcolm Deas s'intitule « Miguel Antonio Caro y amigos : gramática y poder en Colombia », dans : Malcolm Deas, *Del poder y la gramática y otros ensayos sobre historia, política y literatura colombianas*, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1993.

alcanzan las Naciones a fundar su verdadera positiva literatura. Tal lo comprueba el conocimiento de la historia.

Ojalá, pues, que de hoy en más, trabajen este propósito en la medida y el modo conducentes a un pueblo civilizado, los jóvenes amantes del progreso del país, i de esta suerte pronto se calmará el furor de imitación, tan triste, que tanto ha retrasado el ensanche de las letras hispanoamericanas.²⁰⁶

Il convient ici de noter que si ce discours programmatique présente des similitudes indéniables avec le discours folkloriste *costumbrista*, il s'en démarque profondément : dans les *Cantos*, il ne s'agit pas de décrire l'autre de la norme et de citer son langage, tout en le stigmatisant depuis l'autorité que confère la maîtrise ostensible de la langue étalon, il ne s'agit pas non plus d'en obtenir, par contraste, des bénéfices de distinction, mais d'émettre une parole lettrée depuis ce négatif de la Lettre, à partir d'une stratégie d'hybridation, de défiguration de la langue romantique. L'intérieur des *Cantos*, pourrait-on dire, c'est l'en-dehors du *costumbrismo*.

Là où les costumbristas n'entendaient au mieux qu'un balbutiement barbare ou un cri menaçant, Obeso trouve en cette infralange, un travail de la parole qui doit permettre de sortir de la « *furor de imitación* », de l'aliénation culturelle à laquelle est d'après lui soumis l'espace littéraire national. L'invention de l'infralange hybride va donc bien au-delà d'une simple question de style : il s'agit d'affirmer la souveraineté d'une langue et d'une littérature nationales et de dénoncer le fonctionnement d'un champ qui possède son principe de légitimation en-dehors de lui-même. On comprend dès lors que le programme de nationalisation littéraire que propose Obeso puisse appeler la censure silencieuse des autorités régulatrices du champ : le poète revendique en effet le *stigmaté* - c'est à dire ce qui est sans cesse pointé comme l'Autre - comme source potentielle d'une identité nationale.

Le plus célèbre poème de l'auteur costeño, «Canción del boga ausente», dédié aux *bogas* du Magdalena, rend immédiatement manifeste cette transgression :

²⁰⁶ Candalerio Obeso, *Cantos populares de mi tierra*, Imprenta de Borda, Bogotá, 1877, p. 8.

Que trite que etá la noche,
La noche que trite etá
No hai em er Cielo uma etrella...
Remá, remá

La negra re arma mía
Mientrá yo brego en la má
Bañaro en suró por ella,
Qué hara? qué hará?

Tar vé por su zambo amáo
Doriente suspirará
O tar ve ni me recuéda
Llorá, llorá!²⁰⁷

Si cette transcription d'une oralité fictive se justifie d'un dispositif de légitimation littéraire - à cet égard le prologue, en justifiant la démarche du créateur, joue un rôle essentiel –, il n'en reste pas moins vrai qu'elle repose sur une scénographie qui porte en elle même sa propre légitimité. Ici, nul dédoublement de la voix qui ménagerait un espace “folkloriste”, nulle discordance énonciative : l'énoncé est absolument solidaire de sa situation d'énonciation. La fiction de l'oralité que produit le poème se lit dès lors comme un accès immédiat au phénomène représenté : celui d'une voix s'exprimant dans un dialecte populaire déficient²⁰⁸, portée par un “je” qui s'auto-identifie à l'une des *castas* les plus méprisées de la société colombienne, le *zambo*. On le voit, dans les *Cantos*, l'altérité

²⁰⁷ (Qué triste que está la noche / La noche qué triste está / No hay en el cielo una estrella / ¡Remá, remá!/La negra del alma mía/ Mientras yo briego en la mar/Bañado en sudor por ella / ¿Qué hará? ¿Qué hará?/ Tal vez por su zambo amado/Doliente suspirará/ O tal vez ni me recuerda.../ ¡Llorá! ¡Llorá!) Candelario Obeso, *op. cit.*, p. 15.

²⁰⁸ Laurence Prescott, qui fait une étude approfondie des licences linguistiques mises en œuvre par le poète, affirme que parmi « *las peculiaridades lingüísticas que caracterizan el habla de los personajes de los Cantos populares, varias son fenómenos bastante generalizados entre los habitantes del litoral atlántico, aunque tienden más a ser características de las clases obreras y campesinos que de la capas altas y educadas* ». Selon le critique américain, « *a esta habla inculta se la identifica con los grupos negroides (...)* ». Laurence Prescott, *op. cit.*, p. 144.

n'est dès lors plus ce qui menace l'espace de la lettre légitime : elle est une différence qui travaille le texte en son intérieur.

C'est dans un autre *romance*, intitulé, « epropiación re unos córigos » que l'auteur expose la fonction stratégique de son travail d'intériorisation de l'*a-normal*. Preuve de la centralité stratégique de ce poème dans l'économie du recueil : il est traduit par l'auteur dans une version «correcte» en prose. Une traduction qui permet certes à l'auteur, en ramenant le texte à ses conditions de production, d'exhiber la double légitimité contradictoire à laquelle il prétend mais révèle aussi les limites des capacités communicatives de cette langue fictive au moment où elle prétend instituer son efficacité. Quoi qu'il en soit, l'anecdote est limpide : le sujet lyrique s'excuse auprès d'un interlocuteur présenté comme « blanc », d'avoir vendu les codes juridiques qui lui étaient destinés pour acheter de l'amidon et réparer ainsi sa modeste demeure :

Ayer tuve en er congreso
I me rió er dotó Escamilla,
Sei volume pa que a uté
Se los trujera en seguía,
Maj apena lo cojí
Compré armirón (meria libra)
I vine a tapá e mi choza
Lo juraco i la j'endijas
Si eto le parece má,
Iré luego ar dotó Ancíza;
Ér tiene er papé a montone
So uté papé necesita;²⁰⁹

On voit bien l'intérêt de la traduction : le poème d'Obeso prend explicitement pour cible la sacralisation et la prolifération de la norme sur laquelle repose la violence

²⁰⁹ (Ayer estuve en el Congreso / Y me dio el doctor Escamilla / Seil libros para que a usted / Se los trajera enseguida / Mas apenas los cogí / Compré almidón (media libra) / Y vine a tapar de mi choza / Los huecos y las hendijas / Si esto le parece mal / Iré ya al doctor Ancízar / El tiene papel a montones / Si usted papel necesita), Candelario Obeso, *op. cit.*, p. 22.

symbolique de la *ciudad letrada*. En proposant au « *doctor* » de lui rendre non pas les codes mais le papier, le voix poétique ramène les livres à leur matérialité nue. De biens symboliques ils sont devenus des biens matériels potentiellement marchands, éclairant ainsi la logique économique euphémisée qui sous-tend, comme tous les autres champs, le champ de production culturel. On retrouve dans ce poème une mise en scène du «carnavalesque» associé par Mikhaïl Bakhtine aux cultures non officielles et qui a pour fonction de saper les canons officiels qui fondent la culture dominante : en coupant le lien entre les signes et ceux qui sont investis de l'autorité pour les rendre opératoires, le bouffon les dépossède de leur performativité - et donc de leur « magie » - et en expose le caractère à la fois arbitraire et périssable.²¹⁰

Au delà de son aspect proprement burlesque, ce poème constitue un art poétique où l'auteur énonce sa stratégie de contrebande poétique. La fable du détournement des codes renvoie en effet à l'acte de langage qui la suscite : au moment même de son énonciation, la parole poétique opère un détournement des codes langagiers du « parler châtié » et de la littérarité telle qu'elle est conçue dans le régime symbolique de la *ciudad letrada* et y substitue une langue dialectale qu'elle affirme pourtant littéraire. Dit autrement, l'opération poétique d'Obeso vise à dissocier la littérarité - l'ensemble des normes qui instituent l'écriture littéraire légitime - de l'écriture littéraire en imposant ce que Jacques Rancière appelle un nouveau « *partage du sensible* », soit un nouveau mode d'intervention dans « *le système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives* ».²¹¹ Telle est donc la stratégie que prône le poète : exproprier les mots qui incarnent la norme et instituent les «évidences sensibles», le monde du commun et les partages sémantiques et sociaux qui le définissent, pour les ramener à l'*im-monde* qu'ils prétendent exclure ou inexister. La voix surgie de cet *im-monde* persiste et signe en affirmant l'autorité/l'auctorialité de cette acte de piraterie :

²¹⁰ Mikhaïl Bakhtine, *L'oeuvre de François Rabelais et al culture populaire au Moyen-Âge et sous le Renaissance*, Gallimard, Paris, 1970.

²¹¹ La notion de « partage du sensible » renvoie aux impressions sensibles en tant qu'elles sont inséparables d'un système, d'une syntaxe qui détermine « *un découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience* ». Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, Paris, 2000, p. 12-13.

Yo seré siempre er que soi
Poc ma chajaco que reciba²¹²

Bien entendu, une telle prise de position dans l'espace littéraire n'est pas exempte de contradictions. D'un côté, pour que l'on reconnaisse son statut de poète légitime, l'auteur doit agencer l'œuvre selon une normativité proprement littéraire qui n'est précisément pas celle que postule son texte; d'un autre, la voix poétique revendique orgueilleusement une contre-légitimité sociale, culturelle et linguistique opposée à celle qui institue son auteur en tant qu'auteur légitime. Aussi la prise de position qu'institue l'œuvre apparaît-elle, selon le concept forgé par Dominique Maingueneau, comme éminemment *paratopique* : elle affirme à la fois l'appartenance de cette parole de l'Autre à l'ordre symbolique légitime et son impossible appartenance à ce qui se définit comme son contraire constitutif. Rendre dicible l'indicible du discours autorisé à partir d'un langage qui est son autre constitutif : on mesure à quel point l'opération de contrebande poétique des *Cantos* est un projet à proprement parler impossible.

Cette *paratopie* exemplaire de l'œuvre et de son énonciation se réfléchit dans la spatialité spécifique qu'elle met en scène. En proclamant la légitimité de la parole de ceux qui se situent à l'extérieur du territoire symbolique de la Nation, de ceux qui se trouvent du « mauvais » côté de la ligne de partage qu'instaure le politique/poétique, le texte d'Obeso ne conteste pas seulement un mode de régulation sociale basé sur l'accès à une langue légitime - qui est une forme euphémisée de partage racial - mais il rend visible et audible un autre découpage du monde, une autre manière qu'ont les sujets qui peuplent ce monde de le dire, de le nommer et d'agir sur lui. En réinventant les mots par lesquels ceux qui ne comptent pas disent le monde, le poète cherche à mettre en scène un rapport du sujet au monde non pas fondé sur un plan de transcendance mais sur celui de l'immanence.

Tandis que dans le texte canonique produit par l'imaginaire lettré, l'espace est le plus souvent représenté comme *paysage*, celui-ci apparaît dans les *Cantos* comme une réalité tellement intégrée à la trame du chant qu'il ne fait jamais l'objet d'une procédure de

²¹² (Yo seré siempre el que soy / Por más chascos que reciba), Candelario Obeso, *op. cit.*, p. 23.

monstration paysagère. L'espace n'est en réalité représenté que dans la mesure où la profération de cette parole, nous le verrons, implique nécessairement une dimension spatiale. Dès lors, notre hypothèse est la suivante : les poèmes des *Cantos* se séparent du discours paysager hégémonique en opérant un *dé-paysagement* de la représentation et en y substituant une *contre-représentation* qui valorise l'expression d'une territorialité *topocentrique*, c'est-à-dire fondée sur la notion de *lieu*. Nous verrons par ailleurs que ce dé-paysagement de la représentation implique une profonde reconfiguration de l'*ethos* du sujet de l'énonciation : celui-ci ne s'institue plus en surplomb de son objet mais en tant qu'il émerge au monde qu'il suscite.

3.4.3. Le lieu du stigmaté

Avant d'aborder la spatialité implicite figurée dans les *Cantos*, il convient de revenir sur la *scénographie* par laquelle s'institue et se fictionnalise la voix du poète. La spatialité qui s'imisce dans la trame même des chants fait en effet partie intégrante des scènes de parole convoquées. Rappelons-nous, dans le poème « *Cancion der boga ausente* » l'énonciation lyrique évite l'écriture biographique et se donne par procuration à travers une scénographie hétéro-référentielle : celle d'un *boga* qui, perdu au milieu d'une mer nocturne, ressasse un chant nostalgique. D'autres poèmes, comme « *Er boga charlatan* » mettent en scène cette même figure, mais insistent sur sa dimension picaresque. La quasi-totalité des *Cantos* construisent ainsi leur scène de parole autour de ce que Orlando Fals Borda a appelé la « culture amphibie » des rives du fleuve Magdalena.²¹³

En 1877, le *boga* (à savoir, le rameurs noir ou *zambo* du fleuve Magdalena) et le *champán* (l'embarcation qu'il dirige) jusqu'alors indispensables à l'articulation de la capitale avec la côte, sont en voie de disparaître du fleuve : la navigation commerciale, qui s'est considérablement développée avec le boom de l'agro-exportation, se fait pour l'essentiel à bord de vapeurs en grande partie financés par des capitaux transatlantiques.²¹⁴

²¹³ Orlando Fals Borda, *Historia doble de la costa*, op. cit., Tome 1, p. 16A-29A.

²¹⁴ Selon Franck Safford, « *entre las consecuencias positivas que dejaron la bonanza tabacalera y la*

La tonalité souvent nostalgique des *Cantos* renvoie sans nul doute à ce processus de modernisation qui signifie inséparablement aussi la désagrégation de la culture amphibie des rives du fleuve Magdalena. La «Cancion der boga ausente», c'est aussi en effet le chant funèbre d'un absent, le chant de celui qui n'existe presque plus hors de son spectre textuel. Comme l'a noté Carlos Jaúregui, la poésie d'Obeso « *es de alguna manera reparación simbólica de un universo cultural fracturado y canto al margen telúrico, lo cual no solo se manifiesta en la defensa de valores tradicionales, sino en el partido que, en el conflicto entre civilización y barbarie, toma contra la ciudad* ». ²¹⁵

Aussi, au-delà d'une simple célébration nostalgique, les *Cantos* s'affirment-ils comme la restauration d'un lieu d'énonciation que l'irruption du "progrès" a transformé en non-lieu. Pour saisir l'importance de la figure du *boga* au sein du dispositif poétique des *Cantos*, il convient de préciser que le *boga* est, en 1877, certes un quasi-spectre, mais aussi une figure massivement investie par une multitude de signifiés, pour la plupart négativement connotés. Il ne s'agit pas ici de reconstruire la longue chaîne intertextuelle qui depuis les chroniques coloniales jusqu'au récit costumbriste de la fin du 19^e siècle en passant par Humboldt ont contribué à construire cette figure de l'Autre absolu qu'est le *boga*. Un texte de José María Samper, auteur que nous avons déjà croisé plusieurs fois dans notre étude, extrait de son récit de voyage *Viaje de un colombiano en Europa* (1862) et publié en 1866 sous le titre de «Honda a Cartagena » dans la compilation *Museo de Cuadros de costumbres*, nous paraît à cet égard exemplaire²¹⁶ : il a en effet le mérite de poser très explicitement les enjeux symboliques, politiques et économiques que recouvrent la stigmatisation de la figure du *boga*.

En 1858, José María Samper se soumet à l'un des rites d'institution les plus constants de l'oligarchie et des élites lettrées latino-américaines : le voyage en Europe. S'il

expansión general del comercio exterior a mediados del siglo sobresale la consolidación definitiva de la navegación en barcos de vapor por el río Magdalena a partir de 1847 (...) en 1852 más del 70% de los cargamentos de tabaco por el Magdalena viajaba en barcos de vapor ». Franck Safford, Marco Palacios, *Colombia, Pais fragmentado, sociedad dividida, op. cit.*, p. 379.

²¹⁵ Carlos Jaúregui, « Candelario Obeso » dans *Revista Casa Silva, art. cit.*, p. 49.

²¹⁶ José María Samper, *Viaje de un Colombiano en Europa*, Imprimerie de Thurot, Paris, 1862. Nous nous référons ici à la version publiée dans la compilation de *cuadros de costumbres* réunis en 1866 par Francisco Mantilla : José María Samper, "De Honda a Cartagena" dans *Museo de cuadros de costumbres. Biblioteca El Mosaico*, Imprensa Banco popular, Bogotá, 1973, p. 381-424.

est vrai, comme nous le rappelle Julio Ramos, que le récit du voyage transatlantique se présente fondamentalement comme le passage d'une carence à une plénitude, le récit du lettré colombien se complique d'un mouvement supplémentaire²¹⁷ : pour rejoindre l'Autre dominant, il lui faut *descendre* de son île-forteresse andine et s'introduire, dans une sorte de parcours à la fois viril et purgatif, par l'espace essentiellement *creux* de la « zone torride ».

Le trajet de Samper au cœur des ténèbres se fait à bord d'un vapeur baptisé *Bogotá* que l'auteur qualifie de « *hijo de la república e instrumento de la libertad* ». La relation avec le centre civilisateur des Andes est double : métonymique d'une part puisque le vapeur est désigné comme son bras armé ; métaphorique de l'autre, puisqu'il en est le représentant destiné à « *protestar contra la barbarie* ».²¹⁸ En plus de cette fonction politique assignée, le vapeur possède une fonction dans l'économie de la représentation. Il constitue un dispositif de pouvoir panoptique permettant à la fois la maîtrise et la mise à distance de l'objet observé : c'est juché sur ce promontoire mobile que Samper, en compagnie de voyageurs européens dépeints comme « *activo, inteligente, blanco y elegante, muchas veces rubio* », va paysager cet Autre interne « *primitivo, tosco, brutal, indolente, semi-salvaje y retostado por el sol tropical* ».²¹⁹ On tient ici l'axe dramatique autour duquel va se structurer tout le récit de Samper : ici, parmi la joyeuse troupe cosmopolite où se mêlent harmonieusement membres de l'élite nationale et agents néo-coloniaux - on n'hésite pas à entonner *God save the queen* et *la Marseillaise* en chœur - l'esprit, la lettre, la décence; là, en face, les horizons immenses et monotones, brièvement interrompus par le son de lointains tambours ou le spectacle obscène des corps noirs convulsés.

La description de la danse du *currulao* exécutée par « *los bogas y sus familias semi-salvajes* » sur la rive du fleuve, va être l'occasion de donner libre cours à ce qui, débutant comme un discours proto-ethnographique, s'apparente rapidement à une sorte de délire verbal dans lequel vient s'engrener l'interdiscours du colonialisme européen.²²⁰

²¹⁷ Julio Ramos, *Paradojas de la letra*, op.cit., p. 74.

²¹⁸ José María Samper, *op. cit.*, p. 387.

²¹⁹ *idem.*, p. 386.

²²⁰ José María Samper qui a vraisemblablement lu les récits des explorateurs impériaux en Afrique, procède à une « africanisation » de la représentation de la côte et des rives du Magdalena. Achille Mbembe a bien

Las ocho parejas, formadas como escuadron en columna, iban dando vuelta a la hoguera, cogidos de una mano, hombre y mujer, sin sombrero, llevando cada cual dos velas encendidas en la otra mano, y siguiendo todos el compas con los pies, los brazos y todo el cuerpo, con movimientos de una voluptuosidad, de una lubricidad cínica, cuya descripción ni quiero ni debo hacer.²²¹

L'on ne s'étonnera pas de ce procès en perversité dont on voit bien qu'elle est celle du sujet qui voit et énonce son discours : la masse hystérique que forment les danseurs, disséquée selon le mode bien connu de l'embuscade visuelle, est tout à la fois objet de l'abjection et objet du désir. L'énoncé, qui dans une même tirade dément cela même qu'il produit, est exemplaire de cette dialectique de l'attraction et de la répulsion que suscite la sur-veillance de l'Autre lorsqu'il est exclusivement assigné au lieu du corps.

Très vite, le discours s'emballé ; pour témoigner de la radicalité du dérèglement, il faut faire défiler les grands stéréotypes de l'archive coloniale. Le *currulao*, pure gesticulation pulsionnelle et convulsive, est ainsi expulsé du domaine des activités proprement humaines : « *El entusiasmo falta, y en vez de toda poesía, de todo arte, de toda emoción (...) no se ve en toda la escena sino el instinto maquinal de la carne (...)* ».²²² Le *currulao* n'est donc qu'une pure dépense d'énergie animale, une consommation inutile, un atrouppement tumultueux qui n'ouvre à aucun dépassement de soi, à aucune transcendance.

À mesure que le discours se déploie, la cible s'élargit ; du *currulao*, on passe aux populations : « *La vida para esa gente (...) es simplemente una vegetación, una manera de ser puramente mecánica* ». Soumis à un long atavisme qui a engourdi ses capacités, les *zambos* des régions torrides ne possèdent aucun pouvoir de transcender : ils végètent. Ils

montré la dimension éminemment fabulatoire de ce qu'il appelle « *l'économie verbale* » du discours colonial sur l'Afrique: « *L'on s'empare d'abord d'anecdotes, de fragments du réel, de choses éparpillées et discontinues, dont on n'a pas été le témoin direct, mais dont on tient le récit d'une chaîne d'autres intermédiaires (...) Peu importe que les mots ne se rapportent à aucun événement précis, pourvus qu'ils préservent aux phénomènes que l'on prétend décrire tout leur poids d'immédiateté brute - pourvu qu'ils témoignent du primat de la sensation et de la radicalité du dérèglement.* ». Achille Mbembe, *op. cit.*, p. 223.

²²¹ José María Samper, *op. cit.*, p. 401.

²²² *idem*, p. 402.

ne sont pas par conséquent des sujets. Mais le discours de Samper, devenu presque incantatoire dans sa volonté de creuser dans l'itération, va plus loin encore : le *zambo* « *no tiene casi de humanidad sino la forma exterior y las necesidades* ». ²²³ Son corps, sa chair, ses membres, ses fonctions biologiques et mécaniques épuisent son étant. Nous dirons du *zambo* fabulé par Samper, en paraphrasant Achille Mbembe, qu'il n'existe pas en tant qu'un *soi* mais en tant qu'il possède des organes, une corporéité : « *Il est, mais de la même manière que l'on dirait du rocher qu'il est, c'est-à-dire rien de plus. Il est un étant donné de prime abord. En dehors de cela il n'est rien* ». ²²⁴

La conclusion de cette longue succession de préjugés tombe finalement, lapidaire : «*El boga del Magdalena no es más que un bruto que habla un malísimo lenguaje siempre impúdico, carnal, insolente, ladrón y cobarde* ». Contrairement aux membres de la « *raza parda* » qui a su devenir « *cultivadora o comerciante* », « *la familia del boga* » s'est montrée réticente à la domestication et ne s'est pas pliée à la loi du travail. Contestant la réalité de l'hégémonie de la *ciudadana letrada* par leur refus ostentatoire de se plier aux règles de la déférence exigé par le «*texte public*», le « *boga* » et sa culture de l'insubordination devront être anéantis. La disparition ou la «*régénération*» de cette «*race*» située aux marges, non pas seulement de la Nation, mais de l'humain, passe par la confiscation du lieu à partir duquel elle déploie son existence stationnaire et la conversion de ce *territorium nullius* en un espace fait de flux, une étendue fragmentée soumise au régime de l'économie productiviste :

Pero la familia del boga que vive del pescado, del sopor, la inercia y la corrupción, no podrá sino regenerarse sino después de muchos años de un trabajo civilizador, ejercido por la agricultura y el comercio invadiendo todas las selvas y las soledades del bajo Magdalena. La civilización no reinará en esas comarcas sino el día que haya desaparecido el currulao, que es la horrible síntesis de la barbarie actual. ²²⁵

C'est précisément depuis ce point focal négatif, ce sans-part absolu à qui n'est

²²³ *idem*, p. 403.

²²⁴ Achille Mbembe, *op. cit.*, p.238.

²²⁵ *idem*, p. 404.

jamais concédée la parole sinon comme cri animal, que Candelario Obeso allume son contre-feu poétique. Certes, l'invention de ce *lieu* de parole permet au poète d'affirmer un *lien* de filiation entre le présent de sa parole propre et la voix spectrale d'une *oraliture* alors tenue pour n'être rien. Pour autant, il ne prétend pas parler en lieu et place du subalterne : la construction et la mise en circulation de cette figure énonciative en excédant de tout "compte ordonné des corps sociaux"²²⁶ permet avant tout de contester les représentations dominantes à partir de ce point "stigmatique" où se croisent ethnicité, langue et territoire. Car le poète l'a pressenti, l'un des fondements de la *politique de la représentation* de la *ciudad letrada* romantique, c'est le discours paysager et le régime visualiste qu'il met en place : en naturalisant le projet social des élites, il efface en effet les autres *géo-graphies*, c'est-à-dire les récits territoriaux alternatifs. Déjà décrit comme « sans histoire », l'Autre, l'indien, le « *boga* » deviennent aussi des êtres et des collectivités « sans géographie ». C'est précisément contre cette déterritorialisation symbolique qui est à la fois déni d'un *lieu*, déni d'un *lieu de parole* et déni d'un *lien* que s'inscrit la *topographie* poétique des *Cantos*.

3.4.4. Une poétique du lieu

Refusant toute extériorité surplombante face aux objets qu'elle enveloppe, l'énonciation poétique se met en scène comme surgissant d'un lieu, d'un espace inséminé par l'expérience du sujet individuel (fictif) qui s'y déploie. Contrastant avec le panoptisme et l'illusion de la transparence qui fonde le paysage, la vision qu'installent les poèmes se veut limitée, se contentant d'aborder l'englobant spatial immédiat : on aurait ainsi dans les *Cantos* l'expression de quelque chose qui pourrait être défini, en suivant la terminologie proposée par Henri Lefebvre, comme un *espace vécu* en opposition à *l'espace conçu* qu'élaborent les représentants légitimes de la *ciudad letrada*.²²⁷ Dans le poème « Canción

²²⁶ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, op. cit., p. 51.

²²⁷ Dans *La production de l'espace*, Henri Lefebvre distingue 3 types de productions spatiales : l'espace perçu, l'espace conçu et l'espace vécu. L'espace conçu est l'espace instrumental des planificateurs et des agenceurs. Il constitue l'espace dominant. L'espace vécu est l'espace des habitants, c'est-à-dire l'espace en tant qu'il est approprié. Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, op. cit., p. 48-49.

del boga ausente », la parole proférée fonctionne comme une parole performative qui surgit avec le monde qu'elle institue, comme si *l'espace du dire* et le *dire de l'espace* constituaient une expérience indistincte :

Qué trite que etá la noche
La noche qué trite etá
No hay en er cielo una etrella
Remá, remá²²⁸

On le voit, l'environnement spatial n'est pas prédiqué depuis une position d'extériorité transcendante et souveraine à partir de laquelle, en toute transparence, les êtres et les choses peuvent être classés et hiérarchisés : la sujet fictif de l'énonciation se veut ici localisé, enveloppé dans la concrétude de son énonciation. Alors que le paysage romantique se construit à partir d'une radicale inhabitation du lieu et d'une reconstruction *a posteriori* de la totalité, les *Cantos* assument le projet paradoxal d'une corporalité de l'énonciation qui échappe au régime visualiste et cherche à affirmer l'expression d'un *être-ici* où corps, espace et voix surgiraient d'un même plan d'immanence. Dans le *romance* « Canto der montará » par exemple le sujet lyrique s'identifie ainsi comme celui qui *habite* un lieu et qui ne peut s'éprouver ni se prononcer hors de ce lieu²²⁹ :

Eta vira solitaria
Que aquí llevo,
Con mi jembra i con mi s'hijo
I mi perros,
No la cambio poc la vira
Re los pueblos...²³⁰

²²⁸ Candelario Obeso, *op. cit.*, p. 15.

²²⁹ À propos de cette notion d'habitation en tant qu'elle s'oppose à l'aliénation paysagère, Julian Thomas remarque que « *dwelling involves a lack of distance between peoples and things, a lack of casual curiosity, an engagement which is neither conceptualized nor articulated, and which arises through using the world rather than through scrutiny* ». Julian Thomas, « The politics of vision and the archaeologies of landscape », *art.cit.*, p. 28.

²³⁰ (Esta vida solitaria / Que aquí llevo/Con mi hembra y con mis hijos / Y mis perros / No la cambio por la

Contrairement au sujet du discours paysager construit comme une entité hautement mobile se déplaçant dans un espace en état de disponibilité absolu, le sujet topocentré de l'énonciation revendique la fixité de sa condition et la rugosité concrète de son engagement au monde. On peut ainsi remarquer que sa relation à l'environnement est le plus souvent médiatisée par le travail. Dans « Canción del pejcaro », la voix déclare ainsi :

Ahí viene la luna, ahí viene

Con su lumbre y clarirá;

Ella viene i me voi

A pejcá...

Trite vira é la der probe,

Cuando er rico goza em pá,

Er pobre em er monte sura

O en la má²³¹

Elle affirme encore, dans « Cancion der boga ausente », ce même rapport au monde comme *praxis*. Le « faire » et le « connaître » apparaissent en effet comme deux modalités indistinctes de l'existence *topocentrée* :

con arte se saca el peje

Der má, der má!...

con arte se abranda er jierro

Se roma la mapaná²³²

Nous dirons donc que le lieu se caractérise avant tout, dans les *Cantos*, comme étant porteur d'une *valeur d'usage*. Rappelons-le, la vision paysagère se fonde sur une

vida de los pueblos), Candelario Obeso, *op. cit.*, p. 17.

²³¹ (Ahí viene la luna, ahí viene / Con su lumbre y claridad / Ella viene y yo me voy / A pescar.../ Triste vida es la del pobre / Cuando el rico goza en paz / El pobre en el monte suda / O en el mar), *idem*, p. 38.

²³² (Con arte se saca el pez / Del mar, del mar / Con arte se ablanda el hierro/ Se doma la mapaná), *idem*, p. 15.

perception aliénée de la terre qui, en tant qu'elle devient marchandise, se définit par sa *valeur d'échange*. La vision *topocentrique* du boga se fonde en revanche sur l'usage et l'appropriation – et non la propriété²³³ - d'un espace perçu comme inaliénable. On conçoit aisément que cette appropriation qui nie tout rapport de propriété s'accommode mal de la logique des rapports mercantiles. Comme le revendique la voix du « montaraz »,

Conque asina yo no cambio
Lo que tengo
Poc las cosas que otro tienen
En los pueblos...²³⁴

La poétique du lieu d'Obeso, en abolissant l'aliénation à l'espace sur laquelle se fonde la scène d'énonciation paysagère, défait les hiérarchies qui découpent le monde et qui définissent le visible : le sujet vil (*el boga*) devient sujet noble, l'arrière-plan devient premier plan, les hommes sont placés sur le même plan d'existence que les animaux ou les objets. Des choses minuscules qui ne comptent pas ou ne sont représentées qu'en tant qu'elles sont fonctions d'une totalité paysagère, se mettent dès lors à acquérir des formes d'individualité nouvelles. Ainsi, le poème « los palomos » institue une scène de la sous-signification où la description de micro-individualités déliées du tout permet de laisser voir un monde que le regard panoptique ne pas peut saisir :

Siendo probe animales lo palomos
A la gente a sé gente noj enseñan;
E su condúta la mejó cactilla,
Hay en sus moros efertiva cencia.²³⁵

²³³ Nous empruntons la distinction entre appropriation et propriété à Henri Lefebvre. Pour Lefebvre « la possession (propriété) ne fut qu'une condition et le plus souvent une déviation de cette activité « appropriative » qui atteint son sommet dans l'œuvre d'art. » Selon le sociologue marxien, l'appropriation inclut le temps : elle « ne peut se comprendre sans les temps, les rythmes de la vie. ». Henri Lefebvre, *La production de l'espace, op. cit.*, p. 193.

²³⁴ (De este modo, pues, no cambio / Lo que tengo / Por las cosas que otros tienen / En los pueblos), *idem*, p. 17.

²³⁵ (Siendo pobres animales, los palomos / A la gente a ser gente nos enseñan / Es su conducta la mejor

Mais le poème instaure aussi ce que Jacques Rancière appelle une scène de la « sursignifiante » : ainsi pour le poète, les micro-individualités moins qu'humaines que constituent les pigeons disent mieux le monde commun que tous les discours scolaires pour peu que l'on déplie les significations que portent leurs êtres et leurs actions²³⁶ :

Siendo probe animales lo palomos
Se aprende en ello más que en la j'Escuela
Yo, por lo menos, en su corto libro
Estudio de la vida mil maneras...!²³⁷

3.4.5. Une politique du lieu

Si la poésie d'Obeso revendique à l'évidence la possibilité d'une topographie non-paysagère et d'un autre récit de l'espace, il convient pour autant de nous garder d'en faire l'expression d'un retour nostalgique au royaume mythique des origines ou à un quelconque musée poétique des essences. D'une part, le *Boga*, le *Zambo*, le Noir, ces figures de l'auto-fiction poétique, ne sont jamais représentés comme les chantres d'un quelconque autochtonisme collectif et tellurique. Si le sujet lyrique, dans ses multiples scènes d'énonciation, revendique à la fois une *présence au lieu* et l'existence d'un *lien*, ce n'est pas pour se soustraire au temps historique et à l'espace politique national mais, au contraire, pour contester l'imposition de significations aliénantes, excentrées et excluantes. Comme l'a en effet affirmé Walter Mignolo, la revendication d'un lieu de parole propre permet avant tout d'exhiber la différence entre l'image que l'Un assigne à l'Autre et ce que cet Autre dit de lui-même :

cartilla / Hay en sus modos efectiva ciencia), *idem*, p. 11.

²³⁶ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, *op. cit.*, p. 52.

²³⁷ (Siendo pobres animales los palomos / Se aprende en ellos más que en las Escuelas / ¡Yo, por lo menos, en su corto libro / Estudio de la vida mil maneras), Candelario Obeso, *op. cit.*, p. 12.

Instead of alienating themselves by thinking from conceptual frameworks that do not belong to their own experience, owning “lo propio” allows them to define ideas and experience for themselves. It is an energy and a conceptual matrix of “apropriatio”, enrichment, and empowerment that liberates by decolonizing (...).²³⁸

On pourrait dire, en paraphrasant ce qu'affirme Stuart Hall à propos des identités afro-caribéennes, que l'identité topographique ici revendiquée ne vise pas tant à fonder une ontologie de l'être mais une ontologie de la différence, du positionnement et de la discontinuité.²³⁹ Une revendication de la différence qui, dans un contexte de violence symbolique et réel, constitue avant tout, comme l'a très justement analysé Achille Mbembe, une « *revendication d'humanité* », une « *manière d'échapper à la négation imposée, de renégocier le terme de l'en-commun* ». ²⁴⁰

Ainsi, la voix poétique se veut souvent porteuse d'un dissensus politique, d'une parole insubordonnée qui remet en cause l'agenda des élites créoles et la fiction consensuelle de la Nation. Dans le romancillo intitulé « Serenata », la voix portée par le Noir interpelle le pouvoir et dénonce l'enrôlement des descendants d'esclaves comme chair à canon dans les conflits internes, récusant d'une part le discours tutélaire de la minorité d'âge et la citoyenneté de second ordre qui leur est accordée, et affirmant de l'autre une divergence d'intérêt radicale entre l'élite blanche et les «sans-parts» :

Ya pasó er tiempo
Re loj esclavos;
Somo hoy tan libre
Como lo branco
Muchos conojco,
Probe bardaos
Que han mucto e jambre

²³⁸ Walter Mignolo, *The idea of Latin America, op. cit.*, p. 113.

²³⁹ Stuart Hall, « Cultural identity and diaspora », dans : Jonathan Rutherford (dir.), *Identity: Community, Culture, Difference*, Lawrence & Wishart, London, 1990.

²⁴⁰ Achille Mbembe, « Décoloniser les structures psychiques du pouvoir », dans : *Mouvements, Qui a peur du postcolonial? dénis et controverses*, n°51, Septembre-octobre 2007, p. 150.

Rejpué re guapos...

¿Quieren la guerra

Con los cachacos ?

Yo no me muevo

Re aquí emi rancho..

Si acguno intenta

Subí a lo arto,

Buque ejcalera,

Poc otro lao!...²⁴¹

La structure coloniale symbolique qui commande aux sans-parts de s'adresser au citoyen légitime sur le mode de la supplication, de la déférence obséquieuse ou de la demande larmoyante est ici désarticulée : la voix du subalterne figuré s'empare du ton lapidaire réservé aux élites dominantes pour formuler sa décision de ne plus obtempérer à leurs injonctions et de ne plus participer à leurs luttes au nom d'une totalité nationale fabulée. Aussi, cette prise de parole figurée au sein du « texte public » constitue-t-elle, aussi bien du point de vue de ce qu'elle dit, que du ton et de la langue avec lesquels elle affirme son intransigeance, une remise en question des hiérarchies ethno-culturelles qu'occulte la fable de la Nation homogène et égalitaire. En remettant en cause l'ordre fonctionnel «naturel» des relations à l'intérieur de l'ordre social, en se désidentifiant de la place qu'il lui est accordée (celle de l'esclave, du «sans-part »), elle s'affirme comme une prise disruptive du *privilege de parole* et par conséquent une exigence universelle d'égalité dans la différence et de reconnaissance subjective. Finalement, ce qu'exige la parole mise en scène c'est, selon la belle formule de Jacques Rancière, « *la part des sans-parts* ».

La construction de cette scène de parole d'où peut surgir la voix de celui qui n'est précisément pas compté comme être parlant constitue, si l'on suit le raisonnement de Jacques Rancière, une geste disrupteur, une prise de position éminemment politique qui

²⁴¹ (Ya pasó el tiempo / De los esclavos / Somos tan libres / Como los blancos / Yo, por mi parte / Cuando trabajo / Como en mi casa / Si no, me aguanto... / Muchos conozco / Pobres Baldados / Que han muerto de hambre / Después de guapos / ¿ Quieren la guerra / Con los cachacos? / Yo no me muevo / De aquí, de mi rancho / Si alguno intenta / Subir a lo alto / ¡Busque la escalera / Por otro lado!), *idem*, p. 30.

remet en cause la partage consensuel du sensible : « *l'activité politique est celle qui (...) fait voir ce qui n'avait pas lieu d'être vu, fait entendre un discours là où seul le bruit avait son lieu* ». ²⁴² D'une certaine manière, on peut considérer que la mise en scène de micro-individualités à la fois sous-signifiantes et sursignifiantes pousse encore plus loin cette logique : ce qui est tenu pour n'être rien est ici rendu au statut de parole signifiante. Faire des « *palomos* » les détenteurs de significations, c'est en effet inventer un lieu de parole capable de brouiller « *le partage ordonné de la parole et du mutisme qui faisait de la communauté politique (...) une totalité organique* » ; C'est introduire aussi des êtres « *excédant tout compte ordonné des corps sociaux, de leurs places, de leurs fonctions* » ²⁴³; c'est enfin mettre en circulation du surnuméraire, de la parole en trop, de l'incommensurable qui déséquilibrent le système de différences hiérarchisées sur lequel se tient la *ciudad letrada*.

Aussi dirons-nous que la *topographie* des *Cantos* ne vise pas seulement à affirmer la légitimité d'une autre parole sur l'espace et d'une autre inscription dans l'espace. Elle vise aussi à une *re-partition* de l'espace du politique, à une reconfiguration de l'espace de la parole légitime pouvant ouvrir la voie à une nouvelle répartition des droits et des devoirs. Projet impossible qui, en refusant toute assignation hiérarchique, n'avait pas lieu d'être sinon peut-être là où la *ciudad letrada* et ses autorités régulatrices ne pouvait étendre leur empire; près de cette mer natale qui, comme le savait le poète, était aussi la mort et l'oubli :

Ya me voi re aquí eta tierra

A mi nativa morá;

Er corazón e ma grande

Junto ar má!²⁴⁴

²⁴² Jacques Rancière, *La méésentente*, *op. cit.*, p. 53.

²⁴³ *idem*, p. 51.

²⁴⁴ (Ya me voy de aquí, de esta tierra / A mi nativa morada / El corazón es más grande / Junto al mar), *idem*, p. 32.

CONCLUSION

La habitación del amo buscaba, al contrario, algún lugar prominente desde donde pudiera observar a la simple vista la mayor extensión posible de tierras.

Salvador Camacho Roldán

Le parcours suivi tout au long de notre étude nous aura permis de comprendre comment un discours, en apparence platement descriptif comme celui du paysage est non seulement inséparable du régime conceptuel et représentatif qui préside à son élaboration mais qu'il constitue lui-même une structure structurante qui façonne le réel autant qu'il le reproduit. La capacité spécifique du paysage impérial et de ses avatars à produire simultanément de l'effet *de* réel et de l'effet *dans* le réel tient, nous l'avons vu, à la structure réticulée de son dispositif de représentation qui le rend insaisissable et aveugle à sa propre origine. Par-delà les usages pluriels que lui confère sa grande plasticité, c'est sans doute la dimension fétichiste du schème paysager qui explique en grande partie les raisons de son intense mobilisation en Colombie et ailleurs tout au long du 19^e par des groupes qui avaient intérêt à légitimer ou à subvertir des principes de vision et de division du monde : en ancrant certaines frontières symboliques dans les rugosités de l'espace et en les présentant comme des qualités de l'objet décrit, le discours du paysage fonctionne comme en effet un dispositif de naturalisation idéologique.

C'est précisément parce qu'il est censé représenter la nature, c'est-à-dire ce qui se donne hors de toutes catégorisations sociales et hors de toutes relations de domination, que le discours du paysage peut d'autant mieux « organiser » le social. Tout d'abord, dans la mesure où il s'articule autour d'une certaine mise en scène autoritaire de la parole et du regard paysageant, il pose d'emblée une ligne de partage entre l'Un et l'Autre : derrière

l'objet paysager se cache en effet l'Un paysageant qui ne dit pas son nom mais qui possède le pouvoir de décrire, de nommer, d'organiser, de distinguer. L'Autre, c'est bien entendu celui sur qui, qu'il soit présent ou absent de la représentation particulière, se déploie l'opération d'assignation paysagère. C'est au fond cette économie inégale de la parole et du regard figuré qui définit l'altérité de cet Autre paysagé : il n'est l'Autre que parce qu'il n'a pas le pouvoir d'occuper la place de l'Un. Par ailleurs, le discours du paysage constitue une forme euphémisée de discours social : en territorialisant certaines divisions objectives du corps social, il les soustrait à l'ordre symbolique et les présente comme conformes à la nature des choses. Si l'on se réfère à la notion éminemment spatiale de distinction telle que l'a définie Pierre Bourdieu – l'ensemble des positions distinctes, extérieures les unes aux autres mais définies les unes par rapport aux autres - l'on dira que le paysage est, à la fois par la manière dont il énonce quelque chose du monde et par ce qu'il énonce du monde, un dispositif symbolique de naturalisation de la distinction.

Notre étude s'est concentrée autour de trois « moments » discursifs qui entretiennent entre eux des rapports dynamiques d'intertextualité. Le premier, que nous avons défini comme celui du paysage impérial, s'inscrit dans la vision renouvelée de l'espace global qui émerge en Europe à partir de la seconde moitié du 18^e et qui perçoit le monde comme une jonction de relations à l'intérieur d'un champ total. Inséparable du grand mouvement d'unification conquérante du monde et d'accumulation du capital informationnel qu'opèrent alors les grandes puissances européennes, le discours du paysage tenu par les agents impériaux mandatés aux quatre coins du monde apparaît comme le lieu d'un nouage étroit du savoir et du pouvoir. Conçu comme un dispositif panoptique de saisie intégrale de l'espace et articulé autour d'un centre organisateur externe à la représentation, le paysage impérial peut en effet être interprété comme la traduction discursive du grand projet de contrôle global et de subsumation intégrale des formes et des flux sur lequel les nouveaux empires européens prétendent fonder leur puissance.

Il revient à Alexandre de Humboldt d'avoir opéré la mise en paysage d'une grande partie de l'Amérique et plus spécifiquement de la Nouvelle-Grenade. Doté d'un capital social, culturel et économique qui lui octroie un pouvoir de révélation et de consécration

exceptionnel, usant adroitement du potentiel d'universalisation et de subsumation de la scénographie *sur-veillante* du paysage, le savant prussien va en effet proposer une grille de lecture renouvelée de l'espace américain qui va s'imposer durablement au sein des imaginaires des deux côtés de l'Atlantique. Tout en réinscrivant dans la nature même des choses une hiérarchie ethno- raciale et épistémique globale, le savant prussien réinvente l'Amérique équatoriale comme un espace vacant appelé, à travers une sorte de théodicée, à intégrer avantageusement le progrès universel – entendu comme l'orientation de l'économie régionale en direction de la production de valeurs d'échange. Une vision et un dispositif de mise en vision qui, nous l'avons vu, a constitué un précieux matériau pour les élites créoles de la Nouvelle-Grenade qui s'engagent à la veille des indépendances dans un processus de différenciation identitaire.

Avec l'étude des textes paysagers produits par ceux que l'historiographie colombienne a appelé les *ilustrados*, nous sommes passés d'une logique de l'expansion à une logique de l'inscription et de la circonscription territoriale. La communauté interprétative qui se forme autour d'une série d'institutions coloniales visant à la concentration et à la standardisation des savoirs territoriaux, va en effet s'emparer du discours savant sur l'espace et de ses modes spécifiques d'autorité pour affirmer sa capacité à incarner l'intérêt général et pour convertir l'identité minorée par laquelle le pouvoir la ségrègue en identité assumée. Au sein de cette communauté interprétative, c'est sans doute le savant Francisco José de Caldas qui a entrevu avec le plus d'acuité toutes les possibilités que pouvait offrir l'archétexte paysager humboldtien, sa signature consacrant et sa scénographie autorisante, en termes de ressources identitaires et politiques : le discours paysageant va en effet lui permettre de créer un commun territorial autour duquel va pouvoir s'articuler une subjectivité collective. Dans la mesure où l'articulation entre ce bien commun et les membres de ce « je » collectif repose explicitement sur la gestion de ce commun territorial, le développement de ses forces productives et l'allocation de ses ressources potentielles, on peut affirmer que c'est une véritable communauté d'assentiment politique que propose la topographie de Caldas. C'est dans un texte complémentaire dédié à l'influence du climat sur l'homme, que le savant néogrenadin va s'appliquer à déterminer, à désigner l'Autre interne de cette communauté légitime en opérant une mise en paysage des frontières sociales de la ségrégation coloniale. Texte, profondément idéologique dont

l'apparente scientificité, nous l'avons vu, vise avant tout à redoubler, par une opération de naturalisation de la différence, les vieilles hiérarchies coloniales qu'il s'agit de légitimer.

Le récit de voyage « omnipaysager » de Manuel Ancízar s'inscrit pour sa part dans une mission idéologique étatique prescrite : il lui revient en effet, en complément du travail de codification territoriale opéré par la *Comisión corográfica*, de produire un récit « nationalisant » performatif dans lequel le paysage est chargé de représenter et d'inventer un « commun » national. Nous avons repéré deux grandes modalités de production d'un commun paysager : la première, liée à la question de la gouvernementalité (et donc à la nécessité très concrète d'instituer des appareils de discipline du corps social), se construit autour d'un regard qui conduit des caractères visibles du paysage aux particularités de ses habitants et s'affirme comme un dispositif d'évaluation, d'inflexion et de nivellement de la communauté nationale; en cela il se concentre sur l'aménagement d'un avenir commun conforme à la vision sociétale produite par les élites « modernisatrices » blanches et lettrées de la nation. La seconde, met en place toute une série de fictions paysagères géologiques, archéologiques et historiques censées condenser ce qui est attribué à l'identité nationale et fonctionner comme des schèmes symboliques d'agrégation ; des fictions paysagères agglutinantes qui, comme nous l'avons vu, en cherchant à dresser une généalogie phantasmée du Même et de l'Autre qui fait de l'État-nation néo-colonial l'aboutissement et le gardien patenté de cette histoire territorialisée, dépossède une partie de la population de son contexte et la transforme en passé révolu ou en présent archaïque dévalué.

Si le discours du paysage, en tant que production idéologique, possède une indéniable visée hégémonique, c'est exclusivement dans la sphère restreinte des citoyens légitimes qui peuvent exhiber les blasons symboliques de la blancheur sociale : en réalité, le paysage constitue avant tout une mise en scène autolégitimante de la domination exercée par la *ciudad letrada* sur ceux que l'origine rurale, la langue, le sexe ou la couleur de peau font des citoyens de second ordre. À la vérité, celles et ceux qui sont paysagés constituent les objets d'un dessein qui ne les concerne pas au premier chef. Reste que la *ciudad letrada* n'est pas une formation sociale homogène : ayant prioritairement vocation à définir ce qui ressortit de la parole ou du cri, elle constitue aussi un champ structuré par des positions hiérarchiques et des pratiques associées à ces positions. S'agissant du

paysage, il en va de même que pour tout autre construction idéologique : il se combine toujours à la construction des représentations subversives élaborées par ceux qui, détenteurs des technologies de la lettre mais éloignés des consécration institutionnelles, peuvent s'impliquer dans une forme euphémisée de critique sociale.

Convaincu que, contrairement aux discours plus directement soumis à des formes de prescriptions idéologiques, le discours littéraire a pu constituer à la fois un laboratoire de construction de la Nation et une plate-forme d'*indisciplinarité*, sur laquelle ont pu se rencontrer, s'opposer, se compléter les différents discours élaborés par l'époque, nous avons voulu porter notre attention sur la production littéraire pour repérer et penser le fonctionnement et les contradictions du régime de représentation paysager. Pour ce faire nous avons analysé quatre œuvres extérieures au canon légitime qui constituent autant de points de vue excentrés, minoritaires, sur la réalité sociale de la république coloniale. S'agissant de notre problématique, cette excentricité relative leur a permis non seulement de mettre en crise la fausse naturalité du paysage mais de dégager des perspectives de pensées minoritaires que le verrou paysager maintenait forclos.

Le roman de Eugenio Díaz, *Manuela*, se concentre sur la dimension proprement idéologique du paysage, c'est-à-dire sur sa fonction d'occultation et de justification des rapports de domination et d'exploitation. À travers une délégation atomisée de la fonction idéologique, le texte fait non seulement la critique de la vision paysagère en tant qu'elle peut fonctionner comme un leurre qui invisibilise le réel, mais élucide sa fonction dans le cadre d'un système de production fondé sur la surexploitation des groupes subalternes. Sensible à la dimension générique du discours et du regard paysager, *Dolores* de Soledad Acosta de Samper défait progressivement la parole paysageante du narrateur encadrant, met en crise les métaphores paysagère sexuées de la Nation, met en scène à travers la quête du sujet féminin un brouillage de « la fonctionnalité des gestes et des rythmes adaptés aux cycles naturels de la production, de la reproduction et de la soumission ».²⁴⁵ Le dernier roman analysé ne se présente pas comme le lieu d'une critique de la représentation mais plutôt comme celui d'un détournement de la fonction paysagère et d'un retraitement des valeurs qui lui sont attachées : *Ingermina* de Juan-José Nieto se présente, en effet, comme une allégorie alternative de fondation nationale dans laquelle le paysage

²⁴⁵ Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, op. cit., p. 62-63

opère comme un embrayeur énonciatif qui consacre la « métissité » de la nation. Par le biais d'une sorte d'autofiction poétique qui prend appui sur le point stigmatique de la raison coloniale, les poèmes de *Cantos populares de mi tierra* de Candelario Obeso mettent pour leur part en scène une parole minoritaire qui affirme sa radicale habitation du monde et son insubordination aux normes grammaticales et représentationnelles véhiculées par la prose paysagère de la *ciudad letrada*.

Nous cherchions à savoir quelles fonctions idéologiques sont au travail dans un discours qui est tout à la fois dispositif de mise en scène de la parole et production d'une représentation du monde. Nous avons vu que le paysage offrait des ressources de naturalisation idéologique (et par conséquent d'universalisation) qui expliquent en grande partie son intense mobilisation jusqu'à la fin du 19^e siècle : ces grands espaces vierges, ces espaces de la fureur, ces espaces pastoraux offraient en effet le double avantage de paraître plus vrais que nature et de fonctionner comme un panorama offert à une action future d'avance balisée tout en suspendant un certain partage social du monde et de la nation. L'on aura compris que le processus de naturalisation idéologique dont il est question tout au long de ce parcours trouve d'évidents prolongements dans le débat contemporain sur l'instrumentalisation actuelle des discours de l'écologie : quoi en effet de plus « naturalisant » que ces discours sans cesse plus présents qui, comme le faisait jadis le paysage, prennent à parti la nature? Si aujourd'hui le paysage ne possède bien entendu plus guère la centralité idéologique qu'il avait dans le passé, d'autres discours semblent occuper sa place au sein de l'infrastructure symbolique de la dernière phase du projet néolibéral de marchandisation intégrale du monde. Comme l'a très justement analysé l'anthropologue colombien Arturo Escobar, « *il est possible que nous soyons en train de passer d'un régime de nature « organique » (pré-moderne) et « capitalisé » (moderne) à un régime de techno-nature rendu possible par les nouvelles formes que connaissent la science et la technologie* ». ²⁴⁶

Se pourrait-il donc que dans le cadre de cette nouvelle configuration historique du capital, la mobilisation de nouveaux discours de la nature - comme celui de l'écologiquement correct et du « durable » - vise lui aussi à l'instauration d'une forme de soumission « durable » à un certain ordre fonctionnel des choses? Se pourrait-il que ces

²⁴⁶ Arturo Escobar cité dans : Santiago Castro-Gómez, « Le chapitre manquant d'empire, la réorganisation post-moderne de la colonisation dans le capitalisme post-fordiste », dans : *Multitudes*, n°26, 2006/3, p. 47

discours, ancrés dans le champ de l'expertise, en faisant des espaces périphériques les réservoirs « universels » de la biodiversité et les nouvelles frontières du bio-tourisme, reconduisent sous de nouveaux oripeaux, la vieille division impériale du monde et la perpétuation d'un processus finalement ininterrompu d'accumulation par dépossession des pays du Sud? Se pourrait-il enfin que la « valorisation » mercantile des savoirs « autochtones » du monde par les nouvelles écolocraties internationales et ses relais locaux constitue là encore le masque d'une nouvelle forme d' « altériorité », de cantonnement identitaire et social, au demeurant associée à des formes de plus en plus coercitives d'immuno-politiques? À l'heure où les fonctions naturalisantes du discours majoritaire sont massivement mobilisées, nous poussant à ne voir dans le réel que ce qui prouve la vérité indépassable du système de production en place, dénaturiser ces discours devient plus qu'un impératif épistémologique.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES IMPRIMÉES

ACOSTA DE SAMPER, Soledad, *Novelas y cuadros de la vida suramericana*, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 2004.

ANCIZAR, Manuel, *Peregrinación de Alpha por las provincias del norte de la Nueva Granada en 1850 y 51*, Bogotá, Imprenta de Echevarría Hermanos, 1853.

BOUSSINGAULT, Jean-Baptise, *Mémoires*, 5 vol., Typographie Chavenot et Renourad, Paris, 1892.

CALDAS (de), Francisco José, «El influjo del clima sobre los seres organizados», *Semanario del Nuevo Reyno de Granada*, Santafé de Bogota, n°22/30, 29 mai 1808/24 juillet 1808, dans *Obras de Caldas*, Bogotá, Imprenta nacional, 1912.

CALDAS (de), Francisco José, «Estado de la geografía del Vireynato de Santafé de Bogotá», *Semanario del Nuevo Reyno de Granada*, Santafé de Bogota, n°1/6, 3 janvier/7 février 1808, dans *Obras de Caldas*, Bogotá, Imprenta nacional, 1912.

CALDAS (de), Francisco José, *Cartas de Caldas*, Academia Colombiana de Ciencias exactas, físicas y naturales, Bogotá, 1978.

CAMACHO, Joaquín, «Relación territorial de la provincia de Pamplona», dans : *Semanario del nuevo Reino de Granada*, vol.1, Biblioteca Popular de Cultura Colombiana, Bogotá, 1942.

DÍAZ CASTRO, Eugenio, *Manuela, Novela de costumbres colombianas*, 2 tomes, Garnier Hermanos, Paris, 1889.

El Mosaico, Miscelánea de literatura, ciencias y música, vol. 1, n°1, Bogotá, 1858.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Alexander Von Humboldt en Colombia, Extractos de su diario*, Academia colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales, Biblioteca digital Andina, (en ligne) : http://www.comunidadandina.org/bda/ficha_bda.asp?registro=250

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Cosmos*, 2 tomes, Utz, Paris, 2000.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 2 tomes, Librairie Gide et fils, Paris, 1826.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle Espagne*, Tome 1, chez F. Schoell, Paris, 1811.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Essai sur la géographie des plantes, accompagné d'un tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des mesures exécutées, depuis le dixième degré de latitude boréale jusqu'au dixième degré de latitude australe, pendant les années 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803, par A. de Humboldt et A. Bonpland*, Paris, Fr. Schoell, 1807.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Florae fribergensis specimen plantas cryptogamicas praesertim subterraneas exhibens*, H. A. Rottmann, Berlin, 1793.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt (1798-1807)*, E. Guilmoto Editeur, Paris, 1905.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Reise auf dem Magdalena, durch die Anden und Mexico*, Teil : I, II, transcription et annotations de Margot Faak, Akademie Verlag, Berlin, 2003.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804*, tome 3, J. Smith et Gide, Paris, 1825.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804*, tome 2, F. Schoell, de l'imprimerie de Smith, Paris, 1814.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Relation historique du Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, tome 2, chez N. Maze, Paris, 1819.

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Tableaux de la nature*, Firmin Didot Frères, Paris, 1850

HUMBOLDT (de), Alexandre, *Vues des Cordillères et des monumens des peuples de l'Amérique*, F. Schoell, Paris, 1810.

MUTIS, José Celestino, *Diario de observaciones de José Celestino Mutis (1760-1790)*, transcripción, prólogo y notas de Guillermo Hernandez de Alba, Tomo. 1, Instituto Colombiano de Cultura Hispánica, Ediciones del segundo centenario de la Real Expedición Botánica, Bogotá, 1983.

NIETO, Juan José, *Ingermina o la hija de Calamar*, Cooperativa Editorial Magisterio, Bogotá, 1998.

OBESO, Candalerio, *Cantos populares de mi tierra*, Imprenta de Borda, Bogotá, 1877

Papel Periódico de la ciudad de Santafé de Bogotá, Edición conmemorativa del segundo centenario de la Biblioteca nacional de Colombia, 6 tomes, Banco de la República, Bogotá, 1978.

RESTREPO, José Manuel, «Ensayo sobre la geografía, producciones, industria y población de la provincia de Antioquia», dans *Semanario del nuevo Reino de Granada*, vol.1, Biblioteca Popular de Cultura Colombiana, Bogotá,1942.

RIVAS, Medardo, *Los trabajadores de tierra caliente*, Imprenta de M. Rivas, Bogotá, 1899.

SALAZAR, José María, «Memoria descriptiva del país de Santafé de Bogotá, en la que se impugnan varios errores de la de Mr. Leblond sobre el mismo objeto», dans *Semanario del nuevo Reino de Granada*, vol.1, Biblioteca Popular de Cultura Colombiana, Bogotá,1942.

SAMPER, *Ensayo sobre las revoluciones políticas y la condición social de la Repúblicas colombianas*, Biblioteca popular colombiana, Bogotá, 1969.

SAMPER, José María, *Viaje de un Colombiano en Europa*, Imprimerie de Thurot, Paris, 1862.

VALENZUELA, Eloy, *Primer diario de la Real Expedición botánica del Nuevo Reino de Granada, desde el día 29 de abril de 1783, hasta el día 8 de mayo de 1784*, Imprenta del departamento, Bucaramanga, 1952.

VARGAS (de), Pedro Fermín, *Pensamientos políticos y memorias sobre la población del Nuevo Reino de Granada*, Publicaciones del Banco de la República, Bogotá, 1953.

VERGARA Y VERGARA, José María, *Museo de cuadros de costumbres. Biblioteca El Mosaico*, Imprenta Banco popular, Bogotá, 1973.

OUVRAGES CRITIQUES ET OUTILS SCIENTIFIQUES

AFFERGAN, Francis, *Exotisme et altérité, Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, P.U.F, Paris, 1987.

AGAMBEN, Giorgio, *Homo Sacer, le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil, Paris, 1997.

AMAYA, José, *La Real Expedición Botánica del Nuevo Reino de Granada*, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 1982.

ANDERMANN, Jens, *Mapas del poder, una arqueología literaria del espacio argentino*, Beatriz Viterbo editora, Rosario, 2000.

ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national, Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La découverte, Paris, 2002.

APPELBAUM, Nancy, **MACPHERSON**, Anne S., **ROSEMBLATT**, Karin Alejandra (dir.), *Race and nation in Modern Latin America*, The University of North Carolina Press, 2003.

- ATKINSON**, David, **JACKSON**, Peter, **SIBLEY**, David, **WASHBOURNE**, Neil (dir.), *Cultural Geography. A critical dictionary of key concepts*, I.B. Tauris, London/New-York, 2005.
- BAKER**, Alan, **BIGER**, Gideon (dir.) *Ideology and landscape in historical perspective*, Cambridge University Press, Cambridge, 1992.
- BAKHTINE**, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978.
- BAKHTINE**, Mikhaïl, *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous le Renaissance*, Gallimard, Paris, 1970.
- BAKHTINE**, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris, 1984.
- BALIBAR**, Etienne, **WALLERSTEIN**, Immanuel (dir.), *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, La découverte, Paris, 1988.
- BARTHES**, Roland, *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957.
- BARTHES**, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, Paris, 1977.
- BELL**, Morag, **BULTLIN**, Robin Alan., **HEFFERMAN**, Michael (dir.), *Geography and Imperialism 1820-1940*, Manchester University Press, 1995.
- BÉNASSY**, M.-C. (dir.), *Nouveau Monde et Renouveau de l'Histoire naturelle*, vol.3, Seuil, Paris, 1994.
- BENDER**, B. (dir.), *Landscape Politics and perspectives*, Berg publishers, Oxford, 1993.
- BERQUE**, Augustin (dir.), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Seyssel, Champ Vallon, 1994.
- BEVERLEY**, John, **COHEN**, Phil, **HARVEY**, David (dir.), *Subculture and homogenization*, Fundación Antoni Tapies, Barcelona, 1998.
- BEVERLEY**, John, **OVIEDO**, José, **ARONNA**, Michael (dir.), *The postmodernist debate in Latin America*, Duke University Press, London, 1995.
- BHABBA**, Homi k, *The location of culture*, Routledge, London and New York, 1994.
- BHABBA**, Homi k. (dir.), *Nation and narration*, Routledge, London and New York, 1990.
- BORGES**, Jorge Luis, *Obras completas II*, Emecé Editores, Barcelona, 1989.
- BOURDIEU**, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Droz, Genève, 1972.
- BOURDIEU**, Pierre, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998.
- BOURDIEU**, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, Paris, 2001.

BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris, 1992.

BOURDIEU, Pierre, *Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris, 1994.

BRIFFAUD, Serge, *Naissance d'un paysage. la montagne pyrénéenne à la croisée des regards, XVIe-XIXe siècles*, Archives de Hautes-Pyrénées/Université de Toulouse, Tarbes/Toulouse, 1994.

CANNON, Suzan, *Science in culture : the early Victorian period*, Science History publications, New York, 1978.

CAÑIZARES-ESGUERRA, Jorge (dir.), *Nature, empire and nation, Explorations of the history of science in the Iberian world*, Stanford University Press, 2006.

CARTER, Paul, *The road to Botany Bay. An exploration of landscape and history*, Alfred A. Knopf, New York, 1988.

CASANOVA, Pascale, *La république mondiale des Lettres*, Seuil, Paris, 1999.

CASSID, Jill H., *Sowing Empire. Landscape and colonisation*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2005.

CASTREE, Noël et **BRAUN**, Bruce (dir.), *Social nature, theory, practice and politics*, Oxford University Press, 2001.

CASTRILLÓN, Alberto, *Alejandro de Humboldt, del catálogo el paisaje*, Universidad de Antioquia, Medellín, 2000.

CASTRO-GÓMEZ, Santiago (dir.), *Pensar en el siglo XIX, Cultura, biopolítica y modernidad en Colombia*, Instituto internacional de literatura iberoamericana, Pittsburgh, 2004.

CASTRO-GOMEZ, Santiago, **MENDIETA**, Eduardo (dir.), *Teorías sin disciplina, poscolonialidad y globalización en debate*, University of San Fransisco, México, 1998.

CASTRO-GÓMEZ, Santiago, **GUARDIOLA-RIVERA**, Oscar, **MILÁN DE BENAVIDES**, Carmen (dir.), *Pensar en los intersticios. Teoría y práctica de la crítica poscolonial*, CEJA, Bogotá, 1999.

CERTEAU (de), Michel , *L'écriture et l'histoire*, Gallimard, Paris, 1975.

CERTEAU (de), Michel, « présentation », dans : Jules Verne, *Les grands navigateurs du siècle 18^e* , Éditions Ramsay, Paris, 1977.

CERTEAU (de), Michel, *L'invention du quotidien*, T.1, Seuil, Paris, 1990.

CERTEAU (de), Michel, *La culture au pluriel*, Seuil, Paris, 1993.

CHARAUDEAU, Patrick, **MAINGUENEAU**, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002.

- CHASTEL**, André, *Le grotesque, Le promeneur*, Paris, 1988.
- CHÂTELET**, François, *Histoire de la philosophie, le XXe siècle*, Hachette, Paris, 1973.
- CHAUNU**, Pierre, *La Civilisation de l'Europe des Lumières*, Flammarion, Paris, 1982.
- CITTON**, Yves, *Lire, interpréter, actualiser*, Éditions Amsterdam, Paris, 2007.
- CLAVERO**, Bartolomé, *Derecho indígena y cultura constitucional en América*, Siglo XXI, México, 1994.
- CLIFFORD**, Geertz, *The interpretation of Cultures*, Basic Books, New York, 1973.
- COLLOT**, Michel, *L'horizon fabuleux*, vol.1, José Corti, 1988.
- COLMENARES**, Germán, *Las convenciones contra la cultura. Ensayos sobre la historiografía hispanoamericana del siglo XIX*, Tercer Mundo editores, Bogotá, 1987.
- COLMENARES**, Germán, *Partidos políticos y clases sociales*, Ediciones Universidad de los Andes, Bogotá, 1968.
- CORBIN**, Alain, *Le territoire du vide, L'occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Aubier, Paris, 1988.
- CORNEJO POLAR**, Antonio, *Escribir en el aire, Ensayo sobre la heterogeneidad socio-cultural en las literaturas andinas*, Latinoamericana editores, Lima, 2003.
- COSGROVE**, Denis E., *Social formation and symbolic landscape*, the University of Wisconsin Press, 1998.
- CRARY**, Jonathan, **KWINTER**, Sanford, (dir.), *Incorporations*, New York, Zone, 1992.
- DANIELS**, Stephen, **COSGROVE**, Denis, (dir.), *The iconography of landscape : Essays of the symbolic representation, design and use of past environnements*, Cambridge university press Cambridge, 1993.
- DEAS**, Malcolm, *Del poder y la gramática y otros ensayos sobre historia, política y literatura colombianas*, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1993.
- DELEUZE**, Gilles, **GUATTARI**, Félix, *Milles Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, Les éditions de Minuit, Paris, 1980.
- DELPHY**, Christine, *Classer, dominer, Qui sont les « autres »?*, La fabrique, Paris, 2008.
- DERRIDA**, Jacques, *De la grammatologie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1967.
- DEUTSCHE**, Rosalyn, *Evictions : Art and spatial politics*, Cambridge and London, MIT press, 1996.
- DOWLER**, Lorraine, **CARUBIA**, Josephine, **SZCZYGIEL**, Bonj, (dir.), *Gender and Landscape, Renegotiating morality and space*, Routledge, London and New York, 2005.

DRIVER, Felix, *Geography militant, Cultures of exploration and empire*, Blackwell Publishers, London, 1999.

DRIVER, Felix, **MARTINS**, Luciana (dir.), *Tropical visions in an age of empire*, The university of Chicago Press, 2005.

DUARTE FRENCH, Jaime, **GONZÁLEZ**, Florentino (dir.), *Razón y sin razón de una lucha política*, Carlos Valencia Editores, Bogotá, 1982.

DUNCAN, Nancy (dir.), *Body space : Destabilizing geographies of gender and sexuality*, London, Routledge, 1996.

DUNCAN, James, **LEY**, David (dir.), *Place, culture, representation*, Routledge, London, 1993.

DUSSEL, Enrique, *1492, El encubrimiento del otro, Hacia el origen del mito de la modernidad*, Plural Ediciones, La Paz, 1994.

DUSSEL, Enrique, *Filosofía de la liberación*, Ediciones de la Aurora, Buenos Aires, 1985.

FABIAN, Johannes, *Time and the other, How anthropology makes its subjects*, Columbia University press, 2002.

FALS BORDA, Orlando, *Historia doble de la costa*, Banco de la República/El Áncora editores, Bogotá, 2002

FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952.

FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits II*, Gallimard, Paris, 2001.

FOUCAULT, Michel, *Il faut défendre la société, Cours au collège de France 1976*, Gallimard, Paris, 2004.

FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Gallimard, 1979.

FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966.

FOUCAULT, Michel, *Naissance de la clinique*, P.U.F., Paris, 2003.

FOUCAULT, Michel, *Sécurité, territoire, Population, cours au Collège de France 1977-78*, Gallimard, Paris, 2004.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975.

FRANCO, Jean, *plotting women, gender and representation in Mexico*, Columbia University Press, New York, 1989.

FRENCH, Jennifer L., *Nature, neo-colonialism and the Spanish American regional writers*, University Press of New England, Dartmouth, 2005.

GARCÍA LINERA, Álvaro, *Pour une politique de l'égalité, communauté et autonomie dans la Bolivie contemporaine*, Les prairies ordinaires, Paris, 2008.

GARRIDO, Margarita, *Reclamos y representaciones. Variaciones sobre la política en el Nuevo Reino de Granada, 1770-1815*, Banco de la república, Bogotá, 1993.

GEERTZ, Clifford, *The interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973.

GELLNER, Ernst, *Nations et nationalisme*, Payot, Paris, 1989.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Éditions du seuil, Paris, 1972.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Éditions du seuil, Paris, 1987.

GERBI, Antonello, *La disputa del Nuevo Mundo. Historia de una polémica 1750-1900*, Fondo de Cultura Económica, México, 1993.

GILIAN, Rose, *Feminism and geography. The limits of geographical knowledge*, Polity press, Cambridge, 1993.

GODLEWSKA, Ann (dir.), *Geography and Empire*, Blackwell Publishers, London, 1994.

GÓMEZ OCAMPO, Gilberto, *Entre María y la Vorágine, la literatura colombiana finisecular (1886-1903)*, Ediciones del fondo cultural cafetero, Bogotá, 1988.

GOMEZ, Thomas, *Humboldt et le monde hispanique*, Publication du centre de recherche ibérique et ibérico-américaines de l'Université de Paris X, Nanterre, 2002.

GONZÁLEZ ECHAVARRÍA, Roberto, *Myth and Archive, A theory of Latin American narrative*, Cambridge University Press, 1990.

GONZÁLEZ, Aníbal, *La crónica modernista hispanoamericana*, Ediciones José Porrúa Turanzas, Madrid, 1983.

GONZÁLEZ-STEPHAN, Beatriz, *Fundaciones : Canon, historia y cultura nacional. La historiografía literaria del liberalismo hispanoamericano del siglo XIX*, Iberoamericana-Vervuert, Madrid / Frankfurt, 2002.

GREENBLATT, Stephen, *Ces merveilleuses possessions. Découverte et appropriation du Nouveau Monde au 16^{ème} siècle*, Les Belles Lettres, Paris, 1996.

GRIVEL, Charles, *La production de l'intérêt romanesque*, Mouton, La Haye, 1973.

GUERRA, François-Xavier, **QUIJADA**, Mónica (dir.), *Imaginar la Nación, Cuadernos de Historia Latinoamericana*, n°2, Iberoamericana / Vervuert, Madrid / Frankfurt, 1999.

GUERRA-CUNHINGAM, Lucía, *La mujer fragmentada, historia de un signo*, Casa de las Américas, La Habana, 1994.

GUSDORF, Georges, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale, Dieu, la Nature, l'Homme au siècle des Lumières*, Tome 5, Payot, Paris, 1973.

HALPERIN DONGHI, Tulio, *Historia contemporánea de América Latina*, Alianza Editorial, 1998.

HAMON, Philippe, *Du descriptif*, Hachette, Paris.

HAMON, Philippe, *Texte et idéologie*, PUF, Paris, 1998.

HARDT, Michael, **NEGRI**, Antonio, *Empire*, 10/18, Paris, 2000.

HELG, Alina, *Liberty and equality in Caribbean Colombia 1770-1835*, The University of North Carolina press, Chapel Hill and London, 2004.

HERNÁNDEZ DE ALBA, Gonzalo, *En busca de un país : la Comisión corográfica*, Bogotá, Carlos Valencia Editores, 1984.

HERNÁNDEZ DE ALBA, Gonzalo, *Quinas amargas : el sabio Mutis y la discusión naturalista del siglo XVIII*, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1991, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/ciencias/quinas>, Biblioteca virtual del Banco de la República, 2004.

HIGGINS, Antony, *Constructing the criollo archive. Subjects of knowledge in the the Biblioteca Mexicana and the Rusticatio Mexicana*, Purdue University Press, West Lafayette, 2000.

HOBBSAWM, Eric, *Nations et nationalisme depuis 1780, programme, mythe et réalité*, Gallimard, Paris, 1990.

HOLL, Franck, *El regreso de Humboldt*, Imprenta Marisacal, Quito, 2001.

HORKHEIMER, Max, **ADORNO**, Teodor W., *La dialectique de la Raison*, Gallimard, Paris, 1974.

JAKOB, Michael, *Le paysage*, Infolio éditions, Gollion, 2008.

JANIK, Dieter (dir.), *La literatura en la formación de los Estados hispanoamericanos (1800-1860)*, Iberoamericana-Vervuert, Madrid/Frankfurt, 1998.

JARAMILLO, María Mercedes, **ROBLEDO**, Angela Inés, **RODRÍGUEZ-ARENAS**, Flor-María (dir.), *¿Y las mujeres? Ensayos sobre literatura colombiana*, Ediciones de la Universidad de Antioquia, Medellín, 1991.

JARDINE, Nicholas, **SECORD**, James, **SPARY**, Emma, (dir.), *Culture of natural history*, Cambridge University Press, 1996.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 2002.

KIRCKPATRICK, Susan, *Las románticas. Escrituras y subjetividad en España. 1835-1850*, Ediciones Cátedra, Madrid, 1991.

KOENIG, Hans-Joachim, **PLATT**, Tristan, **LEWIS**, Colin (dir.), *Estado-nación, Comunidad Indígena, Industria, Tres debates al final del milenio, Cuadernos de Historia Latinoamericana*, n°8, Iberoamericana-Vervuert, Madrid / Frankfurt, 2000.

KOENIG, Hans-Joachim, *El camino hacia la Nación, nacionalismo en el proceso de formación del estado y de la Nación de la Nueva Granada, 1750–1856*, Banco de la República, Bogotá, 1994.

KOSELLECK, Reinhart, *Le règne de la critique*, les Éditions de Minuit, Paris, 1979.

LACAN, Jacques, *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 1966.

LAFONT, Robert, *Le travail de la langue*, Flammarion, Paris, 1978.

LANDER, Edgardo (dir.), *La colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, CLASCO, Buenos Aires, 2000.

LARSON, Brooke, *Indígenas, élites y estado en la formación de las repúblicas andinas (1850-1910)*, IEP Ediciones, Lima, 2002.

LATOUR, Bruno, *La science en action*, Gallimard, 1989.

LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, La découverte, Paris, 1991.

LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 2000.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962.

LIVINGSTONE, David N., **WITHERS**, Charles W.J. (dir.), *Geography and Enlightenment*, The University of Chicago Press, 1999.

LÖWY, Michael, **SAYRE**, Robert, *Révolution et mélancolie, le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992.

LUCKACS, Georg, *Histoire et conscience de classe*, Minuit, Paris, 1960.

LYOTARD, Jean-François, *Le différend*, Paris, Minuit, 1983.

MACFARLANE, Antony, *Colombia before independence*, Cambridge University Press, 1993.

MAINGUENEAU, Dominique, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Hachette, Paris, 1991.

MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire, paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004.

MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Bordas, Paris, 1990.

MALDIDIER, Denise, *L'inquiétude du discours*, Éditions des Cendres, Paris, 1990.

- Manual de literatura colombiana*, Planeta, Bogotá, 1988.
- MARX**, Karl, *Le capital*, I, PUF, Paris, 1993.
- MARX**, Karl, *L'idéologie allemande*, Éditions sociales, Paris, 1982.
- MBEMBE**, Achille, *De la post-colonie. Essai sur l'imagination dans l'Afrique contemporaine*, Karthala, Paris, 2000.
- McCLINTOCK**, Ann, *Imperial leather : Race, Gender and sexuality in the Colonial contest*, Routledge, London and New York, 1995.
- MCCLINTOCK**, Anne, **MUFTI**, Aamir, **SHOHAT**, Ella (dir.), *Dangerous liaisons, gender, nature and postcolonial perspectives*, University of Minesota Press, Minneapolis, 1997.
- MELO**, Jorge Orlando (dir.), *Gran enciclopedia de Colombia*, Círculo de Lectores, Bogota, 1991.
- MICHAUD**, Yves, *L'Université de tous les savoirs*, Odile Jacob, Paris, 2001.
- MIGNOLO**, Walter R., *Local Histories/Global designs. Coniality, subaltern knowledges and border thinking*, Princeton University press, 2000.
- MIGNOLO**, Walter, *The Darker side of Renaissance, Literacy, territoriality and colonization*, The University of Michigan Press, Chicago, 1995.
- MIGNOLO**, Walter, *The idea of Latin America*, Blackwell Publishing, Oxford, 2005.
- MILLER**, David Philip, **REILL**, Peter Hanns (dir.), *Visions of empire, Voyage, botany and representation of nature*, Cambridge University Press, 1996.
- MINGUET**, Charles, *Alexandre de Humboldt, historien et géographe de l'Amérique espagnole (1799-1804)*. Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine, Paris, 1969.
- MITCHELL**, Don, *Cultural Geography, a critical Introduction*, Blackwell Publishing, Malden/Oxford, 2000.
- MITCHELL**, W. J. T., *What do pictures want? The lives and loves of images*, The University of Chicago Press, 2005.
- MITCHELL**, W.J.T., *Landscape and power*, The University of chicago Press, 2002.
- MONTALDO**, Graciela, *El cuerpo salvaje de la Nación. Ficciones culturales y fábulas de identidad en América Latina*, ed. Beatriz Viterbo, Rosario, 1999.
- MORAÑA**, Mabel (dir.), *Rama y los estudios latinoamericanos*, University of Pittsburgh press, 1997.
- MORAÑA**, Mabel, *Crítica impura, estudios de cultura y literatura latinoamericana*, Vervuert-Iberoamericana, Frankfurt/Madrid, 2004.

- MORETTI**, Franco, *Atlas du roman européen 1800-1900*, Seuil, Paris, 2000.
- MULVEY**, Laura, *Visual and other pleasure*, Macmillan Press, London, 1989.
- MÚNERA**, Alfonso, *El fracaso de la nación. Región, clase y raza en el Caribe colombiano (1717-1821)*, Banco de la República-el Áncora editores, Bogotá, 1998.
- MÚNERA**, Alfonso, *Fronteras imaginadas, La construcción de las razas y de la geografía en el siglo XIX colombiano*, Banco de la República, Bogotá, 2004.
- NIETO OLARTE**, Mauricio, *Remedios para el Imperio: historia natural y la apropiación del Nuevo Mundo*, Instituto Colombiano de Antropología e Historia, Bogotá, 2001.
- NORA**, Pierre, *les lieux de mémoire*, tome 1, Gallimard, Paris, 1997.
- OLWING**, Kenneth, *Nature's ideological landscape*, Allen and Unwin, London, 1984.
- ORDOÑEZ**, Montserrat, *Soledad Acosta de Samper, una nueva lectura*, Ediciones fondo de cultura cafetero, Bogotá, 1988.
- ORTIZ**, Lucía, (dir.), *Chambacú, la historia la escribes tú. Ensayos sobre cultura afrocolombiana*, Iberoamericana-Vervuert, Madrid, 2007.
- PALACIOS**, Marco, **SAFFORD**, Franck, *Colombia, país fragmentado, sociedad dividida*, Editorial Norma, Bogotá, 2002.
- PARRET**, Herman, *Les Passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Bruxelles, Mardaga, Bruxelles, 1986.
- PATERMAN**, Carol, *The disorder of women, democracy, feminism and political theory*, Stanford University Press, 1990.
- PATIÑO**, Emma Julia, *Resistencia y búsqueda de la identidad latinoamericana en las obras de Soledad Acosta de Samper*, UMI dissertation services, 1996.
- PÉREZ ARBELÁEZ**, Enrique, *Alejandro de Humboldt en Colombia*, Empresa colombiana de petróleos, Bogotá, 1959.
- PÉRUS**, Françoise, *De selvas y selváticos, Ficción antropográfica y poética narrativa en Jorge Isaacs*, Plaza y Janes, Bogotá, 1998.
- PRATT**, Mary Louise, *Imperial eyes, travel writing and transculturation*, Routledge, London and New York, 1992.
- PRESCOTT**, Laurence E., *Candelario Obeso y la iniciación de la poesía negra en Colombia*, Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1985.
- PUERTO SARMIENTO**, Francisco Javier, *Ciencia de cámara, Casimiro Gómez Ortega (1741-1818) el científico cortesano*, C.S.I.C., Madrid, 1992.

RABASA, José, *L'invention de l'Amérique. Historiographie espagnole et formation de l'eurocentrisme*, L'Harmattan, Paris, 2003.

RAMA, Ángel, *La ciudad letrada*, Ediciones del norte, México, 1984.

RAMOS, Julio, *Paradojas de la letra*, Universidad Andina Simon Bolivar, Caracas, 1996.

RANCIÈRE, Jacques, *La méésentente, Politique et philosophie*, Gallilée, Paris, 1995.

RANCIÈRE, Jacques, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

RANCIÈRE, Jacques, *Politique de la littérature*, Galilée, Paris, 2007.

RICHARDS, Thomas, *The imperial archive, knowledge and the fantasy of empire*, Verso, London-New York, 1993.

ROBIC, Marie-Claire (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Economica, Paris, 1992.

RODRIGUEZ, Ileana, *Transatlantic topographies, Islands, Highlands, Jungles*, University of Minesota Press, Minneapolis, 2004.

ROGER, Alain, *La théorie du paysage en France 1974-1994*, Seyssel, Champ Vallon, 1999.

ROJAS, Cristina, *Civilización y violencia. La búsqueda de la identidad en la Colombia del siglo XIX*, Editorial Norma, Bogotá, 2002.

RONCAYOLO, Marcel, *La ville et ses territoires*, Gallimard, Paris, 1990.

RUTHERFORD, Jonathan (dir.), *Identity: Community, Culture, Difference*, Lawrence & Wishart, London, 1990.

SAFFORD, Franck, *The ideal of practical. Colombias's struggle to form a technical emite*, University of Texas Press, Austin and London, 1976.

SAÏD, Edward W., *Beginnings, Intention and method*, Basic books, New York, 1975.

SAÏD, Edward W., *Culture and imperialism*, Chatto and Windus, Londres, 1993.

SAÏD, Edward W., *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1980.

SÁNCHEZ, Efraín, *Gobierno y geografía. Augustín Codazzi y la Comisión Corográfica de la Nueva Granada*, Banco de la República, El Áncora editores, Bogotá, 1998.

SANDERS, James E., *Contentious Republicans. Popular Politics, Race, and Class in Nineteenth-Century Colombia*, Duke University Press, Durham and London, 2004.

SCHMIDT-WELLE, Friedhelm (dir.), *Ficciones y silencios fundacionales, Literaturas y culturas poscoloniales en América Latina (siglo XIX)*, Iberoamericana-Vervuert, Madrid/Frankfurt, 2003.

- SCOTT**, James C., *La domination et les arts de la résistance*, Éditions Amsterdam, 2008.
- SERGE**, Margarita, *El réves de la Nación, territorios salvajes, frontera y tierra de nadie*, Universidad de los Andes, Bogotá, 2005.
- SERRANO**, Carlos, **DUVIOLS**, Jean-Paul (ed.), *Les voies des Lumières. Le monde ibérique au 18^{ème} siècle*, Presse de l'Université Paris-Sorbonne, 1998.
- SERRES**, Michel, *Hermès III, La traduction*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1974.
- SILVA**, Renán, *Prensa y Revolución a finales del siglo XVIII: contribución a un análisis de la formación de la ideología de independencia nacional*, Banco de la República, Bogotá, 1988.
- SILVA**, Renán, *Los ilustrados de la Nueva Granada, 1760-1808. Genealogía de una comunidad de interpretación*, EAFIT, Banco de la República, Medellín, 2002.
- SILVA**, Renán, *Saber, cultura y sociedad en el Nuevo Mundo de Granada. Siglos XVII-XVIII*, Universidad Pedagógica nacional, Bogotá, 1984.
- SMITH**, Adam, *The theory of moral sentiment*, Prometheus Books, London, 2000.
- SOMMER**, Doris, *Foundational Fictions, The national romances of Latin America*, University of Berkeley Press, Los Angeles, 1991.
- SOMMER**, Doris, *The places of History: Regionalism Revisited in Latin America*, Duke University Press, Durham and London, 1999.
- STAFFORD**, Barbara, *Voyage into substance, art, science, nature and illustrated voyage account, 1760-1840*, the MIT press, Cambridge and London, 1984.
- SULEIMAN**, Susan, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, PUF, Paris, 1983.
- TAUSSIG**, Michael, *Shamanism, colonialism, and the wild man : a study in terror and healing*, University of Chicago Press, 1987.
- TURGOT**, Anne Robert Jacques, « Tableaux philosophiques des progrès successifs de l'esprit humain » dans *Formation et distribution des richesses*, Garnier-Flammarion, Paris, 1997.
- VELÁSQUEZ TORO**, Magdala (dir.), *Las mujeres en la historia de Colombia, Mujer y cultura*, Tome 3, Norma, Bogotá, 1992.
- VEGA**, María José, *Imperios de papel, Introducción a la crítica postcolonial*, Crítica, Barcelona, 2003.
- VOYELLE**, Michel (dir.) *L'homme des Lumières*, Éditions du seuil, Paris, 1996.
- WADE**, Peter, *Blackness and race mixture : the dynamics of racial identity in Colombia*, John Hopkins University Press, Baltimore, 1995.
- WALTER**, François, *Les figures paysagères de la Nation*, Edition EHESS, Paris, 2004.

WASSERMAN, Renata, *Exotic nations: literature and cultural identity in the United States and Brazil, 1830-1930*, Cornell University Print, 1995.

WEBER, Anne-Gaëlle, *A beau mentir qui vient de loin. SF*, Paris, 2004.

WEBER, Max, *Sociologie de la religion*, Flammarion, Paris, 2006.

WILLIAMS, Raymond L., *Novela y poder en Colombia, 1844-1987*, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1991.

WILLIAMS, Raymond, *The Country and the city*, Oxford University Press, 1973.

WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen-âge au 18^{ème} siècle*, P.U.F., Paris, 1996.

ARTICLES DE REVUE

ADORNO, Rolena, « La ciudad letrada y los discursos coloniales », dans *Hispanamérica : revista de literatura*, vol.16, n°48, 1987, p. 3-24.

ALBIS, Victor S., **MARTÍNEZ-CHAVANZ**, Regino, « Las investigaciones meteorológicas de Caldas », *Revista Latinoamericana de la ciencia y la tecnología*, n°4, 1987, p. 12-23.

BARNETT, Clive, « Impure and wordly geography: the africanist discourse of the Royal Gepgraphic Society, 1851-1873 », *Transactions of the Institute of british geography*, n°23, 1998, p. 239-251.

BRAUN, Bruce, « Producing vertical territory : geology and governmentality in late Victorian Canada », dans *Ecumene*, n°7, Janvier 2000, p. 7-46.

CAÑIZARES-ESGUERRA, Jorge, “Nation and nature : natural history and the fashioning of creole national identity in late colonial Spanish America”, *LASA 97, History and historical process*, (en ligne): 168.96.200.17/ar/libros/lasa97/canizares.pdf

CASTRO-GÓMEZ, Santiago, « Le chapitre manquant d'empire, la réorganisation post-moderne de la colonisation dans le capitalisme post-fordiste » dans *Multitudes*, n°26, 2006/3, p. 27-49.

CHIVALLON, Christine, « Retour sur la communauté imaginée d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue. », dans *Raisons politiques*, n°27, Presses de sciences Po, 2007/3, p. 131-172.

DEFFIS DE CALVO, Emilia, « El cronotopo de la novela española de Peregrinación: Alonso Nuñez de Reinoso y Lope de Vega. », dans *Criticón*, n°56, 1992, p.117-133.

DROUIN, Jean-Marc, « Analogies et contrastes », dans *História, ciências, saúde*, vol.8, supplément 1, 2001, (en ligne) : www.scielo.br/pdf/hcsm/v8s0/a03v08s0.pdf

ESCOBAR, Sergio, « Manuela, de Eugenio Díaz Castro, o la novela sobre el impase de fundación nacional », dans *Estudios de literatura colombiana*, n°19, Julio 2006, p. 91-131

GONZÁLEZ STEPHEN, Beatriz, « La escuela de Humboldt : los pintores viajeros y la nueva concepción del paisaje », *Revista credencial Historia*, n°122, febrero 2000, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/revistas/credencial/febrero2000/122escuela.htm>

GONZÁLEZ, Fernán E , « A propósito de las palabras de guerra : los comienzos conflictivos de la construcción del Estado nación y las guerras civiles de la primera mitad del siglo XIX », dans *Estudios políticos*, n° 25, IEP, Julio-diciembre 2004, p. 37-70.

GREGORY, Derek, « Cultures of travel and spatial formations of knowledge », dans *Erkunde*, n°54-4, octobre-décembre 2000, p. 320-333.

JAÚREGUI, Carlos, « Candelario Obeso », dans *Revista Casa Silva*, n°13, 2000, p. 44-63.

LOAIZA CANO, Gilberto, « la búsqueda de la autonomía del campo literario, El Mosaico, Bogotá, 1858-1872 » dans *Boletín cultural y biográfico*, n°67, Biblioteca Luis Ángel Arango, Bogotá, 2005, (en ligne) : <http://www.lablaa.org/blaavirtual/publicacionesbanrep/boletin/boletin67/bol0a.htm>

MBEMBE, Achille, « Décoloniser les structures psychiques du pouvoir » dans, *Mouvements, Qui a peur du postcolonial, dénis et controverses*, n°51, La découverte, Paris, Septembre-octobre 2007, p. 142-155.

MOUREAU, François, « Présentation », *L'œil expert : voyager explorer, Dix-huitième*, P.U.F., n°22, 1990., p. 5-12.

MÚNERA, Alfonso, « El ilustrado Francisco José de Caldas y la creación de una imagen de la nación », *Cuadernos de literatura*, vol. IV, Números 7-8, Bogotá, Enero, diciembre, 1998, p. 36-49

MYKYTA, Lyrusa, « Lacan, literature and the Look: woman in the eye of psychoanalysis » in *SubStance*, n°39, 1982, p. 49-57.

PRATT, Mary Louise, « la mujeres y el imaginario nacional en el siglo XIX », dans *Revista de critica literaria latinoamericana*, n°38, 2nd semestre 1993, p. 51-62.

QUIJANO, Aníbal, « Colonialidad del poder, cultura y conocimiento en América Latina » dans: *Anuario Mariateguiano*, n°9, 1997, p. 113-121.

SAFFORD, Franck, « Race, integration and progres : Elite attitudes and the Indians in Colombia, 1750-1850 », *Hispanic historical american review*, n°71, 1991, p. 1-33

SHOWALTER, Elaine, « feminist criticism in the wilderness » in *Critical inquiry, The new feminist criticism*, n°8, 1981, p. 243-270.

URIBE, María Teresa, **LÓPEZ**, Liliana, « Las palabras de la guerra: el mapa retórico de la construcción nacional - Colombia, Siglo XIX », dans *Araucaria*:

Revista Iberoamericana de filosofía, política y humanidades, n°9, 2003, (en ligne) : http://www.institucional.us.es/araucaria/nro9/monogr9_3.htm

VILA, Pablo, « Caldas y los orígenes eurocriollos de la geobotánica », dans *Revista de la Academia Colombiana de ciencias*, n°11, 1960, p. 16-20.

VON DER WALDE, Erna, « El cuadro de costumbres y el proyecto hispano-católico de unificación nacional en Colombia », dans *ARBOR, revista de ciencia, pensamiento y cultura*, n°724, marzo-abril 2007, p. 243-253.

WADE, Peter, « The language of race, place and nation in Colombia », dans *América Negra*, n°2, diciembre 1991, p. 41-66.

WILLIAMS, Raymond L., « Los orígenes de la novela colombiana desde *Ingermina* (1844) hasta *Manuela* (1858) », dans *Thesaurus, Boletín del instituto Caro y Cuervo*, vol. 44, 1989, p. 1-23.

ZEUSKE, Michael, « ¿ Padre de la Independencia? Humboldt y la transformación a la Modernidad en la América española », *Debates y perspectivas*, n°1, 2000, p. 67-100.

ZEUSKE, Michael, « Alexander von Humboldt y la comparación de las esclavitudes en las Américas », dans *Humboldt im netz*, VI, n°11, 2005, (en ligne) : <http://www.uni-potsdam.de/u/romanistik/humboldt/hin/hin11/zeuske.htm>

ZIZECK, Slavoj, « Fétichisme et subjectivation interpassive », dans *Actuel Marx*, n°34, PUF, 2003, p. 99-109.

INDEX LEXICAL

A

Acosta, J.....314
Acosta de Samper, S, ...29, 309, 310, 314,
316, 317, 325, 334, 338, 339, 341, 397
Affergan, F.....32, 33, 36
Agamben, G.....285
Althusser, L.....21
Alzate, C.....340
Amossy, R.....15
Ancízar, M.... 26, 231, 238, 239, 240,
241, 242, 243, 245, 246, 250, 251, 257,
258, 259, 260, 262, 263, 266, 269, 270,
274, 277, 282, 293, 346, 396
Andermann, J. 23, 64, 182, 188, 191, 236,
239, 240, 241, 281
Anderson, B.....25, 155, 162, 237, 238
Anzoategui, J. A.....268
Appelbaum, N.....345

B

Bakhtine, M.....12, 238, 240, 241, 377
Balibar, É.....228, 257
Beaufort, F.....72
Bellermann, F.....78
Bentham, J.....82
Berthollet, F.....72
Bhabha, H... 226, 261, 283, 340, 341, 346
Biot, J. B.....72
Blunt, A.....128
Bolívar, S.....268
Bonaparte, N.....73
Bonpland, A.....81
Borda, J.....277, 349, 354, 379
Bordo, J.....110
Borges, J. L.....181, 208
Borso, V.....156

Bougainville, L. A.....64
Bourdieu, P. 9, 12, 14, 15, 16, 27, 29, 145,
161, 182, 312, 315, 319, 330, 394
Boussingault, J. B.....244, 260
Braun, B.....56
Buffon, G. L. L.....66, 79, 170

C

Caballero y Góngora, A.....59, 160, 162
Caldas, F. J.....25, 26, 140, 141,
142, 143, 144, 146, 147, 148, 156, 162,
181, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191,
192, 193, 195, 197, 198, 199, 200, 201,
202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210,
211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218,
220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227,
228, 229, 230, 231, 236, 249, 344, 351,
352, 395
Camacho Roldán, S.....162, 277, 286, 287,
393
Camacho Guizado, E.....287
Camper, P.....220
Cañizares Esguerra.....144, 167, 172
Cannon, S.....78, 79
Carlos III.....157
Carter, P.....53, 61, 101
Casanova, P.....283
Cassid, J.....59
Cassirer, E.....93
Castrillón, A.....142
Castro-Gómez, S.... 7, 27, 41, 48, 57, 162,
175, 210, 216, 224
Certeau, M... 26, 33, 36, 54, 106, 188, 283,
284, 285, 321
Cervantes, M.....270
Chastel, A.....335, 336
Chateaubriand, F. R.....327
Chenu, J.....142

Chivallon, C.....8, 237
 Citton, Y.....347
 Clément, J. P.....46
 Codazzi, A....231, 233, 239, 262, 295, 352
 Colmenares, G.....266, 287, 288
 Colomb, C.....36, 37, 38
 Conan, M.....195, 203
 Cornejo Polar, A.....288
 Cosgrove, D.....16, 17
 Cuvier, G.....72

D

Darwin, C.....72, 78, 345
 De la Cerda, P. M.....50
 Dejong, M.....315
 Delambre, E.....72
 Deleuze, G....114, 202, 222, 231, 235, 236
 Delphy, C.....22
 Derrida, J.....13
 Dettelbach, M.....73
 Deutsche, R.....91, 326
 Díaz, E...29, 276, 286, 287, 288, 289, 290,
 291, 293, 300, 306, 309, 371, 397
 Driver, F.....76
 Drouin, J. M.....73
 Dussel, E.....35

E

Escobar, S.....286, 287, 288, 289, 293
 Escobar, A.....398
 Ezpeleta, J. M.....169

F

Fals Borda, O.....349, 353, 354, 379
 Fanon, F.....354, 373
 Fernández de Alba, G.....58
 Forster, G.....64
 Foucault, M.. 9, 13, 14, 24, 40, 41, 42, 52,
 54, 65, 66, 68, 75, 82, 83, 84, 124, 183,
 191, 210, 226, 229, 230, 234, 235, 250,
 252, 257, 344, 366
 Franco, J.....336
 Fraser, L.....72

Frémont, C.....72
 French, J.....73, 303

G

García Linera, A.....152, 155
 Garrido, M.....167, 184
 Gay-Lussac, L. J.....72
 Geertz, C.....47
 Gellner, E.....163
 Genette, G.....242, 359
 Gerbi, A.....62
 Gómez Ocampo, G.....23
 Gómez Ortega, C158
 González, F.....280
 González Echavarría, R24, 159, 187
 González Stephan, B.....336
 Gordillo Restrepo, A.....279, 280, 281
 Greenblatt, S.....36
 Gregory, D.....46, 77
 Grivel, C.....242
 Groot, E.....277
 Guattari, F.....11
 Guerra-Cunhingam, L.....331, 334
 Gusdorf, G.....45

H

Hall, S.....388
 Halperín Donghi, T.....303
 Hamon, P.....134, 307
 Hardt, M.....95
 Helg, A.....350, 351
 Herder, J. G.....283
 Hernández de Alba, G.....162
 Higgins, A.....154
 Hildebrand, E.....78
 Hodges, S.....64
 Humboldt, A....23, 24, 62, 63, 64, 71, 72,
 73, 75, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 86, 87, 91,
 95, 98, 99, 100, 102, 103, 109, 110, 111,
 112, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120,
 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128,
 129, 131, 133, 134, 135, 137, 139, 140,
 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 159,
 186, 187, 211, 212, 214, 227, 233, 239,
 258, 282, 380, 394

I

Isaacs, J.....30, 277, 316

J

Jakob, M.....8
Jaúregui, C.....278, 372, 373, 380

K

Kalmanovitz, S.....290
Kerbrat-Orecchioni, C.....189
Kirckpatrick, S.....313, 325
König, H. J.....152
Koselleck, R.....180
Kusch, R.....371

L

La Condamine, C. M.....46, 58, 62
Lacan, J.....222
Laplace, P. S.....72
Larson, B.....295, 345
Latour, B.....48, 53, 54, 56, 68, 159
Lefebvre, H.....14, 22, 32, 233, 384
Lévi-Strauss, C.....190
Linné, C.....43, 49, 50, 52, 58, 145
Loaiza Cano, G.....278
López Ruiz, S.....59
Lozano, J. T.....140, 162
Luckacs, G.....302

M

Maingueneau, D.....11, 89, 242, 250, 289,
329, 378
Marin, L.....152
Marroquín, J. M.....277
Marx, K.....19, 174, 201
Mbembe, A.....333, 383, 389
Mc Clintock, A.....109, 310, 311, 312, 339
McFarlane, A.....161

Melo, J. M.....279, 280
Mignolo, W.....117, 371, 388
Milbert, J. J.....64
Minguet, C.....86, 100
Mitchell, D.....19, 20, 21, 28
Mitchell, W. J. T. . . 8, 18, 69, 70, 133, 361
Montaldo, G.....184
Montúfar, C.....81
Moraña, M.....370
Moreno y Escandón, F. A.....160
Moretti, F.....271
Mosquera, T. C247
Moureau, F.....44
Mulvey, L.....331
Múnera, A. . .211, 216, 230, 346, 349, 350,
351, 352
Mutis, J. C. . .50, 51, 52, 58, 139, 140, 145,
146, 162, 185
Mykyta, L.....333

N

Negri, A.....95
Nieto.....29, 165, 342, 343, 348, 349, 353,
354, 355, 356, 357, 359, 360, 361, 365,
369, 370, 371, 397
Nieto Olarte, M.....165

O

Obeso, C30, 371, 372, 373, 374, 376, 377,
378, 380, 383, 387, 388, 398
Ortiz, L.....149
Outram, D.....44

P

Paez, J. A.....233
Paterman, C.....310
Patiño, E.....334
Pêcheux, M.....10
Pérez, F.....5, 232, 238, 239, 277, 282
Poe, E. A.....222
Pombo, R.....162, 230
Pratt, M. L.....43, 46, 49, 60, 61, 76, 133,
149, 309, 310, 311, 312, 327

Prescott, L.....372
Ptolémée.....236

Q

Quijada, M.....168
Quijano, A.....7, 148, 344

R

Rabasa, J.....37, 38
Rabinow, P.....56
Rama, A.....245, 246, 278
Ramos, J.....265, 277, 380
Rancière, J.....30, 257, 276, 288, 371, 377,
387, 390
Restrepo, M.....162, 279, 280, 281
Richards, T.....74, 75
Rivas, M.....277, 300
Rodríguez, I.....38
Roger, A.....9, 254
Rojas, C.....280, 292, 316, 342, 343, 348
Roncayolo, M.....166
Rose, G.....90, 128, 326, 330
Roy, F.....72
Rugendas, M.....78

S

Safford, F.....232, 300
Saïd, E.....7, 10, 13, 95, 96, 118, 333
Samper, J. M.....277, 300, 306, 315, 346,
352, 380, 381, 382
Santander, R. E.....306
Sánchez, E.....231, 233, 239
Sanders, J.....279
Scott, J. C.....273
Serres, M.....11
Sharpe, W.....311
Showalter, E.....337
Silva, R.....142, 154, 160, 169, 172
Smith, A.....116
Socorro Rodríguez, M.....169

Sommer, D.....282, 347, 348
Soubllette, C.....268
St-Pierre, B.....327
Stafford, B.....47
Suleiman, S.....307

T

Taussig, M.....135
Thomas, R....1, 3, 17, 18, 74, 75, 408, 413
Turgot, R. J.....116

U

Uribe M. T.....232

V

Valenzuela, E.....162, 163
Vargas, P. F.....186, 344
Vergara y Vergara, J. M.....276, 277, 278,
282, 284, 286, 289, 290
Vila, P.....147
Von der Walde, E.....281, 282

W

Wade, P.....134, 343
Wallerstein, I.....224
Webber, F.....64
Weber, A. G.....87, 88
Weber, M.....284
Wildenow, E.....72
William, R. L.....287
Williams, R.....254, 348, 356
Wolfzettel, H.....48

Z

Zea, F. A.....162, 176, 179, 180, 183
Zizeck, S.....19

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I : Paysages impériaux	31
1.1. Décrire et prescrire: Mise en place et affirmation du discours savant sur l'espace américain	32
1.1.1. <i>Géo-graphie</i> de la découverte.....	32
1.1.2. Décrire le monde à l'âge classique	40
1.1.3. Voyage épistémique et discours du catalogue : le grand inventaire du monde	44
1.1.4. L'espace disciplinaire du catalogue.....	48
1.1.5. Réorganisation coloniale de l'espace global et discours du désintéressement	56
1.2. L'archétexte paysager de Alexandre de Humboldt	63
1.2.1. «Naturalisme romantique» et mise en paysage des espaces périphériques .	63
1.2.2. Expéditions savantes et représentations impériales de l'espace.....	69
1.2.3. La reterritorialisation impériale des savoirs.....	74
1.2.4. Une vision panoptique de l'espace américain.....	78
1.2.5. Le sujet spectral de la vision paysagère.....	86
1.2.6. L'asymétrie paysagère.....	91
1.3. Humboldt et la mise en paysage de la Nouvelle-Grenade	98
1.3.1. Du paysage de la virginité au paysage de la vacance	98
1.3.2. La paysage inaugural du voyageur impérial.....	109
1.3.3. Paysages proto-européens et paysages de l'abandon.....	116
1.3.4. Paysages hétérotopiques.....	126
1.3.5. Une naturalisation de l'ordre colonial.....	133
1.3.6. Humboldt, le paysage et les élites « éclairées » de la Nouvelle-Grenade....	139

CHAPITRE II : Paysages fondateurs	151
2.1. Le territoire imaginé des créoles éclairés.....	152
2.1.1. De la communauté imaginée au territoire imaginé.....	152
2.1.2. Une politique de la représentation coloniale.....	157
2.1.3. La <i>Real Expedición Botánica</i> et l'étalonnage du territoire néogrenadin.....	161
2.1.4. La patrimonialisation du territoire.....	165
2.1.5. Un capital naturel.....	169
2.1.6. Les héritiers.....	175
2.2. Francisco José Caldas et l'invention du paysage de la Nation.....	181
2.2.1. Transition paysagère.....	181
2.2.2. Un dispositif topographique de fondation territoriale.....	188
2.2.3. L'orchestration économique du territoire.....	195
2.2.4. Le sujet central du paysage.....	203
2.2.5. La grande archive de la patrie.....	207
2.2.6. L'ordre vertical de la patrie.....	210
2.2.7. Phantasmes prophylactiques	224
2.3. <i>Peregrinación de Alpha</i> de Manuel Ancízar : le triomphe du paysage.....	231
2.3.1. Politique et géographie	231
2.3.2. Le sujet légitime de l'omni-paysage.....	242
2.3.3. Paysage et gouvernementalité.....	251
2.3.4. Paysage de mémoire	258
2.3.5. Dialogue et autorité énonciative.....	269

CHAPITRE III : Paysages dissensuels.....275

3.1. *Manuela* de Eugenio Díaz Castro : dévoiler la fiction paysagère de la Nation

.....276

3.1.1. Le projet *costumbrista* de la Nation.....276

3.1.2. Écrire dans les marges de la *ciudad letrada*.....286

3.1.3. Le fétichisme paysager.....292

3.1.4. Les espaces dé-paysagés du roman.....298

3.1.5. L'espace « domestique » de la *polis*.....304

3.2. *Dolores* de Soledad Acosta de Samper : dé-paysager le corps féminin.....309

3.2.1 L'ordre du « patriarcat fraternel ».....309

3.2.2. Soledad Acosta de Samper : une femme dans la *ciudad letrada*.....314

3.2.3. La division générique de l'espace figuré.....318

3.2.4. Abolir le paysage.....325

3.2.5. Échapper au corps paysagé.....330

3.3. *Ingermina* de Juan José Nieto : détourner la doxa paysagère.....342

3.3.1. Idéologies du métissage.....342

3.3.2. Un roman fondateur *costeño*.....348

3.3.3. Dialectique de l'énonciation paysagère.....355

3.3.4. L'espace figuré du métissage.....361

3.3.5. L'espace métis.....366

3.4. *Cantos de mi tierra* de Candelario Obeso : refonder un lieu371

3.4.1. Une exception dans la *ciudad letrada* romantique.....371

3.4.2. Une opération de contrebande poétique.....373

3.4.3. Le lieu du stigmaté.....379

3.4.4. Une poétique du lieu.....384

3.4.5. Une politique du lieu.....388

CONCLUSION.....	393
BIBLIOGRAPHIE.....	401
INDEX LEXICAL.....	419